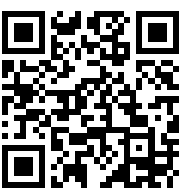
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE LIBRARY
OF THE

PERIODICAL ROOM
CLASS 905
BOOK R32

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

HISTORIQUE

V 152.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET L. EISENMANN

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
CICÉRON, *de Orat.*, II, 15.

CINQUANTE ET UNIÈME ANNÉE

TOME CENT CINQUANTE-DEUXIÈME

Mai-Août 1926

UNIVERSITY OF
MINNESOTA
LIBRARY

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
1926

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MINNESOTA LIBRARY

Digitized by Google

LES
DOCUMENTS DE L'HISTOIRE AUGUSTE
ET
LEUR VALEUR HISTORIQUE

(Suite et fin[1]*)*

L'examen grammatical confirme donc pleinement les résultats précédemment obtenus. Les documents insérés dans l'Histoire Auguste sont apocryphes, et ils ont été composés par l'auteur même de chacune des biographies. Nous arrivons ainsi à une dernière question : quelles sont les raisons qui ont déterminé les auteurs à cette série de falsifications? Elles sont multiples et d'ailleurs d'importance inégale. En premier lieu, question de mode ; de nombreux auteurs avaient parsemé leur récit de pièces officielles ou soi-disant telles, et le public y avait pris goût. Quelques-uns des biographes de l'Histoire Auguste ont voulu eux aussi s'assurer cet élément d'intérêt et de faveur[2]. Un autre motif plus décisif encore aux yeux des faussaires, c'est l'inégale répartition des documents à travers les biographies du recueil. Leur nombre augmente, et dans des proportions considérables, à mesure que l'on descend le cours des siècles ; absents ou clairsemés dans les premières biographies, ils se multiplient depuis l'avènement de Sévère Alexandre : pour les trente-sept années représentées par les biographies de Sévère Alexandre, Maximin, Maxime-Balbin, Gordiens, Valérien, Gallien, Trente Tyrans, l'Histoire Auguste donne trente-neuf documents ; pour les dix-sept années des biographies de Claude, Aurélien, Tacite, Probus, Quatre Tyrans, Carus, soixante-sept documents, soit, en moyenne, un document par année dans le premier cas, et quatre dans le second. D'autre part, en ce qui con-

1. Cf. *Rev. histor.*, t. CLI, p. 161-198.
2. *Vita Taciti*, § 8, 1 ; *Vita Probi*, § 2, 1.

388676
SEP 24 '27
Digitized by Google

cerne la série de biographies Hadrien-Caracalla, les documents, sauf une pièce de la Vie de Commode, se rencontrent uniquement dans les vies secondaires (Avidius Cassius, Pescennius Niger et Albinus). Ce double fait n'est pas fortuit : les vies secondaires de la première série et les dernières biographies du recueil étaient celles pour lesquelles une documentation sérieuse était le plus difficile à réunir. Les auteurs de biographies ont donc cherché, en insérant des documents apocryphes, un moyen de masquer la pauvreté d'une documentation qu'ils n'avaient pu ou su se procurer. Il y a plus : l'histoire de ces soldats de fortune, qui parviennent à l'Empire au cours de l'anarchie militaire, comportait, et pour cause, une partie fort peu connue ; c'était leur carrière privée, leur lente ascension des rangs les plus humbles de l'armée à la dignité suprême. Des hommes tels que Maximin, Claude, Aurélien, Probus, avaient été successivement soldats, sous-officiers, centurions, chefs d'armée ; les biographes ne l'ignoraient pas, mais, à l'exception de quelques rares détails précis conservés par la tradition ou par la légende, ils n'en savaient guère davantage. Qu'ont fait dans l'occurrence les auteurs de l'Histoire Auguste ? Ils ont caché leur détresse sous un amoncellement de pseudo-documents, si bien qu'à s'en tenir aux apparences nous posséderions sur les antécédents des empereurs du IIIe siècle une richesse documentaire que nombre de personnages historiques, au passé mieux établi, pourraient être tentés de leur envier[1].

Concluons : les biographes de l'Histoire Auguste, ou du moins certains d'entre eux, ont inséré dans leur récit des pseudo-documents qui sont des faux et qu'ils ont composés eux-mêmes. Voyons-les maintenant à l'œuvre.

1. Exemples : *a)* Carrière de Claude : tribun (Vie de Claude, lettre de Decius à Messala, § 16, 1-3) ; tribun de la Ve légion Martia (id., lettre de Valérien à Zosimion, § 14, 2-15) ; promotion au grade de dux (id., lettre de Valérien à Ablavius Murena, § 15, 1-4) ; commandement en chef des armées d'Illyricum (id.) ; *b)* Carrière d'Aurélien : tribun (Vie d'Aurélien, lettre d'Aurélien à son vicaire, § 7, 5-8) ; dux (?) (id., lettre de Valérien au consul Antoninus Gallus, § 8, 2-4) ; inspecteur des camps (id., lettre de Valérien à Ceionius Albinus, § 9, 2-7) ; dux suppléant d'Ulpius Crinitus (id., lettre de Valérien à Aurélien, § 11, 1-9) ; consulat (?) (id., lettre de Valérien à Aelius Xifidius, § 12, 1-2 ; procès-verbal du conseil de guerre de Byzance, § 13-14) ; dux en Illyricum et Thrace (id., lettre de Claude à Aurélien, § 17, 2-4) ; *c)* Carrière de Probus : tribun (Vie de Probus, lettre de Valérien à Gallien, § 4, 1-2 ; lettre de Valérien à Mulvius Gallicanus, § 4, 3-7) ; couronne civique (id., discours de Valérien aux soldats, § 5, 3-5) ; commandement de la légion III Félix (id., lettre de Valérien à Probus, § 5, 3-8) ; dux en Illyricum (id., lettre de Gallien aux tribuns des armées d'Illyricum, § 6, 2-3) ; commandement de la Xe légion (id., lettre d'Aurélien à Probus, § 6, 6) ; dux de tout l'Orient (id., lettre de Tacite à Probus, § 7, 3-4).

Digitized by Google

3° Le mode de composition. — De quels éléments se sont servis nos faussaires, et d'abord quels éléments pouvaient-ils avoir à leur disposition? Ces éléments étaient de deux sortes : documents officiels, sources littéraires.

Les documents officiels se divisaient en trois séries : pièces d'archives, inscriptions, monnaies. — Les dépôts d'archives officiels étaient nombreux à Rome, restée jusqu'à l'avènement de Dioclétien capitale de l'Empire et centre de l'administration. Outre le dépôt central du Tabularium, au pied du Capitole, et les archives particulières conservées au Temple de la Ville, entre la voie Sacrée et le Forum de la Paix, chaque service important (préfecture de la ville, etc.) avait le sien. D'autres étaient joints aux grandes bibliothèques, par exemple à la bibliothèque Ulpia du Forum de Trajan. Les biographes romains, en quête de documents officiels, en possédaient donc, à portée de la main, peut-on dire, une mine inépuisable. — Rome leur offrait également, par la multiplicité de ses monuments et de ses dédicaces, d'immenses richesses épigraphiques. Sans doute, il y avait toute une catégorie d'inscriptions qu'ils ne pouvaient prétendre y rencontrer : celles des usurpateurs (Avidius Cassius, Pescennius Niger, Albinus, les Trente et les Quatre Tyrans), des empereurs étrangers à Rome, comme les Gordiens, ou de ceux, comme Maximin, dont le Sénat avait condamné la mémoire et dont les noms avaient été solennellement effacés des monuments publics. Mais, cette exception mise à part, ils n'avaient qu'à ouvrir les yeux pour y déchiffrer les inscriptions de Sévère Alexandre, de Gordien III, de Valérien, de Claude, d'Aurélien et de Probus. D'autre part, mille autre documents épigraphiques, consacrés à des personnages publics ou privés, sollicitaient leur attention et leur offraient des modèles dont ils eussent pu tout au moins avoir l'idée de s'inspirer. — Nous n'avons pas de données précises sur la vie des biographes de l'Histoire Auguste; mais, de l'époque à laquelle ils ont écrit, règne de Dioclétien pour les uns, de Constantin pour les autres, il résulte qu'ils sont nés peu après le milieu du IIIe siècle, au moment où l'anarchie militaire atteignait au point le plus aigu. Dans leur jeunesse et leur âge mûr, ils ont été contemporains de Gallien et des grands empereurs illyriens qui ont sauvé l'Empire. Ils ont donc connu directement les monnaies frappées par ces souverains, et cela d'autant plus qu'elles sont restées en circulation longtemps après la mort des princes qui les avaient émises. La preuve de ce dernier fait nous est fournie, de la manière la plus irré-

Digitized by Google

futable, par les trésors monétaires enfouis en Italie à la fin du IIIe siècle : les deux trésors de Reggio en Émilie[1], qui remontent le premier au début du règne de Claude (pièces de Maximin à Claude), le second au commencement de celui d'Aurélien (pièces de Gallien à Aurélien) ; trésor d'Appiano[2] (entre Côme et Milan), enfoui sous Aurélien (pièces de Gallien à Aurélien) ; trésor de Gambolo[3] (Lomellina), id. ; trésor de Gallarate[4] (Lombardie), enfoui sous Dioclétien (pièces de Gallien à Dioclétien et ses trois collègues) ; trésor du Rongie[5] (Tessin), id. ; trésor de Villanova d'Asti[6] (Piémont), id. ; trésor de la Venera[7] (près de Vérone), le plus intéressant et le plus caractéristique de tous, enfoui en 287-288, comprenant 46,442 monnaies, dont les plus anciennes étaient de Gordien III, Etruscilla, Gallus, Valérien, Mariniana, et dont les autres, qui formaient la masse du dépôt, s'échelonnaient de Gallien à Dioclétien[8].

Les sources littéraires existantes et utilisables se divisaient en deux catégories : sources grecques, sources latines, la première beaucoup plus riche que la seconde. C'étaient, du côté grec, Dion Cassius, dont l'Histoire romaine s'étendait jusqu'en 229 sous le règne de Sévère Alexandre, Hérodien, qui, dans son histoire (τῆς μετὰ Μάρκον βασιλείας ἱστορία), traitait toute la période comprise entre la mort de Marc-Aurèle (180) et celle de Maxime et Balbin (238) ; Dexippe, enfin, auteur d'une chronique (Χρονικὴ ἱστορία) jusqu'à Claude et d'une histoire des guerres

1. Mommsen, *Histoire de la monnaie romaine*, trad. Blacas, t. III, p. 117.
2. *Rivista italiana di Numismatica*, t. VI, 1893, p. 145.
3. *Ibid.*, t. III, 1890, p. 160.
4. Mommsen, *loc. cit.*
5. *Ibid.*
6. *Rivista italiana di Numismatica*, t. IV, 1891, p. 174.
7. A. Milani, *Il Ripostiglio della Venera : Monete romane della seconda metà del terzo secolo* (*Atti dell' Accademia dei Lincei*, série III, *Memorie*, vol. IV, 1879-1880, p. 1-213 ; cf. *Museo italiano di Antichità classica ;* II : *Di alcuni Ripostigli di Monete romane*, p. 364-367).
8. La même survivance monétaire, il faut le remarquer, se manifeste également dans les trésors de Gaule. Exemples : trésor de Salperwick (Pas-de-Calais, Blanchet, *Les trésors de monnaies romaines et les invasions germaniques en Gaule*, p. 112, n° 21), de Gordien III à Quintillus ; trésor de Jublains (Mayenne, id., p. 231, n° 529), d'Hadrien à Aurélien ; trésor des Fins d'Annecy (Haute-Savoie, id., p. 146, n° 170), de Caracalla à Probus ; trésor de Reichenstein (Suisse, id., p. 299, n° 846), de Gordien III à Numérien ; trésor de Châlons (Marne, id., p. 140, n° 146), de Valérien à Dioclétien ; trésor de Gervans (Drôme, id., p. 155, n° 212), de Gallien à Dioclétien ; trésor de Ficheux (Pas-de-Calais, id., p. 111, n° 18), de Valérien à Dioclétien ; trésor de Lancié (Saône-et-Loire, id., p. 172, n° 188), de Gallien à Dioclétien ; trésor de Chanteloup (Deux-Sèvres, id., p. 246, n° 589), de Valérien à Dioclétien ; trésor de la Sarrasine (Eure, id., p. 198, n° 393), de Néron à Constantin ; trésor d'Outrivière (Marne, id., p. 302, n° 857), de Gallien à Constantin II ; trésor de Saint-Vincent-de-Mercuze (Isère, id., p. 151, n° 195), de Valérien à Constance II, et bien d'autres.

Digitized by Google

scythiques (Σκυθικά) de 238-271. — Du côté latin, trois seuls ouvrages à citer, perdus aujourd'hui : Marius Maximus, continuateur de Suétone, qui avait écrit les biographies de Nerva et de ses successeurs jusqu'à Élagabal, une Chronique annalistique de l'époque des Sévères, qui se terminait avec Caracalla, et une Chronique impériale également anonyme, peut-être la continuation de la précédente, qui s'étendait jusqu'au règne de Dioclétien. Encore faut-il remarquer que cette dernière a paru seulement après l'abdication de Dioclétien (305) et que seules les biographies de l'Histoire Auguste postérieures à cette date ont pu s'en inspirer directement.

Tels étaient les éléments, officiels ou non, que les auteurs de l'Histoire Auguste, en quête de documents, avaient à leur disposition. Dans quelle mesure y ont-ils réellement eu recours? Le biographe de Probus (§ 2, 1-2) nous gratifie à ce sujet d'une profession de foi impressionnante : « Je vous dirai que, pour ne pas tromper la confiance dont vous m'honorez, je me suis principalement servi des livres de la bibliothèque Ulpia, qui a été transférée de mon temps dans les thermes de Dioclétien, et de ceux du palais de Tibère. J'ai consulté aussi les registres des scribes du portique de porphyre (« Regesta scribarum porticus porphyreticae ») et les actes du Sénat et du peuple (« Acta Senatus et populi »)... Je ne puis pas tout savoir, mais j'ai fait beaucoup de recherches, excité par le désir de vous plaire, à vous qui, malgré l'étendue de vos connaissances, voulez toujours en acquérir de nouvelles ». En fait, nos biographes n'ont ni publié, ni même consulté de pièces d'archives et ils les ont remplacées par des faux de leur composition.

Même remarque pour les inscriptions. L'Histoire Auguste en contient dix, qu'elle nous donne naturellement pour authentiques : 1° inscription honorifique de Pescennius Niger (Vie de Pescennius Niger, § 12, 6) ; 2° inscription honorifique de Timesithée, préfet du prétoire de Gordien III (Vie des Gordiens, § 27, 10) ; 3° inscription funéraire de Gordien III (id., § 34, 3) ; 4° inscription honorifique de Valérien le Jeune (Vie de Valérien, § 8, 3) ; 5° inscription honorifique de Salonin, le second fils de Gallien (Vie de Gallien, § 19, 4) ; 6° inscription funéraire de Victorinus père et fils (Vie des Trente Tyrans, § 7, 2) ; 7° inscription funéraire d'Aureolus (id., § 11, 5) ; 8° inscription funéraire de Censorinus (id., § 33, 5) ; 9° inscription funéraire de Probus (Vie de Probus, § 21, 4) ; 10° inscription honorifique de Numérien (Vie de Carus, § 11, 3). — De ces dix inscriptions, six (nos 1, 2, 3, 4, 5, 9) sont certainement fausses, et la preuve résulte du libellé lui-même ; quand ils n'ont pas été d'éhontés faussaires, les biographes se révèlent piètres épigraphistes

Digitized by Google

(nos 6, 7, 8, 10). Ils n'ont su ni nous transmettre quelques-unes des inscriptions authentiques qu'ils avaient à Rome sous les yeux, ni même s'en inspirer pour composer des documents épigraphiques présentables.

Mieux encore. Les monnaies, qui circulaient journellement entre leurs mains, étaient susceptibles de leur fournir de précieuses indications sur les empereurs dont ils avaient à retracer la biographie. Tout au moins, et vraiment l'effort n'était pas très grand, auraient-ils pu y lire — et cette remarque s'applique également aux inscriptions — leurs noms complets et authentiques. Or, cet élément de documentation, les biographes de l'Histoire Auguste ne semblent même pas l'avoir soupçonné, et l'onomastique impériale apparaît chez eux sous forme généralement incomplète, parfois même erronée. Le tableau suivant donne les noms des empereurs pour le IIIe siècle ; la première mention indique les noms complets d'après les documents officiels (inscriptions et monnaies), la seconde, en italique, les noms tels qu'ils se trouvent dans l'Histoire Auguste. — L. Septimius Severus, *Septimius Severus.* — M. Aurelius (Severus) Antoninus, *Bassianus Antoninus Caracallus.* — P. Septimius Geta, *Antoninus Geta.* — M. Opellius Severus Macrinus, *Opilius Macrinus.* — M. Opellius Diadumenianus, *Antoninus Diadumenus.* — M. Aurelius Antoninus, *Varius Antoninus Heliogabalus.* — M. Aurelius Severus Alexander, *Aurelius Alexander.* — L. Julius Verus Maximinus, *Maximinus.* — C. Julius Maximus, *Maximinus.* — M. Antonius Gordianus Sempronianus Romanus Africanus, [*Antonius*] *Gordianus.* — M. Antonius Gordianus (Gordien III), [*Antonius*] *Gordianus.* — M. Clodius Pupienus [ou Pupienius] Maximus, *Pupienus.* — D. Caelius Calvinus Balbinus, [*Clodius*] *Balbinus.* — P. Licinius Valerianus, *Valerianus.* — P. Licinius Egnatius Gallienus, *Gallienus.* — P. Licinius Cornelius Valerianus, P. Licinius Cornelius Saloninus (les deux fils de Gallien), *Saloninus*, *Gallienus junior Saloninus.* — M. Aurelius Claudius, *Claudius* ou *Flavius Claudius.* — M. Aurelius Claudius Quintillus, *Quintillus.* — L. Domitius Aurelianus, *Aurelianus* ou *Valerius Aurelianus.* — M. Claudius Tacitus, *Tacitus* ou *Aurelius Tacitus.* — M. Annius Florianus, *Florianus.* — M. Aurelius Probus, *Probus* ou *Aurelius Valerius Probus.* — M. Aurelius Carus, *Carus.* — M. Aurelius Carinus, *Carinus.* — M. Aurelius Numerius Numerianus, *Numerianus.* — Ce tableau met suffisamment en lumière les erreurs et les lacunes de l'onomastique impériale pour qu'il soit nécessaire d'insister davantage.

Passons à la seconde série de sources, les sources littéraires, et parcourons successivement, à ce point de vue, les diverses biographies à

Digitized by Google

documents. Nous distinguerons entre les sources qui ont été utilisées sans être nommées, et les sources expressément citées, ces dernières étant désignées par un astérisque :

Vie d'Avidius Cassius. — Chronique anonyme de l'époque des Sévères, Marius Maximus* (cité Vies des Quatre Tyrans, § 1, 1), Vie de Marc-Aurèle (de l'Histoire Auguste), Aemilius Parthenianus* (§ 5, 1 : « ... Aemilium Parthenianum qui affectatores tyrannidis jam inde a veteribus historiae tradidit. »

Vie de Pescennius Niger. — Chronique anonyme de l'époque des Sévères, Marius Maximus, Vies de Didius Julianus et de Septime Sévère (de l'Histoire Auguste), Chronique impériale.

Vie d'Albinus. — Chronique anonyme de l'époque des Sèvères, Marius Maximus* (cité § 3, 4 ; § 9, 2 ; § 9, 5 ; § 12, 14), Vie de Septime Sévère (de l'Histoire Auguste), [Aelius] Cordus* (§ 5, 10 : « Quae qui volet nosse, Aelium Cordum legat » ; § 11, 23 : « Cordus qui talia persequitur in suis voluminibus. »)

Vie de Macrin. — Marius Maximus, [Junius] Cordus* (§ 1, 3 : « Et Junio Cordo studium fuit eorum imperatorum vitas edere quos obscuriores videbat. »)

Vie de Diaduménien. — Marius Maximus, Vies de Septime Sévère, Caracalla, Geta, Macrin (de l'Histoire Auguste), Chronique impériale, Lollius Urbicus* (§ 9, 2 : « Quantum Lollius Urbicus in historia sui temporis dicit. »)

Vie de Sévère Alexandre. — Chronique impériale, Acholius* (§ 48, 7 : « Septimium et Acholium et Encolpium (vitae scriptores) » ; § 14, 6 : « Memoria singularis quam mnemonico, Acholius ferebat adjutam » ; § 64, 5 : « Acholium qui et itinera hujus principis scripsit »), Encolpius* (§ 17, 1 : « Referébat Encolpius quo ille familiarissimo usus est » ; § 48, 7, voir ci-dessus), Septimius* (§ 17, 2 : « Addit Septimius qui vitam ejus non mediocriter exsecutus est » ; § 48, 7, voir ci-dessus), Aurelius Philippus* (§ 3, 2 : « Aurelium Philippum, libertum patris, qui vitam ejus postea in litteras misit »), Gargilius* (§ 37, 9 : « Quas Gargilius ejus temporis scriptor singillatim persecutus est »).

Vie de Maximin. — Hérodien* (par l'intermédiaire d'une source latine [1]), Cordus* (§ 4, 1 ; § 12, 7 ; § 27, 7 ; § 28, 9 ; § 29, 10 ; § 31, 4), Aelius Sabinus* (§ 32, 1 : « Scribit Aelius Sabinus... »).

Vie des Gordiens. — Dexippe* (peut-être à travers une source latine), Cordus* (§ 4, 6 ; § 5, 6 ; § 12, 1 ; § 14, 7 ; § 17, 3 ; § 17, 9 ; § 21, 3 ; § 22, 2 ; § 26, 2 ; § 31, 6 ; § 33, 4), Vulcatius Terentianus* (§ 21, 5 : « Vulcatium Terentianum qui et ipse historiam sui temporis scripsit »).

Vie de Maxime-Balbin. — Hérodien* (par l'intermédiaire d'une source

1. L. Homo, *La grande crise de 238 ap. J.-C. et le problème de l'Histoire Auguste* (*Rev. histor.*, t. CXXXII, 1919, p. 37).

Digitized by Google

latine), Cordus* (§ 4, 5 ; § 12, 4), Curius Fortunatianus* (§ 4, 5 : « Curius Fortunatianus qui omnem hanc historiam perscripsit »).

Vie de Valérien. — Dexippe, Caelestinus* (§ 8, 1-2 : « A patre absente Caesar est appellatus, a fratre, ut Caelestinus dicit »).

Vie de Gallien. — Dexippe* (§ 13, 8), Annius Cornicula* (§ 17, 2 : « Nec defuit Annius Cornicula qui eum quasi constantem principem falso sua voce laudaret »), Palfurius Sura* (§ 18, 6 : « Palfurium Suram qui ephemeridas ejus vitae composuit »).

Vie des Trente Tyrans. — Dexippe* (§ 32, 1), Julius Atherianus* (§ 6, 6 : « Satis credimus Juli Atheriani partem libri cujusdam ponere, in quo de Victorino sic loquitur »), Dagellius (?) Fuscus* (§ 25, 2 : « Ut Dagellius (?) Fuscus dicit... »), Cornelius Capitolinus* (§ 15, 8 : « Mulier (Zenobia) omnium nobilissima orientalium feminarum et, ut Cornelius Capitolinus asserit, speciosissima »), Maeonius Astyanax* (§ 12, 3 : « Quantum Maeonius Astyanax, qui consilio interfuit, asserit »).

Vie de Claude. — Dexippe* (§ 12, 6), Gallus Antipater* (§ 5, 4 : « Nam Gallus Antipater... principium de Aureolo habuit »).

Vie d'Aurélien. — Dexippe (?), Callicrates de Tyr* (§ 4, 1 : « Callicrates Tyrius Graecorum longe doctissimus scriptor »), Theoclius* (§ 6, 4 : « Refert Theoclius, Caesareanorum temporum scriptor »), Nicomachus* (§ 27, 6 : « Hanc epistolam Nicomachus se transtulisse in Graecum ex lingua Syrorum dicit ab ipsa Zenobia dictatam »).

Vie de Tacite. — Suetonius Optatianus* (§ 11, 7 : « Suetonius Optatianus qui ejus vitam adfatim scripsit »).

Vie de Probus. — Chronique impériale, Turdulus Gallicanus* (§ 2, 2 : « Ad colligenda talis viri gesta ephemeris Turduli Gallicani plurimum juvit, viri illustrissimi ac sincerissimi » ; § 3, 4, et § 5, 1), Onesimus* (cité Vie des Quatre Tyrans, § 14, 4 : « Ut Onesimus dicit, scriptor vitae Probi »), une source grecque anonyme* (§ 3, 3-4 : « ... Quod quia per unum tantum Graecorum relatum est, nos in medio relinquemus »).

Vies des Quatre Tyrans. — Chronique impériale, Aurelius Festivus* (§ 6, 2 : « ... Ea quae de illo (Firmo) Aurelius Festivus libertus Aureliani singillatim rettulit... »), Marcus Salvidienus* (§ 10, 4 : « ... Marcus Salvidienus hanc ipsius orationem vere fuisse dicit »), Onesimus* (§ 13, 1 : « Ut Onesimus dicit » ; § 14, 4).

Vie de Carus et de ses fils. — Chronique impériale, Fabius Ceryllianus* (§ 4, 3 : « Qui tempora Cari, Carini et Numeriani solertissime persecutus est »), Aurelius Apollinaris* (§ 11, 2 : « ... Aurelium Apollinarem iamborum scriptorem, qui patris ejus gesta in litteras rettulit »), Onesimus* (§ 4, 2 ; § 7, 3 ; § 16, 1 ; § 17, 6), Fulvius Asprianus* (§ 17, 7 : « ... Fulvium Asprianum usque ad taedium gestorum ejus universa dicentem »), une ephemeris anonyme* (§ 4, 4 : « In ephemeride quadam legisse memini »).

Parmi les sources énumérées ci-dessus, la presque totalité ne sont

Digitized by Google

connues que par l'Histoire Auguste. En présence de faussaires aussi impudents et aussi cyniques que le sont nos biographes, la défiance est de rigueur. Il est donc parfaitement possible qu'un certain nombre de ces auteurs n'aient jamais existé réellement. Toute tentative pour distinguer actuellement les sources authentiques et les autres est, faute d'éléments de contrôle précis, vouée à un échec certain. Même si toutes les sources mentionnées sont authentiques, il ne s'ensuit nullement que l'Histoire Auguste s'en soit réellement inspirée. La mauvaise foi dont les biographes ont fait preuve en matière de documents officiels peut autoriser tous les soupçons. Enfin, dans la double hypothèse même où les biographes seraient sincères et auraient vraiment puisé aux sources qu'ils indiquent, le profit, au point de vue documentaire, a dû rester souvent fort médiocre. Les biographes de l'Histoire Auguste ne sont certes pas, et ils l'ont abondamment prouvé, très difficiles en matière de sources ; le jugement défavorable et souvent dédaigneux qu'ils émettent sur plusieurs d'entre elles n'en est que plus précieux et plus caractéristique :

Voici, par exemple, ce qu'ils nous disent de l'historien Cordus. Vie de Macrin (§ 1, 3-5) : « Junius Cordus s'est principalement attaché à l'histoire des empereurs dont les vies étaient obscures — « quos obscuriores videbat » — travail où il n'a guère réussi. Car tout en déclarant qu'il ne négligeait aucun détail, il n'a réuni que peu de faits, dont la plupart n'en valaient même pas la peine ; comme si, par exemple, il importait de savoir, au sujet de Trajan, d'Antonin le Pieux ou de Marc-Aurèle, combien de fois ils parurent en public, quelles espèces de mets on leur servait, quels vêtements ils portaient, à qui et dans quel temps ils donnèrent des charges publiques. En voulant tout dire, il a rempli ses livres de récits fabuleux, tandis qu'on doit s'interdire absolument toutes les frivolités ou ne se permettre que celles qui peuvent aider à apprécier les mœurs, dont la connaissance est le principal but de l'histoire ; mais il faut abréger ces détails qui doivent suffire pour faire juger du reste. » — Vie d'Albinus (§ 5, 10) : « Tels furent entre beaucoup d'autres les signes de sa grandeur future. Qui voudra les connaître n'aura qu'à lire Aelius Cordus, lequel a recueilli toutes les futilités possibles à cet égard » ; § 11, 3 : « Cordus, qui s'attache dans l'histoire aux plus petits détails, dit qu'il (Albinus) était gourmand, qu'il mangeait une quantité énorme de fruits, que, par exemple, il dévorait à jeun cinq cents figues sèches..., cent pêches de Campanie, dix melons d'Ostie, vingt livres de raisins de Labicum, cent becfigues, quatre cents huîtres, etc. » — Vie de Maximin (§ 4, 1) : « Il est avéré qu'il (Maximin) but souvent en un jour une amphore capitoline pleine de vin et qu'il mangea quarante livres de viande, même soixante, si l'on en croit Cordus » ; § 6, 8 : « Maximin », si l'on en croit Cordus, « avait plus de huit pieds

Digitized by Google

de haut ; son pouce était si gros qu'il y portait le bracelet de sa femme en guise d'anneau » ; § 28, 9 : « Quelques plaisants déposèrent dans un bois entre Aquilée et Arcia sa chaussure impériale qui excédait d'un pied la mesure ordinaire, et l'on tira de la longueur de cette chaussure un sujet de moquerie contre les hommes à la fois grands et ineptes, en les appelant « chaussure de Maximin. » Je n'ai cité ce trait que pour n'être pas accusé par ceux qui liront Cordus d'avoir passé sous silence un détail relatif à cet empereur » ; § 29, 10 : « Ceux qui voudront des détails sur ses amours et ses plaisirs (de Maximin jeune), détails dont Cordus a rempli sa vie, n'ont qu'à lire cet écrivain » ; § 31, 4, à propos des présages de la mort de Maximin : « Les détails m'entraîneraient trop loin et je renvoie, comme je l'ai fait souvent, ceux qui désirent en savoir davantage à Cordus, à qui l'envie de tout dire a fait écrire jusqu'à des contes — « qui haec omnia usque ad fabellum scripsit ». — Vies des Gordiens (§ 21, 3) : « Nous n'avons pas voulu rapporter les contes ridicules et absurdes que Junius Cordus a recueillis — « quae Junius Cordus ridicule ac stulte composuit » — touchant les secrets plaisirs et les moindres habitudes de cet empereur (Gordien II). Quiconque voudra s'en instruire n'aura qu'à lire cet auteur, disant combien chaque prince avait d'esclaves, combien d'amis, combien de manteaux et de chlamydes, détails dont la connaissance ne peut servir à rien. » — Vie de Maxime et Balbin (§ 4, 2-5) : « Je n'imiterai pas l'exemple de Junius Cordus qui s'attache à des minuties... et qui en a poussé le goût jusqu'à recueillir des choses déshonnêtes — « ut etiam pleraque et minus honesta perscripserit. » Ce Cordus n'était vraisemblablement pas le seul de son espèce, et l'on s'explique aisément que des sources de ce genre n'aient fourni aux auteurs de l'Histoire Auguste pour la confection de leurs documents qu'un secours bien maigre et bien aléatoire. »

Cette pauvreté de sources était plus flagrante encore pour les dernières biographies du recueil, celles des empereurs illyriens et des usurpateurs. La preuve de cette indigence nous est fournie par la carrière privée de ces personnages, telle qu'elle est retracée par nos biographes. Évidemment, si les sources littéraires leur avaient donné davantage, les auteurs de l'Histoire Auguste, en mal de copie, n'eussent pas manqué d'en tirer parti ; il suffit, pour en être convaincu, de lire les absurdités qu'ils ont accueillies sans broncher. Enfin, dernière remarque qui n'est pas la moins importante ; les documents et le texte historique de chaque biographie étant l'œuvre du même auteur et ayant été, par conséquent, rédigés simultanément, les sources littéraires utilisées étaient les mêmes pour les uns et pour l'autre ; le biographe ne devait donc qu'exceptionnellement trouver pour ses documents des éléments dont il n'eût pas déjà fait usage pour le texte proprement dit, et, comme il s'agissait de sources fort pauvres, rien ou presque rien ne

Digitized by Google

restait disponible pour la rédaction des documents. Ce fait capital entraine logiquement deux conséquences :

1° Les éléments d'importance historique réelle, exclusifs aux documents, sont très rares dans l'Histoire Auguste :

Bornons-nous à mentionner les principaux. — Postumus, dux en Gaule (Vies des Trente Tyrans, § 3, 9-11, lettre de Valérien aux Gaulois : « Transrhenani limitis ducem et Galliae praesidem Postumum fecimus »). — Victoire de Scupi remportée par Regalianus (id., § 10, 10-11, lettre de Claude à Regalianus : « Pertulerunt ad me Bonitus et Celsus stipatores principis nostri, qualis apud Scupos in praeliando fueris, quot uno die praelia et qua celeritate confeceris »). — Claude, tribun en Grèce (Vie de Claude, § 16, 1-3, lettre de Decius à Messala : « Tribunum vero Claudium... in Thermopylas ire praecepimus ; mandata eidem cura Peloponensium... »). — Claude, dux en Illyricum (id., § 15, lettre de Valérien à Ablavius Murena : « Dux factus est et dux totius Illyrici ; habet in potestatem Thracios, Moesos, Dalmatas, Pannonios, Dacos exercitus »). — Aurélien, inspecteur général des camps de l'Empire (? — Vie d'Aurélien, § 9, 2-7, lettre de Valérien à Céionius Albinus : « Aurelianum... ad inspicienda et ordinanda castra omnia destinavimus »). — Mesures d'Aurélien pour l'approvisionnement de Rome (id., § 46, 24, lettre à Flavius Arabianus : « Quod ut esset perpetuum, navicularios Niliacos apud Aegyptum novos et Romae amnicos posui ; Tiberinas extruxi ripas ; vadum alvei tumentis effodi ; diis et perennitati vota constitui ; almam Cererem consecravi »). — Réformes constitutionnelles de Tacite (Vie de Tacite, § 18, 2-3, lettre du Sénat au sénat de Carthage : « Dandi jus imperii, appellandi principis, nuncupandi Augusti ad nos revertit. Ad nos igitur referte quae magna sunt. Omnis provocatio praefecti urbis erit quae tamen a proconsulibus et ab ordinariis judicibus emerserit » ; § 18, 5, lettre du Sénat au sénat de Trèves : « Creandi principis judicium ad Senatum redit ; simul etiam praefecturae urbanae appellatio universa decreta est » ; § 19, 1-2, lettre d'Autronius Tiberianus à Autronius Justus : « Cum tantum auctoritatis amplissimo ordini creverit ut reversa in antiquum statum republica, nos principes demus, nos faciamus imperatores, nos denique nuncupemus Augustos... Nos recepimus jus proconsulare, redierunt ad praefectum urbi appellationes omnium potestatum et omnium dignitatum » ; § 19, 3-5, lettre de Claudius Sapilianus à Cereius Maecianus : « Obtinuimus... quod semper optavimus ; in antiquum statum Senatus revertit. Nos principes facimus ; nostri ordinis sunt potestates... Imperatores damus, principes facimus ; possumus et prohibere qui coepimus facere »). — Probus, dux en Orient (Vie de Probus, § 7, lettre de Tacite à Probus : « Nos tibi decreto totius Orientis ducatu... »). — Carus, gouverneur de Cilicie (Vie de Carus, § 4, 6-7, lettre de Carus à son légat Junius : « M. Aurelius (Carus) proconsule Ciliciae Junio legato suo ») et sénateur avant son avènement à l'Empire (lettre de Carus au Sénat, id., § 5,

Digitized by Google

2 : « Gaudendum est itaque quod unus ex vestro ordine, vestri etiam generis imperator est factus »). — Ajoutons-y quelques rares indications chronologiques, possibles sinon certaines (Vie de Claude, § 4, 2 ; IX des calendes d'avril = 24 mars 268 ; Vie d'Aurélien, § 19, 1 ; III des ides de janvier = 11 janvier 271 ; Vie de Tacite, § 3, 2 ; VII des calendes d'octobre = 25 septembre 275), et un certain nombre de détails d'institutions (administratives, militaires, monétaires) : nous y reviendrons plus loin à propos de la valeur historique.

2° Le document apparaît souvent comme un développement et un simple démarquage du texte :

Nous avons eu l'occasion plus haut de citer trois pièces typiques à cet égard : la lettre de Maximin au Sénat à la suite de ses victoires de Germanie (Vie de Maximin, § 12, 6-7 ; cf. le texte, § 12, 1-2) ; la lettre de Claude à Junius Brocchus (Vie de Claude, § 8, 4-6 ; cf. le texte, § 8, 2-3) et la lettre d'Aurélien à Ulpius Crinitus sur la révolte des monétaires (Vie d'Aurélien, § 38, 3 ; cf. le texte, § 38, 2), où la trame historique est strictement la même dans le texte et dans les documents. Mentionnons encore la lettre de Maximin au préfet de Rome (Vie de Maximin, § 13, 1-2 ; cf. le texte, § 11, 1-3), le message de Gordien III au Sénat (Vies des Gordiens, § 27, 4-8 ; cf. le texte, § 26, 5-6), la lettre de Probus au Sénat (Vie de Probus, § 15 ; cf. le texte, § 13, 5-7 ; § 14, 1-7), la lettre de Junius Calpurnius au préfet de Rome (Vie de Carus, § 8, 5-7 ; cf. le texte, § 8, 2-3), et bien d'autres.

Le noyau proprement historique des documents comprend donc deux séries de faits : les uns, et ce sont de beaucoup les plus nombreux, qui se retrouvent dans le texte même ; les autres — rares — qui sont donnés exclusivement par les documents. Le résultat ainsi obtenu n'en restait pas moins, du point de vue quantitatif, fort maigre, et n'aurait pas suffi à la composition de documents présentables. Aussi, ce noyau, les biographes de l'Histoire Auguste l'ont-ils complété et, pour ainsi dire, étoffé par l'adjonction de deux éléments nouveaux ; le premier, de nature anachronique, emprunté aux institutions contemporaines ; le second, particulièrement copieux — et pour cause — tiré de leur propre imagination. Ce sont ces deux éléments dont nous avons maintenant à définir, en quelques mots, le caractère et la portée :

Élément emprunté par les biographes à leur époque et aux institutions contemporaines. — Il comprend plusieurs sortes de données : des noms (fonctionnaires civils, officiers, etc.), des détails d'institutions (le consulat accessible aux duces) (Vies de Claude, § 15, 1-4 ; d'Aurélien, § 11, 1-9 ; § 12, 1-2 ; § 13, 2-4 ; de Probus, § 7) ; la composition des armées (Vies de Pescennius Niger, § 4, 1-3 ; de Claude, § 16 ; d'Aurélien, § 11, 1-9) ; le commandement et les duces limitum régionaux (Vies des Trente Tyrans, § 3, 9 ; de Claude,

Digitized by Google

§ 15, 2; d'Aurélien, § 13, 1-2); les vicaires (Vie d'Aurélien, § 7, 5-8, et § 11); les barbares dans les grades (Vie d'Aurélien, § 11, 1-9); l'approvisionnement des troupes (Vie des Trente Tyrans, § 18, 5-10); la solde militaire (Vies de Claude, § 14, 2-5; § 15, 1-4; § 17, 2-7; d'Aurélien, § 9, 2-7; de Probus, § 4, 3-7; des Quatre Tyrans, § 15, 6-8); la religion (Vies d'Aurélien, § 20, 5, et § 26, 5; des Quatre Tyrans, § 8).

Élément inventé de toutes pièces par les biographes. — L'œuvre des biographes sur ce point est double. Ils amplifient arbitrairement le texte. Trois procédés ont surtout leurs faveurs : le développement de lieux communs, les variations à propos d'un fait donné, les réminiscences littéraires. — Développement de lieux communs : éloge de la sévérité (Vie d'Avidius Cassius, § 1, 6-9; § 10, 1-10); éloge de la clémence (id., § 2; § 11, 2-8); incompatibilité de la philosophie et d'un bon gouvernement (id., § 14, 1-8); éloge de la discipline (Vie de Pescennius Niger, § 3, 9-12); satire du caractère et des mœurs des Alexandrins (Vies des Quatre Tyrans, § 8); pure rhétorique (Vies des Trente Tyrans, § 3, 9-11; d'Aurélien, § 26, 7-9, et § 30, 4; de Probus, § 10, 7, et § 15). — Variations à propos d'un fait donné : sévérité d'Avidius Cassius (Vie d'Avidius Cassius, § 5, 5-9, et § 5, 9-12); collation du titre de César à Albinus (Vie d'Albinus, § 2, 2-5); explication du nom d'Albinus (id., § 4, 6-7); éloge d'Albinus (id., § 10, 6-8; § 10, 9-12); la politique sénatoriale d'Albinus (id., § 12, 6-13; § 14, 4-5); prestige du nom d'Antonin (Vie de Diaduménien, § 2, 10; § 7, 5-7); cruauté de Diaduménien (id., § 8, 5-8; § 9, 1); barbarie de Maximin (Vie de Maximin, § 29, 2-4); beauté du fils de Maximin (id., § 29, 7); condamnation du gouvernement des eunuques et des intrigants (Vies des Gordiens, § 24, 2-5; § 25, 1-4); identité de Maxime et de Pupien (Vies de Maxime et Balbin, § 17, 29); cruauté de Gallien (Vies des Trente Tyrans, § 9, 6-9); qualités administratives de Ballista (id., § 18, 5-10); incapacité de Gallien (Vie de Claude, § 7, 2-5); brillante carrière de Claude (id., § 14, 2-5; § 15, 14; § 16, 1-3; § 17, 2-7; § 18, 2-3); sévérité d'Aurélien (Vie d'Aurélien, § 7, 5-8; § 8, 2-4); éloge d'Aurélien (id., § 9, 2-7; § 11, 1-9); pauvreté d'Aurélien (id., § 12, 1-2); réaction sénatoriale sous Tacite (Vie de Tacite, § 18, 2-6; § 18, 5-6; § 19, 1-2; § 19, 3-5); carrière de Probus (Vie de Probus, § 4, 1-2; § 4, 3-7; § 5, 5-8; § 6, 2-3; § 6, 6; § 7, 3-4); origine romaine de Carus (Vie de Carus, § 4, 6-7; § 5, 2). — Réminiscences littéraires : citations d'Horace (Vie d'Avidius Cassius, § 11, 8), d'Ennius (id., § 5, 5-9), de Virgile (Vie de Tacite, § 5, 1-3), imitation de Salluste (discours de l'usurpateur gallo-romain Marius, Vies des Trente Tyrans, § 8, 7-13).

Les biographes ajoutent aux documents ainsi composés par eux divers éléments d'authentification. Nous devons distinguer à cet égard les différentes catégories de documents : lettres, édits, procès-verbaux des séances du Sénat ou des comices.

Lettres. — Les lettres comportent deux éléments d'authentification

Digitized by Google

essentiels : le nom de l'expéditeur, le nom du destinataire. Règle absolue : la date manque toujours. — Nom de l'expéditeur : la grande majorité des lettres émanent d'empereurs (Hadrien, Marc-Aurèle, Lucius Verus, Avidius Cassius, Commode, Septime-Sévère, Macrin, Diaduménien, Sévère Alexandre, Maximin, Gordien Ier et Gordien III, Decius, Valérien, Gallien, Claude, Aurélien, Tacite, Probus, Proculus, Carus), d'impératrices (Faustine la Jeune) ou de souverains étrangers (Velenus, roi des Cadusiens, Artavasdes, roi d'Arménie, Zénobie, reine de Palmyre) ; d'autres de sénateurs, de magistrats (consuls) ou fonctionnaires (préfets, « ad memoriam ») ; une seule d'un particulier (Ceionius Postumus, Vie d'Albinus, § 4, 6-7). La prédominance numérique considérable des lettres écrites par les empereurs s'explique aisément. Une double raison a dirigé les biographes dans leur choix : les lettres impériales ont nécessairement plus de poids et présentent une valeur documentaire, au moins apparente, bien supérieure, et, d'autre part, les noms des souverains étant connus de tous, même de tristes historiens comme l'étaient les biographes de l'Histoire Auguste, le travail de falsification s'en trouvait simplifié d'autant. — Nom du destinataire : les destinataires sont des empereurs (Marc-Aurèle, Lucius Verus, Albinus, Macrin, Gordien III, Maxime et Balbin, Gallien, Aurélien), des impératrices (Faustine la Jeune, Nonia Celsa, Mammée), des membres de la famille impériale (le gendre d'Avidius Cassius), de futurs empereurs (Aurélien, Probus), des rois étrangers (Sapor et Narsès, rois de Perse, Zénobie), des sénateurs, des magistrats (consuls), des fonctionnaires (préfets de la ville, préfets du prétoire, préfet du trésor, gouverneurs), des officiers (duces, vicaire d'un tribun), des corps constitués (Sénat de Rome, sénats municipaux de Carthage et de Trèves), enfin de simples particuliers.

Édits. — Fragment d'édit impérial de Macrin au peuple (Vie de Diaduménien, § 2, 10) et édit d'Aurélien au peuple après la défaite de l'usurpateur Firmus (Vies des Quatre Tyrans, § 5, 3-6).

Procès-verbaux des séances du Sénat. — Ces procès-verbaux sont donnés sous une forme plus ou moins complète. Les plus précis, au nombre de trois, comportent un quadruple élément d'authentification : le lieu de la réunion, la date, le nom du magistrat président et celui du sénateur à qui la loi réserve le privilège de prendre le premier la parole, le « primae sententiae ».

Vie d'Aurélien, § 41, 3-14, séance où est annoncée au Sénat la mort d'Aurélien. Lieu de réunion : Curia Pompiliana. Date : III des nones de février

Digitized by Google

(= 3 février). Président : le consul Aurelius Gordianus. Sénateur « primae sententiae » : Tacite. — Vie de Tacite, § 3, 2 ; § 7, 1, séance où Tacite est proclamé empereur. Lieu de réunion : Curia Pompiliana. Date : VII des calendes d'octobre (= 25 septembre). Président : le consul Velius Cornificius Gordianus. Sénateur « primae sententiae » : Tacite. — Vie de Probus, § 11, 5 ; § 12, séance où le Sénat ratifie l'élection de Probus. Lieu de réunion : Temple de la Concorde. Date : III des nones de février (= 3 février). Président : le consul Aelius Scorpianus. Sénateur « primae sententiae » : Manlius Statianus. — Un autre procès-verbal donne seulement trois de ces éléments : Vie de Maximin, § 16, séance où Maximin est proclamé ennemi public. Lieu de réunion : Temple de Castor et Pollux. Date : VI des calendes de juillet (= 26 juin). Président : le consul Julius Silanus. — Six ne mentionnent que deux éléments : Vie de Sévère Alexandre, § 6 ; § 12, 1. Lieu de réunion : Temple de la Concorde. Date : veille des nones de mars (= 6 mars). — Vie de Maxime et Balbin, § 1, — § 3, 1. Lieu de réunion : Temple de la Concorde. Date : VII des calendes de juin (= 26 mai). Le consul président et le sénateur « primae sententiae » sont cités, mais sous forme anonyme. — Vie de Valérien, § 5, 3-8. Lieu de réunion : Temple de la Concorde. Date : VI des calendes de novembre (= 27 octobre). Même remarque que ci-dessus en ce qui concerne le préteur président et le « primae sententiae ». — Vies des Trente Tyrans, § 21, 3-5. Date : VII des calendes de juillet (= 25 juin). Sénateur « primae sententiae » : Arellius Fuscus. — Vie de Claude, § 4. Lieu de réunion : Temple d'Apollon. Date : VIII des calendes d'avril (= 24 mars). — Vie d'Aurélien, § 19, — § 20, 1-4. Date : III des ides de janvier (= 11 janvier). Président : le préteur urbain Fulvius Sabinus. Enfin, cinq (Vie d'Avidius Cassius, § 13, 1-5 ; Vie de Commode, § 18, — § 20, 5 ; Vie de Maximin, § 25, — § 26 ; Vies des Gordiens, § 11 ; Vie de Claude, § 18, 1-3) n'en comportent aucun.

Procès-verbaux des séances de l'assemblée du peuple. — Un seul procès-verbal de ce genre est donné dans les biographies de l'Histoire Auguste. Il s'agit de la réunion qui suit l'élection de Tacite par le Sénat (Vie de Tacite, § 7, 2-4). Le document comporte trois éléments d'authentification : le lieu de réunion, qui est le Champ-de-Mars ; la date, non expressément mentionnée, mais qui résulte de la date indiquée plus haut pour la séance du Sénat correspondante (§ 7, 2 : « inde itum ad Campum Martium »), par conséquent le VII des calendes d'octobre (= 25 septembre) ; enfin le nom du magistrat président : Aelius Cesettianus, préfet de la ville.

En somme, les résultats acquis sont les suivants. Les documents de l'Histoire Auguste sont apocryphes dans leur ensemble ; ils ont été composés par l'auteur même de chaque biographie, nous avons vu sous

Digitized by Google

quelle forme et à l'aide de quels éléments. Reste maintenant à déterminer leur valeur historique.

III. — *La valeur historique des documents.*

Nous étudierons successivement à ce point de vue les trois éléments fondamentaux distingués ci-dessus : l'élément historique proprement dit, l'élément anachronique, l'élément fictif.

I. L'élément historique. — Il comprend essentiellement trois séries de données : les dates, les faits, les détails d'institutions. — 1° Dates. La plupart des dates données par les documents de l'Histoire Auguste sont, nous l'avons vu, démontrées fausses. Trois d'entre elles méritent, cependant, qu'on s'y arrête de plus près : celle de la séance du Sénat où Claude est reconnu empereur ; celle de la séance du Sénat où est discutée la question de la consultation des Livres sibyllins ; celle de la séance du Sénat relative à l'élection de Tacite. Date d'avènement de Claude (Vie de Claude, § 4, 2) : VIIII des calendes d'avril = 24 mars 268. La date de l'avènement de Claude, telle qu'elle résulte des documents indiscutables, s'établit de la manière suivante. Aurélien est devenu empereur vers le milieu de mars 270[1]. Quintillus, son prédécesseur immédiat et son compétiteur, a régné seulement dix-sept jours suivant les uns, vingt jours suivant d'autres[2]. En réalité, la véritable durée du règne de Quintillus est donnée par le Chronographe de 354 (*Chronica Minora*, éd. Mommsen, t. I, p. 148 : soixante-dix-sept jours ; cf. Zosime, Histoire, I, 47 : quelques mois). Le règne simultané des deux compétiteurs, Aurélien et Quintillus, a été très bref. Quintillus (Zosime, Histoire, I, 47) s'est tué dès qu'il a appris la proclamation d'Aurélien ; sa mort se place donc vers le 20 ou 25 mars 270 et son avènement, par conséquent, vers le milieu de janvier. C'est par suite aussi la date de la mort de Claude.

Sur la durée du règne de Claude[3], nos sources donnent des évaluations différentes[4]. Les deux seules évaluations à retenir sont celles du

1. L. Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, p. 337.
2. Id., *De Claudio Gothico*, p. 35.
3. Id., *De Claudio Gothico*, p. 34-37.
4. Un an et neuf mois (Chronique d'Eusèbe, version arménienne, éd. Schöne, p. 183 ; Chronique de Cassiodore, *Chronica Minora*, éd. Mommsen, II, p. 148) ; deux ans (Eusèbe, Histoire ecclésiastique, VII, 29, 4 ; Chronique pascale, I, p. 508, éd. Bonn ; Cedrenus, Chronique, id., p. 454 ; Epitome, 34, 1) ; moins de deux ans (Eutrope, *Breviarium*, IX, 11, 2 ; cf. Orose, Histoire, VII, 23, 2) ; un an ou deux (Zonaras, Histoire, XII, 26 ; III, p. 151, éd. Dindorf) ; un an quatre mois quatorze jours (Chronographe de 354, *loc. cit.*, I, p. 148).

Digitized by Google

Chronographe de 354 : un an, quatre mois, quatorze jours, et de la Chronique d'Eusèbe : un an, neuf mois. Or, la première est démontrée inacceptable, car il existe de Claude des monnaies alexandrines de trois années, et, par conséquent, son avènement est nécessairement antérieur au début de septembre 268, date à laquelle conduirait le chiffre du Chronographe de 354. Le vrai chiffre est celui de la Chronique d'Eusèbe, complété peut-être, pour le nombre des jours, par celui du Chronographe. Claude aurait donc régné un an, neuf mois et quelques jours ; sa proclamation se placerait ainsi soit dans les derniers jours de mars, soit dans les premiers jours d'avril 268. La date du 24 mars donnée par le procès-verbal de la vie de Claude est donc fort possible.

Date de la délibération sénatoriale relative à la consultation des Livres sibyllins, Vie d'Aurélien, § 19, 1 : III des ides de janvier = 11 janvier 271. — La chronologie du début du règne d'Aurélien est la suivante[1] : avènement d'Aurélien, milieu de mars 270 ; mort de Quintillus, vers le 20 ou 25 mars ; campagne d'Aurélien contre les Jutlunges, printemps ; premier séjour à Rome et convention avec Palmyre, été-début de l'automne ; campagne contre les Vandales, fin de l'automne 270. L'invasion des Marcomans en Italie, qui suit immédiatement la guerre contre les Vandales, est de la fin de l'automne ou du commencement de l'hiver, puisque l'empereur était encore en Pannonie, occupé à faire exécuter le traité de paix conclu avec les Vandales, lorsqu'il reçut la nouvelle de cet événement. Aurélien, revenu en toute hâte du Danube par la grande route d'Aquilée, peut avoir été présent de sa personne en Italie dès les derniers jours de l'année 270 ; c'est alors qu'il est battu à Plaisance et que, par message (Vie d'Aurélien, § 20, 4-8), il met à l'ordre du jour du Sénat la consultation des Livres sibyllins. Dans ces conditions, la date du 11 janvier 271, indiquée par le biographe pour la séance où la question vient en discussion, s'accorde pleinement avec la chronologie générale du règne. Nous ne saurions dire si elle est absolument exacte ; mais du moins, et c'est déjà beaucoup, rien ne s'oppose à ce que nous la considérions comme telle.

Date de la séance du Sénat où Tacite est proclamé empereur, Vie de Tacite, § 3, 2 : VII des calendes d'octobre = 25 septembre 275. — Le témoignage de documents inattaquables, comme le sont les monnaies alexandrines, établit avec certitude qu'Aurélien est mort soit dans les derniers jours d'août, soit dans les premiers de septembre 275. L'in-

1. L. Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, p. 57-77.

Digitized by Google

terrègne qui a précédé l'avènement de son successeur Tacite a été non de six mois, comme le veut une tradition erronée (Vie d'Aurélien, § 40, 14 ; Vie de Tacite, § 2, 6), mais d'environ trois semaines. D'autre part, l'étude de la chronologie des règnes postérieurs, ceux de Tacite, Probus et Carus, donne pour l'avènement de Tacite le dernier tiers du mois de septembre[1]. Enfin, dans un autre passage, la Vie de Tacite (§ 13, 6) s'exprime ainsi : « Il avait voulu qu'on appelât Tacite le mois de septembre, parce qu'il était né et qu'il avait été fait empereur ce mois-là. » Tous ces résultats concordent pour faire placer l'avènement de Tacite du 20 au 30 septembre 275. Or, le procès-verbal de l'élection par le Sénat porte la date précise du 25 septembre. Il est difficile de voir dans cette coïncidence chronologique un pur effet du hasard ; en tout cas, la concordance est trop précise pour ne pas devoir attirer et retenir l'attention.

2° Faits. — « Postumus dux » en Gaule, lettre de Valérien aux Gaulois, Vies des Trente Tyrans, § 3, 8-11 : « Transrhenani limitis ducem et Galliae praesidem Postumum fecimus. » La titulature « dux transrhenani limitis et praeses Galliae » est doublement fausse, mais l'attribution d'un commandement militaire à Postumus sur le Rhin moyen est confirmée par Zonaras, XII, 24, et par les textes relatifs à son usurpation postérieure. — Bataille de Sculpi, lettre de Claude à Regalianus, Vies des Trente Tyrans, § 10, 10-12. Le nom de la bataille se trouve exclusivement dans ce document ; le texte se limite à deux indications : la délivrance de l'Illyricum (§ 10, 9 : « ob redditum Illyricum ») et le titre de Regalianus (§ 10, 1 : « in Illyrico ducatum gerens) ; nous savons de plus que, lors de son usurpation, il est fait empereur par les soldats de Mésie (id., § 10, 1) et qu'il a été proclamé à Sirmium. Le personnage exerçait donc, avant son avènement à l'Empire, un grand commandement sur le bas Danube ; la Mésie supérieure, notamment, relevait de son autorité. L'usurpation de Regalianus est de la fin de 258 ou du début de 259 ; la victoire remportée sur les Sarmates, la victoire de Scupi de notre document, est donc antérieure ; il faut la placer au début de 258 ou plutôt en 257, car, à cette dernière date, les sources mentionnent toute une série d'événements importants sur le moyen et le bas Danube ; les Quades et les Sarmates envahissent la Pannonie et en 257 également Aurélien, chargé de la défense du Danube inférieur, bat les Goths et les rejette au delà de la frontière. La date et la marche de l'invasion sont la conséquence d'un fait capital, la conquête de la Dacie ; or, nous

1. L. Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, p. 338.

Digitized by Google

savons par un témoignage indiscutable, celui des monnaies, que la province est perdue dans son ensemble dès l'année 257, l'émission des monnaies provinciales de Dacie ayant cessé en l'année XI (juin-octobre 256-juin-octobre 257). Ce recul a pour résultat une attaque générale des barbares contre la ligue danubienne, désormais découverte. Le Margus (Morava) et l'Axius (Vardar) constituaient une des voies classiques d'invasion vers l'intérieur de l'Empire ; les barbares, vainqueurs, n'ont pas manqué de s'y engager. Scupi, l'actuelle Skoplié, sur le haut Vardar, barrait cette route ; il est logique que la défense romaine s'y soit concentrée. A défaut de confirmation décisive, toutes les vraisemblances chronologiques et militaires sont donc en faveur de l'indication isolée donnée par notre biographe. — Claude tribun en Grèce. Lettre de Decius au gouverneur d'Achaïe, Messala, Vie de Claude, § 16, 1-3 : « Tribunum vero Claudium... in Thermopylas ire praecepimus ; mandata eidem cura Peloponensium. » Le fait se rapporterait donc au règne de Decius (milieu d'août 249-début de juin 251). Or, nous savons que dès le printemps de 250 l'Illyricum est menacé par les Goths. Decius y envoie son fils Herennius Etruscus (Aurelius Victor, Césars, § 29, 1-2 ; cf. les monnaies Exercitus Illyricus, Genius Illyrici, Genius exercitus illyriciani) ; dans le courant de l'année, la province de Dacie est une première fois perdue et les Goths franchissent le Danube. Decius réussit à libérer la Dacie ; Philippopolis, assiégée par les Goths, repousse leurs attaques ; mais l'empereur succombe en 251 sur le champ de bataille d'Abryttos. Dans tous ces événements, il n'est pas question de la Grèce, mais il est évident que des mesures y ont été prises contre un accident possible. L'envoi de Claude comme tribun avec la charge de défendre les Thermopyles et de couvrir le Péloponèse n'est confirmé par aucune autre source, mais il répond à l'ensemble de la situation et il y a lieu de retenir le fait au moins comme fort vraisemblable. — Claude dux en Illyricum et Aurélien inspecteur général des camps de l'Empire. Même remarque pour ces deux autres indications, qui se rapportent toutes deux à la défense de l'Illyricum sous Valérien. La nomination de Claude est mentionnée dans une lettre de Valérien au préfet du prétoire Ablavius Murena : Vie de Claude, § 15, 1-2 : « Dux factus est et dux totius Illyrici. Habet in potestatem Thracios, Maesos, Dalmatas, Pannonios, Dacos exercitus. » Le titre lui-même est à rejeter ; Claude ne peut avoir été « dux totius Illyrici » ; la fonction n'a jamais existé, pas plus avant Dioclétien qu'après lui, et, d'autre part, eût-elle existé réellement, qu'elle n'eût certainement pas été confiée à Claude pour ses débuts dans l'emploi de dux. Mais le noyau historique de

Digitized by Google

cette information, c'est que Claude a été « dux en Illyricum », commandant d'une armée plus ou moins importante d'opérations ; la défense de l'Illyricum était la grande affaire de l'Empire depuis le milieu du IIIe siècle, et Claude, un Illyrien de naissance, avait naturellement son rôle à y jouer. Quant à la date, le document ne donne aucune indication précise ; le nom de l'expéditeur, Valérien, montre qu'il s'agit vraisemblablement de la période du règne de cet empereur antérieure à son départ pour l'Orient, donc de 253 à la fin de 256. Les invasions des barbares dans les provinces danubiennes (Quades et Marcomans en Pannonie, Goths, Boranes, Carpes en Dacie et sur le Danube inférieur) ont été assez nombreuses et assez graves à ce moment pour que les talents militaires de Claude y aient trouvé largement leur emploi[1].

Au contraire, la promotion d'Aurélien aux fonctions d'inspecteur général des camps de l'Empire[2] (Vie d'Aurélien, § 9, 2-7, lettre de Valérien à Ceionius Albinus : « Aurelianus ad inspicienda et ordinanda castra omnia destinavimus ») peut être datée au moins avec une approximation suffisante. En 256, Aurélien est encore présent sur le Rhin, lorsque Gallien arrive en Gaule ; en 257-258, il est suppléant d'Ulpius Crinitus sur le bas Danube ; l'inspection des camps, chronologiquement intermédiaire entre ces deux étapes de la carrière d'Aurélien, serait donc de la fin de 256 ou du début de 257, plus probablement de la fin de 256, c'est-à-dire précisément à la date où Valérien quitte Rome pour l'Orient.

Mesures d'Aurélien pour l'approvisionnement de Rome[3], lettre d'Aurélien à Flavius Arabianus, préfet de l'annone, Vie d'Aurélien, § 46, 24 : « Quod ut esset perpetuum, navicularios Niliacos apud Aegyptum novos et Romae amnicos posui ; tiberinas extruxi ripas ; vadum alvei tumentis effodi ; diis et perennitati vota constitui ; almam Cererem consecravi. » Par conséquent : création d'un nouveau service de batellerie sur le Nil ; de même sur le Tibre ; construction de quais le long du Tibre ; creusement du lit du fleuve ; offrandes aux dieux et à la Perennitas ; consécration d'un sanctuaire ou d'une statue de Cérès. Tous ces faits apparaissent en relations directes avec l'ensemble des réformes alimentaires et financières d'Aurélien : *a)* augmentation d'une once des pains de Rome, prise sur le tribut de l'Égypte (Vie d'Aurélien, § 47, 1) ; *b)* rétablissement des distributions d'huile (id., § 48, 1 ; cf. Chrono-

1. L. Homo, *De Claudio Gothico*, p. 25.
2. Id., *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, p. 34.
3. Id., *Ibid.*, p. 177.

Digitized by Google

graphe de 354, éd. Mommsen, p. 148) ; *c)* création de distributions régulières de viande de porc et de sel (Vie d'Aurélien, § 35, 2 ; Aurelius Victor, Césars, 35, 7 ; Epitome, 35, 7 ; Chronographe de 354, *loc. cit.*) ; *d)* vente de vin à prix réduit (Vie d'Aurélien, § 48, 1-4) ; *e)* affectation au trésor de la ville d'un tribut régulier en verre, papier, lin, etc., fourni par l'Égypte (Vie d'Aurélien, § 45, 1)[1]. Toute cette réorganisation devait entraîner — et c'est précisément ce qu'indique le document considéré — la création de nouveaux services de batellerie sur le Nil et le Tibre, la construction de quais et l'aménagement du lit. Il y a plus ; la Vie de Probus, § 9, 3, nous apprend que Probus, chargé du gouvernement de l'Égypte, « in Nilo tam multa fecit ut vectigal frumentarium solus adjuverit » ; or, ce gouvernement se place dans la dernière partie du règne d'Aurélien (274-275), c'est-à-dire lors des réformes alimentaires de cet empereur, et le passage « in Nilo tam multa fecit » se trouve confirmer l'institution du service de batellerie expressément mentionné par notre document. — Les réformes constitutionnelles de Tacite[2] — lettre du Sénat au Sénat de Carthage (Vie de Tacite, § 18, 2-3), lettre du Sénat au Sénat de Trèves (id., § 18, 5), lettre d'Autronius Tiberianus à Autronius Justus (id., § 19, 1-2), lettre de Claudius Sapilianus à Cereius Maecianus (id., § 19, 3-5). En laissant de côté la phraséologie coutumière des documents, les faits précis visés dans ces documents sont les suivants : *a)* appel à la préfecture urbaine des sentences prononcées par les proconsuls et les gouverneurs ordinaires (§ 18, 2 ; § 18, 5 ; § 19, 2) ; *b)* restitution au Sénat de ses privilèges en matière d'administration provinciale (§ 19, 2, et § 19, 4). A priori, il n'y a aucune raison sérieuse pour mettre en doute des indications aussi précises et aussi en harmonie avec l'esprit de restauration sénatoriale qui caractérise le gouvernement de Tacite ; de plus, ces faits trouvent une double confirmation, l'une explicite, dans un texte d'Aurelius Victor, Césars, 37, 6 : « amissa Gallieni edicto refici militia potuit concedentibus modeste legionibus, Tacito regnante », l'autre implicite, dans les mesures de Probus (Vie de Probus, § 13, 1) relatives à l'organisation de la justice et à l'administration des provinces, qui reprennent, sous une forme atténuée, les dispositions antérieures de Tacite[3]. — Probus dux en Orient, lettre de Tacite à Probus (Vie de Probus, § 7, 4 : « Nos tibi

1. L. Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, p. 176-183.

2. Id., *Les privilèges administratifs du Sénat romain sous l'Empire et leur disparition graduelle au cours du III^e siècle* (*Rev. histor.*, t. CXXXVIII, 1921, p. 36-37).

3. Id., *Ibid.*, p. 40 et suiv.

Digitized by Google

decreto totius Orientis ducatu... »). Le libellé du commandement « dux Orientis » est erroné. Il n'en reste pas moins un fait précis, attesté non seulement par les biographies de Tacite (§ 14, 2) et de Probus (§ 10, 2), mais par l'ensemble de la tradition historique : au moment de sa proclamation à l'Empire en 276, Probus se trouvait en Orient, où il exerçait un commandement considérable, et ce commandement il ne pouvait, comme le veut notre document, le tenir que de son prédécesseur Tacite. — Carus gouverneur de Cilicie, lettre de Carus à son légat Junius (Vie de Carus, § 4, 6-7). Carus y est qualifié de proconsul de Cilicie. Le titre de la fonction, comme il arrive si souvent dans les documents de l'Histoire Auguste, est faux ; la Cilicie, sous l'Empire, a toujours été province impériale, d'ordre consulaire depuis Caracalla, et, comme telle, ne peut avoir été gouvernée par un proconsul. Mais le fait doit reposer sur une base historique ; Carus a fort bien pu être légat impérial consulaire de Cilicie et, si pauvre qu'elle soit, la tradition historique de la fin du IIIe siècle nous laisse entrevoir la raison de ce choix. Probus, en 279, a pris d'importantes mesures pour rétablir la paix en Isaurie, contrée qui dépendait administrativement de la province de Cilicie. Une de ces mesures a pu consister dans le choix, pour le gouvernement de la Cilicie, d'un soldat énergique et capable : c'était précisément le cas de Carus. — Carus sénateur avant son avènement à l'Empire. Lettre de Carus au Sénat (Vita Cari, § 5, 2 : « Gaudendum est itaque, quod unus ex vestro ordine, vestri etiam generis est factus. »). Nous avons la preuve indiscutable du fait ; les Fastes et les inscriptions attestent que Carus avait déjà été consul avant son avènement, puisque le consulat qu'il revêt comme empereur, en 283, est le second, et que, par conséquent, lors de sa proclamation, il faisait déjà partie du Sénat. Voilà donc un cas où un fait mentionné par un document de l'Histoire Auguste et, remarquons-le bien, par un document seul à l'exclusion du texte de la biographie proprement dit, trouve une confirmation certaine. La preuve est ainsi établie que, contrairement à ce que l'on dit trop souvent, les documents de l'Histoire Auguste contiennent des éléments, malheureusement trop rares, dont la valeur historique est réelle. Il n'est pas inutile, à propos d'un cas concret, de le répéter une fois de plus.

Exceptionnellement, enfin, on rencontre dans les documents de l'Histoire Auguste des jugements ou des vues d'ensemble qui ne sont nullement à dédaigner. Ces passages n'émanent certainement pas de l'imagination du biographe, car le ton en tranche trop nettement et sur le texte et sur le reste du document lui-même. Nous n'en connais-

Digitized by Google

sons pas la source, mais tout au moins voyons-nous qu'elle était bonne et que nous pouvons en tirer un profit appréciable. Nous nous bornerons ici à mentionner un exemple caractéristique tiré de la biographie de Zénobie dans le recueil des Trente Tyrans (§ 30, 4-11). Cette biographie, dans son ensemble, est de valeur historique fort mince ; elle abonde en niaiseries et, sur un point où le contrôle est possible, nous y relevons une grosse erreur (§ 30, 2 : « Nomine filiorum Herenniani et Timolai... imperavit »), alors qu'au témoignage unanime des inscriptions, des monnaies et des papyrus, le souverain mineur, au nom duquel a régné Zénobie, était son fils Waballath. Pour étoffer son récit par trop maigre, le biographe insère une pseudo-lettre d'Aurélien consacrée à l'éloge de sa captive. Le document est manifestement faux (§ 30, 8 : « cum sibi vel liberis suis Orientis servaret imperium »), réédition de l'erreur signalée ci-dessus. Mais ce qu'il faut retenir, ce sont deux phrases caractérisant la politique de Claude et d'Aurélien vis-à-vis de l'État palmyrénien. Menacé en Europe par la terrible invasion des Goths de 268, Claude se garde bien de renouveler l'erreur de Gallien et d'attaquer Palmyre ; il court au plus pressé, politique d'habile opportunisme, et maintient temporairement le *statu quo* en Orient. Cette politique, le biographe, en une phrase où, peut-on dire, tous les mots portent, la caractérise avec une netteté et une précision remarquables (§ 30, 11 : « idque consulte ac prudenter, ut, illa (Zénobie) servante orientales fines imperii, ipse securius, quae instituerat, perpetraret »). Le danger des invasions barbares persiste sous le règne d'Aurélien ; menacé par l'invasion des Jutlunges, cet empereur est obligé, vis-à-vis de l'État palmyrénien, à une concession nouvelle. En 270, il reconnaît officiellement les pouvoirs de Waballath et lui confère les titres de « Vir consularis, rex, imperator, dux romanorum ». Pourquoi cette apparente faiblesse? Une seconde phrase de notre pseudo-document nous l'explique encore (§ 30, 8-9 : « Nec ego illi vitam conservassem, nisi eam scissem multum romanae rei profuisse, cum sibi vel liberis suis Orientis servaret imperium »). Nos sources ne nous ont rien transmis de meilleur que ces deux courtes phrases sur la politique orientale de Rome au cours de la grande crise du III^e^ siècle. Malheureusement, on ne saurait trop le redire, de semblables passages sont rares dans la masse des pseudo-documents qu'entasse l'Histoire Auguste ; raison de plus pour les signaler au passage.

Parfois, ces faits strictement historiques nous apparaissent dans les biographies sous une forme défigurée. Il peut ne s'agir que d'une faute de copie imputable aux manuscrits ; le consul ordinaire de 258, nommé

Digitized by Google

Memmius Fuscus (Vie d'Aurélien, § 13, 1), n'est évidemment autre que le Memmius Tuscus des Fastes consulaires, mais il y a aussi des déformations dues à l'ignorance ou à la maladresse des biographes eux-mêmes ; malheureusement, vu l'indigence de nos sources de contrôle, nous ne pouvons généralement que les soupçonner sans en avoir la preuve décisive. Tel est le cas, semble-t-il, de la pseudo-adoption d'Aurélien par Ulpius Crinitus (Vie d'Aurélien, § 10, 3 ; § 12, 3 ; § 14, 5-§ 15, 2). Que le fait sous cette forme soit faux, cela résulte des noms mêmes d'Aurélien (L. Domitius Aurelianus), parmi lesquels l'adoption, si elle avait eu lieu réellement, n'aurait pas manqué de laisser sa trace. Mais nous savons, d'autre part, par le témoignage inattaquable des inscriptions et des monnaies, que la femme d'Aurélien s'appelait Ulpia Severina. Il est fort vraisemblable qu'il y a un rapport de parenté étroit entre cette Ulpia et Ulpius Crinitus ; sans doute même était-elle sa fille ; par ce mariage, Aurélien entra dans la famille d'Ulpius Crinitus, probablement en qualité de gendre. Peut-être la source de notre biographie ajoutait-elle, à propos de cet événement, qu'Ulpius Crinitus avait traité Aurélien comme son fils, et ce serait cette phrase mal interprétée qui se serait traduite dans l'Histoire Auguste par la légende de l'adoption. La censure, si sujette à caution, de Valérien sous le règne de Decius (Vie de Valérien, § 5, 2-§ 6, 9) est peut-être le résultat d'une déformation analogue ; mais ici tout indice nous manque pour émettre ne fût-ce qu'une simple hypothèse.

3° Détails d'institutions. — Les renseignements que nous donnent à cet égard les biographes sont généralement, comme nous le verrons plus loin, anachroniques, et se rapportent le plus souvent à l'époque contemporaine de la rédaction de l'Histoire Auguste, c'est-à-dire à la période dioclétiano-constantinienne. Mais si inintelligents et si dénués de culture que l'on suppose nos biographes, ils n'en ont pas moins, dans leur jeunesse, été contemporains de l'anarchie militaire et des empereurs illyriens ; ils ont vu de leurs yeux fonctionner le régime de gouvernement et d'administration immédiatement antérieur à Dioclétien, et, dans ces conditions, il serait bien singulier que leur œuvre n'en ait point conservé la trace. Le paiement au moins partiel de la solde des officiers en nature (Vie de Claude, § 14, 2-15 ; § 15, 1-4 ; § 17, 2-7 ; Vie d'Aurélien, § 9, 2-7 ; Vie de Probus, § 4, 3-7), conséquence directe de la crise économique et de l'avilissement de la monnaie impériale, date certainement déjà de cette époque. A plus forte raison, cette remarque vaut-elle pour le système monétaire ; il n'est point nécessaire d'être cultivé pour avoir la pratique des monnaies contemporaines et, en l'occurrence,

Digitized by Google

les biographes n'avaient qu'à rappeler leurs propres souvenirs. Aussi leur témoignage sur ce point n'en a-t-il que plus d'autorité et de valeur[1]. Outre la nomenclature monétaire elle-même, la stipulation simultanée de monnaies diverses (or, argent, bronze), pour le paiement d'une somme donnée, confirme, ce que nous savons par ailleurs, que le rapport légal des différentes espèces avait perdu toute stabilité à la fin de la période de l'anarchie militaire et que le système tout entier appelait dès lors une réforme profonde, qui devait, quelques années plus tard, être l'œuvre de Dioclétien.

II. L'élément anachronique. — Les éléments de nature anachronique comportent deux séries de données : pour les noms et pour les détails d'institutions. — 1° Noms. Nous ne connaissons pas avec assez de précision l'onomastique de la période dioclétiano-constantinienne pour déterminer les noms que les faussaires de l'Histoire Auguste peuvent lui avoir empruntés ; mais le nombre, particulièrement en ce qui concerne les hauts dignitaires, a dû en être très restreint ; la trop grande abondance de noms contemporains dans de pseudo-documents antérieurs eût attiré l'attention et risqué de dévoiler la fraude. Les noms de personnages moins en vue étaient d'utilisation plus aisée et plus sûre ; tel fut le cas, très vraisemblablement, en ce qui concerne des officiers barbares : Hariomundus, Haldagates, Hildomundus, Cariovisscus, que nous trouvons mentionnés à la date de 257, Vie d'Aurélien, § 11, 4-5, dans une pseudo-lettre de Valérien à ce futur empereur. — 2° Détails d'institutions. Les documents de l'Histoire Auguste reflètent à plusieurs reprises la nouvelle division de Dioclétien, telle qu'elle nous apparaît pour la première fois dans le Laterculus de Vérone de 297. Des douze diocèses mentionnés par cette liste, nous en retrouvons sept dans nos documents : Vie d'Aurélien, § 13, 1, procès-verbal du conseil de guerre de Byzance, l'Oriens ; Vie de Valérien, § 3, 1-3 : « Gallia,

1. La nomenclature monétaire de la période 268-285, telle qu'elle ressort des documents de l'Histoire Auguste, comprend : *a)* Or. — *Aurei Antoniniani*, du type frappé par Caracalla (Vie d'Aurélien, § 9, 7 ; § 12, 1 ; Vie de Probus, § 4, 5) ; [*Aurei*] *Philippei* [*Valeriani*] (Vie de Claude, § 14, 3) ; *Aurei Philippei* (Vies des Quatre Tyrans, § 15, 8) ; *Aurei Valeriani* (Vie de Claude, § 17, 7) ; *Trientes* (Vie de Claude, § 14, 3-4) ; *Trientes Saloniniani* (Vie de Claude, § 17, 7). *b)* Argent. — *Argentei Philippei minutuli* (Vie d'Aurélien, § 9, 7, et § 12, 1) ; *Argentei Antoniniani* (Vies des Quatre Tyrans, § 15, 8) ; *Argentei Aureliani* (Vie de Probus, § 4, 5). *c)* Bronze. — *Aeris denarii* (Vie d'Aurélien, § 9, 7) ; in aere *sestertium* quinquagies (id., § 12, 1) ; aeris *sestertium* decies (Vies des Quatre Tyrans, § 15, 8) ; *aerei Philippei* (Vie de Probus, § 4, 5). — Sur le type et la nature de ces diverses monnaies, voir Babelon, *Traités des monnaies grecques et romaines*, t. I, p. 481, 482 (Aerei Philippei), 525 (Aurei Valeriani, Trientes Saloniniani), 526 (Trientes), 559 (Aurei Antoniniani, Argentei Antoniniani et Aureliani) et 563-564 (Argentei Minutuli).

Digitized by Google

Africa, Hispania, Italia, Illyricum, Oriens, Pontus. » Le cas est le même pour certaines provinces : Vie d'Aurélien, procès-verbal cité, § 13, 1 : « Scythia », et § 17, 2, lettre de Claude à Aurélien : « Haemimontus, Europa. »

2° Institutions. — *A)* Institutions civiles. — Le consulat des « Duces ». A trois reprises, l'Histoire Auguste nous montre le consulat donné, ou promis, à des « Duces », dans l'espèce aux trois plus fameux d'entre eux, futurs empereurs : Claude, Aurélien, Probus. Vie de Claude, § 15, 1-4, lettre de Valérien au préfet du prétoire Ablavius Murena. Claude vient d'être nommé « dux totius Illyrici », et l'empereur ajoute : « Vir ille summus nostro quoque judicio speret consulatum. » La lettre n'est pas datée avec précision, mais elle se place peu avant 260, époque de la captivité de Valérien, et la marge d'approximation reste, somme toute, assez faible. Le consulat de Claude, si la promesse a été tenue, n'a pas été un consulat ordinaire ; les Fastes consulaires du règne de Valérien n'en portent nulle trace. Il n'a pas été davantage un consulat suffect, car le témoignage concordant des Fastes, des inscriptions et des monnaies prouve que Claude a revêtu pour la première fois le consulat après son avènement à l'Empire, le 1er janvier 269 ; il n'avait donc pu être déjà consul à une date antérieure. Pour Aurélien (Vie d'Aurélien, § 11, 1-9, lettre de Valérien à Aurélien ; § 13, 4, procès-verbal du conseil de guerre de Byzance) et pour Probus (Vie de Probus, § 8, 4, lettre de Tacite à Probus), qui, d'après les documents de l'Histoire Auguste, auraient dû être honorés du consulat, le premier en 257, le second en 276, même conclusion ; aucun de ces deux personnages n'a été consul avant de devenir empereur. L'erreur est flagrante, mais il est intéressant, pour la critique de l'Histoire Auguste, d'en rechercher l'origine. Il s'agit visiblement d'un anachronisme. Au IVe siècle, en effet, contrairement aux usages administratifs du Haut-Empire, on verra fréquemment des « Duces » arriver au consulat ; le nombre des cas se multipliera à mesure que l'on descendra le cours du siècle, mais déjà les biographes de Claude, Aurélien, Probus, ont pu en voir sous leurs yeux un exemple typique. En 292, deux Duces fameux, formés à l'école de Probus (Vie de Probus, § 22, 3), Asclepiodotus et Hannibalianus, sont nommés consuls ensemble, et leur carrière ne s'arrêtera pas là ; le premier sera préfet du prétoire de Constance-Chlore en 293-296 et le second préfet de la ville en 297. Ce fait de deux officiers de carrière promus simultanément au consulat ordinaire dut frapper vivement les contemporains, et il n'est pas étonnant que Trebellius Pollion, qui écrivait sa Vie de Claude vers la fin du règne de Dioclétien, et Vopiscus, qui composa ses biographies

Digitized by Google

d'Aurélien et de Probus aussitôt après l'abdication de cet empereur, aient, par anachronisme, transporté cette pratique dans la période immédiatement antérieure. — Le gouvernement des provinces. Le mot « Judices » est employé pour désigner les gouverneurs : Vie de Valérien, § 6, 6-7, discours de Valérien, et Vie de Tacite, § 6, 6, procès-verbal de la séance du Sénat où Tacite est proclamé empereur ; § 18, 3, lettre du Sénat au Sénat de Carthage. L'emploi de ce terme appliqué à l'ensemble des gouverneurs de provinces est un anachronisme emprunté à l'époque dioclétiano-constantinienne ; officiellement, il date de la séparation des pouvoirs civil et militaire, réalisée par Dioclétien au début de son règne. Nous trouvons pour la première fois la trace certaine de cette réforme capitale dans un passage du discours d'Eumène : « Pro restaurandis scholis » (§ II, 3), qui est de 289. Au moment où les biographes de Valérien et de Tacite emploient l'expression, la réforme était déjà réalisée depuis une douzaine d'années pour le premier, depuis une vingtaine pour le second.

B) Institutions militaires. — Effectifs. La réduction des unités et la bigarrure des armées, qui sont des traits caractéristiques de l'organisation militaire du Bas-Empire, se trouvent déjà, en grande partie sous forme anachronique, dans les documents de l'Histoire Auguste. Vie de Pescennius Niger, § 4, 1-3, lettre de Marc-Aurèle à Cornelius Balbus : « 300 Arméniens, 100 Sarmates et 1,000 hommes de nos troupes » ; Vie de Claude, § 16, 2-3, lettre de Decius à Messala : « Vous lui donnerez 200 soldats tirés de la Dardanie, 100 cataphractaires, 160 cavaliers, 60 archers crétois, 1,000 recrues bien armées » ; Vie d'Aurélien, § 11, 3-4 : « Vous avez 300 archers ityréens, 600 Arméniens, 150 Arabes, 200 Sarrasins, 1,400 auxiliaires de la Mésopotamie, la III^e^ légion Félix et 800 cavaliers cataphractaires. » — Commandement. Les documents de l'Histoire Auguste mentionnent pour la période de trente années qui précède immédiatement l'avènement de Dioclétien un certain nombre de ducs, chefs de *limes*, « duces limitum », chargés de grands commandements territoriaux aux frontières de l'Empire ; sur le Rhin, dux transrhenani limitis (Vie d'Aurélien, § 13, 1-2) ; sur le Danube, dux rhetici limitis (id., § 13, 1-2), dux totius Illyrici (Vie de Claude, § 15, 2), dux illyriciani limitis et thracici (Vie d'Aurélien, § 13, 1), dux scythici limitis (id., § 13, 1-2) ; en Orient, dux orientalis limitis (id., § 13, 1-2). Comme nous l'avons vu dans un précédent article[1], le caractère en partie anachronique de ces mentions résulte expressément

1. L. Homo, *Les privilèges administratifs du Sénat romain sous l'Empire et leur disparition graduelle au cours du III^e^ siècle* (*Rev. histor.*, t. CXXXVII, 1921, p. 171-180).

Digitized by Google

du fait que la création des « duces limitum » est l'œuvre de Dioclétien. — Les Barbares dans le commandement. Vie d'Aurélien, § 11, 1, lettre de Valérien à Aurélien pour le charger de la suppléance d'Ulpius Crinitus : « Vous avez avec vous Hartomundus, Haldagates, Hildomundus et Carioviscus ». Le fait se manifeste dès la fin de l'anarchie militaire, mais ne revêt sa pleine importance qu'à partir de Dioclétien. — Le mode d'approvisionnement des troupes. Vies des Trente Tyrans, § 18, 5-10, lettre de Valérien à Ragonius Clarus, préfet d'Illyricum et des Gaules : « S'il y a en vous de la sagesse (et je sais que vous en avez, mon cher Clarus), vous vous conformerez aux dispositions de Ballista. Vous voyez qu'il a fort bien réglé toutes choses ; qu'il évite de surcharger les provinces ; qu'il n'envoie de chevaux que dans les endroits où se trouvent des pâturages ; qu'il ne tire la subsistance des troupes que des pays riches en blé. Il ne force ni les habitants des provinces, ni les possesseurs des terres à donner les vivres qu'ils n'ont pas ou à recevoir des chevaux qu'ils ne pourraient nourrir. Il n'y a pas de méthode plus avantageuse que de faire consommer les subsistances dans les endroits mêmes qui les fournissent... Tous ces conseils émanent de la sagesse de Ballista, qui veut que l'on tire de chaque province une seule espèce d'approvisionnement quand il y en a de reste ou que l'on en éloigne les soldats, conseils qui sont devenus l'objet d'un décret public. » Même remarque que ci-dessus.

C) Institutions financières. — La solde des troupes. Une des grandes innovations financières du Bas-Empire, c'est la substitution au moins partielle, pour l'acquittement de la solde militaire et des traitements civils, des indemnités en nature au paiement en espèces. Ce système nouveau, qui a son origine dans les conditions économiques nouvelles issues de la crise du IIIe siècle, prend son entier épanouissement sous Dioclétien et ses successeurs ; c'est encore par l'effet d'un anachronisme que les documents de l'Histoire Auguste lui font si complaisamment place. Vie de Claude, § 14, 2-15 : « Nous avons confié à Claude... le tribunat de la Ve légion Martia, la plus brave de toutes. Vous lui donnerez sur notre trésor particulier pour son salaire annuel 3,000 boisseaux de blé, 6,000 d'orge, 2,000 livres de lard, 3,500 setiers de vin vieux, 150 de bonne huile, 600 d'huile de seconde qualité, 20 boisseaux de sel, 150 livres de cire, la quantité suffisante de foin, de paille, de vinaigre, de fruits et de légumes, 300 peaux à faire des tentes, 6 mulets, 3 chevaux, 10 chameaux, 9 mules par an... ; 11 livres pesant de vases pour le vin, 11 autres livres pesant de vases et de marmites, 2 tuniques militaires de couleur rouge par an, 2 chlamydes garnies de saies, 2 agrafes

Digitized by Google

d'argent doré, une agrafe d'or avec la pointe en cuivre, 1 baudrier d'orgent doré, etc., etc. » Cf. Vie de Claude, § 15, 1-4, lettre de Valérien à Ablavius Murena, préfet du prétoire ; id., § 17, 2-7, lettre de Gallien à Venustus ; Vie d'Aurélien, § 9, 2-7, lettre de Valérien au préfet de la ville Ceionius Albinus ; Vie de Probus, § 4, 3-7, lettre de Valérien à Mulvius Gallicanus, préfet du prétoire ; Vies des Quatre Tyrans, § 15, 6-8, lettre d'Aurélien à Gallonius Avitus, légat de Thrace.

D) État moral et religieux. — Trois documents de l'Histoire Auguste se rapportent à la question chrétienne. Vie d'Aurélien, § 20, 5, lettre d'Aurélien au Sénat sur la consultation des Livres sibyllins : « Miror vos, patres sancti, tamdiu de aperiendis Sibyllinis dubitasse libris, proinde quasi in Christianorum ecclesia, non in templo deorum omnium tractaretis ; » cf. § 26, 5, lettre d'Aurélien à Municapor : « Sed credo adjuturos romanam rem publicam veros deos qui nunquam nostris conatibus defuerunt », et Vies des Quatre Tyrans, § 8, 1-5, la lettre d'Hadrien à Servianus, semée d'allusions désagréables à l'adresse de la religion nouvelle. Cette attitude à la fois hostile et méprisante de notre biographe reflète fidèlement l'état d'esprit de la grande majorité de la population romaine à l'époque où furent composés ces pseudo-documents, c'est-à-dire au lendemain de l'abdication de Dioclétien, sous le règne de Galère.

III. L'élément fictif. — Cet élément, qui, nous l'avons vu, entre pour une si large part dans la composition des documents, présente au point de vue historique un double intérêt. Il nous renseigne avec précision sur la mentalité et l'intelligence des biographes de l'Histoire Auguste, complétant ainsi les résultats analogues fournis par le texte proprement dit. Il nous donne des indications précises sur l'état de l'historiographie à la fin du IIIe et au début du IVe siècle après Jésus-Christ et sur le niveau intellectuel du monde romain à cette époque.

Les auteurs des documents, qui sont, c'est un fait démontré, d'impudents faussaires, nous apparaissent aussi, à la lumière de leurs falsifications, comme de grands ignorants. Qu'il s'agisse d'histoire, d'institutions, d'onomastique, de chronologie, la conclusion est identique. Nous nous contenterons de quelques exemples précis. — Ignorance en histoire. Vie de Tacite, § 5, 1 : « Et Trajanus ad imperium senex venit... Et Hadrianus ad imperium senex venit ; » or, ces deux empereurs avaient lors de leur avènement, le premier quarante-cinq ans, le second quarante-deux, ce qui, on l'avouera, ne saurait justifier l'épithète du biographe ; Vie d'Aurélien, § 13, 1 : « Duce... limitis thracici ; » l'auteur ignore que la Thrace n'est pas une province frontière et, en consé-

Digitized by Google

quence, n'a pas de *limes* fortifié. Les longues hésitations du biographe de Maxime et Balbin à reconnaître l'identité de Maxime et de Pupien[1] nous présentent ses connaissances historiques sous un jour plutôt fâcheux. — Ignorance en institutions civiles (l'auteur des Vies des Trente Tyrans, § 3, 9, nous parle d'un « Praeses Galliae », et § 18, 5, d'un « Praefectus Illyrici et Galliarum » ; celui de la Vie de Pescennius Niger, § 3, 9, d'un personnage affublé du titre de « Gallias regens » ; celui de la Vie d'Aurélien, § 13, 1, d'un « Praeses Orientis ») ou militaires (la Vie d'Aurélien, § 11, 4, celle de Probus, § 5, 6, mentionnent sur le Danube une III^e^ légion Félix ; la Vie de Claude, § 14, 2, en Orient, une légion V Martia, qui paraissent bien n'avoir existé que dans l'imagination des biographes). — Ignorance en onomastique. Discussions sur le gentilice des Gordiens, erreur sur le gentilice de Balbin, sur le cognomen des fils de Maximin et de Gallien et sur le nom réel (Bahram et non Narsès) du roi de Perse contemporain de Probus, gentilices erronés de Flavius attribués à Claude, de Valerius à Aurélien et à Probus, lacunes nombreuses (les biographes ne donnent pas les gentilices de Maximin, Pupien, Valérien, Gallien, Claude, Aurélien, Florianus, Carinus, Numérien), etc. Les nombreux personnages mentionnés par les biographes — et par eux seuls — (consuls suffects, sénateurs, préfets du prétoire, de l'annone, du trésor, gouverneurs de provinces, ducs, procurateurs) sont sujets à caution, et nous avons toutes raisons de croire à la fausseté d'un grand nombre, sinon de tous. En réalité, les connaissances onomastiques réelles des auteurs de l'Histoire Auguste semblent se limiter aux listes officielles d'empereurs, de consuls et de préfets de la ville, et encore n'en ont-ils pas tiré tout le parti possible[2]. — Enfin, ignorance en chronologie : la plupart des dates indiquées par les documents — six sur neuf (Vie de Maximin, § 16, 2 ; Vie de Maxime et Balbin, § 1, 1 ; Vie de Valérien, § 5, 1 ; Vies des Trente Tyrans, § 21, 3 ; Vie d'Aurélien, § 41, 3 ; Vie de Probus, § 11, 5) — sont fausses, et l'erreur souvent y est grossière.

1. Cf. L. Homo, *La grande crise de 238 ap. J.-C. et le problème de l'Histoire Auguste* (*Rev. histor.*, t. CXXXII, 1919, p. 31-33).

2. Exemple : la discussion sénatoriale sur la consultation des Livres sibyllins (Vie d'Aurélien, § 19, 1) est datée du 11 janvier ; à ce moment, onze jours après leur entrée en charge, les consuls ordinaires de l'année étaient encore certainement en fonctions ; les Fastes consulaires portaient leurs noms et, comme l'un d'eux, Pomponius Bassus, était un particulier, il eût été aisé de lui donner la présidence de l'assemblée et la direction du débat, au lieu de faire intervenir un préteur urbain, sans doute fictif, Fulvius Sabinus. De même encore, les sénateurs consulaires mentionnés dans les documents à plusieurs reprises pouvaient être choisis parmi les anciens consuls ordinaires, dont les faussaires n'avaient qu'à emprunter les noms à la liste des Fastes. Ils ne l'ont pas fait ; la maladresse, chez eux, se joint à la mauvaise foi et au cynisme.

Digitized by Google

La part qu'il convient de faire à l'ignorance et à l'inintelligence de nos biographes est donc très large, mais il serait injuste de ne pas accorder aux auteurs de l'Histoire Auguste au moins quelques circonstances atténuantes. La crise de l'anarchie militaire, qui avait failli emporter le monde romain, avait eu une répercussion terrible dans le domaine intellectuel comme dans les autres. Depuis le milieu du IIIe siècle, les sources historiques deviennent rares et de plus en plus misérables ; une des meilleures d'entre elles, la Chronique de Dexippe, cesse avec le règne de Claude, et il faudra attendre un siècle pour que l'historien grec trouve dans la personne d'Eunape un continuateur, qui d'ailleurs sera loin de le valoir. L'historiographie se relève à l'époque de Dioclétien, mais cette renaissance est toute relative et, à tout prendre, l'Histoire Auguste, avec l'indigence de sa documentation et la pauvreté de sa mise en œuvre, reflète assez sensiblement le niveau historique général du temps. Même pour les Romains du IVe siècle, l'anarchie militaire restera toujours une période fort mal connue, en raison de l'insuffisance et du peu de sûreté des sources. Le mal ne sera jamais réparé, pour la raison péremptoire qu'il était sans remède.

Nous conclurons d'un mot. Les documents de l'Histoire Auguste ne sauraient être systématiquement délaissés comme inutiles ou insignifiants. Sans doute, ils sont apocryphes et ont été composés par les auteurs mêmes des biographies, nous croyons l'avoir démontré, mais ils n'en représentent pas moins un élément de documentation fort appréciable pour la période si mal connue de l'anarchie militaire d'une part, pour l'époque dioclétiano-constantinienne de l'autre. L'histoire n'a pas le droit de les ignorer.

Léon Homo.

Digitized by Google

MÉLANGES

LE PACTE DE FAMINE
ET
LES SPÉCULATIONS SUR LES BLÉS

Parmi les légendes historiques qui ont fourni aux écrivains leurs développements les plus faciles et les plus dramatiques figure le Pacte de famine. On a répété aveuglément sur la foi d'un accusateur, Le Prévôt, que Louis XV avait, de concert avec quelques grands personnages et financiers, organisé une Société de commerce pour accaparer les blés, faire monter le prix des grains et réaliser de gros profits, en affamant le peuple. Puis des historiens, MM. Bord, Biollay, Afanassiev [1], ont cherché à établir la vérité des faits ; ils ont retrouvé le bail auquel faisait allusion Le Prévôt, le bail Malisset, les comptes d'exploitation de la Société fermière ; ils ont relevé que ce bail, conclu en 1765, avait été prématurément résilié en 1768, sans avoir pu laisser aux titulaires de très sérieux profits ; que l'État, loin de gagner aux opérations, y avait perdu, et que, par suite, le Pacte de famine est pure invention.

De ces conclusions, qui font autorité aujourd'hui, une partie est inattaquable. Il est exact que la cour et le roi n'ont jamais conçu l'idée criminelle et absurde de s'immiscer dans des spéculations de cette nature. Loin d'avoir cette pensée, les gouvernants, sous la pression d'agents subalternes, ont voulu, d'un effort réfléchi et tenace, mettre la France et surtout la capitale à l'abri de la disette ou des variations excessives des cours, et les historiens dont j'ai cité les noms ne s'en sont pas suffisamment rendu compte. A leurs yeux, le contrat Malisset est un acte sans importance, arraché aux pouvoirs publics par l'avidité de mercantis contemporains ; ils ne se sont pas doutés que Malisset est un personnage très curieux, la créature et l'homme de paille de ces officiers très humbles, mais très importants, que sont les commissaires aux Halles. Pour montrer la valeur de ceux-ci, il suffit de rappeler qu'ils ont compté un de La Marre dans leurs rangs. Les papiers de l'un d'eux, conservés à l'Arsenal, permettent, par un hasard exceptionnel, de connaître

1. Cf. surtout Afanassiev, *Le commerce des céréales en France au XVIII^e siècle*, trad. française. Paris, 1894, in-8°.

Digitized by Google

pour les années 1760[1] et suivantes leur rôle et leurs desseins. Ils veulent couvrir et agrandir les Halles, devenues insuffisantes, régler la circulation, désordonnée et dangereuse aux passants ; ils réclament la suppression du charnier des Innocents, réorganisent les « forts » en bandes et les obligent à porter des plaques d'identité. Toutefois leur préoccupation essentielle, leur fonction particulière sont d'assurer l'abondance du marché, la régularité, la sincérité des cours. Ils y parviendraient à coup sûr s'ils avaient à leur disposition des stocks suffisants pour parer aux accidents. Mais la constitution de ces stocks suppose une connaissance précise des besoins normaux de Paris, de leur progression, comme des moyens propres à empêcher que ces grains accumulés ne s'échauffent, ne se gâtent ou n'imposent au Trésor une trop lourde perte. Il leur faut donc le concours d'un technicien ; c'est à Malisset, un boulanger, qu'ils s'adressent. Pourquoi? Parce que Malisset est l'homme de la *mouture économique*, procédé nouveau, qui obtiendra plus tard un grand succès, notamment à Dijon, et qui permet, selon l'inventeur, d'extraire du blé une farine plus belle, plus nutritive, plus abondante. « J'ai l'honneur », écrit le commissaire le 2 juillet 1760, « de vous adresser le mémoire d'une partie des ouvrages que le s^r Malisset fait et qu'il donne à mesure au s^r c^re Machurin pour travailler avec lui et faire nos observations. Cet ouvrage sera de longue haleine : il y a déjà 3 mois consécutifs que le s^r Malisset travaille avec le s^r Pichard, qui a été choisi par le 1^er commissaire et par moi[2]. » La cinquième partie n'est envoyée qu'en décembre, et déjà l'on est passé, à cette date, de la théorie à la pratique. Le 29 septembre[3], Malisset est prié d'acheter 3 à 4,000 sacs de blé pour le compte du roi ; il commence par refuser, car l'intermédiaire, Gaudet, a des affaires qui ne sont pas claires, « et il se passe dans le commerce des blés bien des choses qui vont contre les intérêts du roi ». Toutefois il finit par accepter, sur l'observation du commissaire « qu'il serait utile d'avoir un homme informé et honnête » et à condition de pouvoir prendre les précautions utiles pour éviter l'influence des marchands. En effet, en octobre[4], il sollicite pour neuf ans la fourniture du pain des prisons, qu'il prendra « à marché ferme » ; après un échange de correspondance avec le contrôleur général et Courteille, nous le trouvons en décembre occupé à stocker des blés et à faire construire un second moulin, afin de pouvoir convertir les céréales en farines et revendre les sons, issues et recoupettes sans délai[5]. Nous n'avons plus malheureusement les documents relatifs aux années suivantes ; mais le texte du bail est trop conforme aux indications précédentes pour qu'on puisse douter de la continuité des événements. De proche

1. Arsenal, papiers de la Bastille (registre du commissaire Duplessis), n° 10241.
2. Ibid., 2 juillet 1760. Cf., pour la mouture économique, ibid., n° 10275, et Arsenal, n° 7458. Cf. aussi les archives de l'Assistance publique, Scipion.
3. Ibid., fol. 380.
4. Ibid., fol. 382.
5. Ibid., fol. 419.

Digitized by Google

en proche, Malisset a voulu généraliser sa méthode ; il a été amené à se charger de l'approvisionnement total à Paris. Son cas, d'ailleurs, n'est pas isolé. C'est le moment où les mêmes agents chargent Mabille [1] d'acheter des avoines et d'installer au poids du roi un service, contrôlé par l'État, de vente au détail : c'est toujours l'idée des *offices publics* pour lutter contre la spéculation et la fraude.

Malisset disparu, disgracié, l'administration renonce-t-elle à ses tentatives? On en peut douter. Il existe à la Bibliothèque nationale [2], dans les papiers de Dampierre, des brouillons fort curieux. Un anonyme, qui pourrait être l'intendant des vivres aux Invalides, a été sollicité par l'abbé Terray de donner son avis au sujet d'une Société qui est en voie de formation et qui aura pour objet l'achat et la vente des céréales. Cette Compagnie doit établir partout des magasins ; elle ne pourrait refuser d'acheter ou de vendre à un prix déterminé les blés qu'on lui apporterait ou demanderait. Elle aurait le monopole de l'importation et de l'exportation. On se flattait que, grâce à ces opérations, le pain serait ramené à un prix modique, et que, par la levée d'un droit de commerce, on pourrait supprimer ou atténuer la taille. Le projet est donc inspiré par des réformateurs et paraît une des formes de l'engouement à l'égard de la subvention territoriale. Le contrôleur général rappelle à son correspondant que l'établissement futur dispose de puissants appuis. Il ne s'agit donc pas d'en combattre le principe, mais seulement d'en améliorer les statuts et l'organisation. L'expert consulté envoie à Terray trois mémoires successifs où il expose ses critiques et réfute les objections de ses contradicteurs. Pour lui, l'entreprise n'est pas viable. Elle amènera la hausse des cours, la désertion des marchés. Il n'est pas possible encore de réaliser un organisme assez puissant et souple pour pratiquer un monopole pareil, et les difficultés de trésorerie seront à elles seules insurmontables. A la même époque, nous trouvons dans la collection Joly de Fleury un « Mémoire sur l'état des récoltes », dont les conclusions pratiques offrent tant de ressemblances avec les principes que l'ami de Dampierre a combattus qu'on peut se demander s'il ne s'agit pas de la même affaire [3].

La combinaison échoua, lisons-nous dans les documents. Elle aurait été reprise que nous n'en saurions d'ailleurs rien. Les papiers de la secrétairerie d'État de la maison du roi ne contiennent rien pour cette époque et ceux de l'Intendance de Paris sont perdus. Contentons-nous de dire que les historiens ont pris à contresens les tentatives faites, entre 1760 et 1770, par le gouvernement royal. Loin d'avoir voulu la famine, les autorités cherchent à la prévenir en chargeant une organisation puissante de créer des stocks pour lutter contre les manœuvres individuelles. La tendance ne laisse pas que d'étonner chez ces partisans de la liberté du commerce, ces disciples de

1. Arsenal, fol. 454-456. Cf. fol. 316-320.
2. Bibl. nat., papiers de Dampierre, fr. nouv. acq. 22777, fol. 241, et 22778, fol. 9 et 136.
3. Ibid., Joly de Fleury, 1158, n° 11.

Digitized by Google

Gournay. Elle me paraît incontestable. On s'explique ainsi la phrase du bureau des subsistances en août 1775 : « L'on n'a vu dans les précautions prises par le gouvernement qu'un privilège exclusif accordé à des particuliers ; l'on n'a pas rendu justice à des vues dont les chefs ont été animés et l'on a cru au monopole. »

***

Admettons cependant que la solution proposée soit correcte de tous points. Nous nous heurtons à une autre difficulté qui n'est pas résolue. Si le bail Malisset est un incident si peu important, si éphémère, comment a-t-on pu le prendre au sérieux? Il faut encore aller plus loin. Si le mot « Pacte de famine » est de 1791, l'accusation est bien plus ancienne : on la retrouve très nettement formulée de 1770 à 1774, et les citations de M. Afanassiev en témoignent. Terray n'est pas détesté seulement comme l'homme de la banqueroute, mais surtout comme l'homme de la famine. Pourquoi ces reproches puissants, convergents et qui tombent à vide? Il ne suffit pas ici de dire que ce sont des imaginations populaires ; un sentiment aussi durable suppose un fondement, même erroné, qu'il faut retrouver. Le préjugé est une force historique puissante, plus puissante même, selon Condorcet, que la vérité. Il ne se justifie pas sans doute, mais il doit s'expliquer : sans quoi notre connaissance psychologique d'une société ou d'un temps demeure insuffisante et obscure.

La croyance populaire à l'œuvre d'accaparement, et par suite au pacte de famine, s'explique, en effet, par toute une série de circonstances et, par-dessus tout, par l'essor inouï de la spéculation. La tentative manquée de Law n'a pas seulement troublé les fortunes, elle a troublé les esprits, développé la passion de l'agiotage, créé la hantise de la richesse du coup de dés. Les récits fabuleux des *Mille et une Nuits* pourraient être considérés comme le symbole de cette époque où l'on a rêvé tout éveillé de changements prodigieux du sort. Un fait montre à quel point la folie du gain est devenue impérieuse : un grand seigneur, le duc de La Force, s'entend avec des hommes de paille pour entasser aux Grands-Augustins une pacotille énorme, afin de provoquer la hausse des prix. Mais l'objet tout indiqué des spéculations, c'est le trafic des céréales. La production des grains est en moyenne déficitaire, et elle le devient de plus en plus à mesure qu'on approche de la Révolution. D'autre part, les pertes résultant des avaries, par exemple, sont considérables. Le royaume doit normalement importer. A Paris, les statistiques conservées dans la bibliothèque de l'Institut démontrent que les apports des laboureurs sont très au-dessous des besoins et que le total moyen des arrivages correspond juste aux exigences des consommateurs. Survient-il quelque accident, une crue, une gelée, des pluies qui défoncent les routes ou provoquent les inondations, ou une sécheresse qui tarit les rivières — et le fait, on le sait, se répétait souvent — c'est le vide au carreau des Halles, l'inquiétude

Digitized by Google

au cœur des ménagères, car le pain est l'aliment par excellence de la population ; alors les cours s'élèvent. L'intérêt des marchands est de laisser faire, puisqu'ils bénéficient d'une grosse marge entre les prix d'achat et ceux de vente. Le gouvernement exige en principe, il est vrai, qu'ils tiennent le marché bien garni ; mais comment pourraient-ils intervenir, puisqu'il y a crise de transports ? Ou bien ils objectent que la hausse est passagère, et qu'à pratiquer des achats en un moment critique, ils aboutiraient à faire la hausse d'abord, puis à souffrir d'une baisse éventuelle, qu'ils se déclarent hors d'état de supporter. Ils se retirent au besoin du commerce, ou ne le font plus qu'à la commission, sur les ordres précis et avec la garantie des pouvoirs publics.

Le trafic des blés est donc, au XVIII^e siècle, nettement spéculatif ; il comporte des oscillations d'importance variable, mais certaines et répétées. Les conditions de ce trafic rendent inévitable que prédomine le jeu à la hausse. En moyenne, à condition d'avoir des fonds et de pouvoir tenir, on est sûr de gagner. Mais le fait capital, en ce qui nous concerne, c'est que cette tendance se généralise et, par conséquent, s'exagère. Dès qu'il y a menace de famine, les marchands, certains d'entre eux tout au moins, achètent pour le compte du roi ; mais les achats se poursuivent aussi pour le compte des particuliers. Il s'établit ainsi une concurrence d'autant plus grave que les régions mises à contribution sont toujours les mêmes et que les commisssionnaires, loin d'agir avec discrétion, donnent à leur mission une publicité fâcheuse. Les intermédiaires profitent de cette hausse, ils facturent au gouvernement leurs achats au plus haut et réalisent un plus gros bénéfice sur leurs stocks. Partout, l'ordre d'achat du roi signifie la disette prochaine et la hausse des prix. La hausse obtenue, on cherche à la maintenir : on achète, et c'est ici que le jeu peut devenir dangereux, pour soutenir les cours, quitte, d'ailleurs, à ne pas prendre livraison de la marchandise. Le procédé le plus commode est de marchander au début du marché, en offrant un prix élevé ; le laboureur, alléché, se montre intraitable à l'égard des clients successifs, et, pour un jour au moins, la baisse est évitée. Toutefois, le procédé n'aurait point eu le succès qu'il a obtenu s'il n'avait eu la complicité voulue et réfléchie d'un grand nombre de personnes. Le laboureur, sous l'ancien régime, ne se défaisait pas volontiers de son grain, surtout à l'époque des semailles ; il négligeait longtemps de battre son blé, de le porter à la halle voisine. Peu à peu cette négligence devient du calcul : il pense qu'à tarder il gagnera davantage. Que risque-t-il ? Comme dit l'un d'entre eux, il est aussi content de voir payer le pain cher que les autres de le manger bon marché [1]. Il s'informe. S'il apprend, surtout par un de ces boulangers forains qui parcourent la campagne, que les halles ont été dégarnies, immédiatement il élève sa demande. D'un marché à l'autre, le cours monte de 3 livres à 3 livres 10 sous à Bray [2].

1. Bibl. nat., J. de Fleury, 1119, décembre 1738, lettre de Foucaut.
2. Bray. Cf. J. de Fleury, 1122.

Digitized by Google

Toutefois, le laboureur, c'est-à-dire le gros fermier, a besoin de vendre pour acquitter ses impôts, ses redevances : la restriction indéfinie de l'offre ne peut être son fait. C'est ici qu'intervient l'intermédiaire officieux, le courtier marron, dont la multiplication est la caractéristique et la plaie du XVIIIe siècle. On se met négociant en blés comme aujourd'hui on se met courtier d'assurances ; il n'est besoin que d'avoir quelques pistoles, une chambre ou un magasin. « Ce qu'il y a de plus affligeant encore », écrit l'intendant d'Angers en 1769, « c'est qu'il s'est répandu dans cette province un grand nombre de particuliers qui, abusant des circonstances malheureuses où elle se trouve, y achètent de tous côtés des blés sans précaution et sans mesure[1]. »—« Leur grand nombre », écrit le lieutenant de police de Sézanne[2], « les met pour ainsi dire dans le cas de l'impunité. Il est des jours de marché, je m'en suis rendu certain, où il se trouve dans les auberges et cabarets plus de bêtes de somme qu'il n'y a de sacs de blé sur la place. » A Niort[3], il y a une quantité prodigieuse de gens qui font du commerce. Près de Nevers, tel village qui ne produit pas un setier de blé a pour habitants des gens qui vivent du trafic des blés. On n'en finirait pas si l'on voulait extraire des papiers Joly de Fleury les citations de cette nature. Retenons seulement qu'en cinquante ans le nombre des intermédiaires a quadruplé à Troyes, décuplé à Châlons, qu'à Étampes on rencontre dans leurs rangs un coiffeur et un domestique[4].

Tous ces courtiers ne peuvent s'accommoder du commerce au grand jour ; ils vont au-devant des fermiers sur la route, bien que ce soit interdit, achètent le blé en herbe et font ce qu'on appelle des amas et des magasins. De même ils se contentent de pratiquer envers les clients le système de la montre, c'est-à-dire la présentation d'échantillons : si l'acheteur veut pousser plus loin les pourparlers, c'est dans un endroit privé, grange ou chambre, que les sacs lui seront présentés. Le résultat de ces manœuvres, c'est que la quantité visible de grain est restreinte, que la consommation est satisfaite au jour le jour et que la rareté des transactions maintient artificiellement les cours. Le public proteste donc avec véhémence, il réclame avec énergie le respect des anciens règlements, l'interdiction de l' « enharrement » et de l'accaparement, la vente exclusive des céréales sur le carreau des halles[5].

1. J. de Fleury, 1146, fol. 5. Cf. 1129, édit du 14 août 1751, fol. 1.

2. J. de Fleury, 1136, fol. 108 (fin décembre 1767). Cf. ibid., 1153.

3. J. de Fleury, 1144.

4. J. de Fleury, 1119, fol. 1-17 ; cf. 1123, fol. 194. A Chalon, « au lieu de 40 à 50 tous marchands, il y en a plus de 500 qui sont pour la plupart valets et servantes de chanoines et autres ecclésiastiques ». En 1738, Foucaut dit qu'en Champagne les villes sont « empoisonnées » de nouveaux marchands.

5. Les avis déjà exprimés en 1751 par le procureur général reparaissent en 1770 à propos de l'édit sur le commerce des grains, et surtout en 1788. L'examen de ces papiers est, nous le verrons ailleurs, de nature à changer l'opinion traditionnelle sur les conceptions révolutionnaires en matière de législation sur les céréales.

Digitized by Google

* * *

Or, à l'heure où les plaintes sont les plus vives, surviennent les édits sur la liberté du commerce des grains. Je n'ai point le dessein de m'étendre sur cette question, qui a été longuement discutée. Je me bornerai à relever le fait que la mesure a été combattue avec énergie, et dès 1765, par des hommes qui, visiblement, sont du métier. En tout cas les édits de Laverdy ont correspondu à une montée des cours et à une aggravation de la spéculation. Le droit donné à tous de trafiquer et d'exporter le blé a produit immédiatement des effets désastreux. Le lieutenant général de Sézanne s'exprime en ces termes : « Depuis la dernière déclaration du roi qui permet indistinctement à toutes personnes de faire le commerce des grains et qui déroge à tous les règlements contraires, le public s'est persuadé que, le grain devenu marchand, il n'y a plus aucune règle à observer. Les marchands, les commissionnaires, les blatiers, dont le commerce est en particulier fort peu de chose, mais qui sont en si grand nombre qu'en peu d'instants ils affament un pays, semblables à des fourmis... qui dépeuplent le grenier, vont harrer dans les champs le blé qui n'est pas encore battu et enlèvent tout ce qu'ils trouvent de battu, vont à l'entrée des villes et faubourgs harrer, soit par eux-mêmes, soit par des personnes interposées, tout le blé qui arrive[1]... » Ce qui stimule encore ces manœuvres, c'est la perspective de l'exportation. Il se produit, en effet, à ce moment un renversement d'ordre économique. L'Angleterre qui, au début du XVIII^e^ siècle, était notre fournisseur attitré, se peuplant davantage, n'a plus de quoi fournir à sa consommation, et les besoins de l'Italie, pour une raison analogue, s'accroissent. La Suisse, depuis longtemps, fait transiter les céréales par la France, et l'Allemagne du Sud est quelquefois en déficit. Néanmoins, au dire de gens avertis, l'exportation ne peut être pour le royaume une source de gros profits : le grain y est trop cher. Il vaut 40 % de plus que celui de Barbarie ou d'Égypte, 20 à 30 % de plus que celui du Nord[2]. L'Angleterre se fournit naturellement dans ces régions, et le transport par eau ne lui est pas onéreux. Quand notre setier de blé vaut 28 livres, quel avantage nos voisins auraient-ils à l'employer? Tel est le raisonnement d'un mémoire anonyme conservé dans les collections Joly de Fleury, et qui semble en partie fondé[3]. L'exportation n'a pas duré, soit parce que la parité des cours a été renversée à notre détriment, soit parce que le gouvernement l'a prohibée. Mais il reste dans l'esprit du populaire que l'abandon des vieilles doctrines s'est traduit par le renchérissement du blé et que la liberté du commerce avantage le spéculateur beaucoup plus que le bourgeois[4].

1. J. de Fleury, 1136, fol. 168.
2. J. de Fleury, 1157, fol. 1 et suiv. (1^er^ septembre 1770).
3. Ibid.
4. Cf. mémoire cité de Hennin ; cf. tous les papiers Joly de Fleury relatifs aux mouvements

Digitized by Google

Le retour à la prohibition ne met pas, d'ailleurs, fin aux abus ni à la hausse. Les avis qui parviennent aux pouvoirs publics sont nombreux et concordants. Le fermier finit par être démuni : où va le blé? Celui qui passe en Seine, vers Nogent et Corbeil, est si considérable qu'il amènerait la baisse à Paris s'il s'y vendait[1]. Donc, il se cache ou s'évade. En Franche-Comté, à Lyon, on signale de grands amas. Dans le Poitou, la Vendée, on ne sait où vont les convois[2]. C'est que, disent les officiers locaux, tout le monde croit à la levée prochaine des interdictions. On se prépare pour le grand jour où l'exportation sera de nouveau permise. En attendant on n'y perd pas, puisque les cours se maintiennent et montent. La liberté du commerce apparaît comme une impossibilité. Pour transporter un muid de blé de Chartres à Paris, il en coûte 36 livres ; ce n'est pas trop d'accorder au marchand 27 sols de bénéfice par setier : le blé doit donc valoir à Paris 4 livres par setier de plus qu'à Chartres ; que les partisans de la liberté calculent à combien reviendrait un setier de blé qui, dans leur système, se promènerait dans le royaume?... « On ne voit », dit un autre témoin, « que voyager par eau et par terre les blés dans l'intérieur du royaume... ; les différents frais excèdent la valeur, ils pourrissent en route[3] ! »

Pour réaliser ces achats, il faut des fonds considérables. Ici encore une nouveauté : l'intervention des capitalistes et des financiers. Par ce temps de réduction de rentes et de banqueroutes totales ou partielles, les riches ne recherchent plus les papiers de l'État ou ceux des trésoriers ou des fermiers généraux. « Tous les gens riches », écrit le lieutenant de Sézanne, « qui, depuis la loi qui a réduit l'intérêt à 4 %, ne savent que faire de leur argent, font des levées considérables[4]... » Les grains, c'est le placement sûr. Mais il ne s'agit plus seulement de particuliers, ce sont des compagnies maintenant qui opèrent. Ce ne sont pas les premières : sous la Régence et au début du règne de Louis XV travaille la compagnie Bernard ; en 1739 encore opère le chevalier Bernard, qui loue des magasins et travaille à faire de grands entrepôts dans Paris[5]. Elle a d'ailleurs mauvaise réputation. Un pamphlet anonyme accuse Samuel Bernard et le duc de Bourbon de s'être entendus et d'avoir amassé une fortune scandaleuse en faisant monter le prix des grains, avec la concurrence du lieutenant de police d'Ombreval[6]. En 1738, quand la disette est imminente et que les organisations existantes se révèlent incapables de suffire aux besoins, le Trésor s'adresse à un homme de confiance, et cet homme est un étranger, le résident de Genève à Paris, Thélusson. Il s'ac-

et émeutes de 1767, par exemple, Troyes, Tonnerre, etc. J. de Fleury, 1136, *passim*, 1139, 1153.

1. 23 août 1751.
2. J. de Fleury, 1122, 1133 (fol. 4, 14, 155, 174), 1164, *passim*.
3. J. de Fleury, 1157 (mémoire de Hennin) ; cf. 1159, Blois.
4. J. de Fleury, 1136, fol. 168.
5. Cf. archives de Genève, correspondance Thélusson, France 14 (3 août 1741).
6. Arsenal, n° 3308.

Digitized by Google

quitta de sa tâche avec tant de dévouement, de probité, que l'Hôtel-de-Ville lui décerna une médaille d'or et un témoignage officiel de gratitude. Ce témoignage, dont il est avec raison très fier, il l'a justifié en faisant venir, dit-il, plus de blé que jamais le chevalier Bernard[1]. Mais pourquoi? C'est que cet étranger a des facilités que n'ont pas les Français. Le commerce international des grains est à cette époque dans la main des Anglais et des Suisses, tous protestants, et il y aurait à faire un beau travail historique sur la haute finance suisse et le rôle joué en Europe par les colonies helvétiques. Chargé d'assurer le ravitaillement de Genève, Thélusson a comme correspondant à Amsterdam un Tronchin. C'est un autre Tronchin qui est son agent à Lyon; à Arles, il a un bureau confié au sieur Artaud. En Hollande, il a des banquiers, des amis qu'il visite pour ses affaires et où il développe les relations de sa maison avec Dantzig et la Pologne. En Angleterre, il a, semble-t-il, partie liée avec Hoower, un grand armateur de Londres. Et ses relations lui permettent de trouver un large crédit au dehors. Tous ces faits sont d'autant plus à relever que c'est en somme dans la banque Thélusson que Necker se formera, et il a trouvé dans les archives mêmes de la maison les premiers éléments de sa documentation et de ses doctrines sur le commerce des grains[2].

Ainsi fripons ou étrangers; et la guerre contre l'Angleterre va rendre encore plus suspecte la seconde catégorie. Les nouvelles compagnies débutent donc sous de mauvais auspices. Il est vrai qu'elles se préoccupent moins d'exportation que d'importation, qu'elles n'opèrent guère à l'étranger, réservant leur activité pour le marché français. Mais qu'importent ces différences, si rien ne les traduit au dehors pour le public? Leur origine prête au soupçon. En 1765, d'après un témoin, l'une d'entre elles a pour agent supérieur un Suisse, nommé Nezer, qui pousse à la hausse et ramasse des grains pour les vendre en Angleterre; afin de « colorer son manège », il s'est fait nommer pourvoyeur à la halle de Paris. Bien plus, il a fait transformer en prairies les excellentes terres arables d'Ormesson, arrêté les moulins. Sous ces accusations paraissent les nouvelles préoccupations agronomiques de l'époque, inspirées de l'Angleterre, le désir d'améliorer et d'accroître l'élevage. Mais, présentées de cette manière simpliste et tendancieuse, les transformations des champs en pâturages peuvent être interprétées comme un dessein préconçu de restreindre la superficie emblavée et d'aboutir à une sorte de malthusianisme économique. A côté des étrangers apparaissent les hommes d'argent, les financiers et les banquiers; on met en cause un caissier des postes, Billard, un fermier général, Boutet[3]. Or, n'oublions pas qu'à cette époque les richesses mobilières sont dénoncées avec une âpreté particulière comme la cause de la démoralisation, comme un danger permanent pour l'État. Les déclamations de Bolingbroke, les théories de Rousseau

1. Arsenal, papiers de la Bastille, nos 10276 *passim*, 10272.
2. Nous consacrerons à ce personnage une étude spéciale.
3. Cf. pour tout ceci J. de Fleury, 1138, fol. 93 et suiv.

Digitized by Google

ont créé une atmosphère de suspicion permanente contre ces personnages cosmopolites, ces ennemis nés des travailleurs et des honnêtes gens.

Quelles que soient donc la qualité, l'origine de leurs membres, ces compagnies se signalent par les mêmes pratiques, le même esprit de lucre, la même influence ; partout et toujours elles font hausser le prix du pain. Elles sont une menace de tous les instants pour le bourgeois et l'artisan.

***

Les conclusions des historiens dont nous avons parlé pèchent donc, à notre avis, par un double défaut ; ils n'ont pas vu que le gouvernement avait fait un gros effort pour combattre la spéculation ; ils n'ont pas vu, d'autre part, que, entre 1765 et 1774, un mouvement spéculatif intense était apparu, qui devait provoquer les appréhensions les plus légitimes du peuple. Il ne reste plus, pour achever la démonstration entreprise, qu'à élucider un dernier point : pourquoi a-t-on attribué au pouvoir royal la responsabilité de toutes ces manœuvres? Il eût été étrange que le fait ne se produisît pas. Dans cette France, toute vibrante encore de ferveur monarchique, on attend du roi tous les miracles : il est la Providence vivante. D'autre part, l'optimisme du siècle enseigne que les méfaits dont l'humanité souffre ne peuvent provenir de la nature, mais des fautes et des erreurs humaines, et cette doctrine semble plus facile à admettre dans un pays où la vie, naturellement, semble devoir être bonne. Pour qu'il y ait du pain de bonne qualité, en abondance et à bon marché, il suffit que le roi veuille. S'il n'en est pas ainsi, c'est qu'auprès du roi il y a des ennemis du peuple, intéressés à le tromper.

Le raisonnement est si logique qu'il s'impose à la crédulité populaire. Mais il y a bien des faits qui le confirment aux yeux des bourgeois. Tout d'abord l'abandon des vieilles règles traditionnelles qui ont, pendant si longtemps, défendu les marchés. Pourquoi abandonner le consommateur aux coups de la spéculation? C'est que celle-ci a de puissants appuis. On en connaît dans les provinces. A Bourges, une enquête faite sur le conseiller Millet [1], faisant fonctions de lieutenant de police, constate « qu'il n'y a point de preuves qu'il cherche à faire augmenter le prix du grain ; mais il a occasionné ce soupçon parce qu'il en a fait lui-même le commerce ». A Soissons [2], deux commissaires de police sont négociants en céréales ; ailleurs, c'est un huissier. Comment ces exemples, que l'on pourrait multiplier, n'exaspéreraient-ils pas le populaire? Plus nombreux sont ceux qui, sans spéculer eux-mêmes, favorisent les spéculateurs. Dans un bourg près d'Amiens, on déclare que le procureur fiscal néglige les plaintes des habitants et facilite les manœuvres de monopoleurs. Entre autres documents plus précis, je cite celui-ci : « Depuis qu'on a récolté quelques grains, on a vu fixer un nouveau prix à des grains

1. J. de Fleury, 1133, fol. 95.
2. Joly de Fleury, 1142.

Digitized by Google

nouvellement débarqués dans les terres et vouloir forcer les peuples d'en faire usage par préférence à ceux qu'ils ont cueillis ; on a vu ballotter ces grains d'une ville à l'autre, les gens tenant la basse police soutenir la taxe du pain d'une moitié en surplus que les grains ne valaient au marché, afin de favoriser ces entrepreneurs. On a forcé les rouliers publics et autres voitures d'en faire transporter par corvée. » Tous ces gens obéissent à une volonté supérieure. Le contrôleur général Laverdy s'est expliqué en termes catégoriques sur sa politique : ce qu'il veut, c'est le pain cher. « Vous savez », écrit-il [1] en novembre 1765, « que l'objet principal de l'édit de 1765 est de se procurer par la liberté du commerce une élévation dans les prix, encourager, par conséquent, les cultivateurs et mettre les propriétaires à portée d'acquitter moins difficilement les impositions que les circonstances ont rendues considérables. Je sens que cet objet ne peut être rempli sans occasionner des inquiétudes et de la fermentation, mais en se roidissant contre les préjugés du peuple, ils s'affaibliront. Le prix du blé... ne fait qu'approcher du taux qu'il est à désirer que l'on puisse établir. »

Le peuple ne ferait-il pas tous ces rapprochements, que d'autres l'inviteraient à ouvrir les yeux. Ce sont d'abord les marchands et particulièrement les boulangers, empressés à dénoncer les manœuvres d'autrui pour protéger les leurs ou pour réclamer une augmentation du prix du pain. Ce sont eux qui attaquent Malisset et Mabille et qui vont jusqu'à fomenter l'émeute, qui accusent les commissionnaires de former des grands magasins. Mais c'est surtout le Parlement, alors à l'apogée de sa popularité, qui se pose en accusateur du nouveau régime. Non seulement il n'enregistre l'édit de 1765 que contraint et forcé, non seulement il revendique pour chacun le droit d'avoir du pain suffisamment pour sa subsistance, à un prix proportionné à ses besoins et à ses facultés — maxime singulièrement avancée au point de vue social —, mais, le 31 janvier 1769 [2], il rend un arrêt solennel : « La fidélité aux véritables intérêts dudit Seigneur Roi, dans une matière où l'on compromet essentiellement le bien de son service pour soutenir un système mal conçu et dangereux..., ne lui permet pas de se départir d'aucune de ses dispositions de l'arrêt du 20 janvier, et l'oblige de supplier le Roi de vouloir bien en révoquer tout ce qui pourrait en traverser la pleine et entière exécution... ; ordonne en outre que tous les juges du ressort continueront de prendre avec autant de vigilance que de fermeté les précautions nécessaires pour connaître, découvrir, constater et réprimer les manœuvres odieuses qui tendent à procurer ou à maintenir la cherté des grains, contre l'intention personnelle dudit S[r] Roi... » L'arrêt est d'autant plus important qu'avant de le formuler le Parlement a convoqué le 28 novembre 1768, en la Chambre, une assemblée de police où siègent les délégués des cours souveraines, du bureau

1. J. de Fleury, 1131, fol. 25.

2. J. de Fleury, 1144, fol. 14 et suiv. Cf. Flammermont, *Remonstrances du Parlement de Paris*, t. II, p. 1-39.

Digitized by Google

des Finances, du Châtelet, de l'Hôtel-de-Ville, du clergé de Paris, de l'Hôpital général, du bureau de l'Agriculture, des secrétaires du roi, des Cinq Corps, pour délibérer sur la question. C'est l'avis de Paris tout entier que le Parlement expose ainsi solennellement en janvier 1769, et son blâme ne s'arrête que devant la personne du souverain.

Ainsi averti par tant de voix, et par ses inspirations propres, des manœuvres qui l'entourent, le peuple veut s'en libérer par la force. Ces années 1770-1774 sont des années révolutionnaires, des répétitions générales, pourrait-on dire, des événements d'octobre 1789 : on arrête les voitures, on ouvre les sacs, on force les maisons, et souvent le sang coule. Les officiers locaux, terrifiés, demandent qu'on agisse ; ils se sentent des victimes désignées, si la cherté persiste. Ils réclament le retour aux vieux errements, la réquisition, la vente exclusive aux marchés, mais aussi les visites domiciliaires, le droit de faire transporter d'office les stocks aux halles, même de taxer le blé comme le grain. C'est, en un mot, toute la législation révolutionnaire du maximum qu'ils conseillent d'établir, si l'on veut prévenir une révolution. Lorsqu'en 1793 les habitants des grandes villes ont sommé la Convention de décréter toutes ces mesures, ils ne faisaient que répéter un geste vieux déjà de vingt ans, et, comme en 1765, la provision, le stockage, l'accaparement, bref, l'exécution d'un pacte de famine apparaît si criminelle et si vile que la mort seule doit être le châtiment des monopoleurs et de ceux qui veulent la ruine du peuple, en le privant de pain.

Léon CAHEN.

Digitized by Google

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE GRECQUE

(1915-1922)

Dans ce premier bulletin, nous analyserons très brièvement les principales idées et conclusions formulées dans la plupart des ouvrages et articles de quelque importance publiés de 1915 à 1922[1]. En raison de la place dont nous disposons, nous avons renoncé à analyser les divers livres et articles déjà recensés ou publiés dans la *Revue historique*, et nous nous bornerons à mentionner les nouvelles éditions des ouvrages antérieurs à 1915. Pour le même motif, nous ne ferons que résumer les résultats des principales fouilles.

I. Fouilles : *Attique.* — Les fouilles continuées sur l'emplacement de l'Odéon de Périclès (voir *Rev. histor.*, t. CXX, p. 97) ont révélé la disposition générale de l'édifice : un tétragone, surmonté d'une coupole en forme d'oignon marin. A l'intérieur, elles ont dégagé une partie du dallage de marbre, plusieurs bases de colonnes, des débris de sièges, etc.[2]. — En 1922, on a découvert trois bases archaïques, en marbre, encastrées dans le mur de Thémistocle ; sur ces bases, parfois richement décorées et gardant des traces de polychromie, sont représentés des scènes de lutte (éphèbes ; animaux), un défilé de char et de guerriers, une figure de déesse, martelée avec fureur (sans doute par les Perses[3]).

Péloponèse. — Les fouilles de 1920-1922 à Mycènes ont montré qu'il y eut là vers 2500-2000 av. J.-C. un premier établissement humain ; en 1800-1600, Mycènes est en pleine floraison ; en 1600-1400, c'est un État puissant et riche : c'est l'époque des grands « Trésors » découverts par Schliemann. En 1400-1100 apparaissent les remparts cyclopéens (Porte des Lions) : c'est l'époque des Atrides.

1. Il nous a été matériellement impossible de consulter certains ouvrages, et nous nous excusons auprès de nos lecteurs d'en ajourner le compte-rendu.

2. Cf. *Chronique des fouilles et découvertes* (*Bulletin de correspondance hellénique*, 1920-1922) ; Ἐφήμερις ἀρχαιολογική, 1915-1919 ; A. Wace, *Archaeology in Greece* (*Journal of Hellenic Studies*, 1921) ; Ch. Picard, *Une découverte à Athènes : l'Odéon de Périclès* (*Revue de l'Art ancien et moderne*, t. I, 1922, p. 221-226).

3. A. Philadelpheus, *Bases archaïques trouvées dans le mur de Thémistocle, à Athènes* (*B. C. H.*, 1922).

Digitized by Google

Les fouilles ont dégagé un vaste grenier, riche en débris de céréales, sis entre la Porte des Lions et le « cercle des tombes » royales, détruit sans doute par l'invasion dorienne ; elles ont prouvé que le cercle des tombes n'était qu'un fragment d'un grand cimetière datant de 1800-1600 ; elles ont fait mieux connaître le Palais situé sur le sommet de l'Acropole, aux deux entrées et à la vaste cour éclairant pièces et couloirs. Des nécropoles on a exhumé une foule d'objets en ivoire et en or, des vases primitifs dont la décoration florale et animale est parfois très belle[1].

A Zygouriès, près de l'ancienne Cléones (?), les fouilles de l'École américaine ont permis d'exhumer une foule de vases des trois périodes helladiques et nombre de maisons aux murs de briques sur fondations de pierre ; on a ainsi mis à jour une vaste maison de l'helladic récent, remplie de nombreux vases intacts, souvent peints, et d'objets d'or et d'ivoire. Les tombes de l'helladic récent sont du type mycénien habituel (*dromos* taillé dans le roc et chambre fermée par un mur de pierres brutes[2]).

Les fouilles de Korakou ont ruiné la vieille théorie qui niait l'existence d'une Corinthe d'époque minoenne. On a exhumé une foule de débris appartenant aux trois périodes helladiques, respectivement caractérisées par la spirale, le décor naturaliste et les motifs mycéniens, par les murs curvilignes, l'abside et la chambre rectangulaire. Corinthe fut dès l'âge de bronze un centre important, grâce à sa position commerciale[3].

A sept kilomètres de Nauplie, RENAUDIN a levé le plan de la vieille cité d'Asinè, étagée sur terrasses successives. L'enceinte, en calcaire bleuâtre, est discontinue. Les fouilles de 1922 ont dégagé de notables maisons d'époque archaïque et quantité de débris de l'helladic ancien. L'exploration de la nécropole a été fructueuse ; on a découvert une tombe à chambre voûtée, avec *dromos* de dix mètres de long et deux mètres de large, et une foule de fragments d'âge mycénien[4]. — Ch. DUGAS a résumé les résultats des fouilles du sanctuaire d'Athéna Aléa à Tégée. Il en a montré les agrandissements successifs. Une foule d'objets ont été exhumés[5].

Grèce centrale. — Les fouilles de 1920-1922 à Delphes ont été très fécondes. A Marmaria, en 1920, a été dégagé le plus grand et le plus oriental des bâtiments de l'hèrôon de Phylakos ; à l'ouest de l'hèrôon, en fouillant le vieux temple d'Athéna, en tuf, on a exhumé un trésor archaïque. On a dégagé les ruines d'une ancienne *tholos*, dont la crypte était en partie engagée sous le temple calcaire d'Athéna Pronaia (IVe siècle). — En 1921, les recherches de

1. *Chronique des fouilles* (*B. C. H.*, 1920-1922) ; WALDIS, *Die Arbeiten der british School of Archaeol. zu Athen in Mykene* (*Neue Jahrbücher*, XLIX, 1922).

2. A. WACE, *Archaeol. in Greece* (*Journal of Hellen. Studies*, 1921).

3. *Chronique des fouilles* (*B. C. H.*, 1919-1920) ; BLEGEN, *Corinth in prehistoric times* (*Amer. Journal arch.*, 1920, p. 1-13).

4. *Note sur le site d'Asinè en Argolide* (*B. C. H.*, 1921) ; *Chronique des fouilles* (*B. C. H.*, 1922).

5. *Le sanctuaire d'Aléa Athéna à Tégée avant le IVe siècle* (*B. C. H.*, 1921).

Digitized by Google

DEMANGEL ont achevé de montrer que le premier temple en tuf (VII^e siècle) se trouvait sous l'emplacement du second (VI^e siècle). Elles ont aussi dégagé des tombes du VI^e siècle, qui fournirent une riche moisson : épingles, armes, figurines, lécythes à figures noires, bel alabastre peint à fond blanc, signé de Posiadès. — Les fouilles de 1922 ont montré qu'à Marmaria avait existé une vieille déesse préhellénique (peut-être Gê, que détrônera Apollon), dont le culte resta vivace aux temps mycéniens ; elles ont permis de mieux connaître les deux temples en tuf et la région des Trésors ionique et dorique. On a exploré aussi l'emplacement de la *tholos* primitive, de forme ovale ou ronde, qui remonte au début du VI^e siècle. La seconde *tholos* serait non du IV^e, mais du V^e siècle [1].

Le sanctuaire d'Apollon a été également exploré. Dans la *cella* du Trésor des Athéniens, DAUX et REPLAT ont dégagé les débris des fondations d'un Trésor archaïque. Ils ont aussi discerné, dans les soubassements du Trésor de Sicyone, les débris : 1° d'un monument rectangulaire et périptère, de la première moitié du VI^e siècle ; 2° d'une *tholos*, également périptère, de la fin du VII^e siècle [2].

A Thèbes, en 1921, on a mis à jour cinq chambres du « palais de Cadmos » et découvert nombre de vases de terre. — Les fouilles de 1922, à Leuctres, ont permis une restauration graphique du « trophée d'Épaminondas [3] ».

Thasos. — Les fouilles ont été reprises en l'été de 1914, puis en 1920. Très fructueuse a été l'exploration de la ville basse. On a pu préciser l'histoire du Prytanée, mesurer les dimensions de l'Agora et la longueur du Portique nord, aux trente-cinq colonnes et aux belles dalles de marbre. On a mis à jour des fragments du théâtre. Enfin on a découvert un remarquable colosse criophore, d'époque archaïque, robuste et svelte, à la chevelure finement détaillée, en beau marbre ivoirin à grain serré. On a dégagé aussi une tête de Zeus, une tête féminine et une tête casquée du IV^e siècle, portant l'empreinte de l'influence attique [4].

Délos. — Ch. PICARD a publié en 1921 les résultats de ses fouilles de 1910 sur l'établissement des Poseidoniastes de Bérytos, qui comprenait d'abord une partie réservée au culte, ensuite des lieux de réunion, des magasins, des chambres, etc.[5].

R. VALLOIS a exploré à fond le « Portique de Philippe ». Il y a là, en réalité,

1. *Chronique des fouilles* (*B. C. H.*, 1920-1922) ; DAUX, *Note sur la* Tholos *archaïque de Delphes* (*Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1924, p. 106-107).

2. Voir dans *C.-R. Ac. Inscr.*, 1922, p. 68-69, rapport sur le mémoire de DAUX, *Le Trésor de Sicyone à Delphes et ses fondations.*

3. *Chronique des fouilles* (*B. C. H.*, 1921-1922).

4. Ch. PICARD, *Fouilles de Thasos* (*B. C. H.*, 1921) ; A. LAUMONIER, *Mém. sur les fouilles de l'agora de Thasos en 1921* (*C.-R. Ac. Inscr.*, 1922) ; *Chronique des fouilles* (*B. C. H.*, 1921-1922).

5. *L'établissement des Poseidoniastes de Bérytos* (*Explor. archéol. de Délos*, VI, 1921).

Digitized by Google

deux portiques, l'un s'ouvrant à l'est et datant, semble-t-il, de 212-211 ; l'autre s'ouvrant sur le port et datant seulement de 180 : c'est le plus long[1].

CHAMONARD a étudié le quartier du théâtre. Les habitations ont pour traits essentiels : la présence d'une cour intérieure, carrée ou rectangulaire, souvent pavée de mosaïque, rarement accompagnée d'un péristyle ; le développement très libre des maisons, fort différentes les unes des autres ; la décoration luxueuse des demeures d'armateurs, etc.[2]. — Le regretté AVEZOU et PLASSART ont exploré en 1912-1913 le quartier sis à l'est du Stade. On y remarque également l'absence de plan méthodique, l'étroitesse des rues, l'emploi fréquent du gneiss, du poros, du granit et du marbre, le pavement en mosaïque, etc.[3].

DEMANGEL a dégagé en 1920, sur un versant du Cynthe, un sanctuaire d'Artémis Eileithyia. Le naos occupait l'angle nord-est ; l'autel, face à l'est, encastré dans une anfractuosité, était en marbre blanc ; la statue de culte, disparue, était face à la porte d'entrée du naos ; sur divers bas-reliefs étaient représentés un jeune couple, une femme sacrifiant une biche à la déesse, le palmier sacré de Délos, etc.[4].

Crète. — Les fouilles de Mallia ont donné d'importants résultats. L'exploration du palais et de la région avoisinante a révélé, notamment, un emploi fréquent de l'*amouda* (conglomérat de sable marin) pour la construction des murs extérieurs ; à l'intérieur, la brique crue, faite de pâte argileuse mélangée de coquillages, était associée à l'*amouda*. Les murs sont souvent très décorés. On a recueilli des centaines de vases communs et nombre de vases peints qui s'inspirent le plus souvent du style de Kamarès. Les magasins étaient parfois très vastes ; on utilisait tout l'espace possible[5].

Asie Mineure. — Les fouilles de Cos par l'École italienne ont montré que, dès l'époque néolithique, la vaste grotte d'Aspri Petra était occupée ; on a exhumé quantité de tessons et d'objets d'ornementation. A l'époque géométrique, un culte y fut pratiqué ; le culte de Pan sera le plus répandu aux temps classiques et hellénistiques[6]. — A Clazomène, OIKONOMOS a mis à jour nombre de sarcophages de terre cuite, antérieurs à la fin du VI^e^ siècle, et de grandes jarres. La décoration des sarcophages consiste surtout en lignes et figures blanches sur fond noir. La découverte de nombreux vases décorés laisse supposer que Clazomène fut au VI^e^ siècle un important foyer de céramique[7]. — A Notion, LAUMONIER et DEMANGEL ont dégagé un temple

1. *Explor. archéol. de Délos*, VII : *Les portiques au sud du Hiéron :* 1^re^ partie : *Le portique de Philippe.* Paris, 1923.
2. *Ibid.*, VIII : *Le quartier du théâtre, étude sur l'habitation délienne à l'époque hellénistique*, 1922.
3. *Quartier d'habitations privées à l'est du stade* (*B. C. H.*, 1916).
4. *Un sanctuaire d'Artémis Eileithyia à l'est du Cynthe* (*B. C. H.*, 1922).
5. *Chronique des fouilles* (*B. C. H.*, 1921).
6. *Ibid.* (*B. C. H.*, 1922).
7. *Ibid.* (*B. C. H.*, 1921-1922).

Digitized by Google

d'Athéna, d'âge hellénistique, à l'ouest de l'Acropole ; on y a recueilli nombre de vases à reliefs, de lampes, de figurines en terre cuite, etc.[1]. — A Milet, en 1913, on a exhumé, au cap Poseidion, un autel de marbre, qui semble dater de la première moitié du VI^e siècle ; le culte local doit être très antérieur, une vieille tradition attribuant l'autel au « fondateur » de Milet[2].

Macédoine. — L'exploration des *toumbès* par le service archéologique de l'armée d'Orient a montré que le pays a été occupé dès les temps néolithiques et a subi dès lors l'influence d'étrangers venus du Nord et apportant avec eux une technique éprouvée. A l'âge du cuivre, les rapports se multiplient entre la Macédoine et l'Asie Mineure septentrionale ; à l'âge du bronze, entre la Macédoine et la Crète : la Macédoine entre alors dans l'orbite de la civilisation hellénique[3].

Thrace. — Les opérations de 1915 en Chersonèse ont fait découvrir la nécropole de la vieille alliée d'Athènes, Élæonte. Il y avait là de grandes jarres, en argile grossière, et des sarcophages en pierre, très simples, au couvercle fait d'une large dalle et à cuve monolithe. Le mobilier funéraire était très varié. La nécropole paraît dater de la fin du VI^e siècle ; le mobilier appartient à des époques variées, du VI^e siècle aux temps hellénistiques ; jusqu'au III^e siècle, il est de fabrication attique ; depuis, les vases ou, du moins, les procédés viennent d'Asie Mineure[4].

II. Épigraphie. — Depuis 1915 se sont succédé plusieurs recueils : inscriptions d'Eubée (*I. G.*, XII, fasc. IX, éd. Ziebarth, 1915) ; suite des inscriptions athéniennes postérieures à 403 (*I. G.*, II et III, éd. minor) ; achèvement de la collection des *Ancient greek Inscriptions in the British Museum* (t. IV, I et II, 1916, par Marshall) ; 3^e édition de la *Syllogè*, 1915-1922, par Pomtow, Kirchner, Ziebarth et Hiller von Gaertringen[5] ; choix d'inscriptions de Délos, avec traduction et commentaire, par F. Durrbach (1921-1922)[6].

Bulletins. — Le plus précieux est celui qu'a continué P. Roussel dans la *Revue des études grecques*. Importants également sont ceux de Tod (*The progress of greek epigraphy*, *J. H. S.*, 1915, 1919) et Ziebarth (*Fünf und zwanzig Jahre griech. Inschriftenforschung*, 1894- 1919, *Jahresber. über die Fortschritte der klass. Altertumswiss.*, t. 184 et 189). Le *Supplementum epigraphi-*

1. *Chronique des fouilles* (*B. C. H.*, 1921-1922).

2. *Milet, Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen* (Th. Wiegand), Band I, Heft IV. A. von Gerckan, *Der Poseidonaltar bei Kap Monodendri*, 1915.

3. L. Rey, *Sites préhistoriques de Macédoine* (*B. C. H.*, 1916) ; *Observations sur les premiers habitats de la Macédoine* (*Ibid.*, 1919).

4. *B. C. H.*, 1915 ; *C.-R. Acad. Inscr.*, 1921, p. 130.

5. Sur les lourds défauts de cette publication, voir la magistrale étude d'Émile Bourguet, *Revue archéol.*, 1918, t. VII, p. 209-251.

6. L'Académie des Inscriptions a décidé de reprendre la publication intégrale des textes déliens.

Digitized by Google

cum a paru en 1923 ; il est destiné à grouper annuellement les inscriptions récemment parues et à mentionner les publications intéressant l'épigraphie.

Travaux épigraphiques. — 1° *Attique.* — JOHNSON a cherché à montrer comment divers changements politiques ont dû faire modifier le formulaire des décrets entre 307 et 189 (sous la démocratie, système collégial ; sous l'aristocratie, fonctionnaire unique [1]). — FERGUSON date de 367-366 l'institution du secrétaire annuel des prytanes (concession au parti démocratique [2]). — Étudiant l'inscription *I. G.*, II, 834 *c*, GLOTZ montre que c'est en 333-332 que Lycurgue a dû proposer l'adjonction du portique au temple d'Éleusis [3]. — P. FOUCART a étudié le décret de 401-400 sur « les métèques revenus de Phylè ». Ses restitutions sont fort ingénieuses, sinon toujours très probantes ; l'imperfection de la gradation instituée entre les récompenses méritait d'être plus fortement soulignée. A la fin de cette étude, l'auteur reproduit à peu près les conclusions que nous avions formulées en 1915 sur les rapports d'Athènes et de Sparte en 403-396 [4]. — Nous avions déjà examiné le même décret, en insistant : 1° sur les conclusions que suggère la nature des professions des métèques récompensés (surtout d'origine rurale) ; 2° sur le caractère du décret, qui fut peut-être une « compensation » offerte en 401 aux démocrates [5].

2° *Péloponèse.* — Examinant un document argien publié par Vollgraff, PLASSART estime que ce texte visait la fixation de la frontière argienne en 338-337 [6]. — VOLLGRAFF commente un décret argien octroyant une couronne d'or à Rhodes, qui vient de prêter 100 talents à Argos ; ce décret paraît dater de 249-244 : Rhodes et Argos étaient alors alliées du Lagide [7]. — CAVVADIAS étudie plusieurs inscriptions relatives à l'entrée d'Épidaure dans la Ligue achéenne et à l'admission des Macédoniens dans la Ligue en 224-223 [8]. Mais d'autres pensent que le dernier texte se rapporte au renouvellement de la Ligue de Corinthe, soit sous Antigone Doson [9], soit au temps d'Antigone Ier et du Poliorcète [10].

3° *Grèce du Centre et du Nord.* — PLASSART étudie la participation de certaines cités à la Ligue aitolienne vers la fin du IIIe siècle [11]. — E. BOURGUET

1. *Studies in the financial administr. of Athens* (*Amer. Journal of Philol.*, 1915).
2. *The introd. of the secretary cycle* (*Klio*, 1914).
3. *La date des comptes relatifs au portique d'Éleusis* (*Rev. Ét. gr.*, 1918).
4. *Un décret athénien relatif aux combattants de Phylè* (*Mém. Ac. Inscr.*, t. XLII, 1920).
5. *Le décret de 401-400 en l'honneur des métèques revenus de Phylè* (*R. Ét. gr.*, 1917). Le document a été depuis l'objet d'autres travaux (notamment de Wilhelm, Kolbe, de Sanctis), dont il sera rendu compte ultérieurement.
6. *Sur une inscription d'Argos* (*B. C. H.*, 1915).
7. *Mnemosyne*, 1916, p. 219-238.
8. *Acropole*, 1920, p. 6 et suiv. ; Ἀρχαιολ. Ἐφήμ., 1918, p. 128-148.
9. SWOBODA, *Hermes*, 1922 ; KOUYÉAS, Ἀρχ. Ἐφήμ., 1922.
10. P. ROUSSEL, *R. Ét. gr.*, 1921, p. 434 ; *Ibid.*, 1922, p. 430-431 ; WILCKEN, *Sitzungsber. Berl. Akad.*, 1922 ; TARN, *J. H. S.*, 1922.
11. *B. C. H.*, 1915, p. 127-134.

Digitized by Google

démontre, avec sa maîtrise accoutumée, que l'inscription *Syll.*², 93, concerne non pas de soi-disant fonctionnaires delphiens (*prohaliotes*), mais la restitution aux Thouriens du droit de consulter l'oracle avant les autres Grecs d'Italie ; ce privilège, ils semblent l'avoir possédé en commun avec Tarente[1]. — Le même savant étudie diverses inscriptions de Delphes du IIIe siècle et conclut à la nécessité d'être très prudent dans l'établissement des tableaux généalogiques des familles delphiques à cette époque[2]. — Grâce à la restitution partielle d'un passage incorrectement restitué par Pomtow, HOLLEAUX montre Delphes mise en possession du port de Kyrrha[3]. — PLASSART fait voir que la liste delphique des théorodoques a été rédigée en grande partie vers 200-175, puis tenue au courant[4].

4° *Thasos.* — Ch. PICARD publie et commente plusieurs inscriptions découvertes à Thasos : notamment le décret athénien, émanant peut-être de Thrasybule, qui institua en 389-388 un vingtième sur les importations[5].

5° *Cyclades.* — HOLLEAUX a étudié deux inscriptions de Délos. Dans l'une, M. Antonius est qualifié de στρατηγὸς ὕπατος et de τιμητής ; dans l'autre, de ταμίας ἀντιστράτηγος. Les Déliens l'avaient pris pour *patronus* en 113 ou en 102, lors de son expédition contre les pirates ; quand, en 97, il fut devenu censeur (τιμητής), ils lui dédièrent un monument où ce titre était rappelé, ainsi que son consulat. La deuxième inscription date de 113 ou d'un peu plus tard[6].

6° *Asie Mineure.* — BLINKENBERG a donné une édition scolaire de l'importante Chronique de Lindos[7]. — PARIBENI et ROMANELLI ont publié nombre d'inscriptions découvertes en 1913 dans le sud de l'Asie Mineure. L'une des plus importantes est un décret d'Aspendos, octroyant la *politeia* aux soldats qui l'ont secourue vers la fin du règne de Ptolémée Ier[8]. Examinant un décret jadis étudié par Heberdey, HOLLEAUX montre qu'il concernait des Priéniens bannis, installés dans un fort de la frontière éphésienne ; Éphèse leur procure des armes et cherche à couvrir ses frais par la vente de la *politeia* (début du IIIe siècle). — Le même savant situe en 201 le décret d'Halasarna mentionnant « la guerre crétoise » de 204 entre Rhodes et ses alliés, d'une part, et divers États crétois, d'autre part. — Par l'étude du décret de Bargylia en l'honneur de Poseidonios, il éclaircit certains points de la guerre d'Aristonikos (129-128[9]). Les fouilles de l'Hèraion de Samos ont mis à jour

1. *Sur la promantie des Thouriens* (*Rév. Ét. anc.*, 1919).
2. *Rev. Ét. anc.*, 1918.
3. *La lettre du préteur Sp. Postumius aux Delphiens*, 189 (*R. arch.*, 1917, t. VI).
4. *B. C. H.*, 1921, p. 1-85.
5. *B. C. H.*, 1921, p. 144-173.
6. *Rev. Ét. anc.*, 1917, p. 83-92.
7. *Die lindische Tempelkronik*, fasc. 131 des *Kleine Texte für Vorlesungen und Uebungen.*
8. *Monum. antichi*, 1915, p. 6-274.
9. *Éphèse et les Priéniens du Charax* (*R. Ét. gr.*, 1916) ; *Sur la guerre crétoise* (*Ibid.*, 1917) ; *R. Ét. anc.*, 1919.

Digitized by Google

nombre d'inscriptions : décrets en l'honneur de personnages qui secoururent les Samiens bannis par Athènes ; décret instituant des *Antigoneia* et des *Démètrieia*, etc.[1]. — A. WILHELM complète un passage d'une lettre d'Antiochos III garantissant les droits de la ville d'Amyzon et les biens de ses citoyens (203)[2]. — HAUSSOULLIER étudie le classement chronologique des comptes de la construction du Didymeion[3].

III. PAPYROLOGIE. — Dans la *Revue des Études grecques* de 1921 a commencé à reparaître le *Bulletin papyrologique*, si complet et si richement documenté, de SEYMOUR DE RICCI.

IV. HISTOIRE GÉNÉRALE. — L'histoire grecque de CICCOTTI est un manuel commode, concis et clair[4]. — G. W. BOTSFORD a publié une histoire de la Grèce, des origines aux temps hellénistiques. C'est un exposé agréable et clair, sans prétention à l'érudition, et qui n'a pu éviter d'assez nombreuses erreurs et défaillances. L'auteur paraît ignorer les travaux d'A. Boucher et de Rados sur Marathon, Platées et Salamine ; les pouvoirs des Cinq-Cents sont décrits bien sommairement ; de même la politique de Démosthènes (omission des ouvrages capitaux de Kahrstedt et de Pokorny), etc.[5].

D'après les notes de FRANCOTTE, on a publié une histoire politique de l'ancienne Grèce. Dépourvu de notes et de bibliographie, l'ouvrage se lit au moins avec agrément. Il va de soi que nombre de ses assertions doivent être rectifiées ou discutées. L'auteur se hâte un peu trop de tenir pour vraisemblable l'existence d'une « Constitution de Dracon » ; en revanche, les atteintes portées par Dracon à la puissance du *genos* (mises en lumière par Glotz) sont passées sous silence. Les appréciations sur les démagogues appellent les plus formelles réserves. La décision athénienne dans l'affaire de Mytilène est très sommairement et inexactement présentée ; de même, les origines de l'entreprise de Sicile. Théramène n'est-il qu'un « aimable sceptique », à la « nature féline »? La restauration de 403 est décrite sans précision ; le rôle d'Athènes en 395-387 et en 369-362 est insuffisamment expliqué. Où l'auteur a-t-il vu que l'archontat d'Euclide ait marqué « le triomphe de la démagogie »? La description des pouvoirs du Conseil est insuffisante. Les problèmes essentiels que soulève la politique démosthénienne ne sont même pas signalés ; d'autre part, Francotte paraît avoir raison de distinguer les nuances qui séparèrent la politique d'un Hégésippos de celle d'un Démosthènes. L'histoire du gouvernement de Phocion, le rôle des « Neuf-Mille » en 322-318 sont très imparfaitement exposés[6].

1. SCHEDE, *Ber. aus den preuss. Kunstsammlungen*, t. XLI, fasc. 3 (*Ath. Mitt.*, 1913).
2. *Anz. Wien. Akad., philol.-histor. Klasse*, 1920, nos 17-27.
3. *Rev. Philol.*, 1920, p. 31-72.
4. *Griechische Geschichte*, t. II de la *Weltgeschichte* de Hartmann. Gotha, 1920, 222 p.
5. *Hellenic history*. New-York, 1922, 520 p.
6. *Histoire politique de la Grèce ancienne*. Bruxelles, 1922, XIII-384 p.

Digitized by Google

Comme nouvelles éditions d'histoires générales antérieures à 1915, signalons : les t. II et III de la *Griechische Geschichte* de Beloch, 2e éd. (1914-1916 et 1922-1923. Strasbourg et Berlin) ; le t. I de la *Geschichte des Altertums* d'Ed. Meyer, 4e éd. (1921. Stuttgart-Berlin) ; la *Griech. Gesch. bis zur Schlacht bei Chaironeia* de Lehmann-Haupt (t. III de l'*Einleitung in die Altertumswissenschaft* de Gercke et Norden, 3e éd. Leipzig-Berlin, 1922).

V. Histoire particulière. — Autran admet que les Grecs doivent beaucoup aux Phéniciens ; mais il se refuse à voir en ces derniers une nation sémitique cananéenne : c'est un peuple parent des Crétois et des Cariens, et dont l'influence s'est exercée surtout entre 2500 et 1200[1]. — R. Weill ne croit pas que la colonisation égéenne ait jeté de profondes racines en pays phénicien : elle n'a guère touché que la région côtière (entre 2000 et 1500). Autran a d'ailleurs raison de dire que l'Hellade primitive n'a pas subi l'influence sémitique : les grands dieux grecs sont issus du vieux monde égéen[2]. — L. Woolley n'admet pas qu'il y ait eu en Syrie vers 2500-1200 un puissant foyer de civilisation minoenne ; c'est seulement après 1200 que les Philistins (Égéens) feront subir à la Palestine l'influence égéenne, attestée par la céramique[3].

L. Pareti critique de façon très pénétrante les traditions sur les populations préhellénique et prédorienne du Péloponèse, sur les voies et la chronologie de l'invasion dorienne, sur les origines de l'hilotisme, sur les causes de la première guerre de Messénie[4].

Sartiaux a repris la séduisante hypothèse de Leaf (voir *Rev. histor.*, t. CXXII, p. 92-93) : le siège de Troie a eu pour but la libération des « Détroits », sillonnés par les navigateurs achéens[5].

Gwynn consacre une étude d'ensemble à la colonisation grecque. Celle-ci eut pour causes principales la surpopulation et l'organisation sociale. D'abord agricoles, les colonies seront plus tard des foyers de trafic et d'industrie. Sauf exceptions, les Grecs, très peu « impérialistes », se bornèrent à occuper les côtes[6]. — Après avoir exposé la conception fort libérale que les Grecs se faisaient de la colonisation, Bilabel étudie la colonisation ionienne, en réservant la place d'honneur à Milet et à ses colonies (p. 9-153). Il passe successivement et fort consciencieusement en revue le calendrier, le culte, l'organisation administrative et politique[7]. — Rostovtzeff s'attache à mon-

1. *Phéniciens. Contribution à l'histoire antique de la Méditerranée.* Paris, Geuthner, 1920.

2. *Phéniciens, Égéens et Hellènes dans la Méditerranée primitive* (*Syria*, t. II, 1921, p. 120-144).

3. *Les Phéniciens et les peuples égéens* (*Syria*, t. II, 1921, p. 177-194).

4. *Storia di Sparta arcaica.* I : *Dalle origini alla conquista Spartana della Messenia.* Florence, 1917, 276 p.

5. *Troie. La guerre de Troie et les origines préhistoriques de la question d'Orient.* Paris, 1915, xi-233 p., 12 pl., 4 cartes.

6. *Journal of Hellenic studies*, 1918, p. 88-123.

7. *Die ionische Kolonisation. Untersuchungen über die Gründungen der Ionier.* Leipzig, 1920, viii-260 p.

Digitized by Google

trer que dans la Russie méridionale l'influence iranienne fut plus puissante que celle des colons grecs du littoral ; ceux-ci, d'ailleurs, vécurent en bons rapports avec les Scythes, qui, s'ils exigèrent un tribut, léger sans doute, ne furent pas des oppresseurs [1].

Selon D. N. URE, les premiers tyrans furent, non des soldats démagogues, mais de riches banquiers et marchands, s'emparant du pouvoir pour consolider ou augmenter leur fortune. Ainsi, Pisistrate devint tyran en s'appuyant sur les mineurs du Laurion ; Polykratès, avant de prendre le pouvoir, s'occupait de diverses industries samiennes ; Cypsélos paraît s'être beaucoup intéressé à la poterie corinthienne ; Théagène semble avoir été l'homme des trafiquants mégariens de la laine, etc. D'où la politique de travaux publics et de colonisation des tyrans [2]. — Dans sa biographie de Solon, LINFORTH s'efforce de démêler ce que le fatras des légendes recouvre de réalité historique. L'ouvrage renferme une bibliographie et plusieurs appendices (sur Salamine, la législation, etc.)[3].

Continuant ses belles études d'histoire militaire, le général BOUCHER montre comment, à Marathon, l'initiative du combat fut prise par Miltiade, qui attaqua les Perses en train de se rembarquer. — A Platées, c'est la hardie volte-face des Tégéates qui transforma en contre-offensive la retraite péloponésienne, et l'élan athénien compléta la victoire [4]. — C. RADOS cherche à montrer que la bataille de Salamine fut livrée à l'intérieur du détroit, la flotte grecque étant « adossée » au rivage oriental de l'île [5].

Suivant ROSENBERG, il n'existait pas à Athènes, vers 490-470, de parti des γνώριμοι. Face aux partisans de la tyrannie, il y avait les démocrates, moins « radicaux » qu'à l'époque de Cléon : leur réforme de 488-487 était fort modérée. Dans ce parti figuraient Thémistocle, Aristide et Miltiade [6].

Dans un ouvrage ingénieux, mais quelque peu systématique et trop semé d'allusions aux événements actuels, SCHULTE-VAERTING étudie « la politique de paix » de Périclès. Celui-ci chercha à réaliser le règne de la paix, en convoquant des congrès helléniques (448) et en subventionnant les divers partis démocratiques et pacifistes. Il put quelquefois, par l'argent et la diplomatie, empêcher ou faire cesser les hostilités (ainsi en 446) ; mais, en général, les Grecs, comme la plupart des historiens modernes, ne l'ont pas compris. Il s'est heurté un peu partout à la politique belliqueuse des oligarchies (à Corinthe, à Sparte, à Mégare, à Samos, où il eût tant voulu mettre fin au conflit de 439 à force de temps et d'argent, etc.) ; du parti démocratique athénien lui-même se détachera, sous la direction de Cléon, bien intentionné

1. *Iranians and Greeks in South Russia.* Oxford, 1922, XI-260 p., 32 pl.
2. *The origin of tyranny.* Cambridge, 1921, XII-374 p.
3. *Solon the Athenian.* Berkeley, Univ. Press, 1919, VI-318 p.
4. *Marathon, d'après Hérodote.* Nancy-Paris, 1920, VIII-55 p. ; — *La bataille de Platées* (*Revue archéol.*, 1915, t. II).
5. *La bataille de Salamine.* Paris, 1915, IX-432 p.
6. *Hermes*, 1918, p. 308-316.

Digitized by Google

mais de vues courtes, une fraction qui mènera la guerre à fond, alors que Périclès eût voulu réduire au minimum l'effusion de sang et tout terminer par des négociations[1].

VALETON a cherché à déterminer quels stratèges avaient combattu aux Arginuses. Il a essayé de justifier l'attitude de Théramène dans le procès, qui, d'ailleurs, n'a pas été conduit d'une manière antijuridique[2].

Nous avons consacré une série d'articles à divers conflits politiques et diplomatiques du IVe siècle. Nous nous sommes ainsi efforcé de dégager l'aspect complexe de la politique thébaine, tiraillée entre deux tendances, en 404-396[3]. — Nous avons essayé de préciser dans quelles conditions Athènes s'est alliée à Thèbes en 395 et de retracer l'évolution de la politique étrangère d'Athènes, tour à tour énergique et indécise, sous l'action des divers partis, de 395 à 387-386[4]. — Nous avons montré quelle influence prépondérante avaient exercée certains Hellènes sur les rapports gréco-égyptiens de 405-404 à 342-341, sans qu'une véritable fusion en résultât entre Grecs et Barbares[5]. — L'examen des listes de naopes delphiques nous a permis de mieux préciser le caractère ou les raisons de certains événements de la période 356-327 : attitude de divers États (Athènes, Sparte, Corinthe, Argos, etc.) pendant la IIIe guerre sacrée ; règlement final de 346 ; origines du conflit de 339-338, etc.[6]. — Enfin, nous avons cherché à mettre en lumière les alternatives de succès et de défaites du parti « patriote » athénien en 346-339 ; sa politique demeure résolument étrangère à toute considération « persophile » ; Athènes reste l'ennemie principale de Philippe, qui chercha jusqu'au bout à garder l'amitié des Thébains[7].

L'histoire de Lesbos au IVe siècle fait l'objet d'une monographie de PISTORIUS ; pour expliquer cette histoire, l'auteur fait souvent appel à l'histoire générale. Dans un appendice, il tente le classement chronologique des inscriptions lesbiennes[8].

KORNEMANN cherche à montrer qu'Alexandre, quand la mort le surprit, songeait à compléter ses conquêtes par une domination navale, qui lui eût

1. *Die Friedenspolitik des Perikles. Ein Vorbild für den Pazifismus.* Munich, 1919, XX-328 p. Prix : 4 m.

2. *De praetoribus Atheniensium qui victoriam reportaverunt apud Arginusas insulas* (*Mnemosyne*, t. XLVIII).

3. *La politique thébaine de 404 à 396 av. J.-C.* (*R. Ét. gr.*, 1918).

4. *Les conflits politiques et sociaux à Athènes pendant la guerre corinthienne (395-387 av. J.-C.)* (*R. Ét. anc.*, 1919).

5. *La Grèce et l'Égypte de 405-404 à 342-341 av. J.-C.* (*Revue égyptologique*, 1921). — Un mémoire de D. MALLET, d'une chronologie assez indécise, reproduit une partie de ces conclusions : *Les rapports des Grecs avec l'Égypte de la conquête de Cambyse, 525, à celle d'Alexandre, 331* (*Mém. de l'Inst. français d'arch. orientale du Caire*, t. XLVIII, 1922).

6. *Les naopes de Delphes et la politique hellénique de 356 à 327 av. J.-C.* (*B. C. H.*, 1916).

7. *La Grèce de 346 à 339 av. J.-C.* (*B. C. H.*, 1920).

8. *Beiträge zur Geschichte von Lesbos im vierten Jahrh. vor Chr.* (*Jenaer histor. Arbeiten*, III). Bonn, 1913.

Digitized by Google

asservi toute « l'économie » de l'époque[1]. — Dans un mémoire très dense, COSTANZI a groupé l'essentiel de l'histoire macédonienne entre la mort d'Alexandre et la formation des monarchies hellénistiques[2].

M. HOLLEAUX fait éclater l'inanité de la conception traditionnelle d'après laquelle le Sénat, nourrissant de vastes ambitions, aurait projeté dès le début du IIIe siècle d'étendre la domination romaine sur la Grèce et l'Orient. L'auteur démontre l'inexistence du prétendu traité conclu avec Rhodes et Séleucos et l'exacte portée, politiquement fort modeste, des traités conclus avec l'Égypte (273) et Apollonia (266). Les guerres de 229-228 et 219, imposées à Rome par les pirateries illyriennes, eurent pour unique conséquence l'établissement du protectorat romain en Basse-Illyrie. La première guerre avec la Macédoine fut également imposée par l'agression macédonienne contre les protégés illyriens et par l'alliance entre Hannibal et Philippe ; la paix de 205-204, d'ailleurs, ne révèle nul dessein de continuer à s'occuper des affaires grecques. Si la guerre reprit en 200, c'est parce que le Sénat s'imagina, bien à tort, avoir à redouter l'alliance entre Philippe et Antiochos. La démonstration de Holleaux est conduite avec une méthode extrêmement rigoureuse, servie par un style d'une souplesse et d'une fermeté exceptionnelles[3]. — HOLLEAUX avait fait précéder ce remarquable ouvrage d'un grand nombre d'articles, d'une critique acérée et irréprochable, dont il faut nous borner à résumer les principaux. Contrairement à l'opinion traditionnelle, il montre qu'à la fin du IIIe siècle Athènes n'était pas l'alliée des Romains, auxquels elle témoigne même de la froideur. — Distinguant entre événements principaux et secondaires, il reconstitue avec précision l'ordre dans lequel s'est déroulée l'expédition de Philippe V en Asie en 201 ; il montre que la ville assiégée par le roi avant la bataille de Chios n'est autre que Chios ; les résultats de ce combat, regardé tantôt comme un brillant succès rhodien, tantôt comme une victoire de Philippe, furent assez indécis. — Ce n'est pas aux expéditions de Philippe en 202 ou 201 que se rattache celle de Dikaiarchos dans les Cyclades : elle date de 205 ou 204 ; le roi s'est borné à utiliser en secret ce corsaire contre les Rhodiens. — Avec la même rigueur, l'auteur démontre que Rome a reconnu aux Achéens, vers 196, la qualité d'alliés[4].

A. FERRABINO voit dans l'œuvre d'Aratos la tentative la plus vaste qui ait été faite pour donner à la Grèce l'unité et la liberté tout ensemble. Systématiquement et, d'ailleurs, vainement, il a cherché à réaliser partout la conciliation : à Sicyone, entre les classes et partis ; en Grèce, entre les répu-

1. *Die letzten Ziele der Politik Alexanders des Grossen* (*Klio*, t. XVI, p. 209-238). Sur Alexandre le Grand, la *Revue historique* a signalé tout dernièrement une série de notes critiques de G. RADET ; nous y reviendrons.

2. *L'eredita politica d'Alessandro Magno* (*Ann. delle Univ. toscane*, t. XXXVII). Pise, 1918.

3. *Rome, la Grèce et les monarchies hellénistiques au IIIe siècle av. J.-C. (273-205)*, thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Paris, 1921, IV-386 p.

4. *Études d'histoire hellénistique* (*R. Ét. anc.*, 1920, p. 77-96, 237-258 ; *Ibid.*, 1921, p. 181-212 ; *R. Ét. gr.*, 1920, p. 223-247 ; 1921, p. 400-422).

Digitized by Google

bliques autonomes et la monarchie autocratique, etc. Aux solutions militaires, il préféra de parti pris les solutions diplomatiques[1].

VI. Historiographie. — P. Roussel a montré que la phrase par laquelle s'ouvre l'histoire de Thucydide, et qui souligne l'ébranlement du monde barbare par le conflit qu'il va raconter, s'applique bien à la guerre du Péloponèse ; cette guerre, en effet, a intéressé et mis en mouvement une partie des Barbares (Thraces, etc.), dont Thucydide nous retracera la participation à la guerre de 431-404[2].

A. Körte se demande pourquoi Xénophon a écrit l'*Anabase*. C'est pour aider en 370-367 au rapprochement entre Athènes et Sparte : de même qu'en 401, grâce à l'accord entre l'Athénien Xénophon et le Spartiate Cheirisophon, la retraite des Dix-Mille avait réussi, de même tout irait bien en Grèce par l'entente athéno-laconienne[3].

G. Mathieu détermine les différentes sources, aristocratiques ou démocratiques, des divers chapitres de l'Ἀθ. πολ. d'Aristote. Peut-être y a-t-il çà et là quelque hypothèse un peu hardie ; mais c'est une étude extrêmement minutieuse, méthodique et approfondie[4].

VII. Institutions et droit. — Andréadès a cherché à classer les principales catégories de dépenses et de revenus de la royauté homérique. Il insiste sur les dépenses privées du roi, sur les festins, sur l'hospitalité, source de frais très lourds. Il distingue entre les recettes ordinaires : revenus domaniaux, contributions, etc., et les recettes extraordinaires : guerre, piraterie[5].

Kahrstedt décrit les institutions publiques de Sparte, en s'efforçant de rester sur le terrain du droit et d'éviter tout ce qui touche aux mœurs et coutumes. Examinant successivement les diverses branches de l'activité publique, il étudie à propos de chacune d'elles le droit des Spartiates, le droit des Périèques, le droit des alliés. Il essaye de montrer, notamment, que l'autonomie des alliés, très large en principe, a été restreinte après 404, et que Sparte a cherché à leur imposer exactement le « droit périèque » (maintien des propriétés, du culte ; perte de l'indépendance diplomatique et militaire, etc.). Mais Leuctres brisa décidément cette politique[6].

Fr. Smith a étudié les commissions extraordinaires qui, de 413 à 404, ont eu à modifier les institutions athéniennes (proboules, Trente, etc.), et dont il fait remonter les antécédents jusqu'à Dracon[7].

Sanguinetti rappelle les origines, la procédure et les principaux exemples

1. *Il problema dell' unità nazionale nella Grecia antica. Arato di Sicione.* Florence, 1921, 307 p.
2. *Thucydide et les Barbares* (*R. Ét. anc.*, 1922, p. 281-292).
3. *Die Tendenz von Xenophons Anabasis* (*Neue Jahrb. für Klass. Alt.*, 1922, p. 15-24).
4. *Aristote. Constitution d'Athènes* (*Bibl. École des H.-É., sc. hist. et philol.*, 1915, VII-137 p.).
5. *Les finances de l'État homérique* (*R. Ét. gr.*, 1915, p. 377-416).
6. *Griechisches Staatsrecht* ; I : *Sparta und seine Symmachie.* Göttingen, 1922, 441 p.
7. *Athenian political commissions.* Chicago, 1920, 89 p.

Digitized by Google

de l'ostracisme (y compris celui de Damon, dont il admet la réalité). L'ostracisme a été (comme Glotz l'avait déjà montré) une loi de progrès et d'humanité. S'il fonctionnait arbitrairement, il ne servait pas les vengeances de classe. Il y avait d'ailleurs des garanties (vote secret et libre, etc.)[1].

G. COLIN commente les chapitres 63-69 de l''Aθ. πολ. d'Aristote (organisation de l'Hèliée). Cette organisation aurait été amorcée en 403 et terminée vers 375, époque de grands changements dans les institutions. La procédure porte l'empreinte des méfiances qu'inspiraient les héliastes[2].

LOFBERG examine méthodiquement le problème de la « sycophantie ». Il étudie successivement les progrès et résultats de l'activité des sycophantes, certains types de sycophantes (tel Agoratos) et la législation dirigée contre eux[3]. — En une brève et substantielle étude, GLOTZ démontre que l'institution des proèdres, originellement peu démocratique et même supprimée en 410, doit dater décidément de 378-377 ; dans la réorganisation générale qui accompagna la renaissance de la confédération athénienne, le rôle du Conseil des Cinq-Cents prit une extension considérable[4]. — Sur les pouvoirs de ce Conseil, nous avons formulé les conclusions suivantes ; déjà très réduite au Ve siècle, sa puissance judiciaire l'a été définitivement au cours du IVe siècle, après s'être relevée pour un temps à partir de 404 ; dans l'ensemble, on ne voit pas qu'il y ait eu grande inégalité de pouvoirs entre le Conseil du Ve siècle et le Conseil posteuclidien ; d'ailleurs, sans être souveraine, cette assemblée, image réduite de la Cité, n'a pas été aussi insignifiante qu'on l'a parfois prétendu, et son prestige durable peut s'expliquer, en partie, par sa politique assez régulièrement démocratique[5].

Le terme de εἰρήνη a été l'objet d'un examen approfondi de KEIL. Jusqu'au début du IVe siècle, l'idée de relations de paix fondées sur un contrat s'exprime par le mot σπονδαί : εἰρήνη signifie, non le traité, mais l'état de paix. Peu à peu, σπονδαί ne signifiera plus qu'une convention militaire, de brève durée, et l'εἰρήνη deviendra le traité de paix[6].

Un vigoureux article de GLOTZ résume l'évolution du droit international hellénique. Ce fut au début une application du droit naturel et familial aux individus vivant en société ; d'abord appliqué aux cités grecques, ce droit le fut ensuite, très tardivement, aux relations entre Grecs et Barbares. Le

1. *Notas para un ensayo sobre el ostracismo.* Buenos-Aires, 1922, 30 p.

2. *Les sept derniers chapitres de l''*Aθηναίων πολιτεία (*R. Ét. gr.*, 1917). Pourquoi l'auteur attribue-t-il l'acquittement d'Anytos en 409 aux tendances démocratiques de l'accusé? Anytos était un partisan de Théramène.

3. *Sycophancy in Athens.* Chicago, 1917, XI-104 p.

4. *L'épistate des proèdres* (*R. Ét. gr.*, 1921, p. 1-19).

5. *Le Conseil athénien des Cinq-Cents et la peine de mort* (*R. Ét. gr.*, 1920) ; *L'importance des pouvoirs de la Boulè athénienne aux Ve et IVe siècles av. J.-C.* (*Ibid.*, 1921) ; *Le Conseil athénien des Cinq-Cents et les partis* (*Ibid.*, 1922).

6. *Bericht über die Verhandl. der K. sächs. Gesellsch. der Wiss. Philol. histor. Klasse*, 1915, fasc. 4, p. 1-88.

Digitized by Google

droit naturel de la Grèce s'achèvera ainsi en « droit des gens humain »[1]. — Le même savant dégage les traits essentiels du droit alexandrin, beaucoup plus formaliste et moins imprégné d'humanité que le droit athénien. Cet exemple montre à merveille qu'il n'y a pas eu un droit grec, mais des droits grecs[2].

Bastid étudie l'hypothèque en Grèce et ses rapports avec l'hypothèque romaine. Il pense qu'elle date au moins des temps soloniens ; il n'admet pas qu'elle dérive de la servitude pour dettes (comme l'avait fait Szanto)[3].

L. Gernet consacre d'importants articles à divers problèmes de droit. Il ne croit pas que Solon ait institué le droit de διαθέσθαι pour affaiblir le γένος : ce droit, Solon l'accorde à tous, sauf aux fils adoptifs, et ménage ainsi les susceptibilités familiales[4]. — L'auteur s'efforce d'élucider le vieux problème de l'épiclérat, auquel il assigne pour fonction le soin d'adapter les antiques croyances à un état nouveau de la famille[5].

Calhoun montre que la loi d'Archinos (403) n'était admise qu'en matière civile[6]. — Il précise les rapports de la παραγραφή avec l'arbitrage et les droits respectifs de l'arbitre et du magistrat en cette matière[7]. — Il recherche à partir de quelle époque la plainte cessa d'être rédigée par le magistrat (à partir de 378-377, sans doute, époque de remaniement général)[8]. — Il étudie l'ἐπίσκηψις (accusation préliminaire) dans ses rapports avec les « procès de parjure », détermine le moment suprême réservé à l'ἐπίσκηψις et examine les problèmes de compétence, de juridiction et de pénalité qui s'y rattachent[9].

Divers ouvrages sur les institutions ont été depuis 1915 l'objet de nouvelles éditions. Citons : A. Gercke-Norden, *Einleitung in die Altertumswissenschaft* (Leipzig-Berlin, 3e éd., 1922) ; Busolt, *Griech. Staatskunde*, t. IV, 1, 1, de la collection Iwan von Muller, 1920 (c'est la 3e édition, sous un autre titre, des *Griechische Staats-und Rechtsaltertümer*, 1892). Sur les institutions militaires : H. Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst;* t. I : *Das Altertum* (3e éd. Berlin, 1920).

VIII. Vie sociale et économique. — Heitland a étudié minutieusement les différents textes relatifs à l'agriculture hellénique. Il met en lumière l'opposition qui existe entre le ve siècle, marqué par la prédominance de la petite propriété et de l'*autourgia*, et le ive siècle, où l'exploitation exige d'im-

1. *Le droit des gens dans l'antiquité grecque* (*Mém. Ac. Inscr.*, t. XIII, 1915).
2. *Le droit alexandrin* (*Journal des Savants*, 1916, p. 21-32).
3. *L'hypothèque grecque et sa signification historique.* Tours, 1915.
4. *La création du testament* (*R. Ét. gr.*, 1920, p. 123-168, 249-290).
5. *Sur l'épiclérat* (*R. Ét. gr.*, 1921, p. 337-379).
6. Διαμαρτυρία, παραγραφή *and the law of Archinus* (*Class. Philol.*, XIII, 1918).
7. Παραγραφή *and arbitration* (*Class. Philol.*, XIV, 1919) ; *Athenian magistrates and special pleas* (*Ibid.*).
8. *Oral and written Pleading in Athenian courts* (extrait des *Transactions of the American Philol. Assoc.*, L, 1919).
9. Ἐπίσκηψις and the δικὴ ψευδομαρτυρίων (*Class. Philol.*, XI, 1916).

Digitized by Google

portants capitaux et devient surtout une *épiméleia*. Les ouvrages d'Aristote lui-même, si favorable à la « démocratie rurale », témoignent du déclin de l'*autourgia*, qui ira s'aggravant à l'époque macédonienne[1].

KAHRSTEDT estime que la condition des hilotes fut en général très dure. La répartition des revenus du sol entre hilotes et propriétaires était une monstruosité, et l'incessante effervescence des premiers éclata parfois en révoltes. L'hilotisme est issu, d'ailleurs, non de la conquête dorienne, mais d'une évolution économique analogue à celle de l'Attique au VII^e siècle[2].

ROSTOVTZEFF fait remonter à l'âge du fer les premières relations entre Grecs et Transcaucasiens. Il étudie les différentes routes suivies par les colons et insiste sur l'importance de la politique « alimentaire » d'Athènes aux temps classiques. La décadence de l'État du Bosphore, vers la deuxième moitié du III^e siècle, est due plutôt au ralentissement de la production qu'à la concurrence des royaumes hellénistiques. L'auteur décrit clairement les principaux groupes sociaux de cet État : masse indigène courbée sur la glèbe ; grands propriétaires amis du roi ; opulente bourgeoisie ; trafiquants grecs, etc.[3].

G. PORZIO a étudié l'activité industrielle et commerciale de Corinthe. Le travail des étoffes, des métaux, de l'argile ont assuré la prospérité d'un peuple qui ne pouvait tirer de son maigre sol que de médiocres ressources, et le trafic a transformé Corinthe, vers le VII^e siècle, en marché mondial[4]. — GARDNER a retracé l'histoire économique et financière de Chios. Dès la fin du V^e siècle, la monnaie de cet État, enrichi par la vigne et le trafic des esclaves, possédait dans les îles d'Asie Mineure une influence qui ira déclinant sous la domination d'Antigone[5].

Dans une savante étude sur les anciens ports grecs, J. PARIS a montré comment l'emplacement de Délos, la nécessité d'un refuge contre les brusques tempêtes de l'Égée, le développement de la pêche, du commerce des esclaves et de l'hégémonie athénienne, l'importance religieuse de l'île y ont multiplié les ports. Il décrit avec précision les bassins et les môles de granit, les constructions sises en bordure des quais, et il cherche à fixer la chronologie des divers établissements[6].

A une famille de Délos, M. LACROIX a consacré, d'après les inscriptions, une étude précise et méticuleuse. Il s'agit d'une famille de riches marchands de bois, dont l'influence, à la fois économique, politique et religieuse, se maintient par des unions entre parents[7].

1. *Agricola. A study of agricultur. and rustic life in the Greco-Roman world from the point of view of labour.* Cambridge, Univ. Press, 1921, x-492 p.

2. *Die spartanische Agrarwirtschaft* (*Hermes*, 1919, p. 279-294).

3. *Les Grecs sur les bords de la mer Noire* (*Acropole*, t. I, 1920, p. 169-190).

4. *Il fondamento economico della piu antica aristocrazia corinthiaca* (*Ann. delle Univ. toscane*, 1916, fasc. 3).

5. *The financial history of ancient Chios* (*J. H. S.*, 1920, p. 160-174).

6. *Contribution à l'étude des ports antiques du monde grec* (*B. C. H.*, 1916, p. 5-73).

7. *Une famille de Délos* (*R. Ét. gr.*, 1916, p. 188-237).

Digitized by Google

Selon Rostovtzeff, une idée domine la vie économique de l'Égypte des Lagides : héritiers des Pharaons, ils se regardent comme les contrôleurs suprêmes de la production du royaume. L'auteur étudie à fond l'institution des δωρεαί (domaines concédés par le roi) ; les rois l'ont employée à faire affluer en Égypte les Grecs et leurs capitaux. Le concessionnaire est aussi, du reste, un administrateur[1].

A. Trever examine avec méthode les doctrines économiques des Grecs. Il s'étend longuement sur les idées de Platon, de Xénophon et d'Aristote et y cherche des conclusions applicables aux temps modernes. Il insiste sur les préoccupations éthiques auxquelles les philosophes ont subordonné la question du rendement[2].

Signalons la troisième édition d'un important ouvrage d'histoire politique et économique, antérieur à 1914 et recensé ici même (t. CXXII, p. 104-105) : Zimmern, *The greek Commonwealth. Politics and economics in fifth-century Athens* (3e éd. Oxford, 1922).

IX. Vie privée. — Le costume antique a été décrit par L. Heuzey ; avec une rigoureuse précision, il a mis en lumière la simplicité fondamentale du costume grec (pièce rectangulaire de laine ou de lin) et ses principaux éléments de variété (couleurs, dimensions, qualité du tissu, etc.). L'illustration est riche et soignée[3].

X. Religion. — Pettazzoni a publié sur la religion grecque un travail d'ensemble, bien au courant. A chaque chapitre est adjointe une bibliographie assez complète. L'influence antitraditionaliste de la philosophie est bien marquée[4].

Kreglinger a souligné la part prépondérante de la magie, des rites, des formules dans la religion des Grecs, longtemps tremblants devant un univers qu'ils peuplaient d'innombrables dieux. Pendant des siècles, leur mysticisme et leur morale restèrent dominés par des inspirations et des pratiques toutes matérielles. Ce n'est que tardivement, sous l'impulsion des divers groupes philosophiques, qu'ont été peu à peu formulés les principes qui servirent de base à la civilisation moderne[5].

Moore décrit l'évolution des croyances grecques jusqu'au triomphe du christianisme. Après avoir étudié les croyances révélées par l'épopée homérique et par Hésiode, il les montre s'épurant peu à peu par l'action de l'orphisme et du pythagorisme et libérées des empreintes locales sous l'influence

1. *A large estate in the third century B. C, a study in economic history.* Madison, 1922, VIII-212 p.

2. *A history of greek economic thought.* Chicago, 1916, 162 p.

3. *Histoire du costume antique, d'après des études sur le modèle vivant.* Paris, 1922, XV-308 p., 142 fig. et 8 pl.

4. *La religione nella Grecia antica sino ad Alessandro.* Bologne, 1921, VII-416 p.

5. *La religion chez les Grecs et les Romains.* Bruxelles, 1920, 268 p.

Digitized by Google

des philosophes. Élargie et diversifiée au contact de l'Orient, cette pensée religieuse pénètre profondément le christianisme[1].

G. MÉAUTIS met en relief la grande place que les Grecs ont donnée dans leur religion à la musique et à l'héroïsme. Il dégage l'aspect profondément religieux du Socrate platonicien, qu'il oppose, non sans excès ni injustice, au matérialisme brutal du « démagogue », en qui s'incarne, croit-il, l'idéal athénien[2].

Dans un ouvrage extrêmement fouillé et fondé sur une documentation surtout épigraphique et archéologique d'une richesse exceptionnelle, Ch. PICARD retrace l'histoire des cultes de l'Ionie septentrionale jusqu'à la fin du IIIe siècle ap. J.-C. Il souligne l'importance capitale de l'action des Hittites dans la propagation du culte d'Artémis Éphésia et d'Apollon Clarios en Asie Mineure. L'influence orientale demeura pendant des siècles prépondérante sur le littoral asiatique, qui ne s'imprégna que tardivement et lentement d'hellénisme[3].

Au culte des héros, P. FOUCART a consacré un savant mémoire. Il repousse la conception qui fait du héros, non pas un mortel supérieur, mais un dieu déchu : aux yeux des Athéniens, Érechthée n'a jamais été qu'un homme, enseveli à l'Acropole, et non un dieu marin. Si certains héros ont été déifiés, ce fut moyennant des conditions exceptionnelles (marques éclatantes de la protection divine, etc.). Héraklès, primitivement grand chef de bande, n'a été divinisé que par confusion avec un dieu d'origine orientale. Le culte des héros dérive de la croyance à la survivance des morts, dont on honore les plus puissants et les plus bienfaisants. Avec le temps, d'ailleurs, la notion de héros se « banalisa » : sauf à Athènes, où l'on s'abstint de créer de nouveaux héros, l' « héroïsation » sévit, pour divers motifs : fondation ou restauration d'une cité ; installation d'un nouveau régime, etc.[4]. — FARNELL se refuse également à voir dans les héros des dieux déchus ; il accepte l'opinion presque unanime des Grecs sur l'origine humaine d'Héraklès. En liaison avec le culte des héros, il étudie la conception grecque de l'immortalité, dont le germe apparaît dans les cultes préhistoriques. Il montre comment le progrès de l'orphisme familiarisa le monde avec le sentiment de la parenté entre l'homme et Dieu[5].

Les mystères helléniques révèlent, selon G. POISSON, l'influence d'éléments ethniques très divers. Ceux d'Éleusis rappellent une vieille divinité méditerranéenne de la fécondation ; ceux de Dionysos sont d'origine septentrionale ; enfin les mystères orphiques, venus d'Asie, gardent les vestiges

1. *The religious thought of the Greeks from Homer to the triumph of the Christianity.* Londres, 1916, 384 p.

2. *Aspects ignorés de la religion grecque.* Paris, De Boccard, 1925, IX-169 p. ; prix : 7 fr. 50.

3. *Ephèse et Claros. Recherches sur les sanctuaires et les cultes de l'Ionie du Nord.* Paris, De Boccard, 1922, XLVI-786 p.

4. *Le culte des héros chez les Grecs* (*Mém. Ac. Inscr. B.-L.*, t. XLII, 1920, 166 p.).

5. *Greek hero cult and ideas of immortality.* Oxford, 1921, XVI-436 p.

Digitized by Google

d'un vieux culte solaire [1]. — M. BRILLANT voit dans les mystères d'Éleusis une magie plutôt qu'une religion ; sous leur aspect pittoresque, ils n'ont aucune doctrine, philosophique ou théologique, et ils ne visent guère qu'à capter des forces occultes [2].

O. KERN montre que la légende représentant Orphée comme un chanteur thrace est assez récente : elle ne s'est guère formée qu'à partir du v^e^ siècle. On se représenta dès lors Orphée comme un musicien doué d'un pouvoir surnaturel, capable d'agir même sur le monde infernal. Peu à peu, la légende alla s'enrichissant : Orphée fut regardé comme un médecin, un législateur, un fondateur de mystères [3]. — D'après FRAZER, le roi, en Grèce, commença souvent par être un magicien ; le magicien fut même parfois divinisé. A Sparte, le roi est regardé comme participant de l'essence de Zeus. La tendance hellénique à déifier les princes apparaît même encore à la fin du IV^e^ siècle (déification du Poliorcète à Athènes [4]).

Retraçant l'histoire de l'oracle de Delphes, DEMPSEY insiste sur le caractère aristocratique de cet oracle, très hostile aux tyrans. S'il a exercé sur la moralité grecque une influence salutaire, il a à son actif bien des défaillances, surtout dans le domaine politique : il avait trop grand besoin des dons d'autrui [5]. — Selon DONNER, c'est surtout vis-à-vis de Sparte que l'oracle manifesta sa servilité [6].

BOËTHIUS a étudié la Pythaïde, que les Athéniens célébraient à Delphes. Cette fête comprenait des sacrifices, des jeux, des chants et des spectacles. Pour la célébrer, on attendait l'apparition d'un éclair sur le Parnès : d'où son irrégularité [7].

P. FOUCART a cherché à déterminer l'objet des Eleusinia, célébrées tous les cinq ans en l'honneur de Démèter. Elles consistaient en jeux, chants, processions et sacrifices, et attiraient à Athènes une foule d'Hellènes, persuadés que l'agriculture était née sur le sol attique [8].

L'étude d'un papyrus longtemps négligé a permis à GLOTZ de présenter d'importantes conclusions sur les fêtes d'Adonis. Éclairé par les *Adonies* de Théocrite, dont, à son tour, il précise le sens, ce document nous fait assister aux efforts des Lagides pour propager le culte d'Adonis ; il nous renseigne sur les diverses journées des fêtes (joie, deuil, mystère), marquées par des différences de dépenses significatives [9].

1. *Les influences ethniques dans la religion grecque* (*Revue de synth. hist.*, t. XXX, p. 34-54 et 145-170).
2. *Les mystères d'Éleusis*. Paris, 1920, 192 p.
3. *Orpheus. Eine religionsgeschichtliche Untersuchung*. Berlin, 1920, 69 p.
4. *Les origines magiques de la royauté* (trad. Loyson). Paris, 1920, 359 p.
5. *The delphic oracle. Its early history, influence and fall*. Oxford, 1918, XXIV-200 p.
6. *Beiträge zu einer Geschichte der Politik des delphischen Apollon* (*Klio*, 1922).
7. *Die Pythaïs. Studien zur Geschichte der Verbindung zwischen Athen und Delphi*. Upsal, 1918, 172 p.
8. *La fête des Eleusinia* (*R. Ét. gr.*, 1919, p. 190-207).
9. *Les fêtes d'Adonis sous Ptolémée II* (*R. Ét. gr.*, 1920, p. 169-222).

Digitized by Google

Selon W. DEONNA, le nœud gordien est un nœud cosmique, attribué à une divinité céleste, sans début ni fin ; le signe mathématique de l'infini, ∞, en est une survivance. En dénouant ce nœud, Alexandre s'affirma dieu céleste et maître de l'univers [1].

Comme l'a montré LATZARUS, Plutarque, s'il n'a pas un rigoureux système philosophique, est du moins très attaché à certaines croyances traditionnelles. Ainsi il a le respect profond de l'oracle de Delphes et la conviction qu'une providence régit le monde. D'où son aversion à l'égard de la métaphysique stoïcienne [2].

En 1921 s'achevait le précieux *Ausführliches Lexicon der griech. und röm. Mythol.* de ROSCHER, auquel GRUPPE a ajouté un supplément. On a publié aussi de nouvelles éditions d'ouvrages antérieurs à 1915 : A. FAIRBANKS, *A handb. of greek Religion*, 2e éd. New-York, 1919 ; STENGEL, *Griech. Kultusaltert.*, 3e éd. 1920 (t. V, III, de la collection Iwan von Müller) ; PRELLER, *Griech. Mythol.*, 4e éd. par C. ROBERT (sous le titre : *Die griech. Heldensage*, 1920-1921).

Enfin a paru en 1922 une édition abrégée de l'imposant ouvrage de FRAZER, analysé ici même (t. CXXIII, p. 305 et suiv. : *The Golden Bough.* Londres, XIV-756 p). Dans la préface de cette édition, l'auteur déclare que c'est principalement sous l'empire de la crainte des morts que se sont formées les religions primitives.

XI. VIE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE. — P. DUCATI a composé une histoire générale de l'art antique jusqu'au début du VIe siècle ap. J.-C. L'ouvrage est abondamment illustré ; les œuvres sont sobrement décrites, puis comparées et appréciées [3].

E. BELL montre l'architecture crétoise devenant, en Grèce, sous la pression des habitudes de races militaires, l'architecture mycénienne, plus tard en partie adaptée par les Doriens aux exigences de leur culte. Les Doriens eux-mêmes subirent probablement, comme les Crétois jadis, l'influence de l'art égyptien, à l'imitation duquel ils substituèrent peu à peu l'emploi de la pierre à celui du bois. Quant à l'art ionien, si sa colonne a sans doute même origine que la colonne dorique, le chapiteau en volute qui lui est propre doit avoir une lointaine origine asiatique [4].

GARDNER a publié une étude d'ensemble, copieuse et claire, sur la sculpture grecque. Il y révèle une connaissance précise des travaux récents. Le gros du livre comprend six chapitres, accompagnés de résumés [5]. — Dans un ouvrage substantiel, lumineux et très vivant, LECHAT montre à merveille les raisons du développement de la sculpture hellénique : collaboration de tem-

1. *Le nœud gordien* (*R. Ét. gr.*, 1918, p. 39-82, 141-184).
2. *Les idées religieuses de Plutarque.* Paris, 1920, 173 p.
3. *L'arte classica.* Turin, 1920, 965 p., 861 gravures.
4. *Hellenic architecture, its genesis and growth.* Londres, 1920, 185 p.
5. *A handbook of greek sculpture.* Londres 1915 XXXII-605 p., 153 fig.

Digitized by Google

péraments divers ; influence de l'anthropomorphisme et de l'athlétisme ; combinaison de l'esprit d'audace et de l'esprit de mesure [1].

Dickins dégage nettement l'influence des vieilles traditions ioniennes, de Scopas, de Praxitèle et de Lysippos sur l'art pergaménien, qui doit beaucoup aussi au contact entre Phrygiens et Grecs ; il nous montre l'art alexandrin puissamment stimulé par le rapprochement entre Hellènes et Égyptiens ; à Rhodes, pays purement grec, prédomine l'influence de Lysippos. La conclusion met en relief l'étroite liaison qui unit la religion et l'art helléniques, tous deux pénétrés d'anthropomorphisme [2].

P. Ducati a étudié la céramique grecque aux temps égéens et archaïques ; il s'étend particulièrement sur les découvertes et théories récentes. L'illustration est riche, clairement et savamment commentée [3]. — G. Nicole a dressé, en quatre sections, un précieux répertoire des céramistes grecs ; sur chaque œuvre ont été signalés les travaux les plus récents ; nulle description des sujets [4]. — Dans une ample et minutieuse étude d'ensemble, F. Courby nous a montré l'évolution de la céramique à reliefs, qui fleurit principalement aux temps archaïques (en Crète, en Béotie et, surtout, à Rhodes) et hellénistiques (à Pergame, à Alexandrie, etc.). L'auteur a déterminé avec rigueur l'originalité des potiers vis-à-vis des toreutes et la part respective de chacun des grands centres dans cette industrie [5].

G. Contenau souligne l'importance des emprunts faits par l'art syrien au monde égéen, principalement du XVI[e] au XI[e] siècle (emploi à profusion de la tresse, de la spirale ; représentation de l'aigle, de la colombe, du griffon). L'influence cypriote (glyptique du cylindre) fut particulièrement marquée [6].

S. Reinach a composé un répertoire de peintures grecques et romaines (peintures de vases exceptées) : ouvrage extrêmement précieux, où sont groupées 2,700 gravures, et tout à fait digne de l'excellente série inaugurée en 1897 par la première édition du *Répertoire de la statuaire grecque et romaine* [7].

Depuis 1915 ont paru de nouvelles éditions d'ouvrages intéressant l'art hellénique : A. Springer-Michaelis, *Handbuch der Kunstgeschichte :* I : *Das Altertum*, 2[e] éd. (Leipzig, 1920) ; Lübke, *Grundriss der Kunstgeschichte*, 15[e] éd. par Pernice ; I : *Die Kunst des Altertums* (Esslingen, 1921) ; E. Loewy, *Die griechische Plastik*, 2 vol., 2[e] éd. (Leipzig, 1918) ; Kekulé von Stradonitz, *Die griechische Skulptur*, 3[e] éd. (Berlin, 1922).

Flickinger a rédigé une synthèse extrêmement précieuse sur le théâtre grec : origines des différents genres ; disposition matérielle ; influences de

1. *La sculpture grecque.* Paris, Payot, 1922, 148 p.
2. *Hellenistic sculpture.* Oxford, 1920, XIV-99 p.
3. *Storia della Ceramica greca.* Florence, 1922, 258 p., 200 fig. (ce n'est là que le premier tome d'une histoire générale de la céramique grecque).
4. *Corpus des céramistes* (*Revue arch.*, 1916, t. IV, p. 373-412).
5. *Les vases grecs à reliefs.* Paris, De Boccard, 1922, X-598 p., 117 fig., 17 pl.
6. *La glyptique syro-hittite.* Paris, Geuthner, 1922, XII-217 p., 48 pl.
7. *Répertoire de peintures grecques et romaines.* Paris, Leroux, 1922, 427 p.

Digitized by Google

tout ordre subies par le théâtre et plus spécialement par tel ou tel groupe de pièces, etc.[1].

Selon J. SCOTT, les poèmes homériques sont dus à un auteur unique. Les contradictions qu'on y a relevées sont, en somme, assez peu nombreuses, et toute œuvre littéraire en contient d'analogues. Du reste, Homère a suivi une « tradition ». Ainsi est posée la question des sources de l'épopée[2].

LALO a mis en lumière l'importance capitale de la logique dans l'œuvre d'Aristote[3]. — DEFOURNY a examiné la pédagogie du philosophe, qui, à l'anarchie de l'éducation grecque de son temps, opposa un programme de réformes et d'action légale[4].

Les traits essentiels de la civilisation grecque, des origines aux temps hellénistiques, ont été clairement et vigoureusement résumés par Maurice CROISET, dont l'enquête aborde les domaines les plus divers : littéraire, artistique, religieux et politique[5].

Divers ouvrages concernant la littérature grecque ont été nouvellement édités depuis 1915. En 1920 paraissaient la deuxième édition de la précieuse *Bibliographie pratique de la littérature grecque*, par MASQUERAY ; l'*Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, par MEILLET, 2e éd. ; la 6e édition de la *Gesch. der griech. Literatur*, par CHRIST (t. VII de la collection Iwan von Müller) ; en 1921 s'achevait la 3e édition de l'élégante et sûre *Histoire de la littérature grecque*, d'Alfred et Maurice CROISET.

XII. NUMISMATIQUE. — Les principaux ouvrages de numismatique publiés de 1915 à 1922 sont : P. GARDNER, *A history of ancient coinage* (Oxford, 1918) ; HILL, *Helps for students of history*. N° 35 : *Coins and medals* (Londres, 1920, 62 p.) ; FICK, *Die Münzkunde in der Altertumswissenschaft* (Stuttgart, 1922).

XIII. DICTIONNAIRES. — Un grand nombre d'articles intéressant l'histoire, la civilisation et les institutions grecques ont paru dans les dictionnaires d'antiquités. Nous ne pouvons naturellement ni les analyser, fût-ce sommairement, ni même les citer tous. Signalons seulement : dans le *Dictionnaire des Antiquités*, terminé en 1919, les articles : *Venus*, *Vulcanus*, *Xènias graphê*, *Zagreus ;* dans la *Real-Encyclopaedie*, les articles : *Handel und Industrie*, *Iones*, *Isokrates* (t. IX²) ; *Kalchedon*, *Kallistratos*, *Kassandros*, *Kamarina*, *Katane*, καταλόγεις, κατάστασις (t. X²), etc. Enfin, il faut signaler, pour sa concision et sa clarté, le très utile ouvrage de H. B. WALTERS : *A classical dictionary of greek and roman antiquities, biography, geography and mythology*. Cambridge, 1916.

Paul CLOCHÉ.

1. *The greek theater and its drama*. Univ. of Chicago Press, 1918, XXI-358 p.
2. *The unity of Homer*. Berkeley, California, 1921, 275 p.
3. *Aristote*. Paris, 1922, IX-159 p.
4. *Aristote et l'éducation*. Louvain, 1919, 175 p.
5. *La civilisation hellénique*, 2 vol. Paris, Payot, 1922.

Digitized by Google

HISTOIRE DE FRANCE

DE 1660 A 1789

(Suite[1])

XVII[e] SIÈCLE[2]. — On aurait plaisir à ne voir, dans le *Louis XIV* de M. Léon BERTRAND[3], que l'œuvre d'un romancier de grand talent, dont la récente élection à l'Académie française n'a surpris personne. Malheureusement, M. Bertrand lui-même nous l'interdit. Il tient à affirmer bien haut qu'il a fait œuvre d'historien, et il juge avec sévérité ceux qui ont, avant lui, parlé de son héros. Il déclare qu'ils l'ont « mal compris ou mal jugé ». Il les accuse d'être « dominés par des préjugés absurdes ». Il n'en désigne, à vrai dire, aucun, en dehors de Michelet, si ce n'est qu'une allusion, assez discrète, semble bien viser Lavisse. C'est à « la plupart de nos historiens » ou encore à « nos historiens officiels » (?) qu'il s'en prend. Mais comme aucun non plus n'est excepté ni loué, nous sommes bien forcés d'admettre que M. Bertrand est, à ses propres yeux, le premier des historiens modernes qui ait compris Louis XIV et lui ait rendu justice. C'est donc une thèse, et une thèse agressive, qu'il soutient, et peut-être les vives critiques qui lui ont été présentées ne sont-elles pas pour lui déplaire.

Mais regrettons encore une fois, avant d'en prendre notre parti, que M. Bertrand ne se soit pas contenté d'écrire, avec son imagination de romancier, un livre qu'il avait conçu en romancier. Ne le reconnaît-il pas dans son « Prologue »? Ne nous dit-il pas lui-même que son sujet « s'est manifesté » à lui tandis qu'il contemplait, à Montpellier, sur la terrasse du Peyrou, la statue équestre de Louis XIV? N'avoue-t-il pas que, dans son enthousiasme d'artiste, de « chercheur d'âmes magnifiques et souveraines », il n'a pu résister à la fascination d'un tel héros? « Et c'est ainsi », ajoute-t-il, « que je fus amené à écrire ce livre. » Est-il surprenant qu'une pareille émotion d'art lui ait fait oublier quelque peu « les sévères méthodes historiques que lui enseigna jadis l'Université »?

Je ne puis, cela va sans dire, suivre d'un bout à l'autre, en le commentant, le livre de M. Bertrand : il y faudrait beaucoup trop de place. Je ne m'arrêterai pas aux deux premières parties, qui sont d'ailleurs très agréables à lire. On y trouve, par exemple, un chapitre initial, d'une psychologie très fine et très sûre, où l'auteur résume toute la vie du roi d'après la succession de ses portraits ; puis des pages charmantes sur l'*Éveil à l'amour et à la gloire*. Je

1. Voir *Revue historique*, t. CXLI, p. 231–249.

2. Je n'ai pu rendre compte, dans le précédent Bulletin, des ouvrages de MM. BERTRAND et GAIFFE, dont l'un ne m'était pas encore parvenu. Si tard qu'il soit, je tiens à réparer cette omission.

3. Louis BERTRAND, *Louis XIV*. Paris, A. Fayard, s. d., in-16, 411 p. ; prix : 7 fr. 50.

Digitized by Google

laisserai même de côté, quoique à regret, la troisième partie, très séduisante et très discutable : *La vie délicieuse*. Je ne m'attacherai qu'à la quatrième, qui traite de la politique étrangère de Louis XIV.

Cette quatrième partie s'annonce par un beau titre : *Entre l'aigle et le lion* — le lion de Castille et l'aigle germanique. On y aperçoit sans peine quelques artifices. Le premier est de faire de toutes les guerres du règne les épisodes successifs d'une même guerre, ce qui permet de les justifier en bloc, de les représenter toutes comme un grand effort défensif contre les monarchies alliées de Vienne et de Madrid, et de passer vite sur les causes particulières de certaines d'entre elles, la guerre de Hollande, par exemple, ou celle que nous appelons improprement guerre de la Ligue d'Augsbourg. Bien plus, M. Bertrand les rattache toutes à la guerre de Trente ans, comme si elles en avaient été la suite naturelle, ce qui lui permet d'identifier les deux politiques, si différentes pourtant, de Louis XIV et de Richelieu. Un autre artifice est d'exagérer à plaisir les périls que faisaient courir encore à la France, au début du règne personnel de Louis XIV, les ambitions impériales ou espagnoles. M. Bertrand nous représente, en 1661, notre frontière ouverte et perpétuellement menacée, comme elle l'était, en effet, avant les traités de Munster et des Pyrénées. Il affirme que Louis XIV n'avait alors d'autre ambition que de maintenir la paix, par égard pour sa mère et pour son beau-père le roi d'Espagne, mais qu'il ne pouvait se dispenser de défendre « des acquisitions précaires, toujours contestées, et qu'il fallait compléter à tout prix pour assurer la tranquillité et le salut de la nation ». Sans doute, l'Europe était tranquille : Louis XIV lui-même l'a reconnu dans ses Mémoires. Mais ce n'était qu'une apparence. « L'Espagne, notre grande ennemie, ne désarmait pas... A tout instant, elle soulevait des incidents de frontière... Dans toutes les cours sa diplomatie travaillait contre nous. » Entre les deux couronnes, c'était un duel à mort, qui se poursuivait même pendant la paix. Et M. Bertrand n'hésite pas à conclure : « La situation était à peu près la même qu'entre la France et l'Allemagne avant 1914 ! » Quand on sait l'épuisement des finances et des armées d'Espagne à cette époque et l'impuissance où se trouva Charles II de défendre plus de quelques mois la Flandre en 1667, plus d'une quinzaine la Franche-Comté en 1668, on croit rêver (c'est l'une des expressions dont se sert M. Bertrand, lorsqu'il parle des historiens qui l'ont précédé) en lisant une pareille phrase.

Un autre artifice encore est de prêter à « nos historiens », toujours sans en nommer aucun, des opinions que nul d'entre eux (j'entends de ceux qui comptent) n'a jamais songé à soutenir, et de triompher sans peine de leur sottise. Je ne connais pas d'historien sérieux qui prétende que la poursuite de la Succession d'Espagne ne fut pour Louis XIV qu' « une question de gloriole, d'ambition purement personnelle » (p. 265), ou que Louis XIV interrompit la campagne des Flandres, à l'automne de 1667, uniquement « par son désir de rejoindre au plus vite M^me^ de Montespan » (p. 267). « Pure niaiserie », juge M. Bertrand. D'accord. Mais où l'a-t-il prise? Quel est aussi

Digitized by Google

l'historien, digne de ce nom, qui ne voit « dans la campagne de 1672 et dans les guerres ultérieures qu'une revanche personnelle de Louis XIV, irrité contre les Hollandais, une vaine satisfaction d'amour-propre » (p. 271)?

Pour résumer en moins de soixante-dix pages toute la politique extérieure du règne, M. Bertrand devait se résigner à ne pas tout dire. Mais il était bien tentant d'omettre surtout les faits qui s'accordent mal avec la thèse d'un Louis XIV tout pacifique, que les coalitions ont contraint de se défendre par les armes. M. Bertrand admire la modération du roi victorieux, qui consent à rendre, par la paix d'Aix-la-Chapelle, une partie de ses conquêtes. Il l'explique en citant un long passage des Mémoires. Il ne s'avise pas que Louis XIV, dans ses Mémoires, s'est bien gardé de faire allusion au traité secret qu'il venait de conclure avec Léopold, en janvier 1668, et qui d'avance partageait entre eux l'héritage du roi d'Espagne. M. Bertrand n'en parle pas davantage. Heureuse omission, sans laquelle il eût été malaisé de nous montrer l'Empereur uniquement préoccupé de former des coalitions contre la France. Un peu plus loin, M. Bertrand n'omet certes pas tout à fait les causes de la guerre de Hollande. Mais avec quelle prestesse il les escamote ! Après avoir dit qu'il ne s'agit pas pour Louis XIV d'une vaine satisfaction d'amour-propre, il ajoute que le roi de France eut alors « un juste sentiment des nécessités présentes », et il conclut par cette phrase brève : « Sur quoi, il crut pouvoir envahir la Hollande, principal obstacle à ses projets sur les Flandres. » C'est vraiment peu.

Sur les causes de la guerre brusquée que Louis XIV déclara par le manifeste de septembre 1688, il s'étend plus longuement, mais ne parle guère que des réunions ; il ne dit rien, ni des prétentions à l'héritage de l'Électeur palatin, ni de l'élection de Guillaume de Furstenberg comme coadjuteur de l'archevêque-électeur de Cologne, ni de l'occupation du Palatinat et de Philippsbourg ; rien non plus du conflit entre les deux politiques de Croissy et de Louvois. Quant aux réunions elles-mêmes, il n'admet pas qu'on les critique. Après Nimègue, Louis XIV, à l'en croire, se figura qu'il allait pouvoir jouir d'une paix définitive. « Mais ses illusions ne tinrent pas longtemps devant les intrigues trop manifestes des ennemis de la France. » Les Espagnols ne cherchaient-ils pas à négocier une alliance avec la Hollande et l'Angleterre? La frontière du Nord n'était-elle pas encore ouverte par la trouée de l'Oise? Celle de la Franche-Comté, nouvellement conquise, par la trouée de Montbéliard? C'eût été duperie que d'attendre. « Louis XIV sachant, à n'en pas douter, que ses ennemis se préparaient à la guerre pour annuler les traités récents, aurait commis la plus lourde faute en les laissant occuper des territoires d'une haute importance stratégique, alors qu'il pouvait juridiquement se les approprier. Du moment que toute l'Europe se liguait (en 1679 !) pour empêcher la France de pourvoir à la sûreté de sa frontière en recouvrant ses justes limites, il fallait, selon les occurrences, employer la ruse ou la force pour obtenir ce résultat vital. » M. Bertrand ne se souvient-il pas qu'en 1914 Guillaume II, lui aussi, croyait savoir « à n'en pas douter que

Digitized by Google

ses ennemis se préparaient à la guerre »? Ne s'aperçoit-il pas qu'en justifiant ainsi Louis XIV il justifie, du même coup, toutes les guerres préventives, y compris celle de 1914?

Une omission est plus singulière encore : de la paix de Ryswick, M. Bertrand passe, sans transition, à la mort de Charles II. Pas un mot sur la politique de Louis XIV dans l'intervalle, ni sur les deux traités de partage conclus entre la France et les puissances maritimes. Ils sont pourtant tout à l'honneur du roi, qui fut, pendant ces trois années, habile et pacifique tout à la fois. Mais sans doute vaut-il mieux laisser dans l'oubli une politique dont Louis XIV s'est bientôt laissé détourner, jusqu'à accepter le testament de Charles II sans tenir compte des accords conclus. M. Bertrand peut alors se permettre d'écrire en toute tranquillité cette phrase surprenante, à propos de la reconnaissance de Jacques III à Saint-Germain, en 1701 : « Il faut avouer qu'il (Louis XIV) eût été encore une fois bien ingénu, ayant à choisir entre deux *prétendants*, de reconnaître précisément celui qui était son ennemi acharné et personnel, celui *qui avait déchiré tous les traités* en formant une coalition contre la France. » Qualifier de prétendant, au même titre que Jacques Stuart, Guillaume III, roi d'Angleterre depuis 1688 et solennellement reconnu comme tel par Louis XIV dans un des articles principaux de la paix de Ryswick ; reprocher à ce même Guillaume d'Orange d'avoir déchiré tous les traités, alors que Louis XIV, en acceptant pour son petit-fils le testament de Charles II, venait précisément de manquer aux obligations contractées librement par lui quelques mois plus tôt, n'est-ce pas faire bon marché des faits?

Après les omissions, je ne relèverai pas les erreurs : elles importent peu dans un livre qui n'est pas, quoi que l'on en pense, une œuvre d'érudit. Et je ne dirai rien non plus, faute de place, de la cinquième et dernière partie : *L'homme qui a épousé la France*. D'autres ont déjà montré combien il est facile d'attribuer au roi seul tout le mérite d'une œuvre administrative, qui fut, pour une large part, l'œuvre personnelle de ses ministres, de Colbert surtout, et qu'il ne comprit pas toujours. Je me contenterai, en terminant, de noter que dans le dernier chapitre, *Le christianisme*, pas une phrase ne fait allusion ni à la Révocation de l'Édit de Nantes, ni à la persécution des Jansénistes.

Le livre de M. Bertrand a séduit bien des lecteurs, et c'est justice, par les prestiges du style et la véhémence de la pensée. Il n'en est que plus nécessaire d'affirmer que trop de faits y sont omis ou dénaturés pour que les historiens puissent y voir autre chose qu'un paradoxe, ingénieux et fragile.

L'envers du Grand Siècle[1], de M. GAIFFE, n'est pas une réponse au livre de M. Bertrand. M. Gaiffe avait commencé de l'écrire, nous dit-il, avant que le *Louis XIV* eût paru. D'ailleurs, seule une partie du premier chapitre

1. Félix GAIFFE, *L'envers du Grand Siècle*. Paris, s. d., Albin Michel, in-18, XXIV-361 p. ; prix : 7 fr. 50.

Digitized by Google

traite du roi. Le reste est une étude sur la société, qui n'était point le sujet de M. Bertrand. Tout ceci n'est pas inutile à dire, parce que l'on est naturellement tenté d'opposer l'un à l'autre ces deux livres, où s'expriment par des moyens si différents deux conceptions si contraires du Grand Roi et du Grand Siècle[1].

Le livre de M. Gaiffe est avant tout un recueil de textes, tous contemporains de Louis XIV, qui nous renseignent exclusivement sur « l'envers » du XVIIe siècle, c'est-à-dire sur les faiblesses, sur les tares, sur les vices de la société louis-quatorzienne.

On ne peut donc reprocher à M. Gaiffe de nous montrer seulement « les vilains côtés d'un siècle qui en eut d'admirables », puisqu'il n'a pas voulu faire autre chose, que le titre même de son livre en définit l'objet et qu'il précise encore ses intentions dans la préface. On ne saurait non plus l'accuser d'immoralité, parce que certains de ses textes parlent crûment des turpitudes qu'ils dévoilent : son livre — il le dit nettement aussi — n'est point fait pour être mis dans toutes les mains. Mais on peut se demander si M. Gaiffe a choisi, pour atteindre son but, c'est-à-dire pour dissiper les illusions des admirateurs béats de Louis XIV, le meilleur procédé d'exposition. Pour ma part, je ne le crois pas.

Il a eu soin d'emprunter les textes qu'il cite uniquement à des contemporains de Louis XIV, à des « témoins ». Il a eu soin de les citer toujours exactement et intégralement ; enfin, de les puiser aux sources les plus variées. Tout cela est de bonne méthode. Mais ces témoins ne sont, certes, pas d'égale valeur et il leur réserve à tous le même accueil : à la Palatine comme à La Bruyère ou à Bourdaloue, aux auteurs comiques comme aux moralistes, aux pamphlétaires et aux chansonniers comme aux magistrats. Rien ne serait plus légitime, si le lecteur était renseigné sur la valeur respective de tant de témoins. Mais il ne l'est pas. M. Gaiffe, par impartialité, se défend d'intervenir. A propos des chansonniers et de leurs médisances, il a pourtant jugé nécessaire de s'expliquer dans la préface. « Il me suffit », écrit-il, « que de telles médisances, qui pouvaient être parfois des calomnies (ajoutons : et qui en étaient très souvent), reviennent à chaque page dans les recueils du temps, et paraissent avoir amusé et non révolté les contemporains. » Ici donc, si j'entends bien, le chansonnier ne nous renseigne que sur l'état d'esprit du public, qui, loin de s'indigner des vices du temps, s'en amuse. Mais il est à craindre que bien des lecteurs ne distinguent pas entre des témoignages qui leur sont offerts sans distinction, et que les imaginations graveleuses de la Palatine ou les calomnies du recueil Maurepas ne contribuent au moins autant à fixer leur conception du siècle de Louis XIV que les réflexions de La Bruyère ou les sermons de Bourdaloue. Par là, l'ouvrage entier pourra sembler tendancieux.

1. D'autant plus que dans sa préface, écrite au moment de la publication, M. Gaiffe cite et réfute M. Louis Bertrand.

Digitized by Google

D'autre part, si M. Gaiffe s'abstient volontairement de critiquer ses textes, il a cru devoir pourtant les relier entre eux « par un exposé suivi, aussi discret et aussi objectif que possible ». Il confirme ainsi l'impression qu'il les adopte tous ; il construit, sans le vouloir, avec les seuls témoignages sur « l'envers du siècle », un tableau de la société louis-quatorzienne qui prend, malgré tout, l'apparence d'un tableau complet. Ce n'est pas là, je le sais bien, ce qu'il a voulu. Aussi ma critique ne s'adresse-t-elle qu'au mode d'exposition qu'il a choisi et qui n'est ni la publication de documents accompagnés d'un commentaire critique sur leur valeur documentaire et leur portée, ni une œuvre d'historien accompagnée de pièces justificatives. Je crois (et je n'entends pas dire autre chose) que l'un de ces deux modes de présentation, qui tous deux ont fait leurs preuves, aurait permis à M. Gaiffe d'atteindre plus sûrement son but. Ils auraient mieux mis en valeur l'étendue de ses enquêtes et la richesse des témoignages qu'il a réunis.

XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES. GÉNÉRALITÉS. — Deux des volumes de l'*Histoire de la nation française*, que dirige M. Gabriel HANOTAUX, me sont parvenus : l'*Histoire des lettres*, 2^e partie (de Ronsard à nos jours), par M. Fortunat STROWSKI [1] ; l'*Histoire politique*, 2^e partie (de 1515 à 1804), par M. Louis MADELIN [2].

Je me contenterai de signaler la première qui n'intéresse pas directement les historiens. Non, certes, qu'elle soit indifférente en elle-même. Le nom seul de l'auteur suffirait à la recommander. Mais M. Strowski, se conformant de façon stricte au plan d'ensemble de la collection, a fait œuvre d'historien des belles-lettres au sens étroit du mot. L'histoire générale n'a rien à prendre dans son livre.

Il est visible, au contraire, que M. Madelin ne s'est pas résigné sans quelque regret à isoler, dans la complexité des faits, ceux-là seuls qui appartiennent proprement à l'histoire politique. Il a trop le sentiment de la vie pour ne pas avoir souffert de rédiger une histoire de la France moderne sans jamais toucher ni à l'histoire diplomatique, ni à l'histoire militaire, ni à l'histoire financière, économique et sociale, ni à l'histoire religieuse. Il a pourtant réalisé très élégamment ce paradoxe. Il a fait, dans certains cas, les distinctions nécessaires : il note, par exemple, très justement, que la doctrine janséniste relève sans conteste de l'histoire religieuse, mais que la querelle janséniste est affaire politique et qu'il ne sort pas de son domaine en la racontant. Il n'écarte pas davantage, et pour la même raison, les mesures contre le protestantisme et la Révocation. Mais on ne trouvera, dans son *Louis XIV*, ni l'étude de l'administration de Colbert comme contrôleur général — « c'est à un autre », note-t-il, « qu'incombe le détail de cette administration fameuse »

1. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-4°, 614 p. — C'est le tome XIII de l'*Histoire de la nation française*.

2. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-4°, 580 pages. Tome VI de l'*Histoire de la nation française*.

Digitized by Google

— ni celle de la politique étrangère, dont il ne retient que les répercussions sur la politique intérieure.

On ne peut taire, en parlant du livre de M. Madelin, un défaut de proportion très apparent, qui n'est certainement pas involontaire. Sur 580 pages, 160 sont attribuées au XVI^e siècle, 84 aux règnes de Henri IV et de Louis XIII, 144 au seul règne de Louis XIV, 115 au XVIII^e siècle, enfin 75 seulement à la Révolution française et au Consulat, dont 30 à *l'avènement de César*. La période proprement révolutionnaire est donc racontée en 45 pages. Le but n'est guère douteux. M. Madelin a voulu que le récit du règne de Louis XIV dominât toute cette histoire de la France moderne et que la Révolution y apparût comme une crise violente, une déviation de l'histoire nationale, heureusement ramenée par Bonaparte dans ses voies traditionnelles. Est-il exagéré de dire qu'il y a là quelque parti pris?

Nous devons d'ailleurs à ce plan une étude du règne de Louis XIV assez poussée, incomplète sans doute (puisqu'il n'était permis à M. Madelin d'en considérer qu'un seul aspect), mais très personnelle, vivante, et qui vaut tout à fait d'être lue. Elle fait au roi, cela va sans dire, une très large place, et Louis XIV est bien, pour M. Madelin, le Grand Roi. Sur bien des points, on peut n'être pas d'accord avec lui. Mais du moins M. Madelin n'admire-t-il pas sans critique et ne loue-t-il pas sans nuances. Il distingue les temps et reconnaît que Louis XIV, sous l'influence de Louvois, n'est plus ce qu'il était au temps de sa jeunesse et de Colbert ; que son orgueil « durci » l'a peu à peu conduit à n'écouter que les flatteurs ; il ne pallie pas les fautes. Je ne sais ce qu'il aurait dit de la politique étrangère, si elle avait été de son sujet ; mais il n'en cache pas les résultats, ni l'épuisement financier, ni la misère, ni l'opposition grandissante. Oserai-je le dire? Je souhaiterais que M. Léon Bertrand lût ce livre de M. Madelin, qu'il ne saurait accuser de parti pris hostile à l'égard du Grand Roi[1].

Il est inutile de s'arrêter bien longuement au livre de M. Gasc-Desfossés, *L'agonie de l'ancien régime*[2]. C'est, en réalité, un tableau d'ensemble, que ne nourrit aucune étude personnelle, de la monarchie française au XVIII^e siècle : la royauté, l'administration, la justice, les finances, etc. Les erreurs, cela va sans dire, ne manquent pas. Quant à l'esprit de cette préface à l'histoire de la Révolution française, une citation suffira pour le faire con-

1. On pourrait (ce qui n'est pas surprenant dans un aussi gros volume et qui embrasse près de trois siècles) relever quelques menues erreurs. On s'étonne de voir appeler par trois fois Bouthillier, et son fils Chavigny, les *Le Bouthelier*. — P. 305, M. Madelin nous dit que Colbert reçut, après la disgrâce de Fouquet, « le titre nouveau de contrôleur général ». Il y avait depuis longtemps, auprès des trésoriers de l'Épargne, un ou deux contrôleurs généraux, et Colbert dut racheter la charge du dernier d'entre eux. — Je ne comprends pas ce que peut signifier la phrase suivante (p. 351) : « Dans tous les chefs-lieux d'élection et dans les pays d'États, à chaque bailliage, il y a un intendant. »

2. E. Gasc-Desfossés, *L'agonie de l'Ancien régime*. Paris, Beauchesne, 1923, in-12, 434 p. ; prix : 12 fr.

Digitized by Google

naître. Après avoir rappelé les faits d'ordre politique, social, financier où l'on cherche d'ordinaire les causes de la Révolution, M. Gasc-Desfossés ajoute : « Tout cela est indéniable, mais ne suffit pas, tant s'en faut, à tout expliquer. Ce sont là, à vrai dire, des occasions, plutôt que des causes véritables, qui ont été exploitées, avec une habileté incroyable, par une secte dont les machinations infernales sont maintenant percées à jour. Et ainsi il n'est pas exagéré de penser que chacune des grandes journées de la Révolution a été à l'avance machinée et répétée dans les Loges » (p. 21).

XVIII^e SIÈCLE (1715-1789). DOCUMENTS. — Peu de publications de documents sont à signaler. Il suffit de mentionner les rééditions de textes depuis longtemps connus, comme l'*Histoire de ma fuite des prisons de Venise*, de CASANOVA [1], ou les *Lettres à Voltaire*, de M^me^ DU DEFFAND [2]. La princesse Charles DE LIGNE a tiré pour la première fois du sachet qui les contenait jusqu'ici les lettres adressées au prince de Ligne par Catherine II [3]. Elles sont au nombre de vingt-huit. La princesse de Ligne y a joint quelques lettres ou fragments de lettres de la tsarine à Potemkine, qui les complètent utilement. Elle les a de plus reliées les unes aux autres par un abondant commentaire explicatif, tiré surtout des œuvres du prince et des ouvrages de Waliszewski. Le tout forme un joli volume, d'agréable lecture. Quant à la *Correspondance générale de J.-J. Rousseau* [4], j'ai déjà dit [5], à propos des deux premiers volumes, les services qu'elle rend et rendra. Le tome III ne le cède pas en importance aux précédents. On y trouve, outre quelques lettres inédites de Rousseau à M^me^ d'Épinay, qui d'après leur date auraient été insérées dans le tome II, si M. Plan les avait connues plus tôt, les lettres des années 1757 et 1758 (jusqu'en juin), qui correspondent aux livres IX et X des *Confessions*. Les lettres à M^me^ d'Épinay qui sont reproduites ici ne se pouvaient lire jusqu'ici que dans la publication suspecte des Mémoires de M^me^ d'Épinay par Brunet ; nous en avons désormais le texte authentique, revu sur les originaux, ainsi que celui des lettres à M^me^ d'Houdetot.

XVIII^e SIÈCLE (1715-1789). TRAVAUX. — Le XVIII^e siècle attire depuis quelques années les travailleurs beaucoup plus que le XVII^e [6]. Les travaux qui

1. CASANOVA, *Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise*. Introduction et notes de Ch. SAMARAN. Paris, éditions Bossard (Collection des chefs-d'œuvre méconnus), 1922, in-16, 284 p. ; prix : 12 fr.

2. M^me^ DU DEFFAND, *Lettres à Voltaire*. Introduction et notes de J. TRABUCCO. (Collection des chefs-d'œuvre méconnus.) Paris, éditions Bossard, 1922, in-16, 273 p. ; prix : 12 fr.

3. *Lettres de Catherine II au prince de Ligne*, publiées par la princesse Charles DE LIGNE. Bruxelles et Paris, 1924, in-8°, 236 p. ; prix : 20 fr.

4. *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, collationnée, annotée et commentée par Th. DUFOUR, t. III. Paris, A. Colin, 1925, in-8°, 388 p. (avec 7 planches hors texte) ; prix : 25 fr.

5. Cf. *Revue historique*, t. CXLVII, p. 159, et t. CXLVIII, p. 279.

6. Je ne puis revenir ici sur l'*Histoire de la Régence* par dom H. Leclercq, dont j'ai rendu compte dans la *Revue historique*, t. CLI, p. 99.

Digitized by Google

s'y rapportent sont plus nombreux et le nombre est plus grand de ceux qui présentent un réel intérêt. Mais aucune tendance commune ne s'en dégage. Je me contenterai de les grouper selon le sujet qu'ils traitent, en insistant quelque peu sur ceux qui m'ont paru le mériter davantage.

HISTOIRE ADMINISTRATIVE. — M. LEPOINTE a fait œuvre très utile en étudiant l'*Organisation et la politique financières du clergé de France sous le règne de Louis XV*[1]. Son livre, venant après ceux de M. Serbat et de M. Cans[2], nous permet de suivre désormais, sans y rencontrer de lacune trop grave[3], l'histoire financière du clergé depuis la fin du XVI^e siècle jusqu'aux approches de la Révolution.

On regrette parfois, en lisant M. Lepointe, l'esprit plus juridique qu'historique dans lequel il a poursuivi son étude et la place, trop grande à mon gré, qu'il fait à la description minutieuse des institutions, alors surtout que beaucoup d'entre elles n'ont guère changé du XVII^e au XVIII^e siècle et qu'elles avaient été étudiées déjà par M. Cans. C'est ainsi que les chapitres relatifs aux Assemblées générales, au Receveur général, à l'Administration provinciale n'ajoutent rien d'essentiel à ce que nous savions déjà : les institutions qu'ils décrivent étaient fixées dès le temps de Louis XIV. Heureusement, il n'en est pas de même de toutes. M. Lepointe nous montre très bien, par exemple, le rôle croissant des agents généraux au XVIII^e siècle et surtout le caractère d'organes administratifs permanents qu'ils prennent de plus en plus : de là la création, à côté d'eux, de bureaux[4], qui les soulagent d'une partie de leur besogne journalière ; de là aussi les réunions régulières d'une sorte de conseil juridique, formé par les trois avocats du clergé. Une autre institution dont le caractère a évolué est celle des Bureaux diocésains : ils sont devenus au XVIII^e siècle, nous dit M. Lepointe, « de petits cercles fermés, où quelques privilégiés pouvaient procéder à peu près librement à l'administration temporelle du diocèse ». Leur réforme ne sera tentée qu'en 1770[5].

La seconde partie du livre — la politique financière du clergé — est beaucoup plus neuve. M. Lepointe nous y renseigne de façon précise sur tout ce qui concerne les dons gratuits, ainsi que sur les rentes dont le clergé avait charge de payer les arrérages, et ses conclusions sont importantes à retenir. Il estime l'ensemble de la contribution du clergé de France pendant le règne

1. G. LEPOINTE, *L'organisation et la politique financières du clergé de France sous le règne de Louis XV*. Paris, Société du Recueil Sirey, 1924, in-8°, 342 p. ; prix : 20 fr.

2. Cf. SERBAT, *Les assemblées du clergé de France (1561-1615)*, et CANS, *L'organisation financière du clergé de France à l'époque de Louis XIV*.

3. Une étude sur l'époque de Louis XIII serait pourtant bien utile encore. On sait que c'est alors que s'introduisit l'usage des dons gratuits.

4. A partir de 1725 en fait, à partir de 1748 en droit, nous dit M. Lepointe. Ce sont eux qui ont organisé les Archives du clergé de France.

5. M. Lepointe analyse longuement le règlement réformateur de 1770, mais ne nous dit rien de l'application.

Digitized by Google

de Louis XV (dons gratuits et arrérages des rentes) à 213 millions et demi, soit annuellement 3,600,000 livres environ. Mais plus instructive est la comparaison de deux groupes d'années, pris l'un dans la première partie du règne, l'autre dans la seconde ; elle donne, pour la contribution totale annuelle, d'un côté 2,542,000 livres environ, de l'autre 4,426,000 livres. Celle-ci s'est donc notablement accrue. Si l'on évalue à 60 millions l'ensemble des revenus du clergé à cette époque (chiffre hypothétique, il est vrai), on doit admettre que la proportion des charges du clergé à ses revenus a passé, entre 1735 à peu près et 1772, de 1 /22e à 1 /18e [1].

Les deux volumes que M. VILLAT a consacrés à la *Corse de 1768 à 1789* [2] ne relèvent pas uniquement de l'histoire administrative, mais aussi de l'histoire politique, puisque l'auteur y étudie d'abord la façon dont la Corse fut réunie au royaume par la diplomatie de Choiseul, puis comment elle fut soumise, après l'échec de l'insurrection que dirigea Paoli. Mais ce n'est là, si l'on peut dire, qu'une préface — un peu longue, car il ne semble pas que tout un chapitre fût nécessaire pour élucider le véritable caractère du traité franco-génois du 15 mai 1768 [3]. En tout cas, le véritable intérêt de l'étude est d'exposer l'œuvre administrative de l'ancien régime finissant dans la dernière acquisition territoriale de la monarchie. M. Villat distingue avec raison trois périodes : celle des années troublées qui suivent l'annexion et qui se prolongent jusqu'à la mort de Louis XV ; celle des « réalisations », de 1774 à 1785 ou 1786 ; enfin celle des années qui précèdent immédiatement la Révolution. Pendant la première, l'organisation et l'assimilation sont encore gênées par les rancunes, les défiances, les malentendus ; elles le sont aussi par les conflits entre le comte de Vaux, premier gouverneur général, et l'intendant Chardon, puis entre Marbeuf, qui succède au comte de Vaux en avril 1770, et son adjoint le comte de Narbonne. Pourtant la consulte de septembre 1770 prête, au nom de la nation corse, le serment de fidélité au roi, et le nouveau régime s'installe. C'est à la deuxième période que la majeure partie du second volume est consacrée. M. Villat y a étudié à fond, et je dirais volontiers avec amour, l'administration du comte de Marbeuf et de l'intendant Ber-

1. Le volume est complété par d'utiles appendices : comptes des frais d'une assemblée générale, liste des agents généraux ; détail du département de 1760 ; état des revenus des diocèses du clergé de France d'après les départements de 1765 et de 1770, etc.

2. Louis VILLAT, *La Corse de 1768 à 1789*. Besançon, Millot frères, 1925, 2 vol. in-8°, XXXI-350 et 495 p., 20 appendices à la fin du second volume.

3. Je ne crois pas qu'il était besoin d'un long développement pour justifier Choiseul d'avoir négocié avec Gênes l'acquisition de la Corse. D'autre part, M. Villat tient beaucoup à prouver : 1° que la cession de la Corse était définitive en dépit des réserves apparentes introduites dans le traité de 1768 ; 2° que la Corse n'a pas été « vendue » par Gênes à la France. Sur le premier point, nous sommes tout à fait d'accord, et M. Villat a raison de dire : « Peu importent les formules... » Mais alors, pourquoi attache-t-il aux « formules » une subite importance, lorsqu'elles servent à dissimuler la vente? N'employons pas le mot, s'il déplaît à M. Villat. Mais est-il contestable que la Corse fut cédée par Gênes contre un ensemble d'avantages d'ordre financier que le traité lui assurait?

Digitized by Google

trand de Boucheporn, si unis dans leurs efforts qu'il est impossible, le plus souvent, de distinguer la part personnelle de l'un et de l'autre dans l'œuvre commune. Peut-être exagère-t-il quelque peu la valeur des réalisations, en particulier dans le domaine économique ; il est bien obligé lui-même, lorsqu'il en vient au détail, de reconnaître que presque toutes les tentatives faites pour développer l'agriculture, l'industrie, le commerce ont échoué ou n'ont que très médiocrement réussi. Pouvait-il en être autrement? Du moins le gouvernement monarchique avait-il fait preuve d'une bonne volonté certaine et qui ne fut pas tout à fait infructueuse. En matière administrative, son effort fut plus intéressant encore, et M. Villat a raison d'en louer la souplesse. Le ministre[1], guidé par Marbeuf, eut le grand mérite d'adapter autant qu'il le put les institutions françaises aux mœurs locales. Non seulement il n'exigea de l'île qu'une contribution très modique, mais, après quelques tâtonnements et sur la proposition des Corses eux-mêmes, il accepta qu'elle fût payée en nature, d'après un système très analogue à celui de la dîme. Quant à l'organisation judiciaire, elle fut sans doute rapprochée de l'organisation française, et le Conseil supérieur, installé à Bastia, fut une cour souveraine, toute semblable, par ses attributions, à celles du royaume : mais la vénalité des offices n'y fut point introduite ; les membres en furent nommés par commission et appointés ; de plus, un certain nombre de sièges y furent réservés aux Corses. Il faut bien croire que la longue administration de Marbeuf, un peu rude peut-être, fut bienfaisante, puisque, après les quelques années troublées qui suivirent sa mort, la Corse fut heureuse et fière de députer aux États-Généraux et prit l'initiative d'exiger (le mot n'est pas trop fort) le vote du décret du 30 novembre 1789, qui proclama l'île « partie intégrante de l'Empire français ». Dès lors, l'annexion de la Corse n'avait plus pour base le traité conclu avec Gênes le 15 mai 1768, dont les Corses s'étaient toujours refusés à reconnaître la légitimité, mais la propre volonté de la nation[2].

Deux études d'histoire toute locale nous apportent quelques indications intéressantes : celle de M. Jean DE MONTENON sur *Un corps de ville provincial à la veille de la Révolution*[3] (Poitiers), et celle de M. Pierre PINSSEAU sur l'*Élection de Gien au XVIII^e siècle*[4]. Elles ne sont pas sans défaut. M. de Montenon se propose de publier, sous forme d'analyses, les registres du corps de ville de Poitiers au XVIII^e siècle. En attendant, il nous donne un volume

1. La Corse, comme les autres provinces récemment acquises, dépendait du secrétaire d'État de la Guerre.

2. M. Villat fait remarquer avec raison que le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes a été reconnu pour la première fois par l'Assemblée nationale à l'occasion de la Corse et non pas, comme on le dit presque toujours, à propos d'Avignon et du Comtat.

3. J. DE MONTENON, *Un corps de ville provincial à la veille de la Révolution*. Poitiers, Société française d'imprimerie, 1923, in-8°, XII-232 p. ; prix : 12 fr.

4. Pierre PINSSEAU, *L'élection de Gien (1685-1790)*. Paris, Jouve et C^ie^, et Orléans, René Houzé, 1924, in-8°, 120 p.

Digitized by Google

assez disparate, qui comprend : l'examen des principaux édits et arrêts du conseil relatifs à l'administration municipale de 1692 à 1771 ; l'agenda annuel du corps de ville de Poitiers, c'est-à-dire le tableau des actes accomplis par la municipalité à date fixe ; un aperçu des principales activités du corps de ville sous l'administration des deux derniers maires, de 1773 à 1789. L'auteur ne nous cache pas son but, qui est de nous montrer le loyalisme et le dévouement à l'intérêt public de l'ancienne bourgeoisie française. De là quelque optimisme. Mais il nous fait connaître avec précision l'organisation et le fonctionnement des institutions municipales, et son étude des édits et arrêts met en belle lumière un fait d'ailleurs bien connu : le caractère purement fiscal de la législation d'ancien régime, en ces matières comme en beaucoup d'autres. — M. Pinsseau n'a pas un moindre optimisme. Il estime que le dixième fut « la réalisation presque complète des idées chères à Boisguilbert dans son *Détail de la France* et à Vauban dans sa *Dîme royale* » ; que l'inégalité fiscale était bien moindre qu'on ne le dit et que les privilégiés étaient « sévèrement taxés » par les vingtièmes ; enfin que la réforme financière se faisait peu à peu, mais sûrement, vers la fin de l'Ancien régime et qu'elle se serait achevée si la Révolution n'était pas survenue. Mais on trouvera, dans son étude, un grand nombre de renseignements précis et sûrs, en particulier sur le contentieux de la taille[1].

HISTOIRE ÉCONOMIQUE. — L'œuvre capitale est ici la thèse de M. Marcel ROUFF sur les *Mines de charbon en France au XVIII^e siècle*[2]. M. Rouff détermine très nettement, dans sa préface, les limites de son étude. Après l'essai de régimes successifs qui tous ont échoué — liberté d'exploitation, concession de toutes les mines à un fermier unique, contrôle d'un grand maître des mines et minières — l'édit de 1744, préparé par Trudaine pour le contrôleur Orry, a posé les principes d'un régime nouveau : propriété des mines au roi, qui en délègue l'exploitation à des tiers, sous son contrôle. Une période s'ouvre alors, pendant laquelle l'exploitation des mines s'organise, financièrement et industriellement ; elle s'étend jusqu'au vote de la loi de 1791 par la Constituante. C'est elle que M. Rouff étudie.

Toute une première partie est consacrée à l'édit de 1744 : étude juridique, sans doute, mais animée d'esprit historique. M. Rouff ne néglige aucune des origines de la législation nouvelle, politiques, financières, économiques, sociales. Il insiste sur le déboisement et la disette de bois vers le milieu du XVIII^e siècle, au moment même où la demande de combustible s'accroît avec les progrès de l'industrie. Il insiste sur les méfaits économiques de la petite exploitation, liée au respect des droits du petit propriétaire sur le sous-sol. C'est précisément ce droit que supprime le règlement de 1744 ou, plus

1. On s'étonne de n'y rien trouver sur les tentatives de réforme de la taille au cours du XVIII^e siècle. Aucun essai n'aurait été tenté dans l'élection de Gien?

2. Marcel ROUFF, *Les mines de charbon en France au XVIII^e siècle (1744-1791)*. Paris, Rieder, 1922, in-8°, LXI-624 p. ; prix : 35 fr.

Digitized by Google

exactement, qu'il attribue au roi seul. Réforme indispensable, sans laquelle les grandes exploitations houillères étaient irréalisables. Mais il ne faut pas en méconnaître les conséquences. M. Rouff note très justement que la législation nouvelle transformait la notion même de propriété, en faisant du tréfonds une propriété collective de la nation, représentée par le roi, et il ne s'étonne pas de la résistance acharnée — inintelligente peut-être, mais combien naturelle ! — des petits propriétaires du sol. Comment ceux-ci pouvaient-ils admettre sans protestation que la surface seule de leur champ fût désormais leur propriété ; que le sous-sol appartînt au roi et que le roi pût en déléguer la jouissance à un tiers ; enfin, qu'au nom de ce principe nouveau il ne leur restât pas même la surface, puisqu'ils étaient obligés de l'abandonner, contre indemnité il est vrai, aux nouveaux propriétaires du sous-sol? C'était toute une classe de petits exploitants réduite au salariat : une telle transformation sociale ne pouvait s'accomplir sans lutte.

Dans la seconde partie du livre, M. Rouff étudie l'organisation industrielle et financière de l'exploitation houillère au XVIII^e siècle. Sur le second point, en particulier, son étude est riche en résultats nouveaux. Mais peut-être les historiens s'intéresseront-ils davantage encore à ce qu'elle nous apprend sur l'origine sociale des chefs d'industrie qui présidèrent à l'organisation des mines. Le plus grand nombre d'entre eux sortent de la noblesse : c'est un marquis de Castries qui exploite la Grand'Combe, un marquis de Solages qui crée la Compagnie de Carmaux, un prince de Croy qui organise celle d'Anzin. On pourrait en citer bien d'autres : et voici tout un chapitre suggestif sur l'effort que tentèrent beaucoup de nobles, pendant les dernières années de l'Ancien régime, pour reconstituer leur fortune en s'associant au progrès industriel. Bien entendu, parmi ces grands hommes d'affaires, on trouve aussi beaucoup de bourgeois ; et c'est à l'un des plus représentatifs d'entre eux, Tubœuf — le créateur des bassins houillers du Gard — que M. Rouff a consacré sa thèse complémentaire[1].

Il y a bien des choses dans le livre de M. MUSART sur la *Réglementation du commerce des grains au XVIII^e siècle*[2]. M. Musart y étudie d'abord, ainsi qu'un sous-titre l'indique, la théorie de la réglementation, telle que la présente Delamare dans son *Traité de la police*. Mais il résume ensuite les régimes divers qui se sont succédé de 1760 à 1789, avec Bertin, L'Averdy, l'abbé Terray, Turgot, Calonne. Il se demande enfin si la police traditionnelle, qui eut pour elle, pendant presque tout le XVIII^e siècle, le roi, les officiers royaux et le peuple, n'était pas plus sage qu'on ne l'a dit et dans une certaine mesure nécessaire. La thèse de M. Musart sur les bienfaits de la police ne m'a pas semblé très convaincante. Quant à l'histoire des variations de la politique

1. M. ROUFF, *Tubœuf, un grand industriel français au XVIII^e siècle*. Paris, Société nouvelle, s. d., in-8°, 126 p.

2. Ch. MUSART, *La réglementation du commerce des grains en France au XVIII^e siècle. La théorie de Delamare*. Paris, Champion, 1922, in-8°, 266 p. ; prix : 10 fr.

Digitized by Google

royale en matière de commerce des grains, il va sans dire qu'elle est un peu superficielle et d'ailleurs elle n'étudie guère que les textes législatifs. Du moins a-t-elle été faite avec un louable souci d'exactitude et pourra-t-elle rendre quelques services aux lecteurs pressés.

Mais bien plus utile est l'étude approfondie d'une question restreinte, comme celle qu'a traitée M. René GIRARD : *L'abbé Terray et la liberté du commerce des grains*[1]. M. Girard nous montre combien peu systématique a été, dans ce domaine, la politique de l'abbé Terray. Il n'a pas de doctrine. Tout au plus partage-t-il, à l'égard de la liberté, la prévention du Parlement, dont il était « une des meilleures têtes » ; il la croit trop favorable aux propriétaires ; il voudrait, comme les économistes, un « juste prix » qui sauvegardât les intérêts des producteurs, sans pourtant sacrifier ceux des consommateurs ; mais il se figure que seule l'administration a les moyens de le réaliser. Ce sont, en tout cas, les circonstances qui le conduisent, bien plus que des théories. Dès 1769, la cherté commence. L'exportation, qui a presque cessé par les ports, continue par les frontières de l'Est et du Nord, alors que l'Allemagne et les Pays-Bas ne nous envoient plus de grains. Ce sont aussitôt les provinces de l'Est qui réclament le retour à l'interdiction et l'arrêt du 14 juillet 1770, qui la prononce, ne fait d'ailleurs qu'appliquer l'édit de 1764, puisque celui-ci n'autorisait la libre exportation qu'autant que le prix du blé n'atteindrait pas un certain taux. De même, ce sont des raisons d'opportunité qui dictent à l'abbé Terray le règlement d'octobre 1770, modifiant, dans le sens de l'ancienne police, la circulation des grains à l'intérieur. Les derniers chapitres nous montrent la mise en pratique de la législation nouvelle par Brochet de Saint-Prest, après la retraite de Trudaine de Montigny, et son échec, à partir de 1773 déjà. Quand Terray fut renvoyé, de nouveau les circonstances devenaient favorables à la liberté de circulation, que devait bientôt rétablir Turgot.

HISTOIRE SOCIALE. — Deux études relèvent à peine de l'histoire, et je me contenterai, sans en discuter la valeur, de les signaler brièvement : ce sont celle de M. HUBERT sur les *Sciences sociales dans l'Encyclopédie*[2] et celle de M. SIMAR sur la *Formation de la doctrine des races*[3]. La question que s'est proposé de résoudre M. Hubert est celle-ci : les auteurs de l'Encyclopédie n'ont-ils pas eu d'autre souci que de décrire objectivement l'état des différentes sciences, et par conséquent celui des sciences sociales, vers 1750 ; ou bien, l'Encyclopédie, par l'orientation doctrinale des articles qui la composent, contient-elle implicitement une théorie sociologique qu'il soit possible de déga-

1. R. GIRARD, *L'abbé Terray et la liberté du commerce des grains* (Bibliothèque de la Faculté des lettres de Paris). Les Presses universitaires, 1924, in-8°, XXII-131 p. ; prix : 10 fr.

2. René HUBERT, *Les sciences sociales dans l'Encyclopédie*. Paris, Félix Alcan, 1923, in-8°, 368 p. ; prix : 20 fr.

3. Th. SIMAR, *Étude critique sur la formation de la doctrine des races au XVIII^e siècle et son expansion au XIX^e siècle*. Bruxelles, Hayez, 1923, in-8°, 395 p.

Digitized by Google

ger? M. Hubert ne retient d'ailleurs, dans ce volume, que deux problèmes alors posés par la science sociologique : celui de la signification attribuée aux phénomènes religieux et celui de la genèse et de l'évolution des institutions politiques. Sa conclusion est qu'il y a dans l'Encyclopédie un ensemble de tendances communes, si divers que soient les encyclopédistes, et il y découvre « d'une part l'esquisse d'une philosophie de l'histoire, d'autre part le dessin assez net d'une théorie des origines sociales ». La première est celle de l'unité spécifique des races humaines ; d'après la seconde, les encyclopédistes ont conçu la société comme une institution naturelle, née des besoins et des instincts de la nature sensible, qui constitue pour eux le tout de l'homme. On voit que la critique du livre de M. Hubert appartient beaucoup plus aux sociologues qu'aux historiens. Quant au livre de M. Simar, il dépasse largement le cadre de ce Bulletin, puisqu'il étudie, plus longuement encore que la formation de la doctrine des races au XVIII^e siècle, son expansion au XIX^e, et les préoccupations qui y dominent sont d'ailleurs de nature philosophique beaucoup plus qu'historique ; son vrai but est de réfuter les théories raciales des pangermanistes, en montrant qu'elles n'ont pas de fondement scientifique.

Nous revenons un peu plus à l'histoire avec M. ABENSOUR et sa thèse sur la *Femme et le féminisme avant la Révolution*[1] — bien vaste sujet, aux contours indécis, que M. Abensour ne s'est pas efforcé de préciser. Il faut prendre le titre comme annonçant deux parties : d'abord la femme avant la Révolution (en réalité au XVIII^e siècle) ; puis le féminisme. La première est très étendue et comporte, après une étude juridique assez précise sur la condition sociale de la femme, une autre étude, qui l'est nécessairement beaucoup moins, sur le rôle de la femme dans la société. Ici, que ne trouvons-nous pas? L'éducation des jeunes filles au XVIII^e siècle ; la femme et la vie de cour ; le rôle politique des femmes sous Louis XIV et sous Louis XVI ; M^me de Pompadour et Marie-Antoinette ; la femme et les salons ; la femme dans l'industrie les couvents de femmes ; la littérature féminine, etc. On pense bien que M. Abensour n'a pas eu le temps d'approfondir tant de sujets divers et dont les rapports avec le féminisme ne s'aperçoivent pas toujours très bien. A celui-ci sont consacrées 107 pages, la moindre partie du volume. Encore ne suis-je pas certain que M. Abensour n'y exagère pas quelque peu l'abondance de la littérature féministe au XVIII^e siècle. Ce qui frappe, en tout cas, dans ce qu'il nous dit sur les écrivains féministes de ce temps, ce sont leurs contradictions, l'inconsistance de leur doctrine. Et l'on se demande si ce féminisme balbutiant méritait un si gros volume, dont il ne parvient à occuper qu'une petite partie. A dire vrai, y avait-il place pour un mouvement féministe proprement dit, dans un siècle où le rôle social des femmes était peut-être, toutes proportions gardées, plus grand qu'aujourd'hui, mais où par contre le

1. ABENSOUR, *La femme et le féminisme avant la Révolution*. Paris, Ernest Leroux, 1923, in-8°, XXII-477 p.

Digitized by Google

hommes eux-mêmes, qui n'étaient que des sujets, ne jouissaient pas encore de ces droits politiques, dont la conquête est le principal objet du féminisme contemporain?

Le sujet du dernier livre de M. Henri SÉE, *L'évolution de la pensée politique en France au XVIII^e siècle*[1], est aussi vaste au moins que celui de M. Abensour; mais M. Sée n'a pas prétendu en donner autre chose qu'une esquisse. L'œuvre n'est pas entièrement nouvelle : il y a quelques années déjà, M. Sée avait publié sur les idées politiques en France au XVIII^e siècle un recueil d'analyses et d'extraits des principaux écrits politiques du siècle. Dans ce nouveau volume, nous trouvons l'exposé synthétique de la pensée politique, suivie dans son évolution. D'autre part, M. Sée insiste davantage sur les origines des idées nouvelles dès la fin du XVII^e siècle et sur l'influence des idées anglaises; il a introduit aussi quelques chapitres nouveaux, sur la doctrine politique et sociale de Turgot, par exemple, ou sur la doctrine politique des parlements. Il a essayé, enfin, de réunir quelques indications sur la manière dont les nouvelles idées ont pu se répandre, particulièrement pendant les trente dernières années de l'Ancien régime[2]. Comme tous les livres de M. Sée, celui-ci est clair, facile à lire et rendra de grands services aux étudiants.

Ce sont deux jolis volumes, et d'agréable lecture, que nous a donnés le comte DE LUPPÉ : *Les jeunes filles à la fin du XVIII^e siècle* et les *Lettres de Geneviève de Malboissière*[3]. Dans le premier, M. de Luppé étudie l'éducation des filles pendant la période de fermentation et d'idées nouvelles qui commence vers 1750 et qui s'achève par la Révolution. Il précise son point de vue dans la préface; il étudiera sans doute les conceptions pédagogiques; mais ce qu'il voudrait saisir surtout, c'est l'influence des doctrines sur l'opinion; c'est plus encore la vie même des jeunes filles. Sujet délicat entre tous, que la rareté des témoignages directs — mémoires ou correspondances — rend particulièrement difficile à traiter. Aussi, M. de Luppé ne s'est-il fait l'historiographe que d'une certaine classe de jeunes filles, celles qui appartiennent à l'aristocratie, noble ou bourgeoise. Encore ne se dissimule-t-il pas le caractère fragmentaire et incomplet des résultats qu'il nous présente. Ceux-ci ont du moins le mérite d'être toujours précis et c'est, malgré tout, avec grand profit, comme avec grand plaisir, que nous suivons, sous la conduite de M. de Luppé, la jeune fille de l'enfance à l'adolescence, au couvent ou dans la famille, puis jusqu'au mariage ou jusqu'au cloître. L'un des principaux

1. Henri SÉE, *L'évolution de la pensée politique en France au XVIII^e siècle*. Paris, Giard, 1925, in-8°, 398 p.; prix : 25 fr.

2. Une série de monographies provinciales sur la diffusion des idées nouvelles serait bien nécessaire.

3. Comte DE LUPPÉ, *Les jeunes filles à la fin du XVIII^e siècle* et *Lettres de Geneviève de Malboissière*. Paris, Champion, 1925, in-8°, VIII-249 p. et XXXV-380 p.; prix : les deux volumes, 40 fr.

Digitized by Google

documents dont s'est servi M. de Luppé, c'est la correspondance de Geneviève de Malboissière avec son amie Adélaïde de Méliand ; témoignage de première valeur (mais si personnel !) qu'il nous offre dans une bonne édition critique, précédée d'une introduction et accompagnée de notes, qui nous permettent d'en comprendre tous les détails.

POLITIQUE ÉTRANGÈRE. — L'histoire de la politique européenne au XVIIIe siècle, si complexe et parfois si obscure, peu à peu s'élucide. Nous connaissions déjà l'époque de la Régence et celle du ministère du duc de Bourbon par les ouvrages de MM. Émile Bourgeois et Jean Dureng et par celui de dom Leclercq, la période de la guerre de la Succession d'Autriche et de la guerre de Sept ans par ceux du duc de Broglie et de M. Richard Waddington. Mais l'époque de Fleury n'avait pas encore été suffisamment étudiée. M. Paul VAUCHER comble cette lacune avec sa thèse sur *Robert Walpole et la politique de Fleury de 1731 à 1742*[1].

Les négociations entre-croisées des cabinets de Saint-James et de Versailles y sont exposées avec précision et peut-être avec une abondance de détails presque excessive. Du moins ce récit un peu chargé épuise-t-il tout ce que contiennent les correspondances inédites conservées, soit aux archives du ministère des Affaires étrangères à Paris, soit au Record Office ou plus encore au British Museum à Londres, soit à Houghton Hall, l'un des châteaux de Robert Walpole. M. Vaucher n'a pas manqué d'étudier aussi de très près les Mémoires contemporains, les journaux et tous les écrits de circonstance qu'il lui a été possible d'atteindre, et cette ampleur de la documentation, critiquée d'ailleurs avec soin, est l'un des mérites incontestables de son livre. Mais ce qui en fait surtout l'intérêt, c'est que M. Vaucher ne sépare jamais la politique étrangère de Robert Walpole de sa politique intérieure et des vicissitudes de la situation parlementaire ; il nous fait ainsi mieux comprendre les raisons qui dictèrent à Walpole sa politique de paix. Quant aux conclusions qui se dégagent de cette étude si précise, elles sont, au total, plus favorables à Fleury qu'à Walpole. M. Vaucher ne cherche à dissimuler ni les faiblesses du vieux cardinal, ni les services que lui ont rendus, à certains moments critiques, la fermeté et l'activité de Chauvelin ; mais il semble bien que Fleury eut plus de clairvoyance que Walpole et qu'il sut préparer l'avenir, tout à la fois en rapprochant les cours de France et d'Autriche et en isolant l'Angleterre. Mais on sait que l'ouverture de la succession autrichienne, puis la cabale des Noailles et des Belle-Isle rendirent vaine l'œuvre patiente dont les événements de 1738 et de 1739 avaient paru, un moment, assurer le succès.

Les éléments nouveaux que l'étude de M. Vaucher apporte à notre connaissance de la politique européenne au XVIIIe siècle compensent amplement

1. Paul VAUCHER, *Robert Walpole et la politique de Fleury (1731-1742)*. Paris, Plon-Nourrit, 1924, in-8°, XI-465 p.

Digitized by Google

quelque indécision dans la mise en œuvre. Le livre ne répond pas tout à fait à son titre, en ce sens que, si Robert Walpole y est bien au premier plan dans la seconde partie du volume, c'est plutôt du point de vue français (je veux dire du point de vue de Fleury) que M. Vaucher considère les événements jusqu'au troisième traité de Vienne, dont la conclusion fit apparaître l'isolement du roi d'Angleterre en Europe. Et surtout l'intérêt qu'a pris M. Vaucher à suivre les péripéties des débats parlementaires, pendant les dernières années du ministère de Walpole, l'a parfois entraîné à les considérer un peu trop en eux-mêmes, alors qu'ils n'avaient pas toujours de rapports directs avec l'évolution de la politique étrangère. Mais l'essentiel n'est-il pas qu'il nous instruise? Ces derniers chapitres sont peut-être parmi les plus neufs du livre.

Les trois volumes de M. Marc DE GERMINY, *Les brigandages maritimes de l'Angleterre*[1], de 1715 à 1815, ont dû plaire à beaucoup de lecteurs : ils flattent une opinion très répandue, ils sont vivants et se lisent sans peine. Mais on n'y trouvera pas l'impartialité, qui est le premier devoir de l'historien. Le titre même de l'ouvrage en avertit, puisque M. de Germiny prétend y étudier, non pas seulement les actes de piraterie dont la marine anglaise s'est rendue coupable au cours de sa longue histoire, mais toute cette histoire, où il ne voit guère que « brigandages ». Faut-il ajouter que l'esprit de polémique s'y manifeste par de très fréquentes allusions aux événements actuels? La polémique s'accorde mal avec l'histoire.

M. François CHARLES-ROUX, qui nous a déjà donné de bonnes études d'histoire diplomatique, s'est demandé si l'Angleterre avait eu, dès le XVIII^e siècle, une politique égyptienne. De là son volume sur l'*Angleterre, l'isthme de Suez et l'Égypte*[2]. Les conclusions en sont intéressantes. M. Fr. Charles-Roux établit d'abord que, pendant les trois premiers quarts du XVIII^e siècle, les Anglais n'ont jamais songé à s'ouvrir par Suez une route commerciale vers l'Inde. Puis se sont produites quelques tentatives tout individuelles et sans résultats durables. En 1775, un commerçant nommé Bruce obtient du pacha d'Égypte la promesse qu'il ouvrira Suez au commerce anglais ; mais la Porte interdit au pacha de tenir parole. Vers 1779, un autre marchand anglais, Baldwin, reprend les projets de Bruce, mais il n'est pas soutenu par l'ambassade d'Angleterre à Constantinople et ne tarde pas à quitter le pays. A la même époque, la politique de Vergennes en Égypte est une politique d'abstention. A partir de 1784, au contraire, le marquis de Castries, ministre de la Marine, adopte une politique plus active et charge Choiseul-Gouffier, ambassadeur à Constantinople, de mettre à exécution ses

1. Marc DE GERMINY, *Les brigandages maritimes de l'Angleterre*. Paris, Champion, 3 vol. in-16, 1925. — T. I : *Sous le règne de Louis XV*, XXII-322 p. ; t. II : *Sous le règne de Louis XVI*, 232 p. ; t. III : *Sous la Révolution et le Premier Empire*, 310 p.

2. François CHARLES-ROUX, *L'Angleterre, l'isthme de Suez et l'Égypte au XVIII^e siècle*. Paris, Plon, s. d., in-8°, 382 p. ; prix : 15 fr.

Digitized by Google

desseins. Choiseul-Gouffier envoie au Caire un officier de marine, Truguet, qui s'entend avec le bey. Mais une expédition turque chasse le bey en 1786 et annule l'accord. De son côté, le gouvernement anglais rétablit un consulat au Caire et en confie la gérance à Baldwin ; mais il devra le supprimer dès 1793. Ce fut, en somme, l'expédition de Bonaparte en Égypte (dont M. Charles-Roux étudie les origines dans un chapitre très neuf) qui seule fit comprendre au gouvernement anglais le danger d'une occupation de l'Égypte par la France et l'importance de la question d'Égypte pour la sécurité de l'Inde anglaise.

Je ne saurais parler, sans dépasser les limites de ce Bulletin, de l'étude que Mme Arnaud-Bouteloup a consacrée au *Rôle politique de Marie-Antoinette*[1]. Je dirai seulement que, si tout le livre se présente comme une réponse à l'acte d'accusation de 1793, ou du moins comme le résultat d'une nouvelle enquête sur preuves authentiques, il prend le caractère d'une revision du procès en ce qui concerne le rôle politique de Marie-Antoinette ; de là un effort, un peu décevant, pour atteindre les intentions derrière les actes et plus encore pour apprécier la valeur morale de ces intentions. Mme Arnaud-Bouteloup s'efforce d'ailleurs de juger toujours avec impartialité, et son livre prendra place honorablement parmi ceux qui nous font connaître la vraie figure et le vrai rôle de Marie-Antoinette à la cour de France[2].

Histoire coloniale. — M. Martineau a publié, depuis mon précédent Bulletin, le deuxième tome de son grand ouvrage, *Dupleix et l'Inde française*[3]. Il y traite de la période comprise entre l'installation de Dupleix à Pondichéry, en janvier 1742, et l'exécution de la paix d'Aix-la-Chapelle dans l'Inde, au début de 1749. Après un long chapitre sur l'état de l'Inde en 1742 et sur les résultats de l'administration de Dumas, M. Martineau nous donne, en une série de paragraphes distincts, l'histoire particulière de chacun des comptoirs ; puis il étudie en détail, et campagne par campagne, ainsi que dans son premier volume, l'activité du commerce d'Inde en Inde et celle du commerce d'Europe : on trouvera là un nombre considérable d'indications menues, mais utiles. La partie principale du volume est pourtant réservée

1. Jeanne Arnaud-Bouteloup, *Le rôle politique de Marie-Antoinette*. Paris, Champion, 1924, in-8°, 372 p. Voir *Revue historique*, t. CLI, p. 205.

2. Dans un article, tiré à part, de la *Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise* (1922), et qui est intitulé *L'éminence grise de Marie-Antoinette*, M. Eugène Welvert précise le rôle de l'abbé de Vermond comme conseiller intime de la dauphine, puis de la jeune reine, et comme intermédiaire entre Marie-Thérèse et sa fille. Il estime que, si Marie-Thérèse et son ambassadeur en France, Mercy-Argenteau, ont voulu faire de l'abbé un instrument de la politique autrichienne, celui-ci ne s'y est prêté qu'avec beaucoup de réserve. Il semble bien, d'autre part, que ses efforts d'éducateur ont été promptement découragés par l'indifférence et la légèreté de Marie-Antoinette. Dès 1777, l'abbé de Vermond quitte Versailles pour s'installer à Paris et n'a plus guère d'influence sur la reine.

3. A. Martineau, *Dupleix et l'Inde française (1742-1749)*. Paris, Ernest Leroux, 1923, xvi-543 p. ; prix : 16 fr.

Digitized by Google

aux événements de guerre : expédition de Madras, siège de Pondichéry. M. Martineau s'efforce d'être équitable tout à la fois pour Dupleix et pour La Bourdonnais et d'élucider le rôle de l'un et de l'autre, dans la mesure où l'insuffisance des documents le lui permet[1]. Mais les années décisives, pour l'histoire de Dupleix et de l'Inde française, ne sont pas encore venues. Dès l'abord, M. Martineau n'a pas manqué de nous avertir que, jusqu'en 1749, Dupleix, dominé par les événements, ne fit guère que continuer l'œuvre de Dumas, si ce n'est qu'il introduisit pour la première fois les cipayes dans l'armée de terre, alors que Dumas ne les avait employés que sur la flotte. Quant à la politique territoriale, elle n'apparaîtra que plus tard. M. Martineau se contente de noter à ce sujet, en analysant la correspondance entre Dupleix et les directeurs de la Compagnie, que ceux-ci, dès avant 1749, se montraient très hostiles à tout accroissement des possessions de la Compagnie dans l'Inde. Dupleix en était donc averti, et depuis longtemps, lorsqu'il inaugura la politique d'expansion dont M. Martineau nous parlera dans son prochain volume.

BIOGRAPHIES. — Les biographies ont toujours la faveur du public, si défavorable que soit le cadre qu'elles offrent à l'historien. J'ai aujourd'hui à en énumérer un certain nombre. Leur intérêt proprement historique est souvent assez mince, et c'est par l'agrément littéraire qu'elles se distinguent. Tel est en particulier la cas du joli volume où le comte DE PIMODAN nous raconte, avec précision et pittoresque, la destinée lamentable de *Louise-Élisabeth d'Orléans, reine d'Espagne*[2] ; tel est celui du dernier volume que M. BUFFENOIR ajoute à la série de ses Études sur le XVIII[e] siècle et qu'il consacre à la *Maréchale de Luxembourg*[3] : on y trouvera d'intéressants chapitres sur la maréchale de Luxembourg et Rousseau à Montmorency et sur la correspondance de la maréchale avec Rousseau ; tel est enfin le cas du livre de M. Paul D'ESTRÉE, *La vieillesse de Richelieu*, où foisonnent les anecdotes[4]. Le marquis D'ARGENSON a publié, sous le titre *Autour d'un ministre de Louis XV*[5], une partie de la correspondance privée de son ancêtre, le comte d'Argenson ; mais les extraits de lettres inédites y sont accompagnés de citations nombreuses (de Saint-Simon le plus souvent), et le tout forme une sorte de biographie fragmentaire, d'un genre assez difficile à définir.

1. Il aurait peut-être été bon d'indiquer plus nettement que le dossier du procès La Bourdonnais n'a pu être retrouvé.

2. Comte DE PIMODAN, *Louise-Élisabeth d'Orléans, reine d'Espagne*. Paris, Plon, s. d., in-16, 380 p. ; prix : 12 fr.

3. H. BUFFENOIR, *La maréchale de Luxembourg*. Paris, Émile-Paul, 1924, in-8°, VIII-256 p. ; prix : 10 fr.

4. Paul D'ESTRÉE, *La vieillesse de Richelieu (1758-1788)*. Paris, Émile-Paul, 1921, in-8°, XVI-312 p. ; prix : 10 fr.

5. Marquis D'ARGENSON, *Autour d'un ministre de Louis XV. Lettres intimes inédites*. Paris, Messein, 1923, in-16, 303 p. ; prix : 10 fr.

Digitized by Google

Beaucoup plus considérable est l'ouvrage de M. Pierre Paul sur le *Cardinal Melchior de Polignac*[1]. La vie de ce prélat grand seigneur et diplomate est mêlée à toute l'histoire diplomatique d'un demi-siècle, et par là sa biographie prend un intérêt général. M. Pierre Paul l'a rédigée surtout avec les correspondances conservées au ministère des Affaires étrangères ; aussi nous découvre-t-elle rarement la personnalité intime du diplomate. Mais ses ambassades, en particulier celle de Pologne (où Polignac dut s'efforcer en vain de faire élire roi le prince de Conti), la mission auprès du Congrès d'Utrecht et la « grande ambassade » à Rome, de 1724 à 1731, y sont étudiées dans le plus grand détail. On trouvera, en particulier, dans le livre de M. Paul, de curieuses indications sur le rôle que joua Polignac dans la querelle janséniste et surtout dans l'affaire de l'accommodement[2].

Il y a un peu de tout dans le volume du Dr Cabanès, *La princesse de Lamballe intime*[3]. Après un long chapitre sur le médecin de la princesse, Saiffert, vient un autre chapitre sur Mesmer et le mesmérisme, puis un autre encore sur la vie et la mort du prince de Lamballe ; c'est seulement ensuite qu'il est question de la névropathie de la princesse. Puis c'est toute l'histoire des débuts de la Révolution, et nous en venons à Marie-Antoinette, aux amoureux de la reine, à ses amitiés féminines (ici, nous rencontrons de nouveau la princesse de Lamballe). Dans un dernier chapitre enfin, le Dr Cabanès se pose cette question : Marie-Antoinette était-elle jolie? Dans tout cela, beaucoup d'érudition, plus que de critique, beaucoup d'ancedotes, de digressions. Ce n'est pas ennuyeux, certes. Mais quelle étrange méthode[4]!

G. Pagès.

1. Pierre Paul, *Le cardinal Melchior de Polignac (1661-1741)*. Paris, Plon-Nourrit, 1922, in-8°, xv-408 p. ; prix : 20 fr.

2. On s'étonne que M. Paul, ayant à citer la déclaration de 1682, renvoie au recueil de Documents publié en 1893 par M. Mention.

3. Dr Cabanès, *La princesse de Lamballe intime, d'après les confidences de son médecin.* Paris, Albin Michel, [s. d.], in-8°, 512 p. ; prix : 15 fr.

4. Je ne puis que citer en note deux biographies, qui appartiennent exclusivement à l'histoire des lettres : celle d'*Élie Fréron*, par le chanoine Cornou (Paris, Champion, 1922, in-8° ; prix : 12 fr.), et celle d'*Antoine-Léonard Thomas*, par M. Étienne Micard (Paris, Champion, 1924, in-8° ; prix : 15 fr.), ainsi que la vie extraordinaire d'un aventurier prussien au xviiie siècle, *Trenck*, composée par le vicomte de Jeu (Paris, Émile-Paul, 1923, in-16 ; prix : 10 fr.), qui n'a sa place à aucun titre dans le présent Bulletin.

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Gustave GLOTZ: **La civilisation égéenne.** Paris, « la Renaissance du livre ». Collection : *L'évolution de l'humanité*, dirigée par Henri Berr. Bibliothèque de synthèse historique, 1923, VIII-476 pages, avec 87 figures, 3 cartes dans le texte et 4 planches hors texte ; prix : 20 fr.

G. GLOTZ, avec la collaboration de Robert COHEN. **Histoire ancienne ; 2e partie : *Histoire grecque*, tome I : *Des origines aux guerres médiques*, fasc. 1.** Paris, « les Presses universitaires de France », 1925. Gr. in-8°, XIX-152 pages, avec un tableau synoptique et deux cartes ; prix : 10 fr.

Voici deux ouvrages étroitement liés et qu'il convient de réunir dans un même compte-rendu.

I. — Après la mort d'Adolphe Reinach, qui avait été chargé primitivement de l'œuvre, c'est à M. Glotz qu'échut la tâche difficile de faire le tableau d'ensemble de la civilisation égéenne. Après la masse formidable des découvertes faites dans tout le bassin oriental de la Méditerranée depuis environ 1876 et particulièrement dans la Crète depuis 1900 et des travaux de tout genre qui les avaient interprétées, on attendait avec impatience l'exposition synthétique de cette première civilisation méditerranéenne, de l'histoire des Minoens. Elle a été faite de main de maître par M. Glotz. Avec une érudition impeccable, avec l'union féconde d'un jugement sagace et d'une imagination divinatrice, avec le don de l'interprétation et le sens de la vie, avec le charme d'un style clair, vif et pittoresque, il a reconstitué l'histoire de la Crète et affirmé la concordance générale de la tradition avec l'archéologie. Nous ne pouvons qu'indiquer sommairement les richesses de son livre. Les quatre chapitres d'introduction exposent les données générales : géographie de l'Égéide ; histoire résumée des fouilles ; tableau chronologique qui modifie légèrement la classification d'Évans ; succession des périodes et des races depuis 6000 jusqu'à l'invasion dorienne, cataclysme vraiment historique (1200). Le livre I décrit la vie matérielle : type physique des Crétois, Méditerranéens de petite taille ; costume des hommes (pagne, caleçon, brodequins) et des femmes (jupe, corsage, corset, bonnet de formes très diverses) ; bijoux et parures ; armes défensives (bouclier, casque, cuirasse, jambières) et offensives (lance, javelot, poignard, épée, fronde, flèches) ; maisons et palais, édifiés principalement sur le type de la maison quadrangulaire, sans symétrie, avec colonnes, toits en terrasse, courettes intérieures, salles juxtaposées autour d'une cour centrale, étages superposés, drainages et canalisations, et profondément différents du palais mycénien qui continue le système continental des premiers Achéens avec le *megaron* à foyer fixe. Le livre II expose la vie sociale : clan ; famille et individu ; régime urbain ; droits très étendus de la

Digitized by Google

femme ; gouvernement du roi, du Minos, suzerain des chefs locaux, roi-prêtre avec le sceptre, la double hache (*labrys*) et peut-être avec la fleur de lis ; administration avec une bureaucratie et une comptabilité compliquées, des magasins, des ateliers (fabriques de porcelaines), des arsenaux ; armée probablement indigène et peu nombreuse ; thalassocratie crétoise qui a détruit la piraterie, colonisé les Cyclades, fondé les villes dites *Minoa ;* produits agricoles, élevage, chasse, pêche ; industrie, remarquablement développée, surtout à Gournia, la Pompéi préhistorique (métallurgie, poterie et faïencerie, sculpture, huilerie, vinification, teinturerie, pelleterie, mégisserie, travail du bois) ; commerce favorisé par le nombre des villes, des ports, par le soin de la voirie urbaine, des routes, par la création de la barque ronde et de la galère, par plusieurs systèmes de poids et mesures (babylonien, phénicien, égyptien) et par l'écriture ; relations internationales, avec les pays de l'Égée, surtout avec l'Égypte, Chypre, Rhodes, Milet, Troie, la Syrie et la Palestine, avec l'Occident (îles Ioniennes, Japygie, Sicile, Sardaigne, Baléares et sud-est de l'Espagne). La merveilleuse vie religieuse, artistique et intellectuelle du peuple crétois occupe les livres III et IV : le fétichisme avec les cultes des pierres sacrées et du pilier, des armes (double hache, bouclier), des arbres, des animaux (surtout la colombe) ; les divinités anthropomorphes, Déesse Mère aux divers aspects (plus tard, en Grèce, Dictynna, Britomartis, Ariadne), le Dieu, fils ou amant de la Déesse, Minos, taureau, Minotaure ; les lieux du culte, enclos à ciel ouvert, sur les hauteurs, autour des arbres sacrés, près des sources, grottes, autels et édicules intérieurs, cryptes ; les cérémonies religieuses, confiées surtout à des prêtresses, gestes rituels, offrandes, sacrifices, libations, lustrations, dédicaces ; les fêtes très nombreuses ; le culte des morts, l'incinération, les formes des tombes ; les jeux, partie essentielle de la vie crétoise, souvent dans de vrais théâtres de cour, danses rituelles aux sons de divers instruments, lyre, double flûte, sistre, trompette, cymbales, avec des chants lyriques, peut-être hyporchèmes, péans ; concours de gymnastique, de course, de pugilat, peut-être aussi de gladiateurs et surtout courses de taureaux ; l'art, peinture (fresques et reliefs peints), sculpture sur argile, stéatite, gypse, faïence, ivoire, bronze, métaux précieux ; orfèvrerie, damasquinerie, glyptique, céramique. Un chapitre important est consacré à la langue, presque inconnue, dont on peut retrouver un peu plus d'une centaine de mots et à l'écriture encore à déchiffrer, qui s'est développée en dehors de toute influence sémitique ou babylonienne. D'accord avec beaucoup de travaux récents, la conclusion montre l'importance du *substratum* égéen, les survivances de cette civilisation dans tout le bassin oriental de la Méditerranée, outre le maintien de l'ancienne population minoenne : procédés agricoles et maritimes ; poids et mesures ; culte, gymnastique, danse, musique, concours ; chants épiques, fonds primitif de l'épopée homérique. La civilisation égéenne est la mère de la civilisation grecque. Le livre de M. Glotz est l'introduction naturelle d'une histoire de la Grèce. Il n'a pas la prétention d'être définitif, comme l'indique déjà un appendice de corrections et d'additions, mais il constitue un cadre où entreront aisément de nouvelles découvertes et de nouvelles hypothèses.

II. — Le premier fascicule de l'*Histoire grecque* entreprise par M. Glotz montre immédiatement quel sera le caractère de l'ouvrage : à la fois une œuvre d'art et une œuvre d'érudition. C'est une forte et élégante synthèse d'histoire politique et d'histoire de la civilisation qui, répondant aux vœux et aux besoins des professeurs, des étudiants et du public lettré, condense, clarifie, coordonne dans une exposition

Digitized by Google

sobre, précise, pittoresque, avec une part raisonnable d'imagination et de divination, généralement avec le maintien de la tradition ancienne, une masse formidable de travaux et de découvertes archéologiques. Elle remplacera l'*Histoire grecque* de Curtius. Des bibliographies méthodiques au début du livre et des différents chapitres indiquent les ouvrages essentiels ; les notes donnent les principales références. Le chapitre I constitue un excellent préambule sur les conditions géographiques de la Grèce et des pays méditerranéens. Pour le chapitre II sur la *Crète préhellénique*, M. Glotz n'avait qu'à reprendre, avec quelques compléments, ce qu'il avait déjà dit sur la civilisation égéenne. Le chapitre III étudie les grandes migrations des Achéens et des Doriens, les rapports des civilisations mycénienne et crétoise, l'extension des Mycéniens, avec les nouveaux documents sur les Hittites, la guerre achéenne contre Troie, les migrations des Grecs de toutes les époques et de toutes les provenances en Asie, la formation de l'Asie grecque. M. Glotz admet avec raison, contre les théories de Beloch, la tradition classique sur l'invasion dorienne. Le chapitre IV est consacré à la période homérique. Sur la formation de l'épopée, sommairement traitée, les résultats les plus probables sont : une génération spontanée de chants populaires, une première sélection faite par des aèdes, le travail d'un poète de génie, continué par des rhapsodes, et la coexistence dans l'épopée des deux civilisations égéenne et éolo-ionienne. Elle montre donc plusieurs phases successives de la vie hellénique jusqu'à la fin des temps dits homériques, d'abord le régime du *génos* primitif avec sa propriété familiale, sa morale, le droit familial (*thémis*), le droit interfamilial (*dikè*), la cité primitive, son roi, son aristocratie, son administration ; puis une lente évolution avec ses conséquences, désagrégation du *génos*, affaiblissement de la royauté au profit de l'aristocratie ; les classes inférieures, la vie économique, les relations internationales et maritimes ; le rôle des Phéniciens, ramené à sa juste mesure, l'exploration de la Méditerranée.

Ch. LÉCRIVAIN.

Valentino CAPOCCI. **La « Constitutio Antoniniana ».** Rome, Bardi, 1925. In-4°, 136 pages, avec une phototypie. (Extrait des *Memorie della R. Accademia Nazionale dei Lincei*, Classe des sciences morales, historiques et philologiques, 6e sér., vol. I, fasc. 1.)

Le travail consacré par M. Capocci à la fameuse loi de Caracalla de 212 est un des plus intéressants et des plus complets qu'ait provoqués ce sujet important et, sur beaucoup de points essentiels, encore très obscur. Il examine et critique avec une précision et une érudition minutieuses, avec un jugement sagace et indépendant, tous les textes classiques et papyrologiques, les nombreuses études, controverses, hypothèses, antérieures et surtout postérieures à la publication du papyrus de Giessen, les éditions et restitutions de ce document. Après avoir décrit le papyrus, qui est sans doute un fragment d'un recueil de lois impériales, et les trois pièces qui nous en restent (la loi de Caracalla, un complément de l'édit d'amnistie de février 212 et un édit de Caracalla, chassant d'Alexandrie la plupart des Égyptiens), l'auteur aboutit aux conclusions suivantes : la loi de Caracalla fut promulguée peu avant ou après juillet 212 ; son caractère est essentiellement fiscal ; elle a pour objet de faire face aux énormes dépenses occasionnées par l'augmentation des

Digitized by Google

soldes militaires et les distributions aux soldats, afin de remplir le trésor en soumettant aux deux impôts, récemment doublés, du vingtième des héritages et des affranchissements, le nombre considérable des nouveaux citoyens, toujours astreints d'ailleurs aux anciens impôts ; deux raisons secondaires sont indiquées par le texte même ; d'abord l'espoir de supprimer les procès relatifs au droit des pérégrins et les demandes du droit de cité, ensuite le désir, concordant avec le synerétisme religieux de l'époque et l'introduction officielle à Rome par Caracalla des dieux égyptiens, d'amener à la religion romaine les nouveaux citoyens. Pour l'interprétation des deux lignes de la loi qui, avec les restitutions admises, indiquent la concession du droit de cité à tous les étrangers (avec deux réserves : maintien des constitutions municipales et exclusion des *deditices*), M. Capocci rejette la théorie de Mommsen et de Meyer qui, excluant la masse des provinciaux, restreindrait le bénéfice de la loi à une infime minorité ; il accepte au contraire les interprétations de Jouguet, de Pasquali et de Segrè. Selon ces érudits, le droit de cité a bien été accordé à tous les pérégrins, car le mot *deditices* se rapporte non aux gens, mais aux villes ; la loi maintient les divers régimes des villes, sauf ceux des villes déditices, stipendiaires, que l'empereur veut probablement pouvoir modifier, comme paraît l'avoir fait Caracalla pour des villes de Gaule. L'édit a sans doute laissé subsister quelques conditions spéciales, Latins Juniens, affranchis déditices, peut-être quelques catégories inférieures d'Égyptiens. La concession du droit de cité, dans des diplômes de retraite, à des *equites singulares*, des *classiarii*, des *auxiliarii*, postérieurement à 212, s'explique parce que ces soldats restent des Barbares, comme la masse des déditices établis sur le sol romain à titre de soldats ou de colons, en gardant leur droit indigène, sauf concession spéciale du droit de cité. Cette explication de la loi de Caracalla est tout à fait séduisante et vraisemblable.

Ch. LÉCRIVAIN.

N. S. B. GRAS. **A history of Agriculture in Europe and America.** New-York, F. S. Crofts, 1925. In-8°, XXVII-444 pages, 6 figures, index.

On retrouvera dans ce livre les qualités qui distinguaient *An Introduction to Economic History* du même auteur (1922). Assurément une histoire de l'agriculture en 400 pages ne peut être complète. Mais celle-ci est beaucoup mieux qu'un résumé scolaire. C'est une vue d'ensemble, avec assez de détails précis et concrets pour qu'on ne perde jamais le sentiment de la réalité. Une part à peu près égale est faite à l'évolution de la technique agricole, à l'histoire de la propriété foncière, à l'histoire sociale des classes rurales. Si le plan pèche parfois en ce sens que le même sujet est repris sous des formes diverses, il y a du moins harmonie entre les parties, et rien d'essentiel n'est négligé.

Comme dans l'ouvrage ci-dessus cité, les commentaires et les notes bibliographiques donnés en fin de chapitre provoquent la réflexion et accroissent la valeur de cet excellent manuel.

Les deux premières parties sont consacrées à l'agriculture européenne, avant et après la fin du moyen âge. L'auteur a résumé avec clarté les théories récentes sur le manoir. Nos étudiants trouveront chez lui un exposé très commode de la question des enclosures et de la révolution agricole, soit en Angleterre, soit dans le

Digitized by Google

pays des physiocrates. Ils profiteront d'une étude très soignée de l'agriculture irlandaise, considérée comme de trois siècles en retard sur celle de l'Angleterre. Je ne relève dans cette deuxième partie qu'une seule grosse lacune : l'histoire technique de l'agriculture française entre 1763 et 1860 est expédiée en deux lignes. Il n'y a rien, par exemple, sur le travail agronomique au temps de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, bien que l'auteur ait lu des livres français et séjourné en France. Pour les pays autres que l'Angleterre et la France, il a besoin d'être complété par les travaux d'Henri Sée.

Un chapitre sur la propriété foncière sert de transition entre les parties européennes et la partie américaine du sujet. Celle-ci présente naturellement pour nous un intérêt particulier. Elle dispense les non-spécialistes de lire l'immense littérature consacrée outre-Atlantique à ces questions. Elle éclaire bien des aspects de la vie politique et sociale du Nouveau Monde (naturellement Amérique est pris à peu près exclusivement comme synonyme d'États-Unis). L'auteur insiste (p. 260-262) sur l'importance de la pleine propriété terrienne en Nouvelle-Angleterre comme une des causes de la révolution. Ce système, si différent du régime anglais, fut étendu aux autres colonies, en 1779 à la Virginie et à la Pensylvanie, en 1786 à New-York. En ce sens, la révolution américaine fut, comme la française, une révolution agraire, que la *North West Ordinance* étendit aux nouveaux territoires.

Dans toute cette histoire, un rôle essentiel a été joué par une plante américaine, le maïs, récolte précieuse pour les hommes et le bétail et en même temps moyen de lutte contre les mauvaises herbes. Ensuite viendra le rôle du blé et du coton, symboles de l'opposition entre le Sud et le Nord, *cotton versus wheat*, procès historique dont la guerre de Sécession est la péripétie culminante.

Le lecteur européen goûtera particulièrement le portrait, écrit avec précision et humour, du fermier américain moderne (p. 356-358 et p. 362) : « Le fermier américain a été d'abord un nomade, ensuite un cultivateur qui épuisait le sol, en troisième lieu un cultivateur soigneux. Il devient un homme d'affaires ». Ce descendant des pionniers a « un œil sur la ferme et un autre sur le marché... C'est un homme cultivé, peut-être un gradué d'un collège d'agriculture... Il est de moins en moins un paysan-cultivateur et de plus en plus un fermier capitaliste ». Ainsi s'expliquent et son rôle dans la vie politique de l'Union, et son attitude dans les questions de tarifs douaniers et d'organisation bancaire, et aussi la place tenue aux États-Unis par l'enseignement agricole et les services publics de l'agriculture.

Quelques critiques. P. 122 : la révolution paysanne de 1918 est présentée comme trop exclusivement russe ; elle atteint, à divers degrés, toute l'Europe centrale et les pays baltiques. L'auteur, en raison même de ses connaissances économiques générales, perd quelquefois de vue son sujet restreint, par exemple dans l'histoire des transports (p. 138) ; évidemment l'action sur l'agriculture n'est pas douteuse, mais il y a là un peu manque de proportions. Le rôle des orfèvres (p. 143) est plus modeste que ne le dit M. Gras (voir l'introduction de M. Tawney au *Discourse upon usury* de Wilson). P. 245 : Turgot n'a pas eu le loisir de rendre le commerce des grains libre « au delà des frontières » ; il n'a pu agir, et momentanément, qu'à l'intérieur. Un lecteur français aura quelque peine à reconnaître le grand historien Fustel de Coulanges sous le seul nom de Coulanges.

Henri HAUSER.

Digitized by Google

Dr Joseph Kulischer. **Russische Wirtschaftsgeschichte.** Tome I. Iéna, Gustav Fischer, 1925. 1 vol. in-8°, XXII-458 pages ; prix : 24 m. (Handbuch der Wirtschaftsgeschichte de Georg Brodnitz.)

Excellent ouvrage, d'autant plus utile qu'il n'existe pas de livre traitant dans son ensemble l'histoire économique de la Russie, et d'autant plus méritoire que les monographies permettant de l'édifier sont encore relativement peu nombreuses. M. Kulischer nous donne bien l'impression, dès les premières pages de son volume, que le développement économique de la Russie est très en retard sur celui de l'Europe occidentale : l'économie rurale est, au moyen âge, encore en grande partie pastorale ; la féodalité a existé, dans une certaine mesure, mais sans arriver à son plein épanouissement. Les documents révèlent l'existence de l'esclavage. Contrairement à ce que l'on a parfois prétendu, la terre est, en partie, entre les mains de communautés villageoises ; cependant la grande propriété ne cesse de s'étendre ; elle reçoit d'importants privilèges, grâce à l'immunité dont jouissent non seulement les églises, mais aussi bien des seigneurs laïques. Les villes sont encore peu nombreuses et peu importantes ; le commerce extérieur est uniquement le fait des étrangers et notamment de la Hanse.

M. Kulischer décrit avec autant de netteté que de précision l'évolution économique pendant la période des XVIe et XVIIe siècles. Il insiste avec raison sur les progrès de la colonisation qui gagne à l'État russe de nouvelles contrées vers le sud et aussi vers l'est, grâce à la conquête de la Sibérie. Mais la seconde moitié du XVIe siècle est caractérisée par une régression très grave, l'établissement définitif du servage. L'auteur montre que le servage ne procède que dans une faible mesure de la législation de l'État : l'ukaz de 1597, qui permet au maître de remettre la main sur ses hommes fugitifs depuis moins de cinq ans, avait surtout pour but de protéger les petits seigneurs contre les usurpations des grands ; cet acte et ceux qui ont suivi ont pu contribuer à attacher les paysans à la glèbe. Mais il faut tenir compte surtout du fait que les anciens esclaves, les hommes réduits par leurs dettes à un demi-esclavage, les travailleurs agricoles libres se sont fondus en une seule classe de serfs, tandis que l'ancienne propriété commune des paysans disparaissait peu à peu. Le *mir* procède aussi, en grande partie, des anciens usages ; le servage et les mesures fiscales de l'État n'ont fait que favoriser une évolution antérieure. D'ailleurs l'agriculture, malgré ses progrès, n'a pas encore éliminé les anciennes formes de l'économie rurale.

Dans la même période, les villes se développent, mais elles sont encore relativement peu nombreuses et peu importantes. Elles ne se distinguent pas très nettement de la campagne. Il y a bien des métiers urbains, mais qui ne forment pas de corporations à la manière de l'Occident. Les marchés restent très différents aussi de ceux du reste de l'Europe. Le commerce n'est pas encore spécialisé et souvent, d'ailleurs, il est pratiqué par des abbayes et même par des nobles. Un fait significatif, c'est que les grandes industries qui se créent au XVIe et surtout au XVIIe siècle sont entreprises uniquement par des étrangers, surtout par des Anglais et des Hollandais. Un chapitre fort intéressant de l'auteur est consacré aux relations de la Russie avec l'Europe occidentale ; on y voit le rôle remarquable des *Merchant adventurers*, qui, au XVIe siècle, fondent Arkhangel, mais qui, au XVIIe, sont peu

Digitized by Google

peu supplantés par les Hollandais ; peut-être eût-il été bon de marquer encore plus fortement les causes auxquelles il faut attribuer la suprématie de ces derniers, à la fin du XVII^e siècle et au XVIII^e. M. Kulischer montre encore que la Russie, même au XVII^e siècle, ne connaît pas de capitalisme, bien que certains de ses marchands parviennent à accumuler des capitaux considérables. On voit bien qu'au point de vue économique et social la Russie a pâti de n'avoir pas subi la lente évolution qu'a connue, dès le moyen âge, l'Europe occidentale. Souhaitons que paraisse bientôt le second volume de cet ouvrage, qui se recommande autant par la clarté de l'exposition que par l'étendue des connaissances scientifiques [1].

Henri SÉE.

Louis W. MOFFIT. **England on the eve of industrial Revolution, a study of economic and social conditions from 1740 to 1760, with special reference to Lancashire.** Londres, P. S. King, 1925. 1 vol. in-8°, VIII-312 pages ; prix : 12 sh. 6 d.

L'auteur de ce très intéressant ouvrage, professeur dans une Université canadienne, ne s'est pas livré à des recherches dans les archives ; mais, outre qu'il a une connaissance précise de la littérature de son sujet, il a tiré un excellent parti des documents imprimés, notamment des œuvres de Defoe, d'Arthur Young, ainsi que des *Victoria County Histories*. Il étudie une période particulièrement intéressante pour l'histoire économique, celle qui précède immédiatement la révolution industrielle, et il a pris le Lancashire comme cadre de son exposé, non sans faire de nombreuses excursions dans les autres régions de l'Angleterre.

Ce volume n'est donc pas un travail de synthèse. L'auteur s'est appliqué surtout à nous donner des analyses précises des diverses questions relatives à son sujet. — Étudiant en premier lieu l'agriculture, il met d'abord en relief la technique agricole, dont il montre les grands progrès dans la première partie du XVIII^e siècle, qu'il s'agisse des procédés agricoles, de la rotation des cultures, des engrais, de l'élevage du bétail. Il n'étudie le régime de la propriété qu'en fonction de l'agriculture. C'est surtout sur la question de l'enclosure qu'il nous apporte du nouveau : il nous montre que, dans le Lancashire, elle ne s'est pas faite en vertu d'actes du Parlement, mais de conventions entre propriétaires (*agreements*) ; elle n'a pas eu non plus comme conséquences une forte diminution du nombre des exploitations, ni la dépopulation des campagnes, ni le paupérisme. Son étude relative au commerce des denrées agricoles n'est pas moins instructive ; avec une grande précision, il décrit les marchés, les diverses catégories d'opérations commerciales et d'intermédiaires, le rôle des courtiers, des marchands de grains et de bétail, des négociants-exportateurs, des brasseurs et distillateurs. Malgré l'état déplorable des routes, le commerce se développe et l'exportation, qui n'est plus gênée par des mesures prohibitives, fait de grands progrès. Un bon chapitre est consacré aux diverses classes agricoles (fermiers, domestiques, journaliers, *cottagers*), aux salaires et au mode de vie des paysans (nourriture et vêtement).

Abordant ensuite l'industrie, il place aussi au premier plan la distribution des diverses industries et la technique des fabrications. Il montre que, si un assez grand

1. Notons aussi qu'il est précédé d'une excellente bibliographie.

Digitized by Google

nombre d'inventions sont antérieures à 1760, leurs effets économiques se sont fait sentir surtout dans la période suivante, qu'il s'agisse de l'industrie métallurgique ou des textiles. A cet égard, on peut regretter qu'il n'ait pu prendre connaissance du récent ouvrage d'Ashton, *Iron and steel in industrial revolution*. Il a étudié avec un soin tout particulier l'organisation économique de la production, et son exposé est très pénétrant et nuancé : si l'industrie domestique et rurale apparaît comme prédominante, les relations entre employeurs et employés sont si variées et complexes qu'on saisit déjà le processus qui transformera la *domestic industry* en *factory system ;* sur le rôle des fabricants (*clothiers*) et des négociants-entrepreneurs, on nous apporte des données très précises. Les phénomènes commerciaux ne sont pas moins bien décrits ; on lira avec un grand intérêt tout ce que M. Moffit nous dit des marchés, des diverses sortes d'intermédiaires, des négociants, marchands en gros, détaillants et colporteurs. C'est aussi l'époque où le commerce permanent commence à déterminer la décadence des grandes foires, comme partout en Europe. Le chapitre relatif aux conditions du travail nous a semblé moins original. On ne nous montre pas assez combien il est difficile de se rendre compte des salaires, surtout dans le régime de l'industrie domestique ; et, en ce qui concerne les associations ouvrières, seules les sources manuscrites peuvent nous renseigner avec plus de précision. On pourra reprocher aussi à l'auteur de n'avoir pas assez fortement mis en valeur les idées générales qui se dégagent de ses consciencieuses recherches (il manque une conclusion générale), et de n'avoir jamais regardé au delà de la Manche, de n'avoir pas fait un usage suffisant de la méthode comparative [1].

Henri SÉE.

Gaston MARTIN. **La franc-maçonnerie française et la préparation de la Révolution**, préface de Ph. Sagnac. Paris, « les Presses universitaires de France », 1926. In-8°, XIX-306 pages.

Voici un excellent ouvrage. Sur une question si fâcheusement obscurcie par l'esprit de parti, l'auteur nous apporte des données très neuves, puisées surtout dans les archives du Grand Orient et d'un certain nombre de loges maçonniques ; une méthode critique très sûre lui a permis de détruire définitivement la légende « du complot » d'où serait sortie la Révolution ; enfin, une composition ferme et un style alerte contribuent à donner beaucoup d'attrait à son livre.

Importée d'Angleterre, vers 1725, la franc-maçonnerie n'a fait, en France, que des progrès assez lents, jusqu'au jour où, en 1773, fut créé le Grand Orient, qui lui donna une constitution vigoureuse et souple. Elle se développa alors rapidement : en 1729, on comptait environ 625 loges, comprenant 30,000 membres. Parmi ceux-ci, on trouvait des ecclésiastiques, d'assez nombreux gentilshommes et membres des Parlements, et surtout des bourgeois, hommes de loi et commerçants : tous, d'ailleurs, « de bonne compagnie », car les loges n'admettaient ni hommes du peuple ni artisans. Ses idées directrices, la maçonnerie les chercha chez les « phi-

1. Signalons cependant, dans la préface, une comparaison intéressante entre l'évolution économique de l'Angleterre au XVIII[e] siècle et celle du Canada contemporain. A l'appendice, on trouvera des tableaux statistiques intéressants, et le volume se termine par une bonne bibliographie.

Digitized by Google

losophes ». Ce sont leurs principes qu'elle se propose de répandre, sans avoir de programme politique, à proprement parler, et tout en restant respectueuse de l'autorité royale. M. G. Martin, avec beaucoup de force, montre que la maçonnerie française resta indépendante, tout à la fois, de la maçonnerie écossaise, « de la stricte observance », celle à laquelle adhérait le théocrate Joseph de Maistre, et des subversifs « illuminés bavarois ». Bien qu'humanitaire et croyant à la fraternité universelle, elle resta strictement *nationale ;* elle ne fut jamais « l'agent » de l'étranger. S'appuyant sur toute une série de documents, l'auteur s'applique à prouver que, de 1773 à 1789, la franc-maçonnerie s'efforça d'adapter aux réalités pratiques la doctrine révolutionnaire qui s'était peu à peu dégagée des écrits des philosophes ; ce fut l'œuvre des « ateliers ». Ainsi se formèrent ses principes d'égalité naturelle, de liberté, de tolérance religieuse, tels que les définira la Déclaration des droits de l'homme, enfin, de fraternité. Suivent deux bons chapitres sur la diffusion de la doctrine, sur la propagande intérieure dans les diverses classes de la société, même les plus hautes, sur la propagande extérieure au moyen de la presse, qui prend un grand développement, surtout à la veille de la Révolution[1], au moyen aussi des clubs, comme la Société des Trente, dont M. Martin montre l'origine maçonnique.

Lorsque s'ouvre la crise de 1789, la maçonnerie se trouve donc prête pour l'action. Celle-ci se manifeste dans la rédaction des cahiers (les nombreux *modèles* qu'adoptèrent les assemblées électorales du Tiers État sont en grande partie son œuvre), ainsi que dans les élections : dans quelques régions (Bretagne, Normandie, Sud-Ouest), l'auteur a pu déterminer avec précision la proportion des députés qui étaient maçons. L'aide pécuniaire que les loges ont pu donner au moment de la convocation des États-Généraux se perçoit malaisément ; mais la maçonnerie a beaucoup contribué à la création des « bureaux de correspondance », qui ont donné tant de force à la campagne du Tiers, ainsi qu'à la création du club breton (bientôt club des Jacobins), qui assurera la victoire de la Constituante. M. G. Martin a encore examiné la question de savoir si la maçonnerie a exercé une action directe sur les mouvements populaires, si par conséquent elle a, en quelque sorte, tiré les ficelles de l'agitation révolutionnaire, comme le prétendent nombre d'historiens. Il prouve de façon irréfutable que ni la prise de la Bastille, ni la Grande Peur, ni les troubles agraires ne sont son œuvre, qu'elle répugnait aux désordres, que, comme toute la bourgeoisie, elle était surtout *organisatrice* et *constructive*. Cependant, indirectement, elle a contribué à dissocier l'ancien régime, en pénétrant dans les milieux administratifs (intendants, gouverneurs, etc.) et surtout en organisant des loges militaires, au nombre de 69 ; de nombreux officiers, imbus des idées maçonniques, n'ont que mollement défendu la société existante, et c'est encore la maçonnerie qui a contribué à donner une direction à ces sous-officiers qui deviendront « l'armature » des armées révolutionnaires.

Telles sont les conclusions essentielles qui se dégagent de ce beau travail ; elles s'appuient sur de nombreux documents, étudiés avec méthode et finement interprétés. Avec beaucoup de pénétration, M. G. Martin nous explique comment la maçonnerie a pu agir, tout à la fois, sur les âmes sensibles et mystiques, sur les

1. La presse périodique joue un rôle moins important que les innombrables pamphlets qui ont vu le jour à la veille de la réunion des États-Généraux.

Digitized by Google

esprits rationalistes et sur des hommes à qui sourit tout ce qui ressemble un peu à un mystère et à une conspiration. Elle répondait, en un mot, aux aspirations et aux besoins de l'époque.

Le seul reproche que l'on pourrait adresser à l'auteur, c'est d'avoir quelque peu exagéré l'action, sinon l'influence, de la maçonnerie. Est-elle pour quelque chose dans l'attitude révolutionnaire du bas clergé en 1789? C'est assez douteux, et les documents ne le montrent pas. Est-il juste de dire que, pour les élections aux États-Généraux, il n'y a pas eu de lutte électorale? En fait, surtout dans les assemblées primaires des villes et des campagnes, on voit parfois se dessiner des luttes très vives entre paysans et bourgeois, entre le patriciat urbain et le moyen et bas Tiers; c'est ce qui apparaît notamment en Bretagne. M. Martin constate lui-même que la franc-maçonnerie, dès que se déchaîne la Révolution, perd de son influence, en raison même de sa diffusion ; les sociétés populaires, issues des sociétés patriotiques, auront un champ d'action plus étendu que les loges. On peut penser que, même si la maçonnerie n'avait pas existé, la campagne du Tiers État se serait manifestée, qu'il aurait apporté un programme de réformes, moins net, il est vrai. La maçonnerie a pu contribuer à l'éduquer, mais elle n'a pas été la seule à former ce personnel si remarquable, qui va prendre en main l'administration révolutionnaire. Ce qui est vrai, c'est qu'elle a fourni un cadre d'organisation admirablement outillé, qu'elle a contribué à orienter les esprits vers la société de l'avenir et aussi à dissocier les forces, déjà passablement ébranlées d'ailleurs, de l'ancien régime. Le grand mérite de M. Martin, c'est d'avoir combattu, avec un plein succès, la théorie du complot et celles de la « mystique révolutionnaire », si ardemment défendues par des personnes qui ne peuvent ou ne veulent pas comprendre les causes profondes de la Révolution [1].

Henri Sée.

Mason Whiting Tyler. **The European Powers and the near East, 1875-1908.** Minneapolis, 1925. In-8°, VIII-234 pages. (Research publications of the University of Minnesota.)

Professeur associé de l'Université de Minnesota, M. Mason Whiting Tyler est mort prématurément en 1923, laissant inachevé le manuscrit de cet ouvrage. Avec la collaboration de Mrs. Alice Felt Tyler, MM. les professeurs Guy Stanton Ford, Edward Meade Earle et William Stearns Davis l'ont fait paraître en le complétant.

C'est un important travail. Le sujet traité présente un grand intérêt par lui-même. Il ne s'agit pas seulement de l'Orient. L'auteur étudie la politique européenne, avec les relations des puissances entre elles à propos de la question d'Orient, avec les intérêts qu'elles ont à faire valoir dans le monde oriental, avec l'influence qu'elles y exercent, avec le contre-coup des affaires d'Orient sur la situation géné-

1. On trouvera à la fin du volume une utile bibliographie, que l'on désirerait plus complète. — C'est par inadvertance que M. Martin a qualifié Condorcet de « bourgeois ». Quant aux six paysans que la Bretagne aurait élus comme députés (p. 180), nous pouvons lui assurer que n'appartenaient à cette classe, ni Jarry, directeur des mines de Nort, ni Le Lai de Grantuguen, négociant à Lannion, ni Le Guen de Kerangal, ni Robin de Morert. Le fait n'est exact que pour « le père » Gérard, de Montgermont, et peut-être pour Corentin Lefloch.

Digitized by Google

rale de l'Europe. M. Tyler, qui veut envisager l'Europe dans son ensemble, la cherche tout au long de son ouvrage, unie telle qu'il la conçoit, et il s'étonne de ne trouver que des puissances concurrentes (p. 114, 117, 155).

Pourquoi l'auteur a-t-il commencé son récit en 1875? Il ne nous le dit pas. Ses quatre premiers chapitres, jusqu'à la page 55, forment un long préambule, dans lequel il présente la question d'Orient, la domination turque, la naissance des États balkaniques au début du XIXe siècle, et les intérêts contraires des puissances dans l'Orient méditerranéen. Les chapitres suivants, de V à IX, se succèdent suivant l'ordre chronologique : crise de 1875 et ses effets ; de la conférence de Constantinople au traité de San Stefano ; du traité de San Stefano au traité de Berlin ; les puissances et les Balkans de 1878 à 1890 ; la question arménienne et la question crétoise dans les années 1890. Les deux derniers chapitres, que l'auteur n'a pas pu rédiger complètement, traitent l'un du chemin de fer de Bagdad et de la politique germanique, l'autre de la nouvelle orientation de la politique balkanique entre 1904 et 1908, de la Macédoine et de la Bosnie, « du commencement de la fin ». La question d'Égypte n'est pas étudiée, pas plus que la question tunisienne.

Le livre de M. Tyler a tous les caractères d'une œuvre de synthèse écrite dans un dessein de vulgarisation. A l'intérieur des chapitres, les paragraphes se succèdent suivant le développement de la pensée de l'auteur. L'étude est plus ou moins poussée, suivant que la documentation est plus ou moins riche.

A défaut d'archives inédites, l'auteur a compulsé tous les livres, toutes les revues, tous les recueils de documents qu'il a pu trouver sur place ; il a utilisé les livres bleus et les livres jaunes ; exception faite pour la crise arménienne et crétoise de 1895-1898, il s'est particulièrement servi de la *Grosse Politik*, des documents diplomatiques publiés par le gouvernement allemand.

C'est peut-être la publication de ces documents qui l'a amené sinon à composer son livre, du moins à ne commencer son récit qu'en 1875, la *Grosse Politik* commençant elle-même à l'année 1870, et n'entrant dans les détails de la question d'Orient qu'à partir de 1875-1878. Souvent M. Tyler s'est laissé guider par les documents allemands ; il parle du panslavisme d'après eux, sans jamais nommer le pangermanisme. Quelquefois aussi, appuyé sur les publications anglaises et américaines, voire même françaises, bien que très peu de nos livres semblent lui être connus, il montre à l'égard de la *Grosse Politik* une certaine indépendance ; il va jusqu'à déclarer à plusieurs reprises qu'il n'arrive pas à comprendre la conduite du gouvernement allemand (p. 79, 141).

L'ouvrage de M. Tyler ne manque pas d'aperçus intéressants. Il saisit bien la question d'Orient, avec ses caractères géographiques, historiques, économiques (p. 2). Il a le sens de l'histoire générale, il montre la grande place qui revient à l'Empire ottoman dans l'histoire politique de l'Europe (p. 15). Il nous fait connaître le rôle joué par les Américains dans le développement de la nationalité bulgare (p. 35). Il apprécie bien le traité de Berlin, inspiré uniquement par les intérêts des puissances (p. 113). Il a raison de dire qu'en principe Bismarck est toujours resté favorable au système de l'alliance des trois Empereurs (p. 122), etc.

D'autres appréciations de M. Tyler prêteraient à la discussion. Est-il vrai de dire qu'avant Tricoupis la Grèce n'eut pas de grands hommes d'État (p. 32)? N'aurait-il pas fallu insister davantage sur l'influence exercée par la Révolution française dans les pays de domination turque (cf. p. 28)? L'importance attribuée à

Digitized by Google

l'année 1890 dans l'expansion économique de l'Allemagne n'est-elle pas trop grande (p. 143)? Est-il juste de dire qu'après 1890 l'Allemagne seule eut des intérêts directs dans l'Empire ottoman (cf. p. 172)?

Au total, M. Tyler a écrit un bon livre, qui peut rendre de grands services aux étudiants. Il est déplorable que la mort l'ait enlevé si tôt à la science historique.

Michel LHÉRITIER.

Kurt BREYSIG. **Vom geschichtlichen Werden.** Erster Band : *Persönlichkeit und Entwicklung*. Stuttgart et Berlin, Cotta, 1925. 1 vol. in-8°, XXI-308 pages.

En ce très intéressant volume, dans lequel abondent les vues pénétrantes et suggestives, M. Kurt Breysig étudie une question particulièrement difficile : celle de savoir quelle est, sur le domaine de l'histoire, l'importance respective de l'individu et de la collectivité (*Gemeinschaft*) et aussi de déterminer leur action réciproque. La conclusion générale de l'auteur, c'est que de la force créatrice de l'individu dépendent l'avenir et l'évolution de la société, mais que la collectivité donne à la vie l'équilibre et la sécurité.

En s'appuyant sur de nombreux exemples historiques, M. Kurt Breysig s'applique à démontrer que c'est la force créatrice de l'individu qui est à l'origine de tous les mouvements nouveaux. Les initiateurs, ce sont les individus supérieurs, doués d'une forte personnalité ; puis des individualités de second plan propagent le mouvement de proche en proche et ébranlent peu à peu la masse. L'auteur reconnaît cependant que l'action individuelle est conditionnée dans une assez forte mesure par le milieu, la race, la nationalité, etc. Mais les grands moteurs, ce sont les individus ; la collectivité représente surtout la *force d'inertie*.

En ce qui concerne les grands mouvements d'ensemble, M. Kurt Breysig considère que l'impulsion est venue des fortes individualités, et que la masse n'a guère agi que « par réflexes » et d'une façon épisodique ; tel serait le cas de la Révolution française. Il nous semble qu'il sous-estime un peu la portée des mouvements populaires ; ainsi les troubles agraires, qui ont éclaté en France de 1789 à 1792, semblent bien avoir été spontanés, et ils ont agi puissamment sur l'évolution même du mouvement révolutionnaire.

On lira avec intérêt l'auteur quand il critique certaines idées de Karl Marx, non point de sa doctrine économique, mais de la conception qu'il se fait de l'influence prédominante des classes sociales. Il remarque très finement que la vie même de Karl Marx contredit d'une façon éclatante sa théorie ; car nul n'a mieux prouvé que lui la force créatrice de l'individu, puisque c'est Marx qui a vraiment éveillé la conscience de classe dans la masse énorme des prolétaires. L'auteur montre aussi que le matérialisme historique ou, si l'on aime mieux, l'interprétation économique de l'histoire se trouve plus d'une fois en défaut. Ainsi, les doctrines socialistes françaises de la première moitié du XIX^e siècle ne procèdent pas uniquement de phénomènes économiques, car, en France, à cette époque, la « révolution industrielle » est loin d'être achevée. En Angleterre, où elle est beaucoup plus avancée, on ne constate aucun mouvement d'idées comparable ; l'effort doctrinal a été assez faible. Les idées ne procèdent donc pas uniquement des faits économiques ;

Digitized by Google

il faut tenir compte de l'esprit créateur d'individualités puissantes, comme Saint-Simon et Fourier.

Nous ne pouvons donner qu'une idée bien imparfaite des intéressantes discussions qui remplissent le volume et qui, souvent, sont plutôt du domaine de la sociologie que de l'histoire. Bien que M. Kurt Breysig cite beaucoup de faits historiques, il nous semble que parfois l'interprétation qu'il en donne est un peu superficielle. Plus nettement qu'il ne le fait, il faudrait, en ce qui concerne les relations des individus et de la collectivité, distinguer les phénomènes intellectuels, la vie politique et la vie économique.

C'est sur le domaine intellectuel, et surtout dans les arts, que se marque le plus fortement l'influence créatrice des grandes personnalités et leur action sur l'évolution. S'agit-il des transformations politiques, l'action d'un Napoléon ou d'un Bismarck a pu être décisive, au moins pour un temps. En ce qui concerne la vie économique, l'action des masses a une influence beaucoup plus marquée, prédominante même. Ici, il s'agit surtout de phénomènes *quantitatifs ;* dans l'art, au contraire, c'est la *qualité* qui est particulièrement en jeu. Quand il parle de la collectivité, M. Kurt Breysig a le soin de distinguer la société organisée et la masse ou la foule. Peut-être cependant aurait-il fallu insister davantage sur cette distinction et creuser davantage cette idée féconde. En un mot, une étude plus approfondie des phénomènes historiques donnerait une assise plus solide à ces vues si suggestives et corrigerait ce qu'elles ont parfois d'un peu flottant.

Henri Sée.

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Histoire générale. — *Histoire générale des peuples*, publiée sous la direction de Maxime PETIT, fasc. 34 à 67 (Paris, Larousse, in-4°, 412 p., avec une planche hors texte par fascicule ; prix : 2 fr. 50 le fascicule). — Nous avons annoncé au t. CL de la *Revue* (p. 248) l'achèvement du premier volume de cet excellent résumé d'histoire générale. Les fascicules qui nous sont parvenus depuis lors représentent la totalité du volume suivant et embrassent l'ensemble des faits compris entre la fin du XV^e^ siècle et la Révolution française. La méthode n'a pas varié. La matière a été répartie avec sagacité entre un assez grand nombre de collaborateurs, dont quelques-uns sont avantageusement connus dans le monde des historiens et qui se sont appliqués à être aussi brefs que possible, de façon à s'en tenir strictement aux limites de pages qui leur étaient imposées. Sur la liste de ces collaborateurs nous relevons, entre autres, les noms de M. FROIDEVAUX, chargé d'exposer les conséquences des grandes découvertes et des débuts de la colonisation en Amérique ; de M. Albert PINGAUD, chargé de l'histoire des guerres d'Italie de 1494 à 1559 ; de M. Louis BATIFFOL, à qui l'on doit un rapide résumé de l'histoire européenne de 1610 à 1661 ; de M. Olivier MARTIN, qui a raconté avec précision l'histoire intérieure de la France depuis l'avènement de Louis XIV ; de MM. C.-G. PICAVET et SALONE, qui ont brossé un tableau sommaire de la politique européenne aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ; de M. BALDENSPERGER, à qui est revenue la lourde charge de donner un très bref aperçu du mouvement littéraire au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle ; de MM. HUART et GRANET enfin, qui se sont partagé la rédaction d'un chapitre sur l'Islam, l'Inde et l'Extrême-Orient. Du plan suivi, nous nous réservons de parler ultérieurement ; mais nous nous plaisons à redire, à l'occasion de ces fascicules nouveaux, que l'ouvrage forme un excellent manuel et que l'illustration est des plus instructive. L. HALPHEN.

— *Peuples et civilisations : Histoire générale* publiée sous la direction de Louis HALPHEN et Philippe SAGNAC ; tome I : *Les premières civilisations*, par G. FOUGÈRES, G. CONTENAU, R. GROUSSET, P. JOUGUET et J. LESQUIER (Paris, Félix Alcan, 1926, in-8°). — Le premier volume de l'*Histoire générale* en vingt volumes publiée sous la direction de nos deux collaborateurs L. Halphen et Ph. Sagnac paraît presque en même temps que cette livraison. Nous ne pouvons aujourd'hui que l'annoncer sommairement et en donner la table des matières. Outre un court Avant-propos des deux directeurs, expliquant dans quel esprit l'œuvre a été conçue, et une introduction géographique sur le domaine des premières civilisations, il comprend trois parties : 1° les premiers royaumes et les premières civilisations depuis les temps préhistoriques jusqu'au deuxième millénaire avant J.-C. ; 2° les migrations indo-européennes et les empires du XX^e^ au XII^e^ siècle avant J.-C. ; 3° les nou-

Digitized by Google

velles forces du monde antique du XIe au VIe siècle avant J.-C. Voici les divisions de chacune de ces parties :

Livre I. — 1° La civilisation de l'Égypte archaïque et les premiers pharaons. — 2° L'achèvement de l'unité égyptienne : la monarchie memphite. — 3° L'Égypte sous la première monarchie thébaine. — 4° Les civilisations archaïques de l'Asie occidentale et le premier royaume sumérien. — 5° L'entrée des Sémites dans l'histoire : le royaume d'Agadé. — 6° Le second royaume sumérien. — 7° Le premier royaume de Babylone. — 8° Le monde égéen jusqu'à la fin du troisième millénaire avant J.-C.

Livre II. — 1° Les Indo-Européens et leurs premières migrations. — 2° Le contrecoup des premières migrations indo-européennes en Orient : les grandes invasions des Hittites, des Kassites et des Hyksôs. — 3° La riposte de l'Égypte : l'empire thébain et la civilisation égyptienne aux XVIe et XVe siècles avant J.-C. — 4° La monarchie et la civilisation crétoises aux XVIe et XVe siècles avant J.-C. — 5° L'expansion achéenne et la civilisation mycéniennes, du XVe au XIIIe siècle avant J.-C. — 6° L'Asie et l'Égypte au temps de l'empire hittite.

Livre III. — 1° Les peuples de Syrie et de Palestine avant les conquêtes assyriennes. — 2° Les peuples de l'Asie Mineure et des marches mésopotamiennes du nord et de l'est. — 3° L'empire assyrien. — 4° L'invasion dorienne et la formation de la Grèce hellénique du XIe siècle à la fin du VIe. — 5° Les institutions de la Grèce primitive jusqu'à la fin du VIe siècle. — 6° L'expansion hellénique. — 7° L'art et la civilisation de la Grèce archaïque. — 8° Les Iraniens et la fondation de l'empire perse. — 9° Conclusion : l'imminence du conflit entre la Perse et la Grèce.

Un tableau synchronique et trois cartes hors texte (l'Asie antérieure et l'Égypte ; le monde égéen ; la colonisation hellénique et phénicienne en Occident) complètent ce volume, dont nous rendrons compte prochainement. Bornons-nous pour aujourd'hui à dire que c'est la première fois sans doute qu'un pareil effort de synthèse a été fait pour tenter d'embrasser d'un seul coup d'œil toute l'histoire du monde antique, des origines aux guerres médiques.

— Gerhard MASUR. *Rankes Begriff der Weltgeschichte* (Munich et Berlin, R. Oldenburg, 1926, 1 vol. in-8°, 133 p. ; prix : 5 mk. 80). — Dans l'introduction, l'auteur de cet important travail passe en revue les diverses conceptions qui, sur la question de l'histoire universelle, se sont fait jour depuis le moyen âge. Il montre, sur ce domaine, l'originalité de Voltaire, qui, faisant appel uniquement à l'expérience, place au premier plan l'histoire de la civilisation, son évolution, la croyance à la perfectibilité humaine. Son influence a été grande sur les penseurs. Toutefois, la conception de Rousseau, qui conteste la bienfaisance de la civilisation, a exercé aussi une grande influence, particulièrement en Allemagne. M. Masur expose avec précision les conceptions de Herder, de Kant, de Hegel.

Fils intellectuel de Hegel, Ranke considère que Dieu se réalise par l'histoire et que l'histoire universelle doit nous révéler « le divin ». Toutefois, il se révolte parfois contre son père ; il pense que l'historien doit se garder de l'abstrait, que l'*individuel* et le *particulier* sont avant tout de son domaine ; il ne veut pas de construction *a priori*. L'histoire universelle est donc à ses yeux une sorte de « hiéroglyphe sacré », que l'on devra déchiffrer au moyen des histoires particulières. Mais, parmi ces histoires particulières, il ne s'intéressera qu'à celles qui peuvent mettre sur la voie de l'histoire universelle. C'est pourquoi il attache une importance toute parti-

Digitized by Google

culière aux relations du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, à la formation des diverses nations, entre lesquelles il y a une sorte d'étroite interdépendance ; c'est dans les nations, pense-t-il, que se manifeste l'histoire de l'humanité. Quand il étudie les peuples de l'antiquité, c'est la religion qu'il place au premier plan, tout comme Bossuet.

M. Masur, dans sa conclusion, estime que, pour les historiens qui, à l'avenir, s'occuperont de l'histoire générale du monde civilisé, les conceptions de Ranke pourront servir de « lignes directrices » (*Rechtlinien*). Cette assertion nous semble contestable. Ne nous dit-il pas lui-même qu'au moment même où Ranke écrivait son histoire universelle, ses fondements (le christianisme et l'idée de l'humanité) menaçaient ruine ; et encore qu'il n'accorda jamais d'attention ni au pessimisme de Schopenhauer, ni à l'antichristianisme de Feuerbach ou de Nietzsche, ni au nihilisme russe, ni au marxisme? Il reconnaissait seulement le danger du prolétariat. En dehors de son horizon sont restées les questions économiques. En somme, Ranke regarde plutôt vers le passé que vers l'avenir, et sa « philosophie de l'histoire » ne paraît pas avoir une grande ampleur. Ce qui lui assure un rang notable dans l'historiographie, ce sont ses « histoires particulières », dans lesquelles se sont manifestés sa conscience d'historien et son talent d'exposition. Dans la pratique, il a rompu avec la métaphysique qui dominait encore ses conceptions sur l'histoire universelle.

Henri SÉE.

— H. VAN HOUTTE. *Un journal manuscrit intéressant, 1557-1648. Les* Avvisi *du fonds Urbinat et d'autres fonds de la bibliothèque Vaticane* (Bruxelles, Marcel Hayez, 1926, in-8°. Extr. du *Bull. de la Comm. royale d'histoire*, t. LXXXIX, 1925, p. 359-440). — Sous ce titre modeste, M. Van Houtte nous apporte une très précieuse contribution à l'histoire de la circulation des nouvelles. La collection d'*Avvisi* qu'il a dépouillée, « vraisemblablement la plus belle collection de l'espèce qui existe au monde », avait été signalée par Ch. Moeller et inventoriée très superficiellement par Stornajolo. M. Van Houtte a démêlé, dans ces soixante-quatorze volumes, deux séries distinctes : de 1554 à 1571 (volumes 1038 à 1042) ce sont, comme l'avait déjà indiqué dom Ancel, une suite d'*Avvisi*, qu'une agence vénitienne, « gérée au moins à ses débuts par des imprimeurs allemands », adressait régulièrement à Ulrich Fugger ; nous avons donc là le type de ces nouvelles destinées aux maisons de banque où l'on peut voir les ancêtres directs du journal. Les volumes 1043-1112, qui vont de 1572 à 1648, sont destinés (toujours avec Venise comme point de départ et de concentration des nouvelles) à la chancellerie ducale d'Urbino. Les nouvelles viennent des lieux les plus divers, villes d'Italie, d'Allemagne, Bruxelles, Anvers, Paris, Lyon, Madrid, Valladolid, Tolède, Lisbonne, même Prague, Vilna, Varsovie, Constantinople. Ce « reportage » touche aux sujets les plus variés : nouvelles politiques et militaires, bruits de cour, arrivée des galions d'Espagne ou de navires chargés de marchandises, etc. C'est, avec les précisions et aussi les inexactitudes qui sont la marque du genre, une chronique au jour le jour des luttes européennes, des troubles des Pays-Bas, des guerres civiles de France. Les analyses et extraits donnés par M. Van Houtte permettent de se rendre compte de la richesse de ce fonds. Signalons, comme particulièrement importants : p. 395-400, l'exposé intégral (en latin) des projets fiscaux préparés par Henri III en 1578 et dont le Parlement de Paris refusa l'enregistrement le 6 octobre, texte capital, qui vaudrait une étude critique approfondie. P. 401-403, une pièce curieuse sur cette manie des paris

Digitized by Google

qui a joué le rôle que l'on sait dans l'évolution du capitalisme : il s'agit de paris sur la mort probable de Grégoire XIII, le choix de son successeur, les nominations de cardinaux. P. 409 et suiv., opérations de Spinola en Flandre en 1605. P. 421, liquidation des dettes de l'Espagne, grâce à l'arrivée de la flotte en 1619. — M. Van Houtte ajoute à ce dépouillement du fonds d'Urbino quelques pièces d'autres collections romaines, notamment (p. 424-428, extraits du fonds Barberini latin) sur l'abdication de Charles-Quint et la trêve de Vaucelles, et aussi (fonds Vatican latin, p. 438) sur les missions au Japon. Enfin, M. Van Houtte a jeté un coup d'œil sur la collection d'*Avvisi* de Giovanni Pinelli, conservée à l'Ambrosienne, et signalée par MM. Van der Essen et Cauchie. — Naturellement, les notes de M. Van Houtte à travers cette masse énorme de documents ont été prises très rapidement et la lecture des copies italiennes serait à revoir de très près. Mais le service rendu par l'auteur est trop éclatant pour que nous lui tenions rigueur de fautes inévitables.

H. Hr.

— Le tome IV et dernier du *Manuel historique de politique étrangère* par M. Émile Bourgeois (Belin frères, 1926, VI-836 p. ; prix : 28 fr.) a pour sous-titre : *La politique mondiale, 1878-1919 ; empires et nations.* Il contient treize chapitres : I. L'hégémonie allemande ; le règne de Bismarck. II. Les lendemains du traité de Berlin et les crises de l'Orient, 1879-1886. III. Beaconsfield et l'Angleterre ; la question d'Égypte, 1878-1879. IV. L'essor de la colonisation européenne de 1871 à 1887. V. L'alliance franco-russe, 1887-1897. VI. L'empire turc et la politique d'Abd-ul-Hamid ; les crises de l'Orient, 1889-1908. VII. Le partage du monde à la fin du XIX^e siècle : Asie, l'Amérique et le Pacifique, l'Afrique et l'empire mondial de l'Angleterre dans les premières années du XX^e siècle. VIII. Guillaume II, l'Allemagne, la Russie et la France, 1890-1900. IX. Guillaume II et Bülow ; la rivalité franco-anglaise ; la politique française de Delcassé, 1900-1905. X. La préface de la crise mondiale : Corée et Maroc, 1904-1911 ; question d'Orient et question d'Autriche, 1907-1911. XI. La crise mondiale, 1911-1914. XII. La diplomatie pendant la Grande Guerre, 1914-1918. XIII. Les quatre armistices de 1918 et les traités de 1919. Chaque chapitre est suivi d'une bibliographie succincte. Le volume se termine non par une table alphabétique des noms propres et de matières, mais par une sorte de tableau destiné à montrer la politique particulière de chaque État, ces États étant classés dans l'ordre alphabétique, d'*Afrique* à *Turquie* ; le dernier article comprend par exemple les sous-divisions : Empire ottoman, Albanie, Arménie, Bosnie-Herzégovine, Bulgarie, Crète, Égypte, Macédoine, Syrie, Tripolitaine, avec renvois aux quatre volumes du *Manuel.*

Antiquité. — Th. Zielinski. *La religion de la Grèce antique ;* trad. A. Fichelle (Paris, Société d'édition « les Belles-Lettres », 1926, VIII-191 p. ; prix : 10 fr.). — M. Zielinski s'est proposé d'étudier la religion grecque au temps où les Hellènes étaient à l'apogée de leur grandeur. Il en dégage successivement les caractères essentiels. Il montre d'abord son aptitude à diviniser les forces et phénomènes de la nature : les eaux, les forêts, les cimes, le ciel immense et, surtout, la Terre-mère, infiniment auguste et bienfaisante. Puis, c'est la divinisation du labeur humain sous tous ses aspects, des plus rudimentaires, comme la chasse, aux plus complexes, comme l'industrie, le négoce, le travail intellectuel : pour l'Hellène, le travail n'est pas une peine, un châtiment, mais une joie et une fête. Au sentiment religieux, les

Digitized by Google

arts ont apporté leur concours : après un long passé barbare, les Grecs ont revêtu leurs dieux de formes d'une beauté exceptionnelle, et ils leur ont assigné pour demeures d'admirables temples ; la danse, la musique et la poésie ont, à leur tour, exalté et glorifié la divinité. Enfin, le sentiment religieux des Hellènes les porte à diviniser les différents groupes sociaux : la famille, la tribu, la cité et, au terme de l'évolution, l'humanité. Produit d'une race artiste et éminemment sociable, la religion grecque est aussi (du moins à dater d'une époque assez récente) profondément morale, éprise du bien, de la vertu, ennemie de toute souillure ; certaines pratiques sauvages ou déraisonnables, notamment dans les sacrifices, se sont peu à peu adoucies ou épurées ; la prière, avec Socrate et Platon, s'imprègne d'une moralité sublime, et dans les promesses d'immortalité bienheureuse prodiguées par les Mystères, la conscience morale des Grecs a trouvé de nouvelles satisfactions. L'auteur cherche enfin à dégager les éléments religieux contenus dans chacun des grands systèmes philosophiques de l'Hellade, et il montre la religion grecque évoluant peu à peu vers un idéal d'absolue vérité.

Comment cette religion si vivante, si belle, si pure et si pénétrée de raison et de vérité a-t-elle reculé devant la poussée judéo-chrétienne? Le judaïsme était entièrement fermé à l'idéal de beauté qui resplendit dans le culte hellénique ; son idéal du bien était très étroit, étranger au sentiment de l'humanité, asservi au formalisme légal ; enfin, sa stérilité scientifique contraste lamentablement avec la fécondité de l'hellénisme, qui n'a pas connu l'intolérance foncière de son rival. Quant au christianisme, s'il a pu vivre d'une vie large, féconde et magnifique, c'est précisément parce qu'il s'est fortement imprégné d'hellénisme, sans rompre d'ailleurs toute attache avec le judaïsme. L'esthétique et la métaphysique des Hellènes ont en grande partie passé dans le christianisme et l'ont vivifié et fécondé. — P. Cloché.

— P. Collomp. *Recherches sur la chancellerie et la diplomatique des Lagides* (Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg. Paris, 1926, VIII-244 p. ; prix : 30 fr.). — M. Collomp étudie d'abord ce qu'on peut savoir des fonctions respectives de l'*épistolographe* et de l'*hypomnématographe*, parfois indûment identifiées. L'hypothèse la plus vraisemblable, c'est qu'il y a eu division du travail entre ces deux importants fonctionnaires de la chancellerie des Lagides : le premier est chargé de rédiger les lettres répondant à des pétitions ; le second joint à sa fonction ordinaire de rédacteur des éphémérides royales la rédaction des apostilles aux pétitions. La pétition écrite destinée au roi, auquel elle doit être remise tantôt directement, tantôt par intermédiaire, c'est l'*enteuxis* (qu'au III^e^ siècle on adresse encore parfois aux stratèges). L'auteur étudie l'*enteuxis* avec une minutie remarquable dans le plus long chapitre de son ouvrage (p. 51-140). Elle se distingue avant tout par son caractère formel et son style protocolaire, comme l'avait déjà montré le regretté Lesquier. Complétant très heureusement sur ce point les conclusions de Lesquier, M. Collomp montre que l'*enteuxis* est de structure non pas bipartite, mais tripartite. Il faut y distinguer : 1° l'exposé des faits ; 2° la requête (introduite le plus souvent par l'expression δέομαι) ; 3° la « motivation ». Chacun de ces trois éléments est fort méthodiquement et rigoureusement analysé par M. Collomp. Il met très bien en lumière l'évolution qui s'est produite dans le formulaire du III^e^ au II^e^ siècle (apparition, au II^e^ siècle, du nom de culte dans le præscript ; disparition, dans la « motivation », de l'appel à la justice royale, remplacé par l'appel à la bienveillance, relativement rare au III^e^ siècle ; prolixité plus grande, ton plus émouvant

Digitized by Google

au IIe siècle qu'au IIIe, etc.). L'auteur rattache aussi, avec beaucoup de finesse et d'ingéniosité, l'*enteuxis* aux plaidoyers attiques. L'appel à la bienveillance, à la pitié du roi, comme refuge et sauveur commun, fait penser à l'appel qu'adressent fréquemment les orateurs athéniens au peuple-souverain, refuge et salut des opprimés : il y a similitude ou coïncidence jusque dans les formules. L'*enteuxis* paraît bien avoir utilisé des habitudes oratoires, codifiées au moins partiellement dans des traités techniques. Quand l'*enteuxis* était remise à l'audience du roi, la réponse était rédigée par l'*hypomnématographe*, secrétaire de l'audience ; si elle était envoyée comme lettre, c'est l'*épistólographe* qui répondait.

Nous n'avons pu que résumer très succinctement ce très consciencieux et minutieux travail, d'une méthode si sévère et si sûre, qui fait le plus grand honneur à son auteur et à ses excellents et savants maîtres, MM. Serruys et P. Jouguet. — P. C.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres (Fondation Piot) a mis en distribution le *Recueil général des monnaies grecques d'Asie Mineure*, commencé par feu W. H. Waddington, continué et complété par MM. Ernest Babelon et Théodore Reinach, membres de l'Institut (t. I, fasc. I, 2e édition : *Pont et Paphlagonie*. Paris, Ernest Leroux, 1925, in-4°, IV-210 p. et 43 pl.). La première édition de ce fascicule avaît paru en 1904 ; dans celle-ci on a, comme il convenait, signalé les monnaies découvertes pendant les vingt dernières années. On y trouvera donc un important supplément de planches et de notices, en même temps qu'une pagination un peu compliquée. Désordre manifeste, mais qui n'apporte aucun trouble dans les recherches. Un dernier fascicule, qui est en préparation, contiendra l'introduction, un supplément, les tables et les errata.

— Ettore Pais. *Serie cronologica delle colonie Romane e Latine dalla età regia fino all' Impero. Parte prima* (Memorie della R. Accademia nazionale dei Lincei, *Classe des sciences morales historiques et philologiques*, année CCCXX, 1923, série V, t. XVII, fasc. VIII, p. 311-355. Rome, Tip. d. R. Acc. naz. dei Lincei, 1924, gr. in-4°, 45 p.). — Poursuivant l'histoire encore si obscure de la colonisation romaine en Italie, M. Pais établit la liste des colonies romaines et latines depuis les origines de Rome jusqu'au IIe siècle de l'Empire ; non, comme on l'a fait à tort jusqu'ici, en étudiant séparément les deux séries de fondations, mais en les réunissant dans l'ordre chronologique, qui montre la différenciation graduelle, et en utilisant pour chaque ville tous les matériaux, textes, inscriptions, monnaies. Ce premier et excellent travail ne va que jusqu'à l'époque des Gracques. Il donne les résultats suivants : toutes les fondations de l'époque royale sont douteuses, même Ostie, qui est plutôt une colonie de citoyens du IVe siècle. Ensuite, jusqu'à l'invasion gauloise, le caractère des dix colonies (Velitrae, Norba, Antium, Ardea, Labici, Bola, Vitellia, Signia, Setia, Circeii) est forcément peu précis à cause de l'obscurité des rapports de Rome avec la ligue latine et des transformations et disparitions ultérieures de plusieurs de ces villes. La deuxième période, de 387 à 338, fournit des renseignements plus sûrs pour cinq colonies, quatre probablement latines, Satricum, Sutrium, Nepet, Setia ; une probablement de citoyens, Circeii. Ensuite, jusqu'à la deuxième guerre punique, se complète le cycle des colonies latines (Cales, Fregellae, Lucera, Suessa Aurunca, Pontiae insulae, Saticula, Interamna Lirinas, Sora, Alba Fucensis, Carseoli, Narnia, Venusia, Hatria, Cosa, Paestum, Ariminum, Beneventum, Firmum, Aesernia, Brundusium, Spoletium, Placentia, Cremona) et des colo-

Digitized by Google

nies maritimes de citoyens (Antium, Anxur, Menturnae, Sinuessa, Castrum Novum, Sena Gallica, Aefulum, Alsium, Fregenae, Valentia). On voit qu'il y a eu beaucoup de colonies latines maritimes, que les fédérés latins ont joué dans la colonisation un rôle capital, que les colonies de citoyens romains n'ont pas accaparé toutes les fortes positions stratégiques. La quatrième période, jusqu'aux Gracques, donne six colonies latines (Thurii, Copia, Vibo Valentia, Bononia, Aquileia, Luca) et dix-huit ou dix-neuf colonies romaines (Puteoli, Volturnum, Liternum, Salernum, Buxentum, Sipontum, Tempsa Croto, Pisaurum, Potentia, Mutina, Parma, Saturnia, Graviscae, Luna, Pyrgi, Cosa, Auximum, peut-être Fabrateria nova) ; c'est-à-dire une magnifique colonisation en Italie et, au Nord, de méritoires et vains efforts pour restaurer le Sud ; dès 177, Rome ne ménage plus les Latins, ne fonde plus, après Aquileia, que des colonies de citoyens. En somme, les listes de M. Pais ne diffèrent pas sensiblement des listes classiques de Madvig et de Mommsen ; il distingue Copia et Thurii, Luca et Luna, admet Bola, Vitellia, Aefulum au lieu d'Aesium, classe autrement Labici, Velitrae. Il rejette sans raison sérieuse les fondations de l'époque royale. Ch. LÉCRIVAIN.

— Rev. G. C. RICHARDS, Fellow of Oriel College, Oxford : *Imperial Rome*, translated from the swedish of Martin P. NILSSON (Londres, Bell et fils, 1926, in-8°, XVI-376 p., avec 24 gravures et une carte ; prix : 21 sh.). — Simple résumé, clair et exact, de l'histoire de l'Empire romain, en deux parties : une biographie des empereurs, en Occident jusqu'en 445, en Orient jusqu'en 474, et un tableau du monde romain, de sa vie morale et économique. Ch. L.

Histoire religieuse. — Watkin W. WILLIAMS et Barton V. R. MILLS. *Select Treatises of S. Bernard of Clairvaux : De diligendo Deo et De gradibus humilitatis et superbiae* (Cambridge, University Press, 1926, in-12, XXIV-169 p. ; prix : 10 s.). — La collection des « Cambridge Patristic Texts » a fait une place à saint Bernard. On a estimé sans doute, comme les éditeurs du présent volume, qu'en dépit des dates il se rattache à l'époque patristique, plutôt qu'il n'annonce la scolastique. MM. Williams et Mills se sont partagé la tâche, le premier éditant le *De diligendo Deo* et le second le *De gradibus humilitatis et superbiae*. Ils ont pris pour base de leur édition, entre autres, mais avant tout, les mss. 426 et 799 de la bibliothèque de Troyes, tous deux du XII^e^ siècle, provenant de Clairvaux ; ils étaient inconnus à Mabillon ; le second paraît une copie corrigée du premier. Le résultat est d'apporter à l'édition de Mabillon un certain nombre de variantes, dont quelques-unes sont intéressantes et probablement préférables. Une bonne annotation facilite l'intelligence de ces deux traités, importants pour l'histoire des idées théologiques et morales. — E. J.

— THOMAE AQUINATIS *De regimine principum ad regem Cipri* et *De regimine Judaeorum ad ducissam Brabantiae ;* politica opuscula duo, edid. Joseph MATHIS (Turin, Marietti, 1924, XV-124 p. ; prix : 12 l.). — L'édition donnée par M. Joseph Mathis n'est qu'une réimpression d'après les éditions les plus estimées ; l'introduction est peu approfondie, très brève et manque de sérénité scientifique (trop d'incursions dans la politique contemporaine). Mais c'est un vrai service rendu que d'avoir mis à la disposition des travailleurs, sous une forme maniable et pas trop coûteuse, ces textes importants. E. J.

— Ivan PUSINO. *Ficinos und Picos religiös-philosophische Anschauungen* (extrait de la *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XLIV, p. 504-543). — Dans une espèce de diptyque, M. Pusino étudie les idées religieuses et philosophiques de Marsile Ficin

Digitized by Google

et de Jean Pic de La Mirandole. Il accorde au premier plus d'originalité qu'on ne le fait d'ordinaire, mais affirme l'indépendance du second, duquel on a tort de faire un simple disciple et qui, parfois, est presque un adversaire de Ficin. La culture de Ficin est toute grecque, nullement chrétienne ; celle de Pic embrasse les deux littératures classiques, la patristique, les littératures arabe et juive. Quelle est au juste la position de Ficin vis-à-vis du christianisme? A notre avis, si elle n'est pas toujours facile à définir, c'est qu'il ne distingue pas très clairement entre ce qu'il appelle religion universelle (nous dirions naturelle) et religion révélée et que, pour lui, les religions diffèrent moins par l'idée qu'on se fait de leur origine que par le plus ou moins de vérité qu'elles contiennent. Pic a commencé par l'humanisme naturaliste et fini en apologiste et en ascète (d'ailleurs assez indépendant, témoin le peu d'importance qu'il attache à l'ecclésiologie et aux rites, et très conscient d'introduire un esprit nouveau). Tous deux ont en commun la tendance à réconcilier la religion avec le goût de la vie présente. Leur influence a été considérable, notamment celle de Pic sur Thomas More, Zwingle et Érasme.

Dans la même revue, M. Pusino avait publié en 1924 un article qui nous est parvenu tiré à part : *Ein neues Document zur Geschichte Savonarolas*. C'est une apologie de Savonarole par Pic de La Mirandole, dont l'existence était inconnue jusqu'ici et qui a été retrouvée à la Vaticane ; elle a été écrite au lendemain de la mort d'Alexandre VI. Courte, mais vivante et passionnée, elle vise notamment à détruire l'effet des rétractations extorquées ou attribuées à Savonarole. — E. J.

Histoire du moyen âge. — *Mélanges d'histoire du moyen âge offerts à M. Ferdinand Lot par ses amis et ses élèves* (Paris, Édouard Champion, 1925, XLI-740 p. ; prix : 125 fr.). — Après une bibliographie méthodique des œuvres (livres et articles) publiées par M. Lot, et qui a été dressée par deux historiens émérites : Louis Halphen et Robert Fawtier, ce beau volume contient les mémoires suivants : abbé H.-X. ARQUILLIÈRE. Sur la formation de la « théocratie » pontificale (surtout depuis Grégoire IV, et sa lettre de 833 aux évêques francs). — Joseph BÉDIER. Remarques sur vingt passages difficiles de la *Chanson de Roland*. — Charles BÉMONT. La bulle *Laudabiliter*. — Marc BLOCH. Les transformations du servage (à propos de deux documents du XIII^e siècle relatifs à la région parisienne). — Alain DE BOÜARD. L'acquisition de l'hôtel de Nesle par Philippe le Bel et la valeur des actes notariés au début du XIV^e siècle. — Clovis BRUNEL. Saint-Chély ; étude de toponymie (ce nom de lieu a été formé sur celui de saint Ilerus, Hilarus ou Hilarius). — J. CALMETTE. Le sentiment national dans la Marche d'Espagne au IX^e siècle. — Pierre CHAMPION. Le « Livre des trois eages » de Pierre Choinet (avec quatre miniatures reproduites en fac-similé). — Émile CHATELAIN. Les vers latins rythmiques sur Lantfrid et Cobbon. — Paul DESCHAMPS. Tables d'autel de marbre exécutées dans le midi de la France au X^e et au XI^e siècle (avec quatre planches et dix figures dans le texte). — L. BARRAU-DIHIGO. Deux traditions musulmanes sur l'expédition de Charlemagne en Espagne. — R. FAWTIER. Ingomar, historien breton (et ce qu'il dit de saint Judicael). — François-L. GANSHOF. A propos de la chronique de Lambert d'Ardres (maintient que l'*Historia comitum Ghisnensium* est bien l'œuvre de Lambert, curé d'Ardres, et qu'elle a été composée entre 1194 et 1206). — Louis HALPHEN. Grégoire de Tours, historien de Clovis (ses chapitres sur Clovis sont de simples fantaisies d'homme de lettres, doublé d'un homme d'Église). — Charles H. HASKINS. Magister Gualterius Esculanus. — N. IORGA. Quelques observations sur les rapports entre le monde oriental et les

Digitized by Google

Croisés. — A. JEANROY. Un sirventés politique de 1230 (texte, traduction et commentaire ; cette poésie se rapporte à la campagne d'Henri III en Poitou en 1230). — E. JORDAN. Henri VI a-t-il offert à Célestin III de lui faire hommage pour l'Empire? (au couronnement de 1196, il ne fut pas question d'une investiture féodale ; Henri VI n'a jamais songé à prêter hommage au pape). — L.-H. LABANDE. L'église de Marseille et l'abbaye de Saint-Victor à l'époque carolingienne. — Robert LATOUCHE. Nice et Cimiez (les évêchés de Nice et de Cimiez ont été réunis en 465, mais l'évêque est resté titulaire des deux sièges. L'église cathédrale de Cimiez a subsisté à travers les siècles ; délaissée peu à peu par l'évêque fixé à Nice, elle a été unie avant la fin du XI^e siècle à l'abbaye de Saint-Pons, hors les murs de Nice). — Ph. LAUER. Le psautier carolingien du président Bouhier. — Mgr E. LESNE. L'économie domestique d'un monastère au XI^e siècle, d'après les statuts d'Adalhard, abbé de Corbie. — A. Elizabeth LEVETT. Baronial councils and their relation to manorial courts. — Léon LEVILLAIN. Le vocable de la cathédrale de Paris à l'époque franque (elle fut d'abord sous le patronage de saint Étienne ; après 857, elle est placée sous celui de Notre-Dame, de saint Étienne et de saint Germain ; lorsque la basilique fut reconstruite en 867, elle garda le seul vocable de Notre-Dame. En appendice, étude sur le diplôme de Childebert I^er pour l'Église de Paris, 528, qui est un acte faux). — Myrrha LOT-BORODINE. Le double esprit et l'unité du *Lancelot* en prose. — Dorothy Louise MACKAY. Le système d'examen du XIII^e siècle, d'après le *De conscientia* de Robert de Sorbon. — Constantin MARINESCO. Notes sur les Catalans dans l'empire byzantin pendant le règne de Jacques II, 1291-1327 (pièces justificatives avec trois fac-similés). — Paul-E. MARTIN. Les sources hagiographiques relatives aux saints Placide et Sigebert et aux origines du monastère de Disentis. — Jean MARX. Guillaume de Poitiers et Guillaume de Jumièges (G. de Poitiers a connu et utilisé G. de Jumièges). — René MERLET. Origine de la famille des Bérenger, comtes de Rennes et ducs de Bretagne. — Gabriel MILLET. L'origine du logothète général, chef de l'administration financière à Byzance. — Abbé H. NETZER. La condition des curés ruraux du V^e au VIII^e siècle. — Albert PAUPHILET. Le roman en prose de *Perceval*. — E. PERRIN. De la condition des terres dites *ancingae*. — H. PIRENNE. Le fisc royal de Tournai. — F. M. POWICKE. Master Simon of Faversham (biographie de ce personnage, qui fut, en 1304, chancelier de l'Université d'Oxford). — Max PRINET. Les armoiries françaises dans le *Clipearius Teutonicorum*. — Maurice PROU. Le privilège de Charles le Chauve pour Sainte-Colombe de Sens, du 5 décembre 847 (diplôme faux, mais les moines de Sainte-Colombe ont bien reçu un privilège leur assurant l'indépendance à l'égard de l'archevêque de Sens ; le diplôme faux en est un remaniement). — Olga DOBIACHE-ROJDESTVENSKY. Quelques considérations sur les origines de l'écriture dite « gothique ». — Mario ROQUES. Pour le commentaire d'*Aucassin et Nicolette* : « esclairier le cuer » (par cette expression il faut entendre : soulager le cœur, ôter le cœur de peine). — Ch. SAMARAN. Un exemple de la survivance de « Diana » en Gascogne au XII^e siècle (signale en Comminges un « quercus genescher » ou Dieu Rouvre ; le gascon « genescher » procède étymologiquement de Diana, qui symbolisait au moyen âge le démon des forêts). — J. VENDRYES. Pharamond, roi de France, dans la tradition irlandaise (cette tradition ne repose sur aucun fondement).

Allemagne. — Mélanges Kehr, publ. par A. Brackmann : *Papsttum und Kaisertum. Forschungen zur politischen Geschichte und Geisteskultur des Mittelalters*,

Digitized by Google

Paul Kehr zum 65 Geburtstag dargebracht (Munich, [1925,] VIII-707 p.). — Ce volume contient les mémoires suivants : Erich CASPAR. Die ælteste römische Bischofsliste. — Karl SILVA-TAROUCA. Die Quelle der Briefsammlungen Papst Leos des Grossen. — Bruno KRUSCH. Ein Bericht der pæpstlichen Kanzlei an Papst Johannes I von 526. — Luigi SCHIAPARELLI. Note diplomatiche sui più antichi documenti Cremonesi. — Enrico CARUSI. Briciole archivistiche : di alcuni monasteri di S. Stefano nell' Abruzzo Chietino. — Ernst HEYMANN. Zur Textkritik der Lex Bajuwariorum. — Wilhelm LEVISON. Analecta pontificia. — Ernst PERELS. Papst Nicolaus I im Streit zwischen Le Mans und Saint-Calais. — Angelo MERCATI. Frammento in papiro di un diploma imperiale a favore della Chiesa romana. — Edmund STENGEL. Ueber den Ursprung der Ministerialitæt. — Fedor SCHNEIDER. Aus San Giorgio in Braida zu Verona. — Karl STRECKER. Die Œrtlichkeit der Königsbegnegung im Ruodlieb. — Albert BRACKMANN. Die Anfænge von Hirsau. — Bernhard SCHMEIDLER. Ueber den wahren Verfasser der Vita Henrici IV imperatoris. — Hermann KRABBO. Eine Schilderung der Elbslawen 1108. — Wilhelm SCHMIDT. Ueber den Verfasser der drei letzten Redaktionen der Chronik Leo von Monte Cassino. — Adolf HOFMEISTER. Puer, juvenis, senex ; zum Verstændnis der mittelalterlichen Alterbezeichnungen. — Emil von OTTENTHAL. Die Urkundenfælschungen von Hillersleben. — Hans HIRSCH. Die gefælschten Diplome für die Bracciforte und Rizzoli in Piacenza. — F. VALLS-TABERNER. Ein Konzil zu Lerida, 1155. — Walther HOLTZMANN. Analecta Veronensia. — Ferdinand GÜTERBOCK. Zum Schisma unter Alexander III. — Wilhelm ERBEN. Die erzæhlenden Sætze der Gelnhæuser Urkunde. — Karl WENCK. Die römischen Pæpste zwischen Alexander III und Innocenz III, und der Designationsversuch Weihnachten 1197. — Johannes HALLER. Innocenz III und Otto IV. — Eduard STHAMER. Die Vatikanischen Handschriften der Konstitutionen Friedrichs II für das Königreich Sizilien. — Hans NABHOLZ. Die neueste Forschung über die Entstehung der Schweizerischen Eidgenossenschaft. — Harry BRESSLAU. Die erste Sendung des Dominikaners Nikolaus von Ligny an den pæpstlichen Hof, und die Promissionsurkunden Heinrichs VII von Hagenau und Lausanne. — KLINKENBORG. Die Urkunden des Domkapitels zu Brandenburg über seine Rechte an der Havel. — Pietro GUIDI. La coronazione d'Innocenzo VI. — Georg LEIDINGER. Ein Bruchstück einer unbekannten deutschen Chronik des vierzehnten Jahrhunderts. — Richard SCHOLZ. Eine Geschichte und Kritik der Kirchenverfassung, 1406. — Emil GŒLLER. Die Kubikulare im Dienste der pæpstlichen Hofverwaltung vom XII. bis XV. Jahrhundert. — Karl SCHOTTENLOHER. Kaiserliche Dichterkrönungen im heiligen römischen Reich deutscher Nation. — Karl SCHELLHASS. Wissenschaftliche Forschungen unter Gregor XIII für die Neuausgabe des Gratianischen Dekrets. — Joseph MÜLLER. Neugarts Briefwechsel mit St. Gallen.

— HERDER. *Introduction et traduction*, par Émile BRÉHIER (La Renaissance du livre, [1925,] in-12, 150 p. « Les cent chefs-d'œuvre étrangers » ; prix : 5 fr.). — Après une esquisse rapide de la vie et de l'activité intellectuelle de Herder, M. Bréhier résume ou traduit en français les morceaux les plus significatifs de ses œuvres, notamment sur l'origine du langage (1772), sur Ossian, sur la Philosophie de l'histoire de l'humanité (1784-1791). Résumé commode et qui se lit avec profit.

— Au moment où les historiens et économistes allemands s'apprêtent à fêter un

Digitized by Google

des fondateurs du Zollverein, Frédéric List (1789-1846), à l'occasion du centenaire de son livre sur l'Amérique (*Outlines of american political economy*, 1827), il n'est pas sans intérêt de souligner la *List-Bibliographie*, due aux soins de M. Höltzel (Stuttgart, 1925, in-8°, pag. 357 à 414), et qui fournit des indications précieuses sur les sources, les prédécesseurs de List, ses œuvres, les comptes-rendus ou commentaires auxquels ces œuvres ont donné lieu. On notera également une importante contribution biographique de William Notz sur *Friedrich List in Amerika* (extrait du *Weltwirtschaftliches Archiv* de Kiel. Hamburg, Broschek, [1925,] in-8°, p. 199 à 253), qui explique l'influence qu'ont eue sur List son séjour et ses voyages aux États-Unis de 1825 à 1832. G. Bn.

Bulgarie. — B. Filow. *L'art antique en Bulgarie* (Sofia, 1925, petit in-8°, 75 p., 59 fig. « La Bulgarie d'aujourd'hui », n° 9). — Ce petit livre fait partie d'une collection déjà connue des lecteurs de la *Revue historique* (v. t. CXLIX, mai-juin 1925, p. 126-127). D'assez nombreuses fautes de français et d'impression n'arrivent pas à diminuer l'intérêt de cette œuvre de sérieuse vulgarisation. Le sujet est nettement divisé en quatre périodes : art grec, art thrace indigène, art hellénistique, art romain. Les colonies grecques de la mer Noire, Messemvriia et Zozopol, ont donné quelques beaux monuments d'art antique aujourd'hui placés au Musée national de Sofia, entre autres une stèle d'Anaxandre présentant un os à son chien, délicate sculpture de la fin du VI^e^ siècle av. J.-C. De la même région viennent de nombreux objets d'art décoratif, rhytons, lécythes, coupes, miroirs, etc., quelques-uns révélant déjà les influences orientales. Plus intéressants sont les rares monuments d'art indigène, où la facture puissante et gauche, le dessin en creux, la stylisation et la fantaisie, autant que le sujet habituel du « cavalier thrace », distinguent ces œuvres, à partir du IV^e^ siècle av. J.-C., de celles, plus fines, mais plus banales, de l'art hellénistique.

Les Romains fondèrent en l'an 9 ap. J.-C. la province de Mésie (Bulgarie septentrionale) entre Balkan et Danube et en 46 celle de Thrace, plus au sud. Cette division se retrouve dans l'art du pays, plus romanisé au nord, dans les plaines du Danube, que dans les montagnes du centre et du sud. C'est au II^e^ et au III^e^ siècle que fleurit cet art provincial, en particulier dans les colonies d'Ascus, près de Nikopol, sur le Danube, et de Nicopolis ad Istrum, voisine de l'actuelle Tirnovo. Les œuvres les plus curieuses de cette époque paraissent être une statue colossale de déesse (près de trois mètres de haut), une tête en bronze de l'empereur Gordien III, un masque en fer à vrai visage en argent, portrait, semble-t-il, destiné à un tombeau, des bustes en bronze de Bacchantes souriantes et d'Éros, en bronze aussi l'Apollon de Stara Zagora (voir *Rev. histor.*, t. CL, nov.-déc. 1925, p. 252), et une statue d'Éros en marbre, témoignant tous deux d'une influence lointaine de Praxitèle, enfin de nombreuses divinités orientales. La plupart de ces monuments et débris se trouvent aujourd'hui au Musée national de Sofia, le masque en fer et en argent appartient au musée de Plovdiv (Philippopoli).

De cet ensemble imposant se dégage une impression double : d'une part, les influences européennes — grecques et romaines — s'associent ou s'opposent aux influences asiatiques ; d'autre part, à côté de l'art officiel gréco-romain, semble avoir persisté un art populaire, grossier, mais vigoureux, plus original en tout cas que le premier, et qu'il conviendrait d'étudier sur des exemplaires nombreux et soigneusement examinés. C'est à peu près la même conclusion que celle du livre de

Digitized by Google

M. Protitch, directeur du Musée national : *Guide du Musée national de Sofia* (en bulgare). Sofia, 1925, in-8°, 421 p. Gaston CAHEN.

Espagne. — N'ayant reçu que quelques livraisons isolées de revues espagnoles, nous n'en saurions donner une analyse régulière et périodique. Nous indiquerons seulement les articles parus dans les numéros qui nous sont parvenus.

— *Ayuntamiento de Madrid. Revista de la Biblioteca, Archivo y Museo*, nos IV, V et VI (oct. 1924, janvier et avril 1925). — Le premier de ces trois fascicules s'ouvre par un article de feu Alfred MOREL-FATIO, *La puerta de Guadalajara en Madrid.* Pareille collaboration montre l'intérêt que portait le maître à la nouvelle revue, consacrée à l'histoire de la *villa y corte.* Je ne puis relever ici les titres des articles publiés, qui portent sur toute espèce de sujets, même la préhistoire (le gisement paléolithique de San Isidoro, situé entre les cimetières de San Isidoro et de Santa Maria). D'autres nous documentent sur l'histoire littéraire ou artistique. Excellent ensemble, auquel s'ajoutent des comptes-rendus et une bibliographie madrilène. Il est dommage seulement que le catalogue des manuscrits de la bibliothèque municipale soit réduit à six ou même deux pages par fascicule ; il n'avancera pas vite dans ces conditions (abonnement, 10 pesetas, Biblioteca municipal, Madrid).

— *Revista de Catalunya*, mars-juillet 1925. — Sans être consacré uniquement à la Catalogne, c'est surtout de son histoire que ce nouveau périodique, rédigé exclusivement en catalan, semble se préoccuper ; je citerai : P. BOSCH GIMPERA. La composition ethnique de la Catalogne. — Ferran SOLDEVILA. Les Catalans et la découverte de l'Afrique au moyen âge ; Les Catalans aux îles Fortunées et à la Terre du Prêtre-Jean ; Les Almogavares. — PUIG Y CADAFALCH. L'architecture du IXe au XIe siècle en Catalogne (sommaire de leçons professées à la Sorbonne). — Antoni ROVIRA I VIRGILI. Les origines de la famille comtale de Barcelone. Pour l'histoire générale, à signaler : Les lettres de nouvelles de la maison Fugger (1568-1605), par Victor OLIVA (abonnement, 25 pesetas, Paseo de Gracia, 34, Barcelona).

G. CIROT.

France. — C. RICHARD. *L'enseignement en France ; organisation, répertoire des établissements* (Paris, Armand Colin, 1926, XV-580 p.). — Ce livre, il faut le dire, nous manquait ; il apprendra beaucoup de choses aux étrangers et même à plus d'un Français. Il fait partie de la « Bibliothèque de l'Office national des Universités et écoles françaises », et c'est le directeur même de l'Office, M. Petit-Dutaillis, qui a écrit la préface. Il n'y a pas lieu d'en faire un examen critique ; mais il est utile d'indiquer ce qu'il contient, ne serait-ce qu'en utilisant la table des matières. Première partie : Ministère de l'Instruction publique. Livre I, son organisation : 1° organisation administrative de l'enseignement supérieur, secondaire et primaire ; 2°, 3° et 4° l'enseignement à ces trois degrés ; 5° et 6° l'enseignement technique et physique. Livre II : Répertoire des établissements relevant du ministère de l'Instruction publique et des principaux établissements libres. Ici, le classement devait suivre et suit, en effet, la division de la France en « Académies ». Livre III : Enseignement des beaux-arts et de la musique. — Deuxième partie : Établissements relevant des autres ministères, car en France l'enseignement officiel, jusqu'à un certain point, et l'enseignement libre dépendent en réalité de neuf ministères différents : Agriculture, Commerce et Industrie, Travail et Hygiène, Travaux publics, Guerre, Marine, Marine marchande et pêche, Colonies, Affaires étrangères (auxquels

Digitized by Google

s'ajoutent les protectorats : Maroc et Tunisie ; l'Algérie formant un des dix-sept ressorts académiques). Les établissements d'enseignement français à l'étranger feront l'objet d'une publication ultérieure. — Un index analytique termine ce volume ; il fait grand honneur à l'homme qui l'a mené à bien et à l'Office qui lui a donné son appui.

— Un des derniers travaux dus à Georges RECOURA, dont la mort tragique a mis en deuil l'École française de Rome, aura été un mémoire de dix-neuf pages : *Notes sur six manuscrits, inédits ou peu connus, des Assises de Jérusalem*, qui figure dans le tome XLII, 1925, des « Mélanges d'archéologie et d'histoire » publiés par l'École.

— La Société des anciens textes français a distribué pour l'exercice 1924 : 1° le tome V du *Roman de la Rose*, publié par feu Ernest LANGLOIS ; ce volume contient la fin du texte et des notes, plus un glossaire qui remplit au moins deux cents pages sur deux colonnes. C'est une œuvre magistrale que l'auteur n'a pas eu la consolation de voir terminée. 2° *Le jardin de plaisance et fleur de rhétorique*, t. II, avec introduction, notes et table des incipit, par E. DRUZ et A. PIAGET ; comme on l'a déjà fait pour le tome I, on a inséré dans le texte les intéressantes gravures sur bois des anciennes éditions. Enfin, pour commémorer le cinquantième anniversaire de sa fondation, la Société a fait reproduire en phototypie le *Chansonnier d'Arras*, avec une savante introduction par M. Alfred JEANROY. Ce beau volume est dédié « à la mémoire de Gédéon-B. Huet, dont la libéralité a permis d'imprimer le présent volume » (Paris, Édouard Champion, gr. in-4°, 19 p. et LXIV pl.). On sait que l'original du *Chansonnier* fournit à chaque page la notation musicale à côté des paroles.

— Louis ANDRÉ. *Les sources de l'histoire de France.* XVII^e siècle : 1610-1715. T. I : *Histoire politique et militaire* (Auguste Picard, 1926, XVI-393 p. ; prix : 20 fr.). — Ce volume comprend les chapitres suivants : 1° Régence de Marie de Médicis, 1610-1614. 2° Gouvernement de Concini, 1615-1617. 3° Gouvernement de Luynes, 1617-1621. 4° De Luynes à Richelieu, 1622-1624. 5° Gouvernement de Richelieu, 1624-1642. 6° Gouvernement de Mazarin, 1642-1661. 7° Louis XIV, 1661-1678. 8° Louis XIV, 1679-1715. Il contient près de huit cents numéros, de 3205 à 3991. Ces chiffres suffisent, au moins provisoirement, pour montrer l'importance de ce nouveau volume. On souhaite que la fin ne se fasse pas attendre et qu'une bonne table des matières permette d'utiliser rapidement cet excellent répertoire.

— Les abbés Amédée et Jean BOUYSSONIE ont publié dans la *Science moderne*, mai 1925, une note intéressante intitulée *Histoire et préhistoire*. Signalons également, dans la même revue (octobre 1925), un travail de C. LURQUIN sur le mathématicien Quetelet, qui a été le théoricien de la statistique appliquée à la sociologie et le fondateur de la notion d' « homme moyen ». G. BN.

— Gustave DUPONT-FERRIER. *Du collège de Clermont au lycée Louis-le-Grand*, 1563-1920. T. III : mémoires justificatifs, appendices, index général (Paris, E. de Boccard, 1925, 498 et 144 p. ; prix : 40 fr.). — Ce volume contient toutes les mentions que l'auteur, au long de son admirable labeur, a pu trouver sur le personnel notable du collège de Clermont au temps des Jésuites, 1563-1762, puis de 1763 à 1800 ; sur sa fortune mobilière et immobilière jusqu'en 1762 ; sur la provenance, l'âge, le nombre des écoliers ; sur le théâtre au collège, de 1879 à 1761 ; sur les thèses et exercices publics. Viennent ensuite une liste chronologique et alphabé-

Digitized by Google

tique des anciens élèves du lycée qui ont été élus aux anciennes Académies et à l'Institut national de France, un mémoire justificatif des « Jeunes de langue » ou Arméniens de 1669 à 1723, etc. Un Index général alphabétique des trois volumes, paginé à part, complète heureusement cette monographie d'un des plus anciens et des plus renommés parmi les lycées parisiens. Elle fait le plus grand honneur à l'érudition patiente et méticuleuse de l'auteur, qui a compté parmi les professeurs du lycée avant d'avoir été choisi pour enseigner l'histoire des institutions de la France à l'École des chartes. Ch. B.

— Louis BIGARD. *Les seigneurs du Pecq et du Vésinet* (Versailles, Dubois, « Bibliothèque d'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise », t. III, 1925, 156 p.). — Étude très érudite sur deux localités voisines de Saint-Germain-en-Laye. Le Pecq (*Alpicum*, mentionné dès le VIII^e siècle) appartint d'abord à Saint-Wandrille, qui tirait de ce village une partie du vin nécessaire à ses moines. Les Bernardins de Paris y possédèrent aussi des terrains et des droits. Des recherches aux archives de la Seine-Inférieure et de Seine-et-Oise ont fourni à l'auteur d'utiles renseignements sur les péages de la basse Seine, depuis Le Pecq jusqu'à Caudebec. Puis les terres et fiefs du village finirent par être acquis par Henri IV et Louis XIII, déjà possesseurs du château de Saint-Germain. Passant la Seine, ils s'agrandirent par de nouvelles acquisitions englobant le bois du Vésinet (*Viziniolum*, mentionné en même temps qu'*Alpicum* au VIII^e siècle). Ainsi le sujet, d'un intérêt tout local au début, finit par prendre une importance historique et même économique fort bien mise en lumière par M. Bigard. On ne s'attendrait pas à trouver le souvenir du traître Ganelon dans le bois du Vésinet ; en fait, il est parfois désigné comme le bois de la « trahison », sans doute parce qu'à Chatou, commune voisine, il y eut un lieu dit Rochevaulx qui évoquait naturellement le souvenir de Roncevaux. M. Bigard parle agréablement de cette légende. En appendice, une vingtaine de pièces justificatives allant de 970 environ à 1733 ; notons dans le nombre une charte du roi d'Angleterre Henri V, du 6 mai 1422, d'après un original dont un fac-similé très réduit fait face à la p. 66. Ch. B.

Grande-Bretagne. — R. E. M. WHEELER. *Prehistoric and Roman Wales* (Oxford, Clarendon Press, 1925, in-8°, 299 p., avec 110 grav. et planches et 4 cartes). — Personne n'était mieux qualifié que M. Wheeler, directeur du Musée national à Cardiff, pour écrire cette histoire du pays de Galles depuis l'époque préhistorique jusqu'à l'époque romaine. Quoique également très documentée pour la dernière période, elle intéresse surtout l'archéologie préhistorique, à qui elle fournit, avec une exactitude minutieuse, les résultats des fouilles les plus récentes, des pièces importantes, des comparaisons chronologiques entre cette région et le continent. Les quatre premiers chapitres sont consacrés à l'homme des cavernes, aux trouvailles des grottes de Paviland, à l'époque paléolithique, aux monuments mégalithiques, œuvres de gens venus par mer, puis aux nouvelles tribus de l'âge du bronze, caractérisées par les gobelets caliciformes. Les chapitres V-VI étudient pour les trois périodes de l'âge du bronze (2000-500) les outils, les poteries, les ornements, particulièrement les objets en or d'Irlande, lunules, bracelets, *torques*, surtout deux tasses de bois noir incrustées d'or et un magnifique pectoral de cheval ; puis l'emploi très tardif du bronze encore au premier âge du fer. Le chapitre VII expose la conquête romaine du pays des Silures, connue surtout par l'archéologie : de 75 à 140, une première période d'occupation intensive, attestée par les deux grandes forteresses de Deva (Chester) et d'Isca (Caerleon sur Usk), dont M. Wheeler étudie

Digitized by Google

minutieusement tous les restes, et des forts secondaires, notamment Segontium (Carnarvon) ; puis le déplacement des troupes vers le nord et l'abandon presque complet du pays ; la réoccupation par Septime-Sévère ; dès 270, les invasions irlandaises sur la côte, mal défendue par le seul fort de Cardiff, mieux protégée au IVe siècle par une ligne de forts anciens ou nouveaux : Meridunum (Carmarthen), Canovium (Caerhun) ; l'évacuation vers 383-395. M. Wheeler étudie ensuite tous les vestiges de la vie romaine, peu intense, sauf au sud-est : restes importants de la seule cité connue, Venta Silurum (Caerwent) ; villas assez nombreuses ; poteries samiennes, mosaïques, divinités mixtes (Mars Ocelus, Lenus, Ocelus Vellaunus) ; villages indigènes fortifiés, sur les hauteurs, avec des huttes rondes, une population réfractaire à l'influence romaine ; exploitation des mines de fer, de plomb, surtout de cuivre, mais pas de houille ; lavage des quartz aurifères. Un résumé montre surtout l'influence de l'Irlande depuis l'âge du bronze et rejette la théorie de Meyer reculant jusqu'au IIe siècle ap. J.-C. l'arrivée des éléments goïdéliques et gaéliques.

Ch. LÉCRIVAIN.

— Edward FOORD. *The last age of Roman Britain* (Londres, George G. Harrap, 1925, in-8°, 293 p., avec 16 gravures et 3 cartes ; prix : 15 s.). — S'il y a un sujet obscur, encombré de légendes, d'inventions de toutes les époques, c'est bien l'histoire de la fin de la Bretagne romaine depuis Constantin jusqu'en 582. M. Foord l'a exposée dans un livre aussi intéressant que substantiel, qui contrôle judicieusement tous les travaux modernes ; il établit très nettement la répercussion sur la Bretagne des événements continentaux, apporte sur beaucoup de points des précisions nouvelles, élimine nombre d'hypothèses, bien qu'à notre avis il en laisse subsister encore beaucoup trop. Après des prolégomènes un peu confus sur les sources et les conclusions chronologiques, dix chapitres, complétés par une chronologie de 337 à 582 et un tableau de l'armée romaine, et pourvus d'une bonne illustration, décrivent l'histoire sommaire de la province de 337 à 582 : sa prospérité à l'époque de Constantin ; les premières invasions des Scots irlandais ; les victoires du comte Théodose et des officiers de Stilicon ; le premier départ de l'armée romaine vers 401 et son retour partiel vers 416 sous Constantius ; le second départ vers 423 et le second retour en 428 contre les Saxons ; le départ définitif des aigles vers 440 ; le rôle remarquable joué pendant plus d'un siècle pour la défense du territoire et des éléments romains-bretons contre les autres chefs indigènes, notamment Vortigern, et contre tous les autres envahisseurs, par la famille des Aurelii, surtout Ambrosius Aurelianus (vers 456-490) ; les victoires d'Artorius, sans doute chef romain (Arthur) ; la chute définitive de la Bretagne romaine après la défaite du dernier des Aurelii, Candidianus. Sur beaucoup de points essentiels, M. Foord s'écarte des opinions reçues, surtout pour les dates des évacuations, sensiblement reculées, pour le maintien d'une partie importante de la civilisation et des villes romaines. Parmi les points intéressants, signalons : l'évaluation à plus de trois millions d'âmes de la population de la Bretagne au sud du retranchement d'Hadrien sous Constantin, à plus de 50,000 hommes de l'armée de Bretagne, sans les fédérés bretons ; les *Atecotti*, probablement Irlandais ; les *Arcani*, sans doute Bretons ; le rôle de Dathi. Sa dynastie des Aurelii est bien hypothétique. — Ch. L.

— *Calendar of State papers and manuscripts relating to english affairs existing in the archives and collections of Venice.* Vol. XXVI, 1642-1643 ; publ. par Albert B. HINDS (Londres, H. M's Stationary office, 1925, XXXI-389 p. ; prix : 1 l. 7 s. 6 d.). —

Digitized by Google

Ce volume traite de la guerre entre le roi et le Parlement depuis le moment où Charles II quitte Londres après le départ de la reine pour la Hollande, jusqu'au moment où elle revient, amenant à son époux un petit nombre d'habiles officiers et de soldats aguerris, et aussi d'assez fortes sommes d'argent. Sur ce qui se passe alors en Angleterre, on est renseigné par les nombreuses dépêches de Giovanni Giustinian, ambassadeur de Venise auprès de Charles II ; puis, à partir de fin décembre 1642, par celles de Gerolamo Agostini. Ces dépêches sont complétées par celles de Zuanne Zon, ambassadeur à La Haye, et de temps en temps par celles de Thadio Vico, résident en Allemagne. Giustinian et Agostini étaient bien placés pour savoir ce que l'on pensait et l'on faisait dans le camp royal avant et après Edgehill. C'est donc pour l'historien de la guerre civile une source très abondante, bien qu'elle ne révèle rien de bien nouveau ni d'inattendu. Ch. B.

— *Report on the manuscripts of Lord De Lisle and Dudley preserved at Penshurst place.* Vol. I (Londres, H. M's Stationary office, 1925, in-8°, LX-350 p. ; prix : 10 s. 6 d. Historical mss. Commission). — Penshurst est un château dans le comté de Kent, où vint au monde Sir Henry Sidney et où vécurent aussi son fils Philippe (le futur comte de Leicester) et ses descendants, dont le dernier fut Algernon Sidney. Les chartes et manuscrits divers conservés dans cette résidence intéressent donc cette famille illustre par son antiquité, par les hauts emplois où parvinrent ses chefs au XVI^e siècle, par la tragique fin du dernier de ses représentants. L'inventaire, dressé par M. C. L. KINGSFORD, contient des documents relatifs à la famille Sidney (pour laquelle un certain Robert Cooke a fabriqué plusieurs faux au XVII^e siècle), une partie des archives de l'abbaye cistercienne de Robertsbridge au comté de Sussex, nombre de chartes, rôles judiciaires, comptes financiers de l'église de Tattershall au comté de Lincoln et du collège qui y fut fondé au XVI^e siècle ; le château de Tattershall fut possédé au XV^e siècle par une famille Cromwell, dont les archives sont également conservées à Penshurst. On arrive, enfin, aux papiers des Sidney qui ont marqué dans l'histoire d'Élisabeth ; ceux de Lord Henry en qualité de vice-trésorier d'Irlande, 1556-1559, puis de Lord deputy, 1565-1578, sont inventoriés dans le présent volume. Ajoutons d'intéressants comptes d'établissements métallurgiques fondés par les Sidney à Robertsbridge et dans le comté de Glamorgan. Ch. B.

— *An Inventory of the historical monuments in London.* Vol. II : *West London, excluding Westminster abbey* (Londres, H. M's Stationary office, 1925, in-4°, 157 p. et 235 pl. ; prix : 21 s.). — Le t. I de cette admirable publication, entreprise par la « Royal Commission on the ancient and historical monuments in England », était consacré tout entier à l'abbaye de Westminster (cf. *Rev. histor.*, t. CXLIX, p. 135). Le t. II contient la description des monuments, ecclésiastiques et civils, qui ont été construits avant 1714 et qui méritent d'être spécialement conservés à cause de leur intérêt archéologique ou artistique ; il s'agit ici exclusivement de ceux qui sont situés dans les seize quartiers ou « boroughs », dont une carte à grande échelle est jointe dans une pochette de la couverture, et parmi lesquels nous nommerons seulement Holborn, Kensington, Lambeth, Westminster. Dans ces seize « boroughs » ont été décrits 259 monuments, par exemple l'ancienne chapelle des Hospitaliers, ou Saint John Clerkenwell, sorte de pendant à celle des Templiers, qui subsiste encore à l'entrée de la Cité, la Chartreuse et l'ancien palais des évêques d'Ely avec la chapelle de sainte Ethelrède, le palais archiépiscopal de Lambeth,

Digitized by Google

les deux célèbres écoles de droit : Lincoln's Inn et Gray's Inn, le palais de Westminster avec ses antiques monuments : la grande salle, la chambre des bijoux, la salle des banquets. On en a reconstitué l'arrangement primitif tel qu'il existait à l'époque normande. Puis, c'est Holland House, Marlborough House avec ses peintures représentant les victoires de Blenheim et de Malplaquet, etc. La description, brève, précise, limpide, confiée à des spécialistes, fait connaître, et pour ainsi dire revivre, les bâtiments avec leur âge, les transformations qu'ils ont subies, les restaurations trop nombreuses qui les ont défigurés, leur décoration intérieure, le mobilier, etc. La pierre, le bois, travaillés par d'habiles ouvriers, dont plusieurs furent de véritables artistes, ont donné les œuvres les plus remarquables ; l'emploi de la brique, à partir du xv^e^ siècle, et surtout du grand incendie de Londres en 1666, a malheureusement multiplié les façades mornes et sans couleur. Un livre comme celui que nous annonçons révèle, par contre, les trésors d'art insoupçonnés dont peut s'enorgueillir la capitale. Un troisième volume, consacré à la Cité, terminera bientôt ce bel inventaire. Ajoutons que la Commission poursuit en même temps son œuvre dans tous les comtés de l'Angleterre, moins celui de Monmouth, qui est essentiellement gallois. Ont déjà paru : *Buckinghamshire* (2 vol.), *Hertfordshire* (1 vol.), *Essex* (4 vol.). Ch. B.

— Avant de paraître en volume, les mémoires publiés par la « British Academy » sont pour la plupart tirés à part et mis en vente chez Humphrey Milford, éditeur de l'Oxford University press. Signalons d'abord trois notices nécrologiques sur *W. P. Ker*, 1855-1923, par R. W. Chambers ; *Sir Adolphus William Ward*, 1837-1924, et *Sir James Henry Ramsay*, par T. F. Tout. A l'histoire de l'art se rapportent : *The appreciation of sculpture*, par Eric Maclagan, et *Italian portraits of the fifteenth century*, par G. F. Hill ; à la littérature : *Erasmus' services to learning*, par P. S. Allen ; *From Henry V to Hamlet*, par Harley Granville-Barker (sur le développement du génie dramatique chez Shakespeare) ; *The dramatic monologue in the Victorian period*, par M. W. Mac Callum ; à l'archéologie : *Two South arabian inscriptions*, par D. S. Margoliouth (avec texte et quatre planches figurant des rois d'Ausan) ; à l'histoire enfin : *The winning of the initiative by the House of Commons*, par Wallace Notestein, professeur à l'University Cornell (au temps de Sir Walter Raleigh et des premiers Stuarts).

Islam. — Maulavie Mohammed Bereketullah. *Le khalifat* (Paris, Geuthner, 1924, in-8°, 104 p. ; prix : 10 fr.). — Maulavie Bereketullah, de Bhopal, n'est pas seulement un savant, mais un homme d'action dont l'influence s'est fait sentir en Occident comme en Orient. Après avoir habité onze ans l'Angleterre, six ans les États-Unis, cinq ans le Japon, où, dès 1911, la *Revue du monde musulman* signala l'importance de sa propagande, il a fait, durant ces dernières années, de longs séjours en Russie soviétique, puis en France, d'où il a été expulsé, en mars dernier, à la demande du gouvernement anglais, pour avoir publié à Paris une revue en faveur de l'indépendance de l'Inde. L'opinion d'un tel homme, au lendemain de la suppression du khalifat par la Grande Assemblée nationale d'Angora (1^er^ mars 1924), nous révèle non seulement l'inquiétude répandue dans tout l'Islam, mais les mesures énergiques qu'une élite musulmane, qui ne cesse de s'accroître, envisage pour reconstituer une institution vénérée depuis treize siècles sur des bases nouvelles de justice sociale.

De l'ancien khalifat, on ne doit rappeler le souvenir que pour mieux condamner

Digitized by Google

la tyrannie de ses derniers titulaires et justifier Mustapha-Kemal d'avoir fait expulser Abdul-Medjid de Constantinople. Les historiens liront, entre autres, avec intérêt, des déclarations inédites du journaliste George Freeman sur la façon dont Abdul-Hamid entrava, en 1877, l'action de l'armée turque, en déposant successivement les trois généraux en chef dont il redoutait le prestige (p. 5 et suiv.).

Pour éviter de tels abus, le poste de khalife ne peut être, à l'avenir, l'apanage de nulle famille, tribu ou nation. Il doit être confié au musulman le plus digne, par ses vertus et ses capacités canoniques, de défendre la cause de l'Islam.

Le chef spirituel du monde musulman devra être assisté d'un conseil suprême recruté parmi « les hommes les plus instruits dans les domaines religieux, philosophique, scientifique et historique », qui fourniront les quatre ministres de la communauté chargés de la religion, des finances, de l'instruction publique et des recherches, des missions. Le nouveau khalife ne devra pas résider à Médine, où il ne saurait être indépendant, mais à Constantinople ou, à défaut, au Caire.

Le khalifat ainsi réformé devra s'employer à rétablir l'unité entre Chiites et Sunnites, à amener Chrétiens et Juifs à pratiquer une politique de tolérance envers les musulmans, à établir des relations amicales entre l'Islam et le reste du monde, à supprimer les guerres, à lutter contre le paupérisme.

Comme on le voit, la conception nouvelle du khalifat est inséparable d'un idéal social très élevé. On comprend que Bereketullah ait pu écrire : « Si une religion ne s'efforce pas d'éliminer le mal de la société humaine et d'établir le régime de la justice dans le monde, elle n'est pas digne du nom de religion. »

Ch.-André JULIEN.

— EL-MAWERDI. *Le droit du califat.* Introduction, traduction de l'arabe et notes par le comte Léon OSTROROG (Paris, Leroux, 1925, in-12, VII-183 p.). — El-Mawerdi, qui se fit connaître, au XI^e^ siècle, à Bagdad, comme docteur de la loi et professeur, réunit en un livre distinct, *El Ahkâm es-Soulthanîya*, les règles du droit public musulman. Cet ouvrage lui valut grande gloire et le titre d'Imân. Il y exposait la doctrine orthodoxe suivant le rite chafiite. D'une traduction avec commentaire dont il avait, jadis, entrepris la publication, le comte OSTROROG a extrait la partie relative au califat, en supprimant toutefois les citations dans l'arabe original. Il a fait précéder cette réimpression d'une importante introduction générale (p. 1-73), où il expose comment les docteurs musulmans ont bâti leur conception théologique du droit et montre par quels procédés logiques ils ont élaboré le vaste système juridique de l'Islam. Ch.-A. J.

— D^r^ J.-C. MARDRUS. *Le Koran, qui est la Guidance et le Différenciateur.* Traduction littérale et complète des sourates essentielles (Paris, Payot, 1925, in-8°, 311 p. ; prix : 20 fr.). — Il n'existe pas en français de bonne traduction du Coran accompagnée d'un commentaire sans lequel il est impossible de le comprendre. Celle de Kasimirski demeure la plus pratique, bien que vieillie et parfois inexacte. M. le D^r^ Mardrus, auteur d'une traduction des *Mille et une nuits* à laquelle il ne faut pas toujours se fier, a entrepris, sur la demande des ministères de l'Instruction publique et des Affaires étrangères, de mettre en français soixante-deux sourates. Les arabisants sont unanimes à reprocher au traducteur les libertés qu'il prend avec le texte. Quant au lecteur qui n'a pas de lumières spéciales, il lui sera impossible de comprendre une langue qui, à force de vouloir être archaïque et imagée, n'aboutit qu'à être obscure. Ch.-A. J.

Digitized by Google

Italie. — Albano SORBELLI. *Comune di Bologna. La Biblioteca comunale dell' archiginnasio nell' anno 1924* (Bologne, Azzoguidi, 25 p. Extrait de l'*Archiginnasio*, anno XX, 1925). — C'est un rapport sommaire sur l'organisation de cette bibliothèque, sur les dons et acquisitions de l'année 1925, etc. — G. BN.

— On a publié un volume consacré au *VII° centenario di S. Rinaldo, vescovo e patrono della diocesi di Nocera e Gualdo* (Fabriano, Gentile, 1925, in-4°, 63 p.), contenant divers travaux sur ce personnage, et, en outre, de M. F. MARINELLI, *L'Umbria e le sue glorie cristiane*, et A. COSTANTINI, *Le risorse industriali di Nocera.*

— Le tome III des *Studî goriziani* (Pubblicaz. della Sezione provinciale della biblioteca di stato in Gorizia. Gorizia, tip. sociale ed., 1925, in-8°, 181 p.) contient : C. BATTISTI, *Il centenario della biblioteca di Gorizia ;* DELLA BONA, *Il regesto delle pergamene goriziane e friulane della biblioteca civica ;* C. BATTISTI, *Registro d'ingresso e inventario topografico ;* F. SPESSOT, *Primordî, incremento e sviluppo delle istituzioni gesuitiche di Gorizia, 1615-1773 ;* C. BATTISTI, *E. G. Parodi e la valutazione della legge fonetica ;* A. VIERTHALER, *La r. scuola commerciale di Gorizia ;* DALLA VENEZIA, *M. Antonii Coceii Sabellici carmen in munitionem Sontiacam.*

G. BN.

— A l'occasion de l'Exposition du journalisme italien, qui a eu lieu du 15 au 22 novembre 1925, on a publié une *Mostra del Risorgimento italiano* (Novara, La tipografica, 1925, in-8°, XVI-55 p.), qui contient un travail de M. G. BUSTICO, *Il giornalismo e il risorgimento italiano.* G. BN.

— Le premier fascicule du *Bollettino dell' Officio storico dello Stato maggiore dell' esercito* contient une note sur les critères ayant présidé dans les divers pays au groupement des documents historiques sur la guerre mondiale. Cette note fournit des renseignements sur la façon dont l'Italie, en application du traité de Saint-Germain et en vertu du protocole du 31 octobre 1924, a pu utiliser les documents austro-hongrois qui touchaient à cette guerre. En particulier, l'état-major de Rome a été mis en possession des copies des journaux d'unités combattantes, de rapports sur les batailles les plus importantes et de comptes-rendus journaliers de l'état-major austro-hongrois à l'empereur pendant toute la durée de la guerre. — G. BN.

Pays-Bas. — *Economisch-historisch Jaarboek.* T. XI (La Haye, M. Nijhoff, 1925, in-8°, XLVII-248 p.). — Ce volume contient plusieurs publications importantes. C'est d'abord la liste des cent plus imposés de la ville d'Amsterdam en 1813. Dans son introduction, M^lle^ Leonie VAN NIEROP indique qu'en 1811, après la réunion de la Hollande à l'Empire, des mesures furent prises pour assurer les élections constitutionnelles ; c'est à cette occasion qu'on dressa la liste des cent plus imposés, qui comprend le revenu de chacun, le montant de ses contributions, sa profession. L'auteur a recueilli sur tous ces personnages de nombreux renseignements d'ordre économique et politique ; parmi eux, on trouve quelques propriétaires fonciers, des rentiers, des financiers et banquiers, surtout des négociants, se livrant à de très grandes affaires. — M. VAN DER KLOOT MEYBURG publie des documents sur l'industrie de la pierre et, en particulier, les fours à chaux en Hollande : ce sont surtout des comptes sur la situation économique de plusieurs de ces entreprises, le salaire des ouvriers qu'elles emploient. — M. N.-W. POSTHUMUS édite des documents très intéressants sur la création de grands établissements industriels en Néerlande, au lendemain de 1830 ; ce sont surtout des manufactures de cotonnades ; le gouverne-

Digitized by Google

ment encourage ces fondations, et l'on a recours à l'expérience d'un industriel anglais, Th. Ainsworth ; on voit que la grande industrie ne s'est implantée que tard dans le royaume des Pays-Bas. — Enfin, à M. J.-G. Van Dillen, on doit quelques documents prouvant que c'est en 1712-1713 que John Law a résidé à Amsterdam (ses mémoires sur la Banque datent de 1716), ainsi qu'un court, mais substantiel article sur la Banque d'Amsterdam. H. S.

Roumanie. — L'*Histoire de Roumanie*, publiée par le savant professeur Nic. Iorga, en sa langue nationale, vient d'être traduite en anglais par Joseph Mac Cabe : *A history of Roumania ; land, people and civilisation* (Londres, Fisher Unwin, 1925, XII-284 p. ; prix : 10 s. 6 d.). — Bien que la traduction ne soit pas parfaite, tant s'en faut, du moins rend-elle le service de mettre à la portée de tous ceux qui ne lisent pas le roumain un résumé écrit par un des hommes qui connaissent le mieux les origines et tout le passé de son pays. Résumé qui s'adresse d'ailleurs au grand public, c'est-à-dire qu'il ne comporte à peu près aucune référence bibliographique ; mais on se convainc rapidement à la lecture que l'auteur est un critique aussi bien informé qu'ingénieux.

— N. Iorga. *Correspondance diplomatique roumaine sous le roi Charles Ier, 1866-1880*, publiée sous les auspices du ministère des Affaires étrangères de Roumanie (Paris, Gamber, 1923, gr. in-8°, XXXIX et 350 p. ; prix : 20 fr.). — M. N. Iorga a réuni dans ce volume des documents intéressants à consulter, non seulement pour les questions roumaines, mais encore pour la politique européenne dans le Proche-Orient. Ce recueil sert de complément à la documentation déjà publiée dans les *Livres verts roumains*, les *Actes et documents extraits de la correspondance diplomatique de Michel Kogalniceano* (1877-1878), et *Aus dem Leben König Karls von Rumänien* (4 vol.). L'introduction présente un excellent résumé des négociations diplomatiques complexes, depuis l'entrée dans le pays du prince Charles de Hohenzollern-Sigmaringen jusqu'au congrès de Berlin. Les documents sont classés sous deux grandes rubriques d'inégale importance : I. Politique générale. Situation initiale des Principautés. Indépendance de la Roumanie (p. 1-295) ; II. Politique spéciale. Rapports avec la Serbie (1873-1875). Missions en Russie (p. 297-350). Ces matériaux, rassemblés par l'auteur dans les archives du ministère des Affaires étrangères de Roumanie, en 1915, pour la documentation de son ouvrage : *Politica externă a regelui Carol*, n'étaient pas destinés à paraître. Mais, au cours de la Grande Guerre, les Archives roumaines furent expédiées à Pétrograd pour les soustraire aux menaces d'une invasion ; elles sont, à cause de la révolution russe, restées en exil ; la publication du recueil de M. Iorga revêt donc un intérêt tout particulier. Septime Gorceix.

— M. l'abbé H. Breuil, professeur à l'Institut de paléontologie humaine à Paris, a publié dans le Bulletin des sciences de Cluj, Roumanie (t. II, 2e partie, p. 195-217, 15 juin 1925), un mémoire, avec de nombreuses figures, intitulé *Stations paléolithiques en Transylvanie.*

Histoire de l'art. — *Monuments et mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions. Fondation Eugène Piot*, t. XXVII, fasc. 2 (E. Leroux, 1924, p. 97-159, 8 pl.). — Ce fascicule contient les mémoires suivants : F. Thureau-Dangin. Statuettes de Tello. — Georges Bénédite. Sur une tête de princesse de la famille d'Akhounaten. — Salomon Reinach. Deux nouvelles statues d'Aphrodite (type de la Vénus

Digitized by Google

accroupie). — Paul VITRY. La vierge d'Isenheim (elle appartient certainement à l'art alsacien, mais reste anonyme ; elle est maintenant au Louvre).

— Max-J. FRIEDLÄNDER. *Albrecht Altdorfer* (Berlin, Bruno Cassirer, [s. d.,] 172 p.). — En 1891, l'auteur faisait paraître, chez Seemann, une dissertation de doctorat intitulée : *Albrecht Altdorfer, der Maler von Regensburg*. Depuis lors, d'autres érudits allemands, Hans Hildebrandt, Hermann Voss et Hans Tietze, ont étudié ce maître de l'école danubienne. Profitant de leurs recherches, et résumant toutes celles qu'il a faites lui-même pendant plus de trente ans, M. Friedländer vient de publier sur le peintre de Ratisbonne un livre riche d'érudition ; ajoutons que les illustrations y sont nombreuses et la présentation typographique excellente. Il serait souhaitable qu'on finît par consacrer à chaque grand artiste une biographie de cette nature, fruit d'un long labeur ; à notre époque on prend trop volontiers l'habitude des petites monographies de vulgarisation, rapidement écrites qui, tout en ayant leur intérêt, sont loin de satisfaire entièrement notre curiosité. Dans le travail de M. Friedländer, toute l'œuvre d'Altdorfer est disséquée : peintures, gravures, dessins et croquis d'architecte ; le bâtisseur se retrouvait, on le sait, chez le peintre ; un tableau comme la *Naissance de la Vierge* (Pinacothèque de Munich) est une admirable étude d'architecture. Le décor intéresse toujours ce peintre : son *Histoire de saint Florian* (Musée Germanique de Nuremberg et Académie de Sienne) se déroule sur des faits que l'on sent amoureusement peints. Altdorfer a-t-il fait, ou non, le voyage d'Italie? Dans la dernière partie de son existence, ses édifices sont d'un goût incontestablement italien. M. Hildebrandt en conclut que le peintre s'est rendu en Lombardie et en Vénétie entre 1520 et 1524. Mais M. Friedländer, sans contester qu'Altdorfer ait subi l'influence italienne dans la troisième période de sa vie artistique, met vivement en lumière son amour du paysage ; ce qui, en définitive, caractérise le mieux le talent de cet artiste, c'est ce curieux sentiment de la nature, parfois si moderne. J. ALAZARD.

— STENDHAL. *Histoire de la peinture en Italie*. Texte établi et annoté avec préface par Paul ARBELET (Paris, Édouard Champion, 1924, 2 vol., CXL-394 et 556 p. ; prix : 150 fr.). — Dans l'édition des *Œuvres complètes de Stendhal* que publie la librairie Champion, il était naturel que M. Paul Arbelet fût le commentateur de l'*Histoire de la peinture en Italie*. Dans un travail antérieur, *L'histoire de la peinture en Italie et les plagiats de Stendhal*, il avait déjà étudié les sources de l'œuvre stendhalienne, et il était arrivé à des conclusions irréfutables. Le vieil ouvrage de l'abbé Luigi Lanzi a été largement pillé par Stendhal. L'*Histoire de la peinture*, M. Arbelet a raison de le dire, « n'est pour une bonne part qu'emprunts, centons ou plagiats » ; aussi sa valeur historique est-elle à peu près nulle ; il faut y chercher avant tout la pensée, l'esthétique, les préférences artistiques de Henri Beyle.

La nouvelle édition de M. Arbelet a été établie avec le plus grand soin. Celle de 1854 (publiée par Michel Lévy) se recommandait surtout par « l'infidélité de son texte » ; c'est pourquoi l'auteur a pris comme base l'édition de 1831, la dernière qui ait été revue par Stendhal. Le texte lui-même a été collationné d'après deux exemplaires chargés de notes de Stendhal, l'un appartenant à la collection Maurice Tourneux et l'autre à la collection Jacques Doucet. En même temps, M. Arbelet a mis à contribution les manuscrits de la bibliothèque municipale de Grenoble, qui nous permettent de suivre l'élaboration de la pensée stendhalienne. Ces manuscrits contiennent non seulement l'*Histoire de la peinture en Italie*, mais quelques cha-

Digitized by Google

pitres d'une suite à cette Histoire que Stendhal ne termina jamais : ils sont publiés dans l'édition Champion en appendice au tome II : ce sont des fragments sur Vasari, Corrège, Tintoret, Bassan, Dominiquin, auxquels M. Arbelet a joint deux *Vies* qui avaient été publiées par Colomb dans les *Mélanges d'art et de littérature : Vie d'André del Sarte* et *Vie de Raphaël.* J. ALAZARD.

— Florent FELS. *Propos d'artistes* (Paris, La Renaissance du Livre, s. d., 1 vol. 216 p. ; prix : 20 fr.). — M. Florent Fels est un des critiques d'art contemporains les plus enclins à défendre toute œuvre outrancière, pourvu qu'elle révèle un tempérament et une pensée ; jamais on ne le voit s'incliner devant un jugement imposé par la tradition ou par l'opinion publique ; dans une revue qu'il a fondée, *L'Art vivant*, il est à la recherche de toutes les notes d'art imprévues et originales ; on peut ne pas être de son avis, mais on rend toujours hommage à la sincérité de ses idées. Le volume où il vient de réunir des « propos d'artistes » est très significatif de sa manière incisive et mordante ; ce sont des documents qui ont le plus grand intérêt pour ceux que passionne l'étude de l'art contemporain. M. Fels a passé « une heure avec » Claude Monet, Chagall, Derain, Ensor, Friesz, Grosz, Kisling, Léger, Lhote, Matisse, Pascin, Picasso, Rouault, Dunoyer de Segonzac, Utrillo et Vlaminck. Chacun de ces peintres essaie de définir la tendance de son art ; c'est une histoire des principaux mouvements de la peinture d'aujourd'hui qui se déroule ainsi, vivante et imagée ; les passions et les haines s'y expriment simplement, sans détours. « J'ai voulu », dit M. Fels, « donner un document daté de 1925. Ce n'est pas un travail de critique, mais de journaliste, les artistes, dans le strict langage qu'ils emploient, étant les véritables auteurs. » Œuvre de reportage très utile, et qui, en définitive, a une réelle valeur historique. J. ALAZARD.

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE.

Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances. 1925. Bulletin de septembre-décembre. — René CAGNAT. L. Antistius Rusticus, légat de Cappadoce (texte et commentaire d'une longue inscription latine, découverte par le prof. Robinson sur le site de l'ancienne Antioche de Pisidie). — Charles KUENTZ. Une nouvelle édition du « Poème de Pensaour » (qui est le récit de la campagne menée par Ramsès II contre les Hittites en la 5e année de son règne). — SEYMOUR DE RICCI. Une inscription gallo-romaine de Dijon (dédicace au dieu gaulois Britus). — Gustave JÉQUIER. Le Mastabat-El-Faraoun et le culte funéraire de Shepseskaf. — Eugène ALBERTINI. Inscription chrétienne des environs de Berrouaghia, Alger. — Édouard NAVILLE. L'or bon d'Égypte. — Dom André WILMART. Remarques sur un lectionnaire de Chartres copié à Tours (début du IXe siècle). — René CAGNAT. Notice sur la vie et les travaux de M. Ernest Babelon, 1854-1924. — ID. Nouvelle inscription de Beyrouth (épitaphe à Cn. Statilius Martialis, affranchi de Cn. Statilius Severus, membre du collège des « Severi augustales » de Beryte).

Annales historiques de la Révolution française. 1926, mars-avril. — Albert MATHIEZ. La Révolution et les subsistances : le troisième maximum, germinal-thermidor an II. — Georges LEFEBVRE. Les mines de Littry de 1793 à l'an VIII. — Gustave LAURENT. Le conventionnel Rühl à Reims : la destruction de la Sainte-Ampoule (analyse les documents officiels et autres prouvant que c'est bien la Sainte-Ampoule elle-même qui a été détruite le 7 octobre 1793 sur le socle vide de la statue de Louis XV. L'article contient d'ailleurs beaucoup d'autres détails sur la mission dont Rühl avait été chargé auprès des armées). — P. VAILLANDET. La mission de Maignet en Vaucluse ; l'épuration des autorités constituées, pluviôse-floréal an II. — A. MATHIEZ. Les tentatives de corruption de l'Espagne pour sauver Louis XVI. — Henri SÉE. La question de la course maritime à l'Assemblée législative, mai 1792. — Léon RUZICKA. Pétion et la police autrichienne. — E.-G. PASTEAU. Isoré en exil (publie une lettre de lui, de Courtrai, 23 novembre 1816. Isoré, conventionnel et régicide, put rentrer en France en 1818 ; il mourut à Clermont-de-l'Oise en 1839).

L'Année sociologique. Nouvelle série, tome 1, 1923-1924. — M. M. L'œuvre inédite de Durkheim et de ses collaborateurs. — Marcel MAUSS. Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques (I. Les dons échangés et l'obligation de les rendre, en Polynésie ; II : Extension de ce système : libéralité, honneur, monnaie ; III : Survivances de ces principes dans les droits anciens et les économies anciennes).

Digitized by Google

Bibliothèque de l'École des chartes. 1925, juillet-décembre. — Léon MIROT. Dom Bévy et les comptes des trésoriers des guerres ; essai de restitution d'un fonds disparu de la Chambre des comptes (savante étude sur un manuscrit récemment acquis par nos Archives nationales ; c'est un « Dictionnaire des nobles qui ont servi en France de 1338 à 1515 », par l'abbé Charles-Joseph Bévy, historiographe du roi pour le Hainaut sous Louis XVI, émigré, puis bibliothécaire et aumônier du ministère de la Guerre sous l'Empire, mort le 28 juin 1830. Important mémoire de 134 pages). — Ph. LAUER. Observations sur le « Scriptorium » de Lyon. — B.-A. POQUET DU HAUT-JUSSÉ. Les faux États de Bretagne en 1315 et les premiers États de Bretagne (c'est seulement à partir de 1408 que le Parlement général prend le nom d'États). — H. OMONT. Le « Sanctilogium » de Gui de Châtres, abbé de Saint-Denis (publie le Prologue de cette compilation commencée vers 1320, alors que Gui de Châtres, à tort appelé « de Castres », était trésorier du monastère). — P.-M. BONDOIS. Une réintégration au trésor des chartes en 1736 (par les soins de Joly de Fleury). = C.-rendus. = Chronique et mélanges. Nécrologie : Paul Durrieu, Eugène Lelong, Félix Rocquain. — Date et lieu de naissance de Charles de Bourbon, comte de Roussillon (24 mai 1481, à Langeais).

Bulletin de la Société d'histoire moderne. 1926, février. — P.-J. CHARLIAT. Sur quelques sources de l'histoire économique générale ; I. La douane d'Elseneur et ses archives (d'après les registres de la douane, qui sont conservés au Riksarchiv de Copenhague, la correspondance consulaire au ministère des Affaires étrangères et les registres de la Chambre de commerce de Dunkerque). — Louis EISENMANN. Pierre le Grand et son œuvre. = Mars. A.-L. DUNHAM. Michel Chevalier et le traité de commerce de 1860.

Bulletin hispanique. 1926, janvier-mars. — Justo PEREZ DE URBEL, O. S. B. Origen de los himnos mozárabes. — Jules DECHAMPS. Stendhal et l'Espagne. — Ernest MÉRIMÉE. Le théâtre des Alvarez Quintero. — Raymond LANTIER. Chronique ibéro-romaine ; VII : 1923-1924. — Georges LE GENTIL. Carolina Michaelis de Vasconcellos (notice nécrologique, avec une bibliographie montrant l'activité multiple de cette femme qui occupa une place éminente dans le domaine des études hispaniques).

Carnet de la Sabretache. 1926, janvier. — Lettres d'Alexandre Ladrix, volontaire de l'an II, avec une introduction et des notes par Jean BARADA ; I. L'armée du Nord ; séjour à Paris, du 9 juin 1792 au 11 janvier 1793 (notes sur le bombardement de Lille, octobre 1792 : « Il faut le dire à la louange des habitants, ils se sont comportés comme des dieux ») ; II. L'armée de la Vendée, l'armée de Sambre-et-Meuse, l'armée d'Italie, du 1er germinal an II au 26 pluviôse an VI ; suite en février ; III. L'armée d'Égypte et retour en France ; l'Empire et l'armée de Naples, du 24 floréal an VI au 6 octobre 1806. = Février. Louis DEMANCHE. Relation de ma captivité en Espagne en 1808, 1809, 1810. — Commandant REVOL. Souvenirs d'un chasseur à pied ; suite (en Algérie, 1843 ; souvenirs écrits au moins dix ans plus tard).

Le Correspondant. 1926, 25 février. — Georges LECHARTIER. Un tournant de l'histoire américaine : l'entrée des États-Unis à la cour de La Haye. — Cécile GAZIER. Mme de Sévigné et Port-Royal. — Olof HOJER. Les idées fondamentales de la Société des Nations. — R. ANDÉOL. A travers la presse étrangère. Revues

Digitized by Google

d'Allemagne. = 10 mars. Pierre Struvé. Le Soviétisme en contradiction fondamentale avec le Socialisme. — Pierre de Nolhac. Hélène et Ronsard. — Émile Dermenghem. Le Maroc religieux et l'évolution de l'Islam. — Maurice Talmeyr. Souvenirs d'avant le déluge ; VIII. Paul Déroulède ; le général X (récit de la journée du 20 février 1899, où Déroulède tenta d'entraîner l'armée vers l'Élysée, avec un général quelconque, le « général X ». Ce général anonyme était Roget et l'on sait qu'il refusa de violer la consigne reçue et le serment prêté). — De Lanzac de Laborie. Frayssinous à la tête de l'Université, 1822-1828 (d'après la thèse du chanoine Adrien Garnier). — H. Dutemps. A travers la presse étrangère. Revues d'Italie. = 25 mars. Augustin Cochin. Lettres de l'année terrible, publ. par Henri Cochin ; I. La guerre de 1870. — Pierre de La Gorce. Deux années de l'histoire de France, 1817-1818. Le régime censitaire. — Jacques de Coussange. A travers la presse étrangère. Revues de Danemark.

La Grande Revue. 1926, février. — Henri Jacoubet. Voltaire et l'innocence de Calas ; essai d'une explication nouvelle (examen de la conduite de Voltaire. Il a fort bien vu qu'il y avait du louche dans cette affaire, mais aussi qu'il y avait de fortes présomptions pour tenir les Calas comme innocents). — Louise Compain. La renaissance spirituelle contemporaine. La société théosophique ; l'Église catholique libérale et l'Église libre catholique de France, etc.

Journal des Savants. 1926, février. — R. Cagnat. Les villas de Pline le Jeune (avec quatre plans dans le texte). — Louis Hourticq. Les influences orientales dans la peinture toscane. — A. Grenier. Histoire de l'Italie ancienne ; 1er article ; suite et fin en mars. — Bulletin bibliographique. = Mars. A. Merlin. Mycènes, d'après les fouilles anglaises récentes. — Henri Cordier. Les explorations d'Aurel Stein en Asie centrale. — H. Dehérain. La jeunesse de l'orientaliste Caussin de Perceval (publie des lettres inédites des années 1805-1821 ; la dernière est adressée au ministre des Affaires étrangères pour le prier d'agréer sa démission comme drogman de troisième classe à Constantinople, parce que, dans le même temps, il venait d'être nommé professeur d'arabe vulgaire à l' « École royale des langues vivantes ». En 1821, il avait vingt-six ans, étant né le 13 janvier 1795 au Collège de France, où était logé son père, professeur de langue arabe).

Mercure de France. 1926, 15 février. — Georges Batault. Démosthène et Clemenceau (Clemenceau s'est défini lui-même en analysant en Démosthène le génie de l'orateur qui fut aussi un grand patriote). — Ernest Raynaud. Souvenirs de police. Un exploit de la brigade mondaine. — Gabriel Brunet. Mme de Sévigné. = 1er mars. L.-H. Grondjis. La politique catholique en Ukraine. — A. van Gennep. Histoire des religions. — Eugène Semenoff. Notes et documents d'histoire (sur l'assassinat de la famille impériale de Russie : « Les débats sur la responsabilité de l'assassinat restent toujours en suspens devant l'histoire, comme reste en suspens la question de la responsabilité du gouvernement allemand dans la tragédie d'Ékaterinbourg », le 16-17 juillet 1918). = 15 mars. Daniel Massé. La crèche de Bethléhem (étude critique du témoignage rapporté par Luc et Mathieu sur la naissance de Jésus à Bethléhem ; en réalité, la crèche n'est qu'un symbole, une allégorie astrologique et horoscopique). — Émile Laloy. Le traité de Bjoerkoe d'après les documents allemands. — P. Gentizon. La disparition des derviches (leurs doctrines et leurs sectes). — P.-L. Couchoud. Histoire des religions. — A. van Gennep.

Digitized by Google

Ethnographie. = 1er avril. Dr A. Morlet. Invention et diffusion de l'alphabet néolithique (relève et reproduit les signes gravés sur les tablettes d'argile et les outils de pierre qui ont été mis au jour dans la station de Glozel ; en regard sont placés des signes analogues employés dans les écritures de l'Italie et de la Grèce primitives). — A. van Gennep. Folklore.

Polybiblion. 1926, février-mars. — A. Vincent. Publications récentes sur l'Écriture sainte et la littérature orientale. = C.-rendus. = Nécrologie : le cardinal Mercier ; Paul Fauchille, fondateur et directeur de l'Institut des hautes études internationales de Paris ; Mgr Stephen Ehses, directeur à Rome de la Gœrresgesellschaft ; le Dr Georges Schweinfurth, etc.

Révolution de 1848. 1926, février. — F. Dutacq. Le dernier commandement du maréchal Bugeaud ; suite. — R. Schnerb. La seconde République dans le département du Puy-de-Dôme ; suite. — F. Ponteil. La crise alimentaire de 1847 dans le Bas-Rhin ; suite. — G. Vauthier. Comment la *Lanterne* fut introduite en France (1868-1869).

Revue archéologique. 1926, janvier-mars. — E. Pottier. Une théorie nouvelle sur les vases de Suse (discute les hypothèses savantes et téméraires de H. Frankfort dans ses « Studies in early pottery of the near East ». Tout cela intéresse l'histoire de l'antique civilisation susienne). — G. Gastinel. Carthage et l'Énéide (Virgile s'est inspiré d'un autel élevé par César sur les ruines de Carthage, qu'il voulait ressusciter en associant à la gloire de l'Empire le passé de tous ses sujets. Virgile en a traduit, pour la gloire d'Auguste et la consolation d'Octavie, les images symboliques dont il était décoré). — C. Émereau. L'archonte-proconsul de Constantinople. — Édouard Naville. Le pays de Pount et les Chamites. = S. Reinach. Nécrologie : André Michel, Goblet d'Alviella, Pierre de Bienkowski (bibliographie détaillée), G.-A. Schweinfurth. — A. Grenier : Gustav Herbig (nécrologie).

Revue de l'histoire des religions. 1925, mai-juin. — S. Reinach. Un mythe de sacrifice (sur le culte de la déesse Artémis Triclaria ; dans l'aventure amoureuse de Melanippos et de la vierge Komaithô, Pausanias a recueilli l'écho lointain et transformé d'un vieux culte pré-aryen ayant pour éléments essentiels un poulain noir, Melanippos, et une pouliche alezane, Komaithô, qui avaient été sacrifiés à la déesse). — P. Alfaric. La préparation évangélique (montre que l'ouvrage composé sous ce titre par Eusèbe de Césarée a été préparé au sein du judaïsme ; ses matériaux sont empruntés à l'Ancien Testament). — Maurice Goguel. La relation des évangiles de Mathieu et de Luc (M. H. Delafosse n'a pas réussi à prouver que Mathieu dérive de Luc). — Jacques Marty. Contribution à l'étude des problèmes johanniques : les petites épîtres « II et III Jean ». — Hippolyte Gallerand. La Rédemption dans les écrits d'Anselme et d'Abélard. = C.-rendus.

Revue de Paris. 1926, 1er mars. — N. Politis. Les limitations de la souveraineté. = 15 mars. ***. Rouges, Jaunes et Blancs (tableau très poussé de la propagande soviétique en Chine ; inertie des Puissances occidentales en présence des progrès qu'elle accomplit ; de quelques régions réfractaires, où l'on pourrait trouver les éléments d'une nouvelle croisade contre les ennemis de la civilisation occidentale). — Guy de Montjou. Le règlement de la question du Riff ; fin le 1er avril. — Gaston Deschamps. Les portraits de M. de Calonne (comment il a été peint par ses contemporains). — A. Albert-Petit. Les livres d'histoire. — Eustache de Lorey

Digitized by Google

et Jean SAUVAGET. Le palais Azam à Damas (description de ce palais, où est installé l'Institut français d'archéologie et d'art musulmans ; dégâts considérables causés par le bombardement du 18 octobre 1925). = 1er avril. ***. L'organisation communiste en France. — Pierre DE NOLHAC. Ronsard à la cour. — Robert ANCHEL. Les faux assignats pendant la Révolution.

Revue des Deux Mondes. 1926, 1er mars. — Général TANANT. Nos grandes écoles ; II : Saint-Cyr. — G. LENÔTRE. Le mysticisme révolutionnaire : Robespierre et la « Mère de Dieu », IV. — Maurice PALÉOLOGUE. Un grand réaliste : Cavour ; VI : Solferino et Villafranca. — André DEMAISON. Madagascar, notre continent austral. — Augustin COCHIN. Lettres intimes, 1855-1868 ; II : A ses amis (Dupanloup, Falloux, Gratry, Montalembert, 1866-1868). — ***. France et Italie ; des armistices à Locarno ; II : 1920-1925. = 15 mars. Jules CAMBON. Souvenirs sur le cardinal Lavigerie. — ***. Le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne. — Henry BORDEAUX. Voyageurs d'Orient ; I : Des premiers pèlerins à Chateaubriand. — G. LENÔTRE. Robespierre et la « Mère de Dieu » ; V : La sequelle de l'Incorruptible ; Thermidor. — Louis HAUTECŒUR. Anne d'Autriche au Louvre (installation du roi et de la reine mère après la fin de la Fronde, 1652 ; distribution des appartements jusqu'à la mort d'Anne d'Autriche. Avec trois plans). = 1er avril. Henry BORDEAUX. Voyageurs d'Orient ; II : Les archéologues ou les Maîtres des dieux (avant tout les Français : marquis de Vogüé et Waddington, Guillaume Rey et Renan). — G. GOYAU. Une belle vie d'historien : Augustin Cochin.

Revue des Études anciennes. 1926, janvier-mars. — Louis ROBERT. Décret des Asklépiastes de Kolophon. — L. LAURANT. Cicéron et Pompée le Grand (montre combien le dénigrement de Pompée par Mommsen est en désaccord avec les témoignages des Anciens et notamment de Cicéron). — W. DEONNA. En regardant fumer les lampes antiques. — Camille JULLIAN. Chronique gallo-romaine. — R. VALLOIS. Le dolmen de La Hougue-Bie, dans l'île de Jersey. — Pierre MONTET. Chronique égyptienne. = Bibliographie.

Revue de synthèse historique. Tome XL, 1925. — H. BERR. Pour la science (annonce la fondation à Paris et publie les statuts d'un important Centre international d'informations et d'études pour développer l'esprit de synthèse ; il siège dans les locaux de l'Institut de coopération intellectuelle). — I. NITOBÉ. Quelques traits de la mentalité orientale (comparée à l'occidentale). — H. SÉE. L'évolution du capitalisme en Angleterre, du XVIe au commencement du XIXe siècle (abondante bibliographie). — G. WEILL. Le catholicisme français depuis 1802 (excellente revue générale ; signale et apprécie les travaux parus de 1907 à 1925 ; cf., au t. XV de la *R. S.*, le travail antérieur du même pour la période 1870-1907). — Marc BLOCH. Mémoire collective, tradition et coutume (à propos de M. Halbwachs : « Les cadres sociaux de la mémoire »). — A. RENAUDET. Les influences orientales dans la Divine Comédie et dans la peinture toscane (important article. Rapproche du livre de Soulier sur les influences orientales dans la peinture toscane le travail capital de D. Miguel Asín Palacios : « La escatologia musulmana en la Divina Comedia », Madrid, 1919, qui a révélé l'existence d'une Divine Comédie musulmane, dont le poète florentin s'est inspiré. Intéressantes considérations de Renaudet sur la Renaissance en Toscane). — P. VAN TIEGHEM. Principaux ouvrages récents de littérature comparée (abondante revue critique). — TOLÉDANO. L'enseignement de

Digitized by Google

l'histoire dans les universités espagnoles. — L. Lévy-Schneider. Quelques thèses de doctorat sur la Révolution, notes critiques et de méthode (thèses d'Arnaud-Bouteloup, Michon, Gaston Martin). L. Febvre.

Revue d'histoire de l'Église de France. 1926, janvier-mars. — Albert Dufourcq. Comment concevoir l'histoire d'un diocèse de France (utiles indications bibliographiques). — Jacques Zeiller. Les origines chrétiennes en Gaule (les légendes apostoliques ; l'histoire ancienne de l'Église des Gaules, assez belle sans elles, commence en réalité avec saint Irénée, saint Hilaire et saint Martin). — Pierre de Vaissière. La seconde profession de frère Ange, capucin, duc de Joyeuse, pair et maréchal de France, 1599-1608. = Bulletin critique et Notes bibliographiques. — Chronique d'histoire régionale. — Revue des périodiques.

L'Anjou historique. 1926, janvier. — Les abbesses de Nyoiseau, XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. — Le collège de Candé (fondé en 1659 ; le dernier maître de pension, l'abbé Lemonnier, mourut en 1827). — Le dernier prieur feuillant de l'abbaye de Bellefontaine (Charles-Jacques Oursel ; condamné à la déportation en avril 1793, il ne recouvra sa liberté qu'en 1795 ; mort le 13 janvier 1814). — Le clergé de Saint-Barthélemy-lès-Angers pendant la Révolution. — La prison du grand séminaire d'Angers, 1792-1794. — Le Comité révolutionnaire d'Angers. — Le canton de Contigné en 1796. — Le château d'Angers en état de siège, 1814. — La situation politique et religieuse en Maine-et-Loire, 1830-1831.

Bulletin de la Société de l'histoire de Paris. 1925, livr. 1-3. — Commandant Herlaut. Le collège des Quatre-Nations au début du XVIII^e^ siècle (recrutement, instruction, éducation des enfants appelés à faire partie de ce collège ; gestion du grand maître Jean Le Chapelier de Moron, abbé de Bosquen, 1688-1721). — François Rousseau. Un ancien bénédictin, sous-bibliothécaire à l'Arsenal pendant la Révolution (dom Poirier, mort le 2 février 1803, après avoir fondé le cabinet des manuscrits de ce dépôt). — Gabriel Vauthier. Le numérotage des rues de Paris.

Revue de Saintonge et d'Aunis. 1926, livr. 1. — D^r^ Sottas. Le gouvernement de Brouage et de La Rochelle sous Mazarin, 1653-1661 ; suite : police, noblesse, huguenots, ecclésiastiques (des travaux de fortification entrepris dans l'île d'Yeu inspirent en 1658 des soupçons à Colbert, et lui font croire que « Messieurs Fouquet ont interrest la-dedans »). — Guiet. Monographie de la commune de Semussac (XVIII^e^ et XIX^e^ siècles).

Revue historique de Bordeaux. 1925, novembre-décembre. — F.-C. Lane. L'Église réformée de Bègles, 1660-1670. — Paul Courteault. Les sépultures anciennes de la cathédrale Saint-André ; suite. — Abbé J. Escudey. La Contau de Landiras.

Allemagne.

Historisches Jahrbuch. 45 Bd., 2 u. 3 Heft, 1925. — J. Zellinger. Der geköderte Leviathan im Hortus Deliciarum der Herrad von Landsperg (sur le motif du Léviathan pris à l'hameçon de la croix). — Carl-A. Willemsen. Kardinal Napoleon Orsini, der Politiker und sein Werk (fragment d'un ouvrage plus consi-

Digitized by Google

dérable). — Heinrich Otto. Marsilius von Padua und der Defensor pacis (sur la date). — E. Laslowski. Die römischen Jubeljahre in ihren Beziehungen zu Schlesien. — Ludwig Pfandl. Baltasar Gracián (1601-1658). — Franz Flaskamp. Die Religions-und Kirchenpolitik des Grossen Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg nach ihren persönlichen Bedingungen. — Max Braubach. Das Ende der kurkölnischen Universität Bonn. — J. Dorneich. Die politische Entwicklung des jungen Buss (sur le professeur fribourgeois F.-J. Buss, dont le rôle a été important dans le mouvement catholique allemand vers le milieu du XIX^e siècle). — Nikolas Paulus. Zur Geschichte des Worts Beruf (surtout sur le mot « vocatio » et sur l'opinion que s'est faite l'Église au moyen âge sur la valeur de l'État laïque). — Otto Hartig. Zur Biographie des Malers Hans Mülich von München (1516-1573). — Parmi les comptes-rendus, longue recension des *Schriften zum Weltkrieg*, par E. Frauenholz, et (p. 361-367) compte-rendu par M. Wellnhofer de H. Brockhaus, *Die Kunst in den Athos-Klöstern*. M. Bloch.

Belgique.

Académie royale de langue et de littérature françaises. Bulletin, tome IV, n° 4. — Réception de M. Louis Dumont Wilden (il y est beaucoup parlé d'Iwan Gilkin, un des fondateurs de la *Jeune Belgique*, où l'influence littéraire de la France a produit des fruits remarquables). = N° 5. Georges Doutrepont. L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française.

Analecta Bollandiana. Tome XLIV, 1926, fasc. 1-2. — H. Delehaye. Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae Scolae theologicae in Chalce insula. — Id. La personnalité historique de saint Paul de Thèbes (il a certainement existé ; contemporain de saint Antoine, il se fit une grande réputation d'austérité, de zèle pour l'orthodoxie la plus rigoureuse, pour sa sainteté ; sa fête, qui était célébrée déjà dans la seconde moitié du IV^e siècle, fut une des premières instituées en l'honneur d'un saint non martyr). — Robert P. Blake et Paul Peeters. La passion géorgienne des saints Théodore, Julien, Eubulus, Malcamon, Mocimus et Salamanes (document inédit tiré d'un ms. appartenant à la Société d'histoire et d'ethnographie de Tiflis. Texte et traduction latine). — Maurice Coens. La vie ancienne de sainte Godelive de Ghistelles par Drogon de Bergues (cette sainte vivait au XI^e s. Son culte fut institué le 30 juillet 1084. Texte de la *Vita sanctae Godeliph*). = Bulletin des publications hagiographiques.

Revue belge de philologie et d'histoire. 1925, octobre-décembre. — Albert Severyns. Un aspect nouveau de la question homérique (expose et critique les opinions neuves et toujours intéressantes d'Allen : « Homer ; the origins and the transmission »). — Marcel Humbert. Quelques papyrus des collections de Gand et de Paris (texte, traduction et commentaire ; trois fac-similés). — H. Nélis. Hadewych et Bloemardinne (Hadewych la sainte et Bloemardinne l'hérétique sont une seule et même femme, éminente à la fois par le talent littéraire et les qualités morales). — J. Lefèvre. Don Juan de Mancididor, secrétaire d'État et de Guerre de l'archiduc Albert, 1596-1618. — Mariette Nicodème. Une enquête sur le duel judiciaire en France, début du XIV^e siècle. — Aug. Vincent. Dioclétien et Julien boycottés par un rubricateur (dans un ms. de la Bibliothèque royale de Belgique). = C.-rendus. = Chronique (le Congrès historique et archéologique de Bruges, août 1925 ; Acta

Digitized by Google

et commentationes Universitatis Dorpatensis ; Mélanges Lumbroso, à l'occasion de son 80e anniversaire, 9 octobre 1924).

BULGARIE.

Izvêstija na Istoričeskoto Družestvo v Sofija [Bulletin de la Société d'histoire de Sofia]. Livr. IV, Sofia, 1915 ; livr. V, Sofia, 1922 ; livr. VI, Sofia, 1924. — Antiquité : G. KACAROV. Monuments antiques de Bulgarie découverts récemment (livr. IV, p. 1-7, résumé en français. Étude d'un autel quadrangulaire avec inscription latine trouvé aux environs de Plêven en 1910. L'intérêt de l'inscription réside dans le surnom de « Germatitha » donné à Diane. M. Kacarov y voit une preuve de l'origine thrace d'un nom de divinité solaire ou lunaire). — C'est aux Thraces aussi que M. DECEV, « Contribution à la géographie ancienne de la Bulgarie » (ibid., p. 23-36), attribue les noms des monts Rila (Rodope) et Vitocha, près de Sofia, en se fondant sur des raisons linguistiques. — Dans la livr. VI, p. 31-47, M. KACAROV réunit quelques renseignements sur les Bessi, peuplade thrace des environs de l'actuelle Tatar-Pazardjik, près de Plovdiv (Philippopoli). Mentionnés par Hérodote, ils ont joué un certain rôle dans les luttes contre les Romains durant les deux premiers siècles avant l'ère chrétienne. Les diplômes impériaux parlent de troupes formées de Bessi, et leur nom se retrouve jusqu'à Justinien. Ils n'adoptèrent le christianisme qu'à la fin du IVe siècle ap. J.-C., grâce aux efforts de l'évêque Niketa de Remisian. Ils auraient eu dans les Rodopes un sanctuaire sur lequel les ruines d'un temple des Nymphes découvert en 1896 à Orošak (dix kilomètres au sud-est de T.-Pazardjik, sur la rive gauche de la Maritsa) n'apportent guère d'informations. Des fouilles méthodiques seraient sans doute plus profitables. = Moyen âge : B. ZLATARSKI. L'information de Michel le Syrien sur la transmigration des Bulgares. (livr. IV, p. 37-52 ; rapprochant les récits du patriarche d'Antioche Michel, qui vivait dans la seconde moitié du XIIe siècle, des données des écrivains byzantins antérieurs, Théophylacte Simocatas (VIIe siècle), Genesios (Xe siècle), etc., M. Z. arrive aux conclusions suivantes : les Bulgares, partis de l'Asie centrale sous la pression des Turcs dans la seconde moitié du VIe siècle ap. J.-C., arrivèrent sur le Danube sous l'empereur Maurice (582-602) et s'établirent paisiblement dans la Dobroudja actuelle, à charge de la défendre contre les ennemis extérieurs de l'empire byzantin. Dans un autre article sur « Les archevêques-patriarches bulgares durant le premier royaume » (livr. VI, p. 49-76), M. Zlatarski essaie de démontrer que le premier archevêque, Joseph, doit être placé à la fin du IXe siècle. L'Église bulgare avait trouvé son autonomie en 870 sous le tsar (roi) Boris (852-889), le Clovis ou plutôt le Charlemagne bulgare, qui convertit son peuple au christianisme. Mais, à un retour offensif du paganisme sous son fils Vladimir (889-893), Joseph opposa la fermeté d'un défenseur de la foi et peut-être d'un martyr. Aussi, dès l'avènement au trône du tsar Siméon (893-927), l'Église bulgare devint nationale et Joseph fut considéré comme un saint. Il aurait précédé le premier patriarche bulgare Léon, reconnu en 918. Après quatre successeurs, le patriarcat bulgare fut supprimé par l'empereur de Byzance Jean Zimiscès en 972. Cette première tentative d'Église nationale au Xe siècle servit de modèle à sa renaissance au XIIIe siècle (1235), sous la brillante dynastie des Asênides du second royaume, et même de prototype à l'affranchissement ecclésiastique du XIXe siècle (1870), qui précéda et provoqua l'affranchisse-

Digitized by Google

ment politique définitif (1878). — C'est au moyen âge bulgare qu'étaient consacrés plusieurs chapitres du livre du professeur J. B. Bury, « A History of the later Roman Empire from Arcadius to Irene (395-800) ». Ils ont été traduits en bulgare sous le titre : « La Bulgarie au IXe siècle et la conversion des Slaves et des Bulgares » (dans la livr. IV, p. 105-179, 180-189). Enfin, se rapportant à la même période, un intéressant article d'I. Săkăzov donne une « Information sur le commerce bulgare à Constantinople au Xe siècle » (livr. VI, p. 195-203). En 1892, M. Jules Nicole, de Genève, découvrit un papyrus byzantin du Xe siècle, qu'il édita en 1893 sous le titre : « Le livre du préfet ou l'édit de l'empereur Léon le Sage sur les corporations de Constantinople ». M. Săkăzov donne le texte et la traduction des passages relatifs aux Bulgares et en tire les conclusions suivantes : les Bulgares faisaient à Constantinople, sous les tsars Boris et Siméon (voir ci-dessus), un actif commerce de lin et de miel. Le lin servait de doublure aux vêtements de soie, le miel était acheté par les droguistes. Mais ce trafic était rigoureusement réglementé. Arrêtés d'abord hors de la ville pour la visite de la douane, les marchands bulgares n'étaient ensuite admis qu'à des emplacements déterminés et pour trois mois seulement. Certaines corporations avaient seules le droit d'acheter leurs marchandises et le contrôle de l'exportation des objets fabriqués à Constantinople ne permettait ni la sortie de certaines étoffes précieuses ni la vente d'esclaves ouvriers, dépositaires de secrets de fabrication. Les échanges avaient lieu en nature à des prix fixés par le préfet, qui avait la responsabilité de ces étrangers. Un rapprochement entre ces mesures de protection et de défense à Constantinople au Xe siècle et des dispositions analogues à Pékin au XVIIIe siècle contre les marchands russes (voir G. Cahen, « Histoire des relations de la Russie et de la Chine sous Pierre le Grand ». Paris, 1912) montre que les mêmes défiances et les mêmes soucis de sécurité politique et commerciale ont guidé l'Empire byzantin au moyen âge et l'Empire chinois dans les temps modernes). — Jordan Ivanov. Obituaires des tsars et tsarines bulgares (livr. VI, p. 219-230. L'auteur signale cinq listes de ces tsars défunts dont on lisait les noms à certains offices ; elles sont, la plupart, du XVIe siècle et conservées au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Sofia. L'une est gravée sur un triptyque de bois. Du couvent de Saint-Bogoslov, près de Tsaribrod, elle a passé au Musée national d'archéologie de Sofia). — P. Nikov. Corrections à l'histoire de Bulgarie (le tsar de Bulgarie Ivan Asên II, 1218-1241, épousa en 1221 la fille du roi de Hongrie André II, 1205-1235. Celui-ci était allé à Tripoli avec la croisade des Latins, 1217-1218, mais à son retour par la Bulgarie il dut promettre sa fille au nouveau roi pour obtenir le libre passage. Cette princesse hongroise, Anna (ou Marie), vécut non jusqu'en 1239, mais jusqu'en 1237, et sa mort marqua le début d'un revirement de la politique bulgare. Pris entre les Latins et les Grecs, Ivan Asên II manœuvra entre les uns et les autres. Allié d'abord des Latins, en relations avec le pape Grégoire IX, il assiégeait la forteresse byzantine de Corlu quand il apprit la mort de sa femme Anna, d'un de ses fils et du patriarche bulgare, 1237. Il se rappela alors que peu auparavant, en 1235, un accord avec les Grecs lui avait valu de voir l'archevêque bulgare reconnu comme patriarche national et il se rapprocha de Byzance. Trompé dans ses espérances, Grégoire IX prêcha la croisade contre le Bulgare, défenseur des Bogomiles et traître à la cause latine. Mais le roi de Hongrie Bela IV resta sourd aux objurgations du pape. Ivan Asên II mourut en 1241. Se fondant sur l'autorité de Pachymère, contemporain des événements, l'auteur rétablit ainsi la chronologie des temps troublés de la fin du XIIIe siècle : le tsar

Digitized by Google

(roi) Constantin-Tikhon le Pacifique mourut à la fin de l'année 1277. L'usurpateur Ivaïlo règne à Tirnovo en 1278. Les Byzantins prennent la ville en 1279 et proclament roi Ivan Asên III, petit-fils d'Ivan Asên II. Ivaïlo reprend la ville l'été de la même année 1279, bat deux fois les Byzantins, le 17 juillet et le 15 août, force Ivan Asên III à fuir jusqu'à Constantinople. Georges Terter Ier devient tsar (roi) de Bulgarie, 1279-1292). — N. Mušmov. Les noms des anciennes monnaies bulgares (livr. IV, p. 189-206 ; l'auteur passe successivement en revue les monnaies d'or appelées « perpera », c'est-à-dire or pur. Elles pesaient 4 gr. 55 et furent en usage, du XIIe au XVIe siècle dans tous les Balkans ; mais elles varièrent de poids et de valeur et finirent par servir de monnaie de compte. Les seules monnaies d'or connues du premier royaume bulgare (VIIe siècle-1018) sont trois pièces conservées l'une au British Museum, les deux autres à notre Cabinet des médailles, et décrites par Schlumberger. Elles sont au nom de Sermon, général d'Ivan Vladislav, qui vécut à Sirmium, entre Save et Danube, et se maintint indépendant. Ces monnaies sont d'un type tout byzantin. Au contraire, le nom de « groche » employé pour les monnaies d'argent à partir du XIVe siècle semble provenir du français « gros », monnaie de saint Louis. Les tsars bulgares du second royaume, qui firent frapper des monnaies d'argent, durent les confier à des monnayeurs italiens, florentins, si l'on en juge par le type et les nombreuses fautes. Comme pour l'art et pour la civilisation, les monnaies bulgares subirent donc tantôt l'influence asiatique et tantôt l'influence européenne de l'Occident. M. Mušmov cherche, en outre, à déterminer leur poids et leur valeur aux différentes époques). — N. Milev. Un document inédit de l'histoire de Bulgarie (il s'agit d'un mémoire de Paolo Giorgi (Džordžič) de Raguse à l'empereur Rodolphe II, daté de Prague, le 12-21 février 1597, et conservé dans les archives d'Innsbruck. L'intérêt du document réside dans la description des maux subis par le peuple bulgare sous le joug turc à la fin du XVIe siècle (impôts décuplés, justice vénale, enlèvements d'enfants pour les janissaires) et dans la part du clergé à un premier essai de soulèvement. Džordžič, agent secret de l'empereur, s'était mis en rapport avec un certain Todor Balin de Nikopol, qui parcourut toute la Bulgarie et recueillit l'adhésion du haut clergé comme des simples curés). — Id. Le patriarche d'Okhrid Athanase et ses courses à l'étranger, 1597-1615 (livr. V, p. 113-128. Durant la guerre de l'empereur Rodolphe II contre les Turcs (1593-1606), toute aide apportée à la politique de l'Empire était bonne. Le patriarche d'Okhrid Athanase, mendiant, aventurier, patriote, parcourut l'Italie, 1597-1599, visita Prague, où se trouvait alors la cour de l'empereur, peut-être l'Espagne et sûrement la Russie, au début du XVIIe siècle, sollicitant des secours pour un soulèvement général de la Macédoine, de la Serbie et de la Bulgarie. La jalousie de Venise, qui tenait Corfou et surveillait étroitement la côte voisine, fit échouer ces tentatives). — K. Kracunov. La France et l'unité de la Bulgarie (livr. IV, p. 189-199. M. de Freycinet joua un rôle de pacificateur lorsque, le 6-18 septembre 1885, la Roumélie orientale s'étant déclarée unie à la Bulgarie, la Serbie, la Grèce et la Turquie manifestèrent des intentions hostiles et agressives. La Serbie du roi Milan ayant, malgré tout, déclaré précipitamment la guerre à la Bulgarie, le 2-14 novembre 1885, la France la désavoue et, après la bataille de Slivnitsa, fatale à la Serbie, elle hâte la paix de Bucarest, 19 février-3 mars 1886. En retour, elle obtient de la Bulgarie quelque allègement aux droits de douane). — Une utile bibliographie des livres et articles bulgares et étrangers sur la Bulgarie se trouve dans la livr. V, p. 163-171, pour la période 1915-1921, et livr. VI, p. 218-226, pour les années 1922-1924.

Gaston Cahen.

Digitized by Google

Makedonski Pregled (Revue macédonienne). Année I, fasc. 3, 4, 5 et 6. Sofia, 1925 (voir *Rev. histor.*, t. CXLIX, mai-juin 1925, p. 127 et suiv.). — Fasc. 3, p. 39-50. Mušmov. Les monnaies de Philippe II de Macédoine. Reprenant les conclusions de Babelon, l'auteur montre que les pièces d'or frappées par Philippe grâce aux mines de Pangéi (Parnardagh), plus belles et plus lourdes que les « dariques », visaient à éliminer les monnaies asiatiques et à populariser le nom du roi de Macédoine. Elles représentaient la tête de Zeus et, au revers, un char, symbole de la victoire remportée aux jeux olympiques par les envoyés de Philippe le jour de la naissance d'Alexandre (356 av. J.-C.). Les monnaies d'argent portent au revers un cavalier, dans lequel il convient de voir le roi de Macédoine. Les Celtes ont copié ce type sur des pièces frappées en Gaule, mais deux exemplaires trouvés dans le nord-est de la Bulgarie et conservés au Musée national de Sofia permettent de croire que ces doubles statères proviennent de l'ancienne Thrace, au IIe siècle av. J.-C. — K. Stojanov-Vălkanov. Voyageurs européens dans la péninsule balkanique pendant la Révolution française et jusqu'à la chute de l'Empire. Dans cet espace de temps, l'auteur signale quatre Anglais : Ed. Dodwell, W. M. Leake, Hobhouse et Holland, qui virent surtout la Grèce des premières années du XIXe siècle et n'apportent, semble-t-il, qu'une bien faible contribution à l'histoire de la Bulgarie. Leake (« Researches in Greece ». Londres, 1814) cherche à délimiter les frontières de l'albanais et du bulgare. Holland (« Travels in the Ionian Isles, Albania, Thessaly, Macedonia, in the years 1812 and 1813 ». Londres, 1815) marque les étapes de la route Salonique-Danube par Klissola, Seres, Demir Hissar, Melnik, Doupnitsa, Sofia, Berkovitsa, Lom et Vidin. Plus pauvres encore en renseignements sur la Bulgarie sont les Français, Pourqueville, le consul Beaujour, Cousinery. — A la fin de son article sur Kuzman Šapkarev et Marin Drinov (p. 51-80), M. Šišmanov publie treize lettres inédites de l'historien M. Drinov, mort en 1906, à K. Šapkarev, ethnographe de la Bulgarie et de la Macédoine, mort en 1909. = Fasc. 4. P. Mutafčiev. L'extension serbe en Macédoine au moyen âge, p. 1-27. L'auteur tient à prouver que la domination serbe en Macédoine ne dura pas plus de cent dix ans au nord et cinquante ans au sud et qu'elle a laissé des traces beaucoup moins profondes que la bulgarisation lente. S'appuyant sur des historiens byzantins, l'auteur trace le tableau suivant : vers le milieu du XIIe siècle ap. J.-C., le nord-ouest de la péninsule des Balkans était occupé par des Slaves occidentaux ; les Bulgares n'arrivèrent dans la partie nord-est que vers la fin du VIIe. Jusqu'au XIe siècle, les Serbes durent lutter pour leur indépendance et les Bulgares du premier royaume s'implantèrent en Macédoine. La chute du royaume bulgare sous les coups des Byzantins, en 1018, permit au Serbe Étienne Voislav de s'affranchir et de s'avancer en Macédoine. Malgré tout, à la fin du XIe siècle, le champ de Kosovo restait en dehors de la Serbie. Au XIIe siècle, la Serbie retombe sous l'empire de Byzance, et, vers le milieu du XIIe siècle, la formation du royaume de Hongrie arrête son expansion naturelle et la détourne — « comme au XIXe siècle » — vers le sud-est. Elle atteint Sofia en 1183 ; Étienne Nemania profite de la croisade de Frédéric Barberousse pour occuper Kosovo, 1189. Dès 1201, la paix entre Byzance et le tsar bulgare Kalojan attribuait à celui-ci la Macédoine septentrionale et centrale. Mais, après l'assassinat de Kalojan (1207), Neman soutient son neveu Strez, qui prend la Macédoine (1209). A son tour, Strez, allié à l'Épire et aux Croisés latins, se retourne contre les Serbes, mais il est assassiné (1214). L'Épire triomphe de 1216 à 1230, année où les Bulgares lui portent un coup décisif à Klokotnitsa et dominent

Digitized by Google

jusqu'à la mort de Kaliman Ier (1246). La Serbie prend sa revanche avec Uroš Ier, 1258 ; pourtant la Macédoine reste aux Byzantins de 1259 à 1279. Contre eux se dresse Charles d'Anjou avec ses Normands, avec les Vénitiens, les Serbes et les Bulgares, 1281. Dès l'année suivante, les Vêpres siciliennes l'arrêtent et la coalition se dissout. Les Serbes profitent des embarras intérieurs de la Bulgarie pour s'assurer de la Macédoine du Nord, 1283. En 1298, Byzance reconnaît le fait accompli. La situation se prolonge jusqu'en 1328, où le tsar de Bulgarie Michel Šišman et l'empereur byzantin Andronic III concluent alliance contre les Serbes. Une fois de plus la fortune sert les Serbes. Šišman meurt et le général byzantin Sirgian passe du côté serbe (1334). Après la mort du chef serbe Khrélo, toute la Macédoine est de nouveau annexée à la Serbie, 1345. = Fasc. 5-6. Colonel Lamouche, consul général de Bulgarie à Paris (voir *Rev. histor.*, juillet-août 1924, p. 260-262). La Macédoine au temps des Turcs (p. 35-46). L'auteur, « membre de la Mission de réorganisation de la gendarmerie ottomane en Macédoine », séjourna dans le pays et notamment à Sérès de 1904 à 1909. C'était au lendemain de l'insurrection de la Saint-Élie (1903), à la veille de la révolution jeune-turque (1908) et des guerres balkaniques (1912). Il signale d'abord la part du clergé dans le réveil national de 1870 et la lutte entre Grecs et Bulgares, après la création d'un exarchat bulgare indépendant. Il note la complète tolérance religieuse des Vieux-Turcs, mais la politique de division de Hilmi pacha, le gouverneur des « Trois Vilayets », qui soutenait les Grecs contre les Bulgares. Il marque avec netteté le développement des écoles bulgares et la méthode de l' « Organisation intérieure », société secrète dont la devise est « la Macédoine aux Macédoniens ». Les violences et les maladresses des Jeunes-Turcs eurent pour effet d'unir Grecs, Serbes et Bulgares contre la Turquie, et la milice macédonienne prit une part glorieuse à la guerre de 1912. — I. Snêgarov. Témoignages byzantins du XIe-XIIIe siècle sur le caractère bulgare de la Macédoine (p. 1-18). — V. Dumev. Souvenirs de deux institutrices en Macédoine (p. 127-151). C'est la suite d'articles antérieurs sur le même sujet ; voir *Rev. histor.*, mai-juin 1925, p. 128). G. C.

Canada.

Nova Francia (organe de la Société d'histoire du Canada). Tome I, no 4, 24 février 1926. — Le P. Albert Davy. Les missionnaires du séminaire du Saint-Esprit à Québec et en Acadie au XVIIIe siècle ; III : Les projets de l'abbé de l'Isle-Dieu ; suite : 1752-1753. — A.-Léo Leymarie. Le Canada pendant la jeunesse de Louis XIII. — C.-B. Moras. Les provinces de France et la Nouvelle-France. Angevins au Canada en avril 1636. — R. de La Roque de Roquebrune. Québec, le château Frontenac et le château Saint-Louis.

États-Unis.

The American historical Review. 1925, octobre. — Ginevra Niccolini di Camugliano. A medieval Florentine ; his family and his possessions (biographie de Lapo Niccolini ; né en 1356, il fut à la fois homme d'État, marchand appartenant à l' « Arte della lana », écrivain et gentilhomme campagnard gérant ses biens lui-même. Il mourut en 1430. L'auteur utilise ses papiers personnels et ses livres de compte). — Claude H. van Tyne. French aid before the alliance of 1778 (d'après

Digitized by Google

les archives françaises des Affaires étrangères et de la Marine). — Paul H. Buck. The poor Whites of the Ante-Bellum South. — William L. Langer. The european powers and the french occupation of Tunis, 1878-1881 ; 1er article. — Edmund C. Burnett. The name « United States of America » (histoire de ce nom avant qu'il fût officiellement consacré par la déclaration de l'Indépendance). — James Elliott Walmsley. The change of Secession sentiment in Virginia in 1861 (documents). = C.-rendus. = 1926, janvier. Charles M. Andrews. The american Revolution ; an interpretation. — Frank B. Marsh. Roman parties in the reign of Tiberius. — William L. Langer. The european powers and the french occupation of Tunis, 1878-1881 ; suite et fin. — Roy F. Nichols. United States *versus* Jefferson Davis, 1865-1869. — Conyers Read. Despatches of Castelnau de La Mauvissière, on Frobisher, Gilbert de La Roche, Drake, 1577-1581 (documents conservés à la Bibliothèque nationale de Paris). = C.-rendus. = Avril. Richard B. Morris. Massachusetts and the Common law ; the declaration of 1646. — John W. Wright. The corps of light infantry in the continental army (1777-1781). — Frank A. Golder. Russian-american relations during the Crimean war. — Walter F. Meier. A Confederate private at Fort Donelson, 1862 (récit par un simple soldat de l'armée confédérée de la défense de ce fort et des misères subies par les prisonniers). — A. Howard Meneely. Trois relations manuscrites de Gideon Welles (elles se rapportent toutes à l'année 1861). = C.-rendus.

Foreign Affairs. An american Quarterly Review. Vol. IV, nº 1. — Raymond Poincaré. The responsibility for the war (réfute les assertions des polémistes ou des romanciers, tels que Jean Bojer, qui font retomber sur la France et sur le ministère Poincaré la responsabilité de la guerre). — The Shanghai affair and after (en 1925). — Archibald C. Coolidge. Dissatisfied Germany (l'Allemagne est irritée des conditions qui lui ont été imposées par le traité de Versailles et d'avoir été contrainte de reconnaître qu'elle avait péché en déclarant la guerre ; tôt ou tard, il faudra trouver moyen de lui donner satisfaction ; la paix du monde en dépend). — David H. Miller. Political rights in the Arctic (avec une carte de la région polaire dont les États voisins se disputent les îles). — Roberto Cantalupo. Fascism in italian history (une note déclare que les idées exprimées par l'auteur ont reçu l'approbation officielle de Mussolini). — Hugh Gibson. Switzerland's position in Europe. — James W. Angell. The payment of reparations and inter-ally debts. — [Sydney]. The White Australia policy (des mesures réclamées ou prises par l'Australie contre l'immigration des gens de couleur). — Nicholas Roosevelt. The Ruhr occupation (expose les bienfaits résultant de cette occupation : « Aujourd'hui, les relations franco-allemandes sont amicales ; le plan Dawes fonctionne sans heurt et l'Allemagne paie loyalement). — James R. Finlay. Copper (sur la politique internationale du cuivre). — Vladimir Zenzinov. The Bolsheviks and the peasant (la Russie renaîtra et commence à renaître sous la forme d'une grande démocratie paysanne). — Simeon Strunsky. Theodore Roosevelt and the prelude to 1914 (d'après sa correspondance). — Hamilton Fish Armstrong. The unredeemed isles of Greece (le Dodécanèse et Chypre). — William L. Langer. Some recent books on international relations. = Nº 2. Wilhelm Marx. The responsibility for the war (l'ancien chancelier impérial proteste contre la déclaration mise en tête du traité de Versailles qui flétrit l'Allemagne pour sa « félonie envers l'humanité » ; il s'efforce de prouver qu'elle est contraire à l'exacte vérité et demande que la lumière soit faite d'une manière complète et impartiale). — Eduard Beneš. After

Digitized by Google

Locarno : the problem of security today. — Walter LIPPMANN. Concerning Senator Borah. — Sir Frederick WHYTE. Political evolution in India. — George W. WICKERSHAM. The codification of international law. — The campaign in Morocco. — R. KUCZYNSKI. A year of the Dawes plan. — Georges THEUNIS. Belgium today. — Edward P. WARNER. Internationalair transport. — Gaetano SALVEMINI. Italian diplomacy during the World War. — Fr. SCHNEIDER. Sugar (politique internationale du sucre). — Ernest BOYD. « Cosas de España » (analyse de plusieurs ouvrages récents. Conclusion : une nation a le gouvernement qu'elle mérite). — Russia's new economic divisions (avec une carte). — William L. LANGER. Some recent books on international relations. = N° 3. Tasker H. BLISS. What is disarmament? — Gustave DE KERGUEZEC. French naval aims (expose la situation présente et future de la marine française, afin de prouver que la politique navale de la France est aussi loin de l'impérialisme que le Groenland l'est du cap Horn). — Walter LIPPMANN. « The intimate papers of colonel House » (les deux volumes des papiers du colonel, qui fut l'intime ami et l'associé du président Wilson, se rapportent à la période où l'Amérique resta neutre. Wilson répugnait à déclarer la guerre à l'Allemagne ; mais s'il y était contraint, il pensait qu'au moins la victoire des Alliés permettrait d'établir la Société des Nations, gage et organe de la paix universelle). — Edwin F. GAY. War loanes or subsidies. — David G. HOGARTH. The arab world to day. — Leonard STEIN. The Jews in Palestine. — C. K. LEITH. The mineral resources of the Far East. — Nicolas POLITIS. How the World court has functioned (comment la Cour permanente de justice internationale a fonctionné depuis 1920). — Charles P. HOWLAND. Greece and the Greeks. — James G. HARBORD. America's position in radio communication. — E. L. PIESSE. Japan and Australia. — Hamilton Fish ARMSTRONG. The Saloniki dispute (différend entre les gouvernements grec et yougoslave sur l'exploitation du port de Salonique ; avec deux croquis). — Manuel GAMIO. Mexico's agrarian problem. — Malcolm W. DAVIS. Railway strategy in Manchuria (avec une carte). — Donald D. HOOVER. The Virgin islands under american rule (il s'agit du groupe d'îles voisines de Puerto Rico, que les États-Unis achetèrent au Danemark en 1897, afin d'empêcher les Allemands d'y établir une base maritime face au canal de Panama). — William L. LANGER. Some recent books on international relations. — Denys P. MYERS. Source material (mentionne les documents officiels publiés par les gouvernements et ceux qui n'ont pas un caractère officiel.) — S. Parker GILBERT. The meaning of the « Dawes Plan ».

Speculum. A Journal of medieval studies. Fasc. 1, janvier 1926. — George R. COFFMAN, de Boston. Historical background and prospect. — Charles H. HASKINS. The spread of ideas in the middle ages. — Charles H. BEESON, de Chicago. The vocabulary of the « Annales Fuldenses ». — James Holly HANFORD. The progenitors of Golias. — Albert M. FRIEND. Two manuscripts of the school of St. Denis (mss. de la Bibl. nat. de Paris, latin n^{os} 1141 et 2292, avec six fac-similés). — Karl YOUNG, de Yale. The home of the Easter play (ce sont les Croisés qui transportèrent en Orient les drames liturgiques, dont la « Visitatio Sepulchri » est un des plus anciens types, et son origine est française). — Hermann H. THORNTON. The poems ascribed to Frederick II and « Rex Fredericus ». — Lynn THORNDIKE. Public readings of new books in mediæval universities (signale trois cas de livres nouveaux qui ont été lus publiquement dans des Universités : à Bologne, à Paris, à Padoue ; ils viennent s'ajouter à celui de Giraud de Barri lisant à Oxford son « Expugnatio

Digitized by Google

hibernica »). — Cornelia C. COULTER, de Vassar College, et F. P. MAGOUN, de Harvard. Giraldus Cambrensis in indo-germanic philology. = C.-rendus.

GRANDE-BRETAGNE.

Bulletin of the Institute of historical research. Vol. III, n° 9, février 1926. — The accessibility of foreign archives (réponses au questionnaire sur les conditions qui règlent l'accès aux Archives d'État ; suite : Autriche, Esthonie, France (Archives nationales), Allemagne (Archives d'État de Prusse, Darmstadt, Gotha, Hamburg, Stuttgart), Hollande (Archives royales de La Haye, d'Alkmaar, d'Amsterdam, de Leyde, de Rotterdam) et Pologne). — Helen M. CAM. On the material available in the Eyre rolls (des renseignements fournis par les rôles des juges itinérants. En appendice : corrections et additions à la liste de ces rôles donnée dans les *Oxford Studies*, t. VI, p. 104-112). — W. C. DICKINSON. « County » days in Scotland (à quelles dates étaient réunies les cours de comté en Écosse ; ce qu'il faut entendre par la « curia capitalis »). — List of members of the fourth Parliament of Henry VII (d'après un ms. du XVI^e^ s. ; se rapporte à la période du 17 octobre 1491 au 5 mars 1492). — Sommaire des thèses. — Corrections et additions au *Dictionary of national biography*, au *New English dictionary*.

Bulletin of the John Rylands library. Manchester. Vol. X, n° 1, janvier 1926. — Earl OF CRAWFORD AND BALCARRES. Dante as artist. — H. W. C. DAVIS. Lancashire reformers, 1816-1817 (expose l'agitation politique dont Manchester fut alors le foyer). — J. N. FARQUHAR. The apostle Thomas in North India (étude critique sur les Actes apocryphes de Judas Thomas et sur deux frères qui ont réellement existé : Gudnaphar, qui régna sur le Pendjab et la vallée de l'Indus, et Gad ; ils nous sont connus par des monnaies récemment découvertes sur les deux rives de l'Indus. Le voyage de Thomas eut lieu vers l'an 48-49 ; mais ce que les Actes nous en racontent est de la fiction pure ; les faits qui s'y trouvent relatés permettent de dire que l'ouvrage doit dater de l'année 201 environ. L'auteur s'est proposé, comme dans tant d'autres œuvres apocryphes, de prouver la sainteté du célibat). — J. Rendel HARRIS. On the stature of our Lord (les textes permettent de dire que Jésus-Christ était de petite taille, pas plus de cinq pieds trois pouces). — A charter of protection granted to the Nestorian church in A. D. 1138 by Muktafi II, caliph of Baghdad ; translated and edited by A. MINGANA (avec un fac-similé). — J. P. POSTGATE. New light upon Lucretius (ce que dit Lucrèce sur l'emploi d'animaux sauvages dans la guerre au V^e^ livre est une interpolation). — C. S. HIGHAM. Lists of diplomatic visitors to England, preserved in the Mainwaring manuscripts (1670). — The Rev. Richard Baxter's last treatise, edited by Fr. J. POWICKE and translated by the late George UNWIN (ce traité, terminé le 18 octobre 1691, est intitulé : « The poor Husbandman's advocate to the rich racking landlords, written in compassion especially of their souls and of the land. » La traduction est la dernière œuvre de l'éminent économiste que fut G. Unwin). — J. Rendel HARRIS. The new text of the Kuran (une ancienne traduction syriaque permet de croire que le Coran différait au début de ce qui est devenu aujourd'hui la Bible officielle de l'Islam). — The reconstruction of the library of the University of Louvain. Great Britain's contribution, 1914-1925 (le Comité britannique a envoyé à Louvain plus de 55,000 volumes).

The english historical Review. 1926, janvier. — J. E. A. JOLLIFFE. Nort-

Digitized by Google

humbrian institutions (les conditions de la tenure servile dans les comtés du Nord ont des caractères particuliers ; leur examen présente un intérêt unique pour l'histoire de la conquête). — E. S. Cohn. The manuscript evidence for the letters of Peter of Blois. — E. A. Beller. The mission of Sir Thomas Roe to the conference at Hamburg, 1638-1640. — W. F. Reddaway. Don Sebastian de Llano and the Danish revolution (le renversement de Struensee dans la « noble nuit » du 17 janvier 1772). — H. W. C. Davis. Felix Liebermann. — Miss B. A. Lees. The statute of Winchester and Villa integra (relève des erreurs d'interprétation dans le statut de 1285, où le terme latin « villa integra », traduit en français par les mots « vile en t're », a été interprété par « vile en terre », ce que Stubbs a traduit par « every town » et qui ne donne aucun sens. « Villa integra » était une communauté d'habitants de petite étendue, mais possédant une individualité distincte de la cité ou du bourg). — Harold Smith. Ordinations of the fourth classis of London (1647-1648 ; une classe était, comme on sait, un des échelons de la hiérarchie presbytérienne). — William A. Gauld. The anglo-austrian agreement of 1878. = C.-rendus. = Avril. Miss Helena M. Chew. The ecclesiastical tenants-in-chief and writs of military summons (1244-1385 ; notes sur une vingtaine de convocations pour l'accomplissement du service militaire de chevalier en Écosse et en Galles, adressées à des ecclésiastiques, vassaux directs de la Couronne). — Miss Winifred I. Haward. Economic aspects of the wars of the Roses in East Anglia. — C. S. Higham. The General Assembly of the Leeward Islands. 1re partie (sur l'Assemblée générale des Iles Sous-le-Vent, 1674-1711 ; comparaison avec la Fédération de New-England). — Miss H. M. Lackland. The failure of the constitutional experiment in Sicily, 1813-1814 (d'après les archives du duc de Portland). — F. M. Powicke. Sir Paul Vinogradoff. — E. A. Lowe. A new manuscript fragment of Bede's *Historia ecclesiastica* (un seul feuillet de parchemin appartenant à M. A. Chester Beatty ; il contient une partie de la lettre du pape Vitalien au roi Oswy, liv. III, 29). — N. B. Lewis. The « Continual Council » in the early years of Richard II, 1377-1380. — M. R. James. Bury St. Edmunds manuscripts (dresse une liste aussi complète que possible des livres ayant appartenu à cette célèbre abbaye, du moins de ceux qui sont conservés en Angleterre). — Miss B. H. Putnam. The earliest form of Lambard's *Eirenarchia* and a Kent wage assessment of 1563. = C.-rendus.

History. 1926, janvier. — Norman H. Baynes. Byzantine civilisation. — Caroline Skeel. Medieval wills (abondante bibliographie). — Th. F. Tout. Felix Liebermann, 1851-1925. — C. G. Parsloe. Roman Britain (caractère de l'occupation de l'île par les Romains ; elle n'a pas été purement militaire, et les institutions se maintinrent même après le retrait des légions ; utile bibliographie). — C.-rendus. = University research, 1924-1925 (avec une liste des thèses et ouvrages couronnés dans les universités anglaises).

Institute of historical Research. — Quatrième rapport annuel, 1924-1925 (liste des thèses admises pour les grades universitaires à l'Université de Londres ; tableau des cours préparatoires, liste des élèves admis aux conférences et aux travaux de recherche). — Rapport du Comité anglo-américain d'histoire. — Travaux publiés par les professeurs pendant le dernier exercice, etc.

The Quarterly Review. 1926, janvier. — Edwyn Bevan. Classical ghosts (les histoires de revenants sont-elles fiction pure? Ce qu'en ont pensé les Anciens). — J. F. Mozley. Newman's opportunity (sur l'heureux changement que produisit

Digitized by Google

sur l'esprit de Newman le « mouvement » d'Oxford). — Sir John Ross. Irish history since the Union (1798-1924). — Sir William JERROLD. The english jest-book (parle de quelques ouvrages très anciens sur les jeux d'esprit, plaisantes histoires et facéties, surtout dans l'ancien temps). — Sir William GOODE. To-day Prohibition (d'après les données fournies par le « Departement of research and education » du Conseil fédéral des Églises chrétiennes aux États-Unis ; rapport publié en 1925. La prohibition est impopulaire ; mais les législateurs la maintiennent parce qu'ils lui attribuent un caractère moralisateur). — Princess POUTIATINE. The last days of the grand duke Michael (dramatique récit de l'arrestation du grand-duc, dont la princesse fut témoin oculaire ; sur son emprisonnement à Perm et son assassinat, elle rapporte le récit fait par un valet du grand-duc, qui l'assista jusqu'au moment où il disparut). = Avril. John BAILEY. Queen Victoria (d'après sa correspondance). — J. F. MOZLEY. Newman in fetters (décrit les tristesses qui assombrirent le vie de Newman après sa conversion). — W. J. Payling WRIGHT. Dante and Giotto. — R. B. MOWAT. The friendship of Great Britain and the United States (passe rapidement en revue les étapes du rapprochement qui s'est opéré au cours du XIX^e siècle et depuis la Grande Guerre). — UN MEMBRE DU CONSEIL PRIVÉ. The passing of the Liberal party (décadence de ce parti dont l'existence actuelle est une honte « a sham » ; comme toute chose honteuse, il doit périr). — W. H. HUTTON. The register of archbishop Parker (la publication de ce registre a fourni à l'auteur l'occasion de présenter un rapide résumé de la vie de Mathieu Parker et de son œuvre). — Some recent books.

' **The scottish historical Review**. 1926, janvier. — Thomas H. BRYCE. The skull of king Robert Bruce (sous ce titre, le professeur Karl Pearson a publié une étude sur un crâne découvert en 1818 dans les ruines de l'église de Dunfermline et qu'il prétend être celui du roi Robert, mort en 1829. Cette attribution ne soutient pas l'examen). — C. S. HIGHAM. Sir Henry Taylor and the establishment of Crown colony government in the West Indies (quelques faits sur les crises constitutionnelles de 1839 et de 1866). — W. SETON OF ABERCORN. Some Stuart papers belonging to Messrs Coutts and C° (les Coutts étaient des banquiers de Londres en rapport avec les derniers Stuarts). — Marc BLOCH. An unknown testimony on the history of coronation in Scotland (signale, dans la *Summa aurea* du canoniste Henri de Suse, un passage où il est dit que le roi d'Écosse Alexandre III sollicita du pape de recevoir l'onction sainte. La bulle accordant ce privilège aux rois d'Écosse fut promulguée seulement en 1329). — M.-A. BALD. The anglicisation of Scottish printing. — Sir Bruce SETON. The provocation of James Douglas of Balveny, 1406. — A. Francis STEUART. Sweden and the Jacobites, 1719-1720. — Basil WILLIAMS. The value of history. = Avril. Walter H. BLACKIE. The first news that reached Edinburgh of the landing of prince Charles 1745. — Prof. R. H. HANNAY. The date of the *Filia specialis* bull (la bulle par laquelle le pape déclara que l'Église d'Écosse était sa « filia specialis » doit être datée non de 1188, mais de mars 1192, n. st. ; elle émane donc de Célestin III, non de Clément III). — Robert DUNLOP. *Celtic Ireland* (étude critique sur l'ouvrage de M^me Green, qui se lit « avec plaisir et profit »). — E. W. M. BALFOUR-MELVILLE. The provision and consecration of bishop Cameron (1426 ; biographie de ce prélat « ministre capable du plus capable des Stuarts »). — J. M. HENDERSON. An *advertisement* about the Service book, 1637. —W. C. DICKINSON. The advocates' protest against the institution of a chair of law in the University of Edinburgh, 1589. = C.-rendus. = Notes : F. W.

Digitized by Google

Ogilvie. Who promoted the bank of Scotland in 1695? (c'est Thomas Deans). — D. Hay Fleming. The national petition of 18 oct. 1637 (l'original de cet important document vient d'être déposé au « Register House »). — J. H. Baxter. Scottish materials in German libraries. — Tancred Borenius. Sweden and the Jacobites.

The Times. Literary supplement. 1925, n° 1247. — The evolution of industry (à propos des récents ouvrages de L. W. Moffitt, de J. L. et Barbara Hammond, de John Lee et de S. Hammersley). — George Moore. Abelard and Heloise (nie l'authenticité de la première lettre d'Abélard). = N° 1248. The sport of our ancestors. = N° 1249. London-a-dreams (Londres ancien revu comme en rêve dans plusieurs ouvrages récents). = N° 1250. Bentham, Blackstone and the new Law (de l'influence exercée par Bentham sur la transformation des conceptions juridiques). = 1926, n° 1251. The dialogue (du dialogue dans la littérature et dans l'art, depuis Platon jusqu'à Paul Valéry). = N° 1252. Provence and the Rhone (à propos de quelques livres récents). = N° 1254. Walter Bagehot (étude sur un philosophe, un littérateur, qui fut aussi un historien ; il publia en 1867 une étude remarquée sur la Constitution anglaise ; en 1873, une étude économique sur Lombard street. Il était né le 3 février 1826 et mourut en 1877). = N° 1255. Mme de Sévigné. = N° 1256. Thomas Ashby. Recent excavations in Italy (à Rome ; nouvelles archéologiques, antiquités chrétiennes ; fouilles à Ostie ; suite et fin au n° 1257 : Toscane et Italie méridionale ; Tripolitaine et Cyrénaïque. = N° 1258. Queen Victoria's letters, 1862-1878. = N° 1260. John Aubrey, 1626-1697 (biographie de cet érudit qui consacra de longues recherches à l'histoire et au folklore du comté de Wilts et réunit de nombreux documents sur des contemporains). = N° 1263. Orthodoxy and modernism (à propos des ouvrages d'Otto Piper, Louis de Launay, dom Columba Marmion, William Temple, évêque de Manchester, E. G. Selwyn, G. K. Chesterton, Miguel de Unamuno). = N° 1264. Bacon as a historian. = N° 1265. The Prado at Madrid (parle de travaux récents sur le célèbre musée de peinture). = N° 1266. Jefferson and Hamilton (sur leur rivalité, qui détermina le futur caractère du système politique aux États-Unis).

Italie.

Accademia dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche. *Rendiconti*, 5e série, vol. XXXIII, fasc. 1-2 (1923 ; paru en juin 1925). — Pietro Bosch. Il problema della ceramica iberica. — Otto Frödin. Gli scavi svedesi di Asine in Grecia nel 1922 (Asinè, localité voisine de Nauplie ; une mission suédoise a dégagé l'acropole ; les fouilles ont donné des objets de l'époque pré-mycénienne). — Pietro Romanelli. Del nome delle due Leptis africane (Leptis ou Lepcis?). — F. Stella Maranca. Intorno alla « Lex [Julia de] vicensima hereditatium ». — Jogliano. Il foro di Pompei (résumé d'une étude approfondie destinée aux « Memorie » de l'Académie). = 6e série, vol. I, fasc. 1-2 (janvier-février 1925). A. Vogliano. Una nuova epigrafe storica (commente une épigramme gravée sur un autel de marbre trouvé à Rome en 1919). — Concetta-Cl. Barini. L'esaltazione poetica e la critica degli storici moderni intorno a Porcia, moglie di Bruto. — Vl. Groh. La colonna di Traiano (commente une partie de l'inscription gravée sur la base de la colonne : « Quantae altitudinis mons et locus... sit egestus »). — Carmen Scano. L'intervento romano a Regio (commente la politique romaine d'intervention à Regio lors de l'invasion de Pyrrhus en Grande-Grèce). = Fasc. 3-4 (mars). C.-A. Nallino. Libri giuridici bizantini in versioni arabe cristiane dei sec. xii-xiii (étude critique sur

Digitized by Google

le caractère de la littérature juridique des chrétiens d'Orient, jacobites et melchites). = Fasc. 5-6 (septembre 1924). Giovanni PINZA. Ricerche su la topografia di Cartagine punica (avec une carte). — P. VINOGRADOFF. Intorno al contratto letterale del diretto greco. = Fasc. 7-12 (juin 1925).

Archivio storico italiano. Anno LXXXII, 1924, série VII, t. I, nº 309. — Niccolò OTTOKAR. L'istituzione del priorato a Firenze ; I : La trasformazione costituzionale (origine et fonctionnement du régime aristocratique des prieurs, chefs des corporations de métiers, 1282-1292). — Antonio ANZILOTTI. Il tramonto dello Stato cittadino (importance et résultats des réformes opérées par les princes italiens au XVIIIe siècle). — L. SCHIAPARELLI. Note paleografiche (sur la date et la provenance du ms. 89 de la bibliothèque capitulaire de Vérone ; c'est le plus ancien ms. daté en écriture wisigothique, avec des notes et additions en minuscule cursive proprement italienne des VIIIe et IXe siècles). = C.-rendus. = Fasc. 2, nº 310. Vittorio DI ROCCO. Un progetto di confederazione italiana nella seconda metà del Cinquecento (projet rédigé par Girolamo Muzio, littérateur padouan, 1496-1576 ; il donnait à son nom la forme « Mutio justinopolitano », comme s'il voulait se faire passer pour Istriote). — Piero PIERI. Taranto nel 1799 e Mgr Capecelatro. — Luigi CHIAPELLI. Una lettera mercantile nel 1330, e la crisi del commercio italiano nella prima metà del Trecento (crise produite par la politique protectionniste suivie notamment par les rois de France depuis Philippe le Bel). = C.-rendus. = Milko Kos. La storia d'Italia nella storiografia jugoslava, 1919-1923. = T. II, fasc. 1, nº 311. Fausto NICOLINI. La lettera di Giovanni Boccacio a Franceschino de' Bardi (mémoire de 102 pages, où l'auteur a rassemblé les éléments, fort nombreux, qui pourraient servir à donner de cette lettre une édition vraiment critique). — Luigi SCHIAPARELLI. Note paleografiche e diplomatiche (1º un texte fait connaître l'existence, au moins très probable, d'un duc de Pise en 729-730 ; 2º authenticité d'une charte lombarde de Pise en 748). = C.-rendus. = Nécrologie : L. Zdekauer, 1855-30 avril 1924 ; bibliographie). = Fasc. 2, nº 312. Ernesto SESTAN. Ricerche intorno ai primi podestà Toscani (en appendice, deux documents de 1158). — Umberto DORINI. Le carte della famiglia Arnolfini acquistate dal R. archivio di Stato di Lucca (catalogue de cette importante collection de papiers d'État et d'archives privées, depuis le XIIe siècle). = Anno LXXXIII, 1925. Série VII, t. III, fasc. I, nº 313. Michelangelo SCHIPA. Nobili e popolani in Napoli nel medioevo, in rapporto all' amministrazione municipale. — Ezio LEVI. Troveri ed abbazie (notes sur l'influence exercée par les ordres monastiques de Cluny et de Cîteaux sur la culture latine et néo-latine du XIIe siècle, surtout en Angleterre et en France). — Antonio FALCE. Contributo alla diplomatica dei duchi e marchesi di Tuscia. — Armandi SAPORI. Gl' Italiani in Polonia nel medioevo (résumé bibliographique d'un gros ouvrage, écrit en polonais, par Jean Ptasnik, professeur à l'Université de Lwow). — Notes bibliographiques sur l'histoire du moyen âge et des temps modernes. — Publications périodiques et régionales pour l'année 1924. — Nécrologie : Girolamo Mancini (par Pio Rajna), avec une bibliographie. = Fasc. II, nº 314. Michelangelo SCHIPA. Nobili e popolani in Napoli nel medioevo in rapporto all' amministrazione municipale ; suite et fin (règnes des souverains Robert et Jeanne Ire ; progrès des classes populaires au XIVe et au XVe siècle). — Angelo PERNICE. Un episodio del valore toscano nelle guerre di Valacchia alla fine del secolo XVI (sur l'expédition dirigée en 1595, par ordre du grand-duc Ferdinand et sous le commandement de Silvio Piccolomini, en Transylvanie et en Valachie). —

Digitized by Google

Antonio Falce. La Vita Ratbertiana di S. Bononio nei mss. dell' abbate G. Grandi (soutient, contre Schwartz, l'authenticité de la « Vita S. Bononii auctore Ratberto »; estime que l'abbé Grandi ne peut être accusé de l'avoir falsifiée au XVIIIe siècle pour accroître la gloire de l'ordre des Camaldules). = Série VII, t. IV, fasc. 1, n° 315. Alberto Gitti. Eudosia e Genserico (étudie, après Morosi et Gabotto, la question de savoir si Genseric vint en Italie en 455, appelé par l'impératrice Eudoxie, veuve de Valentinien III. Conclusion : si l'on peut mettre en doute certains témoignages, il reste tout de même qu'Eudoxie peut être soupçonnée à juste titre). — Piero Pieraccini. Note di demografia fiorentina. La parrochia di S. Lorenzo dal 1652 al 1751. — Emma De Vincentiis. La caduta della monarchia Borbonica in un' opera inedita di Ludovico Bianchini (Bianchini a laissé en manuscrit un ouvrage en quatre volumes sur l'histoire des principaux événements qui sont arrivés en Europe et surtout dans le royaume des Deux-Siciles. Il va de 1858 à 1869. Bianchini fut un partisan du régime bourbonien, mais à la mode du XVIIIe siècle, au temps du despotisme éclairé. Comme il a vécu à Naples et à la cour, il a su et rapporte beaucoup de faits intéressants). — Auguste Torre. Studî di G. Volpe sul medioevo italiano. = C.-rendus. = Publications des périodiques italiens régionaux pour 1924.

Archivio Veneto Tridentino. II (1922), nos 3-4. — Antonio Battistella. Una campagna navale Veneto-Spagnuola in Adriatico poco conosciuta (histoire de la campagne navale des années 1617 et suivantes entre l'Autriche, aidée de l'Espagne, et la République de Venise. Pages neuves, les historiens de la guerre de Frioul ayant jusqu'ici négligé les hostilités sur mer). — Giangiorgio Zorzi. La vera origine e la giovinezza di Andrea Palladio (recherches faites surtout dans les archives notariales sur la famille et la jeunesse du célèbre architecte et sculpteur vicentin). — P. Guerrini. Il carteggio Canoviano della Queriniana di Brescia (publication de lettres autographes inédites adressées, de 1795 à 1812, par Antonio Canova à divers correspondants, particulièrement à D. Daniele Francesconi, régent de l'Université de Padoue). — C. Battisti. Il « Tiralli » Dantesco e « l'Alpe che serra Lamagna » (commentaire géographique et toponomastique d'un passage de Dante; « Tiralli » pour « Tirolli » (Tyrol) était une forme répandue au XIIIe siècle dans l'Italie septentrionale). = III (1923), nos 5-6. P. Zambon. Satire, invettive, discorsi a Venezia durante la democrazia (donne plus que ne promet le titre : un curieux tableau, illustré de chansons, satires et harangues, du mouvement révolutionnaire vénitien en 1797, depuis l'occupation par Baraguey d'Hilliers jusqu'au traité de Campo-Formio). — A. Serena. Fra gli eretici Trevigiani (contribution à l'histoire de l'inquisition à Trévise, ville qu'Innocent III dénonçait déjà comme une « sentine d'hérétiques »). = IV (1923), nos 7-8. R. Cessi. La tregua fra Venezia e Genova nella seconda metà del sec. XIII (trêve de cinq ans conclue en 1270 entre Venise et Gênes par l'intervention du roi de France en vue de la croisade d'Afrique; l'antagonisme entre les deux républiques, qui se disputaient l'influence en Orient, n'en fut pas amoindri). — C. Battisti. Appunti toponomastici e onomastici sull' oasi tedesca dei mocheni (étude des noms de personnes et de lieux de la région de Pergine, dans le Trentin). — L. Rizzoli. Il castello del Catajo nel Padovano e il testamento del marchese Tommaso degli Obizzi (essai de dénombrement des œuvres d'art ayant existé dans le château de Catajo, près Padoue, légué en 1803 par le marquis Tommaso degli Obizzi à l'ex-duc de Modène Ercole III, puis, d'héritier en héritier, venu aux mains du dernier empereur d'Autriche et

Digitized by Google

actuellement séquestré par le gouvernement italien). — V. Lazzarini. Il mausoleo di Raffaello Fulgosio nella basilica del Santo (notes d'archéologie sur le magnifique mausolée du juriste padouan Fulgosio dans l'église del Santo à Padoue). = V (1924), nos 9-10. N. di Lenna. Ricerche intorno allo storico G. Maria Angiolello, patricio Vicentino (étude sur la vie et les œuvres du « premier historien des Ottomans et des Persans », 1451-1525). — G. Fogolari. La chiesa di S. M. della Carità di Venezia (mémoire historique et archéologique sur cette église, aujourd'hui siège des « Regie Gallerie dell' Accademia. » Les premiers documents qui la mentionnent remontent au XIIIe siècle. Elle fut reconstruite au XVe. Un précieux registre de la fabrique permet d'en suivre la construction et l'ameublement). — G. Zorzi. Andrea Palladio in Friuli (étude sur les œuvres de Palladio à Udine et Cividale). — A. Main. Catastico d'Ezzelino (notice et extraits d'un pouillé de la collégiale Sainte-Justine de Monselice, du XIIIe siècle). — G. Majer. L'alleanza del 1620 fra Venezia e gli stati d'Olanda e la medaglia che la ricorda (alliance conclue entre Venise et les Provinces-Unies en vue de la lutte contre l'Empereur et afin de chasser les Espagnols de la Péninsule). = VI (1924), nos 11-12. M. Girardi. La topografia di Vicenza Romana (étude critique sur la topographie, les monuments antiques de Vicence, illustrée de plans et de photographies). — L. Alpago-Novello. Il conclave di Gregorio XVI (chronique du conclave de 1830-1831, d'après le *Diario dei conclavi del 1829 e del 1830-1831* de Mgr Pietro Dardano, conclaviste du cardinal Morozzo, et d'après une *Relazione* manuscrite et inédite du ms. Vat. Barb. lat. 4662). —V. Mistruzzi. Giorgio Sommariva, rimatore Veronese del sec. XV (monographie d'un curieux rimeur véronais du XVe siècle, auteur de *Sonetti villaneschi*, d'épigrammes, de ballades, de rimes historiques et de nombreuses traductions, notamment de la *Batrachomyomachie* d'Homère). — P. Pedrotti. Carteggio del cospiratore Trentino Giovacchino Prati con Antonio Rosmini (lettres adressées par G. Prati, conspirateur en Trentin au temps de la Sainte-Alliance, au philosophe Antonio Rosmini). = VII (1925), nos 13-14. D. Levi-Weiss. Le relazioni fra Venezia e la Turchia dal 1670 al 1684 e la formazione della Sacra Lega (histoire des quelques années de relations pacifiques entre Venise et la Turquie qui s'écoulèrent entre la prise de Candie par les Turcs et l'adhésion de Venise à la Sainte-Ligue). — R. Bratti. I nemici di Francesco Morosini (accusations de péculat portées à Venise contre le célèbre capitaine après la reddition de Candie aux Turcs). — F. Gianani. Il mosaïco di Torcello (étude sur la grande mosaïque du Jugement dernier de la cathédrale de Torcello, avec quatre planches). — P. Donazzolo. Viaggi in Grecia, Asia minore ed Egitto di Marco Augusto Costanzi, Veneziano (vie et voyages de M. A. Costanzi, né à Venise en 1782, résumés d'après son propre manuscrit). = VIII (1925), nos 15-16. G. Novak. L'alleanza Veneto-Serba nel sec. XIV (alliance conclue, en 1340, à la demande du roi serbe Étienne Douchan, qui, visant la conquête de Constantinople, avait besoin du concours d'un État maritime). — A. Vital. La dedizione di Conegliano a Venezia (contribution à l'histoire de la formation des domaines vénitiens de terre ferme au milieu du XIVe siècle). — L. Chiarelli. Il marchese di Bedmar e i suoi confidenti (pages nouvelles sur la conjuration de 1618 contre Venise. Tendent à établir le rôle capital joué dans l'affaire par l'ambassadeur espagnol Bedmar). — R. Brenzoni. Intorno alle origini della pittura Veronese (avec sept planches : les plus anciennes peintures de Vérone sont du XIIe siècle et assignent à cette ville une place éminente dans l'histoire de l'art italien). — G. Magnante. Documenti Mantovani sulla politica di Venezia a Cipro (comment, en quelques années, Jacques II, bâtard de Jean II de Lusignan, réussit,

Digitized by Google

avec l'appui du sultan d'Égypte et la connivence de Venise, à s'emparer du royaume au mépris des droits de sa sœur Charlotte). A. DE BOUARD.

Bullettino dell' Istituto storico italiano e Archivio Muratoriano. N° 43, 1925. — L. CHIAPPELLI. Un carteggio di Parte nera degli anni 1320-1322 (publie vingt-quatre lettres en langue vulgaire provenant de la correspondance de la famille patricienne des Lazzàri de Pistoia, qui appartenaient au Parti noir). — G. BISCARO. I falsi documenti del vescovo di Ceneda, Francesco Ramponi (il s'agit de huit documents du VIII^e^ au XII^e^ siècle fabriqués par cet évêque de Ceneda, qui revendiquait les châteaux et domaines seigneuriaux du comté de Ceneda superiore après la mort de Rizzardo Novello de Camino, le 12 septembre 1335).

Notizie degli scavi di antichità. Serie quinta, vol. XXI, 1924. — A. MINTO. Populonia. Relazione degli scavi archeologici governativi eseguiti nel 1923 (p. 13-29. Compte-rendu de l'exploration d'un grand monument rectangulaire et de tombes de diverses époques dans la région de San Cerbone, ainsi que des fouilles exécutées dans sept tombes sous tumulus à chambre carrée divisée en trois *loculi ;* le mobilier comprenait des vases de bronze, des armes de fer et des poteries italiotes de style géométrique). — G. MORETTI. Corinaldo. Statuetta virile arcaica in bronze (p. 34-44 et pl. I. Il s'agit de la copie étrusque d'un kouros éginétique du milieu du VI^e^ siècle av. J.-C.) .— G. GALZI. Ostia. Scoperta di una inscrizione e di un santuario a Jupiter-Caelus (Ahoura-Mazda) (p. 69-79. Les fouilles, encore incomplètes, ont amené la découverte d'un mithreum situé à environ 150 mètres de la porte romaine de la ville ; au delà de la nef centrale flanquée de deux *podia* s'étend un espace rectangulaire réservé à la célébration du culte et dans lequel a été recueillie la dédicace, gravée sur une table de marbre fixée au soubassement supportant l'image divine). — G. MARCHESETTI. Isole del Quarnero. Ricerche paletnologiche (p. 121-148 et pl. II. Inventaire sommaire des découvertes archéologiques faites dans les îles de Veglia, Cherso et Lussina : dans des camps à double ou triple enceinte qui furent occupés depuis l'énéolithique jusqu'à la fin du bronze, on a recueilli de nombreux tessons de céramique à cordons parfois ornés d'impressions digitales). — T. CAMPANILE. Feltre. Importante trovamento di epoca romana (p. 149-157. Découverte d'un autel dédié à la déesse Anna Perenna). — C. Q. GIGLIOLI. Vignanello. Nuovi scavi nella città e nella necropoli (p. 179-263 et pl. III-XI. Découverte de treize nouvelles tombes à chambre ouvrant sur un puits ; près des morts parfois étendus sur des lits funèbres, plus souvent déposés dans des *loculi*, avaient été placés de beaux mobiliers, poteries grecques d'importation des VI^e^-V^e^ siècles, vases falisques des IV^e^-III^e^ siècles, broche d'or représentant un Silène étendu, le coude gauche appuyé sur une outre. Sur la hauteur qui domine le cimetière furent mises au jour les fondations de plusieurs édifices et un mur d'enceinte en tuf). — A. NEGRIOLI. Comacchio. Vasto sepolcreto etrusco scoperto in valle Trebba (p. 279-322 et pl. XIII-XV. Les vases de fabrication grecque et les poteries italiotes recueillies dans les 221 tombes à inhumation ou à incinération du cimetière montrent que celui-ci a été utilisé depuis la fin du VI^e^ siècle jusqu'au début du III^e^ av. J.-C.). — E. GALLI. Tomba construttiva del Fagetto (p. 322-328. Découverte dans la région montagneuse située au nord de Pérouse d'une tombe à chambre voûtée dont la porte était fermée par un vantail de pierre monolithe. Au fond du caveau, sur une banquette, avaient été déposées quelques poteries, dont l'urne cinéraire sur laquelle était gravé le nom d'Arnth Cairnina (IV^e^-III^e^ siècles av. J.-C.). — A. MINTO. S. Maria di Capua Vetere. Scoperta di una cripta mithriaca (p. 353-

Digitized by Google

375 et pl. XVII. Près de l'ancien Capitole de Capoue ont été déblayées les ruines d'un mithreum dont la voûte, bien conservée, est parsemée d'étoiles. Les murailles sont couvertes de peintures ; dans le fond de la chapelle, une grande image de Mithra tauroctone ; sur la paroi opposée, Séléné conduisant un bige ; sur les murs latéraux, deux dadophores debout devant un autel. Plusieurs compositions se rapportant aux cérémonies de l'initiation aux mystères sont représentées sur les parois verticales des *podia*). — P. Barocelli. Piccolo San Bernardo (Alpis Graja) Esplorazione della zona archeologica (p. 385-392. Description de deux bâtiments à cours intérieures appartenant sans doute à une *mansio* de la route antique des Alpes Grées (fin du Ier siècle ap. J.-C.). — E. Galli. Pitigliano. Rinvenimento di tombe (p. 394-399. A Terralba, découverte d'une tombe étrusque à chambre et à couloir dont le mobilier comprenait des vases de fabrication indigène ou d'importation grecque, que l'on peut dater des dix dernières années du VIe siècle av. J.-C.). — J. Cultrera. Tarquinia. Scoperte nella necropoli (p. 400-420 et pl. XX-XXII. Fouilles à Monterozzi de sept tombes qui renfermaient des amphores ionisantes de fabrication locale et des vases grecs à figures noires. De la rareté dans les tombes de Tarquinies de la poterie grecque à figures rouges, l'auteur conclut à une rupture des relations commerciales entre la Grèce et la cité, rupture occasionnée par la décadence qui se manifeste après la bataille de Cumes. Cet arrêt dans les échanges expliquerait également dans les tombes à peintures la prédominance du décor archaïque sur les autres styles). — U. Antonelli. Marino. Sepolcreto laziale della Riserva del Truglio, nel Pascolaro (p. 429-506. Trente tombes irrégulièrement orientées par suite de la configuration du terrain, de forme rectangulaire, arrondies aux angles, dont les mobiliers offrent d'étroits rapports avec ceux recueillis dans les sépultures préromaines récentes du Forum, les nécropoles de la Basse-Étrurie et les cimetières de Véies, Capoue et de l'Agro Falisco (fin du VIIe et première moitié du VIe siècle av. J.-C.). — A. Taramelli. Perfugas (Sassari). Tempietto a pozzo di carattere preromano scoperto nell' abitato (p. 522-533. Un escalier de sept marches, précédé d'une *area* avec autel central et bancs latéraux, descend à une petite *cella* souterraine dont la voûte s'était effondrée dès l'antiquité. Dans les déblais ont été recueillis des tessons de la céramique des nouraghes et deux statuettes en bronze de taureau et de vache). Raymond Lantier.

Nuova Rivista storica. 1925, janvier-février. — Corrado Barbagallo. Ce qu'il faut entendre par le matérialisme historique ; suite et fin. — Federico Chabod. Le « Prince » de Machiavel ; suite (la genèse du Prince ; le caractère et les limites des pensées de Machiavel ; le Prince et l'Anti-Machiavélisme). — Gaetano Salvemini. A la veille du Congrès de Berlin ; l'entrevue de Crispi et d'Andrassy, le 21 octobre 1877, et la véracité des « Diari » de Crispi, d'après des documents inédits (Crispi a plus d'une fois altéré gravement la vérité). — I.-G. Luzzatto et A. Torre. Bulletin d'histoire économique (sur *Max Weber.* Wirtschaftsgeschichte ; *R.-C. Bosmin.* Documenti finanziarî della Repubblica di Venezia, XIII-XVe siècle ; *E. Bigwood.* Le régime juridique et économique du commerce de l'argent dans la Belgique du moyen âge ; *G. Salvioli.* La città antica e la sua economia ; *Gino Luzzatto.* L'evoluzione economica della Lombardia, 1860-1922). — F. Carli. Notes de sociologie (sur *R. Hubert.* Les sciences sociales dans l'Encyclopédie ; *Vierkandt.* Gesellschaftslehre ; *L. von Wiese.* Allgemeine Soziologie ; *Lévy-Bruhl.* La mentalité primitive ; *Bartlett.* Psychology and primitive culture). — P. Pieri. Histoire de la guerre sur le front italien. = Notes d'histoire (sur Isvolsky, Poincaré et la question balka-

Digitized by Google

nique, Delcassé et Sazonov. En somme, la situation était si troublée et les craintes étaient telles de tous les côtés qu'on ne saurait affirmer si l'Allemagne et l'Autriche ont été plus coupables que la France, la Russie et l'Angleterre ; la résolution suprême fut prise pour ainsi dire sans qu'aucune de ces puissances l'ait voulu). — Un document inédit sur les origines de la guerre franco-allemande de 1870 (lettre d'Adelon à Émile Ollivier, de Bruxelles, le 15 avril 1871 ; ce sont des racontars sans grand intérêt).

Rivista storica italiana. 1923, juillet. — G.-B. Picotti. La congiura dei cardinali contro Leone X (il semble prouvé que le pape inventa un complot des cardinaux contre sa vie, en 1517, et qu'il en profita pour frapper des innocents). — A.-C. Jemolo. Il giansenismo italiano. = Octobre. Gioele Solari. Il pensiero politico di Dante (examen critique des publications provoquées par le sixième centenaire ; long mémoire de quatre-vingts pages). = Nouvelle série, 1924, janvier. G. Mazzantini. Il problemi della storia secondo E. Trœltsch (2 vol. Tubingue, 1922 ; Trœltsch est mort en février 1923). — Plinio Fraccaro. Un nuovo volume della *Storia dei Romani* di Gaetano De Sanctis. = Avril. Eduardo Ruffini-Avondo. Il *Defensor pacis* di Marsilio da Padova (abondante bibliographie). = Juillet. Mario-A. Levi. La caduta della repubblica romana (revue des ouvrages les plus récents). = Octobre. Giulio Bertoni. Ippolite II d'Este, cardinale di Ferrara (littérateurs et savants qui ont vécu à sa cour). = 1925, janvier, fasc. 1-2. A. Luzio. A proposito di un libro straniero sulla storia del Risorgimento (insiste, non sans vivacité, sur l'insuffisante documentation qui a servi de base à G. M. Trevelyan pour son livre, d'ailleurs plein d'attrait, sur *Manin and the venetian Revolution of 1848*). — Federico Chabod. Di alcuni studi recenti sull' età comunale e signorile nell' Italia settentrionale. = C.-rendus. = Fasc. 3-4. Francesco Cognasso. Bisanzio. Scritti recenti di storia e letteratura bizantina. = C.-rendus et Bulletin. Analyse des périodiques. = 1926, janvier, fasc. 1. Gino Borghezio. Recenti studi su Giovanni Pierluigi da Palestrina (bibliographie des publications récentes concernant la vie et l'œuvre du célèbre musicien). — G. B. Picotti. Qualche osservazioni sui caratteri delle signorie italiane (montre l'influence exercée par les théories des jurisconsultes italiens sur le développement historique de ces seigneuries municipales). = C.-rendus.

Roumanie.

Anuarul Institului de Istorie Nationala. Universitatea din Cluj. Publicat de Alex Lapedatu si Ioan Lupas. Vol. II, 1923. Bucuresti, 1924, gr. in-8°, 544 p. — L'Institut d'histoire nationale de Cluj, capitale intellectuelle de la Transylvanie, fait paraître, avec un retard qui tient aux circonstances de l'après-guerre, le deuxième volume de sa publication si précieuse pour l'étude du passé roumain. Nous ne pouvons que signaler toute une série d'études d'une érudition sûre : Silviu Dragomir. Fragment de la chronique serbe de George Brancovici (p. 1-70 ; l'histoire des Roumains de Transylvanie est très pauvre en sources propres, parce que ces Roumains vivaient sous le joug. Ce fragment de la chronique écrite par une personnalité politique de la fin du XVII^e siècle en serbe, et traduite ici en roumain, est donc une précieuse contribution). — I. Lupas. La révolte de Horia

Digitized by Google

(p. 71-89 ; conférence donnée à l'occasion de l'ouverture des cours à Cluj en 1921. Durement opprimés au XVIII[e] siècle, les Roumains de Transylvanie se révoltèrent, 1784-1785. Le chef du mouvement, le paysan patriote Nicolas Horia, après l'échec, fut promené à travers la région où la jacquerie avait sévi, puis il fut atrocement supplicié sur la roue et enfin écartelé). — Th. CAPITAN. Les Roumains de la péninsule balkanique (p. 91-117 ; intéressante étude sur les populations d'Aroumains et de Méglenroumains, qui sont les vestiges de la grande expansion du roumanisme « balcano-carpathique »). — D.-N. BANESCU. La vie et les œuvres de Daniel Philippide (p. 119-204 ; né en Thessalie en 1770, ce savant grec, après avoir séjourné en Europe occidentale à plusieurs reprises, se fixa comme hégoumène en Moldavie, où il mourut vers l'âge de soixante ans. Il s'est occupé tout à tour d'histoire, de géographie, de philologie, de philosophie, de mathématiques. Après avoir signalé l'œuvre écrite abondante de Philippide, M. Banescu insiste, à juste titre, sur deux ouvrages : « L'histoire de la Roumanie » et « La géographie de la Roumanie », publiées à Leipzig en 1816. Pour la géographie, l'érudit grec avait réuni des renseignements très précieux sur toutes les régions habitées par les Roumains). — G. BOGDAN-DUICA. Carnets de notes de Siméon Barnutiu (p. 205-232 ; observations de toutes sortes sur la période 1849-1863). — I.-N. DRAGANU. Toponymie et histoire (p. 233-260 ; à signaler une étude critique sur l'origine du nom d'Ardeal). — Virg. SOTROPA. Deux tableaux de statistique historique de l'année 1714 et de l'année 1733 à Valéa du Somès (p. 261-272). — I. LUPAS. L'âme de Saguna (p. 273-287 ; discours commémoratif prononcé, le 12 juillet 1923, dans la cathédrale de Sibiu, à l'occasion du cinquantenaire de la mort du fameux métropolite qui, au cours des événements de 1848, joua un rôle moral, religieux, politique pour le maintien de l'esprit national en Transylvanie). — Alex. LAPEDATU. Comment s'est formée la tradition nationale concernant les origines de la patrie roumaine (p. 289-314 ; la tradition populaire et la tradition littéraire sont examinées avec un pénétrant esprit critique). — Victor MOTOGNA. Ungurasul sous Pierre Rarès (p. 315-322 ; apporte des précisions sur la domination des Moldaves dans la cité d'Ungurasul. Cf. A. Berger, « Das Verhältnis von Bistritz zù dem Moldauer Voivoden Peter Rarès », 1911). — Nic. BUTA. Quelques informations sur la jeunesse d'Avram Iancu (p. 323-338 ; chapitre détaché de la monographie sur le « Roi des montagnes » qui fut le chef de la résistance armée contre les Magyars en 1848). — V. BOGREA. Les voyages du patriarche Macarie (p. 339-344 ; corrections, compléments, éclaircissements sur la traduction roumaine de cette importante source d'informations sur le passé roumain. L'auteur publie également (p. 345-363), sous le titre modeste de « Marunstisuri », des observations historiques et philologiques d'une exceptionnelle érudition). — Intéressants « Miscellanea » (p. 365-386), sous les signatures de MM. Al. LAPEDATU, J. L., D[r] A. BITTAY, L. LUPAS, E. HODOS, Sever BOCU. — Enfin, sous la direction de M. Al. Sadi Ionescu, bibliothécaire adjoint de l'Académie roumaine, MM. Ioachim CRACIUN et Ioan LUPU ont publié dans l'Annuaire (p. 407-544) une remarquable Bibliographie de l'histoire roumaine pour les années 1921-1922. Ce répertoire, conçu d'après les meilleures méthodes bibliographiques, groupe non seulement les ouvrages, mais aussi les articles de revues et journaux, parus dans toutes les langues, sur les questions roumaines. Le classement très clair des matières et un index des noms propres permettent de se rapporter très vite aux titres des études. En annexe sont signalés des ouvrages importants parus dans les années immédiatement antérieures à 1921. Il

Digitized by Google

est à souhaiter que les prochains Annuaires de l'Université de Cluj continuent régulièrement la publication de cet excellent répertoire, indispensable instrument de travail qui évitera de longues et pénibles recherches). — Septime GORCEIX.

BIBLIOGRAPHIE DES COMPTES-RENDUS[1]

Abraham (Meyer). Légendes juives apocryphes sur la vie de Moïse. *R. H. Rel.*, 1925, 255.

Actes du Congrès d'histoire de l'Art, 1921. *B. Éc. ch.*, 1925, 450.

Albe (chanoine *Éd.*). Autour de Jean XXII ; la cour d'Avignon. *R. H. Égl.*, 1926, 85.

Aniello (Cortese). La politica estera napoletana e la guerra del' 1798. *R. st. it.*, 1925, 262 (composé à l'aide de bons matériaux).

Annali di Caffaro e dei suoi continuatori, t. III, publ. par *Cesare Imperiale di Sant' Angelo*. *A. st. it.*, t. 82, 272.

Annual of the British School at Athens, t. XXV. *J. S.*, 1926, mars.

Audaz. España entre dos libellos. *For. aff.*, IV, 321.

Ausoni obres, publ. par *Charles Riba* et *A. Navarro*. *R. A.*, 1926, 159 (nouvelle et intéressante édition d'Ausone, avec traduction en catalan).

Ball (H.). Byzantinisches Christentum. Drei Heiligenleben. *H. J.*, 1925, 348 (sur les vies de Jean Climax, Denis l'Aréopagite, Siméon le Stylite).

Bartholomaei de Neocastro. Historia sicula, 1250-1293, publ. par *Giuseppe Paladino*. *A. st. it.*, t. 82, II, 301.

Baruzzi (Jean). Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique. *R. H. Rel.*, 1925, 247 (étude très documentée, d'une originalité vigoureuse).

Baudot (dom). Dictionnaire d'hagiographie, mis à jour à l'aide des travaux les plus récents. *R. H. Rel.*, 1925, 257 (œuvre d'édification, mais où sont groupés sur environ neuf mille saints des renseignements sommaires qu'on trouverait difficilement ailleurs). *R. C.*, 1926, n° 5.

Baynes (Norman H.). The byzantine empire. *Times*, n° 1257 (excellent résumé).

Bell (Richard). The origin of Islam in its christian environment. *Times*, n° 1259.

Bense (J. F.). Anglo-dutch relations from the earliest times to the death of William III. *Times*, n° 1261 (introduction historique à un dictionnaire de l'élément basnéerlandais dans le vocabulaire anglais).

Bérard (Victor). Introduction à l'Odyssée ; l'Odyssée, « poésie homérique ». *R. ét. anc.*, 1926, n° 1.

Beresford (John). The godfather of Downing street. *Scot. H. R.*, 1926, avril (important pour l'histoire de l'administration financière sous Charles II).

Bernardino (A.). La finanza sabauda in Sardegna. Vol. II. *R. st. it.*, 1925, 260 (utile et neuf).

Bertani (Carlo). Le religioni, la scienza, il diritto e la civiltà. Vol. I. Dalla preistoria ai Comuni. *R. st. it.*, 1925, 57 (bon manuel ; mais convient-il d'enseigner tant de considérations générales au détriment des faits, dates et noms?).

Bett (Henry). Johannes Scotus Erigena. *Times*, n° 1260 (excellent).

Bibl (V.). Der Zerfall Oesterreichs ; I : Kaiser Franz und sein Erbe ; t. II : Von Revolution zur Revolution. *H. J.*, 1925, 359 (attribue une grande influence à la politique personnelle de l'empereur François).

1. Liste alphabétique des revues analysées, avec le sens des abréviations employées :

An. H. R. F. = Annales historiques de la Révolution française. — *A. st. it.* = Archivio storico italiano. — *B. Éc. ch.* = Bibliothèque de l'École des chartes. — *B. hisp.* = Bulletin hispanique. — *Corr.* = Correspondant. — *For. aff.* = Foreign affairs. — *H. J.* = Historisches Jahrbuch. — *J. S.* = Journal des Savants. — *M. Fr.* = Mercure de France. — *Pol.* = Polybiblion. — *R. A.* = Revue archéologique. — *R. B. P. H.* = Revue belge de philologie et d'histoire. — *R. C.* = Revue critique d'histoire et de littérature. — *R. Ét. anc.* = Revue des études anciennes. — *R. H. Dr.* = Revue de l'histoire du droit français et étranger. — *R. H. Égl.* = Revue d'histoire de l'Église de France. — *R. H. Rel.* = Revue de l'histoire des religions. — *R. P.* = Revue de Paris. — *R. S.* = Revue de synthèse historique. — *R. st. it.* = Rivista storica italiana. — *Scot. H. R.* = Scottish historical Review. — *Times* = The Times, literary supplement.

Digitized by Google

Bird (W. H. B.). The black book of Winchester. *Times*, n° 1259.

Bise (Pierre). La politique d'Héraclite d'Éphèse. *R. ét. anc.*, 1926, n° 1.

Blanch (Luigi). Il regno di Napoli, 1801-1806. *A. st. it.*, t. 82, II, 279.

Bloch (Marc). Les rois thaumaturges. *R. st. it.*, 1925, 95. *Times*, n° 1260 (très remarquable).

Blunt (A. W. F.). Israel before Christ; an account of social and religious development in the Old Testament. *R. H. Rel.*, 1925, 254 (bon manuel).

Bondatti (P. G.). Gioachinismo e Francescanismo nel dugento. *H. J.*, 1925, 350.

Bondois (Paul-M.). Le maréchal de Bassompierre. *R. C.*, 1926, n° 4 (indigeste accumulation de faits, mais avec bon nombre de documents inédits).

Bonoaiuti (E.). Alfredo Loisy. *M. Fr.*, n° 666, 690.

Boulanger (André). Orphée; rapports de l'orphisme et du christianisme. *R. ét. anc.*, 1926, n° 1 (nie toute influence directe de l'orphisme sur le christianisme).

Brockhaus (H.). Die Kunst in den Athos Klöstern, 2e éd. *H. J.*, 361 (c.-r. important de Wellnhöfer).

Buffin (baron *C.*). La tragédie mexicaine. Les impératrices Charlotte et Eugénie. *R. B. P. H.*, 1925, n° 4 (œuvre aimable, superficielle, d'un caractère impartial).

Burnam (John M.). Palæographia iberica, fasc. 1 et 2. *B. hisp.*, 1926, n° 1 (on donne ici l'index des fac-similés).

Butler (Alfred T.). A genealogical and heraldic history of the peerage and baronetage, the privy council and knightage. 84e édit. *Times*, n° 125 (pour commémorer la première édition du Peerage de John Burke, publiée en 1826).

Byrne (Miss *M. St. Clare*). Elizabethan life in town and country. *Scot. H. R.*, 1926, avril.

Cambridge legal essays written in honour of and presented to Dr. Bond, Prof. Buckland and Prof. Kenny. *Times*, n° 1261.

Campbell (Donald). Arabian medicine and its influence on the middle ages. *Times*, n° 1261.

Capart (Jean). Thèbes. La gloire d'un grand passé. *R. ét. anc.*, 1926, n° 1 (remarquable).

Carnegie (W. H.). Anglicanism. *Times*, n° 1260.

Catalani de Sévérac (le P. *Jourdain*). Mirabilia descripta. Les merveilles de l'Asie. Texte latin, fac-similé et trad. fr. par *Henri Cordier. B. Éc. ch.*, 1925, 444.

Catalano (Michele). Lucrezia Borgia, duchessa di Ferrara. *R. st. it.*, 1926, 240 (utilise des documents inédits pleins de saveur).

Chaillan (Mgr *M.*). Les Saintes-Maries-de-la-Mer; recherches archéologiques et historiques. *R. ét. anc.*, 1926, n° 1.

Champion (Pierre). Histoire poétique du XVe siècle. *R. S.*, 1925.

Chiaudano (Mario). Contratti commerciali Genovesi del sec. XII. *R. st. it.*, 1925, 218.

Child (Richard W.). A diplomat looks at Europe. *Times*, n° 1261 (l'auteur, qui fut ambassadeur des États-Unis à Rome de 1921 à 1924, présente des observations intéressantes sur les affaires européennes, sur le fascisme, mais dans un style détestable).

Chiminelli (Piero). Il contributo dell' Italia alla riforma religiosa in Europa. *R. st. it.*, 1925, 93 (bon résumé).

Ciasca (Raffaele). Statuti dell' arte di medici e speziali. *A. st. it.*, 82, 130 (important recueil de textes publiés à l'occasion du 6e centenaire de Dante, qui fut membre de la corporation des médecins et marchands d'épices).

Clemenceau (Georges). Démosthène. *R. P.*, 1926, 15 mars.

Cöhn (W.). Das Zeitalter der Hohenstaufen in Sizilien. *R. st. it.*, 1925, 230 (intéresse surtout l'histoire des institutions).

Codicum Casinensium manuscriptorum catalogus. I, 1. *R. st. it.*, 1925, 149 (important).

Cokayne (G. E.). The complete peerage. New edit. by *H. A. Doubleday, Duncan Warrand* and Lord *Howard de Walden*. Vol. VI. *Times*, n° 1259.

Corpus vasorum antiquorum. *J. S.*, 1926, février.

Crump (Lucy). The memoirs of Philippe de Mornay, written by his wife. *Times*, n° 1258.

Darling (Arthur B.). Political changes in Massachusetts, 1824-1848; a study of liberal movements in politics. *Times*, n° 1260.

Delatte (Armand). La vie de Pythagore de Diogène Laërce. *R. B. P. H.*, 1925, n° 4.

Dennett (Tyler). Roosevelt and the Russo-Japanese war. *For. aff.*, IV, 145.

Descamps (baron). Le génie des religions : les

Digitized by Google

origines, avec un essai sur la vérité, la certitude, la science et la civilisation. *R. H. Rel.*, 1925, 242.

Di Breme (L.). Polemiche, con introd. di *Carlo Calcaterra*. *A. st. it.*, 82, 140 (l'introduction est ce qu'il y a de mieux dans ce recueil d'écrits assez médiocres).

Dickinson (G. Lowes). The international anarchy, 1904-1914. *Times*, n° 1258 (très bonne étude qui fait retomber les causes de la Grande Guerre moins sur les hommes que sur l'anarchie internationale).

Doeberl (L.). Maximilian von Montgelas und das Prinzip der Staatssouveränität. *H. J.*, 1925, 358.

Drei (Giovanni). Le carte degli archivi Parmensi dei secoli x-xi. *R. st. it.*, 1925, 212.

Ducati (Pericle). Etruria antica. *R. C.*, 1er févr. 1926 (A. Grenier : excellent ouvrage de vulgarisation).

Du Passage (le R. P. *Henri*). Le secret des loges ; commentaires sur les textes maçonniques. *Pol.*, 1926, 133.

Durand (Charles-François). Les monuments antiques de Nîmes. *J. S.*, 1926, mars.

Eisler (Robert). Orphisch-dionysische Mysterien-Gedanken in der christlichen Kunst. *R. A.*, 1926, 154 (41 dissertations remplies d'idées originales, heureuses ou contestables, mais toujours instructives).

Eitrem (S.). Les papyrus magiques grecs de Paris. *R. B. P. H.*, 1925, n° 4.

Erman (A.) et *Grapow (H.)*. Aegyptisches Handwörterbuch. *R. ét. anc.*, 1926, n° 1.

Fasulo (Aristarco). Alle fonti della fede cristiana. *R. st. it.*, 1925, 203 (œuvre de bonne vulgarisation).

— Il primato papale nella storia e nel pensiero italiano. *R. st. it.*, 1925, 81 (œuvre de polémique tendant à montrer que la Papauté fut toujours hostile à l'indépendance et à l'unité de la patrie).

Faÿ (Bernard). L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis. *R. C.*, 1926, 1er mars (brillant et ingénieux).

Federn (Karl). Mazarin. *Corr.*, 1926, 25 mars.

Filareti (generale). Le origini della nuova Italia. *R. st. it.*, 1925, 130 (quand l'auteur, sans doute un militaire qui se dissimule sous le voile du pseudonyme, parle de l'entrée en guerre de l'Italie, on l'écoute avec fruit ; on ne peut le suivre dans ses digressions sur la politique, la sociologie, la philosophie de l'histoire).

Foletier (François de Vaux de). Galiot de Genouillac, maître de l'artillerie de France, 1465-1546. *B. Éc. ch.*, 1925, 430.

Frank (Tenney). Storia economica di Roma ; trad. par *B. Lavignini*. *R. ét. anc.*, 1926, n° 1 (introduction attrayante à un ouvrage approfondi qui reste à écrire).

French (Walter). Medieval civilization as illustrated by the Fastnachtspiele of Hans Sachs. *Times*, n° 1263.

Gabriel (Albert). La cité de Rhodes, 1290-1522 ; architecture civile et religieuse, t. II. *B. hisp.*, 1926, n° 1.

Gaëte (duc *de*). Mémoires. *R. P.*, 1926, 15 mars (ces Mémoires montrent comment fut opéré à partir du Consulat le redressement financier).

Galbraith (G. R.). The constitution of the dominican order, 1216-1360. *Times*, n° 1261.

Gardiner (E. Norman). Olympia, its history and remains. *R. A.*, 1926, 149. *Times*, n° 1258.

Gatti (Angelo). Uomini e folle di guerra. *A. st. it.*, 82, t. I, 134 (l'auteur, officier d'état-major dans la Grande Guerre, a été en situation de savoir beaucoup de choses sur les hommes et sur les événements).

Gauthier (H.). Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques. *R. ét. anc.*, 1926, n° 1.

Giesecke (Walther). Sicilia numismatica. *R. st. it.*, 1925, 48.

Gignoux et *Leguen*. Le Bureau des rêveries. *R. P.*, 1926, 25 mars (brillante étude sur Law et son système).

Godard (André). La piété antique. *Pol.*, 1926, 101 (on est stupéfait de la facilité et de la simplicité avec lesquelles les questions sont posées par l'auteur).

Gorman (Thomas K.). America and Belgium ; a study of the influence of the United States upon Belgian revolution of 1789-1790. *Times*, n° 1257 (cette influence a contribué à déterminer la forme de la Constitution belge ; mais l'auteur a méconnu d'autres influences beaucoup plus directes).

Gothein (Eberhard). Schriften zur Kulturgeschichte der Renaissance, Reformation und Gegenreformation. I et II. *R. st. it.*, 1925, 230 (observations à retenir de B. Croce).

Grimaud (A.) et *Balmelle (M.)*. Précis d'histoire du Gévaudan. *R. H. Égl.*, 1926, 77.

Digitized by Google

Grisar (Hartmann) et *Heege (Franz)*. Luther's Kampfbilder. *R. st. it.*, 1925, 242 (quatre pamphlets contre l'Église romaine composés par Luther après la mise au ban de l'empire, en mai 1521).

Grupp (Georg). Kulturgeschichte des Mittelalters. I, 3e édit. *R. st. it.*, 1925, 211.

Hamon (A.). Histoire de la dévotion au Sacré-Cœur, t. II. *R. H. Égl.*, 1926, 55.

Hampe (K.). Papst Innocenz IV und die sizilische Verschwörung von 1246. *R. st. it.*, 1926, 307 (un formulaire, rédigé par un cardinal à un pape en lutte contre Frédéric II, prouve qu'Innocent IV a réellement pris part à la conspiration contre l'empereur Frédéric).

Harbord (J. G.). Leaves from a war diary. *M. Fr.*, n° 669 (précieux témoignage d'un Américain qui fut chef d'état-major du général Pershing).

Hedin (Sven). My life as an explorer. *Times*, n° 1963.

Hilion (G.). Le déluge dans la Bible et les inscriptions akkadiennes et sumériennes. *M. Fr.*, 1926, 15 mars.

Historia da colonização portugueza do Brazil, t. I. *B. hisp.*, 1926, n° 1.

Hoan Tsen Yue. Étude comparative sur les philosophies de Lao Tseu, Klong Tseu, Mo Tseu. *R. C.*, 1er février 1926 (thèse excellente et très instructive).

Hondius (J. J. E.). Novae inscriptiones atticae. *R. ét. anc.*, 1926, n° 1.

Hoogeweg (H.). Die Stifter und Klöster der Provinz Pommern, t. I. *H. J.*, 1925, 355.

Houtin (Albert). Un prêtre symboliste : Marcel Hébert, 1851-1916. *R. A.*, 1926, 156 (contient des lettres inédites de Mgr Duchesne).

— Une grande mystique : Mme Bruyère, abbesse de Solesmes, 1845-1909. *R. H. Rel.*, 1925, 250 (excellente contribution à l'histoire des religions).

Humberstone (Th. Lloyd). University reform in London. *Times*, n° 1257.

Ibañez (Vincente Blasco). Alfonso XIII unmasked. *For. aff.*, IV, 321.

Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique, t. III. *J. S.*, 1926, février.

Jéquier (G.). Manuel d'archéologie égyptienne. Les éléments de l'architecture. *R. ét. anc.*, 1926, n° 1.

Johnson (capitaine *Charles*). A history of the pirates ; nouv. édit. par *Philip Gosse*, t. I. *Times*, n° 1260.

Joüon des Longrais (Frédéric). Études sur le droit anglais. I : La conception anglaise de la saisine. *B. Éc. ch.*, 1925, 435.

Kaas (Ludwig). Die geistliche Gerichtsbarkeit der katholischen Kirche in Preussen. *R. H. Dr.*, 1926, n° 1 (livre compact où l'on étudie la justice ecclésiastique en Prusse depuis la Réforme jusqu'en 1916).

Kalkoff (P.). Huttens Vagantenzeit und Untergang. Der geschichtliche Ulrich von Hutten und seine Umwelt. *H. J.*, 1925, 356.

Kehr (P.). Nachtræge zu den Papsturkunden Italiens. IX. *R. st. it.*, 1925, 310 (ce 9e supplément contient trente-trois bulles déjà analysées dans le t. VII de l' « Italia pontificia ». Elles se rapportent à Venise).

King (Georgiana Goddard). The way of Saint-James. *B. hisp.*, n° 1 (bibliographie luxuriante sur l'architecture et la sculpture de Saint-Jacques de Compostelle).

Kingsford (Charles L.). The early history of Piccadilly, Leicester-square, Soho. *Times*, n° 1258 ; *Scot. H. R.*, avril 1926.

Kötschke (Rudolph). Allgemeine Wirtschaftsgeschichte des Mittelalters. *R. st. it.*, 1925, 60 (œuvre considérable).

Kroll (Wilhelm). Studien zum Verstændnis der römischen Literatur. *R. C.*, 1926, n° 4 (remarquable).

Lake (Kirsopp). The religion of yesterday and to-morrow. *R. C.*, 1926, 15 mars (A. Loisy : livre d'un profond intérêt ; il nous transporte aux États-Unis, où sévit une intense crise religieuse).

Lambert (Roger). Lexique hiéroglyphique. *R. ét. anc.*, 1926, n° 1 (serait à refaire).

Lasserre (Pierre). La jeunesse de Renan. *R. H. Égl.*, 1926, 71 (remarquable exposé d'histoire générale).

Lechner (É.). Les anciens monuments artistiques de Budapest. *Pol.*, 1926, 121.

Leclercq (dom *H.*). Les journées d'octobre et la fin de l'année 1789. *An. H. R. F.*, 1926, 196 (A. Mathiez : ayant lu les 150 pages qui concernent les journées d'octobre, le courage m'a manqué pour pousser plus avant).

— Saint-Benoît-sur-Loire. *R. H. Égl.*, 1926, 74 (travail de vulgarisation où les négligences et les erreurs abondent).

Legouis (É.). et *Cazamian*. Histoire de la littérature anglaise. *R. S.*, 1925.

Lemoine (Jean). Mme de Sévigné, sa famille et ses amis. *M. Fr.*, n° 664, 168.

Digitized by Google

Lemoisne (P.-A.). La peinture au musée du Louvre : l'École française des XIVe-XVIe siècles. *R. A.*, 1926, 157 (remarquable).

Leroux-Cesbron (C.). Le palais de l'Élysée. *R. C.*, 1er février 1926 (longue analyse du livre par E. Welvert).

Leuba (James H.). Psychologie du mysticisme religieux. *R. H. Égl.*, 1926, 53 (ouvrage qui éveille de fructueuses réflexions, mais qui a le grave défaut de nier le surnaturel).

Lodge (Henry Cabot). Selections from the correspondence of Theodore Roosevelt and Henry Cabot Lodge. *For. aff.*, IV, 144.

Ludwig (Emil). Wilhelm II. *M. Fr.*, 1926, 1er mars (intérêt passionnant).

Macdonald (A. J.). Lanfranc. *Times*, no 1261.

Mac Iver (David Randall). Villanovans and early Etruscans. *R. C.*, 15 mars 1926 (analyse détaillée de ce bel ouvrage par Albert Grenier, qui se défend contre des critiques adressées à certaines de ses théories).

Manual de Novells Ardits, vulgarment appellat Dietari de l'antich consell Barceloni, t. XVII. *B. hisp.*, 1926, no 1 (nombreux documents pour les années 1658-1667).

March (Jos. M.). Liber Pontificalis, prout extat in codice Dertuensi. *B. Éc. ch.*, 1925, 428 (minutieuse description d'un ms. du « Liber Pontificalis », écrit au XIIe siècle et découvert dans la bibliothèque capitulaire de Tortose).

Maréchal (Christian). La Mennais ; la dispute de l'Essai sur l'indifférence. *R. C.*, 1926, 1er février.

Marion (Marcel). Histoire financière de la France depuis 1715. *R. P.*, 1926, 15 mars.

Marquet de Vasselot (J.). Bibliographie de l'orfèvrerie et de l'émaillerie françaises. *B. Éc. ch.*, 1925, 451.

Mazzini (Giuseppe). Scritti editi ed inediti. Vol. XXXIX e XL. *R. st. it.*, 1925, 275.

Meisner (Heinrich-Otto). Kaiser Friedrich III. Das Kriegstagebuch von 1870-1871. *Times*, no 1261.

Merriman (Roger B.). The rise of the spanish Empire in the old world and in the new ; vol. III : The Emperor. *Times*, no 1261 (remarquable ; à noter surtout le jugement équitable qu'il porte sur l'organisation des possessions espagnoles).

Michel (A.-G.). La dictature de la franc-maçonnerie sur la France. *Pol.*, 1926, 133 (documents provenant des convents maçonniques de France pendant les quatre années d'après-guerre).

Miscellanea di studi storici in onore di Giovanni Sforza. *A. st. it.*, 83, t. IV (vol. de Mélanges).

Miscellanea Francesco Ehrle. *B. Éc. ch.*, 1925 421 (sommaire des écrits sur le moyen âge qui sont compris dans les cinq vol. de ces Mélanges).

Monteilhet (J.). Les institutions militaires de la France, 1814-1924. *M. F.*, no 664, 206.

Morghen (R.). Il cardinale Matteo Rosso Orsini. *A. st. it.*, 82, 118.

Millot (H.). Le Comité permanent de Dijon, juillet 1789-février 1790. *An. H. R. Fr.*, 1926, 196 (A. Mathiez : début plein de promesses).

Morini-Comby (Jean). Les assignats. *R. P.*, 1926, 25 mars ; *An. H. R. F.*, 1926, 193 (A. Mathiez : brochure très bien informée, très claire, mais faite pour appuyer une thèse contestable).

Morse (H. B.). The chronicles of the East India Company trading to China, 4 vol. *Times*, no 1262 (très important recueil de faits).

Murray (Gilbert). Five stages of greek religion. *R. ét. anc.*, 1926, no 1.

Neppi-Modona (Aldo). Cortona etrusca e romana nella storia e nell' arte. *J. S.*, 1926, mars ; *R. C.*, 1926, no 4.

Niedermayer (Oscar von). Unter der Glutsonne Irans. *M. Fr.*, no 669 (récit de l'expédition allemande en Perse et en Afghanistan pendant la guerre).

Nilsson (Martin P.). A history of greek religion. *R. ét. anc.*, 1926, no 1 (remarquable).

Nurra (Pietro). La missione del generale Bonaparte a Genova, messidor an II. *An. H. R. F.*, 1926, 202 (intéresse surtout Robespierre jeune).

O'Brien (William). The Parnell of real life. *Times*, no 1259 (témoignage très partial d'un des plus fidèles lieutenants de Parnell, lequel demeure une figure énigmatique).

Oietti (U.) et *Dami (L.)*. Atlante di storia dell' arte italiana ; I : Dalle origini dell' arte cristiana alla fine del trecento. *R. st. it.*, 1925, 162 (contient 725 reproductions bien choisies d'œuvres d'art).

Digitized by Google

Oltramare (Paul). La religion et la vie de l'esprit. *R. H. Rel.*, 1925, 252 (solide et bien construit).

— Histoire des idées théosophiques dans l'Inde. *Pol.*, 1926, 101 (très importante synthèse sur le bouddhisme).

O'Meara (lieutenant-colonel *W. A. J.*). Kekewich in Kimberley, 1899-1900. *Times*, n° 1258 (récit de la belle défense de Kimberley par Kekewich, du 14 octobre 1898 au 15 février 1899).

Orfali (le P. *Gaudence*). Gethsémani ou Notice sur l'église de l'Agonie ou de la Prière, d'après les fouilles récentes. *J. S.*, 1926, février.

Pacifici (V.). Ippolito II d'Este, cardinale di Ferrara. *A. st. it.*, t. 82, 268 (bonne biographie où sont utilisés beaucoup de documents inédits).

Paladino (G.). Gli antecedenti ideali della rivoluzione del' 48 nell' Italia meridionale. *A. st. it.*, t. 82, I, 278.

Paoletti (A.). Studi su Perugia etrusca. *R. st. it.*, 1925, 48.

Pastorello (Ester). Raphayni de Caresinis, cancellarii Venetiarum, chronica 1343-1388. *A. st. it.*, t. 82, II, 122.

Pelzer (Auguste). Un traducteur inconnu : Pierre Gallego, franciscain et premier évêque de Carthagène, 1250-1267. *B. Éc. ch.*, 1925, 443.

Peynau (Dr *Bertrand*). Découvertes archéologiques dans le pays de Buch, 1re partie. *R. ét. anc.*, 1926, n° 1.

Piette (M.). La réaction wesleyienne dans l'évolution protestante. *R. C.*, 1926, n° 5 (A. Loisy : solide et intéressant).

Pimodan (Gabriel de). La mère des Guises : Antoinette de Bourbon, 1494-1583. *R. C.*, n° 3.

Platonov (Serge). History of Russia ; trad. par *E. Aronsberg*. *Times*, n° 1263 (bonne traduction d'un excellent manuel).

Platz (Hermann). Um Rhein und Abendland. *M. Fr.*, 1er mars (le programme qui doit animer la jeunesse rhénane, ce n'est pas la haine de la France, mais le retour à une tradition éminemment spiritualiste et chrétienne).

Pola (Sebastiano). I moti delle campagne di Sardegna, 1793-1802. *A. st. it.*, t. 82, II, 129.

Pollard (A. F.). Factors in american history. *Scot. H. R.*, 1926, avril.

Portigliotti (Giuseppe). I Borgia. *R. st. it.*, 1925, 234 (trois volumes écrits du point de vue pathologique : le pape, César, Lucrèce eurent toutes les tares caractéristiques de la dégénérescence).

Pou y Marti (Fr. *J. M.*). Archivio de la ambajada de España cerca de la Santa Sede. Indice analitico. *R. st. it.*, 1925, 288 (xviie-xviiie siècles ; très utile).

Prato (Giuseppe). Fatti e dottrine economiche alla vigilia del 1848. L'associazione agraria subalpina e Camillo Cavour. *A. st. it.*, 82, 271.

Prentout (H.). Les États provinciaux de Normandie, t. I. *R. H. Dr.*, 1926, n° 1.

Price (Maurice T.). Christian civilisation and oriental civilisations. *M. Fr.*, n° 665, 426 (érudition formidable ; mais il n'est question que des missions protestantes).

Raccolta di scritti in onore di Giacomo Lumbroso, 1844-1925. *R. A.*, 1926, 144.

Raine (Angelo). History of St. Peter's school, York. *Times*, n° 1263 (bonne histoire de cette école depuis l'an 627 jusqu'à nos jours).

Raschke (H.). Die Werkstatt des Markusevangelisten. *M. Fr.*, n° 666, 687 (l'évangile de Marc n'est autre chose que l'évangile de Marcion).

Reynaud (L.). L'influence allemande en France aux xviiie et xixe siècles. *A. st. it.*, t. 82, II, 132 (intelligent et passionné).

Rézanoff (colonel *A.*). Le travail secret des agents bolchevistes. *M. Fr.*, n° 667, 239 (très instructif est le « Règlement de la guerre civile », qui a déjà été appliqué l'an dernier en Bulgarie).

Richard (A.). Le gouvernement révolutionnaire dans les Basses-Pyrénées. *R. S.*, 1925.

Richardson (A. E.) et *Donaldson (H.).* The english inn, past and present ; a review of its history and social life. *Times*, n° 1257.

Richermoz (chanoine *Frédéric*) et *Emprin* (abbé *Joseph-Marie*). Personnel ecclésiastique du diocèse de Tarentaise, 1802-1906. *R. H. Égl.*, 1926, 83 (énorme et utile compilation).

Rivière (abbé *Jean*). Saint Basile, évêque de Césarée. *Pol.*, 1926, 100.

Robbins (Sir *Alfred*). Parnell, the last five years. *Times*, n° 1259.

Robin (Léon). La pensée grecque et les origines de l'esprit scientifique. *J. S.*, 1926, mars.

Romanones (conde *de*). Las responsabilidades del antiguo regimen. *For. aff.*, IV, 321.

Digitized by Google

Roserot de Melin (Joseph). Antonio Caracciolo de Troyes, 1515-1570. *J. S.*, 1926, février.

Rosi (Michele). Il popolo italiano negli ultimi due secoli. *R. st. it.*, 1925, 113 (effort malheureux de synthèse).

Rubbiani (Ferruccio). Ivanoe Bonomi : Dieci anni di politica italiana ; et : Dal socialismo al fascismo. *R. st. it.*, 1925, 136 (importants documents sur l'activité politique d'un des fondateurs du parti socialiste en Italie).

Rudler (Gustave). Michelet, historien de Jeanne d'Arc ; I : La méthode. *M. Fr.*, n° 664, 185 (l'auteur abuse vraiment, quand il s'acharne à prouver le néant scientifique de Michelet).

Russisch-Japanische (der) Krieg. *M. Fr.*, n° 665, 490 (sur le t. XIX de la « Grosse Politik »).

Sacerdotti (Maria). Il diploma di Federico Barbarossa ai Pisani, 6 apr. 1162. *R. st. it.*, 1925, 122 (travail d'une débutante mal préparée à l'étude de la diplomatique).

Sáinz Rodríguez (Pedro). Evolución de las ideas sobre la decadencia española. *B. hisp.*, 1926, n° 1 (érudite conférence ; copieuse bibliographie).

Schiaparelli (L.). I diplomi di Ugo e di Lotario, di Berengario II e di Adalberto. *A. st. it.*, t. 82, I, 309.

Schipa (Michelangelo). Il Mezzogiorno d'Italia anteriormente alla monarchia. Ducato di Napoli e principato di Salerno. *R. st. it.*, 1925, 117.

— Masaniello. *Times*, n° 1257 (beaucoup de faits nouveaux).

Schmidt (K.-D.). Studien zur Geschichte des Konzils von Trient. *H. J.*, 1925, 351.

— *(L. B.)* et *Ross (E. D.).* Readings in the economic history of american agriculture. *Times*, n° 1263.

Schneider (Fedor). Die Entstehung von Burg und Landgemeinde in Italien. *R. st. it.*, 1925, 111.

— Papst Johann XV und Ottos III Romfahrt. *A. st. it.*, 82, 145 (résultats nouveaux).

Schück (Henrik). Allmän Litteratur historia. *R. C.*, 1er févr. 1926 (œuvre considérable et admirablement éditée).

Schur (Werner). Die Orientpolitik des Kaisers Nero. *R. st. it.*, 1925, 199.

Seppelt (Fr.-Xavier). Monumenta Cœlestiniana. Quellen zur Geschichte des Papstes Cœlestin V. *R. st. it.*, 1925, 222.

Seymour (Charles). The intimate papers of colonel House ; vol. I-II : 1912-1917. *Times*, n° 1260 (très important ; plus encore que le président Wilson, House doit être considéré comme le père de la Société des Nations).

Simioni (Attilio). L'esercito napoletano dalla minorità di Ferdinando alla repubblica del 1799. *A. st. it.*, t. 82, II, 126.

Sombart (W.). Der moderne Kapitalismus. *A. st. it.*, 82, 118 (simple réimpression).

Soranzo (Giovanni). La lega italiana, 1454-1455. *A. st. it.*, t. 82, I, 265 (recherches étendues dans les archives italiennes) ; *R. st. it.*, 1925, 231.

Sorrento (Luigi). Italiani e Spagnuoli contro l'egemonia intellettuale francese nel settecento. *R. st. it.*, 1925, 258.

Soyer (Jacques). Deux nouveaux mss. de la Vie de saint Viâtre, patron de l'église de Tremblevif en Sologne, ancienne paroisse du diocèse d'Orléans. *B. Éc. ch.*, 1925, 446 (Tremblevif, en latin « tremuli vicus », rappelle sans doute un tremble sacré qu'un saint berrichon, Viator, est venu abattre pour christianiser le pays).

Speelers (L.). Les textes des pyramides égyptiennes. *R. ét. anc.*, 1926, n° 1 (malgré des lacunes et des imperfections graves, fournit beaucoup d'utiles renseignements).

Steenstrup (Johannes). Normandiets historie, 911-1066. *R. C.*, 1926, n° 6 (c'est en réalité le t. V des « Normannerne ». L'auteur reprend avec plus de force sa conclusion que les Normands sont des Danois, venus du Danemark, non des Norvégiens).

Steffer (Dr *Johann Peter*). Die Staatsauffassung der Moderne. *R. H. Dr.*, 1926, n° 1.

Stein (Aurel). Serindia ; detailed report of explorations in central Asia and westernmost China. *J. S.*, 1926, mars.

Steinacker (H.). Zum Liber diurnus und zur Frage nach dem Ursprung der Frühminuskel. *R. st. it.*, 1925, 145.

Stendhal. Histoire de la peinture en Italie, publ. par *P. Arbelet. R. C.*, 1er février 1926.

Sthamer (E.). Studien über die sizilischen Register Friedrichs II. *R. st. it.*, 1925, 322.

Studi e memorie per la storia dell' Università di Bologna, t. VIII. *R. st. it.*, 1925, 229 (à noter le mémoire de Giuseppe Ermini intitulé : I trattati della guerra e della

Digitized by Google

pace di Giovanni da Legnano. Le traité *De Pace* est de 1364).

Tavernier (Eugène). Cinquante ans de politique ; l'œuvre d'irréligion. *M. Fr.*, n° 665, 430.

Tharaud (Jérôme et *Jean)*. Rendez-vous espagnols. *For. aff.*, IV, 321.

Topa (Dr *Domenico*). Le civiltà primitive della Brettia. *R. C.*, 1er février 1926 (bonne étude sur la préhistoire du Bruttium).

Torelli (Pietro). Capitanato del popolo e vicariato imperiale come elementi della signoria Bonacolsiana. *A. st. it.*, t. 82, I, 257 (bonne étude sur l'origine du pouvoir exercé par les Bonacolsi à Mantoue).

Troeltsch (E.). Gesammelte Schriften, t. IV. *H. J.*, 1925, 344.

Toynbee (Arnold J.). Survey of international affairs, 1924. *Times*, n° 1262.

— *(Paget)*. Supplement to the letters of Horace Walpole, fourth earl of Orford. Vol. III. *Times*, n° 1257 (ce recueil contient déjà 3,424 lettres, dont 105 inédites).

Truchis de Varennes (vicomte *A.*). Le prieuré de Saint-Pierre et Saint-Paul de Morteau. *R. H. Égl.*, 1926, 97.

Turchi (Nicolo). Saggi di storia delle religioni. *R. st. it.*, 1925, 201.

— Fontes historiae mysteriorum aevi hellenistici. *R. B. P. H.*, 1925, n° 4.

Vaes (Maurice). Le séjour de Van Dyck en Italie, 1621-1627. *R. C.*, 1926, n° 4.

Van der Leeuw (J.). Einleitung in die Phaenomenologie der Religion in Christentum und Fremdreligionen. *R. H. Rel.*, 1925, 245.

Van der Schelden (Bertrand). La franc-maçonnerie belge sous le régime autrichien, 1721-1794. *R. st. it.*, 1925, 109 (utilise beaucoup de documents, mais ignore les ouvrages les plus importants sur les origines mêmes de la maçonnerie).

Van Doren (D. Rombault). Étude sur l'influence musicale de l'abbaye de Saint-Gall, VIIIe-XIe siècle. *R. C.*, 1er février 1926.

Van Groningen (B.-A.). Le gymnasiarque des métropoles de l'Égypte romaine. *R. B. P. H.*, 1925, n° 4.

Venturi (Adolfo). Storia dell' arte italiana; vol. VIII : L'architettura del quattrocento. *R. st. it.*, 1925, 85.

Vigevano (Attilio). La legione Ungherese in Italia, 1859-1867. *R. st. it.*, 1925, 281 (important).

Villat (Louis). La Corse de 1768 à 1789. *R. H. Égl.*, 1926, 64 (le t. I est une très bonne étude sur l'attitude du clergé corse dans la question de l'obédience).

Villa-Urrutia (marques *de*). Lucrecia Borja. *R. st. it.*, 1925, 240 (portrait amoureusement peint d'une belle pécheresse, mais qui échappe aux règles de critique).

Wade (G. W.). The books of the Prophets Micah, Obadiah, Joel and Jonah. *Times*, n° 1258.

Wheeler (R. É. M.). Prehistoric and roman Wales. *Times*, n° 1258.

Wilson (Thomas). A discourse upon usury, publ. par *R. H. Tawney*. *R. C.*, 1926, n° 3 (c.-r. d'Hauser à lire).

Digitized by Google

CHRONIQUE

Histoire générale. — Depuis janvier 1926 paraît un *Bulletin bibliographique de documentation internationale contemporaine*, publié par l'Office de documentation internationale et par l'Institut international de coopération intellectuelle. Ce *Bulletin*, qui fait suite au *Bulletin de l'Office de documentation* publié d'abord en dactylographie, paraîtra entre le 10 et le 15 de chaque mois. Il donne : 1° la liste des ouvrages nouveaux, en toutes langues, relatifs aux questions politiques, économiques et sociales depuis 1919, ainsi qu'à la coopération intellectuelle ; 2° la liste des principaux articles relatifs aux mêmes sujets qui ont paru, au cours du mois précédent, dans environ trois cents périodiques de toutes langues. Il est divisé en deux parties : 1° vie politique, économique et sociale ; 2° organisation internationale du travail intellectuel. Le prix de l'abonnement annuel est de 40 fr.

— *Ipek* est le titre d'un annuaire semestriel d'art préhistorique et ethnographique publié sous la direction de Herbert Kühn, professeur à l'Université de Cologne, avec la collaboration de l'abbé Breuil, de MM. Joyce (de Londres), Karsten (d'Helsingfors), Lehmann (de Berlin), Nordenskiöld (de Gœteborg), Obermaier (de Madrid), Rivet (de Paris). Cette revue traite de l'art préhistorique et de l'art des peuples primitifs dans tous les continents. Le premier volume paraît avec une introduction de M. Kühn intitulée : *Die Bedeutung der praehistorischen und ethnographischen Kunst für die Kunstgeschichte* (librairie Klinkhardt et Biermann, à Leipzig ; Paris, librairie de la Société du livre d'art ancien et moderne. Tome I, XV-286 p. et 83 pl. ; prix : 36 mk).

— La librairie Champion a mis en vente les *Actes du Congrès international d'histoire des religions tenu à Paris en octobre 1923* (2 vol. in-8° raisin de 516 et 466 p. et une carte hors texte ; prix : 125 fr.), où sont publiés ou analysés les articles qui, dans ce Congrès, ont étudié le folklore et l'histoire des religions.

France. — C'est avec une douloureuse surprise que nous avons appris la mort subite, survenue le même jour (23 mars), en Égypte, de deux de nos orientalistes les plus distingués : MM. Bénédite et Casanova.

Georges Bénédite, né à Nîmes en 1857, avait été à trente ans nommé membre de la Mission archéologique du Caire ; il en rapporta un travail, qui fonda sa réputation, sur le *Temple de Philae* (1892-1895). Quand Maspero eut accepté la direction du Service des antiquités en Égypte, Bénédite fut choisi pour le suppléer dans sa chaire du Collège de France ; il a donné comme un résumé de ses leçons dans un petit volume intitulé *L'art égyptien dans ses lignes générales*. Les retentissantes fouilles faites dans la vallée des rois l'appelèrent plusieurs fois en Égypte et c'est dans sa dernière visite au printemps de la présente année, qu'à la suite d'une insolation il tomba pour ne plus se relever. Il avait été élu membre de l'Académie des inscriptions le 15 février 1924 en remplacement de Bouché-Leclercq.

Digitized by Google

Paul Casanova, ancien élève de l'École normale supérieure et de l'École des langues orientales vivantes, fut d'abord bibliothécaire au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, puis directeur adjoint de l'Institut français d'archéologie orientale au Caire ; en 1909, il fut nommé professeur de langue et de littérature arabes au Collège de France. La plupart de ses mémoires ont été insérés dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, dans les *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique du Caire*, dans la *Revue numismatique*, dans le *Journal asiatique*, même dans le *Moyen âge*. Notons entre autres : l'*Histoire et description de la citadelle du Caire* (1894-1897), l'*Inventaire sommaire de la collection des monnaies musulmanes de S. A. la princesse Ismaïl* (1896) ; une traduction de MAKRISI, *Description historique et topographique de l'Égypte*, 3e partie (tout un volume de plus de 300 p., 1906) ; *Mohammed et la fin du monde* (1921-1913) ; un *Essai de reconstitution topographique de la ville d'Al-Foustat ou Misr* (1913-1919). Il venait d'être délégué à l'Institut français du Caire pour y donner un cours de langue arabe quand il fut frappé, lui aussi, en pleine activité intellectuelle.

— En la personne d'Albert WADDINGTON, la *Revue historique* perd un de ses plus anciens et dévoués collaborateurs. Il nous a donné une étude sur *La France et les protestants allemands sous Charles IX et Henri III* (t. XLII), une autre sur *L'auteur des « Vindiciae contra tyrannos »*, qu'il déclare être non Languet, mais sans aucun doute Du Plessis-Mornay (t. LI), un *Mémoire inédit sur la cour de Prusse en 1688* (t. LXXVIII), mémoire adressé par le comte de Rébénac au marquis de Grave, sans compter un certain nombre de comptes-rendus critiques sur les livres concernant l'histoire soit de la Prusse, soit des Provinces-Unies, car ces deux pays, au XVIe et au XVIIe siècle, furent le principal objet de ses études. Ses thèses pour le doctorat ès lettres : *De Huberti Langueti vita* et *Acquisition de la couronne royale de Prusse par les Hohenzollern*, en 1701 (1888), révélèrent en lui un maître sur ces domaines. Puis il donna un travail très approfondi sur *Le grand électeur Frédéric-Guillaume ; sa politique extérieure, 1640-1688* (2 vol., 1905 et 1908), et commença une *Histoire de Prusse* en cinq volumes dont le tome I, qui va des origines à la mort du grand électeur, a seul paru (1911). C'est lui, enfin, qui fut chargé de la Prusse pour le Recueil des instructions entrepris par le ministère des Affaires étrangères (1901). — Sur la Hollande, outre un *Sommaire sur la forme du régime des Provinces-Unies*, document de l'année 1647, et un *Mémoire d'Abraham de Wicquefort*, en 1655, qui ont été publiés dans le *Bijdragen* d'Utrecht (t. XV et XXIV), il a produit un livre important : *La République des Provinces-Unies, la France et les Pays-Bas, 1630-1650* (2 vol., 1896-1897). Ces travaux se distinguent non seulement par la forme élégante et nette, mais par un solide fond dû à de longues et consciencieuses recherches dans les archives de France, de Prusse et de Hollande. Professeur à la Faculté des lettres (puis à l'Université) de Lyon, correspondant de l'Institut, Albert Waddington est mort à l'âge de soixante-cinq ans.

— Le 24 avril 1926 est décédé, à l'âge de cinquante ans, Léon GAUTHIER, archiviste aux Archives nationales. Une cruelle maladie l'avait éloigné, depuis plusieurs mois, du poste qu'il occupait dans cet établissement au bureau des renseignements. Sa thèse de sortie de l'École des chartes a paru en 1907 dans la *Bibliothèque de l'École des hautes études* (156e fasc.) sous le titre : *Les Lombards dans les Deux-Bourgognes :* c'est une étude de l'activité des commerçants italiens dans le comté et le duché de Bourgogne aux XIIIe et XIVe siècles. Il a publié aussi : *Les*

Digitized by Google

émigrés de la Haute-Saône d'après les cartons F⁷ 5579 à 5587³ des Archives nationales (Gray, 1913, in-8°, 22 p.).

— M. Foucart, dont la longue carrière vient de s'achever subitement, était le doyen de l'Institut — étant entré à l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 29 novembre 1878 — et le doyen du Collège de France, où il enseignait depuis 1874 l'épigraphie et les antiquités grecques. Bien qu'il ait abandonné sa chaire pendant les douze années où il dirigea l'École d'Athènes, de 1878 à 1890, c'est surtout par l'enseignement qu'il exerça son action et son pouvoir, c'est de préférence l'image du maître incomparable qui se présente à l'esprit de ses anciens auditeurs et qui vivra dans leur souvenir. On peut dire que tous les Français qui, depuis 1874, ont étudié l'histoire ou les institutions politiques et religieuses de la Grèce ancienne ont été ses élèves, ont appris à son cours la méthode historique et l'esprit des institutions anciennes. Ce cours a été une école sans pareille, et il l'a maintenu presque sans défaillance jusqu'au 6 mai 1926, date de sa dernière leçon. Esprit d'une rare vigueur, maître d'une netteté remarquable, il a surtout étudié les institutions athéniennes, s'aidant des textes littéraires qu'il possédait comme on ne les possède plus aujourd'hui, et des textes épigraphiques dont bon nombre ont été restitués par ses soins. De ses leçons sur les *Mystères d'Éleusis* et sur la *Constitution d'Athènes* d'Aristote, par exemple, sont sortis quantité d'articles et de mémoires, un livre même, qui prolongeaient et confirmaient son enseignement. Son œuvre est considérable et mérite une longue étude. Il faudra ne pas négliger son activité dans la période qui précéda son entrée au Collège de France, ses missions en Grèce et notamment à Delphes, sa collaboration au *Voyage archéologique* de Le Bas, sa thèse de doctorat sur les *Associations religieuses en Grèce;* mais encore une fois c'est au Collège de France surtout qu'il a affirmé sa maîtrise et fondé son autorité universellement reconnues. Les sciences historiques perdent en lui un de leurs représentants les plus éminents. Né à Paris le 15 mars 1836, il y est mort le 19 mai 1926.

Bernard Haussoullier.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décidé d'attribuer, sur les arrérages de la fondation La Fons-Mélicocq, deux récompenses : l'une, de 1,200 fr., à M. Émile Houth pour son *Recueil des chartes de Saint-Nicaise de Meulan;* l'autre, de 600 fr., à M. le comte de Loisne pour le *Cartulaire de la commanderie des Templiers de Sommereux.* — Le prix Saintour a été partagé en quatre fractions égales de 1,000 fr. et, par ordre alphabétique, entre MM. G. Cohen, *Le livre de conduite du régisseur pour la représentation de la Passion à Mons en 1501;* Aug. Fliche, *La réforme grégorienne;* F. Joüon des Longrais, *La conception anglaise de la saisine du XII^e au XIV^e siècle;* P. Ronzy, *Un humaniste italianisant : Papire Masson.* En outre, deux récompenses de 500 fr. ont été attribuées à MM. Maxime Gorce, *Saint Vincent Ferrier,* et Bernard Leib, *Rome, Kiev et Byzance à la fin du XI^e siècle; rapports religieux des Latins et des Gréco-Russes.* — Le prix Stanislas Jullien a été attribué à M. Marcel Granet, *Danses et légendes anciennes de la Chine.* — Concours des antiquités de la France. L'Académie a décerné trois médailles : 1° à l'abbé Chaume, *Les origines du duché de Bourgogne;* 1re partie : *Histoire politique;* 2° à M. Paul Courteault, *Commentaires de Blaise de Monluc, maréchal de France;* 3° à M. Paul Deschamps, *Étude* (manuscrite) *sur l'épigraphie en France de la fin de l'époque mérovingienne aux dernières années du XII^e siècle;* plus quatre monographies imprimées sur la sculpture romane. Cinq mentions ont été accor-

Digitized by Google

dées : 1° à M. Hervé Du Halgouet, *La vicomté de Rohan et ses seigneurs ;* 2° au vicomte Albéric Truchis de Varenne, *Le prieuré de Saint-Pierre et de Saint-Paul de Morteau ;* 3° à l'abbé Delamarre, « *Ordo servitii* » *de l'insigne cathédrale d'Évreux ;* 4° à MM. Marius Balmelle et A. Grimaud, *Précis d'histoire du Gévaudan ;* 5° à M. Mathières, *La « civitas » des « Aulerci Eburovici ».* — L'Académie a partagé le prix Fould entre l'abbé Leroguais, *Les sacramentaires et les missels manuscrits des bibliothèques de France*, et M. Raymond Rey, *Les vieilles églises fortifiées du Midi et la cathédrale de Cahors.* — Elle a décerné le premier prix Gobert à Mgr Lesne, *La propriété ecclésiastique en France des origines au XI^e siècle ;* le second prix a été maintenu à M. Marc Bloch, *Les rois thaumaturges.* — L'Académie a, le 14 mai, élu membre libre M. Durrbach, professeur à l'Université de Toulouse.

— La Société de l'histoire du droit a, dans la séance du 14 janvier 1926, entendu une communication de M. René Maunier sur l'échange rituel et l'obligation rituelle en Afrique du Nord ; dans la séance du 11 février, M. J. Guébin a étudié les statuts des barons poitevins en 1267 en utilisant une pétition en français qui est conservée dans le Supplément du Trésor des chartes et des *Statuta de novo facta* que nous connaissons par une copie de Jean Du Tillet. M. Paul Fournier a fait connaître des « harangues d'apparat » prononcées surtout à l'occasion de collations de grades, pendant le XIV^e siècle, dans les écoles de droit de Paris, Orléans et Montpellier ; il a esquissé la biographie des auteurs, généralement fort obscurs, qui ont prononcé ces harangues.

— La Commission supérieure des archives coloniales vient d'être reconstituée sous la présidence de M. Alcide Dumont, député. Elle comprend notamment MM. Louis Farges, ancien chef du Bureau des archives diplomatiques au ministère des Affaires étrangères, Ch.-V. Langlois, directeur des Archives nationales, M. Prou, directeur de l'École des chartes, Vidier, inspecteur général des archives, Martineau, professeur d'histoire coloniale au Collège de France, etc. Elle se propose de hâter le classement et l'inventaire des archives coloniales qui se trouvent tant à Paris que dans les colonies elles-mêmes. Au travail de la Commission s'ajoutera celui de la Société des archives coloniales, fondée par l'Institut colonial français. Ainsi les archives coloniales verront leurs richesses mises en valeur et seront à la portée des travailleurs, encore trop peu nombreux, qui s'appliqueront à l'histoire, si variée, de notre empire colonial.

— Le dernier ouvrage publié par le regretté René Worms aura été la réédition de son petit livre *La sociologie, sa nature, son contenu, ses attaches* (Bibliothèque sociologique internationale. Paris, Giard, 1926, in-18, 164 p. ; prix : 8 fr.). — Après avoir tenté de définir la sociologie comme science générale des sociétés et philosophie des sciences sociales particulières, il s'efforce d'en déterminer le contenu, la méthode, les lois et les rapports avec les autres sciences. A cet égard, on notera les pages 142 et suivantes, qui touchent les rapports de la sociologie et de l'histoire. M. R. Worms n'avait pas, dans cette nouvelle édition, bouleversé l'économie de son travail primitif ; sa revision a principalement porté sur l'appareil bibliographique, qui s'est enrichi de quelques indications utiles. G. Bn.

— En janvier 1926 a été publié le n° 1 d'une *Revue générale du Centre-Ouest de la France*, éditée sous les auspices d'une « Fédération intellectuelle et économique du Centre-Ouest » ; cette association se propose d'organiser des congrès annuels des Sociétés savantes dans le ressort universitaire de Poitiers ; et c'est à la Faculté des

Digitized by Google

lettres qu'elle a son siège social. Elle paraîtra quatre fois l'an, en janvier, avril, juillet et novembre, au prix de 20 fr. Dans le n° 1, outre les Actes de la Fédération approuvés en novembre 1925, on trouvera un mémoire de M. J. Tourneur-Aumont, professeur à la Faculté des lettres, sur *Sanxay et la campagne romaine de Poitiers ; souvenirs de la Grande-Aquitaine des premiers siècles gallo-romains*, qui traite 1° de « Sanxay retrouvé par Poitiers » ; 2° de « Sanxay banlieue de Limonum ». On émet le vœu que les membres de la Fédération s'associent pour dresser un inventaire cartographique détaillé de tous les monuments archéologiques rappelant le souvenir de Limonum et de Sanxay, dont l'histoire est inséparable.

Profitons de l'occasion pour signaler une conférence de M. Tourneur-Aumont sur les *Onze villes superposées de Poitiers* (21 p. Société des Antiquaires de l'Ouest), qui est une rapide esquisse du développement urbain de la ville, depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours.

Autriche. — La *Grazer Tagepost* annonce la prochaine publication des mémoires de l'ex-archiduchesse Stéphanie, veuve de l'archiduc Rodolphe, devenue, après le drame de Mayerling, comtesse Lonyay. Ces mémoires contiennent une version, corroborée de nombreux documents, du suicide de Rodolphe et de la baronne Vetsera. La valeur du témoignage de la comtesse Lonyay apparaît comme d'autant plus importante que le procès-verbal rédigé sur l'ordre de l'empereur François-Joseph sur l'événement semble avoir été détruit par l'empereur Charles Ier, au moment où finissait la guerre mondiale. Une copie de ce rapport, donnée par François-Joseph à son fidèle serviteur, le comte Taaffe, a disparu dans l'incendie récent du château d'Ellischau. G. Bn.

Allemagne. — La publication des *Nuntiaturberichte aus Deutschland*, entreprise par la Gœrresgesellschaft, à Rome, va reprendre : le professeur L. Schmitz-Kallenberg va donner prochainement le t. III de la *Nonciature de Cologne*, qui contient les rapports d'Ottavio Mirto Frangipani, 1590-1595.

États-Unis. — C'est avec regret que nous avons appris la mort de M. George Burton Adams, professeur d'histoire à Yale College. On lui doit deux bons ouvrages : *The origin of the english constitution* (1912) et *Constitutional history of England* (1921), sans compter plusieurs articles sur des points particuliers concernant les institutions anglaises, où il était passé maître, et qui ont paru soit dans *English historical Review* sur la Commune de Londres en 1255 (1909), soit dans *Columbia law Review* sur la procédure de la *Curia regis* (1913) et sur la *Curia regis* locale au temps du Conquérant (1914), l'origine de la procédure en équité (1916), soit enfin dans l'*American historical Review* sur la féodalité anglo-saxonne (1901), les tribunaux de la Couronne qui se sont détachés de la *Curia regis* (1907), l'origine de la constitution anglaise (1908), etc., qui ont été autant de travaux d'approche pour les deux ouvrages de synthèse mentionnés plus haut. Un ouvrage posthume : *Council and courts in anglo-norman England*, vient de paraître (1926). — Ch. B.

— Sous le titre *Medieval academy of America* vient de se fonder à Boston, Massachusetts, une société d'histoire qui se propose de diriger, encourager, promouvoir et soutenir la recherche, la publication, l'intelligence de tous les documents concernant la civilisation médiévale : textes administratifs et littéraires, langue, art et archéologie, histoire, science et philosophie, vie sociale. Le président est M. Edward Kennard Rand, de l'Université Harvard ; trois vice-présidents : MM. John Matthews Manly, de Chicago, Charles H. Haskins, de Harvard, et James

Digitized by Google

Field WILLARD, de Colorado. On peut devenir membre de l'Académie en payant une cotisation annuelle de 10 dollars. Depuis janvier 1926, elle fait paraître une revue trimestrielle intitulée : *Speculum ; a Journal of mediaeval studies*, dont l'analyse a été donnée plus haut.

Grande-Bretagne. — Sir Sidney LEE, professeur à l'Université de Londres, est mort le 3 mars 1926 à l'âge de soixante-six ans. On lui doit une bonne biographie de la reine Victoria ; d'une autre, plus récente, d'Édouard VII, le tome I seul a paru, mais on assure que l'ouvrage est terminé en manuscrit. Le nom de Sir Sidney restera surtout attaché à la grande entreprise du *Dictionary of national biography ;* il fut d'abord (1883) un des collaborateurs de Sir Leslie Stephen, puis il lui fut associé et enfin, en 1891, il en resta seul directeur. A ce titre, il surveilla la mise en train et l'impression de trente-sept volumes, plus les dix volumes de supplément.

Islam. — L'*Encyclopédie de l'Islam* vient de prendre une activité nouvelle. La 30e livraison, qui comprend les mots de Kaplan à Kasam, a paru en 1925 (à Leyde, chez Brill ; à Paris, chez Auguste Picard). En même temps, une autre série est ouverte, qui commence à la lettre S. Trois livraisons ont déjà paru (chez les mêmes éditeurs, 1924 et 1925), et l'on annonce que M. Henri Basset, directeur de l'Institut des Hautes-Études marocaines à Rabat, a définitivement accepté les fonctions de rédacteur en chef de l'édition française. C'est d'un excellent augure pour l'avancement rapide et le succès de cette remarquable publication.

Italie. — L' « Istituto Giovanni Treccani » s'est fondé pour élaborer et publier une Encyclopédie italienne en 32 volumes in-4° de mille pages environ chacun. M. le sénateur G. GENTILE est le directeur de la publication, dont le Comité technique comprend, comme historiens, MM. P. BONFANTE pour l'histoire du droit, A. DELLA SETA pour l'archéologie, G. DE SANCTIS pour les antiquités classiques, U. OJETTI pour l'histoire de l'art, R. PETTAZZONI pour celle de la religion, F. SALATA pour l'histoire contemporaine, G. VOLPE pour celle du moyen âge et l'histoire moderne, A. MOCHI pour l'ethnologie. L'entreprise a pour objet « d'offrir une vue d'ensemble des énergies spirituelles du peuple italien et, par leur synthèse, de contribuer à augmenter leur puissance vitale et leur expansion ». G. BN.

— L' « Ufficio storico » de l'état-major a achevé d'élaborer la publication consacrée à la « Quatrième guerre de l'Indépendance », c'est-à-dire à la guerre mondiale combattue par l'Italie. Sept volumes sont prévus pour la relation proprement dite, sept autres pour les documents et pièces justificatives. Le premier volume de la première série sera publié cette année ; il contiendra la description du théâtre de la guerre et l'histoire des précédents du conflit ; les quatre suivants concerneront les opérations, divisées par années, sur le principal front ; le sixième racontera les opérations des fronts secondaires (France, Macédoine, Albanie, Palestine, etc.) ; le septième fournira des renseignements sur les services.

L' « Ufficio storico » publie, en outre, un *Bollettino*, dont le second fascicule a paru en février dernier. G. BN.

Le gérant : R. LISBONNE.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR

Digitized by Google

DUGUESCLIN

ET

LE DUC D'ANJOU EN PROVENCE

(1368)

Durant la seconde moitié du XIVe siècle, la Provence fut en proie à des troubles et à des calamités qui se succédèrent presque sans interruption pendant près de quarante ans. Elle subit d'abord le contrecoup du gouvernement anarchique de la reine Jeanne et des querelles intestines qui déchiraient la cour de Naples : ce fut l'affaire des sénéchaux en 1348-1350 et en 1355 l'équipée de Robert de Duras, qui réussit à se faire livrer le château de Baux, d'où l'on ne put qu'à grand'peine le débusquer. Ensuite, et surtout, elle fut dévastée par les gens d'armes et les compagnies de routiers, non seulement par ceux qu'attirait la cour pontificale d'Avignon et qui ravageaient par surcroît les pays environnant le Comtat-Venaissin, mais aussi par d'autres dont l'objectif était la Provence elle-même. C'est ainsi qu'en 1357-1358 l'Archiprêtre et ses bandes venant du nord avaient franchi la Durance et menacé sérieusement Aix[1]. Dix ans plus tard, en 1368, se produisit une autre invasion ; celle-ci plus grave, parce qu'elle était inspirée par un prince du sang, le duc d'Anjou, et conduite par un des plus célèbres capitaines de ce temps, Bertrand Duguesclin. Sans doute, la responsabilité du dauphin Charles, le futur Charles V, paraît bien avoir été engagée lors de l'expédition de l'Archiprêtre ; mais cette responsabilité était lointaine et, somme toute, contestable[2]. Quant à Duguesclin, on l'avait déjà vu, et à l'œuvre, sur les bords du Rhône, à la fin de

1. Voir Chérest, *L'Archiprêtre*, p. 44-64 ; Denifle, *La désolation des églises de France pendant la guerre de Cent ans*, t. II, p. 188-211.

2. Paul Fournier, *Le royaume d'Arles et de Vienne*, p. 495, n. 5 ; *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1910, p. 79 ; R. Delachenal, *Histoire de Charles V*, t. I, p. 310 ; t. III, p. 459-460.

Digitized by Google

1365, où il avait rançonné le Pape[1] ; mais il n'avait fait que passer, et le terme de son voyage était l'Espagne. En 1368, au contraire, c'est la Provence qui est le théâtre voulu et cherché de ses exploits, et c'est sur la Provence que, de propos délibéré, ouvertement, on pourrait dire cyniquement, le duc d'Anjou désirait mettre la main.

Pendant longtemps, on a donné comme raison de l'entreprise du duc d'Anjou une prétendue cession des droits de l'Empire sur le royaume d'Arles, que l'empereur Charles IV lui aurait faite quand il vint se faire couronner à Arles le 4 juin 1365[2]. Effectivement, le duc d'Anjou, en compagnie de son frère le duc de Berry, vint saluer l'Empereur lors de son passage en Avignon. Mais que celui-ci lui ait abandonné quoi que ce soit des droits de l'Empire sur la rive gauche du Rhône, cela paraît tout à fait improbable, alors qu'au même moment Charles IV ne voulait pas entendre parler d'un vicariat d'Empire au profit du roi de France. Que Louis d'Anjou ait sollicité, il est possible ; que, « prenant ses désirs pour la réalité, il ait considéré quelque réponse ambiguë et évasive comme un acquiescement tacite[3] », on peut à la rigueur l'admettre. Mais il n'avait pas besoin de cet « acquiescement tacite » pour agir. En envahissant la Provence, il ne cédait pas seulement à l'impulsion d'un caractère inquiet et d'une ambition démesurée ; il se conformait à la politique de la maison capétienne dans le royaume d'Arles : l'emporter morceau par morceau pour atteindre les Alpes et la mer ; après le Dauphiné, la Provence. Charles V, alors qu'il n'était encore que dauphin et régent du royaume de France, avait vu de bon œil, pour ne pas dire plus, la marche d'Arnaud de Cervole ; devenu roi, il appuya la tentative de son frère Louis et lui envoya des renforts. Puisqu'on n'avait pu marier la reine Jeanne à un fils de France, Philippe, celui qui devint duc de Bourgogne[4], on l'éliminerait pour lui substituer un autre fils de France, et le succès serait plus complet et peut-être décisif.

Les circonstances paraissaient favorables. Confinée à Naples, Jeanne n'avait jamais suivi que de loin les affaires de Provence[5], et son mariage

1. L.-H. Labande, *Bertrand Dugueslin et les États pontificaux de France* (extrait des *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 1904).

2. Sur ce voyage de l'empereur Charles IV, voir Fournier, *op. cit.*, p. 472-477 ; Delachenal, *op. cit.*, t. III, chap. VIII. — Sur la prétendue donation impériale affirmée par Thierry de Niem, répétée par la plupart des historiens et réfutée par Winckelmann, voir Fournier, *op. cit.*, p. 476 ; Denifle, *op. cit.*, t. II, p. 510, n. 2.

3. R. Delachenal, *op. cit.*, t. III, p. 226.

4. ournier, *op. cit.*, p. 497.

5. E.-G. Léonard, *Comptes de l'hôtel de Jeanne Ire, reine de Naples de 1352 à 1369* (*Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École de Rome*, t. XXXVIII (1920), p. 215-278).

Digitized by Google

avec Jayme d'Aragon l'avait mise en froid avec le roi d'Aragon. D'autre part, le pape Urbain V, cédant aux sollicitations qui lui venaient d'au delà des Alpes, avait quitté Avignon le 30 avril 1367 et, trois semaines après, s'était embarqué à Marseille pour l'Italie[1]. Dans la défense du pays, non seulement des États pontificaux d'Avignon et du Comtat, mais encore des comtés de Provence et de Forcalquier, le Pape avait joué un rôle essentiel : il ne s'était pas contenté de multiplier contre les routiers les excommunications, il avait activement travaillé à unir, à liguer ensemble les seigneurs et les souverains des pays menacés[2]. En partant, Urbain V avait pris ses précautions : à Philippe de Cabassole, patriarche de Jérusalem, il avait donné, avec le vicariat au temporel et au spirituel, le pouvoir de nommer et de destituer les officiers (13-15 avril 1367) ; un chevalier de Tarascon, Jacques Albe, sieur de Roquemartine, avait été nommé capitaine général d'Avignon et du Comtat-Venaissin. Bien que le Pape ne séparât pas la défense de ses États de celle des comtés de Provence et de Forcalquier, son éloignement n'était pas fait pour augmenter la sécurité des possessions provençales de la reine Jeanne. Il y avait toujours à compter avec certains éléments d'insubordination, seigneurs ou villes, disposés à faire le jeu de l'étranger et à travailler de complicité avec lui. C'était notamment le cas des comtes de Vintimille, Guillaume Pierre, Pierre Balbi et Louis Lascaris, dont les agissements entretenaient le trouble sur la frontière orientale de la Provence[3]. Au début de 1368, le sénéchal Raimond d'Agoult, dont la capacité d'ailleurs était sujette à caution[4], devra faire un séjour de plusieurs mois de ce côté, laissant à Aix, comme lieutenant, Louis de Trian, vicomte de Tallard. Il en résultera, dans l'organisation des mesures de défense, un certain flottement et un retard de quelques semaines. C'était plus qu'il n'en fallait pour inspirer au duc d'Anjou l'idée d'un coup de main et l'encourager dans le dessein de mettre sous son autorité tout le midi de la France.

Dès le milieu de 1367, il transpira quelque chose de ce dessein : des bandes de routiers revenant d'Espagne après la bataille de Najera (3 avril 1367) se rassemblaient en Languedoc, et l'on crut que le duc

1. Denifle, *op. cit.*, t. II, p. 499-500.

2. Ligue de Montélimar, 1363-1364. Prou, *Étude sur les relations politiques d'Urbain V avec les rois de France Jean II et Charles V*, p. 32-35, 103-105 ; Denifle, *op. cit.*, t. II, p. 441-443.

3. Préambule du traité du 23 février 1369. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 568.

4. Le 11 décembre 1367, Urbain V conseillait à la reine Jeanne de le remplacer par Guillaume Augier de Forcalquier. Sur Raimond d'Agoult, voir F. Cortez, *Les grands officiers royaux de Provence au moyen âge*, p. 77-79, et sur Louis de Trian, vicomte de Tallard, sieur de Gréoulx, *Ibid.*, p. 120. Louis de Trian était le beau-frère du sénéchal Raimond, dont il avait, en 1355, épousé la sœur, Mabile d'Agoult.

Digitized by Google

d'Anjou allait leur faire franchir le Rhône. A Philippe de Cabassole qui l'en avisait, Urbain V enjoignit de veiller à la sécurité des territoires qu'il avait confiés à sa garde ; il lui recommanda aussi de prêter ses conseils et son concours aux Provençaux et de les exhorter, au nom du Saint-Siège, à persister dans leur fidélité à la reine Jeanne et à se défendre énergiquement contre l'envahisseur[1]. En même temps (15 juillet), il invitait le clergé provençal à contribuer aux dépenses que nobles et communautés de Provence devaient faire pour se mettre en état de résister à l'ennemi. Mais ce ne fut, à ce moment, qu'une fausse alerte. Les routiers ne sortirent pas du Languedoc, et le duc d'Anjou ne manifesta aucune disposition offensive : il parut surtout préoccupé de prendre ses précautions pour mettre ses propres administrés à l'abri des bandes de pillards qui ne cessaient d'affluer. C'est qu'aussi bien il manquait d'un chef capable de se faire obéir de ces bandes. Ce chef, Bertrand Duguesclin, qui, deux ans auparavant, les avait conduites au delà des Pyrénées, en passant par la vallée du Rhône, avait été fait prisonnier à Najera. Il ne reprit sa liberté que dans les derniers jours de décembre : il quitta Bordeaux seulement le 17 janvier 1368[2]. Ce n'est donc qu'en février qu'il put s'aboucher avec le duc d'Anjou.

Le gouverneur du Languedoc, qui se tenait alors à proximité de la vallée du Rhône, à Beaucaire, puis à Nîmes, songeait sérieusement à se débarrasser des routiers en les jetant sur la Provence[3]. Duguesclin arrivait à point pour en prendre le commandement. Le 7 février, il était à Montpellier avec Arnould d'Audrehem et ralliait autour de lui les principaux chefs de bandes, Perrin de Savoye, le Bâtard de l'Ile-Jourdan, le Petit-Meschin, Noli Pavailhon, Amanieu d'Artigues et quelques autres. Après avoir ainsi rassemblé près de 2,000 hommes d'armes, dont il était le capitaine général, il rejoignit le duc d'Anjou à Nîmes vers la fin de février et, franchissant le Rhône à Beaucaire, il assiégea Tarascon, qui fut bloquée à la fois par le fleuve et du côté de la terre (4 mars)[4].

L'opération fut plus difficile que ne l'avaient sans doute supposé le duc d'Anjou et Duguesclin. Nous sommes assez mal renseignés sur les péripéties de ce siège, car il n'y a pas grand fond à faire sur le récit que contient la vie romancée de Bertrand Duguesclin[5]. Cependant, en uti-

1. Instructions du 30 juillet 1367, dans Labande, *op. cit.*, p. 22, n. 4.

2. R. Delachenal, *op. cit.*, t. III, p. 456-457.

3. *Histoire générale de Languedoc*, éd. Privat, t. IX, p. 790-791 ; t. X, col. 1386-1387.

4. *Chronique de Bertrand Duguesclin*, par Cuvelier, éd. Charrière, t. II, v. 13802-13889 ; *Histoire générale de Languedoc*, t. IX, p. 791 ; Denifle, *op. cit.*, t. II, p. 501 ; Delachenal, *op. cit.*, t. III, p. 459.

5. Sur le siège de Tarascon, voir, outre la *Chronique de Bertrand Duguesclin*, par Cuvelier, éd.

Digitized by Google

lisant quelques données fournies par les documents d'archives, on peut distinguer, semble-t-il, deux épisodes. Le premier aurait duré environ quatre semaines. Il se termina par un arrangement avec les habitants, dont certains s'étaient faits les complices de l'envahisseur, arrangement aux termes duquel si, dans les trente jours, la ville n'était pas secourue, elle appartiendrait à l'ennemi ; en attendant, elle fournissait des otages[1]. Peu auparavant (23 mars), Duguesclin avait conclu un accord avec les représentants du Pape : il promettait de respecter les biens et les sujets de l'Église et d'Avignon, contre le paiement d'une somme de 5,000 florins d'or, sur 37,000 qui lui étaient dus pour certaines raisons. Cet accord fut juré par Duguesclin et ses capitaines : il mettait à l'abri des coups des compagnies les terres et les localités que l'Église d'Avignon possédait au sud de la Durance[2]. Force fut donc au capitaine général des routiers d'employer ailleurs une partie des bandes que la trêve conclue avec Tarascon rendait disponibles. Il les dirigea sur Arles.

Car, quoi qu'on en ait dit[3], il y eut effectivement un siège d'Arles, ou tout au moins de sérieuses opérations de blocus poursuivies du côté de la terre pendant près de trois semaines, du 11 avril au 1er mai 1368. Nous avons sur ce point non seulement le témoignage formel des chroniqueurs, mais encore la confirmation de divers textes exactement contemporains, lettres ou fragments de comptes, qui ne laissent subsister aucun doute sur la réalité du fait[4]. C'est ce que l'on peut conclure

Charrière, t. II, v. 13802-14039, *Histoire générale de Languedoc*, t. IX, p. 791, et t. X, note XXVII, p. 109-111 ; *Chronique des quatre premiers Valois*, p. 194 ; Denifle, *op. cit.*, t. II, p. 509.

1. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1469. Mémoire présenté par Stolde Altoviti et Thomas Soderini, fermiers des droits de la rivière du Rhône et de la gabelle de Berre, le 22 mars 1370 : « Contingit quod, durante tempore emptionis jurium predictorum, dominus dux Andegavie die quarto marcii, anno Domini M° III° LXVII° (anc. st.) guerram fecit magnifice Regine..., castrum de Tharascone obcedit et deinde ad aliquos tractatus et conventiones cum hominibus dicti castri devenit, propter quod obsides etiam habuit de dictis hominibus... » — Ibid., B 1524, envoi d'un courrier, Barthélemy Montet, de Sisteron, à la reine Jeanne, pour lui notifier « qualiter maledicti homines Tharasconis pactum facerant quod, nisi infra triginta dies succursum haberent a curia reginali, locum ipsum ponerent dominio ducis Andegavie ».

2. Le texte de cet accord a été publié par Denifle, *op. cit.*, t. II, p. 778-787. Avec Duguesclin sont mentionnés comme capitaines Noly Pavelhon, le Petit-Mesquin, Bonsomet de Pau, Perrin de Savoie.

3. Denifle, *op. cit.*, t. II, p. 512 et note 2 ; Labande, *art. cité*, p. 30, n. 2, contestent la réalité du siège d'Arles, qui est admise par Bouche (*Chorographie de Provence*, t. II, p. 385), par Papon (*Histoire de Provence*, t. III, p. 218), par l'*Histoire générale de Languedoc*, t. IX, p. 793 ; Delachenal, *op. cit.*, t. III, p. 461-462.

4. *Chronique de Bertrand Duguesclin*, par Cuvelier, éd. Charrière, t. II, v. 14040-14041 :

> « Et puis de la (Tarascon) ala droit en Arle le Blanc,
> Aux champs si se logea et mist un siège grant... »

Digitized by Google

des demandes pressantes de secours adressées à Marseille par les syndics d'Arles les 6 et 23 avril[1]. Et c'est ce qu'affirme le mémoire fourni (en mars 1370) par Stolde Altoviti et Thomas Soderini, fermiers des droits de la rive du Rhône et de la gabelle de Berre[2]. Arles sérieusement menacée, Tarascon à la veille d'être perdue, c'était toute la basse vallée du Rhône qui risquait de tomber entre les mains du duc d'Anjou, la possibilité pour celui-ci de se ravitailler librement en Languedoc et l'isolement des États du Pape, coupés de toute communication fluviale avec la mer.

Le danger, comme on le voit, était sérieux et l'on avait essayé d'y parer. Dès les premières nouvelles du rassemblement des routiers autour de Montpellier, avant qu'on sût exactement quelle direction ils prendraient, François Baboyci, trésorier des comtés de Provence et de Forcalquier, était envoyé en Avignon pour se renseigner et se concerter avec le patriarche de Jérusalem et le sieur de Roquemartine[3]. Le 10 janvier 1368, le conseil de Marseille, « vu le grand nombre de gens armés qui se réunissaient tout près de la Provence », confiait à une commission de six membres le soin de veiller à la sécurité de la ville, du sanctuaire de Saint-Louis et des joyaux de Saint-Victor[4]. Quelques jours plus tard, on procédait à la visite et à la réparation des remparts et des tours, à la réfection des fossés et à tous autres travaux de défense indispensables dont les frais seraient imputés sur les revenus de la

— « L'an M IIIc LXVIII, lo jorn xi d'abril que fon lo ters jorn de Pasquos, monssen Lois ducs d'Ango, frayre del rey de Fransa, asetiet la sieutat d'Arles et aqui tem per el seti monssen Bertran de Cliquin entro lo jorn premier del mes de may et aquel jorn s'en aneron, exeptat aquels que resteron mortz. » *Romania*, t. XXI (1892), p. 537. — Le chapitre de Saint-Trophime dut engager les joyaux de l'Église, au nom de la ville d'Arles, entre les mains de Stolde Altoviti, Florentin et habitant d'Avignon, et de Mathieu Benini, citoyen et habitant d'Arles, « pro certa pecunie quantite tunc conversa et expensa in arduis negotiis civitatis predicte ». L'inventaire de ces joyaux, en langue vulgaire, était intitulé : « Aiso es l'aventari dels joyels que tent Tello Avansati et Peyre de Pena (les deux intermédiaires qui avaient négocié l'affaire), per la guerra del duc d'Ango, de monsenhor Sant Trofeme. » Albanès, *Gallia christiana novissima, Arles*, n° 2892.

1. Arch. comm. de Marseille, BB 26, fol. 37-38, 44 v°-45. Le 23 avril, les Arlésiens députaient à Marseille Bérenger Tissier et Stolde Altoviti, le même dont le mémoire est aux arch. dép., B 1469.

2. « Postquam (après l'accord provisoire conclu avec Tarascon) incontinenti dicte gentes armorum et sui stipendiarii iverunt versus Arelatem et dictam civitatem arelatensem obsederunt. » Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1469.

3. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1524. Paiement de la somme de treize florins et demi à François Baboyci pour un voyage de neuf jours d'Aix en Avignon, « antequam emuli intrassent Provinciam, ad indagandum de adventu ipsorum emulorum cum domino patriarcha et domino Jacobo Albe, et si veniebant in Provinciam aut non. »

4. Arch. comm. de Marseille, BB 26, fol. 22-23.

Digitized by Google

rêve du vin[1]. A ce moment, on ne paraissait pas croire à l'hostilité du duc d'Anjou, et le danger ne semblait pas moins grave à l'Orient qu'à l'Occident. C'est peut-être ainsi que doit s'expliquer le départ du sénéchal Raimond d'Agoult, malgré les démarches contraires des Marseillais. C'est Louis de Trian, sieur de Tallard, qui eut à prendre d'urgence les mesures de défense lorsque se produisit l'invasion.

Il commença par mettre la ville d'Aix sous la protection de quatre capitaines italiens commandant à cinquante « brigands », gens d'armes revêtus de la brigandine[2]. Puis Baboyci fut renvoyé en Avignon pour trouver de l'argent auprès de Philippe de Cabassole et de certains marchands de la ville[3]. Mais, comme le meilleur moyen pour dégager Tarascon et défendre éventuellement Arles était de garder la maîtrise de la voie du Rhône, il fallait trouver des galères avec des équipages et un armement approprié. Le 8 mars, Gautier d'Ulmet, procureur fiscal, vint à Marseille demander des secours au nom du sieur de Tallard. Les Marseillais se déclarèrent prêts à armer des navires montés par un nombre suffisant d'arbalétriers et de marins experts aux armes et à les envoyer vers le Rhône ou ailleurs ; ils fourniraient 5,000 florins, mais à la condition qu'on mît à leur disposition pour le ravitaillement de la cité 10,000 émines de blé qu'on disait exister dans la ville d'Aix ou dans sa viguerie[4].

Il fallut redoubler d'efforts et faire encore plus diligence lorsqu'on apprit l'arrangement provisoire conclu par Duguesclin avec Tarascon et le danger qui menaçait Arles. D'où, nouvelle démarche auprès des Marseillais. Le 2 avril, le maître rational Jean Gochi vient solliciter des secours en navires et en vivres. En raison des frais énormes provoqués par la mise en état de défense de la ville, le conseil décida de prendre à sa charge pendant quinze jours l'entretien des navires qui se trouvaient sur le Rhône, à condition que le pays payât le même entretien pendant un mois. La rêve du vin fut affectée à cette dépense[5]. Quelques

1. Arch. comm. de Marseille, BB 26, fol. 26-27 (délibération du 25 janvier) ; fol. 28 (délibération du 27 janvier).

2. Le 11 mars, Louis de Trian ordonne de payer 200 florins. « Quia propter guerram in istis partibus adeo vigentem et inceptam per certos emulos reginales nitentes Provinciam invadere toto posse, et, quod absit ! pariter occupare, ut futuris periculis et dispendiis totaliter obvietur... provisum est quod nobiles Anthonius de Bardis, Mayfredinus Froli, Philippus de Bononia et Rafflnus de Placentia per nos pro certa custodia hujus civitatis Aquensis cum brigandis quinquaginta eorum... » Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1524.

3. *Ibid.*, 12 florins à François Baboyci pour un voyage de huit jours à Avignon « post ingressum emulorum in Provincia, ad requirendum affectuose dominum patriarcham et certos mercatores ut pecuniam curie et patrie mutuarent in ista grandi necessitate. »

4. Arch. comm. de Marseille, BB 26, fol. 31-32 (délibération du 8 mars).

5. *Ibid.*, fol. 34-35 (délibération du 2 avril) ; fol. 36 (délibération du 5 avril).

Digitized by Google

jours plus tard, un envoyé d'Arles, Raimond Ricard, venait directement demander du secours. Marseille s'engageait à solder les navires et barques actuellement à Arles ; mais elle ne pourrait fournir les arbalètes ni l'artillerie réclamées, faute d'en avoir une quantité suffisante[1]. En même temps qu'aux Marseillais, le sieur de Tallard s'était adressé aux Niçards. Baboyci avait réussi à obtenir de Rainier Grimaldi l'envoi d'une galère et de deux sagittaires, au prix de 1,200 florins ; 800 florins furent assignés sur la gabelle du sel de Nice, Grasse et Fréjus ; la ville de Nice offrit 400 florins et divers particuliers ajoutèrent 22 florins[2]. Le 11 avril, Rainier Grimaldi était à Marseille, où il conférait avec Baboyci et embarquait des renforts[3].

La galère de Rainier Grimaldi put remonter le Rhône et dépasser même Tarascon. Mais, auprès des sujets du Pape, l'équipage ne rencontra pas l'appui sur lequel il était en droit de compter. En dépit des ordres d'Urbain V, qui, le 25 mars, avait prescrit de veiller à la sûreté et à la défense de la Provence comme à celle de ses propres États, les gens d'Avignon refusèrent des vivres, alors qu'ils en faisaient passer aux routiers qui bloquaient Tarascon (bulle du 28 avril). Peut-être agissaient-ils ainsi par crainte des représailles. Mais la reine Jeanne s'en plaignit vivement au Pape, qui enjoignit à Philippe de Cabassole d'agir autrement et aux Avignonais de prêter aux Provençaux le concours qu'il fallait refuser aux Compagnies (30 mai)[4]. En même temps, il lançait l'anathème contre tous ceux qui envahissaient la Provence[5].

1. Arch. comm. de Marseille, BB 26, fol. 37-38 (délibération du 8 avril ; la lettre de créance des syndics d'Arles est du 6 avril).

2. Le 17 mars, en même temps qu'il envoyait Gautier d'Ulmet à la reine Jeanne, Louis de Trian ordonnait à François Baboyci d'aller à Nice pour traiter avec Rainier Grimaldi et lui vendre pour deux ans les droits de la gabelle du sel de Nice, Grasse et Fréjus, jusqu'à concurrence de 800 florins. La convention fut signée avec Marc Grimaldi, représentant de Rainier Grimaldi, le 4 avril. G. Saige, *Documents relatifs aux princes de Monaco antérieurs au XV^e siècle*, t. I, n° CLVII, p. 440-444. — Le voyage de François Baboyci dura vingt-trois jours, pour lequel il reçut 34 florins et demi « ad procurandum navilia pro succurrendo locis Tharasconis et Arelatis et, mediantibus vestris sollicitudine et labore, magnificus vir, dominus Raynerius de Grimaldis cum una galea et duabus sagitteriis apud Tharasconem se contulit et ipsum locum cum Dei adjutorio reginali curie recuperavit una cum domino Raymundo de Agouto, domino Vallis Olle... » Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1524. — Les habitants de Nice donnent 400 florins d'or « in subvencionem et succursum armamenti galee domini Raynerii de Grimaldis assoldate pro succurrendo loco Tharasconis per emulos reginales obsesso. » *Ibid.*

3. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1524 : ordre de payer la somme de 4 florins et demi à François Baboyci pour un voyage d'Aix à Marseille « dum dictus dominus Raynerius cum dicta galea aplicuit ibidem pro conferendo secum ex parte locumtenentis super aliquibus. » Le 11 avril, Rainier Grimaldi donne reçu des 400 florins tirés de la ville de Nice.

4. Denifle, *op. cit.*, t. II, p. 511 ; Labande, *op. cit.*, p. 27-30.

5. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 567, bulle datée du 11 des kalendes de mai.

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, le sénéchal était rentré à Aix (21 avril)[1] et y avait convoqué les États du pays pour en obtenir des secours[2]. Il comptait tirer trois galères de Nice et une de Toulon. Au nom des États, le 29 avril, il fit prier les Marseillais d'en armer deux[3]. La veille (28 avril), les Marseillais avaient reçu un nouvel appel des Arlésiens, qui réclamaient de l'artillerie, des charpentiers, des vivres. Aux Arlésiens, le conseil de ville promit des vivres et quatre « maîtres d'aisse » (charpentiers) ; quant à l'artillerie, impossible d'en envoyer[4]. Au sénéchal on accorda les deux galères qu'il sollicitait : ce furent celle de Jean Audibert et celle de Martin Élie et Sauveur Austrie. On y joignit quelques jours après la galère de Pierre Didier ; 200 hommes levés à Marseille et à l'île de Saint-Geniès (Martigue) furent répartis sur ces trois galères, et Bérenger Montagne en fut nommé capitaine, ainsi que des autres forces navales qui se trouvaient déjà sur le Rhône ; il était assisté dans son commandement par Arnaud de Montolieu et par Sauveur Austrie[5].

L'intervention des Marseillais, celle de Fouques d'Agout[6] et de Rainier Grimaldi permirent de dégager Arles et de secourir Tarascon[7].

1. Arch. comm. de Marseille, BB 26, fol. 42 v° (lettre du sénéchal aux Marseillais, Aix, 22 avril : « Noveritis nos Aquis heri vespere sanos applicuisse... »).

2. *Ibid.*, fol. 40-41.

3. *Ibid.*, fol. 46. Rostaing Vincent vient au nom du sénéchal et des trois États : « Et quia principaliter per galeas habendas in flumine Rodani deliberatum est proterviam ipsorum inimicorum esse conculcandam et destruendam, et jam sperant habere tres galeas de Nicia et forsitan unam de Tholono, precantur et requirunt dicti dominus senescallus et status Provincie ut de duabus galeis armandis breviter, Deo duce, in hac civitate et de gentibus Provincie et sumptibus curie et Provincie, universitas hec subvenire dignetur ad obstandum quod inimici non possint habere victualia nec succursum per Rodanum de infelici regno Francie, et ad rumpendum tralham et caupolos ligatos in dicto flumine contra civitatem Arelatis et contra Tharasconem, que loca dictus dux cum sua infelici gente disponit, ut jactat et comminatur, de proximo assaltare et invadere, quod clementia Christi vetet ! »

4. *Ibid.*, fol. 44-45. Les envoyés du conseil d'Arles, Stolde Altoviti et Bérenger Teissier, ayant exposé la situation de Tarascon « necnon et expositis sapienter hujus guerre periculis et actenta potentia et perfidia emulorum amplius crescente, occasionibus allegatis per ambassiatores predictos et quomodo pro tuitione et deffensione dicti loci de Arelate et tocius regionis, dicta civitas, pro reverentia dominii, de succursu festino, tam per aquam quam per terram, necnon et de artilharia et magistris aptis et ingeniosis et magistris aixe, voluit eis benignius providere... ».

5. *Ibid.*, fol. 46-47 (délibération du 29 avril) ; fol. 50-51 (délibération du 9 mai, à la suite d'une lettre du sénéchal datée d'Aix, 6 mai).

6. Le 4 juin 1368, le sénéchal ordonnait de payer 400 florins à Fouques d'Agoult, son frère, qui, avec cinquante lances de barons et de nobles, était allé d'Aix s'embarquer à Marseille « super galea Rostagni Fresqueti de Tolono apud civitatem Arelatensem et locum Tharasconis obsessos per emulos reginales, ad succurrendum locis prefatis et ipsis emulis resistendum et oviandum pro posse. » Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1524.

7. Arch. comm. de Marseille, BB, fol. 44 v°-45. Lors de leur mission à Marseille, les délé-

Digitized by Google

Duguesclin et ses routiers durent se replier sur cette dernière ville et y reprendre les opérations de siège (1er mai). Une bande de vingt-sept brigands, sous les ordres d'Antoine de Bardi, que le sénéchal envoya pour soutenir les assiégés, arriva probablement trop tard[1]. Les troupes du duc d'Anjou battirent les murs de la ville et le château avec leurs trébuchets[2] : nous connaissons le nom d'au moins une de leurs victimes, le clavaire de Tarascon, Martin Champsaur, qui fut tué sur la tour de la Condamine le 17 mai 1368[3]. Trois jours après, c'est-à-dire le 20 mai, la place tomba entre les mains de Duguesclin, non sans soupçon de trahison de la part de certains habitants[4].

Presque en même temps, le duc d'Anjou remportait un autre succès : il gagnait à sa cause Rainier Grimaldi, celui-là même dont le sénéchal de Provence avait payé si cher les forces navales. Le 18 mai, en effet, à Beaucaire, les deux hommes s'étaient entendus : Rainier Grimaldi mettait à la disposition du gouverneur du Languedoc tous les moyens dont il disposait, lui, ses parents et ses amis, en vue de la conquête des comtés de Provence et de Forcalquier et des terres adjacentes. En retour, Louis d'Anjou le nommait amiral de Languedoc et lui donnait 10,000 florins de rente annuels et la baronnie de Lunel ; mais, comme il ne pouvait le mettre immédiatement en possession de cette baronnie, il lui cédait en attendant la châtellenie de Sérignan,

gués d'Arles exposent « quomodo castrum de Tharascone, quod pro certis et tractatibus inhitis inter eos et ducem Andegavie ruinis et periculis subjacebat, et quomodo Deus, per suam gratiam et ad preces sue hospitis Sancte Marthe dicti loci prospicie gubernatricis et aliorum sanctorum, liberavit a manibus Herodis et ab omni exploitatione plebis tiranorum et populi emulorum et reductum ad fidelitatem et dominium domine nostre... »

1. Antoine de Bardi et ses vingt-sept brigands exigèrent 56 florins d'or, soit 2 florins chacun, pour partir, « cum essent soldati ad eundum Tharasconem pro munitione dicti loci, et nollent accedere nisi eis exsolverentur dicti duo florini pro quolibet ». Le mandat est du 1er juin 1368 (Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1524).

2. D'après la *Chronique de Bertrand Duguesclin*, par Cuvelier, éd. Charrière, t. II, v. 13863, 13904, l'armée du duc d'Anjou aurait disposé de dix-huit « engins ». — Le mémoire de Stolde Altoviti et de Thomas Soderini dit qu'après le siège d'Arles le duc d'Anjou « ad ultimum cepit dictum castrum Tharasconis per violentiam ». Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1469.

3. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 2034. Comptes de Martin Champsaur, clavaire de Tarascon, du 1er novembre 1367 au 17 mai 1368, « qua die dictus quondam clavarius fuit in dicto loco de Tharascone per lapidem trabuqui inimicorum debellando in honorem reginalis Excellentie atque sui et totius hujus patrie supra turrem Condamine dicti loci nequiter interremptus ; sic quod post mortem dicti quondam clavarii et per spatium trium dierum locus ipse de Tharascone fuit reductus per maledictos aliquos gentes existentes in dicto loco de Tharascone in manibus ducis Andegavie, ita et taliter quod personaliter dictus dux ipsum tiraniter gubernat et gubernari facit ».

4. La date du 20 mai est fournie par le compte du clavaire Martin Champsaur (voir la note précédente). D'après le *Petit Thalamus* de Montpellier, la reddition aurait eu lieu seulement le 22. *Histoire générale de Languedoc*, t. IX, p. 793.

Digitized by Google

dans la viguerie de Béziers (sénéchaussée de Carcassonne), et une rente de 1,200 livres sur la terre de Cessenon, dans la même viguerie[1]. Quelques jours après, le 3 juin, il allait plus loin : il donnait à Rainier Grimaldi pleins pouvoirs pour diriger la guerre en Provence, et signer accord ou trêve avec ceux qui manifesteraient l'intention de céder. Le duc d'Anjou ratifiait à l'avance tout ce qui serait fait, les dépenses engagées pour la levée des troupes, pour l'armement des galères, etc. ; il promettait d'indemniser les partisans de Grimaldi qui pourraient avoir à souffrir de la guerre[2]. Bref, alors que lui, le duc d'Anjou, se fixait à Beaucaire, il déléguait à Rainier Grimaldi la conduite de toutes les opérations, lui laissait la plus complète latitude et faisait véritablement de lui son lieutenant pour les comtés de Provence et de Forcalquier. Aussitôt se dessina un plan de campagne.

La prise de Tarascon assurait aux bandes de Duguesclin la liberté de leurs mouvements. Elles en profitèrent pour faire irruption en Provence. Accrues par d'autres bandes dont le duc d'Anjou débarrassait le Languedoc et par des renforts qu'envoya le roi de France, elles se répandirent à travers tout le pays comme un flot dévastateur. Quelques-unes, franchissant la Durance, et d'ailleurs sans ménager le territoire pontifical qui se trouvait sur leur passage, se dirigèrent sur le comté de Forcalquier. Elles espéraient y être rejointes par les 500 lances qu'Olivier de Magny amenait par Pont-Saint-Esprit, le Comtat et les Baronnies. D'autres, après avoir menacé Aix, prirent par la vallée de l'Arc, se dirigèrent sur Barjols, donnèrent l'assaut au château de Flayosc sans autre résultat que d'y laisser du monde, et parurent devant Draguignan. Elles se logèrent dans les faubourgs, mais n'y passèrent qu'une nuit et prirent la direction de Castellane. On leur prêtait le dessein de filer ensuite vers Cagnes et Nice pour donner la main aux hommes de Rainier Grimaldi[3]. Si l'on songe qu'à ce moment même on redoutait,

1. G. Saige, *Recueil de documents... antérieurs au XV^e siècle*, t. I, n^os CLVIII-CLX, p. 444-448 : « Cum R. G. nobis promiserit et juraverit in acquisicione et conquesta facienda et procuranda comitatuum Provincie et Forcalquerii ac tocius terre adjacentis eisdem, per se et suos parentes et amicos quoscumque ex nunc in antea perpetuo totis suis et suorum viribus, potenciis et conatibus adjuvare, et in omnibus hiis que sciet et poterit per se et suos prestare et donare consilium, auxilium et favorem et hoc juramento medio per eum coram nobis gratis et sponte prestito et dato... »

2. G. Sage, *op. cit.*, n° CLXI, p. 448-450.

3. Lettre du sénéchal de Provence aux Marseillais, Aix, 12 juin 1368. Arch. comm. de Marseille, BB 26, fol. 64 v°-65 : « Honorabiles et carissimi amici, significamus vobis quod dominus Bertrandus de Cliquino, cum ejus societate, quum discessit ab hac civitate Aquensi, iverunt recto tramite versus Barjolum [Barjols, cant., arr. de Brignoles, Var], et deinde per vallem de Fossio [Fos-Amphoux, cant. de Tavernes, arr. de Brignoles], arripuerunt eorum

Digitized by Google

le long du littoral, des représailles de la part des Catalans, on verra que, sur toutes ses frontières et dans l'intérieur même, la Provence était sérieusement en danger.

Le premier soin du sénéchal Raimond d'Agout, à son arrivée à Aix, avait été de chercher à se constituer une garde personnelle de vingt-cinq brigands qui remplacerait en même temps la bande d'Antoine de Bardi, détachée au secours de Tarascon et d'Arles[1]. Ce ne fut pas chose facile, et c'est seulement le 20 mai que le chef choisi, Jean Resquier de Chieri, put faire la montre de ses hommes. Cette bande resta en service au complet jusqu'au 20 août suivant et, réduite à dix-huit hommes, du 21 août au 4 septembre. Puis Raimond d'Agout se rendit à Marseille, où il était le 23 mai[2]. A une demande de 200 arbalétriers que les Marseillais avaient reçue l'avant-veille, ils avaient répondu qu'ils ne pouvaient les fournir, beaucoup d'hommes étant déjà sur les galères et les autres étant nécessaires à la garde de la ville et des fortifications voisines. Le sénéchal, par sa présence, n'obtint pas davantage. Par contre, les Marseillais le requirent de veiller à ce que dans aucun port provençal on n'armât contre les Catalans[3] et d'assurer la défense des châteaux

iter ad castrum de Flaiosco [Flayosc, cant. et arr. de Draguignan, Var] venerunt, quod castrum assaltarunt, sed, per Dei gratiam nihil fecerunt, nisi quod de ipsis emulis plures fuerunt interempti ; in crastinum vero, que fuit dies jovis, venerunt apud castrum Draguinani [Draguignan] et in burgis se logaverunt et nihil aliud fecerunt in dicto loco. Subsequente die veneris, in mane, eorum iter arripuerunt apud Castellanum [Castellane, arr., Basses-Alpes], ubi dicuntur presenti eos esse, dantes famam eundi apud Niciam [Nice] pro capiendo terram que fuit Raynerii de Grimaldi, prodictoris reginalis... Item, dominus Olivarius de Manhi, nepos dicti Bertrandi de Cliquino, transivit per Pontem Sancti Spiritus [Pont-Saint-Esprit, arr. d'Uzès, Gard] cum quingentis lanceis, faciens iter suum per Comitatum Venaysinum et per locum de Buxo in Dalphinatu [Buis-les-Baronnies, arr. de Nyons, Drôme], volens preponere obcidionem ante civitatem Sistarici [Sisteron, Basses-Alpes], credens habere succursum gentium et victualium de dicto Dalphinatu... »

1. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1524. Le sénéchal ordonne, le 13 août 1368, de payer 375 florins pour trois mois de service, du 20 mai au 20 août, à Jean Rasquier de Chieri : « Cum in introytu hominum guerre deliberaverimus, una cum reginali nobis assistenti consilio Aquis, ad custodiam persone nostre ad gagia curie reginalis xxv brigandos assaldados et nobilem Johannem Rasquerii de Querio, connestabulum ipsorum, providerimus eligendum ad rationem de flor. cxxv per mensem per se et dictos xxv brigandos, et idem connestabulus non potuit facere mostram suam unius banderie per integrum usque ad diem vicesimum preteriti mensis maii, cum non haberet numerum completum... »

2. Arch. comm. de Marseille, BB 26, fol. 55-56 (séance du 21 mai) ; fol. 57-62 (séance du 23 mai et entrevue du conseil de ville avec le sénéchal).

3. Les Marseillais tenaient beaucoup à éviter une rupture avec le roi d'Aragon. Celui-ci leur avait écrit de Barcelone, le 15 mai, pour les informer qu'il observerait la paix conclue avec la reine Jeanne, à condition qu'elle fût observée aussi par les Provençaux. Or, un certain Jean Bourgogne, de Toulon, avait houspillé des marchands catalans, ce qui pouvait amener des représailles (*Ibid.*, fol. 56-57, 77).

Digitized by Google

d'Allauch et d'Aubagne ou, si elle n'était pas possible, de les faire démolir.

Lorsqu'il fut de retour à Aix et qu'il apprit, avec la perte de Tarascon, la trahison de Rainier Grimaldi et l'irruption à travers le pays des bandes de Duguesclin, le sénéchal para au plus pressé[1]. Les châteaux possédés par le traître à Cagnes et dans la région de Villeneuve-Vence furent confisqués, occupés, détruits ou fortifiés pour le compte de la reine, tandis que quelques galères marseillaises vinrent croiser le long du littoral niçois[2]. Au secours du comté de Forcalquier et de Céreste, menacée directement, il envoya Guiran de Simiane, sieur de Caseneuve, Brémond de la Voulte et Fouques d'Agout, avec la plus grande quantité de gens d'armes qu'il put réunir. En même temps, pour obvier à la complicité des Dauphinois, il faisait à deux reprises prévenir Raoul de Luppy, gouverneur du Dauphiné, par Ameil d'Agout, sieur de Claret[3]. Quant à lui, comprenant que, si l'on voulait frapper un coup décisif, c'était à la base des communications des envahisseurs qu'il fallait agir, c'est-à-dire dans la basse vallée du Rhône, il s'y rendit en personne et y appela toutes les galères et les barques qu'on put lui fournir[4]. Il prit

1. Lettre aux Marseillais du 12 juin. Arch. comm. de Marseille, BB 64 v°-65. Le sénéchal pense que la tentative dirigée du côté de Nice échouera « quod castrum de Canha [Cagnes, arr. de Grasse, Alpes-Maritimes, relevant de Rainier Grimaldi] ex precepto nostro totaliter est destructum, alia vero castra que tenebat (R. Grimaldi) sub dominio reginali ad manus ejus curie capta sunt et bene munita gentibus et aliis rebus pro deffensione ipsorum ; tota illa patria bene ajustata est et omnes bene se parant ad resistendum ipsis. Adhuc, per Dei gratiam nullum locum ceperunt nec facient, Deo dante !... Nos misimus pro custodia dicte civitatis (Sisteron) et tocius comitatus Forcalquerii magnificos viros dominos Casenove [Guiran de Simiane], Bermundum de Vouta et Fulconem, fratrem nostrum, cum illa quantitate gentium armorum quam habere potuimus. Item, post societatem domini Bertrandi predicti misimus dominum de Auraysono in societate Jenequini Anglici qui sunt in numero LX lancee, qui multa dampna dicte societati quotidie intulerunt... »

2. *Ibid.*, fol. 67-68 (délibération du 24 juin 1368 portant que les deux galères de Bertrand Montagne et de Sauveur Austrie seront retenues aux gages de la ville pour dix jours et qu'elles serviront dans les parages de la mer de Marseille que les six de la guerre désigneront (« in illo mari in quo per dominos de guerra fuerit ordinatum ») ; après ce laps de temps, elles reviendront à Marseille et seront désarmées ; les propriétaires desdites galères promettent d'obéir, prêtent serment et fournissent des cautions.

3. Arch. dép. des Bouches du-Rhône, B 1524. Ordre en date du 26 juillet de payer 80 florins à Ameil d'Agoult, sieur de Claret, envoyé auprès de Raoul de Luppy « super certis tractatibus ordinatis ratione guerre istarum partium necessariis valde et dicte patrie plurimum fructuosis, pro quibus fiiendis atque complendis est adhuc iterum accessiturus et vacaturus... »

4. Lettre du sénéchal aux Marseillais (29 juin). Arch. comm. de Marseille, BB 26, fol. 68-70 (séance du 3 juillet) : « Significamus vobis nova istarum parcium, scilicet quod tota societas inimicorum que per partes Provincie discurrendo adibat, jam reddierat ad has partes et certissime ad invadendum et obsedendum civitatem Aroli (*sic*) omnino venire intendit, satis videretur nobis hic necessarium fore habere barcas aliquas bene armatas. Scriptum in Rodano prope Arolum, die penultima junii. »

Digitized by Google

même l'offensive et dirigea quelques incursions en Languedoc : la Cabane d'Aigues-Mortes, « où il y avait un garde établi pour faire signe aux navires et leur montrer l'entrée du port », fut détruite[1]. Le duc d'Anjou, qui se tenait à Beaucaire, éprouva des craintes sérieuses, puisque, le 12 juin, il ordonna « que les sujets des barons et nobles des baillages de Vivarais et Valentinois, de Velay et de Gévaudan contribueroient au payement du subside d'un franc par feu qui lui avoit été accordé par les communautés des sénéchaussées de Toulouse, Carcassonne et Beaucaire pour réprimer les courses des Provençaux, ennemis du royaume, qui ne cessoient de ravager la sénéchaussée de Beaucaire où ils avoient fait divers prisonniers[2]. » En rade de Menton, deux Marseillais, Bérenger Montagne et Sauveur Austrie, incendiaient les deux galères d'Angelin Juge et de son frère Jean, deux capitaines de Rainier Grimaldi, que le duc d'Anjou avait pris à ses gages[3]. Rainier Grimaldi lui-même ne fut pas plus heureux. A une date que nous ne pouvons fixer avec précision, mais qui doit se placer dans le cours de l'été, il fut capturé à Turin avec sa suite et ses bagages, par ordre du comte de Savoie, qui voulait venger ses griefs particuliers, et il fallut toute l'insistance du duc d'Anjou pour le faire remettre en liberté sans que le comte exigeât le paiement d'une rançon (8 octobre 1369[4]).

A la fin du mois de juin, le sénéchal pouvait annoncer que les bandes de Duguesclin refluaient vers le Rhône, sans doute avec l'intention d'assiéger la ville d'Arles : il en profitait pour demander aux Marseillais de lui fournir quelques barques bien armées, dont il avait un besoin urgent[5]. Le conseil de ville, qui avait déjà décidé de retenir à ses frais pendant dix jours les deux galères de Bérenger Montagne et de Sauveur Austrie, qui opéraient du côté de la Rivière de Nice, répondit que l'on armerait immédiatement, si l'on envoyait l'argent nécessaire[6].

L'argent était précisément ce qui manquait le plus : le 5 juillet, le sénéchal ne l'avait pas encore trouvé. On avait déjà tant emprunté

1. *Histoire générale de Languedoc*, t. IX, p. 795.

2. *Histoire générale de Languedoc*, t. IX, p. 795.

3. Arch. comm. de Marseille, BB 26, fol. 73. Le 11 juillet, on accorda aux deux capitaines marseillais 80 florins de récompense. *Ibid.*, fol. 76.

4. G. Saige, *Recueil de documents... antérieurs au XV^e siècle*, t. I, n° CLXIII, p. 459-462. — Le 11 juillet, le conseil de Marseille avait décidé d'écrire au doge de Gênes « requirendo eumdem quod non sinat sed obviet tractatibus nefariis quos facere satagit Raynerius de Grimaldis, proditor nostri dominii, in oprobrium reginalis nominis et hujus provincie, cum subsidio gentium ballistariorum et aliorum extrahendorum armigerorum de Janua vel aliis partibus districtus Janue, sic quod non veniat ad effectum. »

5. Voir page précédente, n. 4.

6. Arch. comm. de Marseille, BB 26, fol. 68-70 (délibération du 3 juillet).

Digitized by Google

que les prêteurs se faisaient rares. D'ailleurs, écrivait-il ce jour-là, il venait d'apprendre que Duguesclin s'apprêtait à marcher sur Aix et à fondre sur la ville à grand renfort d'artillerie[1]. A ce moment, l'illustre Breton était à Maillane, d'où est datée, ce même jour du 5 juillet, une lettre qu'il adressait à Louis d'Anduse, sieur de la Voulte[2]. Mais il ne semble pas qu'il ait donné suite à ce projet d'expédition contre Aix, si tant est qu'il l'ait véritablement conçu. Nous n'en trouvons trace nulle part. Ce dont nous entretiennent les correspondances du mois de juillet, c'est d'une négociation engagée en Avignon, sur la médiation des agents du Pape, entre les représentants du duc d'Anjou et ceux de la reine Jeanne[3].

Le choc redouté par le duc d'Anjou se produisit non en Basse-Provence, mais dans le comté de Forcalquier, aux environs de Céreste[4]. Là, le mardi 1er août, l'armée que le sénéchal de Provence avait en-

1. Arch. comm. de Marseille, BB 26, fol. 71 v° : « Isto mane percipimus [a]fidedigno quod dominus Bertrandus de Cliquino, die crastina que erit mercuri vel ad tardius die Jovis, est de mandato ducis Andegavie de suo exercitu recessurus et venturus cum exercitu magno suo celeriter ante Aquis, moraturus per aliquos dies cum certis machinis, magnis balistis et certis aliis ingeniis et temptaturus quid potuerit facere in hac terra ; et credimus quod de locis aliis simile atemptabit... »

2. *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XLV (1884), p. 302-303. — Comme l'a déjà remarqué Delachenal, « c'est certainement par erreur que l'original porte, ou qu'on a lu Maillonne ». Il s'agit de Maillane, cant. de Saint-Rémy, arr. d'Arles, Bouches-du-Rhône. La lettre du sénéchal de Provence, en date du 5 juillet, citée ci-dessus, ne laisse aucun doute à ce sujet.

3. Arch. comm. de Marseille, BB 26, fol. 81-82 (séance du 23 juillet) ; fol. 84-85 (séance du 29 juillet).

4. Céreste, cant. de Reillane, arr. de Forcalquier, Basses-Alpes. — Arch. comm. de Marseille, BB 26, fol. 87. Lettre du conseil de la ville d'Aix aux Marseillais : « Nobiles viri et amici carissimi tanquam fratres, dolentes referimus nos nocte preterita nova recepisse quod societas armigerorum et peditum domini senescalli Provincie, in qua societate erant centum sexaginta equites et trecenti pedites, die martis preterita fuit per reginales inimicos existentes in comitatu Forcalcherii diruta ; sic quod dominus Fulquerius de Agouto, dominus Bremundus de Voulta, dominus Guiranus de Simiana, dominus Arnaudus de Villanova, dominus de Cezarista [Arnaud de Villeneuve, sieur de Céreste], dominus de Coreis [Isnard de Glandevès, sieur de Cuers], dominus de Borma, dominus Ludovicus Ruffi et dominus Poncius de Serris et alii usque ad numerum XL capti sunt ; dominus Johannes Testa d'Aur, Johannes de Lauduno et Berengarius Raimundi et multi alii mortui sunt. Dominus senescallus cum consilio et adjutorio domini Richardi Anglici se retraxit et ad civitatem Sistaricensem se reduxit. Scriptum Aquis, die IIIIta mensis augusti. » Le même jour, les maîtres rationaux communiquaient la même nouvelle aux Marseillais, avec une lettre du sénéchal qui notifiait la défaite en termes laconiques : « Amici carissimi, cum dolore cordis et ancietate animi vobis significamus quod heri [le mardi 1er août] circa horam tertiarum cum nostris inimicis ad prelium venientes campale, major pars magnatum et nobilium comitatuum Provincie et Forcalquerii ab eisdem emulis extitit captivata. Cujus rei modum et formam, dum Aquis fuerimus, vobis latius exponemus. Et cum sic repente hinc discedere nequeamus, igitur consilium generale trium statuum dictorum comitatuum convocatum usque ad diem dominicam retineatis ibidem, qua die esse ibidem speramus. Datum Sistarici, die IIo Augusti. » *Ibid.*, fol. 89.

Digitized by Google

voyée et qu'il était venu rejoindre, 160 gens d'armes et 300 hommes de pied, fut taillée en pièces par les routiers. Ce fut un désastre : un grand nombre de chevaliers restèrent sur le terrain, quarante furent capturés ; le sénéchal réussit à se mettre à l'abri dans Sisteron, que les habitants avaient solidement fortifiée. La défaite s'accompagna d'une sorte de Jacquerie. A la lisière du Comtat-Venaissin et du comté de Forcalquier, à Beaumont, à Valensole, à Thèze, des paysans se soulevèrent, se choisirent des chefs[1]. Fait plus grave encore : les Provençaux crurent à une complicité des Dauphinois avec les routiers des Compagnies. Ils usèrent de représailles, capturant voyageurs, marchands et voituriers qui, venant du Dauphiné, s'étaient aventurés en Provence. Malgré les efforts de l'archevêque d'Embrun, Pierre Ameilh, pour calmer les passions surexcitées, les sujets de la reine Jeanne envahirent la vallée de l'Ubaye et l'Embrunais. Ce fut le début d'une guerre entre Provençaux et Dauphinois qui devait durer près d'un an[2].

Cependant, la reine Jeanne, qui avait été, par de fréquents courriers, tenue au courant de ce qui se passait dans ses comtés de Provence et de Forcalquier, avait fini par envoyer, avec ses plus chaleureux encouragements, quelques secours : 200 hommes et six galères qui touchèrent à Gênes, puis 500 lances, et, pour diriger la défense et les négociations, en qualité de lieutenant général, Roger de San-Severino, comte de Mileto[3]. Ce personnage n'était pas un inconnu pour les Provençaux, puisqu'il avait exercé les fonctions de sénéchal de Provence d'août 1361 à avril 1363[4]. Il débarqua à Nice le 11 août[5]. Il se mit aussitôt en rapports avec Raimond d'Agout et, de concert, tous deux résolurent de lever 200 « glaives » (lances) et de réunir les États du pays[6]. En

1. Labande, *op. cit.*, p. 31. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1525. Le 16 avril 1370, le sénéchal informe Guigonet Jarente « nos noviter composuisse et compositionem fecisse cum Guillelmo Maloci et Jacobo Amelii et nonnullis aliis hominibus de Bellemonte [Beaumont, cant. de Pertuis, arr. d'Apt, Vaucluse], componentibus nominibus eorum propriis et certorum aliorum loci predicti complicium eorumdem delatorum, super eo quod tempore guerre Vasconorum petierunt et procuraverunt habere capitaneum in dicto loco ex hostibus reginalibus tunc Provinciam discurrentibus et de nonnullis aliis per eos commissis... ». *Ibid.*, pour Valensole (cant. de l'arr. de Digne, Basses-Alpes) et Thèze (cant. de la Motte, arr. de Sisteron, Basses-Alpes).

2. Sur cette guerre des Provençaux contre les Dauphinois, voir Denifle, *op. cit.*, t. II, p. 514-527, et les lettres de l'archevêque d'Embrun Pierre Ameilh, t. II, p. 778-819.

3. Arch. comm. de Marseille, BB 26, fol. 48-50, 52, 57, 64 v°, 70-73, 74-76, 84-85, 91, 98.

4. F. Cortez, *Les grands officiers royaux de la Provence au moyen âge*, p. 76.

5. Arch. comm. de Marseille, BB 26, fol. 92 v° : « Nos isto mane XI° presentis mensis Augusti ad civitatem Nicie applicuisse. »

6. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1524. Des messagers sont envoyés à travers les comtés de Provence et de Forcalquier « pro imponendis ducentis glaviis ordinatis fieri pro

Digitized by Google

même temps, ils s'efforçaient d'arrêter, par une trêve, le conflit entre Provençaux et Dauphinois et poursuivaient les pourparlers avec le duc d'Anjou. Les États accordèrent un subside d'un franc par feu. Du côté d'Embrun, les Provençaux se montrèrent rétifs et continuèrent leur entreprise : c'est à peine si la rigueur de l'hiver suspendit les opérations. On fut plus heureux du côté du duc d'Anjou.

En somme, l'opération contre les comtés de Provence et de Forcalquier n'avait pas donné ce qu'en avait espéré le gouverneur du Languedoc. Les bandes de Duguesclin avaient emporté Tarascon et vécu plusieurs mois sur le pays provençal : les populations languedociennes en avaient été déchargées d'autant ; mais les sujets de la reine Jeanne, comme le souverain pontife les y avait exhortés, avaient persisté dans leur fidélité à leur souveraine. D'autre part, si, en Avignon et dans le Comtat-Venaissin, certains s'étaient montrés favorables à l'envahisseur, c'était contrairement aux ordres du Pape, dont l'attitude avait été invariablement hostile à l'entreprise du duc d'Anjou. Urbain V avait non seulement encouragé la résistance des Provençaux, mais, dès le 3 avril, il s'était adressé au roi de France Charles V et à l'empereur Charles IV pour les prier d'intervenir auprès du duc et de l'arrêter dans ses attaques contre les terres de la reine Jeanne[1]. En juillet, il s'était entremis pour ramener la paix. Comme les négociations traînaient et que les ravages continuaient, le 8 août il pressait ses sujets d'Avignon et du Comtat de payer les contributions imposées pour leur défense, et il appelait à l'aide l'archevêque de Lyon, l'évêque de Valence et le comte de Valentinois. Le 1er septembre, il lançait l'excommunication contre Duguesclin et ses complices[2].

Cette bulle ne fut expédiée que le 14 septembre. A cette date, Duguesclin était déjà en retraite. Dans la seconde quinzaine d'août, quelques-uns de ses capitaines, Perrin de Savoie, le Petit-Meschin, Amanieu d'Artigue — sans doute ceux qui avaient opéré dans le comté de Forcalquier, et peut-être à la suite d'une trêve particulière — avaient filé par la principauté d'Orange et regagné le Languedoc. Le chef suivit à son tour, quelques semaines après, « au temps des vendanges[3] ». Il était appelé par Charles V à préparer une nouvelle expé-

tuytione ipsorum comitatuum ». Ce registre contient le détail des sommes payées sur l'ordre de Roger de San-Severino dans les derniers mois de 1368.

1. Labande, *op. cit.*, p. 27 et suiv. ; Prou, *op. cit.*, p. 157-158.

2. Prou, *op. cit.*, p. 159-163.

3. « En vendimias », dit le *Petit Thalamus*, p. 382. Voir Delachenal, *op. cit.*, t. III, p. 462-463, 469.

Digitized by Google

dition au delà des Pyrénées, en faveur de Henri de Transtamare. Les bandes recevaient une nouvelle destination, susceptible de libérer le Languedoc après la Provence. Le duc d'Anjou n'avait plus ni raison ni moyens de continuer les hostilités. Au début de novembre, il signa une trêve avec Roger de San-Severino, sur la base de la restitution des prises, en attendant la paix générale[1]. Le sénéchal de Provence rentra en possession de Tarascon, qui fut placée sous le commandement de Brémond de la Voulte[2].

Le départ de Duguesclin, l'éloignement du duc d'Anjou et la trêve de Toulouse ne ramenèrent cependant pas tout de suite la tranquillité dans les comtés de Provence et de Forcalquier[3]. Non seulement le conflit persistait entre Provençaux et Dauphinois, mais dans la Basse-Provence même toute crainte de guerre n'avait pas disparu. Le château de Tarascon fut réparé et fortifié et, pour garder solidement la place et la rive du Rhône, on y mit cent lances, auxquelles furent adjoints cinquante sergents et six pierriers[4]. Pour faire face à la dépense, les États avaient, en novembre, voté une taxe extraordinaire d'un franc par feu que Roger de San-Severino et le sénéchal s'occupèrent de faire rentrer en décembre 1368 et janvier 1369[5]. Réunis de nouveau à Aix dans les premiers mois de 1369 (avant le 14 mai), ils accordèrent le triplement du prix du sel, à condition que pendant trois ans aucune imposition nouvelle ne pourrait être établie[6]. Dans le pays erraient encore des

1. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1469. Mémoire touchant les droits de la rivière du Rhône et de la gabelle de Berre qui furent perdus pour les fermiers « per guerram a dicto die quarto marcii usque per totum mensem octobris tunc proxime subsequentis, quo tempore fuit treuga facta ». *Petit Thalamus*, p. 383.

2. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1469 : « Incontinenti facta dicta treuga et tota dicta treuga durante, pedagia Tharasconis et Sancti Gabrielis percepit dominus Bermundus de Vouta, deputatus ad custodiam Tharasconis de voluntate comitis Mileti, tunc locumtenentis reginalis, que pedagia percepit d. B. de V. usque ad recuperationem dicti castri Tharasconis per curiam reginalem factam », c'est-à-dire jusqu'au 30 novembre 1369.

3. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1469 : « Et post treugam factam et ipsa treuga durante, per magnum tempus fuerunt dicta jura (de la rive du Rhône et de la gabelle de Berre) etiam dampnificata, quod adhuc dubitabatur de guerra, nec mercatores negociare audebant ut prius solebant, territi suppositione guerre. »

4. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1525. On consacra à ces réparations et fortifications 1,800 florins.

5. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1745. La réunion des États avait eu pour but « faciendi pacem, necnon liberationem guerre et reparationem terre Tarasconis ostiliter occupate, et ad colendos alios pejores guerre successus et afflictiones patrie ». Elle doit, par conséquent, se placer en novembre 1368.

6. Denifle, *op. cit.*, t. II, p. 812 ; arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 5, fol. 46. Les États avaient été convoqués « pretextu provisionis fiende circa custodiam castri de Tharascone occupati dudum per ducem Andegavie et recuperati feliciter et ad reginale reducti dominium

Digitized by Google

« routiers » qui se livraient à leurs déprédations accoutumées[1]. C'est en prévision de nouvelles hostilités possibles et en vue de s'aider mutuellement à défendre leurs intérêts et leurs privilèges qu'Aix et Marseille signèrent le 14 novembre 1368, et pour trois ans, untr aité d'union que la reine Jeanne dut ratifier[2]. De son côté, le duc d'Anjou ne se montrait pas très rassuré sur les intentions des Provençaux. Il faisait garder fortement la rive du Rhône et la frontière orientale de la sénéchaussée de Beaucaire : le sénéchal, Amédée de Baux, avec 200 lances, était chargé de ce soin. Les habitants de Villeneuve-les-Avignon étaient invités à remparer leurs murailles, et les troupes étaient payées sur un subside spécial levé « pro tuitione patrie lingue occitane[3] ».

Cette défiance réciproque et cette attitude respectivement défensive se prolongèrent durant toute l'année 1369. Elles n'empêchèrent pas les négociations de se poursuivre, mais elles ne les rendirent guère faciles. Les arrangements conclus n'eurent d'abord qu'un caractère provisoire. Ce fut, en premier lieu, l'accord pour le Dauphiné signé en Avignon le 13 avril 1369 entre les représentants de Charles V et ceux de la reine Jeanne. La confirmation n'intervint que treize mois plus tard, le 12 mai 1370, et la paix définitive en 1371[4]. Avec le duc d'Anjou, ce fut encore plus laborieux. Des conférences eurent lieu d'abord à Nîmes en juillet, puis à Avignon en septembre. Enfin, le 19 décembre, Amédée de Baux, sénéchal de Beaucaire, au nom du duc d'Anjou, et Nicolò Spinelli, au nom de la reine Jeanne, mirent sur pied les conditions d'une trêve, qui furent acceptées de part et d'autre le 2 janvier 1370. Dès lors, en Provence aussi bien qu'en Languedoc, on fut un peu plus rassuré. « Le sénéchal de Beaucaire alla servir dans le Haut-Languedoc et en Agenais... Dès le 6 mars 1370, il était à Toulouse et il passa dans cette partie de la province toute l'année suivante[5]. » — De son côté, le sénéchal

et gentem tenendam armigeram tam equitum quam peditum, pro defensione patrie generali que ponitur necessarie versus partes riparie Rodani et communiter forte ubi est gentis ipsius armigere pars tenenda... ».

1. Denifle, *op. cit.*, t. II, p. 818-819 : « Adhuc quoque societates que sunt in Provincia rapiunt ibidem et consumunt omnia que sunt extra fortalitia ac si essent inimici, salvo quod non ponunt incendia nec occidunt. »

2. Arch. comm. de Marseille, BB 5 ; BB 26, fol. 111-114 ; Pitton, *Histoire d'Aix*, p. 190-194. La reine Jeanne annula cette union onze mois plus tard, le 2 octobre 1369. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 569.

3. *Histoire générale de Languedoc*, t. IX, p. 806.

4. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 568, 569, 570, 572. — Le 23 février 1369, la paix avait été signée avec les comtes de Vintimille. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 568.

5. *Histoire générale de Languedoc*, t. IX, p. 810-811 ; Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 5, fol. 59.

Digitized by Google

de Provence réduisit de moitié la garnison de Tarascon (16 mars 1370)[1] : il n'y laissa plus que cinquante lances, trente sous les ordres de Bertrand d'Agout, sieur de Cabrières, et vingt sous ceux du bâtard de Roquefort ; les trente lances de Fouques d'Agout furent licenciées ; celles de Louis Ruffi, augmentées de quelques autres (quatre-vingts au total), partirent pour le royaume de Naples. Enfin, l'action médiatrice du nouveau pape Grégoire XI, l'ange de la paix (*angelus pacis*), réussit à dissiper les « zizanies » qui existaient entre le duc d'Anjou et la reine Jeanne. Le 11 avril 1371, Guillaume, évêque de Mende et chancelier de Louis d'Anjou, et Pierre Flandin, référendaire du Pape, d'une part, Nicolô Spinelli, chancelier de Sicile, et Louis Marquisan de Salerne, maître rational et juge des premières et secondes appellations, d'autre part, signèrent le traité définitif[2]. Les deux partis se promettaient une paix perpétuelle. Il n'était pas fait la moindre allusion aux prétentions du duc d'Anjou sur la Provence.

Une dizaine d'années plus tard (29 juin 1380), la reine Jeanne devait faire de ce duc son héritier ; mais les événements de 1368 et la paix de 1371 n'étaient pour rien dans ce choix, que le pape d'Avignon Clément VI suggéra pour faire pièce à son rival de Rome Urbain VI, et que favorisèrent les circonstances du moment. Ils faillirent même provoquer l'échec de la combinaison. Beaucoup de Provençaux, en effet, qui avaient gardé le souvenir des bandes de Duguesclin, refusèrent d'accepter pour souverain le prince qui avait antérieurement porté chez eux la guerre : les Aixois, en particulier, se mirent à la tête d'une opposition, l'Union d'Aix, contre laquelle le sieur de Bellegarde, sénéchal de Beaucaire, échoua dans l'été de 1383 et dont la veuve du duc Louis d'Anjou, Marie de Blois, ne put qu'à grand'peine venir à bout, après plus de deux ans de lutte, en octobre 1387.

V.-L. BOURRILLY.

1. Arch. dép. des Bouches-du-Rhône, B 1525.
2. *Id.*, B 209, 570, 572-573.

Digitized by Google

MÉLANGES

QUE FAUT-IL PENSER DE L'ŒUVRE ÉCONOMIQUE DE COLBERT?

En des chapitres vraiment admirables de son *Histoire de France*[1], Ernest Lavisse a dépeint le « gouvernement économique » de Colbert. La figure du grand ministre y apparaît avec un extraordinaire relief ; elle domine toute l'histoire du règne de Louis XIV. « L'offre de Colbert » ; c'est ainsi qu'il intitule le premier chapitre de son exposé, et il semble que, si le roi avait répondu à cette offre, c'est toute l'histoire de France qui eût été modifiée. Que faut-il penser de l'opinion du grand historien? Le tableau, souvent très précis et très juste dans le détail, qu'il nous a donné de l'œuvre de Colbert, ne doit-il pas être retouché? Telle est la question qui se pose, d'autant plus que, depuis la publication de l'*Histoire de France*, ont paru un certain nombre de monographies dont les conclusions ne concordent pas pleinement avec le jugement de Lavisse.

Ernest Lavisse a, d'ailleurs, exposé avec la plus grande netteté les idées directrices de Colbert. C'est l'argent qui constitue la richesse d'un État. « Il n'y a que l'abondance d'argent », déclare Colbert, « qui fasse la différence de sa grandeur et de sa puissance ». Il constate encore que la quantité d'argent qui se trouve dans le monde est constante : « Il n'y a qu'une même quantité d'argent qui roule dans toute l'Europe et qui est augmentée de temps en temps par celui qui vient des Indes occidentales ». Par conséquent, on ne peut s'enrichir qu'en ruinant les autres États : « On ne peut augmenter l'argent [du royaume] qu'en même temps qu'on en ôte la même quantité aux États voisins ». En même temps, on peut constater que « les peuples sont toujours égaux en nombre dans tous les États et que la consommation est toujours pareillement égale ». En conséquence, la quantité du commerce ne peut être augmentée ; il faut donc, pour accroître le commerce français, faire la guerre au commerce étranger : « Les Anglais et les Français ne peuvent bonifier leur commerce qu'en augmentant le nombre de leurs vais-

1. *Histoire de France*, t. VII[1], p. 169 et suiv.

Digitized by Google

seaux et ne peuvent augmenter ce nombre qu'en le prenant sur icelui de 20,000 que compte tout le commerce et, par conséquent, en le retranchant sur les 15 ou 16,000 des Hollandais[1] ».

Ces principes n'ont, d'ailleurs, rien d'original : ce sont les maximes mêmes du système mercantile, sans aucune atténuation. Mais Colbert est ministre du roi de France, contrôleur général de ses finances. S'il se préoccupe de faire affluer l'argent dans le royaume, c'est moins encore pour enrichir les Français que pour remplir le Trésor royal et accroître la puissance et la grandeur de son souverain. On voit que, chez Colbert, la préoccupation fiscale apparaît toujours au premier plan.

Sans doute, il a une conception très haute de l'efficacité du travail — Lavisse l'a montré de la façon la plus heureuse. — Il est le premier ministre qui ait aussi nettement déclaré qu'il fallait favoriser les classes productrices, honorer les marchands ; qui ait marqué un véritable mépris pour les moines et nonnes, ainsi que pour les gens de justice, qui mènent une « vie oisive et rampante ». Mais cette conception procède moins d'une idée de « justice sociale » que du désir de remettre en ordre « l'abondance de l'État » et de lui procurer de bonnes finances. Aussi est-ce en tant qu'administrateur et financier que Colbert fait surtout figure d'un grand ministre. Son idée essentielle, c'est de rétablir l'ordre dans les finances. De là, l'importance qu'il attribue à ce que nous appelons le budget, à l'équilibre des recettes et des finances, que l'on doit obtenir en mettant d'aplomb l' « état au vrai ». Il s'agit aussi de réaliser un meilleur rendement de toutes les sources de revenus. Sa réforme de l'administration du domaine est une des tentatives les plus heureuses de son administration. C'étaient aussi des idées excellentes de vouloir établir partout la taille réelle, de vouloir, tout au moins, effectuer une répartition plus équitable de la taille, en diminuant le nombre des privilégiés, en améliorant la confection des rôles, de vouloir, enfin, diminuer les frais de recette. — Colbert conçoit aussi toute une réforme de la gabelle, parvient, en fait, à en augmenter les revenus, mais sans pouvoir abolir les abus de la perception. En ce qui concerne les aides, il est encore moins heureux : il n'arrive pas à en unifier la jurisprudence, à en supprimer les abus. Même remarque pour les traites : la grande iniquité des « provinces réputées étrangères » subsiste toujours. Ainsi, comme le dit si justement Lavisse, il y a un « abîme entre ce qu'il a voulu et ce qu'il a fait ». Colbert n'est pas parvenu, même en matière financière, à opérer des réformes profondes, parce qu'il ne pouvait détruire le régime des privilèges, qui tenait à toute la constitution sociale de l'époque, et il ne concevait même pas, sans doute, que la société pût être différente de ce qu'elle était[2]. Puis, ne l'oublions pas, la guerre de Hollande,

1. Voy. aussi J. de Mazan, *Les doctrines économiques de Colbert*, 1900 ; Hecht, *Colbert's politische und volkswirtschaftliche Grundanschauungen*. Fribourg, 1898.

2. Voy. E. Lavisse, *loc. cit.*, p. 182 et suiv.

Digitized by Google

que sa politique économique a en grande partie provoquée, va ruiner toute l'économie de son administration financière.

Mais abordons le sujet même qui a attiré notre attention : l'œuvre économique.

En ce qui concerne l'agriculture, l'action de Colbert se borne à peu de chose. Il a bien ordonné « un service d'enquête et de statistique », il s'est préoccupé de certaines cultures industrielles, il a créé l'administration des haras. Mais on ne peut vraiment citer à son actif que l'ordonnance des eaux et forêts de 1669. Encore faut-il ne pas oublier que cette ordonnance était surtout une œuvre fiscale (il s'agissait d'une réforme intéressant le domaine royal)[1]. D'ailleurs, quelle que fût la sagesse des mesures édictées pour préserver de la ruine les forêts royales, seigneuriales et communales, il ne faut pas se faire trop d'illusions sur leur efficacité. En réalité, le domaine forestier fut de plus en plus menacé, au siècle suivant, par la mauvaise administration des maîtrises royales, par les pratiques abusives des usagers et aussi par les affèagements des seigneurs[2]. — Un fait est certain : c'est que Colbert ne connaissait que peu les questions agricoles et s'y intéressait médiocrement. Peut-être aussi se rendait-il compte que, pour l'agriculture, l'action administrative n'a qu'une efficacité assez limitée.

Sans doute, une meilleure législation du commerce des grains aurait pu exercer une influence bienfaisante sur la culture des céréales. Mais était-il possible d'édicter la libre exportation des grains et même, à une époque où les communications laissaient encore tant à désirer, la libre circulation entre les provinces? C'est seulement en temps de disette que le gouvernement avait la faculté d'ordonner cette libre circulation. Pour combattre la famine — on le vit notamment en 1662 — Colbert fit faire des achats de grains à l'étranger et fit distribuer du blé presque gratuitement, surtout dans les villes[3]. Il ne pouvait guère faire autre chose, étant donné l'état économique de l'époque, et peut-être aurait-on mauvaise grâce à lui reprocher, à cet égard, son impuissance[4].

Ce qui intéresse vraiment Colbert, ce sont les manufactures et le commerce, car c'est sur ce domaine qu'il croit à l'efficacité de l'action gouverne-

1. La question des forêts tient une assez grande place dans la correspondance de Colbert ; voy. *Lettres, mémoires et instructions de Colbert*, publ. par P. Clément, t. IV.

2. Cf. M. Rouff, *Les mines de charbon en France au XVIII^e siècle*. Paris, 1922 ; Sion, *Les paysans de la Normandie orientale*. Paris, 1909 ; H. Sée, *La vie économique et les classes sociales en France au XVIII^e siècle*. Paris, 1924, 1re partie ; du même, *Les forêts et la question du déboisement en Bretagne à la fin de l'ancien régime* (*Annales de Bretagne*, 1924, t. XXXVI).

3. Paul-M. Bondois, *La misère sous Louis XIV : la disette de 1662* (*Revue d'histoire économique*, année 1924, p. 53-118).

4. Sur la légitimité de la réglementation, voy. Delamare, *Traité de la police*, et Ch. Musart, *La réglementation du commerce des grains au XVIII^e siècle : la théorie de Delamare*. Paris, 1921 (thèse de doctorat en droit).

Digitized by Google

mentale. Puis, ce sont le commerce et les manufactures qui accroîtront le stock monétaire, en lequel il voit, comme tous ses contemporains, la véritable richesse, la réelle puissance de l'État. Ernest Lavisse l'a admirablement montré, lorsqu'il a dépeint la stratégie de Colbert dans sa « guerre d'argent ». Il cite la phrase si caractéristique du ministre : « Depuis que Votre Majesté a pris le gouvernement de ses finances, elle a entrepris une guerre d'argent contre tous les États de l'Europe. » Ce sont strictement les principes de la politique mercantile : pour conserver ce précieux argent, il faut fabriquer les marchandises qu'on est obligé d'acheter aux étrangers, surtout aux Anglais et aux Hollandais ; pour l'acquérir, il faut produire assez de marchandises de bonne qualité pour qu'on puisse vendre beaucoup aux étrangers : on « attirera ainsi l'argent » dans le royaume.

D'ailleurs, pour tout ce qui regarde l'industrie, Colbert ne fait guère que suivre les pratiques antérieures de l'administration royale. L'édit de 1673, qui ordonnait d'ériger en jurandes tous les métiers libres, se borne, en somme, à reproduire les édits antérieurs de 1581 et de 1599, et ne semble pas, d'ailleurs, avoir été beaucoup plus efficace. C'était, en grande partie, une mesure fiscale ; et c'était aussi la politique traditionnelle de la royauté de vouloir soumettre à son autorité les communautés de métiers, de s'efforcer de les soustraire aux autorités seigneuriales et municipales[1]. La réglementation industrielle n'est pas non plus une chose nouvelle ; mais, si elle prend l'ampleur que lui donne Colbert, et particulièrement dans la fabrication textile, c'est qu'il tient essentiellement, surtout en vue de favoriser l'exportation des objets manufacturés, à ce que ces objets soient d'une facture aussi parfaite que possible. La réglementation très stricte, qui date de Colbert, pouvait se justifier dans une certaine mesure et, pendant plusieurs décades, elle a rendu à l'industrie d'indéniables services, jusqu'au moment où elle fera obstacle à de nouveaux progrès.

L'institution de manufactures d'État et de manufactures privilégiées n'était pas non plus quelque chose de nouveau. Mais Colbert lui donna une singulière extension ; il en multiplia le nombre, créa souvent de véritables sociétés capitalistes, obligeant ses fonctionnaires, des magistrats, de riches négociants à apporter leurs capitaux : dans la manufacture d'Auxerre, par exemple, on compte quatorze « intéressés ». Il est vrai que, souvent, ces manufactures furent des créations assez artificielles, comme le montre M. Bondois pour la manufacture de dentelles d'Auxerre ; Colbert se heurta, en bien des cas, à la mauvaise volonté des habitants, à « la fainéantise » des ouvriers, à l'opposition des autorités municipales, et il échoua plus d'une fois[2]. Il n'en est pas moins vrai que bon nombre de ces manufactures survé-

1. Voy. H. Hauser, *Travailleurs et marchands de l'ancienne France*. Paris, 1920. Cf. H. Sée, *L'évolution commerciale et industrielle de la France sous l'ancien régime*, 1925.

2. *Colbert et l'industrie de la dentelle : la manufacture d'Auxerre* (publiée dans Hayem, *Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France*, 6e série,

Digitized by Google

curent et que les ressources dont elles disposaient leur permettaient de se procurer un outillage perfectionné pour l'époque.

Considérons encore que le développement industriel était une condition indispensable des progrès du commerce. L'exemple de la Hollande est, à ce point de vue, très significatif. Si, grâce à son énorme commerce de commission, grâce aussi aux stocks de métaux précieux qu'elle avait accumulés et à son excellente organisation bancaire, la Hollande a pu tenir, au XVII^e siècle, la première place parmi les puissances maritimes, son fléchissement économique commence à se dessiner à la fin du XVII^e siècle et va s'accentuer dès le premier quart du XVIII^e siècle[1]. Ce ne sont pas seulement les guerres de l'époque de Louis XIV qui ont déterminé ce lent mouvement de décadence. La raison profonde, c'est que la Hollande, au territoire exigu et de ressources peu variées, n'a relativement qu'un faible développement industriel. Elle doit céder le pas à l'Angleterre, dont les industries ne cessent de se développer et qui peut en exporter les produits de plus en plus considérables, et même, dans une certaine mesure, à la France, dont l'évolution industrielle suit de loin l'Angleterre[2]. Voilà ce qui légitime, dans une certaine mesure, le colbertisme, surtout le colbertisme industriel.

Sans doute, les manufactures de l'époque de Colbert étaient des créations artificielles. Mais, en France, la grande industrie ne pouvait naître d'une façon spontanée : elle fut presque uniquement une création de l'État[3]. On se l'explique aisément : le haut commerce était encore trop peu important pour accumuler des capitaux, qui, comme en Angleterre, pussent tout naturellement s'employer à des entreprises industrielles de grande envergure.

A ce point de vue, Colbert avait donc grandement raison de vouloir développer le commerce français. Ce qui laisse à désirer, par contre, c'est la méthode qu'il emploie. Il compte sur les monopoles, la prohibition ; il pousse à l'extrême le système auquel on a improprement donné le nom de « protecteur[4] ».

p. 202 et suiv.). — Dans un nouveau mémoire intitulé *Colbert et l'industrie de la dentelle, le « Point de France » à Reims et à Sedan* (*Revue d'histoire économique*, année 1925, p. 367-403), M. Bondois constate aussi l'échec de la tentative de Colbert, qu'il attribue à « son étroit protectionnisme et à son incompréhension de l'art local ».

1. Le *Mémoire touchant le négoce et la navigation des Hollandais*, de Loysen (1699), publié par R. P. Blok (*Bijdragen en mededeelingen van het historisch genootschap*, t. XXIV, année 1903), donne très nettement l'impression du fléchissement du commerce hollandais avec la France, l'Angleterre, le Levant. — Cf. aussi Huet, *Mémoires sur le commerce des Hollandais*. Amsterdam, éd. de 1718, p. 35 et suiv.

2. Voy. Paul Mantoux, *La révolution industrielle au XVIII^e siècle*. Paris, 1905. Cf. Henri Sée, *L'évolution commerciale et industrielle de la France sous l'ancien régime*. Paris, 1925.

3. Voy. à ce sujet les excellentes remarques de Ch. Ballot, *L'introduction du machinisme dans l'industrie française*, 1923.

4. Remarquons aussi que le commerce intérieur l'intéresse infiniment moins que le commerce maritime et colonial. Il est vrai qu'il se préoccupa d'améliorer les grandes routes et qu'il se passionna pour la construction du canal de Languedoc. Mais les routes qui l'intéressent surtout, ce sont celles qui « mènent aux ports », et le canal de Languedoc lui semble particulièrement important parce qu'il unit les deux mers.

Digitized by Google

Lavisse l'indique bien, mais il n'en a pas montré assez fortement, pensons-nous, les conséquences souvent fâcheuses. Deux ouvrages, publiés depuis l'apparition de l'*Histoire de France*, nous serviront surtout à mettre cette vérité en lumière : ce sont le livre remarquable de M. Stewart L. Mims, *Colbert's West-India policy*[1], et le mémoire, très fortement documenté, de M. Paul-M. Bondois, *Colbert et la question du sucre : la rivalité franco-hollandaise*[2].

Colbert s'applique, dès le début de son ministère, à combattre le commerce anglais et surtout le commerce hollandais, rival encore plus redoutable. Il est vrai qu'en 1662 fut conclu un traité de commerce, dont les Hollandais n'avaient qu'à se féliciter, puisqu'il supprimait le droit de 50 sous par tonneau, créé en 1659. Bientôt, cependant, le tarif de 1664, relativement modéré, marque un premier pas dans le sens de la protection ; mais il n'est pas prohibitif. Au contraire, le tarif de 1667 engageait une véritable guerre économique avec l'Angleterre et surtout avec la Hollande. C'est ainsi que le droit sur toute pièce d'Angleterre ou de Hollande était porté de 40 à 80 l. ; le droit sur le cent pesant de bonnets de laine de 8 à 20 l. ; les sucres raffinés étrangers devaient payer, pour le cent pesant, au lieu de 15 l., 32 l. — En ce qui concerne le sucre, Colbert avait favorisé la création de raffineries françaises et il voulait anéantir la concurrence étrangère. Seulement, il se heurta aux représailles de la Hollande, qui se montra particulièrement énergique. En 1670, les États-Généraux de Hollande excluent par des droits prohibitifs les produits français (vins, eaux-de-vie, tissus, fils, beurre, fromages, viandes salées, sucres et sirops). Cette exportation était fort considérable, comme Colbert le reconnaît lui-même : « Les Hollandais », dit-il, « les Anglais et autres nations tiraient du royaume les vins, eaux-de-vie, vinaigres, toiles, papiers, merceries, blés, en sorte toutefois que, de dix parts du commerce, les Hollandais en faisaient les neuf ». Puis la conséquence directe de cette politique, ce fut la guerre de Hollande, que Colbert pensait devoir être courte et victorieuse, qui, au contraire, fut longue et se termina par la victoire des ennemis de la France. Le traité de Nimègue, de 1678, rétablit le tarif de 1664. C'était pour le ministre une véritable défaite.

Il avait, il est vrai, atteint assez sensiblement le commerce hollandais, qui finira par décliner au profit de l'Angleterre. En ce qui concerne les sucres, Colbert a, sans aucun doute, accru la part du commerce français[3]. Mais, M. Bondois le fait remarquer, les raffineries hollandaises ne furent pas complètement privées du sucre brut français, grâce aux contrebandes auxquelles se livraient les négociants de Saint-Malo et de Nantes ; sans compter que la guerre de Hollande avait contribué à ruiner l'équilibre financier, si péniblement édifié par Colbert.

1. New-Haven, 1912 (*Yale historical studies*).

2. Publié dans la *Revue d'histoire économique*, année 1923, p. 12-61.

3. M. Mims, à cet égard, juge moins sévèrement et plus équitablement que M. Bondois la politique de Colbert (*op. cit.*, p. 260 et suiv.).

Digitized by Google

D'ailleurs, la guerre économique engagée contre les puissances maritimes va se poursuivre. Elle contribuera beaucoup à susciter la guerre dite de la Ligue d'Augsbourg, que mena surtout la Hollande, désireuse de ruiner le commerce français avec l'appui de l'Angleterre. Ce fut, à ce point de vue, une nouvelle défaite, puisque le traité de navigation et de commerce, conclu à Ryswick en 1697, confirmait le maintien du tarif de 1664 et supprimait même le droit de 50 sous par tonneau[1].

Colbert avait essayé aussi d'enlever aux Hollandais le commerce de commission que ceux-ci faisaient entre la France et les pays de la Baltique. C'est pourquoi il fonda la *Compagnie du Nord*. Mais, en réalité, cette Compagnie n'eut aucun succès. Les Hollandais continuèrent à venir dans les ports français apporter les blés de la Pologne, les bois de Scandinavie et remporter les produits français (vins, eaux-de-vie, objets manufacturés). A la fin du règne de Louis XIV, Nointel constatera encore qu'à Nantes les Hollandais « font un plus grand commerce pour leur compte que les sujets du Roy[2] ». Pendant tout le XVIII^e siècle, il en sera ainsi, à Bordeaux comme à Nantes[3]. Toutefois, le pavillon français, qui, depuis la guerre de Trente ans, avait disparu de la Baltique, commence à s'y montrer de nouveau et des relations se nouent avec les pays scandinaves ; l'effort de Colbert n'a pas été aussi stérile qu'on l'a souvent affirmé[4].

D'ailleurs, si l'on veut juger sainement la politique commerciale de Colbert, il importe de se rappeler que, pendant la minorité de Louis XIV, les étrangers, et surtout les Hollandais, ont, en quelque sorte, accaparé le commerce des ports français de l'Atlantique. Le *Commerce honorable* de Jean Éon, publié en 1647, comme les réclamations des marchands nantais et bordelais, montrent d'une façon frappante les agissements des commissionnaires et facteurs hollandais, établis à poste fixe à Nantes comme à Bordeaux. Les armements français sont réduits à si peu de chose que nos négociants réclament contre les étrangers des mesures rigoureuses, et le plan que propose Jean Éon, sa campagne en faveur des compagnies de commerce privilégiées (en l'espèce de la *Compagnie de la Bourse commune* de Nantes) annoncent déjà d'une façon remarquable toute la politique colbertienne[5]. N'oublions pas non plus

1. Sur le caractère de la guerre de 1689 à 1697, voy. l'intéressant ouvrage de G. N. Clark, *The anglo-dutch alliance and the war against french trade, 1689-1697*, 1923 (Publ. de l'Université de Manchester).

2. *Mémoires de Nointel* (man. de la bibliothèque de Rennes, fol. 103 et suiv.), et H. Sée, *L'industrie et le commerce de la Bretagne dans la première moitié du XVIII^e siècle d'après le mémoire de l'intendant des Gallois de La Tour*, p. 39 (extrait des *Annales de Bretagne*, t. XXXV, 1922).

3. Oudot de Dainville, *Les relations commerciales de Bordeaux avec les villes hanséatiques aux XVII^e et XVIII^e siècles* (Hayem, *op. cit.*, 4^e série, p. 213-270).

4. C'est ce que doit montrer M. Charliat dans une thèse sur l'*Histoire des relations économiques entre la France et les pays du Nord sous Louis XIV*.

5. Voy. Jean Éon, *Le commerce honorable*. Nantes, 1647, et Arch. de la Loire-Inférieure, C 652 et 702. Nous avons étudié cette question dans l'article intitulé : *Le commerce des Hollandais à Nantes pendant la minorité de Louis XIV* (*Tidjschrift voor geschiedenis*, 1926).

Digitized by Google

que les négociants français se plaignaient vivement (et l'on trouve l'écho de leurs réclamations dans le *Commerce honorable*) des vexations qu'ils avaient à supporter à l'étranger, notamment en Grande-Bretagne. L'acte de navigation de 1651 — renforcé encore en 1660 — pesait durement sur eux. Les tarifs de Colbert peuvent en être considérés comme la réplique, et nul doute qu'ils ne soient moins prohibitifs. Le régime de l'économie nationale et du monopole s'affirme partout.

D'autre part, on ne saurait nier qu'en bien des cas Colbert a réussi à stimuler l'activité des négociants et surtout des armateurs. A cet égard, l'exemple de Bordeaux est significatif. En 1660, les Bordelais, qui vendent leurs vins et leurs eaux-de-vie aux Anglais et aux Hollandais, dont les vaisseaux fréquentent leur port, n'ont presque pas de marine. Colbert ne cesse de les inciter à construire des vaisseaux et à entreprendre eux-mêmes le grand commerce maritime. En 1671, voici que des marchands de Bordeaux arment onze vaisseaux et, l'année suivante, quinze. En 1672 est créée aussi, dans la même ville, une Compagnie privilégiée pour le commerce du Nord, qui, d'ailleurs, ne réussit guère, car elle perd quatre navires pendant la guerre de Hollande. Mais, cette guerre terminée, on constate des progrès assez rapides du commerce maritime de Bordeaux : en 1679, vingt-deux vaisseaux sont armés et, en 1682, trente deux, qui tous sont destinés au commerce avec les « îles d'Amérique ». La guerre de la Ligue d'Augsbourg, il est vrai, va arrêter cet essor ; on peut dire cependant que la prospérité du XVIII[e] siècle s'annonce déjà[1]. Le port de la Rochelle, en 1664, ne comprenait que trente-deux vaisseaux, la plupart de construction ancienne ; en 1682, grâce surtout aux efforts de Colbert, il en contient quatre-vingt-douze, dont cinquante-trois de construction française[2].

Il semble aussi que les Anglais aient été inquiets des progrès du commerce français à l'époque de Colbert. Un mémoire de 1679, intitulé *De l'usurpation des Français sur le trafic de l'Angleterre* (et que nous connaissons seulement par une traduction manuscrite[3]), témoigne de cette préoccupation. Il donne le détail et la valeur de toutes les marchandises françaises qui sont introduites en Angleterre (étoffes et rubans de soie, toiles, chapeaux de castor et de feutre, vins et eaux-de-vie, meubles, etc.), et il conclut que la balance commerciale est tout à fait en faveur de la France, puisque les importations françaises en Angleterre s'élèvent à 2,600,000 l. st., tandis que l'Angleterre

1. Voy. F. C. Lane, *Colbert et le commerce de Bordeaux* (*Revue d'histoire de Bordeaux*, juillet 1924). — N'oublions pas non plus que l'ordonnance de la Marine d'août 1681 devait avoir d'heureux effets sur le développement de la marine marchande. Cf. Ch. de La Roncière, *Un grand ministre de la marine, Colbert*, Paris, 1919, p. 257 et suiv.

2. Cf. P. Boissonnade, *La marine marchande, le port et les armateurs de la Rochelle à l'époque de Colbert* (Comité des Travaux historiques, section de géographie, t. XXXVII, 1922).

3. Conservée dans le fonds de la Chambre de commerce de Nantes (arch. de la Loire-Inférieure, C 752).

Digitized by Google

n'exporte en France que pour un million de livres sterling de marchandises (drap, plomb, étain, charbon de terre). Nous savons, d'autre part, qu'une des causes de la Ligue d'Augsbourg a été le désir des Hollandais et des Anglais de ruiner le commerce français, dont ils redoutaient les progrès[1]. Il est vrai que ce développement de l'activité commerciale ne saurait être attribué uniquement à l'influence de Colbert, mais nul doute que celui-ci y ait contribué pour une assez forte part.

Considérons encore que, dès la fin du XVII^e siècle, le commerce hollandais n'a plus en France l'omnipotence qui frappait si fort Colbert au début de son ministère. Nous possédons, à cet égard, la constatation d'un témoin fort bien informé, Izaak Loysen, l'auteur d'un *Mémoire touchant le négoce et la navigation des Hollandais*, qui date de 1699[2] :

> Au lieu, dit-il, que toute cette navigation [avec la France] se faisait autrefois avec des navires hollandais, elle est maintenant si partagée que je ne voudrais pas dire que les Hollandais en fissent à présent la meilleure partie. Car l'on voit arriver ici [à Amsterdam] et à Rotterdam beaucoup plus de bâtimens des rivières de Nantes et de Bordeaux qu'il n'en arrivait autrefois. Il y a quinze ans qu'à peine il en arrivait deux de Marseille et, depuis une année, il en est venu de Bayonne huit ou dix et, de Marseille, quinze ou seize, tous bons vaisseaux de 16, 24 30 et 40 pièces de canon. L'on les préfère même dans les chargemens, non seulement parce qu'ils sont diligens et exacts et que les marchandises ont esté bien conditionnées à la décharge...

Sans doute, c'est surtout un résultat de la dernière guerre (de 1688 à 1697) qui a obligé aussi (Loysen le remarque) Danois et Suédois à venir chercher eux-mêmes en France les marchandises que les Hollandais leur procuraient. Il n'en est pas moins vrai que Colbert a vu juste lorsqu'il pensait que le commerce français, pour se développer, devait s'attaquer à la prépondérance hollandaise ; mais les moyens qu'il employa à cet effet laissaient à désirer : il se montra trop impatient et trop brutal. Peut-être une politique plus modérée eût-elle pu éviter la guerre de Hollande. Cependant, à voir la place que tiennent les questions économiques même dans la guerre de la Succession d'Espagne, l'enjeu formidable que constituait, pour les puissances maritimes, le commerce de l'Amérique espagnole, on peut se demander si, dès cette époque, les hommes d'État n'étaient pas, en quelque sorte, dominés par des forces qui souvent s'imposaient à leur volonté[3].

1. Voy. l'ouvrage, déjà mentionné plus haut, de G. N. Clark, *The anglo-dutch alliance and the war against french trade.*

2. *Mémoire touchant le négoce et la navigation des Hollandais*, *loc. cit.*, p. 263. Cf. H. Sée, *L'activité commerciale de la Hollande à la fin du XVII^e siècle* (*Revue d'histoire économique*, 1926).

3. Voy. Dahlgren, *Les relations commerciales entre la France et les côtes de l'océan Pacifique*, Paris, 1909, et mon étude, *Le grand commerce maritime et le système colonial dans leurs relations avec l'évolution du capitalisme* (*Revue de synthèse historique*, juin 1925).

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, dès la fin du siècle, les négociants français commencent à condamner les pratiques de Colbert : ils s'aperçoivent de l'avantage qu'il y aurait à pratiquer une liberté commerciale, tout au moins mitigée ; on réclame un régime de traités de commerce avec l'étranger[1]. On s'est rendu compte qu'il n'était pas possible d'anéantir le commerce des Hollandais, que leur prépondérance ne venait pas seulement de ce que, comme disait Colbert, ils « ont pris le commerce pour maxime fondamentale de leur État ». En réalité, les circonstances historiques ont fait qu'Amsterdam est devenu le grand marché des denrées coloniales ; les Hollandais ont accumulé un stock monétaire si énorme, ils ont des institutions bancaires si perfectionnées que leur prépondérance économique ne s'effritera que lentement[2].

Un des traits essentiels de la politique commerciale de Colbert est l'établissement de compagnies privilégiées. Ici non plus, il ne s'agit pas d'innovation. Richelieu en avait déjà créé. La France ne faisait d'ailleurs que suivre l'exemple de la Hollande. Dès 1602, elle avait fondé sa Compagnie des Indes, dont le succès fut si éclatant que les dividendes dépassaient parfois 35 à 40 °/₀. Comme la Compagnie hollandaise, les Compagnies créées par Colbert ont le caractère nettement capitaliste de sociétés par actions, administrées par des directeurs. La fondation des Compagnies des Indes orientales, des Indes occidentales, du Nord, du Levant, du Sénégal, de Guinée témoigne d'un grand effort de la part de Colbert. Cette tentative était, à bien des égards, légitime et nécessaire, du moins en ce qui concerne les Indes orientales, car les expéditions en Extrême-Orient étaient trop coûteuses pour être entreprises, au XVIIe siècle, par des armateurs isolés. La Compagnie des Indes orientales, si elle ne réussit que médiocrement, s'acquitta cependant de l'office pour lequel elle avait été créée : elle fournit suffisamment (et il en sera encore de même au XVIIIe siècle) le marché français, tout en se montrant incapable d'atteindre les autres marchés européens[3]. Ajoutons que c'était elle qui attirait surtout les regards des contemporains, puisqu'il lui était réservé d'aller recueillir les épices, soieries et denrées précieuses que l'on prisait avant tout.

L'erreur, ce fut d'organiser sur le même modèle la Compagnie des Indes occidentales, qui devait avoir pour mission de faire le commerce avec de véritables colonies, peuplées de colons français.

Aussi déçut-elle bien vite les espérances que Colbert en avait conçues.

1. Voy. Ph. Sagnac, *La politique commerciale de la France avec l'étranger de la paix de Ryswick à la paix d'Utrecht* (*Revue historique*, 1910, t. CIV).

2. Voy. l'excellent mémoire de J.-G. Van Dillen, *Amsterdam marché mondial des métaux précieux aux XVIIe et XVIIIe siècles* que nous publions plus loin. Cf. H. Sée, *Quelques aperçus sur le capitalisme commercial en France au XVIIe siècle* (*Revue d'histoire économique*, année 1924), et *Les origines du capitulisme moderne*, Paris, 1926.

3. Henry Weber, *La Compagnie française des Indes*. Paris, 1904 (thèse de doctorat en droit). Cf. aussi Bonnassieux, *Les grandes compagnies de commerce*, 1892.

Digitized by Google

Elle ne parvient pas à fournir aux « îles d'Amérique » les ravitaillements qui lui sont nécessaires ; le nombre de vaisseaux dont elle dispose est également tout à fait insuffisant pour le transport en France des denrées coloniales. Aussi, dès 1669, Colbert se montre-t-il partisan de la liberté du commerce dans « les îles d'Amérique », tout au moins pour les négociants français. Ce commerce « privé » réussit fort bien : en 1683, on comptait 205 navires. Bordeaux, La Rochelle, Nantes en tirèrent grand profit, Nantes tout particulièrement : en 1685-1686, ce port armait pour les Antilles cinquante-huit vaisseaux, jaugeant près de 6,000 tonnes. M. Mims fait à Colbert honneur de ce résultat. Celui-ci, en effet, eut le mérite de comprendre, en cette occasion, les avantages de la liberté commerciale ; il abandonna la théorie pour la pratique de l'expérience[1].

Mais il se montra moins bien inspiré pour tout ce qui touche les relations commerciales des « îles d'Amérique » avec l'étranger. Sur cette question, il poussa l'intransigeance au point de nuire directement à la colonisation. — C'étaient surtout les Hollandais qui faisaient le commerce avec les Antilles françaises et ils y avaient de gros intérêts. Or, Colbert tient pour article de foi que la métropole doit avoir le monopole exclusif du commerce colonial. Dès que la Compagnie des Indes occidentales est créée, il proscrit le commerce hollandais, ce qui mécontente, dès le début, les colons de la Guadeloupe, et plus encore ceux de la Martinique, qui se révoltent. Il est vrai que, pendant la guerre franco-anglaise de 1665-1667, le commerce hollandais reprend. Mais, à partir de 1668, Colbert le proscrit à nouveau. En 1670, il renouvelle ses ordres formels, excluant même le commerce des esclaves et des chevaux, qui était resté l'apanage des Hollandais. Le mécontentement devint si vif qu'une révolte éclata à Saint-Domingue, en 1671. Après le traité de Nimègue, Colbert se montra tout aussi intransigeant[2].

Cependant, les colonies ne pouvaient se passer complètement des relations commerciales avec l'étranger. C'est ce qu'indiquèrent très nettement les raffineurs des îles, qui, en 1681, adressèrent au ministre une pétition pour lui demander l'autorisation d'exporter au Canada et à Boston leurs rhums et leurs mélasses, — dont ils ne pouvaient trouver le débouché en France ; ils recevraient en échange de l'Amérique du Nord diverses marchandises, qui leur étaient indispensables, et, en particulier, le bœuf salé. Colbert s'y opposa d'une façon absolue[3]. Il était parvenu à proscrire presque complètement le commerce de l'étranger. Cependant, la France ne pouvait fournir aux Antilles tous les vivres, tout le bétail et tout le bois de construction dont elles avaient besoin. L'autorité royale s'en rendit bien compte au XVIII^e siècle, puisqu'elle finit par autoriser ce trafic.

La métropole ne parvenait pas non plus à livrer aux colons tous les

1. Mims, *op. cit.*, p. 225 et suiv.
2. *Ibid.*, p. 83 et suiv.
3. *Ibid.*, p. 222 et suiv.

Digitized by Google

esclaves noirs dont ils avaient besoin. Les Hollandais avaient la spécialité de la traite ; la Compagnie des Indes occidentales se montra incapable de les remplacer. C'est ce qui décida Colbert à créer les deux compagnies du Sénégal (1679 et 1680), que remplacera, en 1685, la compagnie de Guinée.

Colbert tient si fortement à favoriser la production nationale qu'il s'est efforcé d'empêcher le transport dans les colonies de la viande salée d'Irlande, commerce qui avait enrichi bien des armateurs nantais. Par l'arrêt du 17 août 1671, il interdit l' « entrepôt » en France du bœuf salé d'Irlande ; à défaut de viande française, les colonies devaient s'approvisionner au Canada ; mais ce pays ne pouvait satisfaire à ce commerce. Le gouverneur général, de Baas, remontra à Colbert que la mesure était imprudente : les colons, pour nourrir leurs esclaves, avaient besoin de plus de 30,000 barils, et il contrevint secrètement aux ordres qu'il avait reçus. Colbert se décida enfin à revenir sur sa décision, en 1673[1]. Le principal effet du monopole du tabac, qu'il établit en 1674, fut de ruiner les colons[2].

L'interdiction du commerce étranger dans les colonies eut cependant une conséquence favorable : ce fut de fournir un nouveau débouché aux manufactures françaises. Mais, sans aucun doute, le monopole de la métropole était condamné à subir des atteintes de plus en plus fréquentes au siècle suivant. La grande expansion économique, qui se manifeste déjà au XVII^e siècle, va peu à peu renverser les anciens pactes coloniaux : les colonies espagnoles vont s'ouvrir au commerce européen, d'abord par l'extension du trafic interlope, puis par le privilège de l'*asiento*. Le monopole de la métropole française sur ses colonies de l'Amérique s'effritera aussi, puis finira par être aboli.

On voit clairement que Colbert se soucie peu des intérêts des colons ; il n'hésite pas à les sacrifier à ceux de la métropole. Dans une de ses lettres, il reconnaît que les règlements édictés contre le commerce étranger ne vont pas « sans quelques inconvénients » et, dans une lettre au gouverneur de Baas (21 décembre 1670), il exprime nettement sa pensée :

> Je sais très bien que ces innovations [les règlements contre le commerce étranger] provoqueront d'abord quelque peine et que ces gens [les colons], qui ne voient que le bien et le mal présent, ne les accepteront pas volontiers, puisqu'ils les obligeront à souffrir quelque sacrifice réel ; mais nous sommes à une époque où la raison, la justice et, s'il est nécessaire, la force doivent être employées pour les y contraindre.

En fait, la colonisation des îles d'Amérique a été retardée par les mesures de Colbert : la population de Saint-Christophe, de 1671 à 1682, tombe de 8,120 habitants à 7,278 ; à la Guadeloupe, de 1671 à 1684, elle ne s'élève que de 7,477 personnes à 8,161. Seul, le développement de Saint-Domingue

1. Mims, *op. cit.*, p. 310 et suiv.
2. *Ibid.*, p. 249 et suiv.

Digitized by Google

a été plus rapide : de 1,500, le nombre des habitants s'est élevé à 6,648 ; c'est qu'à Saint-Domingue Colbert n'est pas parvenu à proscrire le commerce étranger[1]. En établissant le monopole du tabac, il ne craint pas de ruiner les planteurs, et les raffineurs coloniaux l'intéressent beaucoup moins que leurs confrères de Nantes et de Bordeaux.

Que conclure des pages qui précèdent? On voit bien que les doctrines économiques de Colbert n'ont rien d'original ; ce sont les théories du système mercantile poussées à l'extrême. Ce qui domine ses idées et sa politique, c'est le désir d'attirer dans le royaume tout l'argent possible. L'intérêt fiscal se trouve toujours au premier plan. C'est cet intérêt qui contribue surtout à déterminer l'effort de Colbert en matière industrielle. Il faut fabriquer beaucoup de marchandises, et des marchandises bien conditionnées, afin de se passer de l'industrie étrangère et aussi pour conquérir les marchés étrangers. Tel est l'objectif de la réglementation poussée à l'extrême, ainsi que de la création des manufactures. Quels qu'aient pu être les défauts de cette politique industrielle, elle a eu sa raison d'être et a rendu de grands services pendant près d'un siècle ; elle a contribué à faire de la France une grande puissance économique. C'est la partie la plus sérieuse de l'œuvre économique de Colbert.

Sa politique commerciale semble plus contestable, bien que la situation du commerce maritime, telle qu'elle se manifeste vers 1660, l'explique et même la justifie en grande partie. Il est certain que le système protecteur, la guerre de tarifs ont exercé une influence notable sur l'expansion du commerce français. Mais les représailles des Hollandais n'ont pas tardé à la compromettre ; dès lors, c'est un état d'hostilité presque permanent avec les puissances maritimes. En matière de commerce colonial, l'exclusivisme de Colbert est encore plus frappant. Sans doute, on ne peut lui reprocher de l'avoir livré à des compagnies privilégiées ; c'était légitime et peut-être même nécessaire ; il a eu le mérite d'autoriser le commerce privé dans les colonies américaines. Mais la façon intransigeante dont il proscrit le commerce étranger aux « îles d'Amérique » a produit les effets déplorables que l'on a constatés plus haut. Colbert faisait vraiment bon marché des intérêts des colons, qu'il sacrifiait sans scrupule à ceux de la métropole ou, pour mieux dire, de l'État français. En toute occasion, mu par l'intérêt fiscal, ne relègue-t-il pas au second plan le bien-être et surtout les droits des individus? On ne peut lui en faire grief : il était de son temps, il était le ministre du Grand Roi.

Aussi nous semble-t-il qu'il y a quelque exagération à parler, comme le fait Lavisse, de l' « esprit philosophique » de Colbert. « Systématique » ne serait-il

1. Mims, *op. cit.*, p. 332 et suiv. — Sur la politique coloniale de Colbert, voy. aussi H. Pigeonneau, *La politique coloniale de Colbert* (*Annales de l'École des sciences politiques*, année 1886).

Digitized by Google

pas plus juste? Nous ne pensons pas non plus qu'il ait vraiment obéi à une « idée de justice sociale ». S'il a voulu « répartir plus équitablement les charges », n'est-ce pas qu'il se préoccupait surtout de l'intérêt bien entendu de l'État? Il a eu la gloire d'être un grand ministre : il la mérite par ses qualités étonnantes d'administrateur, son esprit méthodique, son extrême application, sa prodigieuse force de travail. Mais on ne saurait voir en lui un « révolutionnaire ».

Si le tableau que nous peint Lavisse de l'activité économique de Colbert ne coïncide pas pleinement avec la réalité des faits, c'est que sans doute il l'isole un peu trop de tout le mouvement économique de l'époque, il ne tient pas assez compte de l'évolution historique, dont le « gouvernement » de Colbert est le produit direct. Colbert a bien les idées de son temps, à un tel point qu'il n'a pas perçu certaines tendances nouvelles vers la liberté commerciale, que des esprits moins robustes sans doute, mais plus pratiques et plus souples, commençaient à discerner.

Henri SÉE.

AMSTERDAM

MARCHÉ MONDIAL DES MÉTAUX PRÉCIEUX

AU XVII^e ET AU XVIII^e SIÈCLE

Vers la fin du moyen âge, le commerce s'est développé en Europe avec une grande rapidité. Le système des échanges en argent, ce qu'on appelle en allemand *Geldwirtschaft*, se répandit de plus en plus et, par conséquent, le besoin des métaux précieux se fit de plus en plus sentir. Ce phénomène explique le succès de la doctrine dite « mercantiliste ». Quelles qu'en soient les erreurs scientifiques, je suis convaincu que les circonstances historiques l'expliquent et la justifient dans une forte mesure. Aussi est-il très important de bien étudier la production et le commerce des métaux précieux ; c'est à juste titre que, dans la nouvelle édition de son livre intitulé *Der moderne Kapitalismus*[1], M. Werner Sombart commence par cette étude le volume consacré au commerce international pour la période qui s'étend du XVI^e au XVIII^e siècle. C'est le trafic des métaux précieux, dit-il, qui a forme, pour ainsi dire, le pivot. Aussi convient-il d'attirer l'attention des érudits sur le commerce des métaux précieux, tant en barres qu'en espèces, cette époque, et, en particulier, sur le rôle important joué par le marché d'Amsterdam.

1. Il importe de signaler la nouvelle édition de cet ouvrage. L'auteur l'a entièrement remanié, et il faut dire que, s'il a de grands défauts, il possède aussi de grandes qualités.

Digitized by Google

Je n'insisterai pas, parce que les faits sont bien connus, sur le grand changement qui s'opéra au cours du XVIe siècle dans la production de l'or et de l'argent. On sait que c'est surtout à partir de 1545, année où furent découvertes les mines de Potosi, que le flot d'argent ne cessa de couler d'Amérique en Europe. L'Espagne n'a pas pu garder pour elle cette quantité d'argent qui grossissait toujours et, malgré la défense d'exportation, l'argent commença de se répandre hors de ses frontières. C'est la France qui en fut d'abord inondée. L'abondance de l'argent, monnayé et en barres, y causa un renchérissement de la vie dont les contemporains, à l'exception de Bodin, ne virent pas bien les causes ; c'est ce qu'a montré avec une clarté parfaite M. Henri Hauser dans le chapitre intitulé « Controverse sur les monnaies, 1566-1578 », de son livre si intéressant : *Travailleurs et marchands dans l'ancienne France.*

Cependant, le flot d'argent se déversa aussi vers les Pays-Bas. Ce fut naturellement à Anvers, le marché mondial le plus célèbre de ce temps, qu'il fit son apparition. Les Fugger, les fameux banquiers d'Augsbourg, dirigèrent sur cette place l'argent provenant de l'Amérique, que Charles-Quint et Philippe II leur cédèrent en remboursement de leurs emprunts incessants. Mais, en 1585, le duc de Parme s'empara d'Anvers et les Hollandais fermèrent les bouches de l'Escaut. La prospérité de la ville en souffrit gravement. Par contre, les provinces septentrionales prospérèrent de plus en plus. C'est surtout vers la fin du XVIe siècle que le commerce hollandais se développa d'une façon merveilleuse. Peu à peu la ville d'Amsterdam l'emporta sur ses rivales dans la lutte commerciale qui s'engagea alors entre les villes de la Hollande et de la Zélande ; elle finit par devenir le grand centre du commerce international.

On se demandera peut-être d'où venaient aux Hollandais l'or et l'argent indispensables à leurs transactions commerciales. La réponse est facile : l'or leur vint en assez grande quantité d'Afrique, de la région de la Guinée qu'on appelle justement la Côte d'Or. Quant à l'argent, c'est l'Espagne qui le leur fournissait ; en effet, même pendant la guerre de Quatre-vingts ans, le commerce entre l'Espagne et la Hollande n'a jamais cessé entièrement, parce que l'Espagne ne pouvait se passer des marchandises apportées par les navires hollandais. Ce trafic, il est vrai, ne se faisait pas sans difficultés. L'auteur inconnu d'un rapport au roi d'Espagne, rédigé en français et datant du début du XVIIe siècle[1], le décrit ainsi :

> Le traficq et navigation que les dictz rebelles ont eu par le passé en Espagne a été sous dessoubz la couverture de France, d'Angleterre et d'Allemagne, et, par icelle navigation d'Espagne que les rebelles y ont eu depuis vingt-deux ans en ça, ont remporté à leurs villes et provinces force argent et or pour retour en fourmages, bleds, beurre, harens, toutes sortes de manufactures, chair, bière, bré, tere, cire et

1. Il a été édité par le professeur P. J. Blok, de Leyde.

Digitized by Google

autres marchandises de Oostlande[1] ; et, par ce moyen, ont acquis encore de plus grands trésors qu'ilz ne pouvoient par leur pêcherie et leur navigation d'Oostlande ; et avec grandes dissimulations et tromperies donnent à entendre estre de Dannemarcq, Oostlande et Norvègue et sujetz à l'Empire par fausses certiffications et passeports contrefaicts...

J'ai pu constater, en outre, d'après des documents trouvés aux archives des États-Généraux de La Haye, que les commerçants hollandais se procuraient souvent l'argent espagnol-américain, qu'ils recherchaient si ardemment, par l'intermédiaire de commerçants de Hambourg.

Dès que la paix avec l'Espagne eut été conclue (1648), la navigation hollandaise vers Cadix, ville où se faisait le commerce d'Amérique, prit tout son essor. Désormais, pendant la deuxième moitié du XVII^e siècle, Amsterdam fut sans contredit le marché principal pour le commerce international des métaux précieux. Chaque année, à l'automne, une flotte d'argent, composée de trente à cinquante voiles, escortée de vaisseaux de guerre, venant de Cadix, arrivait à Amsterdam ; c'était pour la ville, comme pour la Bourse, un événement important. Selon une évaluation digne de foi, vers la fin du XVII^e siècle la moitié environ de la production des mines d'argent de l'Amérique était débarquée sur le marché d'Amsterdam. Toutefois, tout cet argent n'appartenait pas aux commerçants hollandais. Des Espagnols envoyaient de l'argent à Amsterdam pour leur propre compte ; en outre, des négociants des Pays-Bas méridionaux et même du nord de la France, par exemple ceux de Lille, faisaient venir de l'argent par la voie d'Amsterdam et par l'intermédiaire de la flotte d'argent hollandaise ; ils y étaient incités par la sûreté et par le bon marché du fret. On estime que la moitié seulement de l'argent parvenant au port d'Amsterdam restait entre les mains des commerçants hollandais.

En tout cas, il est prouvé qu'à Cadix le commerce hollandais dépassait alors de beaucoup celui des autres nations, notamment celui des Anglais et des Français. Un écrivain contemporain bien connu, Pierre-Daniel Huet, évêque d'Avranches, dans ses *Mémoires sur le commerce des Hollandois*, se plaint amèrement de la prépondérance des Hollandais dans le commerce avec l'Espagne. Nous avons aussi le témoignage de l'économiste anglais Sir Josuah Child, président de la Compagnie anglaise des Indes orientales ; dans la préface de son livre *New Discourse of Trade* (1690), il constate également la supériorité des Hollandais dans le commerce de Cadix, et il l'attribue principalement au faible taux de l'intérêt en Hollande, qui permet aux commerçants d'accumuler à Cadix de grands « stocks » de marchandises longtemps avant l'arrivée de la flotte et des galions d'Amérique.

Un économiste hollandais, M. Pierson, a fait observer cependant que le faible taux ne suffit pas pour expliquer ce phénomène ; c'est la richesse capi-

1. C'est-à-dire de la Baltique.

Digitized by Google

talisée des commerçants hollandais qui leur a permis d'accumuler des « stocks » et aussi d'accorder de longs crédits ; le faible taux de l'intérêt fut uniquement un *symptôme* de cette richesse. C'est cette richesse en capitaux qui explique le fait étonnant de la prépondérance des Hollandais dans le commerce international de cette époque. Les commerçants d'Amsterdam ne se bornaient pas à acheter de l'argent à Cadix, ils s'appliquaient aussi à faire le trafic de l'Amérique — interdit aux étrangers — et à cet effet ils employaient l'intermédiaire de leurs commissionnaires espagnols. Ils confient des marchandises — écrit Pierre Huet — « secrettement à des Espagnols dont la probité est connue, qui les vont vendre aux Indes sous leurs noms et en rapportent ensuite le prix à celui qui les leur a confiées ». Huet ajoute : « La cour de Madrid n'ignore pas ces intelligences, mais elle les dissimule par politique. » Cette pratique ne tarda pas à être imitée par les commerçants anglais et français.

D'ailleurs, en dehors du commerce de Cadix, les Hollandais faisaient, dans l'Amérique espagnole, un commerce dit interlope. « Les Hollandais » — écrit encore Huet — « ont même trouvé le moyen d'y trafiquer secrètement, ou pour mieux dire, directement par le moyen de l'isle de Curaçao, qui n'est pas fort éloignée de Carthagène. »

C'est donc l'abondance relative des métaux précieux qui a rendu possible le développement du commerce hollandais, et cela pour deux raisons. En premier lieu, l'argent en espèces était indispensable pour le commerce aux Indes, parce que les Portugais avaient habitué les indigènes à être payés en réaux espagnols. Dans la suite, on a toujours exporté aux Indes des quantités considérables d'or et d'argent, parce que, au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, les métaux précieux étaient les principaux objets d'échange que l'Europe pouvait offrir à l'Orient. Ils s'y exportaient sous forme soit de monnaies, soit en barres. Puis aux réaux espagnols vinrent s'ajouter les ducatons hollandais qu'on y envoyait en masse. En second lieu, le commerce hollandais dans les diverses parties de l'Europe exigeait l'exportation d'or et d'argent, la balance du commerce avec les autres pays étant souvent déficitaire. Un fait très remarquable est que cette exportation se faisait en grande partie en monnaies hollandaises. Aussi une grande partie de l'or et de l'argent importés en Hollande y était-elle monnayée en *negotie-penningen*, c'est-à-dire en monnaies de négoce, qui n'étaient pas destinées à la circulation intérieure, mais uniquement ou principalement à l'exportation. Au XVII^e^ siècle, il n'y eut pas moins de quatorze hôtels des monnaies dans la République des Provinces-Unies. La monnaie qu'on y frappait était en général de bon aloi et de bon poids ; on s'explique donc aisément que l'argent hollandais ait été fort recherché dans tous les pays qui ne disposaient pas eux-mêmes de bons moyens d'échange. Ainsi les *leeuwendaalders* s'en allaient-ils au Levant et en Asie Mineure. Les *rijkrsdaalders* hollandais étaient fort recherchés dans la Baltique, surtout en Pologne, tandis que les ducats d'or allaient

Digitized by Google

en masse en Russie. La Compagnie des Indes orientales exportait les « ducatons » en grande quantité aux Indes et en Chine. La Compagnie anglaise des Indes orientales, à partir de 1670 et au cours du XVIIIe siècle, achetait annuellement à Amsterdam des ducatons, pour une valeur de sept à huit millions de florins, destinés aux Indes.

Cette grande exportation d'espèces a duré pendant toute l'existence de la République. Encore vers la fin du XVIIIe siècle, en Pologne, les paysans ne voulaient être payés, dans le commerce des grains, qu'en ducats d'or hollandais. Il est vrai que l'argent monnayé a été aussi exporté en d'autres pays ; mais, à l'exception des réaux ou piastres espagnols, je ne crois pas qu'il y ait eu à cette époque, en Europe et en Orient, une monnaie plus recherchée que celle de la Hollande. Si j'insiste tant sur ce fait, c'est que M. Sombart, dans l'ouvrage que je viens de mentionner, l'a passé complètement sous silence.

Contrairement à la doctrine mercantiliste et aussi à la pratique usitée dans presque tous les autres pays, l'exportation de la monnaie n'a jamais été interdite dans la République. Quant aux métaux précieux en barres, l'exportation en fut proscrite dans la première motié du XVIIe siècle, mais dès l'année 1647 elle fut pratiquement autorisée. Sur ce point, il y a toujours eu une lutte, souvent acharnée, entre les directeurs généraux de la Monnaie, opposés résolument à l'exportation des métaux précieux en barres, et, d'autre part, les commerçants d'Amsterdam, partisans du libre-échange. Dans ce cas, ainsi d'ailleurs qu'il en était presque toujours dans la République, c'est l'intérêt du commerce qui l'emporta. Les idées mercantilistes n'ont donc exercé que très peu d'influence en Hollande.

Cette liberté d'exportation de l'argent monnayé et des lingots a beaucoup contribué à la grande stabilité du cours du change à Amsterdam, de sorte que le commerce des lettres de change n'y a pas été moins actif que celui des métaux précieux.

Vers la fin du XVIIe siècle, Amsterdam était certainement le premier marché du monde, tant pour les marchandises que pour les traites et pour les métaux précieux. Voici ce qu'en dit François d'Usson de Bonrepaus, ambassadeur de France, dans un rapport au roi datant de l'année 1699, rapport qui se trouve aux Archives des Affaires étrangères à Paris :

> ... Amsterdam est sans contredit de toutes les villes des Provinces-Unies la plus considérable par sa grandeur, par ses richesses et par l'estendue de son commerce. Il y a même peu de villes en Europe qui peuvent l'égaler à ces deux derniers esgards ; son commerce s'estend dans les deux parties du monde et ses richesses sont si grandes qu'elle a fourny pendant la guerre jusqu'à cinquante millions par an, et même davantage.

Au XVIIIe siècle, les rôles changèrent peu à peu ; le commerce anglais l'emporte à Cadix comme ailleurs. Le traité de commerce conclu en 1713 entre l'Angleterre et l'Espagne ouvre même, dans une certaine mesure, les colo-

Digitized by Google

nies espagnoles au commerce anglais. Par conséquent, le rôle joué par l'Angleterre dans le commerce de l'argent est beaucoup plus considérable qu'au siècle précédent. D'ailleurs, dès le commencement du siècle, l'or devient plus abondant, à cause de la meilleure exploitation des mines du Brésil. Le Brésil étant une colonie portugaise, le commerce anglais s'empare de l'or brésilien, parce que le Portugal se trouve, depuis le traité négocié en 1703 par Methuen, dans la dépendance politique et économique de l'Angleterre. Si l'on considère, en outre, l'accroissement de la navigation anglaise vers la Côte d'Or de Guinée, on s'explique aisément l'importance grandissante du commerce anglais des métaux précieux dès le début du XVIII^e siècle. Néanmoins, même alors, et c'est un fait que Sombart n'a pas remarqué, l'activité hollandaise ne s'était pas ralentie, le marché d'Amsterdam continua d'exercer une forte attraction sur les métaux précieux. Le commerce avec Cadix fut toujours considérable et la navigation à la Côte d'Or de Guinée garda toute son importance. Il y avait, en outre, des relations commerciales directes entre la Hollande et le Portugal. Les Anglais eux-mêmes furent obligés d'envoyer une partie de leur or et de leur argent au marché d'Amsterdam. Cette ville resta donc pendant la plus grande partie du siècle le plus grand marché mondial, soit pour les marchandises, soit pour les traites et pour le crédit. C'est surtout le crédit, largement accordé par les riches banquiers d'Amsterdam, acceptant des lettres de change tirées sur eux de tous les coins de l'Europe, qui lui conserva la plus grande partie de son ancienne importance internationale. C'était donc à Amsterdam qu'on pouvait faire les meilleurs prix pour les métaux précieux.

Du reste, il ne faut pas oublier sur ce point le rôle joué par le numéraire hollandais comme article d'exportation. Assurément, la guinée anglaise et le louis d'or français avaient pris une grande importance. Mais le ducat d'or hollandais garda et même accrut son ancienne popularité dans une grande partie du monde. Il s'exportait en masse vers la Baltique, en Pologne, en Russie, au Levant et en Orient. Comme au siècle précédent, les hôtels des monnaies furent, si l'on peut dire, une industrie d'exportation, la seule industrie d'ailleurs qui fût encore florissante en Hollande à cette époque.

La célèbre Banque d'Amsterdam contribua beaucoup aussi à soutenir le commerce des métaux précieux et des espèces. Fondée au début du XVII^e siècle, à l'exemple de celle de Venise, pour remédier aux désordres monétaires, elle était à l'origine simplement une banque de virements et d'échange de monnaie ; elle fut, pour ainsi dire, le caissier général des négociants. Voici comment un auteur français (dans un rapport de l'année 1775) explique cette fonction :

... Tous les paiemens se font par un simple transport en vertu de l'assignation du propriétaire, de sorte que celui qui est créancier sur les livres de la Banque cesse de l'être dès qu'il a assigné en faveur d'un autre. Celui-ci y est couché pour créan-

Digitized by Google

cier en sa place et ainsi consécutivement, les parties ne faisant que changer de nom, sans qu'il se fasse un payement réel en espèces.

Les virements à part, la Banque faisait, au moins au XVII^e siècle, le trafic des métaux précieux en barres et en espèces, en fournissant des matériaux aux hôtels de monnaie et en procurant des monnaies de négoce aux commerçants qui en avaient besoin. Pourtant elle n'a jamais fait d'avances sur titres, ni escompté de lettres de change, ni émis de billets. Ce n'était donc pas une banque de crédit[1], et elle ne ressemblait point à la Banque d'Angleterre. Mais, vers la fin du XVII^e siècle, ses attributions furent élargies. Elle fit, désormais, des avances sur ses livres, en argent de banque, aux commerçants qui déposaient chez elle de l'or ou de l'argent, en espèces et en barres. Sur son compte en banque, le dépositaire d'argent pouvait disposer immédiatement d'une somme presque équivalente à la valeur de son dépôt, tout en se réservant le droit de retirer ce dépôt au moment où cela lui conviendrait, par exemple en cas d'une hausse dans le prix des métaux ou des espèces. La Banque faisait ces avances au taux très modique d'un quart pour cent pour l'argent et d'un demi pour cent pour l'or, tous les six mois. Elle délivrait aux déposants des récépissés, c'est-à-dire des billets de dépôt, qui se vendaient couramment en Bourse. Ainsi un négociant pouvait, avec un capital modeste, faire de grandes affaires dans le commerce des métaux précieux et des espèces.

Au début du XIX^e siècle (en 1802), quand commença la décadence de la Banque, voici comment le consul de France à Amsterdam expose cette manière d'opérer[2] :

Les métaux précieux arrivent du nouveau monde en Europe non par un écoulement constant et régulier, mais à des intervalles plus ou moins considérables et qui ressemblent mieux à la marche irrégulière d'un torrent qu'au cours paisible d'une rivière. A la fin surtout d'une guerre maritime qui a retenu dans les colonies espagnoles et portugaises les trésors provenant de leurs mines, l'Europe se trouve tout à coup inondée d'or et d'argent dans une proportion qui excède le besoin qu'on a de ces signes, et qui les aviliroit si on les versoit aussitôt et tout à coup dans la circulation. Que faisoient en ce cas les Amsterdamois? Ils déposoient ces métaux en lingots à la banque, où ils étoient à leur disposition moyennant une rétribution très modique, et ils les en retiroient peu à peu pour les envoyer dans les différens pays à mesure que la hausse du change en indiquoit le besoin. De cette manière ces signes utiles, dont l'affluence trop rapide eût fait excessivement monter le prix de toutes les choses, au grand préjudice des personnes qui n'ont que des revenus fixes et bornés, se distribuoient insensiblement par une multitude de canaux, vivifioient

1. Pourtant, il convient de faire exception pour les sommes souvent considérables que la Banque avançait régulièrement à la Compagnie des Indes orientales, ce qui a, plus tard, causé sa perte.

2. Voy. ma publication de documents : *De Wisselbanken van Amsterdam, Middelburg, Delft en Rotterdam*, 2 vol. La Haye, Nijhoff, 1925.

Digitized by Google

l'industrie, facilitoient et animoient les échanges. Ainsi la Banque d'Amsterdam ne bornoit pas ses bons effets à l'utilité particulière des négocians de cette ville, l'Europe entière lui devoit plus de stabilité dans les prix, d'équilibre dans les échanges, une proportion plus constante entre les deux métaux qui font concurremment l'office de monnoie, et l'on peut dire que, si cette banque ne se rétablissoit pas, il manqueroit un rouage essentiel à la grande machine du commerce et de l'économie politique des nations civilisées.

Cette conclusion est un peu exagérée, j'en conviens. Le monde a très bien su se passer de la Banque d'Amsterdam ; mais, en tout cas, il résulte de ce document, comme de tant d'autres, que, pendant tout le cours du XVIII^e^ siècle, le commerce des métaux précieux et des espèces à Amsterdam fut d'une grande importance et que la Bourse fut un des centres financiers les plus célèbres du monde. De grands emprunts s'y faisaient, tandis que le libre échange des métaux précieux contribuait beaucoup à la stabilité des cours du change. La guerre de Sept ans marque l'apogée de la Bourse. Cette guerre terminée, le déclin commence et il s'accélère pendant le dernier quart du siècle. Il existait d'ailleurs, disons-le tout de suite, d'autres centres pour le commerce international, aussi riches en capitaux et aussi bien, et peut-être même mieux outillés, notamment le marché de Londres. Au XVIII^e^ siècle, l'Angleterre disposait d'une grande industrie d'exportation qui manquait justement à la Hollande.

Ainsi, au dernier quart du siècle, Amsterdam, en tant que marché mondial, est en pleine décadence. Puis vinrent les désastres accumulés par les guerres de la Révolution et de l'Empire. L'impérialisme de Napoléon a été néfaste au commerce hollandais. Après Waterloo, Amsterdam reste, pour bien des années, une ville morte ; les capitaux avaient diminué et les anciennes relations commerciales étaient perdues. Le commerce des métaux précieux, comme celui des marchandises, avait abandonné la ville.

C'est seulement vers la fin du siècle passé que la navigation, le commerce et la Bourse d'Amsterdam ont reconquis une partie au moins de leur ancienne activité. Assurément, Amsterdam n'est plus, comme au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, le centre du commerce mondial ; elle a été dépassée par d'autres centres beaucoup plus importants et elle doit se contenter d'un rôle plus modeste qu'autrefois. Cependant, ce rôle n'est pas sans grandeur et, si tous les signes ne nous trompent pas, il deviendra encore plus important, une fois la crise actuelle passée.

J.-G. VAN DILLEN.

Digitized by Google

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE FRANCE

Le moyen age jusqu'aux Valois

I. Documents. — Nous n'avons, cette fois, que bien peu de publications de documents à signaler pour l'histoire générale du moyen âge français avant les Valois. Rien de nouveau, depuis notre dernier Bulletin (t. CXLVII, p. 219-238), n'a paru, ni dans les séries de la Société de l'histoire de France, ni dans celles des « Documents inédits », ni dans celles de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

La collection des *Classiques de l'histoire de France au moyen âge* s'est enrichie de quatre volumes : les tomes II et III des *Mémoires* de Commynes, qui seront signalés dans un autre Bulletin, un Nithard de M. Lauer et le *Manuel de l'Inquisiteur* de Bernard Gui, édité et traduit par M. l'abbé Mollat. Il ne nous appartient pas, étant à la fois juge et partie, de dire le bien que nous pensons de ces petits livres ; mais il nous sera permis d'en indiquer le contenu et d'en souligner les principales nouveautés.

A M. Lauer[1] on doit un texte amendé grâce à une revision sévère du manuscrit unique de Nithard, une traduction fidèle, une annotation historique qui tient compte des travaux les plus récents et qui évite de passer à côté des difficultés sans les expliquer, un index détaillé, une introduction qui vise à résumer en quelques pages tout ce qu'il faut savoir sur l'auteur, sa méthode de travail et la composition de son œuvre, enfin un fac-similé des Serments de Strasbourg, dont le texte même a été établi avec un soin attentif. Il n'est peut-être pas inutile, en outre, de faire observer que c'est la première édition de Nithard parue en France depuis le XVIIIe siècle : pour un document de cette importance, le fait vaut d'être noté.

Le volume de M. l'abbé Mollat[2] met enfin à la portée du public studieux

1. Nithard, *Histoire des fils de Louis le Pieux*, éditée et traduite par Ph. Lauer, avec un fac-similé des Serments de Strasbourg. Paris, Champion, 1926, in-16, XX-172 p. et 1 pl. (vol. 7 des « Classiques de l'histoire de France au moyen âge », publiés sous la direction de L. Halphen) ; prix : 12 fr. 50 broché et 16 fr. relié (10 fr. et 14 fr. pour les souscripteurs).

2. Bernard Gui, *Manuel de l'inquisiteur*, édité et traduit par G. Mollat, avec la collaboration de G. Drioux. Paris, Champion, 1926, in-16 (vol. 8 de la même collection). — La publication de ce volume est imminente.

Digitized by Google

et des simples curieux d'histoire, avec une traduction, qui n'était peut-être pas superflue, l'essentiel de l'œuvre maîtresse de toute la littérature inquisitoriale de France. Bernard Gui, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, exerça la charge d'inquisiteur dans le Toulousain de janvier 1307 à juillet 1324 : c'est le fruit de sa longue expérience qu'il a consigné à l'usage de ses confrères et de ses successeurs dans le véritable manuel du parfait inquisiteur qu'il acheva peu de mois avant de quitter son office sous le titre de « Pratique de l'inquisition ». Il y a beaucoup de fatras dans son œuvre, beaucoup de formules rebutantes ; mais il a pris soin de ramasser sa doctrine, en l'accompagnant de développements suggestifs sur la recherche et l'interrogatoire des hérétiques et sur les moyens de répression les plus recommandables, dans un traité général qui forme la partie V de la compilation, celle que M. l'abbé Mollat publie et traduit intégralement. La lecture en apprendra plus que beaucoup de gros livres sur les hérésies et le tribunal d'Inquisition en France au début du XIV^e^ siècle. Il est bon d'ajouter que l'austérité en est maintes fois tempérée par des scènes où le comique vient se mêler au drame selon la plus pure formule romantique, comme, par exemple, dans cette page, quelque peu fantaisiste peut-être, où Bernard Gui met aux prises — d'après un de ses devanciers — un inquisiteur et un Vaudois, l'un cherchant à obtenir que l'autre prête librement serment et l'hérétique cherchant à s'en faire donner l'ordre. Le texte de l'ouvrage a été établi méthodiquement d'après les six manuscrits connus ; les notes et la préface condensent et clarifient les données acquises touchant les hérétiques qui faisaient l'objet de poursuites, la procédure inquisitoriale et l'échelle des peines appliquées[1].

Quoique la collection des *Classiques français du moyen âge* dirigée par M. Roques soit, en principe, réservée désormais aux textes proprement littéraires — sa cadette, la collection des *Classiques de l'histoire de France* s'occupant des textes historiques — deux de ses plus récents fascicules, qui représentent la liquidation d'engagements anciens, doivent être ici signalés. Dans l'un[2], qui n'est qu'une plaquette d'une trentaine de pages, M. Alfred FOULET donne une édition critique, très supérieure à toutes les précédentes, de la lettre, justement fameuse, écrite le 23 juin 1249 par Jean Sarrasin, chambellan de saint Louis, à son ami Nicolas Arrode, bourgeois de Paris, pour lui conter la prise de Damiette par l'armée du roi de France. M. Foulet a eu l'heureuse idée de faire suivre cette très curieuse épître du texte latin de deux lettres, procédant sans doute, comme celle-ci, d'une pensée de propa-

1. Voici la liste de quelques-uns des volumes de la même collection dont la publication est très prochaine : Loup de Ferrières, *Correspondance*, par L. LEVILLAIN ; *La chanson de la croisade albigeoise*, par E. MARTIN-CHABOT ; Chastellain, *Chronique*, par H. STEIN ; Richer, *Histoire*, par R. LATOUCHE ; Suger, *Vie de Louis VI*, par H. WAQUET ; Abbon, *Le siège de Paris par les Normands*, par R. BRUNSCHVIG.

2. *Lettres françaises du XIII^e^ siècle :* Jean Sarrasin, *Lettre à Nicolas Arrode* (1249), éditée par Alfred-L. FOULET. Paris, Champion, 1924, in-16, XII-24 p. (fasc. 43 des « Classiques français du moyen âge », publiés sous la direction de M. Roques) ; prix : 2 fr. 25.

Digitized by Google

gande et écrites l'une le même jour, l'autre deux jours après, par Robert d'Artois, frère du roi, et par Jean de Beaumont, chambrier de France.

L'autre fascicule historique de la série[1] est plus important à tous égards, puisqu'il nous apporte enfin une édition correcte de la si pittoresque et si vivante histoire de la quatrième croisade écrite par le « pauvre chevalier » picard qu'était Robert de Clari. Parti en Orient avec son suzerain Pierre d'Amiens, il nous a laissé de la prise de Constantinople par les « Latins » un récit détaillé, que ne fait pas oublier celui de Villehardouin, et qui vaut surtout par l'amusante netteté de ses notations et sa simplicité naïve et sans détours. Le texte a été attentivement revu par M. LAUER sur le manuscrit unique conservé à Copenhague. Les notes historiques sont réduites au minimum — un minimum que les historiens trouveront un peu maigre ; une courte bibliographie, placée en tête, appellerait, elle aussi, quelques compléments ; mais c'est déjà beaucoup de posséder une édition qu'on puisse utiliser en toute sécurité.

II. OUVRAGES GÉNÉRAUX. — L'*Histoire de France racontée à tous* de M. FUNCK-BRENTANO est maintenant complète jusqu'à la Révolution inclusivement, le tome Ier que le directeur s'était réservé d'écrire lui-même ayant enfin vu le jour[2]. Ce volume, qui a pour titre *Les origines*, remonte aux temps préhistoriques et mène l'histoire de France jusqu'à l'avènement des Capétiens. C'est, comme tout ce qui sort de la plume de l'auteur, un livre brillant, riche d'idées et de lecture suggestive. M. Funck-Brentano juge choses et gens avec indépendance, et nous avons plaisir à nous rencontrer plus d'une fois avec lui : ainsi, nous approuverons fort les réserves qu'il fait touchant la valeur du « témoignage » de Grégoire de Tours comme historien de Clovis[3] ; mais il nous faut reconnaître qu'il pousse souvent jusqu'au paradoxe le désir d'être original. Nous n'en donnerons qu'un exemple : dans les pages consacrées à la « Guerre des trois frères », après la mort de Louis le Pieux, il va jusqu'à écrire : « Les trois frères aboutirent enfin aux fameux partages de Verdun (juin 843). Il s'agit non de Verdun-sur-Meuse, dont la dernière guerre a immortalisé le nom, mais de Verdun-sur-Doubs, en Saône-et-Loire. Nithard le note expressément : *Verdun, non loin de Mâcon.* » Affirmation regrettable, qui tend à bouleverser bien à la légère les notions acquises touchant un fait capital de l'histoire européenne : car elle ne repose (ainsi que plusieurs remarques également erronées qui précèdent ou qui suivent, en particulier sur le rôle de Nithard comme négociateur) que sur une confusion

1. Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, éditée par Ph. LAUER. Paris, Champion, 1924, in-16, XVI-132 p. (fasc. 40 de la même collection) ; prix : 6 fr. 50.

2. Frantz FUNCK-BRENTANO, *Les origines*. Paris, Hachette [1925], in-8°, 400 p. (collection de « L'histoire de France racontée à tous », publiée sous la direction de Fr. Funck-Brentano) ; prix : 20 fr. — Sur le volume qui fait chronologiquement suite à celui-ci, voir *Rev. histor.*, t. CXLIII (1923), p. 219-220.

3. Cf. notre contribution aux *Mélanges Lot*, annoncés ci-dessus, p. 107.

Digitized by Google

entre trois assemblées tenues l'une à Aix en mars 842, la seconde dans l'île d'*Ansilla*, « près de Mâcon », le 15 juin suivant, enfin une troisième en la « cité de Verdun », à proximité de Gondreville, de Dugny et autres lieux de la région lorraine, où les documents signalent la présence des intéressés [1]. Nithard, d'ailleurs, ne parle pas du traité de Verdun, et pour cause : son ouvrage s'arrête au mois de mars 843, avant le traité conclu cinq mois plus tard, en août et non en juin. Mais nous nous en voudrions d'insister : dans une édition ultérieure, M. Funck-Brentano pourra aisément faire disparaître ces petites taches, perfectionner sa bibliographie, qui est par trop incomplète, et ajouter ainsi aux services qu'on peut attendre de son livre.

Le tome VII de l'*Histoire de la nation française*, publiée par M. HANOTAUX [2], est réservé à l'histoire militaire et navale. Il a pour auteurs feu le général COLIN, pour la période des origines aux croisades, et le colonel REBOUL, pour la période des croisades à la Révolution. De l'œuvre du général Colin, nous préférons ne rien dire : il est trop visible que l'auteur, tombé au champ d'honneur durant la Grande Guerre, n'a pu mettre au point sa première rédaction. On a eu le tort de nous la donner telle quelle, tout encombrée qu'elle était d'affirmations un peu inattendues, d'à-peu-près ou mêmes d'erreurs caractérisées. Les chapitres, beaucoup plus importants, confiés au colonel Reboul ne sont certes pas à l'abri de toute critique ; mais ils sont d'un historien averti et expliquent d'une façon à peu près suffisante les transformations essentielles apportées au cours des âges dans le système militaire et les moyens d'attaque ou de défense des armées françaises tant au moyen âge qu'aux temps modernes. De bons croquis et de clairs récits de batailles ajoutent à l'intérêt de ce tableau très soigné. L'illustration est, comme dans les autres volumes de la collection, d'une extrême inégalité et, pour les périodes les plus anciennes, d'une fantaisie excessive : à cet égard, rien ne vaut un étonnant croquis (p. 63), où les « Sarrasins », vaincus par Charles Martel, apparaissent à nos yeux éblouis sous les traits de magnifiques nègres du plus pur type sénégalais !

Voici maintenant un ouvrage d'un caractère plus technique, mais qui embrasse, comme le précédent, une période de notre histoire beaucoup plus vaste que celle qui fait l'objet propre de ce Bulletin : c'est l'importante *Histoire générale du droit français des origines à 1789* par M. DECLAREUIL, professeur à l'Université de Toulouse [3]. Ce volumineux manuel, destiné aux étudiants des Facultés de droit, est mieux qu'un simple résumé du travail d'autrui : M. Declareuil a lu les textes capitaux, les a confrontés et s'est fait dans

1. Cf. F. Lot et L. Halphen, *Le règne de Charles le Chauve ;* 1re partie (Paris, 1909, in-8°), p. 66, n. 1.

2. Gabriel HANOTAUX, *Histoire de la nation française ;* t. VII : *Histoire militaire et navale ;* 1er volume : *Des origines aux croisades*, par le général COLIN ; *Des croisades à la Révolution*, par le colonel F. REBOUL. Paris, Plon [1925], in-4°, 591 p.

3. J. DECLAREUIL, *Histoire générale du droit français, des origines à 1789, à l'usage des étudiants des Facultés de droit.* Paris, Société du Recueil Sirey, 1925, in-8°, 1077 p. ; prix : 50 fr.

Digitized by Google

chaque cas, autant que possible, une opinion personnelle, qu'il formule avec netteté. Sur bien des points — et l'on n'en sera pas surpris — cette opinion est elle-même sujette à discussion ; il arrive qu'elle soit empreinte d'une rigueur juridique qu'il est permis de juger excessive, par exemple dans le chapitre sur la société féodale, où les distinctions tardives des légistes sont trop souvent données comme la clé des réalités historiques des x^e^ et xi^e^ siècles ; mais on louera la riche information de l'auteur (encore que les travaux des historiens proprement dits aient semblé parfois lui échapper), son souci d'être complet sans cesser d'être clair, l'abondance et la précision de ses références aux textes, enfin l'heureux agencement de son plan, à la fois compréhensif et facile à suivre [1].

Les étudiants en droit sont d'ailleurs bien servis : quelques mois seulement après l'apparition du volume de M. Declareuil, on propose à leurs méditations le tome I^er^ d'une autre *Histoire du droit français*, plus développée encore, et qui doit être menée jusqu'en 1815. Ce deuxième ouvrage a pour auteur M. Chénon, professeur à l'Université de Paris [2]. Il s'arrête provisoirement au xv^e^ siècle, laissant même pour le tome II toute l'histoire du droit privé à l'époque féodale : car, à la différence de celui de M. Declareuil, le manuel de M. Chénon réserve une large place à l'histoire du droit privé. Le volume comprend, à titre d'introduction, une bonne centaine de pages sur la Gaule romaine, la Gaule chrétienne et les invasions barbares ; puis quelque 400 pages sur la période des v^e^-x^e^ siècles et près de 500 pages sur les x^e^-xv^e^ siècles. Pour chacune de ces périodes, M. Chénon passe successivement en revue les sources de l'histoire du droit, puis l'organisation politique, administrative, municipale, judiciaire, militaire, financière et ecclésiastique, en distinguant, de plus, deux stades dans le développement de la France du x^e^ siècle à la fin du xv^e^ : « l'apogée » (x^e^-xiii^e^ siècles) et « le déclin » (xiv^e^-xv^e^ siècles) de la féodalité. L'histoire du droit privé, qui, pour la première

1. En voici le résumé. I. Les origines : 1° les facteurs physiques ; 2° les facteurs de civilisation (les apports préceltiques et celtiques ; l'organisation politique et sociale des Romains ; les lois barbares). — II. Les institutions politiques et sociales sous les monarchies franques : 1° la royauté aux époques mérovingienne et carolingienne ; 2° l'Église sous les monarchies franques ; 3° la condition des personnes et des terres pendant l'époque franque. — III. Le régime seigneurial et la société féodale : 1° la royauté sous le régime féodal ; 2° le régime seigneurial ; 3° la société féodale ; 4° les institutions municipales et corporatives ; 5° l'Église pendant la période seigneuriale et féodale ; 4° la condition des personnes et des terres. — IV. Le royaume de France du xi^e^ siècle à la Révolution : 1° la constitution de la monarchie et les lois fondamentales ; 2° les institutions centrales de la monarchie ; 3° l'administration royale dans les provinces ; 4° la justice ; 5° les institutions générales de la monarchie (impôts, armée, marine) ; 6° le pouvoir législatif et les sources du droit royal ; 7° les institutions provinciales et locales ; 8° les institutions religieuses et l'organisation des cultes ; 9° la condition des personnes et des terres.

2. Émile Chénon, *Histoire générale du droit français public et privé des origines à 1815* ; t. I^er^ : *Période gallo-romaine, période franke, période féodale et coutumière*. Paris, Société du Recueil Sirey, 1926, in-8°, 984 p. et 6 pl. ; prix : 50 fr.

Digitized by Google

période (v^e-x^e siècles), fait suite à l'étude du droit public, est subdivisée en quatre parties : la condition des personnes dans la société (ingénus, affranchis esclaves, demi-libres), la condition des personnes dans la famille (le mariage, les rapports entre époux et entre parents et enfants, la solidarité familiale), la condition des terres, le mode d'acquisition et de transmission de la propriété. Les autres aspects du droit privé sont laissés de côté. L'exposé, en dépit de son ampleur, est, comme celui de M. Declareuil, d'une parfaite limpidité ; il repose, lui aussi, sur une somme de lectures considérable ; mais peut-être manque-t-il un peu de nouveauté et de hardiesse. Nous devons ajouter que les travaux des historiens non spécialisés dans l'histoire du droit sont, comme dans l'ouvrage de M. Declareuil, insuffisamment connus : quoique M. Chénon en cite un grand nombre, il en manque d'essentiels, parmi ceux surtout que les revues spéciales, comme la *Revue historique de droit*, n'ont pas analysés. Quelques croquis géographiques ont été placés en appendice ; ils sont médiocres ; mais on saura gré à l'auteur du souci de réalisme qu'ils traduisent.

Le beau volume de *Mélanges* que les élèves et les amis de M. Ferdinand Lot lui ont offert[1] apporte à toute l'histoire médiévale durant la période visée dans ce Bulletin une remarquable contribution. Mais, comme l'indication des mémoires qui le composent a été déjà donnée dans la *Revue historique*, on nous excusera de n'y pas revenir.

III. Époque carolingienne. — Mgr Lesne a publié un nouveau « fascicule » de sa grande *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*[2]. Fidèle à la méthode prudente d'analyses progressives et minutieuses qu'il a adoptée, il se propose ici, après avoir, dans son dernier volume, distingué et décrit les diverses phases de la sécularisation opérée par les Carolingiens, d'en étudier l'application et les conséquences pratiques. L'exposé est réparti en quatre livres. Le premier étudie « le concept juridique dont s'arme le roi pour disposer des églises et de leurs biens » ; en d'autres termes il vise à déterminer l'origine et la nature du droit exercé par la royauté sur les églises de tous ordres à l'intérieur de ses États, et particulièrement sur les églises épiscopales et monastiques, ainsi que sur les « honneurs » ou biens temporels de toute nature qui constituent le patrimoine de chacune d'elles. Le deuxième livre examine l'usage fait par les rois des églises tombées en leur pouvoir : don ou retrait d'un évêché ; exercice de la régale pendant la vacance du

1. *Mélanges d'histoire du moyen âge offerts à M. Ferdinand Lot par ses amis et ses élèves.* Paris, Champion, 1925, in-8°, xlii-740 p., 1 portrait et 14 pl. ; prix : 125 fr. — Voir l'analyse de ce volume ci-dessus, p. 107-108.

2. Émile Lesne, *Histoire de la propriété ecclésiastique en France ;* t. II : *La propriété ecclésiastique et les droits régaliens à l'époque carolingienne*, fascicule 2 : *Le droit du roi sur les églises et les biens d'Église, VIII^e-X^e siècle.* Lille, Facultés catholiques, 1926, in-8°, viii-507 p. (fasc. 30 des « Mémoires et travaux publiés par les professeurs des Facultés catholiques de Lille ») ; prix : 50 fr. — Sur le volume précédent, voir *Rev. histor.*, t. CXLIII (1923), p. 225-226.

Digitized by Google

siège ; distribution de monastères à des « fidèles », clercs ou laïques, séculiers ou réguliers ; mainmise directe au profit du souverain ou des membres de sa famille sur les abbayes du domaine. L'analyse des opérations de détail réalisées au détriment de la fortune territoriale des églises, les formes diverses qu'elles revêtaient, leurs conséquences pratiques et la procédure de restitution à laquelle les églises lésées tentèrent de recourir sont réservées pour un troisième livre, qui n'est ni le moins développé ni le moins suggestif. Un dernier livre passe en revue les diverses catégories de services et de contributions que les Carolingiens réclamèrent à titre soit de propriétaires, soit de souverains, des églises et des prélats. La lecture de ce « fascicule » compact de plus de 500 pages est d'un vif intérêt : c'est la première fois qu'on a tenté d'analyser avec cette précision le mécanisme des sécularisations ecclésiastiques aux temps carolingiens et qu'on a traité avec cette rigueur purement scientifique la question capitale des rapports de l'Église et de l'État pendant une des périodes les plus décisives de l'histoire médiévale.

Un tout autre aspect de l'histoire carolingienne est envisagé par M. Patzelt dans un mémoire qui inaugure une collection nouvelle dirigée par M. Dopsch[1]. M. Patzelt est son élève, et l'on s'en aperçoit de prime abord : car le livre qu'on lui doit n'a d'autre objet que de « démontrer », selon les formules mêmes de M. Dopsch[2], que l'histoire carolingienne, au point de vue littéraire et artistique, comme au point de vue politique et économique, est la continuation de l'histoire des temps antérieurs et qu'on ne saurait, « par suite », prononcer à son sujet le mot de « renaissance ». D'accord avec l'auteur sur les prémisses, qui ne sont que trop évidentes, nous le serons moins sur les conclusions : de quelque mot qu'on se serve et sans vouloir — cela est trop évident encore — supposer qu'il y ait eu parallélisme entre la renaissance du XVI^e siècle et celle des VIII^e-IX^e siècles, il faut bien reconnaître au temps de Charlemagne un effort de redressement général qui, pour l'art et la littérature, procède d'un retour vers les modèles antiques ou réputés antiques. Que cette renaissance ait été préparée et même commencée avant Charlemagne, qui jamais a songé à le contester? Mais la renaissance est indéniable. Il est vrai que M. Patzelt a une façon désarmante d'accommoder les faits au gré de ses désirs : ne va-t-il pas jusqu'à parler de la « prétendue réforme carolingienne » de l'écriture et jusqu'à nier, en dépit des textes, l'emploi de matériaux provenant de Rome ou de Ravenne à la chapelle d'Aix? Le seul « témoignage » qu'il veuille retenir est celui d'un chroniqueur du XII^e siècle qui parle à ce propos — et encore est-ce douteux — de marbres extraits des carrières germaniques. Qui veut trop prouver ne prouve rien.

M. Buechner n'examine qu'un point de détail dans son étude critique sur

1. Erna Patzelt, *Die Karolingische Renaissance ; Beiträge zur Geschichte der Kultur des frühen Mittelalters*. Vienne, Œsterreichischer Schulbücherverlag, 1924, in-8°, 169 p. (collection « Deutsche Kultur ; historische Reihe », dirigée par A. Dopsch, fasc. 1).

2. Cf. *Rev. histor.*, t. CXLIII (1923), p. 216-219.

Digitized by Google

la *Clausula de unctione Pippini*[1]. Il essaie d'établir que la petite notice sur le sacre de Pépin le Bref qu'on a pris l'habitude de désigner sous ce titre est un faux de la fin du IXe siècle. Nous n'oserions garantir que sa démonstration est impeccable ; plusieurs des arguments invoqués nous semblent même faibles ; mais, sur le fond, nous serions tenté, à première vue, de lui donner raison : le document nous a toujours paru indigne de la confiance que trop d'historiens lui ont accordée. La réserve s'imposera à présent plus que jamais.

A la même période de l'histoire se rattache le volume du P. Rombaut VAN DOREN[2] sur l'influence exercée par l'école monastique de Saint-Gall au point de vue de l'art musical — ou plutôt sur l'influence qu'elle n'a pas exercée : car ce livre, aussi solide qu'ingénieux, est un livre de critique négative, destiné à prouver qu'on a beaucoup trop aveuglément suivi jusqu'alors les dires intéressés des chroniqueurs de Saint-Gall et surfait considérablement l'importance de ce monastère comme centre intellectuel avant la fin du IXe siècle. En cours de route, l'auteur montre qu'il y aurait lieu de reviser les théories aujourd'hui acceptées touchant les origines et la propagation du chant grégorien ; il passe au crible les textes qu'on cite à ce propos ; enfin, il réduit à bien peu de chose le rôle de Notker le Bègue et la valeur de son œuvre, déjà passablement entamée à d'autres égards. Tout en restant négatives, ces conclusions ne sont pas négligeables pour l'historien.

On trouvera moins de nouveautés dans le livre que M. CLARK[3] vient tout juste de faire paraître, lui aussi, sur l'école de Saint-Gall et son rôle au point de vue littéraire et artistique. L'auteur, qui n'a malheureusement pas eu connaissance de celui du P. Rombaut van Doren, publié cependant plusieurs mois avant le sien, a surtout voulu mettre en œuvre les résultats acquis, et son exposé, clair, bien ordonné, rendra à coup sûr d'appréciables services. Après un bref historique de l'abbaye, il rappelle comment elle a subi les influences irlandaise et anglo-saxonne à partir du VIIe siècle ; il étudie ensuite le fameux plan de Saint-Gall, puis retrace l'histoire de l'école monastique, suit celle de ses efforts dans le domaine des arts, en particulier de l'art musical, enfin il expose méthodiquement ce qu'on sait des travaux littéraires des moines et des manuscrits de leur ancienne bibliothèque. C'est là, pour

1. Max BUECHNER, *Die Clausula de unctione Pippini, eine Fälschung aus dem Jahre 880 ; eine quellenkritische Studie, zugleich ein Beitrag zur Geschichte der Karolingerzeit.* Paderborn, F. Schöningh, 1926, in-8°, 78 p. (fasc. 1 de la collection des « Quellenfælschungen aus dem Gebiete der Geschichte », publiée par M. Büchner) ; prix : 5 mark.

2. Dom Rombaut VAN DOREN, O. S. B., *Étude sur l'influence musicale de l'abbaye de Saint-Gall (VIIIe au XIe siècle).* Louvain, librairie universitaire Uystpruyst, 1925, in-8°, 160 p. et 3 pl. (« Université de Louvain. Recueil de travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie », 2e série, fasc. 6). — L'ouvrage a d'abord paru au t. II des *Mémoires* de l'Académie royale de Belgique, classe des beaux-arts, série in-8°.

3. J.-M. CLARK, *The abbey of St Gall as a centre of literature and art.* Cambridge, University Press, 1926, VIII-322 p. et 4 pl. ; prix : 18 s.

Digitized by Google

l'histoire intellectuelle du moyen âge, spécialement au IXe et au Xe siècle, une mise au point intéressante ; mais il est regrettable que M. Clark ne soit pas mieux informé : il ignore les dernières publications de M. Meyer von Knonau, le spécialiste de l'histoire de Saint-Gall, se montre peu au courant des travaux récents consacrés à Notker le Bègue et fait preuve à l'endroit de ce dernier d'une confiance dont sourira sans doute son émule belge.

La personnalité et l'œuvre de Jean Scot, dont les hardiesses philosophiques mirent en émoi la cour et l'Église franque au temps de Charles le Chauve, ont fourni à M. Bett la matière d'un petit volume[1], clair, bien composé, mais qui manque un peu d'envergure. Il ne semble pas que M. Bett ait cherché à se mettre au fait des recherches entreprises sur quelques-unes des grosses questions auxquelles Jean Scot eut à toucher : celle de la prédestination, par exemple, ou celle du pseudo-Denis. Son livre est surtout un exposé méthodique du système philosophique de Jean — qu'il faudrait bien se décider à appeler soit Scot, soit « l'Érigène » (l'Irlandais), mais non pas les deux à la fois.

IV. Époque des capétiens directs. — Nous avons signalé brièvement il y a quelques mois (t. CL, p. 256) l'agréable tableau que Mlle Jeanne Evans[2] a brossé à grands traits des mœurs et des usages de la période féodale et nous avons rendu compte (t. CLI, p. 92-93) des deux beaux volumes de M. Langlois sur la société française depuis le temps de Philippe Auguste jusqu'aux premières années du XIVe siècle[3]. Nos lecteurs savent combien la lecture en est instructive et plaisante : on en souhaiterait beaucoup d'analogues sur les divers aspects de la vie en France au moyen âge.

Voici, en attendant, un livre plus austère : le tome II de l'ouvrage de M. Génestal sur le *Privilegium fori*[4]. L'auteur entre ici dans le vif du sujet : après avoir, au tome qui précède, déterminé les diverses catégories de personnes qui étaient fondées à invoquer le privilège « du for », en vertu duquel les seuls tribunaux compétents pour les juger étaient les tribunaux ecclésiastiques, il entame l'étude des cas exceptionnels où le privilège ne joue pas et où la collaboration du juge séculier est admise, voire sollicitée

1. Henry Bett, *Johannes Scotus Erigena. A study in mediaeval philosophy.* Cambridge, University Press, 1925, in-12, IV-204 p. ; prix : 10 sh.

2. Joan Evans, *Life in medieval France.* Londres, Humphrey Milford (Oxford University Press), 1925, in-8°, 234 p., 48 pl. et 2 cartes.

3. Ch.-V. Langlois, *La vie en France au moyen âge de la fin du XIIe au milieu du XIVe siècle d'après des romans mondains du temps.* Paris, Hachette, 1924, petit in-8°, XXVIII-392 p. et 23 pl. ; prix : 25 fr ; — du même, *La vie en France au moyen âge de la fin du XIIe au milieu du XIVe siècle d'après les moralistes du temps.* Ibid., 1925, petit in-8°, XXVIII-387 p. et 20 pl. ; prix : 30 fr.

4. R. Génestal, *Le « Privilegium fori » en France du décret de Gratien à la fin du XIVe siècle*, t. II. Paris, Ernest Leroux, 1924, in-8°, XLVIII-211 p. (vol. 39 de la « Bibliothèque de l'École des hautes études ; sciences religieuses ») ; prix : 39 fr. — Sur le volume précédent, voir *Rev. histor.*, t. CXXXVIII (1921), p. 238.

Digitized by Google

par l'Église. Le plus important est celui du clerc convaincu d'avoir commis un acte criminel et dont le droit canonique prévoit, dès l'origine, la remise aux juges séculiers, sous cette réserve habituelle qu'il aura au préalable été dégradé par l'Église. M. Génestal suit l'évolution de ce système judiciaire, si simple en théorie, mais d'une application si délicate, depuis le milieu du XII^e siècle jusqu'au début du XV^e, en insistant, comme il était indispensable de le faire, sur la révolution qu'entraîna, à ce point de vue, dans la doctrine canonique au temps d'Alexandre III et pour la chrétienté tout entière, la résistance de Thomas Becket au fameux article 3 des Constitutions de Clarendon. Restreint alors peu à peu au seul crime d'hérésie, le principe de la livraison du clerc criminel au bras séculier tendait déjà néanmoins à reconquérir du terrain au XIV^e siècle à mesure que le pouvoir laïque gagnait lui-même en force et en autorité et que le régime des privilèges tendait à reculer devant les progrès du droit monarchique.

On ne pourra apprécier en pleine connaissance de cause la portée des recherches entreprises par M. KIENAST sur les princes allemands pensionnés par les rois de France et d'Angleterre depuis le XI^e siècle jusqu'à la mort de Philippe le Bel que lorsqu'on aura en mains l'ouvrage complet dont il vient de publier la première moitié[1] ; mais on peut dès maintenant rendre hommage à son érudition de bon aloi. Il s'est persuadé, si nous le comprenons bien, que la notion d'équilibre européen n'a commencé à se faire jour qu'au XI^e siècle, à mesure que la notion d'Empire germanique perdait elle-même de sa valeur pratique ; et il a observé que, dans cette évolution, si importante pour l'avenir, le rôle des princes échelonnés le long des frontières des royaumes de France et d'Allemagne ou de Bourgogne avait été considérable. Après s'être appliqué à préciser d'une façon très méticuleuse le caractère amphibie de leur situation féodale, il a étudié en détail les rapports de la Flandre et de l'Angleterre depuis Guillaume le Conquérant, souligné l'intérêt qui s'attache au pacte de 1103, le premier de ceux qui devaient faire du comte de Flandre le pensionné de la cour anglaise, montré enfin de quel poids avait pesé dans la balance politique durant le règne de Philippe Auguste l'alliance ou l'hostilité des princes établis aux frontières de la France et de l'Allemagne. C'est un livre à étudier de près.

V. HISTOIRE RÉGIONALE ET LOCALE. — C'est, en réalité, toute une histoire de la Provence dans l'antiquité et au moyen âge que nous apporte le tome II de la monumentale *Encyclopédie départementale* publiée sous la direction de M. Paul Masson par le Conseil général des Bouches-du-Rhône[2]. Ce formi-

1. Walther KIENAST, *Die deutschen Fürsten im Dienste der Westmächte bis zum Tode Philipps des Schönen von Frankreich*, t. I. Utrecht, Instituut voor middeleeuwsche Geschiedenis ; Leipzig et Munich, Duncker et Humblot, 1924, in-8°, XXXII-222 p. (de la collection des « Bijdragen van het Instituut voor middeleeuwsche Geschiedenis der Rijks-Universiteit te Utrecht », publiée sous la direction de O. Opermann).

2. *Les Bouches-du-Rhône. Encyclopédie départementale*, publiée sous la direction de Paul

Digitized by Google

dable in-quarto, qui compte près d'un millier de pages, se divise en quatre parties, qui ont été aussi tirées à part. La première, consacrée à l'antiquité (p. 1 à 103), a pour auteur M. L.-A. CONSTANS. C'est la moins développée, le directeur de la publication ayant jugé inutile de reprendre l'étude détaillée de faits aujourd'hui bien connus grâce aux travaux de M. Clerc et à la brillante synthèse de M. Jullian, ce qui n'a pas empêché M. Constans de faire œuvre utile et souvent originale. Dans la seconde partie (p. 105-302), M. Eugène DUPRAT traite du « haut moyen âge », ce qui doit être entendu ici — il n'est pas superflu de le préciser — de la période comprise entre 406 et 1113. Comme le dit M. Masson dans son avant-propos, M. Duprat « n'aime pas suivre les chemins battus », et ceci l'entraîne souvent à des conclusions hasardées ; mais son exposé, qui ne laisse dans l'ombre aucun des problèmes, grands ou petits, qui se posent à l'historien, et qui s'appuie sur une étude neuve et personnelle des documents, mérite de ne pas rester inaperçu. On le discutera[1], et nous le ferions ici même si la place ne nous était mesurée ; on y corrigera plus d'une affirmation ; on y rectifiera aussi de menues erreurs touchant les faits de l'histoire générale ; mais on ne pourra se dispenser d'y recourir désormais. — MM. BOURRILLY et BUSQUET ont été chargés de la troisième partie (p. 303-752)[2], la plus importante de beaucoup, celle qui a trait à l'histoire et aux institutions de la Provence du début du XII^e siècle à la fin du XV^e. Il ne leur a pas fallu moins de 450 pages pour apporter sur ces matières le fruit de leurs persévérantes recherches dans les archives de la région. M. Bourrilly y a renouvelé l'histoire politique, religieuse, municipale et économique d'une période particulièrement compliquée, durant laquelle la Provence s'est trouvée ballottée entre bien des souverainetés diverses. Quant à son collaborateur, à qui a été réservée l'étude de l'organisation administrative, on peut dire sans exagération qu'on lui doit le premier exposé sûr et lucide du développement des institutions provençales. Il a, chemin faisant, réfuté bien des erreurs qui, il faut le reconnaître, étaient souvent dues aux complications extrêmes produites par la multiplicité des régimes politiques auxquels les habitants de la contrée ont été soumis au cours des siècles. Nous voilà enfin, grâce à lui et à M. Bourrilly, en mesure de voir clair. Tout au plus, s'il était permis d'exprimer un regret en présence d'une aussi imposante masse de renseignements nouveaux, serions-nous

MASSON ; 1re partie : *Des origines à 1789 ;* t. II : *Antiquité et moyen âge*, par V.-L. BOURRILLY, R. BUSQUET, L.-A. CONSTANS, E. DUPRAT, G. ARNAUD D'AGNEL, A. BRUN, J. BILLIOUD, L. CONSTANS, M. RAIMBAULT. Paris, Champion, et Marseille, Archives départementales, 1924, in-4°, XVI-966 p. et 16 pl.

1. On a commencé. Voir l'étude très poussée de M. Labande sur l'église de Marseille et l'abbaye de Saint-Victor du VIII^e au X^e siècle dans les *Mélanges d'histoire du moyen âge offerts à Ferdinand Lot* (1925), p. 307-329.

2. Tiré à part sous le titre : V.-L. BOURRILLY et Raoul BUSQUET, *La Provence au moyen âge. Histoire politique, l'Église, les institutions (1112-1481)*. Paris, Champion, 1924, in-4°, 464 p.

Digitized by Google

tenté de trouver un peu mince la place réservée aux faits d'ordre économique : il est impossible que les fonds des archives locales — notariales et autres — et des archives des villes étrangères (d'Italie, de Catalogne ou d'ailleurs) avec lesquelles les Provençaux furent en rapports d'affaires ne nous réservent pas encore d'utiles révélations. — Le volume s'achève par une quatrième partie consacrée à la vie intellectuelle du v^e^ au xv^e^ siècle : des pages élégantes (p. 753-801) de M. Auguste Brun sur la littérature latine de Provence ; un aperçu de l'histoire de la littérature en langue provençale (p. 802-845), avec de multiples citations, par feu Léopold Constans, dont le travail a été mis au point par M. Brun ; un bref tableau du mouvement artistique par M. l'abbé Arnaud d'Agnel (p. 846-875), avec, comme complément, un chapitre de M. Billioud (p. 876-917) sur les manuscrits enluminés des bibliothèques provençales, permettent de se faire une idée du mouvement littéraire et de la civilisation provençale ; signalons cependant deux grosses lacunes : il n'est parlé ni de l'architecture ni de l'enseignement et du mouvement scientifique. Ajoutons-y un court, mais double appendice de M. Raimbault sur les œuvres d'assistance et sur la numismatique. Voilà un majestueux monument élevé à la gloire de la Provence.

A ce monument, M. Bourrilly nous a fait, sans désemparer et dès cette année, la surprise d'ajouter une aile en réunissant en volume[1] les articles si documentés et si suggestifs qu'il avait donnés aux *Annales de la Faculté des lettres d'Aix* sur l'organisation communale de Marseille aux xii^e^ et xiii^e^ siècles, et, cette fois encore, il a su voir clair dans une histoire sur laquelle ses devanciers n'avaient pas apporté toute la lumière désirable. Il a, aussi complètement que le permettent les textes, expliqué les origines de la commune, l'apparition du corps consulaire, le rôle capital joué par la confrérie du Saint-Esprit, les changements profonds apportés dès 1221 dans le régime communal par l'adoption de l'institution italienne des podestats ; il a précisé, en terminant, comment avaient été réalisées la mainmise des comtes de Provence et des comtes de Toulouse sur la cité et la destruction des libertés urbaines. Une riche moisson de documents inédits accompagne ce remarquable exposé.

C'est aussi du régime municipal en Provence que s'occupe M. Robert Brun dans la solide étude qu'il consacre à la petite ville de Salon[2]. Ici, rien d'analogue à la bruyante prospérité de Marseille : nous sommes dans une modeste communauté à demi rurale, étroitement dépendante des archevêques d'Arles, qui entendent abandonner le moins possible de leurs prérogatives ; mais la ville est bien située, au croisement de deux grandes routes

1. V.-L. Bourrilly, *Essai sur l'histoire politique de la commune de Marseille, des origines à la victoire de Charles d'Anjou (1264)*. Aix-en-Provence, A. Dragon, 1926, in-8°, viii-526 p.

2. Robert Brun, *La ville de Salon au moyen âge. La vie économique, le régime seigneurial, le régime municipal*. Aix-en-Provence, Secrétariat de la Société d'études provençales, 1924, in-8°, 385 p. (fasc. 6 des « Publications de la Société d'études provençales »).

Digitized by Google

fréquentées par le commerce, celle qui mène d'Aix à Arles et au Rhône, et celle qui mène de la haute Provence à la mer par la trouée de Lamanon ; du haut de son rocher, elle domine la plaine de la Crau et offre aux habitants un abri commode contre les pillards et les bandes armées ; enfin, sans être très riche, le pays d'alentour se prête bien à la culture de la vigne et de l'olivier et est entrecoupé de bonnes prairies, favorables à l'élevage du gros bétail et des chevaux. Somme toute, on a affaire à une ville de condition moyenne, sans rien d'éclatant, mais dont l'histoire, pour cette raison même, peut être regardée comme typique. M. Brun s'est attaché à en suivre pas à pas le développement économique, politique et administratif ; il a expliqué avec lucidité comment, malgré l'absolutisme archiépiscopal, une organisation municipale s'y était développée sous le couvert même de l'autorité de l'archevêque, et il a tiré des règlements de police du XIII^e^ siècle les éléments d'un tableau précis du régime intérieur de la petite cité. Des pièces justificatives bien choisies complètent cet intéressant travail qui mène l'histoire de Salon jusqu'au XV^e^ siècle.

Enfin, sans sortir de la Provence, voici que, par une heureuse rencontre, M. Fernand Benoît publie dans la *Collection de textes* de la principauté de Monaco un copieux recueil d'actes des comtes aragonais de Provence Alphonse II et Raimond Bérenger V (1196-1245)[1]. C'est un ensemble de plus de quatre cents actes édités selon toutes les règles de la critique érudite et dont quelques-uns présentent le plus vif intérêt. On y relèvera, entre autres, nombre de statuts municipaux, des règlements administratifs ou judiciaires, des chartes « de paix », des traités d'alliance avec la république de Gênes, des pièces concernant l'histoire économique ou sociale, bref de quoi satisfaire les curiosités les plus diverses. Des analyses précises, quelques notes, un index détaillé et une excellente introduction permettent d'utiliser commodément un recueil dont la préparation a demandé à son auteur de longues et patientes recherches. Outre un résumé à grands traits de l'histoire du comté provençal, l'introduction renferme d'utiles remarques sur la rédaction et la critique des pièces publiées et un itinéraire des deux comtes aux règnes desquels elles appartiennent. Ajoutons que l'ouvrage est, comme tous ceux de la collection de Monaco, luxueusement imprimé et qu'il est illustré de quelques bonnes reproductions de sceaux, d'une carte fort précieuse des divisions administratives de la Provence en 1245, enfin d'un tableau généalogique des comtes de la maison de Barcelone.

Sans être aussi favorisées que les pays de la côte d'azur, plusieurs autres provinces de France ont fait l'objet, elles aussi, durant ces derniers mois, de

1. Fernand Benoît, *Recueil des actes des comtes de Provence appartenant à la maison de Barcelone : Alphonse II et Raimond Bérenger V (1196-1245)*. Monaco, Imprimerie de Monaco, et Paris, Auguste Picard, 1925, 2 vol. in-8°, CCLXXI, 6 pl., 1 carte et 1 tableau, et 496 p. (de la « Collection de textes pour servir à l'histoire de Provence publiée sous les auspices de S. A. S. le prince Louis II de Monaco ») ; prix : 40 fr. les deux volumes.

Digitized by Google

travaux historiques approfondis. L'un des plus remarquables est celui de M. l'abbé CHAUME sur les *Origines du duché de Bourgogne*[1], qui n'en est encore qu'à son premier tiers : car, dans l'avant-propos, l'auteur nous confie l'intention où il est de publier ultérieurement un volume sur la géographie historique et un autre sur l'histoire des institutions et de la société bourguignonne de la fin du VII^e siècle à l'avènement de la dynastie ducale de la famille capétienne, en 1032. Celui que nous avons sous les yeux, et qui est un gros volume de six cents pages, est tout entier réservé à l'histoire politique durant la même période, avec, en guise d'introduction, un résumé de l'histoire de Bourgogne de 561 à 681. C'est, comme on le voit, sur la partie la plus aride et la plus obscure des annales de sa province que M. l'abbé Chaume a décidé de porter ses efforts ; et, s'il est bon d'attendre l'achèvement de l'ouvrage pour le juger d'ensemble, on peut affirmer dès maintenant qu'il n'ajoute pas seulement maints détails utiles à la série des faits connus, mais qu'il est riche en aperçus ingénieux et suggestifs, même pour d'autres que les curieux d'histoire bourguignonne. Ainsi, M. l'abbé Chaume expose avec beaucoup de netteté une théorie, qui est en partie neuve, au moins dans la forme où il la présente, sur les indices qui permettent de déceler les liens de parentés qui unissent entre eux les personnages dont la généalogie nous échappe ; et il s'essaie à reconstruire d'après les règles qu'il énonce l'arbre généalogique de plusieurs grandes familles comtales de l'époque carolingienne. Nous ne dirons pas que, sur ce point, tous les résultats auxquels il arrive sont indiscutables ; nous craignons qu'il n'ait un peu abusé de l'hypothèse ; mais ses conclusions méritent l'examen. — D'autre part, son livre, auquel devront se reporter tous ceux qu'intéressent l'histoire de la décadence mérovingienne et celle des temps carolingiens, est plein de choses, parfois contestables, toujours personnelles et dignes de remarque. Nous regrettons pourtant que M. Chaume, dans son désir légitime de ne pas affubler de noms hybrides, mi-latins, mi-français, les personnages du haut moyen âge, ait cru devoir dérouter, comme il l'a fait, ses lecteurs, et souvent sans raisons valables. Il va jusqu'à donner des noms français sortis de l'usage ou même conjecturaux à d'authentiques Germains qu'on aura peine à reconnaître sous leurs noms nouveaux. En pareille matière, il ferait sagement de procéder avec plus de prudence et de mesure. Signalons enfin que, malgré la peine qu'il s'est donnée pour se mettre au courant des publications récentes les plus considérables, il en a laissé échapper plus d'une qu'il aurait dû manier, spécialement des éditions de documents sur la valeur desquels il s'est, par suite, maintes fois mépris. Il se doit d'éviter ces imperfections dans les autres volumes que nous attendons de lui avec confiance[2].

1. L'abbé M. CHAUME, *Les origines du duché de Bourgogne ;* 1^re partie : *Histoire politique.* Dijon, librairie E. Rebourseau, 1925, in-8°, XL-600 p. (publication de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon).

2. Un petit détail personnel : du t. I^er du *Règne de Charles le Chauve*, M. l'abbé Chaume cite

Digitized by Google

L'ouvrage de M. Fazy sur le Bourbonnais jusqu'au milieu du XIII^e siècle[1] est aussi un ouvrage de longue haleine ; les résultats n'en sont pas négligeables. M. Fazy a beaucoup ajouté à nos connaissances touchant l'ancienne histoire des sires de Bourbon et la géographie historique de leur province ; il a dressé des documents qui la concernent un catalogue critique dont on ne pourra plus se passer ; mais il faut bien dire que, par la faute des circonstances dans lesquelles il a travaillé, loin des grandes bibliothèques, il n'a pas toujours pu amener son œuvre au point de perfection qu'on eût souhaité. Les grands répertoires modernes, tels ceux de Böhmer et Mühlbacher ou de Jaffé et Wattenbach, les éditions des *Monumenta Germaniae* (par exemple, celles des actes de Pépin le Bref et Charlemagne ou des vies de saints mérovingiens), des volumes de références, comme le *Catalogue des actes d'Henri I^er* de M. Soehnée ou les *Diplômes originaux des Mérovingiens* de MM. Lauer et Samaran, lui ont manqué ; et le malheur a voulu qu'à plus d'une reprise ses conclusions s'en ressentissent. Ainsi, des actes de Charles le Gros, reconnus faux, ont été utilisés comme s'ils étaient authentiques ; d'autres (par exemple, t. I, p. 36) ont été mal datés ; bien des rapprochements eussent pu être faits qui ont été omis ; trop de chroniques ou d'œuvres hagiographiques ont été lues dans des éditions où les textes sont altérés[2]. Peut-être aussi les manuscrits de la Bibliothèque nationale[3] et les documents d'archives, même ceux des archives de l'Allier, dont la garde est confiée à M. Fazy[4], réservent-ils encore des surprises. Enfin il est dommage qu'au cours de son exposé M. Fazy n'ait pas visé à une clarté plus grande : on se perd dans le dédale des discussions de détail, et la typographie, par surcroît, est si défectueuse, les fautes d'impression si nombreuses et le style même si imparfait qu'on risque parfois de se lasser. En quoi on aurait tort : car l'ouvrage apporte assez de faits nouveaux pour qu'on s'y arrête et le consulte avec soin.

Le nouveau livre du vétéran de la science historique danoise, M. Johannes Steenstrup, nous transporte en Normandie[5]. L'illustre auteur de *Norman-*

à plusieurs reprises, comme étant de M. Ferdinand Lot, des passages qui sont en réalité de son collaborateur. Au surplus, la confusion n'a rien de déplaisant pour ce dernier.

1. Max Fazy, *Les origines du Bourbonnais*. Moulins, imprimerie du « Progrès de l'Allier », 1924, 2 vol. in-8°, XX-683 et XLVI-243 p. — Le tome I^er porte le sous-titre : *Catalogue des actes concernant l'histoire du Bourbonnais jusqu'au milieu du XIII^e siècle, accompagné d'un régeste des documents narratifs ;* le tome II a comme sous-titre : *Histoire des sires de Bourbon jusqu'à la mort d'Archambaud VIII (1249) et de la formation territoriale du Bourbonnais.*

2. Notons que nous n'avons pu trouver la mention de Montluçon dans l'édition de la vie de saint Meneleus donnée par W. Levison au t. V des *Monumenta Germaniae historica, Scriptores rerum merovingicarum*, p. 135-157.

3. En particulier, les collections Du Chesne et Moreau. Dans celle-ci (t. LXXVI, fol. 35), je relève une copie figurée, d'après l'original, de l'acte catalogué par M. Fazy sous le n° 386.

4. L'original de l'acte catalogué par M. Fazy sous le n° 380 figurait naguère aux archives de l'Allier, liasse H 51.

5. Johannes Steenstrup, *Normandiets Historie under de syv første Hertuger (911-1066)*. Copenhague, 1925, in-4°, 319 p. (« Mémoires de l'Académie royale des sciences et des lettres de Danemark », 7^e série, section des lettres, t. V, n° 1) ; prix : 20 couronnes.

Digitized by Google

nerne ajoute encore à la reconnaissance que notre pays lui doit en reprenant par le menu l'histoire du duché normand depuis sa fondation en 911 jusqu'à la conquête de l'Angleterre en 1066. Son livre est écrit en danois ; mais, en attendant qu'une traduction en ait paru — ce qui ne tardera pas trop, souhaitons-le — il a pris soin d'en donner lui-même un sommaire en langue française (p. 292-310) : ce sommaire aidera les lecteurs peu habitués à sa langue natale à tirer parti de son immense labeur ; mais un livre de ce genre ne peut guère se résumer. Disons donc seulement que M. Steenstrup a tenté une réhabilitation en règle de l'*Histoire des ducs de Normandie* de Dudon de Saint-Quentin : sous les réserves qui s'imposent lorsqu'on a affaire à un récit qui procède de la tradition orale, l'œuvre, selon lui, doit être tenue pour véridique, même lorsqu'elle est en désaccord avec les affirmations d'un Flodoard, dont M. Steenstrup s'applique, en revanche, à restreindre beaucoup l'autorité. On trouvera aussi dans son volume des considérations à retenir sur l'histoire de l'organisation intérieure du duché, sur les mœurs des habitants, sur l'importance relative de l'élément danois dans les diverses régions de Normandie, etc. C'est assez dire que les historiens de chez nous auront beaucoup à apprendre dans ces pages si pleines et souvent si neuves, qui sont le fruit d'une longue expérience — heureusement pleine de promesses encore.

C'est également de l'histoire de Normandie que nous entretient un érudit anglais, M. Packard[1]. Les quelques pages qu'il a écrites sur l'organisation judiciaire du duché à la veille des conquêtes de Philippe Auguste ajoutent de précieux détails aux conclusions de MM. Haskins et Powicke[2]. Elles sont, nous l'espérons, le prélude d'un travail de plus large envergure. Quand il le publiera, M. Packard fera bien de revoir de plus près ce qui touche à la juridiction ducale sur les clercs accusés de crimes, car son interprétation des documents diffère sur ce point de façon inquiétante de celle qu'a adoptée M. Génestal dans le volume (p. 109-114) dont nous avons rendu compte plus haut (p. 210).

Avant de quitter la Normandie, mentionnons l'étude de Mlle Deck sur la petite ville d'Eu[3]. Comme celle de Salon en Provence, dont nous parlions précédemment[4], l'histoire d'Eu est celle d'une modeste agglomération mi-urbaine, mi-rurale, vouée à une vie généralement assez calme et effacée ; mais les ressemblances s'arrêtent là : Eu ne dépendait pas d'un seigneur ecclésiastique et a connu dès le milieu du XIIe siècle une véritable constitution communale. Sa charte, octroyée en 1151 par le duc de Normandie et

1. Sidney R. Packard, *The judicial organization of Normandy, 1189-1204.* Londres, Stevens, 1924, in-8°, 23 p. (extrait de la « Law Quarterly Review », octobre 1924).

2. Cf. *Rev. histor.*, t. CXVI (1914), p. 95, et t. CXXIX (1918), p. 96.

3. Suzanne Deck, *Une commune normande au moyen âge : la ville d'Eu, son histoire, ses institutions (1151-1475).* Paris, Champion, 1924, in-8°, XXIV-315 p. (fasc. 243 de la « Bibliothèque de l'École des hautes études ; sciences historiques et philologiques »).

4. Ci-dessus, p. 213.

Digitized by Google

inspirée de celle de Saint-Quentin, lui valut un régime d'autonomie relative, dont Mlle Deck examine avec attention le fonctionnement d'abord, puis le recul progressif devant les empiétements du pouvoir royal.

Pour la Bretagne, nous n'avons à signaler que des recherches touchant les origines ecclésiastiques de la province [1]. D'abord, une brève étude critique de Mme Fawtier-Jones [2] sur la plus ancienne vie de saint Corentin, avec une édition de ce document d'après une copie découverte par le regretté André Oheix [3]. La conclusion de Mme Fawtier est que, comme la plupart des textes hagiographiques bretons, celui-ci, composé au XIIIe siècle seulement, est sans valeur aucune pour l'historien.

Y a-t-il plus à tirer de la Vie de saint Samson de Dol? M. Fawtier le contestait en la déclarant fabriquée de toutes pièces à la fin du VIIIe ou au début du IXe siècle ; mais l'abbé Duine, dont la mort récente (5 décembre 1924) a été pour les médiévistes une perte irrémédiable, était d'un avis opposé et la datait obstinément du début du VIIe siècle, en faisant valoir à l'appui de cette thèse des raisons très fortes et sans doute décisives [4]. M. Thomas Taylor, qui en publie une traduction anglaise, se range à l'avis de l'abbé Duine, dont il résume l'argumentation sans y rien ajouter [5]. On peut même regretter qu'il ignore la dernière phase de la discussion engagée entre les deux

1. Nous recevons, au moment où nous corrigeons les épreuves de cet article, une petite *Histoire de la Bretagne avant le XIIIe siècle* par A. Chaboseau (Paris, Éditions de « la Bonne Idée », 1926, in-8°, 238 p. et 1 tableau généalogique ; prix : 20 fr.). Quoique dépourvu de références, l'ouvrage semble reposer sur une documentation sérieuse. Nous en parlerons dans notre prochain Bulletin.

2. André Oheix et Ethel C. Fawtier-Jones, *La « Vita » ancienne de saint Corentin*. Rennes, Plihon et Hommay, et Paris, Champion [1925], in-8°, 56 p. et 1 portrait d'A. Oheix (publication de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne).

3. Sur Oheix, tombé au champ d'honneur le 15 juillet 1915, voir *Rev. histor.*, t. CXXIX (1918), p. 99, n. 4.

4. Sur cette controverse, voir nos précédents Bulletins dans la *Rev. histor.*, t. CXVI (1914), p. 74 ; t. CXXIX (1918), p. 108 ; t. CXLIII (1923), p. 231. — Sur l'abbé François Duine, aumônier du lycée de Rennes, dont la noble et douloureuse vie (1870-1924) a été consacrée tout entière à la religion et à la science historique, on ne lira pas sans émotion le bel essai de biographie intellectuelle que M. Georges Dottin lui a consacré dans les *Annales de Bretagne*, année 1925, et à part, 17 p. in-8°. Sous son nom ou sous le voile de l'anonymat, l'abbé Duine a publié de nombreux ouvrages consacrés aux origines ecclésiastiques de sa chère Bretagne. Nous en avons signalé plusieurs dans les volumes de la Revue indiqués en tête de cette note. L'abbé Duine avait voué aussi un véritable culte à la mémoire de La Mennais et avait publié sur lui un grand nombre d'articles ou de livres. Les deux plus importants sont : *La Mennais, sa vie, ses idées, ses ouvrages d'après les sources imprimées et les documents inédits* (Paris, Garnier, 1922, in-8°), et *Essai de bibliographie de Félicité-Robert de La Mennais* (Paris, Garnier, 1922, in-8°). Il a laissé en manuscrit des notes d'une importance capitale sur l'Église contemporaine. Nous voulons espérer qu'elles seront publiées un jour : car elles furent la suprême pensée de l'historien à l'heure où sa vue, baissant de façon inquiétante, et sa santé de plus en plus chancelante vinrent l'avertir que l'instant était proche.

5. Thomas Taylor, *The life of St. Samson of Dol*. Londres, Society for promoting christian knowledge, 1925, in-12, XLII-82 p. et 1 pl. (de la collection « Translations of christian literature », 5e série : « Lives of the celtic saints », publ. par Eleanor Hull) ; prix : 5 sh.

Digitized by Google

principaux tenants des deux thèses adverses[1], celle qui amena M. Fawtier à publier en 1921 un article auquel M. Duine riposta en 1922.

Comme MM. Bourrilly et Robert Brun et comme Mlle Deck, M. Monier se consacre à l'histoire municipale[2]; mais il le fait en juriste, qu'intéresse avant tout l'évolution du droit et des institutions. Son champ d'études est la Flandre, c'est-à-dire une des provinces où les franchises urbaines se sont au moyen âge le plus librement épanouies. On s'est demandé si le régime municipal et, en particulier, le régime judiciaire que nous y trouvons en vigueur à partir des XIIe et XIIIe siècles n'y avait pas été importé du dehors par les colonies de marchands forains, auxquels M. Pirenne et ses disciples attribuent, on le sait, un rôle primordial dans la formation des villes mêmes. M. Monier le conteste. Il essaie de prouver qu'en fait les tribunaux urbains sont, dans cette contrée, issus directement des tribunaux carolingiens et que c'est le droit franc qui, sous des apparences nouvelles et adapté aux situations nouvelles, s'y est perpétué à travers les siècles. Nous n'oserions garantir que M. Monier ne « systématise » pas un peu plus qu'il ne siérait; mais la thèse nous semble juste au fond et mériterait d'être vérifiée dans d'autres régions. L'histoire des transformations du droit municipal est poussée par M. Monier jusqu'au début du XVIe siècle.

VI. Histoire littéraire. — La vaillante collection des *Classiques français du moyen âge* de M. Roques a atteint son cinquantième fascicule (les nos 37 et 38 restant encore, il est vrai, inoccupés), ce qui ne représente pas moins de quatorze petits volumes ou plaquettes depuis notre dernier Bulletin. Nous en avons déjà cité deux plus haut (p. 202) parmi les documents historiques; les autres présentent presque tous un vif intérêt pour l'histoire littéraire.

Deux d'entre eux sont réservés à des romans : l'un est *Énéas*[3], cette fameuse adaptation dans le goût médiéval de l'*Énéide*, que composa assez librement vers 1150 un poète dont M. Salverda de Grave ne publie encore que les six mille premiers vers — des vers, il est vrai, très courts et d'une langue simple et facile; l'autre est le tome II du *Perceval* de Gerbert de Montreuil publié par Mlle Williams[4], et que nous avons précédemment caractérisé[5] en rendant compte du tome Ier. Nous n'avons pas encore ici la fin de l'œuvre, pour laquelle un troisième volume sera nécessaire; mais la série déjà

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXLIII (1923), p. 231.

2. Raymond Monier, *Les institutions judiciaires des villes de Flandre, des origines à la rédaction des coutumes*. Lille, Valentin Bresle, 1924, in-8°, 261 p.; prix : 20 fr.

3. *Énéas, roman du XIIe siècle*, édité par J.-J. Salverda de Grave; t. Ier : vers 1-5998. Paris, Champion, 1925, in-16, XXXVI-183 p. (fasc. 44 des « Classiques français du moyen âge », publiés sous la direction de Mario Roques); prix : 12 fr.

4. Gerbert de Montreuil, *La continuation de Perceval*, éditée par Mary Williams; t. II : vers 7021-14078. Paris, Champion, 1925, in-16, 219 p. (même collection, fasc. 50); prix : 9 fr.

5. *Rev. histor.*, t. CXLIII, p. 238-239.

Digitized by Google

longue des prouesses de Perceval, « le preux, le sage, le loyal », reçoit dans les sept mille vers de ce tome II un appréciable supplément.

Trois fascicules nous apportent des chansons de troubadours. M. JEANROY réunit celles des principaux troubadours gascons des XII^e et XIII^e siècles [1], sans en établir d'ailleurs encore le texte critique ni s'essayer à les traduire, le but visé étant avant tout pédagogique. — M. LÅNGFORS publie et traduit fort élégamment les poésies d'amour de Guilhem de Cabestanh [2], en qui il incline à reconnaître un seigneur catalan tué à la bataille de Las Navas, en 1212. Ses poésies sont d'une rare banalité. M. Långfors y joint le texte des vieilles biographies provençales qui font du troubadour le héros malheureux du conte, lui-même banal, du « Cœur mangé » : le mari de sa maîtresse, Raimon de Château-Roussillon, le tue et fait servir son cœur rôti et poivré à l'épouse infidèle. — Les poésies de Jausbert de Puycibot recueillies par M. SHEPARD [3] nous reportent quelques années plus tard, entre 1210 et 1230. Ce sont, elles aussi, en majeure partie d'assez médiocres et monotones chansons d'amour, avec cependant, de-ci de-là, une note plus personnelle lorsque le poète donne libre cours à ses tristesses d'amant éconduit.

Le genre dramatique est représenté par plusieurs œuvres maîtresses, au premier rang desquelles il convient de citer cet étonnant *Jeu de saint Nicolas*, composé par Jean Bodel à Arras tout au début du XIII^e siècle (avant 1210) [4]. C'est, on le sait, le plus ancien spécimen connu de « miracle » en langue française ; et il est merveilleux déjà de vie et de verve. L'édition qu'on doit à M. JEANROY est excellente. — Un autre miracle, qu'édite avec une préface fort instructive M^lle Grace FRANK, celui de la Tentation de Théophile [5], dû à la plume élégante et souple du célèbre poète parisien Rutebeuf, est de la seconde moitié du XIII^e siècle. — Et c'est encore, comme pour le *Jeu de saint Nicolas*, à un trouvère artésien, Adam le Bossu, qu'on doit le célèbre *Jeu de Robin et Marion* [6], jolie petite comédie pastorale composée vers 1280. L'éditeur, le regretté Ernest LANGLOIS, l'avait fait suivre d'un petit « à-propos » dramatique intitulé le *Jeu du Pèlerin*, qui fut joué comme prologue lors des représentations de *Robin et Marion* données à Arras peu après la mort du poète.

1. *Jongleurs et troubadours gascons des XII^e et XIII^e siècles*, matériaux édités par Alfred JEANROY. Paris, Champion, 1923, in-16, VIII-80 p. (même collection, fasc. 39) ; prix : 3 fr. 50.

2. *Les chansons de Guilhem de Cabestanh*, éditées par Arthur LANGFORS. Paris, Champion, 1924, in-16, XVIII-97 p. (même collection, fasc. 42) ; prix : 7 fr.

3. *Les poésies de Jausbert de Puycibot, troubadour du XIII^e siècle*, éditées par William P. SHEPARD. Paris, Champion, 1924, in-16, XVIII-94 p. (même collection, fasc. 46) ; prix : 7 fr.

4. Jean Bodel, trouvère artésien du XIII^e siècle, *Le Jeu de saint Nicolas*, édité par Alfred JEANROY. Paris, Champion, 1925, in-16, XVI-93 p. (même collection, fasc. 48) ; prix : 5 fr.

5. Rutebeuf, *Le Miracle de Théophile, miracle du XIII^e siècle*, édité par Grace FRANK. Paris, Champion, 1925, in-16, XIV-41 p. (même collection, fasc. 49) ; prix : 3 fr. 55.

6. Adam le Bossu, trouvère artésien du XIII^e siècle, *Le Jeu de Robin et Marion, suivi du Jeu du Pèlerin*, édité par Ernest LANGLOIS. Paris, Champion, 1924, in-16, XII-95 p. (même collection, fasc. 36) ; prix : 6 fr.

Digitized by Google

Au fascicule 41, M. Roques publie à nouveau la jolie et délicate « chantefable » d'*Aucassin et Nicolette*[1], qui tient à la fois du récit et du drame et où prose et vers, chant et textes parlés, monologues et dialogues alternent de si curieuse façon. Une introduction développée et un index particulièrement copieux recommandent à l'attention du lecteur ce volume, qui est bien tel qu'on pouvait l'attendre du directeur de cette belle collection.

Nous aurons achevé cette revue des fascicules récents des *Classiques français du moyen âge* quand nous aurons signalé l'édition, avec fac-similé intégral et traduction, donnée par M. Antoine Thomas[2] de la chanson où un obscur poète languedocien ou provençal célébra, au milieu du XI^e^ siècle, le martyre et les miracles de sainte Foi d'Agen. — Deux autres volumes, la farce de *Pathelin* publiée par M. Holbrook[3] et un recueil de *Proverbes français antérieurs au XV^e^ siècle* de M. Morawski[4], sortent du cadre du présent Bulletin.

La nouvelle édition que M^me^ Cooper publie du *Pèlerinage de Charlemagne à Jérusalem*[5] n'est nouvelle qu'en apparence. En réalité, M^me^ Cooper s'est bornée à réimprimer telles quelles les transcriptions et les restitutions de Koschwitz en y ajoutant une traduction française, due à un collaborateur qu'elle ne nomme pas, et un glossaire (d'après le glossaire de Koschwitz) à l'usage des étudiants de la langue anglaise : car M^me^ Cooper est Américaine, et même Américaine « de couleur », nous confie l'éditeur dans un « prière d'insérer » joint au volume. La traduction semble bonne, en général; mais était-il donc nécessaire de reproduire l'édition Koschwitz avec une fidélité telle que notre vieux texte français restât partout affublé, jusque dans le « titre courant », du titre allemand *Karls Reise*, que l'éditeur germanique lui avait donné? En tête de la brochure, on a reproduit le célèbre por-

1. *Aucassin et Nicolette, chantefable du XIII^e^ siècle*, éditée par Mario Roques. Paris, Champion, 1925, in-16, xxxvi-99 p. et un fac-similé (même collection, fasc. 41) ; prix : 7 fr.

2. *La chanson de sainte Foi d'Agen, poème provençal du XI^e^ siècle*, édité d'après le manuscrit de Leide avec fac-similé, traduction, notes et glossaire par Antoine Thomas. Paris, Champion, 1925, in-16, xxxviii-88 p. (même collection, fasc. 45) ; prix : 10 fr. — Au moment où nous corrigeons les épreuves de cet article, nous parviennent les deux volumes d'une seconde édition critique avec fac-similé, traduction, notes, commentaire et glossaire par MM. P. Alfaric et E. Hoepffner, *La Chanson de sainte Foy* (Paris, les Belles-Lettres, 1926, 2 vol. in-8° de viii-376 p. et 11 pl. et vi-206 p. et 4 pl., formant les fascicules 32 et 33 des « Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg » ; prix : 60 fr.). Nous nous voyons contraints de renvoyer à notre prochain Bulletin le compte-rendu de cette belle et très importante publication.

3. *Maistre Pierre Pathelin, farce du XV^e^ siècle*, éditée par Richard T. Holbrook, Paris, Champion, 1924, in-16, x-132 p. (même collection, fasc. 35) ; prix : 8 fr.

4. *Proverbes français antérieurs au XV^e^ siècle*, édités par Joseph Morawski. Paris, Champion, 1925, in-16, xxiv-147 p. (même collection, fasc. 47) ; prix : 9 fr.

6. *Le pèlerinage de Charlemagne*, publié avec un glossaire par Anna J. Cooper ; introduction de l'abbé Félix Klein. Paris, A. Lahure, 1925, in-8°, xvi-101 p. et 1 pl. ; prix : 18 fr. ou 1 dollar 50

Digitized by Google

trait de Charlemagne par Albert Dürer. N'eût-on pu en trouver un autre s'harmonisant mieux avec le texte et la date de l'épopée?

On doit à M. STRECKER, outre une nouvelle édition, légèrement améliorée, de l'énigmatique épopée latine du *Waltharius*[1], dont l'étude reste capitale pour l'histoire des origines de nos chansons de geste, la publication du texte de trente-trois poésies composées, en latin elles aussi, dans la seconde moitié du XII^e^ siècle par Gautier de Lille ou de Châtillon[2] — l'auteur de cette insipide *Alexandréide* qui connut dans les écoles de son temps un si prodigieux succès. Il y a de tout dans le petit recueil que publie M. Strecker et qu'on ne pouvait lire jusqu'alors que dans une médiocre édition remontant à 1838 : hymnes, vers d'amour, satires, poésies de circonstance (sur le meurtre de Thomas Becket et sur le couronnement de Philippe Auguste). On n'y trouve rien de remarquable ; les fautes de goût y sont fréquentes ; les vers sentent le procédé ; mais pour l'historien de l'art littéraire de cette époque la lecture en est instructive. L'édition de M. Strecker témoigne d'une admirable conscience.

Les adaptations et traductions en français moderne des œuvres de notre littérature médiévale continuent à être en vogue, et, quand elles sont exécutées par des hommes compétents doublés de lettrés, il y a profit pour tout le monde. Deux nouveaux fascicules de la collection des *Poèmes et récits de la vieille France*, publiés sous la direction de M. Jeanroy, nous valent ainsi quelques-uns des épisodes les plus pittoresques — mais quelques-uns seulement — de la *Chanson de la croisade contre les Albigeois*, traduits avec élégance du provençal par M. AUDIAU[3], et une reconstitution sommaire de la *Légende de Guillaume Fièrebrace* tentée par M. JEANROY lui-même[4] à l'aide d'extraits logiquement enchaînés des huit épopées du cycle de Guillaume d'Orange. Le tout est d'une lecture très attachante, encore que le procédé suivi dans le second de ces volumes donne une idée un peu arbitraire, il faut en convenir, de la manière de nos vieux poètes.

La librairie Boivin a confié à M. Maurice Lalau la direction d'une *Collection médiévale* dont nous avons reçu deux volumes, dus l'un et l'autre à M. Louis BRANDIN[5]. L'un est une adaptation très libre de la *Berthe au grand*

1. *Ekkehards Waltharius herausgegeben von* Karl STRECKER ; 2^e^ éd. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1924, XXIV-95 p. ; prix : 3 mark.

2. *Die Gedichte Walters von Chatillon herausgegeben und erklärt*, par le même ; I : *Die Lieder der Hansdchrift 351 von St. Omer*. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1925, in-8°, XX-64 p. ; prix : 2 mark 40.

3. *La chanson de la croisade contre les Albigeois*, principaux épisodes traduits par Jean AUDIAU. Paris, E. de Boccard, 1924, in-16, XII-160 p. (fasc. 5 des « Poèmes et récits de la vieille France », publiés sous la direction de A. Jeanroy) ; prix : 5 fr.

4. *La geste de Guillaume Fièrebrace et de Rainouart au Tinel d'après les poèmes des XII^e^ et XIII^e^ siècles*, par A. JEANROY. Paris, E. de Boccard, 1924, in-16, XIV-156 p. (fasc. 6 de la même collection) ; prix : 5 fr. — Nous n'en avons reçu aucun fascicule depuis celui-ci.

5. Louis BRANDIN, *Berthe au grand pied, d'après deux romans en vers du XIII^e^ siècle*. Paris, Boivin [1924], in-16, 151 p. ; prix : 8 fr.

Digitized by Google

pied versifiée par Adenet le Roi à la fin du XIII^e^ siècle ; l'autre [1], une traduction abrégée et assez fortement retouchée de la *Chanson d'Aspremont*, qui est elle-même du XIII^e^ siècle ou de l'extrême fin du XII^e^. A ceux que rebuteraient le vieux langage et les longueurs des originaux on ne saurait recommander de guides meilleurs et plus charmants. M. BÉDIER a écrit pour la *Chanson d'Aspremont* une jolie et vivante préface.

D'Adenet le Roi, M. Jean MARCHAND restitue, de son côté, le fantastique roman des aventures de *Cléomadès* [2] en une version très abrégée, mais pimpante et délicieusement présentée, dans un décor de vieilles gravures sur bois. — M. TUFFRAU, autre « renouveleur » de talent, s'est attaqué à la belle et rude épopée de *Raoul de Cambrai* [3], dont il a su rendre avec art la sauvage grandeur. Il a beaucoup élagué de la frondaison touffue du poète ; il ne s'est pas interdit d'ajouter parfois ; mais il semble avoir assez fidèlement traduit l'esprit de l'œuvre primitive et doit en être félicité. — M. CHAUVEAU, enfin, a voulu procéder de même pour ce merveilleux *Roman de Renard* [4], dont une adaptation intégrale serait pourtant, croyons-nous, favorablement accueillie. Il n'a retenu que quelques épisodes, les plus célèbres. On se divertira à les lire : il les a fort bien contés ; mais la couleur du vieux texte, ce qui fait son intérêt pour l'historien de la société médiévale, a malheureusement quelque peu disparu.

Toutes ces aimables traductions sont un symptôme heureux de la curiosité qu'éveillent de nouveau aujourd'hui les grands siècles de notre moyen âge. Elles contribueront, nous n'en doutons pas, à en restituer une image plus fidèle, plus vivante, et serviront ainsi non seulement la cause de notre littérature, mais du même coup celle de notre histoire.

Louis HALPHEN.

1. Louis BRANDIN, *La chanson d'Aspremont, d'après un poème du XIII^e^ siècle ;* préface de Joseph Bédier. Paris, Boivin [1925], in-16, XVI-208 p. ; prix : 10 fr. — M. Brandin avait publié antérieurement le texte original du poème dans la collection des « Classiques français du moyen âge » de M. Roques. Cf. *Rev. histor.*, t. CXLIII (1923), p. 237-238.

2. *Cléomadès, roman d'aventures du XIII^e^ siècle renouvelé d'Adenet le Roi* par Jean MARCHAND. Paris, Émile-Paul, 1925, in-16, XVI-201 p.

3. *Raoul de Cambrai, chanson de geste du XIII^e^ siècle*, renouvelée par Paul TUFFRAU. Paris, L'artisan du livre, 1924, in-16, 220 p. ; prix : 10 fr. — Nous n'avons pas reçu divers autres « renouvellements » tentés par M. Tuffrau ces dernières années.

4. *Le Roman de Renard*, version moderne par Léopold CHAUVEAU. Paris, Payot, 1924, in-16, 316 p. ; prix : 15 fr.

Digitized by Google

Fin du moyen age

(1328-1498)

La papauté d'Avignon et l'Église de France. — La publication des lettres des papes d'Avignon se poursuit lentement, de divers côtés, sans que les efforts soient suffisamment coordonnés. M. l'abbé Mollat continue à analyser les *Lettres communes de Jean XXII*, qui intéressent surtout l'administration ecclésiastique[1]. M. Eugène Déprez avait donné en 1901 le premier fascicule des *Lettres closes, patentes et curiales de Clément VI;* le second, qui intéresse les années 1344-1345, vient de paraître[2]. Beaucoup de ces lettres sont adressées à des souverains et éclairent la politique générale. Un certain nombre ont été publiées presque en même temps par l'*Institut historique belge de Rome*. En effet, une édition des *Lettres de Clément VI* intéressant la Belgique avait été confiée avant la guerre à M. Ph. van Isacker. Celui-ci a abandonné l'érudition pour la politique et n'a pu mettre la dernière main à sa publication. Dom Ursmer Berlière édite le premier volume, qu'il a accompagné d'une table des noms de lieux et de personnes et d'un erratum[3]. La table paraît bien faite, mais l'erratum n'épuise pas les nombreuses fautes d'impression dues au concours de circonstances signalé par dom Berlière. Pour les lettres publiées à la fois dans les deux collections, il faudra se reporter à l'édition de M. Déprez.

On trouvera un petit supplément au recueil, d'ailleurs fort incomplet, du Père Denifle, sur la *Désolation des églises de France pendant la guerre de Cent ans*, dans le *Cartulaire des Cordeliers de Pontoise* (1252-1588)[4]. C'est un recueil factice, composé par M. Lucien Pahin, de chartes puisées aux archives départementales de Seine-et-Oise, soit dans les originaux de la série H, soit dans un cartulaire de 1543. Certaines de ces pièces ont trait à la reconstitution du couvent des Cordeliers, « complètement détruit et anéanti, est-il dit dans une charte de 1358, pour éviter un péril à la ville en temps de guerre ». Signalons aussi des lettres du cardinal Georges d'Amboise, relatives à la difficile expulsion des religieux qui, en raison de leur vie « deshonnête et incorrigible », devaient céder la place à des réformés (1501).

1. T. VIII, fasc. 20, p. 193-402, gr. in-4° (année 1329). Bibl. des Écoles fr. d'Athènes et de Rome. Paris, de Boccard, 1924 ; prix : 45 fr.

2. T. I, fasc. 2, col. 1-552, gr. in-4°. Bibl. des Écoles fr. d'Athènes et de Rome. Paris, de Boccard, 1925 ; prix : 84 fr.

3. *Analecta Vaticano-Belgica. Documents relatifs aux anciens diocèses de Cambrai, Liége, Thérouanne et Tournai;* vol. VI : *Lettres de Clément VI.* T. I (1342-1346). *Textes et analyses.* Rome, Inst. hist. belge ; Bruxelles, Imbreghts ; Paris, Champion, 1924, VIII et 863 p. ; prix : 30 fr.

4. Suivi d'un *Catalogue sigillographique* dû à feu Alb. Thiébault-Sisson. Pontoise, Soc. histor. du Vexin, 1924, X-145 p., in-4°.

Digitized by Google

La guerre de Cent ans et ses conséquences. — Les relations de la Flandre avec l'Angleterre et la France sous le règne du comte Louis de Male, longtemps présentées sous un jour faux, ont été définies avec justesse par M. Pirenne. Louis de Male ne fut pas un prince chevaleresque, sacrifiant les intérêts de son peuple à sa fidélité de vassal envers le roi de France ; ce fut un politique d'esprit pratique et de conduite ambiguë. D'importants documents, récemment mis au jour et étudiés par MM. Fawtier, B. Wilkinson et Paul Thomas, précisent son attitude. Ce sont d'abord des lettres patentes du 13 mars 1347, par lesquelles Édouard III accorde sa fille Isabelle en mariage à Louis de Male, en des conditions qui prouvent quel prix il attachait à l'alliance flamande[1]. Louis de Male se déroba et trouva moyen de rester à peu près neutre entre les belligérants. Mais il prétendit faire payer au roi de France sa demi-fidélité et l'accabla de réclamations ; le Conseil du roi se montra fort avisé, céda sur les points secondaires et tint le comte en bride. M. Paul Thomas a retrouvé aux archives du Nord une de ces requêtes (qu'il date de 1352), avec les réponses du Conseil du roi[2]. Ce texte n'est pas moins précieux pour l'histoire du Conseil, fort mal connue, que pour celle des relations franco-flamandes pendant la guerre de Cent ans.

Les princes de la maison de Chalon, issus de la maison capétienne de Bourgogne, étaient, comme les comtes de Flandre, possessionnés à la fois en terre française et en terre impériale, et avaient une politique ondoyante et équivoque. Le personnage le plus représentatif de cette grande famille fut Louis de Chalon (1390-1463). Il soutint pendant longtemps le parti armagnac, fut même lieutenant général en Languedoc au nom du parti bourguignon en 1418-1419, et il essaya de profiter de la faiblesse de Charles VII pour mettre la main sur le Dauphiné. Il fit, avant Philippe le Bon, la paix avec le roi de France (1432). Il n'était célèbre jusqu'ici dans l'histoire que pour avoir été battu à plate couture à Anthon par Rodrigue de Villandrando, le fameux chef de routiers aux gages de Charles VII. M. Barbey, grâce à des recherches d'archives patientes et fructueuses en France, en Suisse et en Autriche, nous apporte une Biographie de Louis de Chalon qui donne à cette figure princière du xv[e] siècle un relief tout nouveau[3]. Son livre, muni d'importantes pièces justificatives,

1. B. Wilkinson, *A letter to Louis de Male count of Flanders*. Manchester, University Press, 1925, 11 p. avec fac-similé ; prix : 1 sh. (extrait du *Bulletin of the John Rylands Library*). — Le document a été édité dans le même *Bulletin* en 1924 par M. Fawtier. M. Wilkinson l'étudie au point de vue historique et diplomatique.

2. *Réponse du Conseil du roi Jean le Bon à une requête du comte de Flandre Louis de Male.* Lille, Tallandier, 1925, 11 p. (extrait de la *Revue du Nord*). — Cf. H. Pirenne, *Hist. de Belgique*, t. II, p. 121 et suiv., 172 et suiv.

3. Frédéric Barbey, *Louis de Chalon, prince d'Orange, seigneur d'Orbe, Échallens, Grandson (1390-1463)*. Lausanne, Payot, 1926, 396 p., illustrations et tableau généalogique ; prix : 10 fr. suisses (*Mém. et docum. publiés par la Soc. d'hist. de la Suisse romande*, 2[e] série, t. XIII). M. Barbey est un ancien élève de l'École des chartes au titre étranger et est actuellement ministre de Suisse en Belgique.

Digitized by Google

est un des meilleurs que nous ayons à signaler dans le présent Bulletin, trop maigre à notre gré. Il a été édité par la *Société d'histoire de la Suisse romande* avec un luxe qui éclipse sans peine les modestes publications de notre librairie française. Louis de Chalon nous apparaît maintenant comme un ambitieux tenace, mais prudent et capable de renoncer à temps aux entreprises dangereuses. Dans sa jeunesse, il put se croire appelé à dominer l'ancien royaume d'Arles et à se dresser devant le puissant duc de Bourgogne, d'égal à égal, en qualité de vicaire impérial. Pendant la seconde partie de sa vie il mena une existence calme et se contenta d'administrer exactement ses vastes domaines, de bâtir et de thésauriser. Il fut un des rares princes qui poussèrent l'économie jusqu'à la manie et l'avarice, en un temps où la richesse mobilière et même les terres passaient à la bourgeoisie.

M. Jean RÉGNÉ, dans une brochure qui vient compléter sa précieuse *Histoire du Vivarais*, étudie *La vie économique et les classes sociales en Vivarais au lendemain de la guerre de Cent ans*[1], d'après les archives de l'Ardèche et notamment les « Registres d'estimes » de 1464. Il décrit les modes de possession du sol, les cultures, les marchés, les petits centres urbains du pays, l'abandon du village fortifié et la descente dans la plaine, les changements sociaux. Malgré les apparences, le servage a probablement disparu. La classe moyenne s'enrichit rapidement ; les notaires, en particulier, deviennent d'importants personnages. En revanche, la noblesse est affaiblie et appauvrie. Tenue à l'écart des professions lucratives (sauf la verrerie), ruinée par les expéditions militaires, elle s'endette, promet des rentes annuelles, sur ses biens-fonds, aux marchands et aux notaires qui lui prêtent de l'argent, et au bout d'un certain temps les terres tombent aux mains des créanciers. — Ce sont des conclusions analogues qu'on peut tirer d'un important document publié par M. Louis ROYER, *Le mobilier des châteaux dauphinois en 1400*[2], d'après un inventaire des biens de la maison de Sassenage dressé après la mort de François II de Sassenage. On ne trouve dans ce texte aucune mention de tapisserie, de beaux meubles, de vaisselle précieuse. Il est probable que ce puissant baron, qui ne paraît pas s'être beaucoup occupé de sa femme et de ses filles, dut aliéner tout ce qu'il put vendre pour soutenir son train de vie de croisé en Prusse orientale et ensuite de gouverneur d'Asti.

Le plus fameux de ces barons prodigues du XV^e^ siècle, réduits aux expé-

1. Aubenas, impr. Habauzit, 1926, 28 p.

2. Grenoble, impr. Allier, 1925, 41 p. (extrait du *Bull. de la Soc. dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie*, t. XXIII). Où est le document que M. Royer imprime? Sans doute à la bibliothèque de Grenoble, dont il est le conservateur ; il ne le dit pas. — Le même érudit vient de publier dans les *Annales de l'Université de Grenoble*, 1926, 1^er^ trimestre, de très intéressants *Documents inédits sur l'ancienne Université et sur les Écoles de Grenoble et de son diocèse au XV^e^ siècle.*

Digitized by Google

dients par leur faste extravagant, est Gilles de Raiz. Les causes financières et économiques, si l'on peut parler ainsi, de ses folies et de ses crimes, ont été récemment l'objet d'une mise au point définitive. La biographie de Gilles de Raiz par M. Émile GABORY [1] est la plus satisfaisante qu'on ait publiée jusqu'ici. C'est dommage qu'elle ne soit pas écrite avec plus de simplicité. Parce qu'on destine un livre au grand public, ce n'est pas une raison pour viser constamment à l'effet. Laissons aux journalistes et aux romanciers d'aujourd'hui, qui massacrent la langue française, le privilège de l'enflure, de l'obscurité et des termes impropres. La meilleure partie du livre de M. Gabory, ce sont les premiers chapitres, où il nous montre comment Gilles de Raiz s'est ruiné et a été amené, par l'espoir de fabriquer de l'or, à des pratiques de sorcellerie. Sur les crimes mêmes de ce maniaque, M. Gabory a accepté, et avec raison, les données fournies par les témoins et le coupable lui-même. Mais il aurait pu renouveler le sujet en étudiant les figures des comparses. Un jeune homme crédule, assez niais, de caractère faible et vaniteux, comme Gilles de Raiz, était la proie indiquée pour des sacripants, et l'on sait qu'ils pullulaient alors en France. Et, en effet, il s'entoura de filous et de nécromanciens, qui ne se contentèrent pas de grotesques mystifications et l'induisirent à des cruautés épouvantables. Comment l'Italien Francesco Prelati, qui paraît avoir été le plus coupable de tous, échappa-t-il à la peine capitale? Il aurait valu la peine de se le demander et de raconter les aventures ultérieures de cet audacieux personnage [2]. Elles démontrent très nettement que Gilles de Raiz fut le lamentable jouet d'un ruffian, et que Francesco Prelati ne fut jamais dupe de ses propres appels au diable : il était de la grande armée des charlatans qui exploitent la bêtise humaine.

JEANNE D'ARC. — Le précieux manuscrit n° 205 de la bibliothèque de Berne, écrit en partie par un contemporain de Jeanne d'Arc, le procureur du bailliage de Sens, contient plusieurs pièces relatives à la Pucelle, pièces d'ailleurs connues, mais jusqu'ici plus ou moins bien publiées. MM. Charles DE ROCHE et Gustave WISSLER nous en donnent une édition savante [3] : on devra s'y reporter désormais pour citer le « très bel ditié » de

1. Émile GABORY, *La vie et la mort de Gilles de Raiz, dit à tort Barbebleue.* Paris, Perrin, in-16, 243 p.; prix : 8 fr. 50 (*Collection des énigmes et drames judiciaires d'autrefois*). Je regrette de n'avoir pu trouver à la Bibliothèque nationale le *Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Bretagne* de l'année 1924, où est imprimé un mémoire de M. A. Bourdeaut, dont M. Gabory dit le plus grand bien, sur *Chantocé, Gilles de Raiz et les ducs de Bretagne.*

2. M. Gabory en dit quelques mots p. 171-172. On les trouvera rapportées tout au long dans le *Recueil des documents concernant le Poitou*, de Paul Guérin, imprimé au tome XXIX des *Archives historiques du Poitou*, 1898. J'ai montré jadis que François de Montcatin, auquel se rapportent les pièces éditées ou analysées par Paul Guérin, doit être identifié avec Francesco Prelati, originaire de Montecatini, en Toscane.

3. *Documents relatifs à Jeanne d'Arc et à son époque.* Aarau, Sauerlaender, 1926, 48 p., fac-similé (tirage à part de la *Festschrift Louis Gauchat*).

Digitized by Google

Christine de Pisan, les conclusions de l'examen subi par Jeanne à Poitiers, la fameuse lettre de la Pucelle aux Anglais et quelques autres documents d'importance moindre. — Dans un petit livre, bien illustré de plans anciens et de photographies d'armes du XVe siècle[1], M. l'abbé COUGET a réuni un mémoire sur les causes de l'échec de Jeanne d'Arc devant Paris et des articles concernant des sujets avoisinants, tels que les sentiments de la population parisienne à l'égard de la Pucelle. Sans modifier de façon notable les conclusions acquises, ces études fragmentaires se liront avec intérêt.

Avec les deux volumes consacrés à la Pucelle par un de ses admirateurs américains, M. Albert Bigelow PAINE[2], nous sortons du domaine de l'érudition. L'auteur a consciencieusement étudié les documents édités par Quicherat et M. Pierre Champion, s'est servi parfois de quelques mémoires d'histoire locale, mais il a ignoré l'énorme bibliographie du sujet. Il nous dit tranquillement que les pages de Jean Chartier, de Monstrelet, de Jean de Wavrin, de Jean Lefèvre de Saint-Remi, de Clément de Fauquemberge, de Chastellain, du Bourgeois de Paris, etc..., relatives à la Pucelle, se trouvent dans Quicherat, et que, « à sa connaissance », ces chroniques n'ont pas été éditées ailleurs. L'existence d'une Société de l'Histoire de France et de ses publications paraît, notamment, lui avoir échappé. Néanmoins, l'œuvre de M. A. Bigelow-Paine n'est pas sans valeur. Comme beaucoup de livres américains, celui-ci donne une impression de sincérité, de fraîcheur. Pendant quatre années, l'auteur a travaillé en France, a parcouru en pèlerin les lieux où a vécu Jeanne, les routes où elle a passé. Il a reproduit pour ses lecteurs tous les témoignages directs et donné une traduction intégrale de toutes les paroles qu'on attribue à la Pucelle. C'est une biographie sans prétention, retrempée aux sources mêmes.

Les littérateurs, depuis quelque temps, essaient de prouver que Jeanne d'Arc leur appartient et qu'ils sont seuls assez intelligents pour parler d'elle. Ce coup de grosse caisse réussit assez souvent. Ainsi M. Joseph DELTEIL, jeune littérateur non dénué de talent, mais un peu farceur, déclare qu'il croit « être aujourd'hui le seul homme capable de comprendre cette enfant[3] ». Il dédie son livre « aux enfants, aux vierges, aux anges ». Voilà des anges qui feront une bien mauvaise lecture. Les gestes indiscrets de Charles VII et la curiosité des « voyeurs » qui viennent assister au supplice de Jeanne les suffoqueront sans doute. Tout cela est gênant et d'un goût détestable, n'en déplaise au jury de dames qui a couronné ce livre. La seule belle œuvre littéraire que la splendide histoire de la Pucelle ait inspirée reste le drame de l'Irlandais Bernard SHAW[4]. Shaw croit, lui aussi, avoir inventé la vraie

1. *Jeanne d'Arc devant Paris.* Paris, édit. Spes [1925], in-16, 183 p. ; prix : 9 fr.

2. *Joan of Arc, Maid of France.* New-York, Macmillan, 1925, 2 vol., 367-379 p., illustrations.

3. *Jeanne d'Arc.* Paris, Grasset, 1925, in-16, 263 p. ; prix : 9 fr. (édition des « Cahiers verts ») et 7 fr. 50 (édition ordinaire).

4. *Sainte Jeanne, chronique en six scènes et un épilogue, avec une préface de l'auteur* ; trad. A. et H. Hamon. Paris, Calmann-Lévy, 1925, in-16, CVII-239 p. ; prix : 7 fr. 50.

Digitized by Google

Jeanne d'Arc et ne paraît pas se rendre compte qu'il profite de vieilles trouvailles (notamment de celles du pénétrant Quicherat) ou qu'il les refait ; s'il avait consenti aux lectures nécessaires, il aurait tracé de Cauchon un autre portrait, plus complexe et moins indulgent. Mais, tout compte fait, sa *Sainte Jeanne* est un drame extrêmement remarquable, et les historiens auront plaisir et même profit à lire la longue préface, pétillante d'intelligence, qu'il a écrite pour l'édition française.

Faudra-t-il maintenant classer la *Jeanne d'Arc* de Michelet parmi les œuvres littéraires que la Pucelle a inspirées, plutôt que parmi les études historiques? La critique acérée que M. Gustave RUDLER vient de faire de *Michelet, historien de Jeanne d'Arc*[1], la placera tout au moins à mi-chemin, en une situation un peu équivoque. Même aux yeux des spécialistes, tels que Quicherat, l'histoire de Jeanne d'Arc passait pour un morceau de choix, un chapitre que Michelet avait préparé avec soin et amour, en étudiant le Procès de condamnation et le Procès de réhabilitation, auxquels il se réfère constamment. C'est donc, pour la réputation de Michelet historien, un point très sensible que touche le bistouri de M. Rudler. Si sa Jeanne d'Arc n'est qu'une œuvre de seconde main, les critiques, sévères actuellement pour la littérature romantique, y verront une preuve de plus qu'elle travaillait sur un fonds assez pauvre, même quand elle prenait des allures d'érudite ; mais surtout le discrédit où l'*Histoire de France* est tombée de nos jours auprès des médiévistes s'en trouvera justifié avec une précision éclatante. Or, la démonstration de M. Rudler est d'une minutie qui laisse peu de place à l'objection. Michelet, à l'époque où il a publié sa Jeanne d'Arc, était archiviste aux Archives nationales. Il paraît, nous dit M. Rudler, avoir commencé sa préparation en lisant les deux Procès. Mais il ne s'est pas reporté aux exemplaires originaux, qu'il aurait consultés facilement à la Bibliothèque royale et à la bibliothèque de la Chambre. Il s'est servi de la mauvaise traduction du Procès de condamnation donnée par Buchon en 1827 et de copies modernes des Procès qu'il avait sous la main aux Archives. Obligé à aller vite, il n'a pris que très peu de notes. Ces notes, M. Rudler les a retrouvées au musée Carnavalet et les a éditées : elles tiennent en quinze petites pages. En somme, Michelet a appuyé tout son récit sur les *Notices* des Procès, que L'Averdy avait publiées en 1790 dans les *Notices et Extraits des manuscrits*, et principalement sur l'*Histoire de Jeanne d'Arc*, d'ailleurs excellente, de Lebrun de Charmettes (1817). Il a reculé devant l'énorme travail qu'auraient exigé un dépouillement personnel et une comparaison critique des dépositions. M. Rudler dit très bien : « Il n'a pas voulu s'enterrer dix ans dans l'histoire de Jeanne... Ce qu'il a voulu faire, il l'a fait... Il a composé une légende pathétique et dramatique, patriotique et religieuse, une épopée, une œuvre de philosophie et d'art. »

C'est bien cela. M. Rudler n'avait pas besoin de chercher d'autres motifs : il s'égare lorsqu'il recourt à une explication de milieu. « Michelet », dit-il,

1. T. I : *La méthode*. Paris, Presses universitaires de France, 1925, 228 p.

Digitized by Google

(p. 3), « n'avait pas appris le métier ; on ne l'enseignait nulle part en son temps. » Erreur : l'École des chartes avait été fondée en 1821, alors que Michelet avait vingt-trois ans, et parmi les premiers élèves qu'elle forma on compte ses contemporains Benjamin Guérard, Lacabane, Burnouf ; fermée pendant les dernières années de la Restauration, elle fut reconstituée en 1830 et elle était déjà en pleine prospérité scientifique lorsque Michelet composa sa Jeanne d'Arc. La vérité, c'est qu'il s'était donné à lui-même, par tendance naturelle, une culture de métaphysicien et de littérateur. La lecture de Vico détermina sa vocation d'historien, mais dans un sens philosophique et synthétique. Certes, il a aimé les trouvailles de l'archiviste, et l'on possède aux Archives nationales quantité de notes écrites de sa main. Mais il travaillait un peu au hasard, et toujours trop vite : tourmenté par son désir d'achever le monument audacieusement entrepris, il dut bâcler sa préparation. Un savant, chargé de trier les papiers que M^me^ Michelet a légués au musée Carnavalet, m'a dit que Michelet faisait copier des pages entières de chroniques, puisées dans n'importe quelle édition ; là-dessus, son imagination se donnait cours, le passé « ressuscitait » et peu importaient quelques fausses couleurs.

Le livre de M. Rudler a une portée générale. M. Rudler émet l'espoir que d'autres parties de l'œuvre de Michelet sortiront indemnes de l'épreuve. C'est extrêmement peu probable. La meilleure partie de l'*Histoire de France* est la première, et dans celle-ci les chapitres sur Jeanne d'Arc et sur Louis XI sont les plus célèbres. Or, Michelet nous indique lui-même quel est le fondement de son Histoire de Louis XI : ce sont les papiers de l'oratorien Legrand, conservés à la Bibliothèque royale, et qui comprennent des copies de pièces relatives à Louis XI et une histoire du règne ; il reconnaît avoir envers Legrand une dette difficile à payer. Il a lu Commynes, Chastellain, quelques autres chroniqueurs, utilisé çà et là des documents qu'on lui avait signalés, mais il n'a même pas dépouillé attentivement les cinq volumes des *Ordonnances* consacrés au règne de Louis XI et publiés de 1811 à 1835. Encore une fois, on s'explique cette hâte. Mais pourquoi essaie-t-il de nous en imposer? « J'ai donné à l'histoire la base la plus large qu'elle ait eue », écrit-il dans une lettre de 1841-1842 que publie M. Rudler. Cette phrase fera sourire ceux qui connaissent les travaux de nos grands érudits du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. Ce « bluff » des romantiques est agaçant. Les prétentions de Victor Hugo, qui puise sa science dans le *Dictionnaire* de Moreri et les élucubrations de Jubinal, sont encore plus excusables, car on ne s'avisera point de les prendre au sérieux. Qu'au moins l'on n'aille pas nous dire, comme l'auteur d'un récent compte-rendu du livre de M. Rudler, qu'après tout la vraie Jeanne d'Arc ce sera toujours celle de Michelet. La vraie Jeanne d'Arc, c'est celle que d'année en année, patiemment, l'érudition exhume.

Le théâtre a la fin du moyen age. — M. Gustave Cohen vient de faire une découverte capitale pour l'histoire du théâtre à la fin du moyen âge. Il a

Digitized by Google

retrouvé à la bibliothèque et aux archives de Mons, et publié avec un appareil critique complet, l'*Abrégé*, ou « Livre de conduite du régisseur », et le compte des dépenses, rédigés à l'occasion d'une représentation du Mystère de la Passion à Mons en 1501 [1]. On puisera dans ces deux précieux documents les informations les plus précises sur l'arrangement du théâtre, les décors, les costumes, les accessoires, les trucs, la musique, le règlement des mouvements, la diction, la condition des acteurs, le prix des places, les recettes, etc... Dans une introduction bien classée, M. Cohen ordonne et met en œuvre les principaux de ces renseignements, qui renouvellent l'histoire de la mise en scène avant l'époque classique. — C'est à un public plus pressé et moins difficile que s'adresse M. G. Gassies des Brulies dans son *Anthologie du théâtre français au moyen âge* [2]. Il a déjà publié, on le sait, d'agréables adaptations de nos anciennes farces. Faguet louait son « vers leste et franc, vif et direct, qui convient admirablement à ces reconstitutions ». M. Gassies donne dans le présent volume le texte traduit et arrangé (souvent fort librement) de dix-sept jeux, farces et monologues des XIII^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles. Les introductions, où il nous fait part de ses recherches, auraient pu avec avantage être soumises à des érudits compétents. L'auteur nous parle longuement d'Adam de le Hale sans avoir pris connaissance de l'ouvrage qui fait autorité sur la question, la thèse de M. Henry Guy (1898). Il ne connaît pas les travaux de M. Holbrook sur Pathelin et, parmi les auteurs supposés, il ne cite pas le seul auquel on puisse attribuer vraisemblablement ce chef-d'œuvre, Guillaume Alexis [3].

Ch. Petit-Dutaillis.

HISTOIRE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

(1920–1925 [4])

I. Instruments de travail : bibliographies, publications de documents. — Il existe fort peu de bibliographies consacrées spécialement à l'histoire économique. Aussi accueillera-t-on avec d'autant plus d'empresse-

1. *Le livre de conduite du régisseur et le compte des dépenses pour le Mystère de la Passion joué à Mons en 1501.* Strasbourg et Paris, Istra, 1925, CXXVIII-728 p. (publication de la Faculté des lettres de Strasbourg) ; prix : 90 fr.

2. Paris, Delagrave, 1925, petit in-16, 456 p.

3. Cette identification est due à M. L. Cons, professeur à l'Université Princeton, qui prépare une thèse sur Pathelin. La découverte de M. Cons a été signalée à plusieurs reprises.

4. Le présent Bulletin, portant sur une période de cinq années, eût été bien maigre si l'on avait été obligé de passer sous silence de nombreux ouvrages déjà mentionnés par nos différents collaborateurs. On nous pardonnera donc des répétitions qui ne se renouvelleront plus. [*Note de la Rédaction.*]

Digitized by Google

ment le monumental travail de M. Camille Bloch [1], qui ne porte pas seulement sur les quatre années de la guerre mondiale, mais qui, notant tout ce qui a paru jusqu'à la fin de 1921, est un instrument de travail incomparable pour l'histoire économique et sociale de la France contemporaine. On regrette l'absence d'un index des noms de lieux. — M. Ernest Perrot rend aussi un grand service à nos études en publiant, chaque année, comme supplément à la *Revue d'histoire du droit français et étranger*, un Bulletin bibliographique d'histoire économique et juridique, où l'on trouve des indications précieuses, notamment en ce qui concerne les travaux parus à l'étranger.

Depuis la Grande Guerre, les publications de documents relatifs à l'histoire économique n'ont pas été très nombreuses. Cependant, la Collection des documents économiques de la Révolution s'est enrichie de quelques volumes, parmi lesquels nous citerons la publication de M. Pierre Caron [2], précieuse pour l'histoire générale des subsistances et du commerce, celle de A. Defresne et F. Évrard [3], qui offre un très grand intérêt pour l'histoire économique de la région parisienne pendant la Révolution ; une bonne introduction met en valeur toutes ces richesses documentaires. L'effort de la Commission porte, d'ailleurs, surtout sur la publication des cahiers de paroisses, comme en témoignent les volumes de MM. P. Boissonnade et L. Cathelineau [4] et de M. Gaston Balencie [5]. M. Henri Martin nous a donné récemment un excellent recueil sur la vente des biens nationaux dans le district de Saint-Gaudens [6].

On sait quelle mine inépuisable de données précieuses fournissent les archives notariales ; aussi appréciera-t-on une publication comme celle que le Dr V. Leblond vient de consacrer au Beauvaisis du xvie siècle [7]. On y trouvera une grande variété de documents : actes de foi et hommages, aveux et

1. Camille Bloch, *Bibliographie méthodique de l'histoire économique et sociale de la France pendant la guerre mondiale*. Paris, Presses universitaires, 1926, 1 vol. gr. in-8°, xxxvi-919 p. ; prix : 100 fr. (publ. de la Dotation Carnegie).

2. Pierre Caron, *La commission des subsistances de l'an II : procès-verbaux et actes*. Paris, E. Leroux, 1924-1925, in-8°, lxiii-881 p.

3. A. Defresne et F. Évrard, *Les subsistances dans le district de Versailles de 1788 à l'an V*. Paris, Leroux, 1921-1922, 2 vol. in-8°.

4. P. Boissonnade et L. Cathelineau, *Cahiers de la sénéchaussée de Civray*. Niort, 1925, 1 vol. in-8°, xlviii-399 p. ; prix : 15 fr. (avec une bonne introduction sur l'état économique de la région).

5. Gaston Balencie, *Cahiers de la sénéchaussée de Bigorre*. Tarbes, 1925-1926, 1 vol. in-8°, 648 p. ; prix : 15 fr.

6. Henri Martin, *Documents relatifs à la vente des biens nationaux dans le district de Saint-Gaudens*. Paris, Leroux, 1925, 1 vol. in-8°, xxx-616 p. ; prix : 15 fr.

7. Dr V. Leblond, *Documents relatifs à l'histoire économique de Beauvais et du Beauvaisis au XVIe siècle, extraits des minutes notariales ;* t. I : *1537-1550*. Paris, Champion, 1925, 1 vol. in-8°, xxi-370 p. ; prix : 20 fr. (publ. de la Soc. académique de l'Oise, t. X.) — Rappelons que M. G. Schelle a achevé son édition des *Œuvres de Turgot* (Paris, Félix Alcan, 5 vol. in-8°), si précieuse pour l'histoire économique du xviiie siècle.

Digitized by Google

dénombrements de fiefs, baux de fermes et de locations, ventes, inventaires après décès, testaments, contrats de mariage, contrats d'apprentissage, etc. L'index permettra aux travailleurs d'en tirer bon parti. Malheureusement, nous ne possédons encore en France rien de comparable à la publication que M. R. H. TAWNEY et Miss Eileen POWER ont consacrée à l'histoire économique de l'Angleterre des Tudors[1].

II. HISTOIRE ÉCONOMIQUE GÉNÉRALE. — D'ouvrages portant sur l'histoire économique de toute l'Europe, on ne peut citer que ceux qui ont paru dans la collection de l'Histoire universelle du travail, chez F. Alcan. Citons en particulier G. RENARD et WEULERSSE, sur l'Europe moderne[2], et P. BOISSONNADE, sur l'Europe du moyen âge[3]. On trouvera dans l'un et l'autre de ces ouvrages de précieux renseignements, mais ils traitent de périodes si larges que les spécialistes n'y trouvent pas toujours leur compte ; on eût désiré notamment des bibliographies moins sommaires, et l'on pourrait reprocher aussi aux auteurs de n'avoir pas suffisamment mis en pratique la méthode comparative.

C'est une entreprise moins malaisée, bien qu'une tâche assez lourde encore, d'écrire l'histoire économique d'un seul pays. En ce qui concerne la Russie, je ne puis que rappeler l'ouvrage dont M. J. KULISCHER nous a donné le premier volume[4]. Celui de Charlotte M. WATERS[5] n'a pas la même envergure, mais c'est une description d'ensemble précise, fondée sur la connaissance des meilleurs ouvrages, avec deux bibliographies, que l'on désirerait plus étendues. Le plan est uniforme, partant un peu monotone : pour chaque période, l'auteur examine successivement le régime agraire, l'industrie, le commerce, l'action gouvernementale. En un mot, c'est un ouvrage plus descriptif qu'explicatif, où l'on trouvera de nombreuses et instructives illustrations, empruntées surtout à des gravures anciennes ou à d'excellentes photographies.

De ces ouvrages, il convient de rapprocher le volume, d'une science très sûre, que M. Jan RUTKOWSKI a consacré à l'histoire économique de la Pologne avant les partages, et dont il paraîtra bientôt une traduction française[6]. — Rappelons aussi que, dans son histoire du peuple américain, M. D. PASQUET fait une large place à l'histoire économique et sociale, en

1. R. H. TAWNEY et Eileen POWER, *Tudor economic documents*. Londres, Longmans, 1924, 3 vol. in-8° ; prix : 45 sh.

2. G. RENARD et G. WEULERSSE, *Le travail dans l'Europe moderne*. Paris, Félix Alcan, 1920, 1 vol. in-8°, 524 p. ; prix : 12 fr.

3. P. BOISSONNADE, *Le travail dans l'Europe chrétienne du moyen âge*. Paris, 1921, 1 vol. in-8°, 431 p. ; prix : 18 fr.

4. Voir *Rev. histor.*, t. CLII, p. 92.

5. Charlotte M. WATERS, *An economic history of England (1066-1874)*. Oxford et Londres, Milford, 1925, in-8°, XVIII-610 p.

6. Jan RUTKOWSKI, *Précis d'histoire économique de la Pologne avant les partages*. Poznań, 1923, in-8°, 270 p. (en polonais).

Digitized by Google

étudiant la mise en valeur du pays, la condition des colons, la législation commerciale de l'Angleterre, l'histoire de l'industrie, etc.[1].

Sur l'économie primitive, on trouvera d'utiles données dans le travail de M. Marcel MAUSS, *Essai sur le don, forme archaïque de l'échange* (*Année sociologique*, nouvelle série, t. I, 1923-1924, p. 30-186). Étudiant les coutumes des Polynésiens, des Mélanaisiens, des peuples du nord-ouest de l'Amérique, l'ancien droit romain et germanique, l'auteur montre comment le don a pu être la forme primitive de l'échange. Dans ces phénomènes économiques, il y a beaucoup d'éléments religieux ; la monnaie a son pouvoir magique ; les diverses activités économiques, et notamment le marché, « sont imprégnés de rites et de mythes » ; elles gardent un caractère cérémoniel, obligatoire. Le don, d'ailleurs, n'est pas réellement désintéressé, mais on est encore loin de l'échange impersonnel de valeurs, qui caractérise l'économie moderne. D'autre part, cette économie de l'échange-don « était loin de rentrer dans les cadres de l'économie soi-disant naturelle ». Les faits semblent contredire certaines généralisations émises par Bücher. Ajoutons que le travail de M. Mauss constitue aussi une tentative intéressante pour faire de la sociologie quelque chose de plus concret, pour rapprocher sa méthode de la méthode historique.

Considérons maintenant les ouvrages relatifs à toutes les branches de l'histoire économique, mais concernant seulement une période déterminée. — Un ouvrage de très grande portée et de louable érudition, c'est celui que M. A. DOPSCH a écrit sur l'histoire économique du pré-moyen âge, antérieurement au règne de Charlemagne[2]. Il montre avec force qu'il n'y a pas de solution de continuité entre l'antiquité et la société mérovingienne, que toute la vie économique ne s'est pas concentrée dans les domaines ruraux, que la vie urbaine est encore active, qu'il existe encore un commerce important. Dans un précédent ouvrage, il avait affirmé que l'époque carolingienne avait joui d'une véritable prospérité économique. On sait que M. L. HALPHEN, dans ses excellentes *Études critiques du règne de Charlemagne* (Paris, 1921), a remis les choses au point, et M. Henri PIRENNE, allant plus loin encore en ce sens, considère que la décadence économique date de la période carolingienne[3].

L'histoire économique de la Belgique au XVIII[e] siècle a fait l'objet d'un travail d'ensemble de M. Hubert VAN HOUTTE, d'une érudition très sûre[4].

1. D. PASQUET, *Histoire politique et sociale du peuple américain*, t. I. Paris, Auguste Picard, 1924, in-8°, X-410 p.

2. Alfons DOPSCH, *Wirtschaftliche und soziale Grundlagen der europæischen Kulturentwicklung von der Zeit von Cæsar bis auf Karl den Grossen.* Wien, Seidel, 1918-1920, 2 vol. in-8°, 404 et 542 p.

3. Voy. son remarquable article, *Un contraste économique : Mérovingiens et Carolingiens* (*Revue belge de philologie et d'histoire*, 1923).

4. Hubert VAN HOUTTE, *Histoire économique de la Belgique à la fin de l'ancien régime.* Gand, 1920, in-8°, 588 p. (Travaux de la Faculté de philosophie et lettres de Gand.)

Digitized by Google

L'auteur montre les grands progrès accomplis par l'agriculture belge au cours de ce siècle ; par contre, l'industrie ne s'est qu'assez peu développée ; la « révolution industrielle » ne s'est pas encore produite dans le pays, et l'on ne peut encore prévoir qu'il deviendra, au siècle suivant, l'un des grands centres du transit international. M. Henri PIRENNE, dans le tome V de son *Histoire de Belgique*, paru en 1921, aboutit aux mêmes conclusions ; on y trouvera, en outre, des données du plus haut intérêt sur la vie économique du pays de Liége.

C'est aussi un ouvrage général qu'a écrit M. CLAPHAM, qui compare l'évolution économique de la France et de l'Allemagne de 1814 à 1914[1] ; cette histoire comparée montre d'une façon saisissante toute l'avance économique de la France avant 1870, puis comment l'Allemagne est devenue la grande puissance industrielle et commerciale que l'on sait. M. Clapham ne s'est pas livré à des recherches de détail, mais il a mis remarquablement en lumière les faits essentiels.

C'est pour une période assez peu étendue, de 1740 à 1760, que M. Louis W. MOFFIT étudie l'état économique de l'Angleterre, et encore a-t-il surtout porté l'effort de ses recherches sur la région du Lancashire[2]. Mais il constate bien des faits intéressants, qui ont trait à la transformation agricole et industrielle de l'Angleterre, à l'aurore de la révolution industrielle ; il montre que, dans le Lancashire, l'élimination de la propriété paysanne est encore peu marquée vers 1760 ; tout son exposé tend à prouver que les conclusions générales qu'on a formulées sur l'Angleterre du XVIII^e siècle doivent être atténuées par certaines nuances.

Dans la thèse de M. René DURAND, qui traite du département des Côtes-du-Nord à l'époque napoléonienne[3], plusieurs chapitres fort importants sont consacrés à l'histoire économique. Ses conclusions sont à retenir : si l'abolition du régime seigneurial reste acquise, si la vente des biens nationaux a accru la propriété paysanne, d'autre part, l'agriculture n'a fait aucun progrès réel, malgré des encouragements officiels peu efficaces ; il y a recul pour l'industrie (notamment pour l'industrie de la toile), ainsi que pour le commerce maritime et la pêche ; les routes ne sont guère meilleures que sous l'ancien régime ; le pays est épuisé par les guerres continuelles de la période impériale.

M. HOTTENGER[4] établit qu'en Lorraine le régime économique, au lendemain de la Révolution, est toujours à peu près ce qu'il était sous l'ancien

1. H. B. CLAPHAM, *The economic development of France and Germany (1814-1914)*. Cambridge, 1921, in-8°, XI-420 p. ; prix : 18 sh.

2. Louis W. MOFFIT, *England on the eve of the industrial revolution*. Londres, King, 1925, in-8°, XI-312 p. ; prix : 12 sh. 6 d. ; cf. *Rev. histor.*, t. CLII, p. 93.

3. René DURAND, *Le département des Côtes-du-Nord sous le Consulat et l'Empire (1800-1815)*. Paris, Félix Alcan, 1925, 2 vol. in-8°, LXXIX-606 et 485 p. (thèse de doctorat ès lettres).

4. G. HOTTENGER, *La Lorraine économique au lendemain de la Révolution, d'après les mémoires statistiques des préfets de l'an IX*. Nancy, Soc. industrielle de l'Est, 1924, in-4°, 110 p.

Digitized by Google

régime : même technique agricole, prédominance de la petite industrie, faiblesse de l'organisation bancaire, insuffisance des routes, etc. Seul, le régime juridique de la propriété et sa répartition ont été modifiés. Ces conclusions valent pour toute la France.

C'est une portion très restreinte du territoire français qu'a étudiée M. Robert LATOUCHE, puisqu'il s'agit seulement du Bas-Quercy, mais pour une longue période, du XIVe au XVIIIe siècle[1]. Ce travail, fondé sur un grand nombre de documents inédits, et notamment sur les archives notariales, nous fournit des données très précieuses sur le régime seigneurial, sur la propriété paysanne, dont on nous montre la formation progressive, sur l'industrie et le commerce, florissants au XVIe siècle, mais qui se réduisent à peu de chose au XVIIIe, lorsque ce pays, situé en dehors du réseau routier, devient presque exclusivement agricole.

Signalons encore notre petit volume de la collection Armand Colin, dépourvu de tout appareil scientifique, mais qui, décrivant dans son ensemble l'histoire économique et sociale de la France au XVIIIe siècle, pourra rendre service aux étudiants et aux professeurs[2].

A l'ensemble de l'histoire économique, certains travaux de géographie humaine apportent une contribution fort importante. A cet égard, il faut mentionner tout spécialement la thèse de M. André CHOLLEY, qui a étudié sous tous leurs aspects les Préalpes de Savoie[3]. Les historiens retiendront ce qu'il nous dit de la répartition de la propriété entre les diverses classes, de la formation de la propriété paysanne, des biens communaux, des industries rurales. Comme il distingue les diverses régions géographiques, il nous montre toute la complexité de ces questions. En tout cas, un fait général se dégage de son étude si approfondie, c'est la transformation profonde produite, dans la seconde moitié du XIXe siècle, par les progrès des voies de communication : le pays, qui s'adonnait à toutes les cultures, se spécialise dans l'économie herbagère ; les industries rurales disparaissent en grande partie et la grande industrie s'implante en quelques centres comme Annecy. C'est aux mêmes conclusions qu'aboutit M. Raoul BLANCHARD dans son volume sur les Alpes françaises[4], synthèse d'une foule de monographies, élaborées par l'auteur et par ses élèves. — Mentionnons aussi une étude posthume d'une des victimes de la guerre, André DURAND[5]. Elle montre que, si la vie rurale de la Montagne Noire, le régime de la propriété n'ont pas subi de modification très profonde, par contre les industries ont été plus dévelop-

1. Robert LATOUCHE, *La vie en Bas-Quercy, du XIVe au XVIIIe siècle.* Toulouse, 1923, in-8° (thèse de doctorat ès lettres) ; cf. *Rev. histor.*, t. CXLV, p. 225.

2. Henri SÉE, *La France économique et sociale au XVIIIe siècle.* Paris, A. Colin, 1925, in-16, 193 p.

3. André CHOLLEY, *Les Préalpes de Savoie et leur avant-pays.* Paris, A. Colin, 1925, in-8° (thèse de doctorat ès lettres).

4. Raoul BLANCHARD, *Les Alpes françaises.* Paris, A. Colin, 1925, 1 vol. in-16 ; prix : 6 fr.

5. André DURAND, *La Montagne Noire.* Carcassonne, 1925, in-8°, 226 p.

Digitized by Google

pées et plus variées au XVII^e et au XVIII^e siècle qu'au XIX^e : les verreries, forges et papeteries ont disparu ; seul, le centre textile de Mazamet est resté prospère et la concentration industrielle s'y est opérée après 1840.

C'est aussi à la géographie humaine, et en même temps à la sociologie, que fait appel M. Normann S. B. GRAS dans son intéressant ouvrage, de caractère très général[1], dans lequel il montre les réserves qu'il faut apporter à la prétendue évolution des genres de vie (cueillette, système pastoral, système agricole) ; il insiste longuement aussi sur ce qu'il appelle « l'économie métropolitaine », étudiée surtout en Amérique. D'ailleurs, c'est l'Amérique et l'Angleterre qu'il connaît le mieux et où il va chercher ses exemples.

III. RÉGIME AGRAIRE. — En ces dernières années, le régime agraire du moyen âge n'a pas fait l'objet d'un grand nombre de travaux. Toutefois, pour la période du pré-moyen âge, il importe de signaler les études si pénétrantes de M. Ferdinand LOT, qui ont paru dans le *Moyen âge*, la *Bibliothèque de l'École des chartes*, la *Revue historique de droit français et étranger*[2]. Elles ont trait aux grands domaines royaux et seigneuriaux, à la grandeur des fiscs, aux impôts, ainsi qu'à l'état démographique de l'époque carolingienne ; il est à souhaiter que l'auteur les réunisse, car elles sont à tous égards très instructives.

Sur les origines de la propriété foncière au moyen âge, on lira avec intérêt l'étude de M. J.-Ph. DE MONTÉ VER LOREN, qui prend pour cadre la propriété foncière en Frise ; il s'efforce de démontrer que « l'État a eu un droit collectif de propriété avec droit d'usage collectif de la maison », que la propriété individuelle en est dérivée et que l'établissement du servage (*glebae adscriptio*) a assuré pour toujours au paysan l'usage de son manse, moyennant la charge de certaines redevances[3].

La méthode suivie par M. G. DES MAREZ dans son étude sur la colonisation franque et le régime agraire de la Basse-Belgique[4] est vraiment féconde : il a fait appel non seulement à l'histoire, mais à des disciplines comme la géographie (et même la topographie), à l'anthropogéographie, au folklore, à

1. *An introduction to economic history*. New-York et Londres, Harper, 1922, in-8°, XXIV-350 p. ; cf. *Rev. histor.*, t. CCII, p. 90.

2. Voy. *Conjectures démographiques de la France au IX^e siècle* (*Moyen âge*, 1921, p. 1-27, 109-137) ; *Un grand domaine à l'époque franque : Audin en Poitou* (*Mélanges historiques et philologiques*, à l'occasion du cinquantenaire de l'École des Hautes-Études, 1921) ; *Les tributs normands et l'Église de France au IX^e siècle* (*Bibliothèque de l'École des chartes*, 1924, p. 1-21) ; *De l'étendue et de la valeur du caput fiscal sous le Bas-Empire* (*Revue historique de droit*, 1925) ; *La grandeur des fiscs à l'époque carolingienne* (*Revue belge de philologie et d'histoire*, 1924).

3. J.-Ph. DE MONTÉ VER LOREN, *Remarques sur l'histoire de la propriété foncière en Frise d'après une étude récente* (*Revue historique du droit français et étranger*, 1926, p. 80-106) ; il s'agit de l'étude du prof. L.-G. van Apeldoorn, publiée dans *De vrije Frise*, t. XXVII, 1923, p. 185-229).

4. G. DES MAREZ, *Le problème de la colonisation franque et du régime agraire en Basse-Belgique*. Bruxelles, Hayez, 1926, in-4°, 191 p. (*Mémoires de l'Académie de Belgique*).

Digitized by Google

l'histoire du droit, à l'archéologie. Une première partie concerne la colonisation des Francs Saliens ; elle montre que les invasions n'ont pas été des fléaux brusques et dévastateurs ; c'est lentement que les Francs se sont établis entre l'Escaut et la Lys (de 358 à 450), dans le Brabant (du VI^e^ au VIII^e^ siècle), dans la Flandre maritime (du VII^e^ au IX^e^), où ils se sont trouvés en présence d'une importante population saxonne. — En ce qui concerne le régime agraire, M. des Marez rejette, avec raison, la théorie ethnique de Meitzen et considère que, dans le mode de groupement des populations, l'eau a été le facteur décisif, permettant la dispersion, quand elle est partout abondante, ou provoquant l'agglomération, quand elle est rare. Mais il estime qu'il faut tenir grand compte des « contingences historiques » de diverses sortes, grâce auxquelles l'agglomération peut se produire même quand l'eau est abondante, ou bien l'inverse ; à ce point de vue, ses conclusions se rapprochent de celles de M^lle^ Lefèvre, que l'on verra plus loin. On trouvera aussi beaucoup de précisions sur la constitution de la propriété, sur son morcellement, sur le régime juridique des populations rurales, le servage, etc. De nombreuses cartes et plans, très soignés, contribuent à rendre très instructive cette étude, qui apporte tant d'éléments nouveaux et suggestifs.

Sur la condition des classes serviles et sur leur affranchissement, la thèse si attrayante de M. Marc Bloch [1] abonde en vues nouvelles, en idées suggestives. Elle s'attache à prouver que le servage est quelque chose de plus complexe qu'on ne le croyait autrefois, qu'il est difficile de déterminer les charges caractéristiques de la condition servile : on ne peut plus considérer la taille comme en faisant partie. M. Verriest va plus loin encore : la mainmorte et le formariage, selon lui, n'ont rien de spécifiquement servile [2]. La conclusion n'est-elle pas qu'il n'y avait, au moyen âge, que peu d'hommes jouissant d'une pleine liberté personnelle?

En tout cas, dès le XIII^e^ siècle, le servage a complètement disparu des îles anglo-normandes, remarquables, dès cette époque, par leur agriculture prospère, qu'expliquent la douceur du climat et l'abondance du goémon. C'est ce qui ressort de la lecture du cartulaire de ces îles [3] ; on regrettera seulement que les auteurs de cette excellente publication n'aient pas, dans une introduction, tiré parti des documents qu'ils ont si diligemment recueillis pour décrire la situation économique de leur patrie au moyen âge.

L'histoire du système féodal et du régime seigneurial, dont on trouvera un fort bon exposé d'ensemble dans le petit volume de J. Calmette [4], vient de

1. Marc Bloch, *Rois et serfs*. Paris, 1921 (thèse de doctorat ès lettres).

2. L. Verriest. *La signification des chartes parties* (*Revue d'histoire du droit de Haarlem*, 1924). Il faut se reporter à deux autres ouvrages du même auteur, très importants tous deux : *Le servage dans le comté de Hainaut* (*Mémoires de l'Académie de Belgique*, 1910) et le *Régime seigneurial dans le comté de Hainaut du XI^e^ siècle à la Révolution*. Louvain, Smeesters, 1916-1917.

3. *Cartulaire de Jersey, Guernesey et les autres îles normandes*, publié par la Société Jersiaise. Jersey, Beresford, 1918-1924, in-8°, 494 p.

4. J. Calmette, *Le régime féodal*. Paris, A. Colin, 1924, in-16, 200 p. ; prix : 6 fr.

Digitized by Google

s'enrichir d'une étude très importante de M. Claudio Sanchez Albornoz, *Las Behetrias*[1] ; il montre que, dans le Léon, le système de la « recommendation » a joué un aussi grand rôle que dans le reste de l'Europe, mais a pris une forme originale ; ce qui donne encore beaucoup de prix à ce remarquable travail, c'est la connaissance très sûre que possède l'auteur de tout ce qui concerne le régime féodal dans tous les pays de l'Europe, et c'est l'heureux emploi qu'il fait de la méthode comparative.

L'excellent ouvrage de M. Olivier Martin sur la Coutume de Paris[2] n'intéresse pas seulement l'histoire du droit ; il contient de précieuses indications sur l'histoire sociale du moyen âge, le régime féodal, la condition des populations rurales et urbaines ; il montre comment les habitants de Paris sont arrivés à s'affranchir en fait de la plupart des charges du régime seigneurial.

D'après l'enquête fiscale ordonnée en 1464 par les États du Languedoc, et aussi d'après les *compoix* communaux, M. Jean Régné a dressé un tableau instructif de la vie économique du Vivarais au lendemain de la guerre de Cent ans[3]. Il existe encore quelques puissantes seigneuries ecclésiastiques et laïques, mais c'est le régime de la petite propriété qui prédomine. Bien que certaines tenures soient déclarées soumises à la taille et à la corvée arbitraires, l'immense majorité d'entre elles ne doivent que des cens fixés, en argent et en nature, fort peu de corvées. On constate partout l'existence d'hommes de loi et surtout de notaires, qui souvent, avec les marchands enrichis, prendront la place de la noblesse appauvrie. En ce pays montagneux, souvent aride, l'agriculture est peu florissante et la vie dure. Au débouché des montagnes, quelques importants marchés agricoles se sont formés, mais on ne compte que deux villes vraiment dignes de ce nom, Annonay et Aubenas, où s'est développée l'industrie, surtout de la tannerie ; mais nulle part les artisans ne sont organisés en métiers jurés ; le nombre des manœuvres pauvres et même des mendiants y est considérable. D'après les « estimes » de 1464, comprenant soixante-douze registres, M. Régné a rédigé, pour les diverses localités, d'intéressantes notices, mais il n'a pas dressé de statistique de la propriété.

Nous ne possédons presque aucune étude sur le régime agraire en France au XVI^e siècle. Aussi accueillera-t-on avec d'autant plus de faveur l'excellent ouvrage que consacre M. Paul Raveau aux paysans du Haut-Poitou[4]. La

1. Claudio Sanchez Albornoz, *Las Behetrias* (*Anuario de historia del derecho español*, t. I, 1925). — Voy. aussi du même auteur un brillant et érudit essai, *Estampas de la vida en Leon durante el siglo X*. Madrid, 1926, in-8°, 236 p. (publ. de la Real Academia de la historia).

2. Olivier Martin, *Histoire de la coutume de la comté et prévôté de Paris*. Paris, 1922, in-8° ; cf. *Rev. histor.*, t. CXLV, p. 121.

3. Jean Régné, *La vie économique et les classes sociales en Vivarais au lendemain de la guerre de Cent ans*. Aubenas, impr. Habauzit, 1926, in-8°, 28 et 109 p.

4. Paul Raveau, *L'agriculture et les classes paysannes ; la transformation de la propriété dans le Haut-Poitou au XVI^e siècle*, précédé d'une étude sur le *Pouvoir d'achat de la livre tournois*

Digitized by Google

Revue historique doit en publier un compte-rendu détaillé. Aussi nous contenterons-nous de dire qu'une longue pratique des archives notariales a permis à l'auteur de nous fournir des données extrêmement précises sur les mesures de superficie et de capacité usitées dans le Poitou, sur le mouvement de la propriété, dont on constate la concentration, au moins dans certaines parties de cette province, sur les procédés de culture, sur les modes de location des terres (métayage et fermage, beaucoup moins distincts qu'ils ne le seront dans la suite), sur la condition des diverses catégories de paysans. L'un des résultats les plus intéressants de ce beau volume, c'est de mettre en lumière l'influence exercée par le capitalisme naissant sur le régime de la propriété foncière, ainsi que sur la situation respective de l'ancienne noblesse et de la bourgeoisie.

L'on devra se reporter aussi au compte-rendu qu'en a donné précédemment la *Revue* pour se rendre compte de l'incomparable richesse d'informations que présente la remarquable thèse de M. Georges LEFEBVRE sur les paysans du Nord pendant la Révolution [1]. En réalité, ce sont deux ouvrages que M. Lefebvre a publiés, après vingt ans de recherches, car plus de trois cents pages ont été consacrées par lui au régime agraire de cette vaste région sous l'ancien régime. Sur l'état de la propriété, sa répartition entre les diverses classes sociales, avant et après la Révolution, sur l'agriculture, sur les conséquences des mesures prises par le gouvernement révolutionnaire, et notamment du maximum, sur les résultats de la vente des biens nationaux, on trouvera des renseignements d'une extrême précision, ainsi que des conclusions très suggestives, qui auraient été encore plus fortement mises en valeur si l'auteur ne s'était pas cantonné un peu trop étroitement dans la région qu'il a si admirablement étudiée. Un appendice d'une centaine de pages, contenant de nombreux tableaux, contribue à nous convaincre de l'étendue de sa documentation.

La *Revue* a déjà rendu compte de l'important travail de M. Jean DE LA MONNERAYE sur le régime seigneurial dans le Maine [2]. Rappelons que c'est surtout une étude juridique, qui soutient très justement que le régime seigneurial était moins lourd dans le Maine que dans bien d'autres régions, et notamment en Bretagne. Les questions économiques, et surtout la répartition de la propriété, ont été quelque peu laissées dans l'ombre.

Sur les tentatives de réformes agricoles, encouragées par l'administration royale à la fin de l'ancien régime (abolition de la vaine pâture, partage des communaux, défrichements et desséchements des terres incultes), sur leur

du règne de Louis XI à celui de Louis XIII. Paris, Marcel Rivière, in-8°, 1926, XXXVIII-302 p.; prix : 35 fr.

1. Georges LEFEBVRE, *Les paysans du Nord pendant la Révolution française*. Lille, Marquant, 1924, in-8°, XXV-1,020 p. (thèse de doctorat ès lettres) ; cf. *Rev. histor.*, t. CXLVII, p. 98.

2. Jean DE LA MONNERAYE, *Le régime féodal et les classes rurales dans le Maine au XVIII^e siècle*. Paris, Soc. du Recueil de Sirey, 1922, in-8°, 152 p. (extr. de la *Revue historique du droit*) ; cf. *Rev. histor.*, t. CXLVIII, p. 283.

Digitized by Google

échec et sur les causes profondes de cet échec, on trouvera des indications dans notre ouvrage, paru en 1924[1]. C'est seulement au XIXe siècle, et surtout dans la seconde moitié de ce siècle, que les landes ont été défrichées et mises en valeur ; en ce qui concerne la transformation des landes de Gascogne, jusque-là si misérables, et aujourd'hui vraiment prospères, on trouvera un bon exposé dans le travail de géographie humaine de M. A. LARROQUETTE[2]. En Basse-Bretagne, un énorme effort de défrichement a été accompli aussi, surtout après 1850. M. Albert LE BAIL[3] nous donne à cet égard des renseignements très intéressants, ainsi que sur l'évolution du régime de la propriété et de l'exploitation agricole, sur les progrès de la culture maraîchère, sur le développement de l'enseignement et du crédit agricoles.

La question du déboisement a été l'une des grandes préoccupations du XVIIIe siècle. A quel point elle se posait en Bretagne, et quelles étaient les causes de la cherté du bois à la fin de l'ancien régime, tel est l'objet de notre étude, fondée presque uniquement sur des documents inédits[4].

Les troubles agraires qui se sont produits pendant la Révolution commencent à être bien connus. Les conclusions qu'a formulées à leur sujet M. AULARD[5] se trouvent confirmées par notre publication sur les émeutes paysannes qui ont éclaté dans la Haute-Bretagne en 1790 et 1791[6]. Les documents que nous avons édités (procédures judiciaires, rapports et lettres émanant des autorités administratives) prouvent bien qu'il n'y a eu complot ni des « patriotes » ni des ennemis de la Révolution, que ces troubles ont été spontanés et qu'ils ont eu pour cause essentielle le désir des paysans de se voir délivrés du régime seigneurial.

Grâce aux travaux de Vinogradoff, Ashley, Tawney, G. L. et B. Hammond, les questions relatives au régime agraire de l'Angleterre sont déjà bien élucidées. On comprend donc qu'en ces dernières années il n'ait paru qu'assez peu d'ouvrages consacrés à ce sujet, et nous regrettons de n'avoir pas encore pu lire l'ouvrage de M. G. G. COULTON sur le village du moyen âge[7].

1. H. SÉE, *La vie économique et les classes sociales en France au XVIIIe siècle.* Paris, Félix Alcan, 1924, in-8°, 225 p. ; prix : 15 fr.

2. Albert LARROQUETTE, *Les landes de Gascogne et la forêt landaise.* Mont-de-Marsan, impr. Dupeyrou, 1924, in-8°, 404 p. ; prix : 12 fr.

3. Albert LE BAIL, *L'agriculture dans un département français : le Finistère agricole.* Quimper, Librairie bretonne, 1925, in-8°, XII-339 p. (thèse de doctorat en droit) ; prix : 13 fr.

4. H. SÉE, *Les forêts et la question du déboisement en Bretagne à la fin de l'ancien régime.* Rennes, Plihon et Hommay, 1924, in-8°, 54 p. (extr. des *Annales de Bretagne*).

5. A. AULARD, *La Révolution et le régime féodal.* Paris, Félix Alcan, 1919, in-16.

6. H. SÉE, *Les troubles agraires en Haute-Bretagne, 1790-1791* (*Bulletin d'histoire économique de la Révolution*, 1920-1921. Paris, Impr. nationale, 1924).

7. G. G. COULTON, *The medieval village.* Cambridge, University Press, 1926, in-8°, 604 p. ; prix : 25 sh. — Citons encore W. GALPIN, *The grain supply of England during the napoleonic period.* Londres, Macmillan, 1926, in-8°, 305 p. (publ. de la Michigan University).

Digitized by Google

Pour l'Écosse, Miss J. T. GRANT[1] a étudié la vie rurale dans les Highlands, à la fin du XVIIIe siècle ; les comptes d'une exploitation agricole, publiés en appendice, seront bien accueillis. Elle expose avec une grande précision le régime de la propriété, la condition des paysans, la pratique usitée par les seigneurs d'affermer leur propriété à un *tacksman*, sorte d'entrepreneur qui en sous-louait les diverses parties à des sous-tenanciers. Le pays, pauvre, produisant peu de céréales, vivait surtout de l'élevage ; la nourriture des paysans était souvent insuffisante, mais sans qu'il y eût de véritable misère. Miss Grant a complété cette étude par un excellent article de l'*Economic journal* sur le mouvement des *enclosures* dans l'Aberdeenshire[2] : provoqué par les progrès agricoles, il a été plus tardif qu'en Angleterre ; il n'a pas eu pour effet d'anéantir les petites exploitations paysannes, ni de diminuer la population (qui, de 1792 à 1846, a passé de 122,000 habitants à 192,000) ; loin d'accroître le paupérisme, il a amélioré le *standard of life*, grâce à une forte hausse des salaires ; d'autre part, l'industrie rurale a presque complètement disparu dès 1846. — Le Voyage d'Arthur Young en Irlande est un document important pour l'histoire agraire de ce pays ; Miss Constantia MAXWELL[3] a rendu grand service en en donnant une édition très soignée et précédée d'une courte, mais substantielle introduction.

La condition des paysans en Pologne au XVIIIe siècle a été étudiée par M. Jan RUTKOWSKI dans une série de travaux[4], qui montrent exactement en quoi consistait le servage, en quoi le régime agraire de ce pays différait de celui de l'Europe occidentale, tout en étant très analogue au régime de l'Allemagne orientale. Des tentatives de réformes, tendant à l'abolition du servage, ont eu lieu de 1774 à 1791 ; soutenues par les grands propriétaires, elles ont eu pour adversaires les petits seigneurs, qui ne pouvaient se passer des corvées serviles. L'auteur donne aussi des renseignements très précis sur la propriété noble et les diverses catégories de nobles, les uns immensément riches, les autres vivant comme des paysans[5].

Sur le régime agraire de la Russie, nous ne possédions guère que les chapitres d'Anatole Leroy-Beaulieu dans son *Empire des Tsars et les Russes*, ainsi que la description de Wallace. On est donc reconnaissant à M. Eugène

1. J. T. GRANT, *Every day life on an old Highland farm, 1769-1782*. Londres, Longmans, 1924, in-8°, x-276 p.

2. J. T. GRANT, *The social effects of the agricultural reforms and enclosure movement in Aberdeenshire*, 27 p. (*Economic journal ; economic history series*, janvier 1926).

3. Arthur YOUNG, *A tour in Ireland, 1776-1778*, selected by Constantia MAXWELL. Cambridge, University Press, 1925, in-8°, XV-244 p. ; prix : 7 sh. 6 d.

4. Jan RUTKOWSKI, *Les paysans sujets en Pologne et dans quelques autres pays d'Europe*. Poznań, 1921, 156 p. (en polonais) ; *Les tentatives de réformes agraires au XVIIIe siècle*. Poznań, 1925, 148 p. — L'auteur doit donner le résumé de ses travaux dans la *Revue d'histoire économique*.

5. Sur les origines du servage en Pologne, voy. Paul FOX, *The reformation in Poland, some social and economic aspects*. Baltimore, Johns Hopkins University, 1924, in-8°.

Digitized by Google

SCHKAFF[1] d'avoir exposé d'ensemble cette difficile question. L'auteur, bien renseigné sur la littérature du sujet, nous a donné un ouvrage instructif, surtout pour l'époque moderne, et dont une composition plus ferme eût encore augmenté la valeur. Nous ne reviendrons pas sur l'analyse détaillée de cet ouvrage, qui a été faite dans la *Revue historique*. Ajoutons que, sur les événements contemporains, il est heureusement complété par le remarquable ouvrage de ZAGORSKY, *La République des Soviets*[2].

Signalons encore l'essai de synthèse et d'histoire comparée que nous avons tenté en étudiant les divers types du régime agraire en Europe aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, ainsi que les formes diverses qu'a prises l'émancipation des paysans depuis cent cinquante ans[3].

Deux importants ouvrages viennent d'être consacrés à l'histoire de l'agriculture aux États-Unis. Le volume de MM. Wells BIDWELL et J. FALCONNER, qui porte sur la période de 1620 à 1860, est surtout un livre de références, admirablement documenté, contenant un grand nombre de dessins, de cartes, de statistiques, mais plus descriptif que synthétique. On a pu lui reprocher de n'avoir pas marqué l'influence que l'agriculture de l'Europe a exercée sur l'agriculture américaine. Quoi qu'il en soit, ce sera un instrument de travail indispensable pour les historiens économistes[4].

Le volume de M. N. S. B. GRAS[5] semble plus original, plus fortement pensé. Il contient des données très intéressantes sur le régime de la propriété en Amérique : le système manorial y a été transporté d'Europe, mais non pas intégralement, et il a disparu à la suite de la guerre de l'Indépendance. La propriété est devenue rapidement autonome, et, pour favoriser la mise en valeur de ces énormes territoires, on a concédé aux colons des *homesteads*. M. Gras décrit l'évolution agricole des États-Unis : si l'exploitation extensive et l'exploitation intensive ont coexisté jusqu'à nos jours, si l'on trouve concurremment diverses catégories de fermes et divers types d'agriculteurs, l'emprise du capitalisme s'y est manifestée plus fortement qu'ailleurs ; plus que n'importe où le *business farmer* tend à jouer un rôle prépondérant[6]. La première partie du volume, et la plus étendue, est rela-

1. Eugène SCHKAFF, *La question agraire en Russie*. Paris, Rousseau, 1921, in-8°, 337 p. (thèse de doctorat en droit) ; cf. *Rev. histor.*, t. CXLV, p. 96.

2. Paris, 1921, 2 vol. in-8°.

3. Henri SÉE, *Esquisse d'une histoire du régime agraire en Europe aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles*. Paris, M. Giard, 1921, in-8°, 276 p. ; prix : 15 fr.

4. Percy Wells BIDWELL and John J. FALCONNER, *History of agriculture in the Northern United States, 1620-1860*. Washington, Institut Carnegie, 1925, in-8°, XII-512 p. ; prix : 4 dol.

5. Normann Scott Brien GRAS, *A history of agriculture in Europe and America*. New-York, Crofts, 1925, in-8°, XXV-444 p. ; prix : 3 dol. 50.

6. Le volume de M. Dwight SANDERSON, *The farmer and his community* (New-York, Harcourt et Brace, in-8°, 253 p.), traite de l'état actuel des communautés rurales, mais on y touve aussi des indications intéressantes sur le passé ; travail de sociologie, dont la lecture sera très instructive pour les historiens.

Digitized by Google

tive à l'histoire agraire de l'Europe ; composée d'un certain nombre d'études, sans lien bien étroit (agriculture romaine, régime manorial, mouvement des enclosures, économie métropolitaine, etc.), elle témoigne de nombreuses lectures (l'auteur connaît, d'ailleurs, mieux les ouvrages anglais que les français) ; mais l'exposé est parfois un peu trop schématique, ne tient pas assez compte du temps et de l'espace, des réalités concrètes ; le lecteur européen la lira cependant aussi avec profit.

La Commission nommée par le gouvernement anglais pour étudier les causes et les remèdes de la crise agricole a publié un rapport fort important, œuvre surtout de Sir William Ashley et des professeurs Adams et Mac Gregor ; on y trouvera les renseignements les plus précis sur l'évolution de l'agriculture anglaise depuis 1870, ainsi que des comparaisons très instructives avec l'agriculture d'autres pays de l'Europe. A ce dernier point de vue, signalons plusieurs mémoires d'Ashley sur l'économie agricole de la France, de l'Allemagne, du Danemark (celui-ci particulièrement développé et instructif) ; d'autres appendices sont consacrés à l'agriculture des États-Unis, aux salaires des travailleurs agricoles en Prusse, à la réforme agraire de la Tchécoslovaquie [1].

Les historiens économistes liront avec grand profit le remarquable travail de Mlle M.-A. Lefèvre sur l'habitat rural en Belgique [2]. La première partie, qui traite des modes de groupement de la population, les intéressera particulièrement. L'auteur établit qu'il faut renoncer définitivement à la théorie ethnique de Meitzen. Il estime, par contre, que les systèmes agraires et les agents physiques (abondance ou rareté de l'eau) ont pu avoir une certaine influence sur le groupement des populations, c'est-à-dire sur leur agglomération ou leur dispersion, mais moins que les facteurs économiques et sociaux. Ainsi, à l'économie herbagère correspond généralement la dissémination des maisons au milieu des pâtures ; la culture des céréales est, au contraire, favorable à l'agglomération (l'exemple de la Hesbaye est typique) ; l'augmentation considérable et progressive de la population a pu y contribuer également. Dans la Flandre intérieure, l'industrie rurale a aussi exercé une action sur la dispersion. D'ailleurs, au cours des temps, la dispersion a pu diminuer, les maisons se serrer davantage. Le volume tend à montrer que ces questions sont plus complexes qu'on ne l'imagine souvent et aussi que « la dépendance entre l'homme et la terre n'est pas soumise aux lois rigoureuses d'un déterminisme absolu ».

IV. Commerce et industrie. — L'histoire du commerce au moyen âge

1. *Agricultural tribunal of investigation : final report.* London, Stationery Office, 1924, in-8°, 405 p. ; prix : 5 sh.

2. M.-A. Lefèvre, *L'habitat rural en Belgique.* Liége, 1926 (Bulletin des sciences géographiques de Louvain), in-8°, 298 p. — Nous remercions bien vivement, et une fois pour toutes, M. René Musset, professeur à l'Université de Rennes, des précieux renseignements qu'il nous a fournis sur les travaux de géographie humaine.

Digitized by Google

n'a donné lieu qu'à un assez petit nombre de travaux. Cependant, M. Paul KLETLER [1] s'est efforcé de prouver que la renaissance économique a été très précoce dans le nord-ouest de l'Europe. Pour la période antérieure à l'an 900, sa démonstration ne semble pas pleinement probante ; elle est plus solide pour le xe siècle. Dès ce moment, les Pays-Bas et le nord-ouest de l'Allemagne semblent bien être une grande voie commerciale entre les pays de la Méditerranée et le nord de l'Europe. Certaines places, comme Magdebourg, doivent leur activité commerciale aux relations qui s'établissent entre l'Allemagne et les pays slaves.

En ce qui concerne l'activité économique des villes, on aura grand profit à consulter l'étude de M. Ramon CARANDE sur Séville au XIVe siècle [2] ; il montre à quel point le commerce a contribué au développement de cette cité ; il a eu aussi le mérite de faire souvent appel à l'histoire comparée. Un intéressant travail du professeur IBARRA [3] nous fait voir combien la question des subsistances préoccupait les autorités administratives en Espagne, comme ailleurs : il s'agit ici, en particulier, de la viande, dont l'approvisionnement était souvent malaisé ; l'auteur donne des renseignements précis sur la législation qui s'appliquait aux bouchers et au commerce de la viande.

On sait le rôle qu'ont joué les foires au moyen âge, alors que le commerce permanent n'existait encore que peu. M. André ALLIX [4], dans une étude générale, caractérise fort bien ce rôle et établit que les foires, en France, dans les temps modernes, sont devenues de plus en plus agricoles. Sur les foires de Provence, sur le grand commerce à la fin du moyen âge et sur le rôle des merciers, M. J. BILLIOUD a publié des documents intéressants [5].

A la fin du moyen âge, surtout après la guerre de Cent ans, la vie maritime s'est sensiblement développée dans l'ouest de la France ; c'est ce que nous fait voir, pour le Poitou et l'Aunis, une étude, très fortement documentée, de M. BOISSONNADE [6].

En ce qui concerne l'histoire du grand commerce au XVIe siècle, nous nous contenterons de mentionner le très important ouvrage de J.-A. GORIS [7], dont

1. Paul KLETLER, *Nordwesteuropas Verkehr, Handel und Gewerbe im frühen Mittelalter.* Wien, Œterreichischer Schulbücherverlag, 1924, in-8°, 238 p. ; prix : 110,000 kr. ; cf. *Rev. histor.*, t. CLI, p. 93.

2. Ramon CARANDE, *Sevilla fortaleza y mercado*, 169 p. (extr. de l'*Anuario de historia del derecho español*, t. II, 1925).

3. Eduardo IBARRA Y RODRIGUEZ, *El problema de las subsistencias en España al comenzar la edad moderna.* Madrid, 1926, 73 p. (extr. de *Nuestro Tiempo*).

4. André ALLIX, *Les foires, étude géographique*, 43 p. (extr. de la *Géographie*, 1923). Citons du même auteur un autre article intéressant sur le commerce au XVe siècle : *Le trafic en Dauphiné à la fin du moyen âge*, 46 p. (extr. de la *Revue de géographie alpine*, 1923).

5. J. BILLIOUD, *Le roi des merciers du comté de Provence aux XIVe et XVe siècles* (*Bulletin de philologie et d'histoire (jusqu'en 1715)*, 1922 et 1923, p. 43-74).

6. P. BOISSONNADE, *La Renaissance et l'essor de la vie maritime en Poitou, Aunis et Saintonge, du Xe au XVe siècle*, 67 p. (extr. de la *Revue d'histoire économique*, 1924).

7. J.-A. GORIS, *Étude sur les colonies marchandes méridionales (Portugais, Espagnols, Ita-*

Digitized by Google

la *Revue* a donné récemment un compte-rendu détaillé. Rappelons que c'est le premier tableau d'ensemble que nous possédions de l'histoire économique d'Anvers au XVI^e siècle ; beaucoup de renseignements précieux sur le commerce maritime, sur la Bourse d'Anvers, sur le rôle des Portugais, des Espagnols et des Italiens ; une composition plus ferme les aurait encore mieux mis en valeur.

Peu de travaux sur le XVII^e siècle. A lire l'intéressant ouvrage de G. N. CLARK [1], on voit bien que la question commerciale a joué un rôle très important dans la guerre dite de la Ligue d'Augsbourg, que les Hollandais ont pris l'initiative de mesures qui, pensaient-ils, devaient ruiner le commerce français. Ils se souvenaient de la guerre de Hollande. La responsabilité en remonterait à Colbert. A entendre M. Paul M. BONDOIS, dans un mémoire sur la rivalité franco-hollandaise [2], la politique commerciale du grand ministre était vouée à un échec certain, et il se montre très dur pour elle. Ses conclusions nous semblent tant soit peu exagérées, car l'état du commerce français, dans la première moitié du XVII^e siècle, explique et justifie en partie les mesures prises par Colbert [3].

Une des grandes causes de la rivalité des puissances maritimes a été leur désir de capter le commerce de l'Amérique espagnole, qui se faisait en grande partie par la contrebande. Quel était le mode de vie des contrebandiers malouins à la mer du Sud, comment étaient constitués leurs équipages, comment s'opérait leur trafic, c'est ce que montre de façon très vivante, en utilisant surtout des « Rapports de mer » inédits, un excellent mémoire de M. Léon VIGNOLS [4], qui complète heureusement le grand ouvrage de Dahlgren.

Le XVIII^e siècle va voir s'épanouir la vie maritime de nos ports de l'Atlantique. En ce qui concerne Nantes, les ventes de la Compagnie des Indes, qui se tiennent en cette ville jusqu'en 1733, contribuent aux progrès de son commerce. Le mécanisme de ces ventes, les transactions auxquelles elles donnent

liens) à Anvers de 1488 à 1567. Louvain, Uystpruyst, 1925, in-8°, XII-702 p. (Travaux d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain) ; cf. *Rev. histor.*, t. CLI, p. 95.

1. G. N. CLARK, *The anglo-dutch alliance and the war against french trade*, 1923 (publ. de l'Université de Manchester).

2. Paul M. BONDOIS, *Colbert et la question des sucres : la rivalité franco-hollandaise* (*Revue d'histoire économique*, 1923, p. 12-61). — Sur le commerce maritime à l'époque de Colbert, voy. aussi P. BOISSONNADE, *La marine marchande, le port et les armateurs de la Rochelle, 1662-1683*, 45 p. (*Bull. des sciences géographiques*, 1922. Paris, 1923) : importants renseignements sur les progrès de l'armement à l'époque de Colbert, les tonnages, les équipages, les assurances, la condition des négociants.

3. Une des sources les plus importantes sur l'histoire du commerce au XVII^e siècle est le *Parfait négociant* de Jacques Savary. On lira donc avec intérêt l'excellente étude que M. Henri HAUSER lui a consacrée dans la *Revue d'histoire économique* (1925).

4. Léon VIGNOLS, *Le commerce interlope français à la mer du Sud au début du XVIII^e siècle* (*Revue d'histoire économique*, 1925). Cf. aussi L. VIGNOLS et H. SÉE, *La fin du commerce interlope* (*Ibid.*, 1925) et *Rev. histor.* t. CLI, p. 123.

Digitized by Google

lieu ont fait l'objet d'une étude documentaire de MM. L. VIGNOLS et H. SÉE [1]. Par contre, l'activité des ports bretons de la Manche, de Saint-Malo et de Morlaix décline assez sensiblement au XVIIIe siècle ; c'est ce que prouvent nos études, faites d'après les papiers d'armateurs, qui révèlent aussi bien des détails intéressants sur les sociétés commerciales, les pratiques du commerce, les changes, etc.[2]. Cependant, le commerce des toiles, qui se fait surtout par Saint-Malo avec Cadix, reste fort important jusqu'en 1793. La Belgique, qui continue à entretenir des relations actives avec l'Espagne au XVIIIe siècle, ne tient à Cadix qu'une place secondaire ; cette question a été élucidée par le bon travail de M. Joseph LEFÈVRE [3]. — Pendant les guerres, la course est la seule ressource des armateurs ; elle joue donc un rôle commercial aussi important que son rôle militaire ; c'est ce que montrent les ouvrages, fort érudits et bien présentés, de M. Henri MALO sur les corsaires de Dunkerque [4].

A l'époque de la Révolution et de l'Empire, la course maritime commence à ne plus être très fructueuse : la preuve en est donnée par la consciencieuse étude de l'abbé ROBIDOU sur les derniers corsaires malouins [5].

Le commerce extérieur de la France à l'époque révolutionnaire a été encore fort peu étudié. On appréciera d'autant plus l'excellent mémoire de M. Georges LEFEBVRE sur le commerce extérieur en l'an II [6] : le gouvernement révolutionnaire a dû prendre en mains ce commerce et sa tâche fut malaisée, surtout par suite du blocus maritime ; après le 9 thermidor, même avant la suppression du *maximum*, la Convention revint rapidement à la liberté commerciale. — Sur le Blocus continental, M. Eli F. HECKSCHER a publié un bon travail d'ensemble ; il dépeint nettement son caractère, les causes de son échec et ses conséquences économiques [7].

Le commerce maritime de la France au XIXe siècle n'a pas fait l'objet de beaucoup de travaux. Le meilleur de ceux qui ont paru récemment est le volume que l'*Encyclopédie départementale des Bouches-du-Rhône* a consacré au commerce de Marseille, de 1789 à 1914, et qui est en grande partie l'œuvre

1. Léon VIGNOLS et Henri SÉE, *Les ventes de la Compagnie des Indes à Nantes, 1723-1733* (*Revue d'histoire des colonies françaises*, 1925).

2. H. SÉE, *Le commerce maritime de la Bretagne au XVIIIe siècle* (*Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France*, de Julien Hayem, 9e série. Paris, Hachette ; prix : 30 fr.).

3. Joseph LEFÈVRE, *Étude sur le commerce de la Belgique avec l'Espagne au XVIIIe siècle* (*Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, 1922), in-8°, 198 p.

4. Henri MALO, *La grande guerre des corsaires, 1702-1715* et les *Derniers corsaires. Dunkerque, 1715-1785*. Paris, Émile-Paul, 1925.

5. F. ROBIDOU, *Les derniers corsaires malouins*. Rennes, 1919 (thèse de doctorat de l'Université de Rennes).

6. G. LEFEBVRE, *Le commerce extérieur en l'an II*, 57 p. (*La Révolution française*, avril et juillet 1915).

7. Eli F. HECKSCHER, *The continental system*. Oxford, Clarendon Press, 1922, in-8°, XVI-420 p. (publ. de la Dotation Carnegie) ; cf. *Rev. histor.*, t. CXLII, p. 265.

Digitized by Google

de M. Paul MASSON [1] ; on a bien dégagé les causes qui expliquent les progrès de notre grand port après 1830 et surtout après 1840. Sur l'expansion coloniale de la France et de l'Europe, des données sûres ont été fournies par J. TRAMOND et A. REUSSNER, volume malheureusement dépourvu d'indications bibliographiques [2].

Le commerce intérieur de la France a été encore fort peu étudié. On sera d'autant plus reconnaissant à M. Paul M. BONDOIS de son substantiel mémoire sur le commerce du beurre à Paris sous l'ancien régime [3] : sur l'approvisionnement de la capitale, les rivalités entre vendeurs forains et détaillants urbains, il nous donne les renseignements les plus précieux.

On sait la place que tenait la question des subsistances dans la préoccupation de l'administration sous l'ancien régime. Aux excellentes études de MM. Letaconnoux et Girod vient s'ajouter un très bon travail de M. Pierre LEFÈVRE sur le commerce des grains à Lille [4]. La question est d'autant plus intéressante que la Flandre, surpeuplée, ne suffisait pas à sa consommation et qu'elle était « pays réputé étranger », ce qui compliquait encore le ravitaillement. L'auteur décrit les conditions du trafic par terre et par eau, l'organisation du marché des grains, de la vente des farines et du pain ; on trouvera dans son ouvrage de nombreuses données sur le mouvement des prix et les disettes. — Dans une pénétrante étude, M. René GIRARD [5] prouve qu'avant l'arrivée au pouvoir de l'abbé Terray se manifestait une réaction très vive contre la liberté d'exportation et même de circulation intérieure des grains. Il montre aussi ce qu'il y avait de légitime dans les idées de Terray, dont les mesures furent approuvées, au moins dans le nord de la France. Les conditions économiques de l'époque légitimaient, dans une assez forte mesure, la réglementation.

A la question des subsistances, à l'époque révolutionnaire, qui commence à être assez bien connue, M. Gaston MARTIN a donné une bonne contribution en étudiant la politique des subsistances à Nantes de 1789 à 1793 [6] ; il décrit avec force les conceptions économiques des négociants, leurs efforts pour se rendre maîtres de tout le commerce des grains et montre comment la Convention, par le *maximum* et les réquisitions, mit fin à leurs fructueux

1. *Encyclopédie départementale des Bouches-du-Rhône ;* t. IX : *Le commerce.* Marseille, Archives départementales, 1923, gr. in-8°.

2. Joannès TRAMOND et A. REUSSNER, *Éléments d'histoire maritime et coloniale contemporaine.* Paris, Société d'éditions maritimes, 1925, in-8°, 728 p.

3. Paul M. BONDOIS, *Le commerce du beurre et des œufs sous l'Ancien régime* (*Mémoires et documents*, de J. Hayem, 8e série, 1924).

4. Pierre LEFÈVRE, *Le commerce des grains et la question du pain à Lille de 1713 à 1789.* Lille, Marquand, 1925, in-8°, XIX-223 p.

5. René GIRARD, *L'abbé Terray et la liberté du commerce des grains, 1769-1774* (bibl. de la Faculté des lettres de Paris). Paris, 1924, in-8°, XXIX-132 p.

6. Gaston MARTIN, *La politique nantaise des subsistances sous la Constituante et la Législative.* Paris, Presses universitaires, 1924, in-8°, 111 p. (thèse de doctorat ès lettres).

Digitized by Google

trafics. Dans sa thèse sur la mission de Carrier à Nantes, il attribue aux rancunes suscitées par la politique économique du représentant en mission, qui sut assurer l'approvisionnement de la ville, les haines qui aboutirent au procès et à la condamnation du personnage, qu'il s'efforce de réhabiliter[1].

Sur l'histoire du commerce dans les pays étrangers, peu d'ouvrages nous sont parvenus. Mentionnons de M. J. KULISCHER un important travail sur le commerce de la Russie[2]. — En Angleterre et aux États-Unis, on continue à s'intéresser vivement aux causes de la guerre de l'Indépendance américaine, qui sont, pour une bonne part, d'ordre économique : les colonies anglaises de l'Amérique ne voulaient plus supporter le monopole commercial de la métropole. Sur cette question, on trouvera une ample moisson de renseignements dans les ouvrages de C. H. VAN TYNE[3], d'EGERTON[4], d'OSGOOD[5], d'ANDREWS[6].

Sur la formation de la puissance maritime et de l'empire colonial de l'Angleterre, on trouvera de précieuses et précises indications dans l'étude de géographie coloniale de M. A. DEMANGEON, qui se reporte toujours au passé pour expliquer la situation présente ; sa bibliographie sera très utile aux historiens[7].

En ce qui concerne la Hollande, mentionnons le mémoire dans lequel nous décrivons les diverses manifestations de l'activité commerciale de la Hollande au XVII^e siècle et nous essayons d'en déterminer les causes[8].

Sur l'histoire de l'industrie au moyen âge, peu de travaux nouveaux à signaler. Cependant, nos connaissances se sont grandement enrichies, grâce au monumental ouvrage de M. Georges ESPINAS sur la draperie en Flandre[9].

1. Gaston MARTIN, *Carrier et sa mission à Nantes*. Paris, Presses universitaires, 1924, in-8°, 385 p. (thèse de doctorat ès lettres). — M. Georges Lefebvre a publié en 1921 le tome II de ses *Documents relatifs à l'histoire des subsistances dans le district de Bergues pendant la Révolution* (coll. des Documents économiques de la Révolution). Ajoutons que, depuis plusieurs années, M. Mathiez publie, dans les *Annales historiques de la Révolution*, de très intéressants articles sur les subsistances et le maximum.

2. J. KULISCHER, *Histoire du commerce russe jusqu'à la fin du XIX^e siècle* (en russe), 1923, 317 p.

3. C. H. VAN TYNE, *The causes of the war of Independence*, 1922.

4. H. E. EGERTON, *The causes and character of the american revolution*, 1923.

5. Herbert L. OSGOOD, *The american colonies in the XVIIIth century*. New-York, 1924-1925, 4 vol. in-8°.

6. ANDREWS, *American revolution and the colonial background*. Londres, 1924, in-8°. — Rappelons aussi le très intéressant volume de Arthur M. SCHLESINGER, *The colonial merchants and the american revolution* (Columbia University Studies in History, 1918).

7. Albert DEMANGEON, *L'empire britannique*. Paris, A. Colin, 1923, in-18, VIII-280 p. ; prix : 7 fr.

8. Henri SÉE, *L'activité commerciale de la Hollande à la fin du XVII^e siècle* (*Revue d'histoire économique*, 1926).

9. Georges ESPINAS, *La draperie dans la Flandre française au moyen âge*. Paris, Aug. Picard, 1923, 2 vol. in-8°. Voy. aussi G. ESPINAS et H. PIRENNE, *Documents relatifs à l'industrie drapière en Flandre*, 3 vol., 1906-1920.

Digitized by Google

Les renseignements extrêmement précis qu'il nous fournit sur la technique de cette industrie nous font comprendre beaucoup mieux l'organisation du travail dans une fabrication qui vise déjà les marchés lointains et qui annonce la grande industrie moderne.

A ces recherches, il serait intéressant de comparer le tome IV de la grande histoire de Florence, de M. DAVIDSOHN, qui traite des métiers et corporations, des marchands, du commerce et de la banque dans cette ville, économiquement si active au moyen âge [1].

Il a paru en France pour le XVII[e] et surtout pour le XVIII[e] siècle un bon nombre d'excellentes monographies.

Rappelons pour mémoire le volume d'Henri HAUSER, *Travailleurs et marchands de l'ancienne France* (Paris, 1920), si important pour l'étude de l'organisation du travail. M. Julien HAYEM consacre à la draperie à Romorantin une étude très documentée [2]; c'est Colbert qui lui a imposé la forme corporative et qui a contribué à la prospérité dont elle a joui au XVII[e] siècle. Puis au XVIII[e] siècle, se manifeste la décadence, en attendant qu'elle renaisse dans la seconde moitié du XIX[e] siècle. Sous l'ancien régime, la draperie de Romorantin n'a connu aucune grande entreprise à forme capitaliste.

Dans le textile, et notamment dans la fabrication de la toile, le régime de l'industrie rurale joue un rôle de premier ordre. Une nouvelle preuve nous en est fournie par le mémoire de F. BOURDAIS et René DURAND sur les toiles bretonnes [3]. En Vivarais, la filature de la soie reste aussi une industrie rurale; seul, le moulinage, où pénètre le machinisme, subit, au XVIII[e] siècle, la concentration industrielle, comme on le voit par l'étude d'Élie REYNIER [4].

La métallurgie française au XVIII[e] siècle continue à être soumise au régime de la petite industrie, comme on peut s'en rendre compte en lisant l'enquête faite par les frères Georges et Hubert BOURGIN [5]. Rares sont les établissements concentrés, comme le Creusot et Indret, qui connaissent l'organisation capitaliste et emploient la fonte au coke. A cet égard, la profonde transformation industrielle commence seulement à partir de 1860, comme le montre un petit volume bien informé de LEVAINVILLE [6].

1. Robert DAVIDSOHN, *Geschichte von Florenz*, t. IV, fasc. 2. Berlin, Mittler, in-8°.

2. Julien HAYEM, *La draperie à Romorantin* (*Mémoires et documents*, de J. Hayem, 8[e] série, 1924).

3. F. BOURDAIS et René DURAND, *L'industrie et le commerce de la toile en Bretagne au XVIII[e] siècle*, 1922 (Comité des travaux historiques; section d'histoire moderne et contemporaine, fasc. VII, p. 1-48).

4. Élie REYNIER, *La soie en Vivarais*. Largentière, 1921, in-8°, 246 p.; prix : 15 fr. — Sur l'industrie textile, voy. aussi COURTECUISSE, *La manufacture des draps fins Vanrobais aux XVII[e] et XVIII[e] siècles*, 148 p. (*Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville*, 1920).

5. G. et H. BOURGIN, *Enquête sur l'industrie sidérurgique au début de la Révolution*. Paris, E. Leroux, 1920; prix : 15 fr. (coll. des Documents économiques de la Révolution).

6. LEVAINVILLE, *L'industrie du fer en France*. Paris, A. Colin, 1922, in-16, 212 p.; prix : 6 fr.

Digitized by Google

Au contraire, les exploitations minières, et surtout les mines de houille, exigeant des capitaux considérables, deviennent, dès la seconde moitié du XVIIIe siècle, de grandes entreprises capitalistes. La démonstration de ce fait est donnée dans le très important ouvrage de M. Marcel ROUFF [1]. C'est surtout des questions économiques que se préoccupe M. Georges LEFEBVRE dans sa récente étude sur les mines de charbon de Littry en Normandie [2]. Écrite à l'aide des papiers de la firme, elle nous révèle une foule de détails concrets sur la technique, l'organisation du travail, la condition et les salaires des ouvriers ; elle décrit, pour l'époque révolutionnaire, les effets de la dépréciation monétaire, des réquisitions, du *maximum*, qui ont nui non à la production, mais à la condition sociale des ouvriers. — Mentionnons encore l'important ouvrage de L.-J. GRAS sur les mines de la Loire [3], ainsi que notre mémoire sur les mines bretonnes au XVIIIe siècle [4].

L'industrialisation de la presse ne se produira qu'au XIXe siècle, après 1836 ; on trouvera, à cet égard, une bonne étude dans les *Travailleurs du livre*, par M. Georges RENARD [5], ouvrage de vulgarisation, mais fort bien informé, et d'une lecture très attrayante.

En ce qui concerne l'industrie française, deux ouvrages de l'intérêt le plus général doivent être signalés : l'un est le volume posthume de Ch. BALLOT [6] sur l'introduction du machinisme ; l'autre est l'histoire des industries des Bouches-du-Rhône, par Paul MASSON [7] ; il s'agit des industries marseillaises, dont l'évolution s'est développée surtout après 1830, mais, dans toutes, la concentration n'a pas été aussi rapide ; M. P. Masson a recueilli là une foule de données du plus haut prix. — Des progrès de la concentration industrielle et du machinisme en France de 1815 à 1848, nous avons donné une simple esquisse, et nous rappellerons la synthèse que nous avons tentée sur l'histoire du commerce et de l'industrie aux XVIIe et XVIIIe siècles [8].

1. Marcel ROUFF, *Les mines de charbon en France au XVIIIe siècle, 1744-1791.* Paris, Rieder, 1922, in-8° (thèse de doctorat ès lettres).

2. *Les mines de Littry, 1744-an VIII* (*Annales historiques de la Révolution française*, janvier-mars 1926).

3. L.-J. GRAS, *Histoire économique générale des mines de la Loire.* Saint-Étienne, 1922, 2 vol. in-8°.

4. Henri SÉE, *Études sur les mines bretonnes au XVIIIe siècle* (*Annales de Bretagne*, 1925-1926, t. XXXVII).

5. G. RENARD, *Les travailleurs du livre.* Paris, Doin, 1924, 2 vol. in-8°.

6. Ch. BALLOT, *L'introduction du machinisme dans l'industrie française*, publié par Cl. Gével (Comité des travaux historiques ; section d'histoire moderne et contemporaine, fasc. IX). Paris, 1923, in-8°.

7. *Encyclopédie départementale des Bouches-du-Rhône ;* t. VIII : *L'industrie.* Marseille, 1925, in-8°.

8. Henri SÉE, *Esquisse de l'évolution industrielle de la France de 1815 à 1848* (*Revue d'histoire économique*, 1923) et *L'évolution commerciale et industrielle de la France sous l'ancien régime.* Paris, M. Giard, 1925, in-8°, 396 p. ; prix : 35 fr.

Digitized by Google

En Angleterre, c'est surtout la période de la « révolution industrielle » qui a donné lieu récemment aux travaux les plus importants. Nous nous contenterons de rappeler l'ouvrage de George UNWIN [1], qui, d'une façon concrète, grâce à l'utilisation de papiers d'affaires, montre la transformation industrielle qui s'est opérée à Stockport et à Morple depuis 1788. Le volume de Th. Southcliffe ASHTON sur la métallurgie anglaise au XVIIIe siècle a été aussi déjà analysé par la *Revue;* la concentration industrielle s'est produite plus tôt en Angleterre qu'en France dans cette industrie ; à cet égard, c'est la période de 1788 à 1806 qui a été décisive [2].

La *Revue historique* donnera aussi un compte-rendu détaillé du très important ouvrage de M. H. HAMILTON sur les industries du cuivre en Angleterre depuis le XVIe siècle [3]. Le grand intérêt du livre, c'est de montrer que, dès le début, pour les mines et les fonderies, on a dû faire appel à des capitaux considérables, qu'on a créé des sociétés par actions, tandis que les métiers de Birmingham qui travaillent le cuivre sont restés longtemps soumis au régime de la petite industrie. Ces faits incitent l'auteur à soutenir qu'il n'y a pas eu réellement de « révolution industrielle » au sens strict du mot ; dans sa préface, sir William Ashley corrige ce qu'il y a de trop absolu dans cette thèse en disant qu'il s'est produit, au XVIIIe siècle, *a rapid and sweeping evolution* [4].

En Hollande, le régime de la petite industrie prédomine encore au début du XIXe siècle, comme on le voit par un mémoire sur l'industrie à Amsterdam et à Rotterdam en 1816, de M. Z. W. SNELLER [5]. C'est en 1832-1833 que sont créés de grands établissements industriels, surtout des cotonnades à Leyde, Haarlem, Delft, etc. ; et le gouvernement a participé grandement à cette transformation. Il faut lire à ce sujet les documents publiés par M. N. W. POSTHUMUS [6].

Comme point de comparaison avec l'organisation du travail de l'Europe occidentale, on aura profit à lire le mémoire de N. GHIULEA sur les corpora-

1. George UNWIN, Arthur HULME et G. TAYLOR, *Samuel Oldknow and the Arkwrights. The industrial revolution at Stockport and Marple.* Londres, Longmans, 1924, in-8° ; cf. *Rev. histor.*, t. CL, p. 102.

2. Thomas Southcliffe ASHTON, *Iron and steel in the industrial revolution.* Manchester, University Press, 1924, in-8°, VIII-265 p.

3. Henry HAMILTON, *The english brass and copper industries to 1800.* Londres, Longmans, 1926, in-8°, XXIV-388 p.

4. Voy. encore J. L. et Barbara HAMMOND, *The rise of modern industry.* Londres, Methuen, 1925, in-8°, 280 p.

5. Z. W. SNELLER, *De toestand der nijverheid te Amsterdam en Rotterdam volgens de enquête van 1816* (*Bijdragen voor vaderlandsche Geschiedenis*, 1915, 37 p.) ; cf. *Rev. histor.*, t. CLI, p. 297. — Mlle L. VON NIEROP a montré que les réfugiés protestants français n'ont pas exercé une grande influence sur le développement de l'industrie hollandaise (*Stukken betrejfende de nijverheid der réfugiés te Amsterdam*, dans l'*Economisch-historisch Jaarboek*, 1921-1923).

6. N. W. POSTHUMUS, *Bijdragen tot de geschiedenis der nederlandsche grootindustrie* (*Economisch-historisch Jaarboek*, 1925, p. 169-244).

Digitized by Google

tions roumaines qui se sont organisées plus tardivement que dans nos pays, mais de la même façon ; il est vrai que la plupart des artisans des villes roumaines étaient d'origine étrangère[1]. Notons encore que la Dotation Carnegie a publié une série de volumes sur l'histoire économique et sociale de la France pendant la guerre mondiale. Ce sont de très bons ouvrages que ceux de MM. Arthur FONTAINE[2], AFTALION[3], H. HAUSER[4], R. BLANCHARD[5]. Mentionnons, dans le même ordre d'idées, le travail de M. DUTACQ sur Lyon[6] et deux autres de M. R. W. SCOTT sur l'Écosse pendant la guerre[7].

V. CRÉDIT PRIVÉ ET PUBLIC. CAPITALISME. — L'histoire du commerce de l'argent et du capitalisme n'est encore qu'ébauchée ; ce qui n'a pas empêché M. W. SOMBART d'en tenter une monumentale synthèse, dont certaines conclusions ont pu être à bon droit contestées, mais qui n'en est pas moins très suggestive ; il a eu aussi le mérite de réunir de très nombreux renseignements, grâce à une érudition extrêmement étendue, mais pas toujours très sûre[8]. Son principal ouvrage n'a pas encore été traduit en français. Son livre sur *Les Juifs et la vie économique*[9] est d'une lecture très attachante et instructive, même si l'on n'en adopte pas la thèse générale, ainsi que son *Bourgeois*[10].

Sur le capitalisme au moyen âge, M. G. BIGWOOD a largement enrichi nos connaissances en étudiant avec une grande érudition le commerce de l'argent en Belgique ; il croit pouvoir prouver que la création du crédit public n'a eu, en Belgique tout au moins, qu'une faible influence sur la genèse du capitalisme[11]. Ce grand travail est complété par un mémoire sur les financiers d'Arras aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles, dont la *Revue* a récemment rendu compte[12]. Dans le même ordre d'idées, il faut signaler le mémoire de M. J. CUVELIER sur un capitaliste du XIV^e^ siècle, enrichi surtout par les prêts d'ar-

1. N. GHIULEA, *Les corporations de métiers en Roumanie* (*Revue d'histoire économique*, 1924, p. 522-554).

2. Arthur FONTAINE, *L'industrie française pendant le guerre*, 504 p.

3. AFTALION, *L'industrie textile*, 250 p.

4. H. HAUSER, *L'organisation gouvernementale pendant la guerre. Le problème du régionalisme*, 176 p.

5. R. BLANCHARD, *Les forces hydro-électriques*, 128 p.

6. F. DUTACQ, *La ville de Lyon et la guerre*. Paris, Presses universitaires, 1924, in-8°, 260 p.

7. R. W. SCOTT, *The industries of the Clyde valley during the War*. Oxford Press, 1924 ; prix : 10 s. 6 d. ; *Rural Scotland during the War*. Oxford Press, 1925 ; prix : 12 s. 6 d.

8. Werner SOMBART, *Der moderne Kapitalismus*, dont une 4^e^ édition a paru en 1922, en 4 vol. gr. in-8°.

9. ID., *Les Juifs et la vie économique*. Paris, Payot, 1923, in-8°, 515 p. ; prix : 20 fr. L'ouvrage avait paru en 1911.

10. *Le bourgeois*. Paris, Payot, 1926, in-8°, 496 p. ; prix : 25 fr. L'ouvrage date de 1913.

11. G. BIGWOOD, *Le régime juridique et économique de l'argent en Belgique au moyen âge* (*Mémoires de l'Académie de Belgique*, 1921 et 1922).

12. ID., *Les financiers d'Arras : contribution à l'étude des origines du capitalisme moderne*, 150 p. (extr. de la *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1924 et 1925).

Digitized by Google

gent, et dont une descendante a épousé un prince de la maison d'Orange au XVe siècle [1].

Le XVIe siècle est une époque décisive pour qui étudie les origines du capitalisme. De récents ouvrages contribuent à accroître nos connaissances sur le prêt à intérêt, les changes, le commerce de l'argent. Tel le volume de GORIS, dont il a été question plus haut. Telle la remarquable introduction de M. TAWNEY au discours sur le prêt à intérêt de Thomas Wilson. Nous nous contenterons de la mentionner, car la *Revue* vient d'en donner un compte-rendu détaillé [2].

La dépréciation de la monnaie et la hausse des prix au XVIe siècle sont des sujets qui attirent particulièrement l'attention des économistes et historiens, aujourd'hui spectateurs des perturbations provoquées par la guerre mondiale. Quelle a été l'action de l'afflux des métaux précieux sur la hausse des prix? Quel a été le taux de cette hausse? Quelles en ont été les conséquences économiques et sociales? Quelles mesures ont été prises contre la vie chère? Autant de questions qui ont été examinées avec conscience par MM. LIAUTEY [3] et Maximin DELOCHE [4]; elles ne pourront être résolues que grâce à un certain nombre de monographies analogues à celle que M. P. RAVEAU (dans l'introduction de l'ouvrage cité plus haut) a consacrée au pouvoir d'achat de l'argent en Poitou.

M. J.-G. VAN DILLEN a montré avec une grande force que c'est sa qualité de marché mondial des métaux précieux et des espèces monnayées qui explique, en grande partie, la supériorité économique de la Hollande au XVIIe siècle [5]. Il indique aussi comment ce pays s'est constitué ce stock monétaire. Même quand la Hollande eut perdu sa prépondérance commerciale au profit de l'Angleterre, elle resta encore une très grande puissance financière, grâce surtout à la perfection de son organisation bancaire, à la sûreté de son crédit. On s'en rend bien compte en étudiant les documents relatifs aux banques d'Amsterdam, de Middelburg, de Delft, de Rotterdam, qui ont été recueillis dans la belle publication de M. J.-G. VAN DILLEN ; on en a montré récemment ici même l'intérêt, qui est de premier ordre [6].

1. J. CUVELIER, *Les origines de la fortune de la maison d'Orange*. Bruxelles, Lamertin, 1921 (*Mémoires de l'Académie de Belgique*).

2. Thomas WILSON, *A discourse upon usury, 1571*, edited with an historical introduction by R. H. TAWNEY. Londres, Bell, 1925, in-8°, XIII-392 p. ; prix : 15 sh. ; cf. *Rev. histor.*, t. CLI, p. 259.

3. A. LIAUTEY, *La hausse des prix et la lutte contre la vie chère en France au XVIe siècle*. Paris, 1921, in-8° (thèse de doctorat en droit).

4. Maximin DELOCHE, *La crise économique au XVIe siècle et la crise actuelle*. Paris, 1922.

5. J.-G. VAN DILLEN, *Amsterdam, marché mondial des métaux précieux aux XVIIe et XVIIIe siècles* (en hollandais), 43 p. (extr. de *De Economist*, 1923). Voir plus haut, p. 194-201.

6. J. G. VAN DILLEN. *Bronnen tot de geschiedenis der wisselbanken (Amsterdam, Middelburg, Delft, Rotterdam)*. La Haye, Nijhof, 1925, 2 vol. in-4°, 1,435 p. (« Rijks geschiedkundige publicatien ») ; cf. *Rev. histor.*, t. CLI, p. 296.

Digitized by Google

Étudiant le marché financier de Paris sous le Second Empire, M. Pierre DUPONT-FERRIER décrit les progrès accomplis par la Bourse de cette capitale de 1852 à 1870, progrès qui répondent au développement économique de l'époque ; il marque le contraste avec la période de la monarchie censitaire [1].

Que le régime capitaliste ne soit pas près de s'effondrer, telle est la conclusion qui semble découler d'une sérieuse étude de ZAGORSKY ; il s'efforce de prouver qu'en dépit de la révolution soviétique, le capitalisme, en Russie, commence à renaître de ses cendres ; la documentation de l'ouvrage paraît étendue et sûre [2]. Le petit volume du vicomte G. D'AVENEL [3], qui donne des indications très intéressantes sur l'histoire des prix, vante les bienfaits du capitalisme, grâce auquel, déclare-t-il, la condition des travailleurs s'est grandement améliorée, et la foule jouit de commodités qu'ignoraient autrefois même les grands de ce monde ; c'est par trop une apologie. On pourrait en dire autant d'une intéressante esquisse où C. BARBAGALLO résume l'histoire du capital et du travail depuis l'antiquité jusqu'à l'époque contemporaine [4] ; ouvrage d'ailleurs fondé sur des connaissances étendues et sûres, et qui contient une utile bibliographie. On pourrait lui reprocher d'avoir placé plus tôt qu'il ne conviendrait l'avènement de la grande industrie.

Enfin, mentionnons l'esquisse historique que nous avons tentée sur les origines du capitalisme moderne, et où nous avons essayé de grouper le plus de faits possibles, retraçant à grands traits l'évolution du capitalisme depuis le moyen âge jusque vers le milieu du XIX^e siècle [5].

Les lecteurs de la *Revue* savent la valeur du grand ouvrage de M. Marcel MARION, *L'histoire financière de la France*, ample synthèse édifiée sur des recherches personnelles approfondies. Le tome IV, qui vient de paraître, et qui traite de la période si importante du Directoire, du Consulat, de l'Empire et des débuts de la Restauration, ne le cède pas en intérêt aux précédents ; il décrit, en effet, la restauration financière accomplie par le Consulat et montre comment cette œuvre fut en partie compromise par les guerres de l'Empire. On pourra lui reprocher d'être trop sévère pour le Directoire, dont la gestion financière a préparé, en somme, l'œuvre de reconstitution [6]. Dans son volume sur les assignats [7], M. MORINI-COMBY n'a pas prétendu faire une

1. Pierre DUPONT-FERRIER, *Le marché financier de Paris sous le Second Empire*. Paris, Félix Alcan, 1925, in-8°, 245 p. ; prix : 10 fr.

2. Simon ZAGORSKY, *La renaissance du capitalisme dans la Russie des soviets*. Paris, Giard, 1924, in-8°, 447 p. ; prix : 30 fr.

3. *Les enseignements de l'histoire des prix*. Paris, Payot, 1925, in-16, 167 p. ; prix : 5 fr.

4. Corrado BARBAGALLO, *Capitale e lavoro, disegno storico*. Milan, Nogare et Armetti, 1925, in-4°, XXVII-158 p.

5. Henri SÉE, *Les origines du capitalisme moderne (essai historique)*. Paris, A. Colin, 1926, in-16, 220 p. ; prix : 8 fr. 40.

6. Marcel MARION, *Histoire financière de la France depuis 1715* ; t. IV : *1727-1818*. Paris, A. Rousseau, 1925, in-8°, XI-435 p. ; prix : 25 fr.

7. J. MORINI-COMBY, *Les assignats ; révolution et inflation*. Paris, Nouvelle librairie nationale, 1926, in-8°, 165 p. ; prix : 7 fr. ; cf. *Rev. histor.*, t. CLI, p. 288.

Digitized by Google

œuvre originale, mais son exposé est bien informé, clair et donne une idée juste des choses. On regrettera seulement l'absence de toute bibliographie, même sommaire. Enfin, rappelons l'utile contribution que M. Georges Lardé a donnée à l'histoire financière du XVIIIe siècle, en marquant les raisons qui expliquent l'hostilité du Parlement à la revision des rôles de vingtièmes ; il nous fait voir que l'œuvre des contrôleurs a été vraiment sérieuse et qu'elle tendait à établir plus de justice dans la répartition de cet impôt, au grand déplaisir de tous les privilégiés [1].

VI. Classes sociales. Mouvement social. — Sur l'histoire des classes sociales, on n'a pas un grand nombre d'études à signaler. Rappelons l'important ouvrage de M. Henri Carré [2] sur la noblesse au XVIIIe siècle, qui envisage surtout l'histoire de la société, néglige un peu les questions économiques, mais caractérise bien les diverses catégories de la noblesse et nous apporte beaucoup de renseignements nouveaux. De grande portée est le mémoire de M. H. Bourde de la Rogerie sur la réformation de la noblesse en Bretagne [3], qui a eu pour conséquence de creuser un fossé plus profond entre la noblesse et la bourgeoisie. Sur le rôle économique et social de la bourgeoisie, et notamment de la bourgeoisie parlementaire au XVIIe siècle, M. Gaston Roupnel [4] montre que la renaissance rurale en Bourgogne a été surtout l'œuvre de cette classe, qui a supplanté réellement l'ancienne noblesse d'épée.

Ce sont les archives notariales qui fourniront sans doute les documents les plus précieux pour l'histoire des classes sociales. On voit par le volume de M. J. M. Richard sur la vie privée à Laval [5] le parti qu'on en peut tirer pour l'histoire de l'organisation du travail, de la bourgeoisie commerçante, des mœurs, des usages, de l'enseignement, de la culture intellectuelle.

Les rôles d'impôts (des vingtièmes pour les campagnes, de la capitation pour les villes) fournissent des données précieuses pour l'histoire sociale. C'est à l'aide des rôles de capitation que nous avons essayé de décrire la condition économique des diverses classes sociales de Rennes au XVIIIe siècle [6].

1. Georges Lardé, *Une enquête sur les vingtièmes au temps de Necker ; histoire des remontrances du Parlement de Paris, 1777-1778.* Paris, Letouzey, 1920, in-8°, 136 p. ; prix : 5 fr.

2. Henri Carré, *La noblesse et l'opinion publique en France au XVIIIe siècle.* Paris, Hachette, 1920, in-8° ; prix : 20 fr.

3. H. Bourde de La Rogerie, *Étude sur la réformation de la noblesse en Bretagne, 1688-1721* (*Mém. de la Soc. d'histoire de Bretagne*, 1922).

4. Gaston Roupnel, *La ville et la campagne au XVIIe siècle : étude sur la population du pays dijonnais.* Paris, E. Leroux, 1922, in-8°, 327 p. (thèse de doctorat ès lettres).

5. Jules Marie Richard, *La vie privée dans une province de l'Ouest : Laval aux XVIIe et XVIIIe siècles.* Paris, Champion, 1922, in-8°, 385 p. ; prix : 12 fr.

6. H. Sée, *La population et la vie économique de Rennes vers le milieu du XVIIIe siècle, d'après les rôles de la capitation* (*Mémoires de la Société d'histoire de Bretagne*, 1923 ; reproduit en abrégé dans la *Vie économique et les classes sociales en France au XVIIIe siècle*, cité plus haut). Cf., à ce point de vue, René Fage, *Tableau économique de Tulle dans la seconde moitié du XVIe siècle* (*Bulletin philologique et historique*, 1923, p. 159-178).

Digitized by Google

La thèse de Mme Grace-M. JAFFÉ[1] sur la condition de la classe ouvrière pendant la Révolution apporte des faits nouveaux et intéressants pour l'époque de la Constituante. Pour celle de la monarchie censitaire et de la révolution de 1848, citons notre étude, parue dans la *Revue d'histoire économique*[2]; le *Journal d'un bourgeois de Lyon*, précieux surtout grâce aux annotations de M. Justin GODART[3]; l'intéressant récit, impartial et très bien renseigné, de M. Ch. SCHMIDT[4] sur les journées de juin 1848, « émeute de la faim », qui fut impitoyablement réprimée.

En ce qui concerne la seconde moitié du XIXe siècle et le début du XXe, une place à part doit être faite à la troisième édition de l'*Histoire du mouvement social*, de M. Georges WEILL[5]; mise au courant des dernières publications parues entre 1910 et 1924 et contenant une partie toute nouvelle sur le socialisme, les mouvements syndical et coopératif, la législation ouvrière; c'est un ouvrage extrêmement précieux. D'une valeur scientifique moins grande, mais bien informée, l'*Histoire du socialisme en France*, de Paul LOUIS, a le mérite de présenter la question d'ensemble et aussi d'expliquer l'histoire des doctrines par l'histoire des événements sociaux, comme les troubles de 1830-1834, la révolution de 1848, etc.[6]. Du même auteur, mentionnons aussi un petit volume, aussi impartial que possible, sur le mouvement syndicaliste contemporain[7].

Une bonne monographie locale a paru sur le mouvement social : c'est celle qui a trait aux Bouches-du-Rhône, et particulièrement à Marseille, de 1789 à 1914[8]. Sur l'organisation ouvrière, les grèves, la coopération, comme sur les salaires, les auteurs, et surtout M. Paul Masson, ont recueilli un nombre considérable de renseignements du plus haut intérêt, et très judicieusement interprétés; c'est vraiment un modèle à suivre pour tout travail du même genre.

Les classes sociales et le mouvement social en Angleterre au XIXe siècle ont été étudiés par R. FAY[9]. Le volume d'Édouard GUYOT, plus intéressant

1. *Le mouvement ouvrier à Paris pendant la Révolution (1789-1791)*. Paris, Félix Alcan, 1924, 215 p. (thèse de l'Université de Paris).

2. H. SÉE, *La condition des ouvriers et le mouvement ouvrier en France de 1815 à 1848* (*Revue d'histoire économique*, 1924).

3. *Le journal d'un bourgeois de Lyon en 1848*, publié et annoté par Justin GODART. Paris, Presses universitaires, 1924, in-8°, 179 p.

4. Ch. SCHMIDT, *Les journées de juin 1848*. Paris, Hachette, in-16, 128 p.; prix : 5 fr.

5. *Histoire du mouvement social en France (1852-1924)*, 3e édit. Paris, Félix Alcan, 1924, in-8°, 512 p.

6. Paul LOUIS, *Histoire du socialisme en France depuis la Révolution jusqu'à nos jours*. Paris, Rivière, 1925, in-8°, 408 p.

7. Paul LOUIS, *Le syndicalisme français d'Amiens à Saint-Étienne (1906-1922)*. Paris, Félix Alcan, in-16, 1924.

8. *Encyclopédie départementale des Bouches-du-Rhône*; t. X : *Le mouvement social*. Marseille, gr. in-8°, 1923.

9. R. FAY, *Life and labour in the XIXth century*. Cambridge, 1920, in-8°.

Digitized by Google

pour l'histoire des doctrines que pour celle des faits économiques, reproduit purement et simplement sa thèse publiée en 1914[1]. Sur les mêmes questions ont paru deux volumes, originaux et très suggestifs d'André SIEGFRIED[2] et d'André PHILIPP ; ce dernier donne une idée très précise non seulement de l'évolution économique de l'Angleterre contemporaine, mais de l'organisation ouvrière et du chômage qui sévit sur ce pays[3].

VII. MISÈRE ; ASSISTANCE. — Peu de travaux récents sur ces questions. Une bonne étude de M. Paul M. BONDOIS[4] montre toute l'acuité de la misère qui sévit, à l'époque de Louis XIV, lorsque se produit une disette, et en même temps l'impuissance de l'administration royale, même dirigée par un Colbert, à y trouver des remèdes vraiment efficaces. L'ouvrage le plus important est la thèse de M. Émile CHAUDRON[5] sur l'assistance à Troyes ; plus précise pour la période révolutionnaire que pour l'ancien régime, elle montre pourquoi la Révolution n'a pu réaliser le beau programme d'assistance publique, qui avait été formulé par les diverses assemblées.

L'histoire de l'assistance en Angleterre est aujourd'hui bien connue. Elle l'était moins pour l'Écosse ; M. Alexander A. CORMACK[6] a comblé en grande partie cette lacune dans une thèse qui repose sur une sérieuse documentation. L'assistance, considérée comme une fonction de l'État, est de date récente en Écosse, plus même qu'en Angleterre, dont ce pays a imité les réformes successives au cours du XIX^e siècle.

Henri SÉE.

1. *Le socialisme et l'évolution de l'Angleterre contemporaine (1880-1914)*, nouvelle édition. Paris, Félix Alcan, 1925, in-8°, XVI-375 p.

2. André SIEGFRIED, *L'Angleterre d'aujourd'hui. Son évolution économique et politique.* Paris, A. Colin, 1924, in-8°, 319 p.

3. André PHILIPP, *L'Angleterre moderne : le problème social, l'expérience travailliste.* Paris, Crès, in-16, 245 p.

4. Paul M. BONDOIS, *La misère sous Louis XIV ; la disette de 1662* (*Revue d'histoire économique*, 1924, p. 53-118).

5. Émile CHAUDRON, *L'assistance publique à Troyes à la fin de l'ancien régime et pendant la Révolution.* Paris, Presses universitaires, 1923, in-8° (thèse de doctorat ès lettres). — Mentionnons aussi H. SÉE, *Recherches sur la misère, la mendicité et l'assistance en Bretagne à la fin de l'ancien régime* (*Mémoires de la Société d'histoire de Bretagne*, 1925).

6. Alexander-A. CORMACK, *Poor relief in Scotland.* Aberdeen, Wyllie, 1923, in-8°, 215 p. (thèse de l'Université de Rennes).

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Giuseppe CULTRERA. **Architettura Ippodamea, contributo alla storia dell' edilizia nell' antichità.** Rome, Tip. della R. Accademia naz. dei Lincei, 1924. Gr. in-4°, 240 pages, avec 65 figures et plans. (*Memorie della R. Accademia nazionale dei Lincei, cl. d. sc. mor. stor. e fil.*, anno CCCXX, 1923, ser. V, vol. XVII, fasc. IX, p. 357-603.)

Sous le titre nouveau d'*Architecture hippodamienne*, c'est une contribution de premier ordre que M. Cultrera a apportée à l'histoire des plans des villes et de l'urbanisme dans l'antiquité, en réunissant, en critiquant à ce point de vue spécial, avec une érudition très sagace, une quantité considérable de matériaux, de travaux de tout genre et principalement de plans. Le premier livre étudie l'architecture dite hippodamienne dans le monde grec. D'abord, pour la personnalité très discutée d'Hippodamos de Milet, M. Cultrera distingue avec raison d'un Hippodamos plus récent, probablement Athénien et père d'Archeptolémos, le premier Hippodamos, architecte, philosophe pythagoricien, auteur du plan du Pirée et de son agora, à l'époque de Thémistocle, date confirmée par l'archéologie. Les traits caractéristiques de son architecture, y compris les théâtres et amphithéâtres, sont la planimétrie rectangulaire, les rues en damier, l'agora monumentale avec portiques et propylées (Pirée, Thurii, Sélinonte, Cyrène) et, si le terrain le comporte, les terrasses successives avec raccords, escaliers, paliers, murs de soutènement (Rhodes, Héraion d'Argos), rarement en cercle ou hémicycle (Rhodes, Halicarnasse, Messène, Mantinée). Ils ne comportent donc rien d'absolument nouveau que la planimétrie et l'effort scénique, panoramique, particulièrement accentué ; ils développent simplement sous une forte influence orientale des prototypes indigènes. La différence entre les modes archaïque et hippodamien ressort des transformations successives de quelques monuments typiques : temple d'Égine, Acropole, Propylées, Érechthéion, théâtre de Dionysos à Athènes ; Télestérion d'Éleusis, Héraion d'Argos ; Thersilion et théâtre à Mégalopolis. C'est surtout à l'époque hellénistique, en Asie et en Égypte, dans les villes, palais, temples nouveaux, que se développe l'architecture hippodamienne ; M. Cultrera l'étudie dans toutes les constructions importantes d'une vingtaine de villes, y compris la Sicile et la Grande-Grèce, et particulièrement dans les trois centres principaux, Priène, Acropole de Pergame, Magnésie du Méandre. La deuxième partie, consacrée aux origines, trouve les éléments essentiels du système, quelques-uns dans la Babylonie, l'Assyrie (Babylone, Assur, Ninive, Nimrud-Kalah, Korsabad), presque tous dans l'Égypte et surtout dans la Perse, la Médie, la Susiane (Ecbatane, Pasargade, Acropole de Suse, Persépolis) et dans la Crète égéenne (palais de Phaistos, Cnossos, Hagia-Triada). Comme le montrent les citadelles de Mycènes, de Tirynthe, de Troie, l'architecture mycénienne primitive diffère de l'architecture crétoise, mais

Digitized by Google

elle en subit ensuite l'influence, et de l'architecture créto-mycénienne dérivent le palais homérique et deux des principaux éléments de l'architecture grecque hippodamienne, les propylées et le temple ; puis à la fin du VI^e^ siècle, et plus fortement encore à l'époque des guerres médiques, ces prototypes se développent, par l'intermédiaire de l'Ionie (voie sacrée de Milet ; pronaos archaïque à l'Artémision d'Éphèse, à l'Héraion de Samos) et de Naucratis, sous la double influence de l'Égypte, qui fournit ses périboles, portiques, salles hypostyles, vestibules, et de la Perse, avec sa planimétrie, ses terrasses, ses escaliers. La troisième partie expose le développement de l'architecture hippodamienne dans le monde romain. Le point de départ, indigène, est la planimétrie de la limitation et de la castramétation des Romains (*Roma quadrata*, Fondi, Marzabotto), issue incontestablement des *Terramares*, avec leurs terrasses et leur *Templum ;* attestée par un nombre considérable de murailles et de camps, elle se perfectionne, surtout pour l'arrangement scénique, mais en gardant un caractère romain, sous l'influence de l'architecture hellénistique. C'est ce que montre l'histoire des constructions de tout genre et des plans de villes à Rome, dans l'Italie et dans tout le monde romain, sous la République et sous l'Empire jusqu'à Constantin. Rome n'a jamais pu avoir de planimétrie d'ensemble, mais ses architectes ont cependant visé à la coordination organique, à la symétrie, à l'orientation des nouveaux édifices d'après celle des anciens. La conclusion montre la persistance du système hippodamien en Orient, dans les architectures byzantine, perse, islamique, jusque dans l'Inde et la Chine ; en Occident, après l'interruption du moyen âge, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, principalement dans les villas, les jardins, les ensembles décoratifs (Versailles, Vaux, La Granja ; à Rome, Capitole, basilique de Saint-Pierre, monument de Victor-Emmanuel II, inspiré par le temple de la *Fortuna primigenia* de Préneste).

Ch. LÉCRIVAIN.

Corrado BARBAGALLO. **Il problema delle origini di Roma da Vico a noi.** Milan, Société Unitas, 1926. Petit in-8°, III-150 pages. Prix : 11 lires.

Ce petit livre, clair, sensé, vivant, parfois cependant mal ordonné, est une bonne histoire, et qui vient à son heure, des variations, des oscillations de la critique sur l'histoire primitive de Rome depuis Vico jusqu'à nos jours. Il étudie chronologiquement cette lutte entre les conservateurs et les sceptiques plus ou moins radicaux qui se termine actuellement par le triomphe de la tradition. Après les premiers doutes des érudits du XV^e^ au XVIII^e^ siècle, Valla, Loriti, Cluvier, Gronovius, Perizonius, la critique modérée et presque repentante de Beaufort et le rejet complet de la tradition par Vico, qui, dans sa reconstitution synthétique restée sans influence, montre cependant la bonne méthode, vient le roman historique de Niebuhr, au fond relativement conservateur. Sans action sur les historiens français et italiens de la première moitié du XIX^e^ siècle, Micali, Vannucci, Cantù, Michelet, V. Leclerc, Duruy, il provoque en Allemagne la critique systématique, de détail, représentée surtout par Schwegler. Fondée sur deux hypothèses fausses, emploi tardif de l'écriture, destruction des documents par l'incendie gaulois, mais admettant cependant l'exactitude des faits essentiels avec toutes ses conséquences, elle produit deux écoles, une, modérée, excellente, celle de Mommsen, élève de Rubino, qui accepte

Digitized by Google

la tradition politique et sociale en rejetant une partie du détail personnel et anecdotique ; l'autre, radicale et médiocre, celle de Nitzsch et de Nissen, qui refusent toute valeur personnelle à Tite-Live et sur qui renchérit encore Niese. En Angleterre, en Amérique, la tradition résiste énergiquement, ainsi qu'en France avec Ampère, Taine, Fustel de Coulanges ; mais, grâce au contre-coup de la victoire de 1870, le radicalisme germanique triomphe en Italie, partiellement dans Bonghi et complètement dans Pais, dont le mysticisme critique aboutit, en somme, à détruire les deux premiers siècles de l'histoire de Rome. Mais à cette victoire succède bientôt la réaction actuelle, nécessaire et complète, qui a entraîné les plus récalcitrants, jusqu'à Pais, obligé de faire amende honorable et de revenir à toute la tradition. Elle a eu pour raison essentielle, outre les suggestions de la linguistique, de la numismatique et aussi du bon sens, les résultats merveilleux des découvertes archéologiques faites, d'une part, dans tout le bassin oriental de la Méditerranée, d'autre part, dans toute l'Italie, surtout dans l'Étrurie, le Latium, sur les collines et au Forum de Rome. Exposés, commentés, acceptés par la masse des archéologues et des historiens en Italie, Ceci, Vaglieri, Gatti, Cozza, De Marchi, Gamurrini, Pigorini, Pinza, Orsi, Oberziner, Gabrici, Porro, Sergi, De Cara, Palmarini, Paribeni, Dall' Osso, G. Ferrero, Barbagallo et, dans une certaine mesure, G. de Sanctis, ailleurs Duhn, Modestov, Schmidt, Neumann, Piganiol, Homo, Babelon, Gummerus, Frank, Tenney, ils ont rétabli l'histoire de l'Italie depuis l'âge de la pierre ; ils ont démontré ses lointaines relations avec l'Orient égéen et mycénien, avec l'Égypte, la haute ancienneté de l'écriture et de la civilisation dans le Latium, la fusion de divers éléments, anciens aborigènes, Latins de Romulus, peut-être Arcadiens d'Évandre, l'authenticité de la période royale et des rois, une seconde fondation de Rome (Rumon) sous Tarquin, la véracité générale de Tite-Live et de Denys. Cette réaction paraît bien correspondre à la vérité. M. Barbagallo est cependant trop affirmatif sur plusieurs points, notamment sur la répartition des collines entre les groupements primitifs de Rome, sur la prépondérance des éléments indigènes dans la formation de la civilisation romaine. Il a laissé de côté des livres importants de Soltau, Kornemann, Montelius, G. Bloch, Déchelette, Grenier, Philippon.

Ch. LÉCRIVAIN.

Emmanuele CIACERI. **Cicerone e i suoi tempi**. Vol. I : *Dalla nascita al consolato (a. 106-63 a. C.)*. Milan, Rome, Naples, Albrighi, Segati et C^ie^, 1926. Gr. in-8°, XXXIX-304 pages. Prix : 35 lire.

Cette première partie de la biographie de Cicéron, depuis sa naissance jusqu'à la fin de son consulat, est un travail très complet, très soigné, fin, clair et d'une lecture agréable. D'une part, il utilise et critique tous les travaux importants, avec indépendance et sagacité ; sans sortir du cadre biographique, il donne sur toutes les affaires, sur tous les personnages les renseignements nécessaires, signale les lacunes, les obscurités, en se gardant des hypothèses aventureuses. D'autre part, il a le mérite de suivre sans parti pris, mais avec fermeté, une idée directrice. La préface l'indique d'avance. Le jugement général de M. Ciaceri sur Cicéron est une réhabilitation contre les calomnies de la plupart des historiens allemands modernes, Drumann, Mommsen, Teuffel, Ed. Meyer, qui ont trop longtemps prévalu, même en

Digitized by Google

Italie, sur les opinions plus équitables de Boissier, Zielinski, Beltrami, Sabbadini, Costa, de quelques Allemands, Niebuhr, Schmidt, Schwartz, Heinze, et des Anglo-Saxons en général, Tyrrell, Strachan-Davidson, Heitland, Sihler, Petersson. Sans dissimuler les faiblesses, la vanité de Cicéron, M. Ciaceri affirme donc sa loyauté, son désintéressement, son indépendance, sa clairvoyance et son adresse, son esprit d'opportunité et de conciliation, sa fermeté, son souci de la légalité et son acceptation des responsabilités, sa fidélité à ses convictions et l'unité d'une vie où il faut savoir distinguer l'avocat de l'homme politique. Il n'a pas trahi la démocratie pour l'aristocratie. Attaché par sa naissance, par son éducation et ses relations à la vieille tradition romaine, à cet idéal de gouvernement mixte, cher à Polybe, à Panaetius, aux Scipions, préconisé dans la *République* et les *Lois;* aussi hostile à l'oligarchie de la haute noblesse qu'à la démagogie, il a toujours été du parti du Sénat, de l'aristocratie modérée, avec Pompée, contre César. C'est cette démonstration qui constitue, à notre avis, le principal intérêt du livre, en expliquant, par les principes de Cicéron, tous ses actes et tous ses discours. Prenons quelques exemples. Partisan de la Constitution de Sylla jusqu'à continuer à refuser aux fils des proscrits l'exercice des droits politiques, il accepte, avec Pompée, la restauration du tribunat et le partage des jurys criminels entre les sénateurs et les chevaliers qu'il veut réconcilier. Ses Verrines n'attaquent pas le sénat, qu'il dégage, au contraire, d'une solidarité fâcheuse avec les Verrès. Il soutient la loi Manilia parce qu'il faut absolument finir la guerre de Mithridate et utiliser la popularité de Pompée, mais ensuite il refuse de défendre le tribun Manilius accusé de violences contre un tribunal. Il défend contre les rancunes de l'oligarchie le tribun Cornelius, dont les lois peuvent être utiles au parti modéré. Dans la conjuration de Catilina, il étouffe adroitement les dénonciations, trop dangereuses, contre César et Crassus. Homme de gouvernement, il n'a jamais cessé de proclamer la nécessité et la légalité du *Senatus consultum ultimum* que César et Salluste finissent eux-mêmes par admettre. La thèse de M. Ciaceri est solidement bâtie et, dans ses traits essentiels, juste, avec les réserves qu'il a faites lui-même et auxquelles on peut ajouter celle-ci : pourquoi Cicéron a-t-il fait juger les conjurés par le Sénat au lieu de les juger lui-même?

Pour le détail, signalons quelques autres points et opinions : la localisation de la villa de Cicéron à Arpinum ; sa clairvoyance sur la question d'Égypte ; l'importance de ses arguments contre la loi de Rullus ; l'explication, selon la tradition, de l'énigmatique procès de Rabirius ; la juste appréciation de la tentative d'Autronius Paetus et de Cornelius Sylla, où l'on a vu à tort une première conjuration de Catilina, par la faute de Cicéron et de Salluste, qui ont relié en un bloc unique des événements de trois années ; la croyance à la complicité morale de César et de Crassus dans la conspiration, au moins au début ; l'influence décisive sur le vote du sénat, opérée par le discours de Cicéron et non par celui de Caton.

Ch. LÉCRIVAIN.

François-L. GANSHOF. **Études sur les « ministeriales » en France et en Lotharingie.** Bruxelles, Maurice Lamertin, 1926. 1 vol. in-8°, 456 pages. Mémoire couronné par l'Académie royale de Belgique. (Extrait des *Mémoires*

Digitized by Google

publiés par cette Académie, classe des lettres. Collection in-8°. Deuxième série, t. XX.)

Le livre de M. Ganshof se divise en trois parties. Dans la première, il définit dans quel sens précis il prendra le mot *ministerialis*. Dans son acception générale, le mot désigne tout serviteur, tout officier, tout fonctionnaire ; mais ce n'est pas une étude d'ensemble sur la domesticité et le fonctionnarisme qu'il entend nous présenter. Il s'occupera seulement des *ministeriales*, « serfs ou demi-libres que les rois, les princes, les seigneurs ont appelés à des services importants et particulièrement considérés : fonctions supérieures de l'administration domestique ou aulique, service militaire à cheval, emplois principaux de l'organisation domaniale. Le rang élevé de ces fonctions et de ces emplois... a amené ces *ministeriales* à constituer une classe de chevaliers non libres, que la condition sociale, comme le genre de vie, rapprochait de la noblesse, formée de chevaliers libres. L'identité de l'état social entraînant toujours plus ou moins rapidement celle du statut juridique, la ministérialité a perdu son caractère de non-liberté et s'est fondue dans la noblesse ».

Cette définition donnée, il recherche, dans la seconde partie, s'il trouve de tels *ministeriales* dans la Lotharingie ou, d'une façon plus exacte, dans le duché de Basse-Lorraine, relevant de l'Empire germanique, en laissant toutefois de côté les régions proprement rhénanes dont M. Ahrens s'était spécialement occupé, et aussi la Frise, dont les institutions sont très particulières. Il s'attache, en somme, à toutes les provinces qui ont formé la Belgique, en y ajoutant la Hollande, le *Sticht* d'Utrecht, la principauté ecclésiastique de Cambrai ; il relève avec soin les noms de tous les *ministeriales* que nous ont conservés les anciens documents : et nous admirons sa vaste érudition. Il ne paraît pas qu'aucun texte historique, aucune charte lui ait échappé. Pour le duché de Brabant, la principauté de Liége, il a pu établir des généalogies de nombreuses familles de *ministeriales* : les Rotselaer, les Héverlé, les Grand-Bigard, etc., d'une part, les de Pré, de Huy, de Pont, etc., de l'autre ; il nous fournit ainsi, pour l'histoire locale du duché et de la principauté, une mine de renseignements. Il trouve aussi des *ministeriales* dans les autres territoires seigneuriaux : duché de Limbourg, comté, puis duché de Luxembourg, comtés de Namur, de Hainaut, de Hollande ; chez l'évêque de Cambrai ou d'Utrecht ; dans les abbayes : Saint-Trond, Stavelot, Saint-Hubert, Gembloux, Sainte-Waudru, etc. ; mais ici les indications sont plus clairsemées : c'est une série de noms propres qu'il met les uns au bout des autres : pourtant çà et là émergent quelques familles, celles d'Amersfoort ou d'Amstel dans le Sticht [1]. M. Ganshof a ainsi dressé, avec un soin minutieux, la liste, dans les territoires considérés, de tous les *ministeriales* dont les documents imprimés jusqu'à ce jour fournissent le nom ; et il est peu probable que de nouvelles découvertes permettent un jour de l'allonger.

Les ministériaux de la Lotharingie étant connus, il se propose d'étudier, dans une deuxième section de cette seconde partie, leur condition juridique et sociale. Mais cette condition juridique et sociale, ne l'a-t-il pas déjà déterminée dans sa première partie? M. Ganshof n'a-t-il pas pris, comme point de départ, pour établir

1. M. Ganshof laisse de côté la Zélande et l'évêché de Tournai ; il n'a, dit-il, trouvé dans ces pays aucune trace de *ministeriales ;* mais peut-être faut-il accuser la pénurie des documents.

Digitized by Google

sa liste, une définition du mot *ministeriales*, où est déjà indiquée cette condition, et dès lors ne tournons-nous pas dans un cercle? L'analyse nous fera retrouver tout naturellement les éléments qu'on a mis au début dans la définition. L'objection disparaîtrait si M. Ganshof nous avait dit au début : « Les écrivains allemands ont consacré à la question des *ministeriales* de très nombreux ouvrages, dont la liste s'est encore allongée en ces derniers temps (voir p. 32, n. 2), et voici les résultats auxquels ils sont parvenus... Ces résultats peuvent-ils aussi s'appliquer aux pays qui, plus tard, formeront le royaume de Belgique? » La nomenclature des *ministeriales* aurait suivi. Grâce à tous les textes assemblés avec tant de soin, M. Ganshof était à même de déterminer, ainsi qu'il l'a fait avec talent et en dépassant sur certains points les écrivains germaniques, les origines domestiques, militaires, domaniales de la ministérialité, ses fonctions, ses devoirs et ses droits, son élévation d'une demi-servitude à la noblesse. Cette fusion des *ministeriales* avec les nobles ne s'est pas produite par une décision des princes ni à la suite de quelque révolution. Elle s'est faite presque insensiblement par le jeu de facteurs sociaux. L'évolution, qui a été lente, semble terminée en Lotharingie au XIII^e^ siècle.

De la Lotharingie qui relevait de l'Empire, nous passons, dans la troisième partie, à la Flandre, qui était un fief du royaume de France. Y trouverons-nous aussi des *ministeriales?* A vrai dire, les chroniques, qui sont ici nos seuls documents, n'emploient point ce mot : mais elles nous signalent des *milites* qui appartiennent à la *familia* de tel noble ou de telle abbaye ; les chevaliers qui ont provoqué, le 2 mars 1127, à Bruges, l'assassinat du comte Charles le Bon, tel que nous le décrit Galbert, étaient certainement des *ministeriales*, comme déjà H. Pirenne et M. Ganshof lui-même, dans une étude antérieure (*Annales de la Société d'émulation de Bruges*, 1924), l'avaient prouvé. En somme, le nombre des textes sur les *ministeriales* flamands est petit, et M. Ganzenmüller, auquel l'auteur du présent ouvrage dit son fait, a essayé témérairement de l'augmenter. D'ailleurs, l'origine, la condition sociale, les occupations des *ministeriales* se ressemblaient en Flandre et en Lotharingie ; il n'y eut que cette différence essentielle : les *ministeriales* se sont perdus beaucoup plus vite dans la noblesse en Flandre qu'en Lotharingie ; les *ministeriales* cessèrent de bonne heure en Flandre de former un groupement. Après 1127, toute trace de ministérialité y a disparu.

Peut-être cette disparition fut-elle encore plus rapide dans le reste du royaume de France. Cela nous explique pourquoi les traités d'histoire des institutions allemandes sont remplis de développements sur les *ministeriales*, alors que les ouvrages parallèles sur la France n'en parlent guère ou n'en prononcent pas même le nom. La France, au cours du X^e^ siècle, a sans doute connu une institution analogue : les *judices servi* dont il est question dans une charte de 971 de l'abbaye de Beaulieu en Limousin, et sur lesquels Pirenne a attiré l'attention, sont peut-être des *ministeriales ;* et le même auteur a pu encore voir des *ministeriales* dans quelques autres individus du début du XI^e^ siècle ; mais ces mentions sont très peu nombreuses et, sans doute, il faut chercher la cause de cette rareté dans la rareté même des documents de cette époque ; mais la vraie cause est que ces *ministeriales* ont disparu de bonne heure, en se confondant dans la classe des nobles. Les mots de *miles* et de *servus*, qui s'appliquaient aux hommes de cette classe, parurent bientôt comme contradictoires : le chevalier devint le noble par excellence et l'on ne conçut pas en France qu'un serf pût devenir chevalier, en franchissant le degré d'homme libre.

Le livre de M. Ganshof est un de ces volumes qui appellent la discussion et qui

Digitized by Google

font réfléchir ; le jeune savant, déjà rompu à la méthode historique, marquera et marque déjà parmi les historiens de la Belgique.

Chr. PFISTER.

Quellen zur schweizer Geschichte. Neue Folge, III. *Briefe und Denkwürdigkeiten*, Band VI. *Korrespondenzen und Akten zur Geschichte des Kardinals Matth. Schiner*, gesammelt und herausgegeben von Albert BÜCHI. 2er Band : *Von 1516 bis 1527*. Bâle, 1925. 1 vol. in-8°, XXVII-677 pages.

Le premier volume, paru en 1920, de cet important recueil de documents permettait de suivre la vie et la carrière du cardinal Schiner jusqu'au lendemain de la bataille de Marignan. Ce second volume nous conduit jusqu'à sa mort, survenue le 30 septembre 1522. Sept pièces seulement, de médiocre importance, sont postérieures à cet événement. Schiner demeure l'irréconciliable ennemi de la politique française, dont il dénonce à plusieurs reprises les ambitions envahissantes. Il travaille à maintenir les Cantons suisses dans leur alliance avec l'Empereur, les rois d'Espagne et d'Angleterre, à les détourner de conclure avec la France un traité de paix perpétuelle. Il soutient, contre François Ier, la politique d'Henri VIII, dont il est pensionné. En vain, à plusieurs reprises, Léon X, réconcilié avec la France, le blâme d'empêcher l'accord des princes chrétiens. Mécontent du traité de Noyon, il s'efforce de conserver l'alliance du roi d'Angleterre et de l'Empereur contre François Ier, que, dès décembre 1516, il accuse d'aspirer à la couronne impériale et de corrompre les électeurs. La paix de Cambrai, le mauvais vouloir de Léon X ralentissent son activité. Après la mort de Maximilien, il contribue énergiquement à l'élection de Charles-Quint, dont il reçoit une pension. Toujours mêlé à la grande politique européenne et italienne, il concourt, en 1521, au rétablissement de Maximilien Sforza dans le duché de Milan. Il assiste à la diète de Worms, approuve la condamnation de Luther, s'entend avec le duc Georges de Saxe pour lutter contre l'hérésie. Il prend part au conclave qui, le 9 janvier 1522, élit Adrien VI ; il espère voir son protecteur Wolsey lui succéder. En attendant l'arrivée du nouveau pape, il administre l'État de l'Église. Sur les 373 documents latins, allemands, italiens, espagnols, français, recueillis par M. Büchi dans les principales archives de Suisse, aux archives Vaticanes, aux archives de Milan, de Turin, de Mantoue, de Modène, au British Museum et au Record Office, aux archives de Bruxelles ou de Vienne, à la bibliothèque de l'Académie de Madrid, à la Bibliothèque nationale, aux Archives nationales ou du département du Nord, 75 seuls avaient été déjà publiés. Précédés d'un bref sommaire, accompagnés de notes réduites à l'indispensable, ces textes sont établis avec soin et correction [1].

A. RENAUDET.

1. Toutefois, n° 511, p. 17, les mots « Christianissimi regis », sous la plume de Schiner, désignent le roi d'Angleterre, comme du reste M. Büchi ne manque pas de l'indiquer partout ailleurs. — N° 805, p. 458, dans la lettre d'Érasme à Schiner, du 14 décembre 1521, on doit lire, avec P. S. Allen : « In lutherano negotio fortasse plus praestiti quam quidam qui se jactant mira praestitisse. » La forme « praestitisti » étant, comme l'indique M. Büchi, le résultat d'une correction ultérieure et faussant gravement le sens du texte, il était indispensable de rétablir « praestiti ». — N° 566, p. 554 : séparer, à la signature, François et Robertet. — N° 568,

Digitized by Google

Roger Bigelow MERRIMAN. **The Rise of the Spanish Empire in the old world and the new.** Vol. I : *The middle ages.* New-York, Macmillan, 1918. In-8°, XXIV-529 pages, 3 cartes. — Vol. II : *The Catholic Kings.* Ibid., 1918. XIV-387 pages, 3 cartes. Index des deux premiers tomes. — Vol. III : *The Emperor.* Ibid., 1925. XXIV-695 pages, 7 cartes. Index.

Le présent compte-rendu devait être écrit par le maître des études hispaniques, feu Morel-Fatio, qui a d'ailleurs consacré ici même (*Rev. histor.*, t. CXII, p. 387-392) une étude à la publication par M. Merriman (à Oxford, 1912) des Annales de Charles-Quint rédigées par Francisco López de Gómara. Je le remplace avec le sentiment de mon incompétence, surtout en ce qui concerne les premières parties de l'œuvre. Seuls, les derniers chapitres du tome II et le tome III (qui est séparé du précédent par un long intervalle) appartiennent à un domaine qui m'est plus familier.

L'histoire de M. Merriman ne ressemble à aucune autre. Ce n'est pas une histoire d'Espagne. Ce n'est pas non plus, comme l'œuvre de ce Prescott à qui l'auteur rend un filial hommage, une histoire des terres espagnoles d'outre-Atlantique. C'est plus que cela, puisqu'on y traite des possessions aragonaises ou castillanes, puis espagnoles, d'outre-mer et qui ne sont pas d'outre-océan, comme Naples, la Sicile, la Sardaigne, Milan, les domaines catalans de Grèce, les Flandres et autres pays bourguignons, l'Afrique, etc. Surtout, c'est autre chose, et qui n'avait pas été tenté : c'est l'Espagne étudiée du point de vue de l'empire qui devait en sortir.

Quatre volumes mèneront cette histoire jusqu'à la mort de Philippe II, date où l'empire atteint son extension maxima, l'annexion de l'empire portugais compensant la perte des Provinces-Unies.

Les deux premiers volumes ont été surtout écrits d'après des imprimés, que des bibliographies critiques nous présentent à la fin de chaque chapitre. Parmi ces imprimés, une masse de matériaux qui avaient été édités par des érudits espagnols, mais qui n'en restaient pas moins à peu près ignorés. Il y a bien de l'inédit dans l'imprimé.

Un rapide résumé des temps antérieurs au VIII^e^ siècle sert de préface à ce qui est « avant tout et surtout l'histoire de la croisade... *Saint-Jacques !* fut le cri de guerre de l'Espagne dans le vieux monde et le nouveau ». Mais l'auteur corrige lui-même ce qu'a d'excessif cette identification légendaire de la *reconquista* et de la croisade. L'indiscipline des barons, leurs trahisons, leurs alliances avec l'infidèle (p. 61) ont pour contre-partie l'absence de scrupules des rois, comme don Sanche [1]. Les relations entre Maures et chrétiens sont loin d'avoir été constamment hostiles (p. 87-89). Alphonse VI n'a-t-il pas mérité le titre d'*emperador de los dos cultos*? En fait, l'expansion a précédé la croisade, les Baléares viennent avant Valence, même les Canaries avant Grenade. Le Rio-Salado, Algésiras ont des résultats politiques plus que religieux et créent entre Grenade et Castille des rapports de vassal à suzerain. C'est par une vue de l'esprit qu'on projette dans le passé l'Es-

p. 556, l. 2, lire : en ensuivant. — N° 800, p. 598, l. 12, lire : estans. — N° 818, p. 609, l. 2, lire : qu'il a esté venu. — Il est difficile d'identifier la ville de Tuorusont (p. 208, 563, 564). M. Büchi la situe en Belgique. On serait tenté de lire Turnhout.

1. M. Merriman cite (p. 88) une phrase typique de Dozy sur le *Cid.*

Digitized by Google

pagne d'Isabelle et de Ximénès. La réalité fut moins romantique. Le Castillan au *sangre limpio* n'apparaît pas avant le XVe ou le XVIe siècle.

Un trait essentiel, pour M. Merriman, c'est le particularisme, et surtout l'opposition entre l'Aragon (Catalogne comprise), dont l'expansion méditerranéenne est très ancienne, et la Castille, qui s'éveillera beaucoup plus tard (exception faite de l'épisode canarien) à la vie océanique. Si l'histoire de la Castille est celle de la *reconquista*, « l'empire espagnol fut presque plus décidément aragonais au moyen âge que castillan aux XVIe et XVIIe siècles ».

Le tome II, c'est l'histoire compliquée de l'union des deux couronnes. Phénomène où le hasard a joué son rôle, car le Portugal semblait plus près de la Castille que ces pays divers où l'on parlait catalan, valencien, italien, plus qu'espagnol. Heure décisive de 1479 qui, tournant la Castille comme l'Aragon vers le théâtre européen, inaugure les destinées impériales des Espagnes [1]. Grenade est la première entreprise commune ; l'esprit de croisade s'y réveille, soigneusement attisé. Mais il n'y a pas de solution de continuité entre la reconquête et la conquête. Aux tentatives, antérieures de plusieurs siècles, de pénétration sur la côte berbère se relient, dès l'année qui suit la victoire, les voyages dans ce Rif que le détroit ne sépare guère de la Cordillère bétique. « C'est au milieu de ces événements passionnants qu'un obstiné marin italien, regardé par beaucoup comme un demi-fou, mais en qui les Rois eurent confiance et qu'ils soutinrent, revint d'un long voyage de découverte vers l'Ouest, avec de merveilleuses histoires de terres neuves à conquérir au delà des mers ».

C'est alors, surtout avec Ferdinand, que l'Espagne sort d'un isolement dont on a d'ailleurs exagéré l'importance et devient, comme la France, l'Empire, l'Angleterre, une grande puissance. L'évolution est achevée à la mort de Ferdinand, malgré toutes les difficultés que lui suscite la politique bourguignonne de son gendre. « D'une relative obscurité, l'Espagne a bondi au premier plan... Durant les règnes suivants, elle allait, en un court espace, atteindre à la primauté. »

Malgré tout l'appui que fournissaient à M. Merriman les historiens espagnols les plus récents (Ballesteros surtout après Altamira) [2], ces deux volumes étaient difficiles à écrire, et le lecteur éprouve parfois une certaine impression de confusion. Progrès de l'invasion berbère, progrès (parfois contemporains) de la reconquête, évolution différente et parfois divergente des divers royaumes, obligation de revenir à plusieurs reprises sur les mêmes faits, tout cela n'est pas sans déconcerter. L'auteur est plus maître de son sujet lorsqu'il aborde Charles-Quint. Il l'a étudié dans les archives, au cours de plusieurs voyages dans la péninsule. Il a fait (et pas exclusivement dans l'inédit) de vraies découvertes, comme celle de cette curieuse *Hispaniae consolatio*, écrite par Georg Sauermann, un noble Silésien qui accompagne l'empereur à son retour de la Corogne. De ce livre imprimé à Louvain en 1521, et où s'expose la doctrine de la monarchie universelle et pacifique, la bibliothèque de Harvard, si riche en matériaux européens, possède un exemplaire probablement unique.

Ce troisième volume se lit comme un drame. C'est l'histoire d'une double crise : l'hispanisation de Charles de Gand, l'impérialisation de l'Espagne. Les dernières

1. Si nous laissons de côté les velléités impériales d'Alfonse X le Savant.

2. M. Merriman rend un juste hommage aux hispanisants français, qu'il a largement utilisés.

Digitized by Google

pages du tome II (p. 323) signalaient déjà ce qu'on pouvait appeler le péril habsbourgeois de l'Espagne : « Il fallut un long demi-siècle avant qu'une véritable hispanisation des Habsbourg fût possible ; certainement, Philippe le Beau ne fut jamais entraîné dans cette évolution, et Charles-Quint n'y céda pas avant la fin de sa vie. »

Péril habsbourgeois, il serait plus juste de dire : flamand-bourguignon. Après les historiens belges, nous avons essayé de prouver combien longtemps Charles, même empereur, était resté duc de Bourgogne. M. Merriman a étudié et retracé avec beaucoup d'art l'évolution qui fit de lui un roi d'Espagne. Pour y parvenir, l'auteur a eu le courage de sacrifier tout ce qui n'était pas de son sujet, la vie proprement impériale, allemande, italienne de César. Ce qu'il nous montre, c'est bien réellement comment du jeune prince flamand que la politique de Chièvres avait brouillé avec ses sujets castillans devait sortir don Carlos, premier du nom. Charles Ier d'Espagne, bien plus que Charles V d'Allemagne, tel est le sujet du livre. C'est un grand mérite que d'avoir su ainsi choisir.

Peut-être M. Merriman a-t-il même précipité la marche des événements. S'il a bien noté le changement qui s'est produit chez le roi lors de son retour en 1522, si ce roi est devenu un roi espagnol, s'il parle castillan, il amène avec lui 3,000 lansquenets et du canon ; il se débat encore dans une situation contradictoire. C'est l'échec du traité de Madrid qui le liera davantage à la péninsule, et c'est un orateur espagnol qui prononcera, en 1536, la diatribe célèbre devant le pape. Mais, même plus tard, est-il bien Espagnol? L'est-il le 25 octobre 1555? C'est à Bruxelles qu'il abdique, c'est là, au cœur des « pays d'embas », qu'il appelle ses sujets pour introniser son fils. Il leur fait un discours en français et, quand il s'adresse à Philippe en castillan, M. Merriman (p. 395) nous dit lui-même : « Le charme est rompu... Le passage subit à une langue étrangère fut un rude choc pour toute l'assemblée », tant était lourd cet héritage bourguignon qui, avec toutes ses conséquences, fut, en somme (p. 406), funeste à l'Espagne. Au fond, Charles n'est vraiment Espagnol que lorsqu'il a cessé d'être roi : « Jamais le cœur de l'Espagne et celui de Charles de Bourgogne (p. 412) n'avaient été si près l'un de l'autre que durant les quelques mois de la vie de l'Empereur à Yuste. » On ne saurait mieux dire. On avouera que cela est peu.

En face de ce roi qui prépare le règne espagnol de son fils, une Espagne que la politique européenne de la maison de Bourgogne dresse, d'abord malgré elle, à son rôle impérial. Cette éducation commence avec la conquête de la Navarre, fait d'une énorme importance morale, qui refait après Villalar l'unité de la péninsule, et surtout révèle à la Castille sa situation d'ennemie de la France. Peu à peu, l'Espagne oublie tout ce que lui coûte la politique impériale de son maître ; dans son orgueil, elle se laisse séduire par la splendeur même de la couronne des Césars. L'Empire, c'est, pour le spectateur étranger, le saint Empire romain germanique : pour le hidalgo, pour le *señor soldado*, c'est surtout l'empire espagnol. Les Espagnols ont fini par suivre le conseil de Sauermann, par devenir les sujets privilégiés du grand empereur.

L'empire espagnol, c'est le domaine aragonais de la Méditerranée, ce sont les terres africaines que les expéditions d'Alger et de Tunis voulaient élargir, mais c'est surtout le nouveau monde. M. Merriman ne pouvait ne pas donner une large place à Magellan, à la conquête de la Nouvelle-Espagne et de la Nouvelle-Castille, à l'administration des Indes. Ce qu'il en dit me paraît aussi éloigné des tradition-

Digitized by Google

nelles injustices que des outrances de M. Carlos Pereyra. Les excellents travaux de M. C.-H. Haring ont été utilisés avec beaucoup de raison. De même, lorsqu'il s'agit de mesurer sur l'économie espagnole les effets de la politique impériale et de la conquête des Indes, M. Merriman a su résister aux tendances d'apologie à tout prix de Häbler et de Laiglesia, et il a tenu le plus grand compte des consciencieuses études de don Cristóbal Espejo. On souscrira aux éloges qu'il leur accorde, p. 220.

En somme, et sans préjuger de ce que sera le tome IV, M. Merriman nous a donné une œuvre. Je ne crois pas être aveuglé par le goût de la spécialité en déclarant que ses qualités d'historien et d'écrivain s'affirment surtout dans son récent volume. Mais l'ensemble est un livre qui restera [1].

Henri HAUSER.

P. BONENFANT. **La suppression de la Compagnie de Jésus dans les Pays-Bas autrichiens.** Bruxelles, 1925. In-8°, 262 pages. (Extrait des *Mémoires* publiés par l'Académie royale de Belgique.)

Par un dépouillement complet des archives de Belgique, de Vienne et du Vatican, M. Bonenfant s'est efforcé de répondre à ces trois questions : comment, dans la catholique Belgique, la pieuse Marie-Thérèse en est-elle venue à supprimer la Compagnie de Jésus? Comment la suppression s'est-elle faite? Quelles en ont été les conséquences? Les résultats de cette triple enquête apparaissent de façon très nette.

Si Marie-Thérèse n'a pas sollicité le bref de suppression du 21 juillet 1773, elle n'a rien fait pour en éluder ni pour en retarder l'exécution. Peut-être n'a-t-elle pas été insensible à l'attrait des biens jésuitiques, que la suppression devait transférer à l'État. Mais M. Bonenfant attribue surtout son attitude à des raisons d'ordre diplomatique : Marie-Thérèse aurait sacrifié les Jésuites à l'alliance franco-autrichienne. D'ailleurs, le despotisme éclairé, qui visait à assujettir l'Église à l'État, s'opposait par là même à la Compagnie, et plus encore le personnel gouvernemental de ce temps, tout imbu de philosophisme. M. Bonenfant met ici en lumière le rôle très actif de Nény, président du Conseil privé.

L'exécution du bref a été confiée par Marie-Thérèse à son ministre plénipotentiaire en Belgique, Stahremberg, et la suppression y a été proclamée par lettres patentes dès le 11 septembre 1773. Mais Stahremberg s'adjoignit aussitôt un « Comité jésuitique », où domina l'influence de Nény. C'est au Comité et à Nény qu'il faut attribuer la rigueur des mesures prises contre les Jésuites. Il est vrai que ceux-ci la provoquèrent en usant de tous les moyens pour dissimuler leurs biens, lorsque l'inventaire en fut entrepris.

1. Malgré sa connaissance de la France, M. Merriman écrit plusieurs fois (p. 32, 289) *Redes* pour Rodez. T. III, p. 136, parmi les fiancées de Charles-Quint, on oublie, entre Claude et Louise, de citer Renée. Lavisse, constamment cité, où il faudrait : Lemonnier. P. 272 : faire du Sénat de Milan de 1499 a « bulwark of popular liberty », c'est oublier qu'il n'a, comme son modèle le Parlement de Paris, qu'un droit d'enregistrement et de remontrances. M. Merriman a cependant lu Pélissier. P. 377 : « Franche-Comtois. » Enfin, nous relevons dans la note 1 de la page 325 jusqu'à deux lapsus : « tormar » pour *tomar* et « lombardear » pour *bombardear*. C'est dire que la correction des épreuves est en général très soignée.

Digitized by Google

Il y eut une véritable persécution. Des Jésuites, en assez grand nombre, furent retenus prisonniers. Ceux mêmes qui restèrent libres ou qui furent remis en liberté furent placés sous la surveillance de la police : il leur était interdit de s'éloigner sans autorisation. Tous furent privés de leurs pouvoirs spirituels ; on leur permit seulement de dire la messe. Sur l'intervention de Marie-Thérèse, d'assez nombreuses autorisations individuelles furent accordées à partir de septembre 1775 ; mais presque toujours les autorités locales rendirent inutile, en pratique, la bienveillance du gouvernement.

Les principales conséquences de la suppression ont été le transfert des biens de l'ordre à l'État et la transformation des collèges où les Jésuites enseignaient. Mais la confiscation des biens ne produisit pas autant que le gouvernement l'avait espéré. M. Bonenfant nous donne des chiffres précis, par catégories de biens ; il estime le produit total à environ dix millions et demi de florins. Les conséquences sur l'enseignement nous intéressent davantage. L'ordre ne possédait pas en Belgique un grand nombre de collèges (dix-sept seulement sur soixante et un), mais ses collèges étaient de beaucoup les plus fréquentés [1]. Quelques-uns furent supprimés ; dans les autres, on remplaça provisoirement les Jésuites par des séculiers. Puis le gouvernement songea à profiter de l'occasion qui s'offrait pour réaliser aux Pays-Bas une refonte complète de l'enseignement. M. Bonenfant analyse les projets de réforme qui furent proposés soit par l'Académie de Bruxelles, soit par le Comité jésuitique [2], et qui tendaient à créer un enseignement d'État, confié d'ailleurs à des clercs. Quand le Comité jésuitique cessa de siéger, une « Commission royale des études », que présida encore Nény (septembre 1773), réalisa même une partie des réformes. Mais elles échouèrent, surtout à cause de l'opposition tenace de l'Église contre un enseignement d'État, et M. Bonenfant place à cette époque le début de la « guerre scolaire » en Belgique.

Quant à l'opinion, il semble que la suppression de la Compagnie y ait éveillé peu d'émotion, si ce n'est dans quelques villes. Le calme, en tout cas, se fit très vite. Ce furent les réformes religieuses de Joseph II qui, plus tard, créèrent en Belgique, et même dans le clergé séculier, un mouvement d'opinion favorable aux Jésuites, qui se manifesta pendant la révolution brabançonne.

Le livre de M. Bonenfant inspire toute confiance par l'étude précise des sources (bien que la bibliographie ne nous donne, sur les sources d'archives, que des indications très générales) et par le ton d'impartialité ; et il importe d'en signaler les conclusions aux historiens.

G. Pagès.

Conrad Gill. **The rise of the irish linen industry.** Oxford, Clarendon Press, 1925. In-8°, VII-359 pages.

Cet important travail présente un intérêt qui dépasse l'histoire d'Irlande ; il fournira les plus instructifs points de comparaison aux travailleurs qui essaieront de

1. M. Bonenfant donne une liste des collèges des Pays-Bas en 1773, avec indication des ordres enseignants, d'après un protocole du Comité jésuitique.

2. L'esprit en est très analogue à celui des projets formés en France vers la même époque.

Digitized by Google

décrire l'évolution industrielle des autres pays de l'Europe. Il a été préparé avec beaucoup de soin ; l'auteur a utilisé un grand nombre de sources manuscrites ou imprimées et son exposé, malgré une composition un peu flottante, est clair et d'une lecture agréable.

Le développement de l'industrie de la toile en Irlande date de la fin du XVII^e siècle et du début du XVIII^e ; il s'est manifesté surtout dans l'Ulster. M. Gill montre le rôle considérable qu'ont joué, à cet égard, les immigrants écossais et les huguenots français (environ 500 familles), qui sont venus s'établir en Ulster. Si l'industrie de la toile a été particulièrement florissante en Ulster, cela tient surtout aux garanties dont jouissait la tenure paysanne, tandis que, dans le reste de l'Irlande, on ne connaissait que le régime de la tenure *at will*.

Dans l'Ulster, l'industrie de la toile est, de 1700 à 1750, purement rurale ; elle est exercée par des fermiers-tisserands, qui récoltent eux-mêmes la matière première et qui n'ont à se procurer au dehors que la graine de lin, provenant surtout de Livonie. Avec leur famille, tout en cultivant leurs champs, ils filent le lin et tissent la toile, vendant le fil qu'ils ne peuvent employer eux-mêmes, et que viennent acheter les courtiers en fils (*jobbers*). Ils livrent leurs toiles en écru ; les opérations de finissage sont faites par des blanchisseurs, dont le nombre augmente vers 1725, et qui sont encore de petits entrepreneurs. Le principal bénéfice de toute cette production revient aux marchands en gros (*drapers*), qui jouent un rôle considérable, surtout de 1740 à 1780. Des institutions caractéristiques de cette période, ce sont encore les marchés hebdomadaires de toiles écrues (*brown linen*) et les halles aux toiles, qui se sont construites dans toutes les villes de l'Ulster, semblables aux halles du Yorkshire. La halle de Dublin est la plus vaste de toutes, car cette ville est le grand marché de la toile, et c'est par son port que s'expédie la plus grande partie de cette marchandise.

Dans le sud de l'Irlande, surtout à partir de 1740, on s'est efforcé aussi de développer la fabrication de la toile ; mais ce fut une entreprise artificielle, tentée principalement par des seigneurs fonciers ou par de grands manufacturiers ; la crise de 1773 détermina sa décadence, puis sa ruine à peu près complète, à la fin du siècle. Cette organisation ne reposait pas sur un bon régime commercial, puis surtout le mode de tenure s'opposait à l'extension de l'industrie rurale. — Les encouragements officiels du bureau de la laine (*linen board of trustees*), créé par le Parlement d'Irlande en 1700, furent impuissants à sauver l'industrie du Sud. L'auteur décrit avec une grande précision l'activité de ce bureau, le système de réglementation qu'il établit et qui rappelle le système créé en France par le pouvoir royal, son effort financier. Les résultats en furent assez faibles, parce qu'il était composé principalement de propriétaires fonciers, peu au courant des questions industrielles.

La période de 1750 à 1800 est marquée par les progrès du capitalisme surtout commercial. On voit nettement l'évolution des diverses classes industrielles de l'Ulster. Les troubles de 1762 sont, à cet égard, très caractéristiques : les ouvriers et les petits fabricants, beaucoup plus nombreux, font cause commune contre les marchands. Parmi les tisserands indépendants, quelques-uns, qui ont pu se constituer un petit capital, sont devenus *manufacturers*, employant quelques ouvriers. Au-dessus se trouvent les *drapers;* enfin, les blanchisseurs. C'est parmi les fabricants de toiles damassées qu'on trouve les employeurs les plus importants. Les progrès de l'industrie ont rendu nécessaire une plus grande importation de chanvre étran-

Digitized by Google

ger, ont accru le rôle des capitalistes et ont exercé une grande influence sur la transformation de l'organisation industrielle.

A partir de 1770, l'exportation directe de l'Ulster fait de grands progrès, qui sont surtout déterminés par l'étonnant développement de la place de Liverpool et du Lancashire. Ce sont principalement les blanchisseurs qui se livrent à cette exportation directe, dont ils tirent grand profit. Leur rôle est mis en lumière à l'aide des papiers de la firme Richardson (1815-1822) que M. Gill a utilisés de la façon la plus heureuse. Les Richardson sont à la fois marchands et fabricants et leurs opérations sont extrêmement variées. Par contre, on assiste au déclin progressif des *drapers*.

La période de 1800 à 1825 est décisive ; mais l'introduction de la machine à vapeur, qui, après 1825, se substitue peu à peu aux moteurs hydrauliques, assure le triomphe définitif du *factory-system*. Les grandes banques, l'emploi de la machine à filer [1] contribuent aussi à la transformation industrielle. Puis voici que les marchés des toiles disparaissent, que les anciennes halles sont abandonnées et que le *Linen Board* est dissous (1828). L'ancienne industrie rurale a disparu, et, vers le milieu du siècle, l'Irlande l'emporte de beaucoup, pour la production de la toile, sur l'Écosse et sur l'Angleterre.

A plusieurs reprises, et on ne peut que l'en féliciter, M. Gill a eu recours à la méthode comparative ; il compare l'évolution de l'Irlande à celle de la France et de la Silésie. Cependant, en ce qui concerne la France, son information est un peu incomplète. Il ne cite que l'*Industrie rurale au XVIII^e siècle*, de Tarlé ; il eût eu grand profit à lire l'*Industrie et le commerce de la toile en Bretagne sous l'ancien régime*, de F. Bourdais et René Durand [2]. C'est qu'en effet la fabrication irlandaise de la première moitié du XVIII^e siècle a connu un régime tout à fait analogue à celui de notre Bretagne ; mais, en ce dernier pays, l'industrie rurale ne s'est pas transformée en grande industrie ; il serait même intéressant de rechercher les causes de cette différence [3].

Henri SÉE.

Paul RAVEAU. **L'agriculture et les classes paysannes ; la transformation de la propriété dans le Haut-Poitou au XVI^e siècle.** Paris, Marcel Rivière, 1926. 1 vol. in-8°, XXXVIII-302 pages. Prix : 35 fr.

Nous avons déjà, ici même, à mesure qu'elles ont paru, signalé quelques-unes des études qui composent ce volume ; nous avons essayé aussi de montrer le haut intérêt qu'elles présentent. M. Raveau y a ajouté trois importants chapitres, et le tout forme le travail le plus remarquable qui ait paru sur la propriété, l'agriculture et

1. La Grande-Bretagne a devancé la France dans cet emploi. Cependant, il aurait été bon d'indiquer que la grande invention de Ph. de Girard a été introduite en Angleterre dès 1815, comme le montre un chapitre de l'ouvrage de Ch. Ballot sur l'*Introduction du machinisme dans l'industrie française*, dont l'auteur ne semble pas avoir connaissance.

2. Et aussi les thèses de M. Demangeon sur la *Picardie*, de M. R. Musset sur le *Bas-Maine*, de M. G. Lefebvre sur les *Paysans du Nord pendant la Révolution*.

3. Le volume contient seize reproductions photographiques concernant l'industrie linière, ainsi que deux cartes.

Digitized by Google

les classes paysannes au XVI^e siècle. En le lisant, on voit le parti que l'on peut tirer des archives notariales pour l'histoire économique et sociale.

L'auteur a eu grandement raison de reproduire, dans son premier chapitre, l'étude si précise et si neuve qu'il a consacrée au *Pouvoir d'achat de la livre;* en effet, l'afflux du numéraire et la diminution de la valeur de l'argent, qui en résulte, donnent, en quelque sorte, la clé de la plupart des phénomènes économiques qui se sont produits au XVI^e siècle. Ils expliquent notamment la transformation de la propriété foncière. Des marchands enrichis ont acheté aux paysans et aux nobles ruinés des quantités considérables de terre et, dans certaines parties du Poitou, on voit s'effectuer une véritable concentration de la propriété foncière.

M. Raveau marque encore fortement deux autres conséquences de la crise monétaire. Les cens et rentes seigneuriaux ayant perdu la plus grande partie de leur valeur, les propriétaires nobles qui le peuvent s'efforcent d'accroître leur domaine proche. Les bourgeois enrichis voient aussi la part qui, dans la propriété foncière, peut être faite au capital, et c'est ce qui les incite à acheter tant de terres aux paysans. Ils accaparent, en outre, beaucoup de seigneuries et de fiefs nobles, et ils vont faire souche de gentilshommes.

Sur l'agriculture proprement dite, les archives notariales ont fourni moins de renseignements. On voit cependant que les terres, mal cultivées, n'ont qu'un rendement médiocre. Est-il exact de dire que les terres incultes sont peu nombreuses? M. Raveau est trop bien informé pour que nous puissions mettre en doute son assertion. C'est dire que le Poitou diffère profondément de régions comme la Bretagne, où les landes couvrent une grande partie du sol.

Le chapitre consacré aux modes de location du sol nous semble présenter un intérêt de premier ordre. Le fermage, assez fréquent dans les régions de Poitiers et de Châtellerault, est très rare dans le pays de Montmorillon. Une remarque plus importante encore, c'est qu'entre le fermage et le métayage il y a une grande analogie : la rente du fermage se paie le plus souvent en grains, mais la quantité des grains qu'on doit donner au propriétaire est fixée à l'avance, tandis que, dans le métayage, elle est répartie par moitié entre le fermier et le propriétaire ; toutefois, dans les deux modes de location, les autres produits agricoles se partagent toujours par moitié. M. Raveau conclut de ces faits que les baux à durée limitée étaient d'origine récente ; on a commencé par louer les terres pour une durée illimitée, ce qui rapproche le fermage de l'accensement, c'est-à-dire du mode de location qui l'avait précédé. Et l'on peut aussi s'expliquer l'origine des *locataires perpétuelles.*

Dans un dernier chapitre, M. Raveau étudie les diverses classes paysannes : il distingue essentiellement les *laboureurs à bœufs,* qui, disposant d'un cheptel plus ou moins considérable, peuvent louer des fermes importantes ou cultiver des terres qu'ils possèdent en pleine propriété, et les *laboureurs à bras,* journaliers et domestiques, dont la quantité s'accroît beaucoup au XVI^e siècle. Mais ceux-ci, en bien des cas, ne possèdent-ils pas des terres en propre? C'est ce qu'on ne voit pas très nettement. En tout cas, sur l'aristocratie paysanne, que constituent les « laboureurs à bœufs » et qui s'enrichit encore grâce à la spéculation, M. Raveau nous fournit les renseignements les plus précis et les plus instructifs ; c'est dans cette classe que se recrute une partie de la bourgeoisie et même de la nouvelle noblesse. Il se manifeste donc dans l'état social des campagnes une grande mobilité ; les transformations économiques y apparaissent plus considérables qu'elles ne le seront même au siècle suivant. Toutefois, le régime juridique de la propriété ne s'est pas profondé-

Digitized by Google

ment modifié. C'est ce que montrerait, pensons-nous, l'étude du régime seigneurial, que M. Raveau a laissée de côté dans le présent ouvrage, mais dont il compte parler dans un prochain volume, qui sera consacré à la bourgeoisie et à la noblesse. — Nous n'avons pu donner qu'une faible idée de la richesse d'informations que présente ce beau travail, fruit de quinze ans de recherches et de réflexions ; à bien des égards, il pourra servir de modèle aux historiens qui, dans d'autres provinces, seront tentés d'étudier les mêmes questions.

Henri SÉE.

Henry HAMILTON. **The english brass and copper industries to 1800, with** an introduction by Sir William ASHLEY. Londres, Longmans, 1926. In-8°, XXIV-388 pages. Prix : 18 s.

Voici une très importante contribution à l'histoire du travail, de l'organisation industrielle et du capitalisme. Sa documentation excellente repose en partie sur les papiers privés des firmes industrielles, qui fournissent tant de données qu'on ne saurait trouver ailleurs. — C'est à l'époque d'Élisabeth, et sous l'influence directe de Lord Burleigh, que furent fondées les deux sociétés : *Mines Royal* et *Mineral and Battery works*, qui reçurent le monopole de l'industrie du cuivre. Elles firent appel aux capitaux et à la main-d'œuvre allemands. C'étaient déjà des entreprises capitalistes, employant un grand nombre d'ouvriers et connaissant une véritable concentration industrielle. Elles ne réussirent, d'ailleurs, qu'assez médiocrement, et la guerre civile leur porta un coup funeste ; même à l'époque de la Restauration, elles ne vécurent que d'une vie précaire. Enfin, au lendemain de la Révolution de 1688, le monopole disparut.

Au XVIII^e^ siècle, on n'est donc plus en présence que de compagnies privées, dont les progrès furent rapides de 1690 à 1720. Voulant s'assurer le marché intérieur, elles demandent l'accroissement des droits sur le laiton (*brass*) étranger ; mais l'opposition des artisans qui travaillent le cuivre les empêche d'obtenir satisfaction. — Il y avait, en effet, opposition d'intérêts entre les grandes manufactures, produisant la matière première, et les métiers (*trades*) de Birmingham, qui s'étaient beaucoup développés dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle, grâce principalement à l'habileté de leurs ouvriers et à l'afflux des dissidents religieux (*dissenters*). Avec beaucoup de force, M. Hamilton montre les tentatives constantes des *manufacturers* du cuivre et du laiton pour former entre eux des coalitions (*combinations*), ce qui leur était facile, étant donné leur petit nombre : ils voulaient ainsi imposer leurs prix, tout à la fois aux entreprises minières, fort nombreuses, et aux artisans de Birmingham. Les obstacles, ce furent, d'abord, après la découverte des filons de l'île d'Anglesey, en 1768, la création de l'industrie rivale de Williams, puis l'opposition de plus en plus vive des mineurs de Cornouaille ; pour faire pièce aux *brass manufacturers*, ils créèrent eux-mêmes une société rivale, *The cornish Metal Company* (1785), qui, d'ailleurs, fit faillite au bout de quelques années ; enfin et surtout, furent créées à Birmingham, à partir de 1780, et grâce à l'utilisation de machines à vapeur, deux grandes sociétés, qui devaient fournir la matière première à l'industrie de la ville [1].

1. A signaler des renseignements très intéressants sur la part qu'a prise à cette lutte Boulton, l'associé de Watt.

Digitized by Google

M. Hamilton montre très nettement que celle-ci reste surtout entre les mains de maîtres, qui travaillent avec quelques ouvriers ou même seulement avec les membres de leur famille. On voit donc coexister, et dès le XVIe siècle, une industrie capitaliste et une industrie domestique. S'appuyant sur cet état de choses, l'auteur conteste qu'il y ait eu véritablement une *révolution industrielle*. Il y a là, semble-t-il, une réaction un peu excessive contre la conception que les travaux de Toynbee et de P. Mantoux nous ont rendue familière. Ce qui est vrai, c'est qu'il n'y a pas eu de révolution brusque, mais, comme le dit Sir William Ashley, dans son introduction, « une évolution rapide et irrésistible ». L'avenir se prépare de longue date et le passé souvent se survit partiellement. — M. Hamilton nous fournit aussi des renseignements fort instructifs sur les marchés de l'industrie du cuivre, ainsi que sur les salaires des ouvriers, salaires extrêmement variables suivant les métiers et les occupations. Un autre mérite de cet intéressant ouvrage, c'est la netteté de l'exposition, à laquelle on ne pourrait reprocher, par moments, que quelques longueurs et répétitions[1].

Henri SÉE.

Raoul PATRY. **La religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui.** Paris, Payot. In-8°, 246 pages. Prix : 20 fr.

M. le pasteur Raoul Patry a exercé pendant deux années les fonctions d'aumônier militaire pour les troupes françaises campées dans la Ruhr et en Rhénanie ; il a vécu au milieu des Allemands, les a observés de près ; puis, par les revues, les journaux compulsés avec soin, il s'est enquis de ce qui se passait plus à l'est : ce sont les résultats de son enquête qui sont consignés en ce volume. La Constitution de Weimar s'est prononcée pour la séparation de l'État et des Églises. Quelles ont été les conséquences de ce fait tant pour l'Église protestante, qui compte en Allemagne trente-huit millions d'adeptes, que pour l'Église catholique, qui a dix-neuf millions d'adhérents? Il semblerait qu'il ait créé une rupture entière entre le passé et le présent ; or, il n'en est rien. L'empereur et les princes, qui étaient *summi episcopi* de l'Église protestante, ont disparu ; mais les anciennes Églises limitées aux frontières des divers États subsistent ; même sept Églises différentes continuent de se partager le territoire de l'ancien royaume prussien. Ces Églises forment des associations reconnues par la loi (*öffentlich-rechtliche Körperschaften*) ; leurs biens sont protégés ; l'Église a le droit de lever des contributions ; l'État les fait lever par les services du fisc ; et même l'État, à titre provisoire — mais ce provisoire pourrait bien devenir définitif — continue à combler le déficit. Pour l'Église catholique, la séparation a maintenu intacte l'organisation ecclésiastique[2] ; la hiérarchie demeure ; les

1. Parmi les appendices, signalons le premier, qui explique la technique de l'industrie du cuivre au XVIe et au XIXe siècle.

2. P. 79, M. Patry écrit : « En Allemagne, la division des diosèses n'a guère changé depuis le début du moyen âge. » Cela est tout à fait inexact. Les changements ont été profonds au XVIe siècle, au moment de la Réforme, puis au début du XIXe siècle. L'archevêché de Trèves est devenu évêché relevant de Cologne ; l'archevêché de Fribourg-en-Brisgau a été créé avec l'évêque de Mayence comme suffragant, etc. Voir dans le *Dictionnaire de théologie catholique* l'article Allemagne.

Digitized by Google

prêtres cessent seulement d'être des fonctionnaires de l'État, si bien que tout *Kulturkampf* devient impossible. Les rapports avec Rome sont plus étroits ; Berlin a son nonce comme Munich ; un évêché a été créé dans cette ville ; les Jésuites ont pu rentrer dans le *Reich*. Ce sont les conséquences de la séparation que M. Patry étudie avant tout dans ce volume ; mais à combien d'autres questions il est amené à toucher ! L'une des plus importantes est celle du régime des écoles. La Constitution de Weimar a créé l'école unique, la *Grundschule*, par laquelle tous les enfants sont obligés de passer de six à neuf ans ; et elle aurait voulu prescrire l'école laïque. Mais contre cette école laïque se sont élevées des oppositions formidables. « Les Églises », écrit M. Patry, « mobilisent les fidèles pour imposer les barrières confessionnelles, et l'idéal entrevu à Weimar s'estompe de plus en plus, en attendant d'être complètement abandonné ». Un chapitre consacré à la question juive signale, avec l'importance du courant antisémite qui passe sur l'Allemagne, les divisions qui travaillent les Juifs allemands, notamment à propos du sionisme. Puis voici un chapitre tout entier sous ce titre : « Le mouvement de la jeunesse » ; il énumère les diverses associations entre lesquelles elle se groupe : les *Wandervögel*, que fonda en 1897 Karl Fischer avec quelques élèves du gymnase de Steglitz ; les *Freideutsche*, qui prêchent la réconciliation des peuples et la fraternité ; les associations de la jeunesse catholique ou protestante, de la jeunesse socialiste ou de la jeunesse nationaliste, ces dernières, publiques ou secrètes, extrêmement nombreuses ; du *Hakenkreuz;* du *Stahlhelm* ou *Jungdeutschorden* dit *Jungdo*. Mais ce chapitre déborde un peu le sujet ; en revanche, de parti pris, M. Patry a laissé de côté, dans ce volume sur *la religion*, tout ce qui concerne les querelles sur le dogme et la théologie ; dans quelques pages, d'ailleurs fort intéressantes, il nous a montré comment les racistes en sont arrivés à nier les faits les plus certains de l'histoire, le christianisme issu du judaïsme, le christianisme prêché en Germanie par la Rome latine, et à faire du Christ un aryen, membre de la race chère à Gobineau, comment même ils veulent substituer au Christ Siegfried ou Wotan ou le dieu Tor. Nous ne pensons pas que ce retour au paganisme germain constitue un danger pour la religion chrétienne ; mais celle-ci n'est-elle pas menacée par la libre pensée dont M. Patry ne dit rien ou presque rien? Il y a là une lacune qu'il comblera dans une nouvelle édition. L'œuvre est de celles auxquelles il faut souhaiter succès en France. Nous avons le plus vif intérêt à savoir ce qui se passe en Allemagne, et M. Patry nous apporte sous une forme élégante une documentation nombreuse et précise.

Chr. PFISTER.

Pierre BOYÉ. **La cour polonaise de Lunéville, 1737-1766.** Nancy, Berger-Levrault, 1926. In-8°, 352 pages, avec 10 planches et 3 tableaux généalogiques.

M. Pierre Boyé est l'historien de Stanislas Leszczynski et de la Lorraine au XVIII^e^ siècle. Aux nombreux ouvrages qu'il a publiés sur ce sujet, il vient d'en ajouter un nouveau. Stanislas, quoi qu'on en ait dit, n'a jamais renoncé à la Pologne : les duchés de Lorraine et de Bar ne sont pas pour lui le terme et le port, mais une étape et une agréable hôtellerie d'attente ; en 1763, après la mort d'Auguste III, alors qu'il a atteint sa quatre-vingt-sixième année, il espère remonter sur le trône

Digitized by Google

où jadis l'a appelé le roi de Suède Charles XII. A Lunéville, il s'entoure d'une véritable « cour polonaise » et il se retrempe dans cette ambiance slave. Ce sont les personnages de cette cour que M. Boyé nous présente ; il a cherché les éléments de leur biographie non seulement en Lorraine et aux archives de Paris, mais dans leur lieu d'origine, à Varsovie, à Cracovie, à Danzig, à Lwów, etc. ; son volume, très fouillé, mine de renseignements précieux, est très vivant, de lecture agréable et divertissante. Voici d'abord les membres de la famille régnante, les princes du sang : d'une part, les Ossolinski ; le chef, François-Maximilien, est M. le Duc à Lunéville, tel Henri de Bourbon à Versailles ; il est comblé de dignités, d'argent, de châteaux : aussi bien, la duchesse est la maîtresse de Stanislas ; d'autre part, les Jablonowski, qui sont nombreux. Marie Jablonowska épousa le prince de Talmont, et ses amours avec Charles-Édouard, prétendant à la couronne d'Angleterre, ont créé de grands embarras aux diplomates de l'époque. Voici ensuite les membres de la maison du roi polonais : Meszeck, grand maréchal ; Béthune de Pologne, grand chambellan, qui a pour gendre le maréchal de Belle-Isle ; les chambellans et gentilshommes ; les grands aumôniers Zaluski et Krasinski, le premier devenant abbé de Villers-Bettnach et grand prévôt de Saint-Dié, le second abbé de Chaumouzey, et nous passons sur les confesseurs jésuites et les officiers subalternes. A Lunéville, Stanislas créa une école de cadets, gentilshommes de quinze à vingt ans, ouverte à vingt-quatre Lorrains et Barrois et à vingt-quatre Polonais ou Lithuaniens pouvant justifier d'au moins quatre degrés de noblesse. M. Boyé a dressé la liste des 167 Polonais qui y ont été admis, et de beaucoup d'entre eux il a réussi à reconstituer les services rendus soit à la France, soit à la cause polonaise. La cour de Lunéville a reçu aussi des hôtes polonais de passage ; M. Boyé insiste sur cinq d'entre eux : Adam Tarlo, qui fut tué en 1744 à Varsovie dans un duel avec Casimir Poniatowski ; Stanislas Poniatowski, frère de celui-ci et qui avait fait sa soumission à Auguste III ; Grégoire Orlick, qui, lui, demeura toujours fidèle à Stanislas ; Stanislas Konarski, à qui l'on doit le recueil des lois et constitutions de la Pologne ; le nain Boruslawski, qui balança la gloire du Lorrain *Bébé*. Enfin, deux chapitres nous décrivent le déclin et la fin de cette cour polonaise, alors que Stanislas est accablé par la vieillesse, et suivent les destinées des « survivants » à travers les orages de la Révolution. Ici apparaissent les nombreux descendants de Jean-Baptiste Lazowski : l'un d'eux, Claude-François, porte la responsabilité du massacre, en septembre 1792, des prisonniers d'Orléans.

Chr. Pfister.

I. **Bibliographie lorraine.** 1er janvier 1922-31 décembre 1923. (Fait partie de la collection : *Annales de l'Est*, publiées par la Faculté des lettres de l'Université de Nancy, 39e année, 1925.) Nancy, Berger-Levrault, 1925. 1 vol. in-8°, XII-415 pages. Prix : 20 fr.

II. **Bibliographie alsacienne**, t. II, 1921-1924. (Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, fascicule hors série.) Paris, Société d'édition « Les Belles-Lettres », 1926. 1 vol. in-8°, XII-460 pages. Prix : 40 fr.

La Faculté des lettres de Nancy a commencé en 1910 à publier une *Bibliographie*

Digitized by Google

lorraine où elle rendait compte des ouvrages parus sur la Lorraine l'année précédente ; puis de nouveaux fascicules ont paru sous ce titre en 1911, 1912, 1913. La guerre est survenue, et l'œuvre a été forcément interrompue. Mais, aussitôt après la signature de la paix, la Faculté se remettait à l'œuvre et donnait un quatrième volume de *Bibliographie*, où étaient passés en revue les livres parus de 1913 à 1919 ; un autre volume a paru pour 1920-1921 ; et voici le sixième de cette série. L'éloge de cette publication n'est plus à faire ; l'Académie des inscriptions et belles-lettres en a reconnu l'utilité et le mérite en lui décernant à trois reprises différentes, en 1912, 1913 et 1922, une partie du prix Prost.

Le nouveau volume est fait d'après le même plan que les précédents. On signale d'abord dans un bulletin ou chronique tous les ouvrages ou articles qui ont paru dans des revues ou des journaux, soit qu'ils se rapportent à plusieurs périodes ou à une période déterminée : moyen âge, période moderne jusqu'en 1766 ; la Lorraine française de 1766 à nos jours — et l'on comprend dans cette division l'Alsace-Lorraine, la Sarre et les pays rhénans ; — puis la guerre de 1914-1918 (la division préhistoire et antiquités romaines fait défaut dans ce volume). Après chaque chapitre, un compte-rendu détaillé insiste sur les volumes qui marquent véritablement. Ces divers chapitres sont dus à Robert Parisot, qui a la haute direction du volume, à F. Braesch et à Ch. Bruneau, et il n'y a que des éloges à décerner à cette documentation complète, sûre et impartiale. M. G. Hottenger a consacré un substantiel chapitre aux publications sur le mouvement économique en Lorraine, en remontant à 1920 (ce chapitre manquait au précédent fascicule). La tâche était lourde, puisque depuis la guerre la Lorraine a reconstitué ses ruines et rendu à son industrie son ancien essor, et puisque aussi il a compris dans son cadre tous les ouvrages sur la Sarre, notamment ceux de Priou, Allot et Marvaud. M. Edmond Estève signale les articles qui ont été consacrés à des littérateurs lorrains ou les œuvres d'imagination dont les scènes se déroulent en Lorraine. Nous retrouvons M. Ch. Bruneau avec le chapitre très développé qui a pour titre « Les parlers et la littérature populaire de la Lorraine » ; la haute autorité scientifique dont il jouit parmi nos romanistes donne à ses jugements une valeur spéciale. Enfin — et ceci est une innovation — le volume rend compte des travaux accomplis en 1922 et 1923 par les professeurs des cinq Facultés de Nancy. Au lieu de l'énumération des ouvrages faite à la suite des rapports des doyens, on trouvera ici une analyse de ces ouvrages et comme un tableau de l'activité scientifique de l'Université. Les thèses des étudiants figurent à côté des travaux des maîtres. Le caractère primitif de la publication se trouve un peu modifié. A côté des ouvrages *sur* la contrée, on trouve mention des ouvrages composés *dans* la contrée. L'index alphabétique des noms d'auteurs, de personnes et de lieux, qui a été dressé par M. Parisot, ne laisse rien à désirer : c'est un modèle d'index.

Strasbourg a pris exemple sur Nancy et, sur l'initiative de M. A. Grenier — professeur qui est venu de la ville de Stanislas — la Faculté des lettres publie une *Bibliographie alsacienne*. Le second volume de cette publication comprend les livres et les articles parus de 1921 à 1924. Les grandes divisions sont à peu près les mêmes que dans la publication de Nancy, ainsi que la méthode suivie. A Strasbourg, toutefois, on présente en tête une liste des ouvrages afférents à chaque période et on analyse seulement ceux qui ont droit à une analyse. Les articles « Archéologie préhistorique et gallo-romaine », de M. A. Grenier, « Géographie », de M. Baulig, sont

Digitized by Google

particulièrement développés. L'Alsace a deux littératures, celle de langue française dont traite M. H. Tronchon, et celle en langue allemande ou en dialecte, qu'analyse fort bien M. A. Schlagdenhauffen. M. G. Delahache est l'auteur compétent du chapitre intitulé « La vie politique ». Les professeurs de la Faculté de droit, H. Laufenburger, J. Delpech et J. Hamel, signalent les ouvrages sur les finances, le droit administratif et le droit public ; enfin, les Drs Vaucher et Schmutz se sont occupés de problèmes d'hygiène sociale. Quelques ouvrages paraissent parfois à deux reprises : mais c'est un léger inconvénient. Il sera bien permis au doyen de remercier tous les dévoués collaborateurs à cette œuvre commune et en particulier M. Grenier, qui a stimulé le zèle de tous et a surveillé avec un grand dévouement la confection du volume.

Chr. PFISTER.

Camille BLOCH. **Bibliographie méthodique de l'histoire économique et sociale de la France pendant la guerre.** Publications de la Dotation Carnegie pour la Paix internationale. *Histoire économique et sociale de la guerre mondiale* (série française). Paris, Presses universitaires de France, et New-Haven, E. U., Yale University Press, 1926. In-8°, XXXVI-903 pages. Prix : 100 fr.

En bonne logique, cet ouvrage eût dû précéder les quelques monographies, la plupart estimables, d'aucunes excellentes, dont nous sommes redevables à la munificence de la Dotation Carnegie et à l'activité de M. J. T. Shotwell, qui dirige l'*Histoire économique et sociale de la guerre mondiale*. Les auteurs des monographies à venir y trouveront en tout cas une quantité considérable de matériaux bien classés.

Il revenait à M. C. Bloch, directeur de la Bibliothèque-Musée de la Guerre et de l'Office de documentation internationale contemporaine, de mettre sur pied cette bibliographie, qui ne compte pas moins de 16,229 articles. Cette masse de références de toute origine se rapporte à la période qui va des débuts du conflit mondial au mois de décembre 1920. M. C. Bloch a très justement choisi cette date finale, estimant que les dates du 28 juin 1919 (traité de Versailles) ou de novembre 1919 (élections *bleu-horizon*) n'avaient aucune valeur au regard de l'évolution économique et sociale et que, s'il fallait tout de même fixer un point d'arrivée, « les dix-huit mois écoulés entre le 28 juin 1919 et le 31 décembre 1920 sont, pour l'économiste et le sociologue comme pour l'historien, féconds en événements et en enseignements qui découlent directement de la période proprement dite de la guerre ».

L'ouvrage a été achevé en 1922 : la production bibliographique enregistrée s'étend jusqu'au 31 décembre 1921. M. Bloch explique exactement dans son Introduction comment il a atteint cette abondante production. Il y souligne également son effort, très consciencieux et, après tout, très heureux, pour organiser de façon critique ses matériaux. Non, bien entendu, qu'il ait apporté des vues personnelles sur la valeur scientifique des travaux recensés ; mais il a groupé ces travaux en un certain nombre de rubriques établies *a posteriori*, qui constituent un premier stade de groupement scientifique.

Peut-être certains techniciens de l'économie ou de la sociologie seront-ils en droit de lui faire quelques reproches sur le sens ou le nombre de ces rubriques. Disons,

Digitized by Google

pour être équitable à l'égard de M. Bloch, que celles-ci ont avant tout l'avantage de la commodité. Les grands groupements établis sont, en effet, les suivants : législation ; vie économique ; production ; outillage ; commerce ; finances ; vie sociale, avec les subdivisions nécessaires de la démographie, du travail, de la prévoyance, de l'assistance, de l'hygiène, des droits des mobilisés et de leurs familles ; vie locale ; colonies ; conséquences de la guerre et reconstitution de la France ; régions dévastées et libérées.

Ces rubriques sont nombreuses, et elles le sont assez pour que M. Bloch ait cru inutile de dresser un répertoire alphabétique des noms d'auteurs : on retrouve facilement ceux-ci grâce aux subdivisions imaginées, mais ces rubriques recouvrent-elles exactement le titre même de l'ouvrage? C'est une autre question, car, après tout, il semble bien que doivent rentrer dans la définition de la vie sociale les phénomènes éducatifs et judiciaires : l'existence scolaire et universitaire, d'une part, la répression pénale, de l'autre, auraient pu, semble-t-il, faire l'objet de paragraphes spéciaux dans la monographie de M. Bloch. Du moins n'en est-il question, et sous la forme principalement législative ou administrative, que dans la dixième partie (reconstitution de la France) ou à propos des questions démographiques.

En revanche, tout est à louer dans certaines rubriques ou sous-rubriques économiques, particulièrement la production, les finances, le commerce et le travail. Souhaitons que la Bibliothèque-Musée de la Guerre à Vincennes continue de classer les fiches bibliographiques qu'elle accumule dans les cadres abondants et souples imaginés par M. C. Bloch. On peut dire qu'à l'avenir aucun travail sur la période de 1914-1920 ne pourra être entrepris sans qu'on songe tout d'abord à recourir à l'immense répertoire qu'il a élaboré.

Georges BOURGIN.

Catalogue of Pictures including Paintings, Drawings and Prints, in the Public Archives of Canada, with an introduction and notes. By James F. KENNEY. Chief of Editing and Research Division. Part I : Printed by Authority of the Secretary of State under the Direction of the Keeper of the Records. Ottawa, Mortimer Co., 1925. 1 vol. in-8°, XIII-169 pages.

L'administration des Archives canadiennes inaugure une nouvelle série de catalogues, que les amis de la *Nova Francia* ne manqueront pas d'accueillir avec une intense curiosité. Ce n'est rien de moins qu'un répertoire de tous les documents iconographiques — plus de 25,000 — tableaux, dessins originaux, gravures, même ouvrages illustrés se rapportant à l'histoire du pays : la collection comprendra naturellement des œuvres d'imagination montrant comment les artistes interprètent les événements — par exemple, l'envoi de fiancées au Canada sous Louis XIV et la réception qui leur est faite, images reproduites ici, mais passablement embellies, de la réalité — ou des portraits qui se rattachent plus ou moins directement aux souvenirs des « habitants », comme ceux de Laudonnière et de Coligny pour les établissements huguenots en Floride, ou ceux de Corneille et de Molière, l'un à raison de ses pièces jouées au Canada, *Héraclius* (1651), le *Cid* (1652) ; l'autre à raison de la grande querelle religieuse qui s'éveilla entre l'évêque de Saint-Vallier et le gouverneur Frontenac, lorsque celui-ci prétendit faire représenter *Tartufe* (1694).

Digitized by Google

Le présent volume appartient à la première partie, consacrée aux portraits, dont nous n'avons d'abord que la première section, s'arrêtant à 1700. Les personnages sont classés d'après la date de leur décès ; et chaque notice est accompagnée de toutes les indications bibliographiques nécessaires. — La seconde partie sera probablement encore plus instructive pour le grand public. « Nous sommes tellement familiers avec le Canada que nous voyons et que nous parcourons », écrit le savant directeur des Archives, le Dr A. G. Doughty, « que nous nous rendons à peine compte du fait que les lieux où se trouvent aujourd'hui des villes prospères et des endroits connus formaient, il y a quelques années à peine, partie d'une immense et sauvage solitude que n'avait pas encore foulée le pied des blancs. »

Un rapprochement facile montrera combien ces changements seront saisissants. A la fin de mai 1792, un trappeur de la baie d'Hudson, dont l'exactitude est notée comme parfaite, David Thompson, vit, avec un de ses compagnons, en un seul jour, défiler devant lui un troupeau de caribous en quête de pâture, et qu'il évalua, en comptant à la manière des Indiens, à plus de 3,600,000 individus ; aujourd'hui, on nous dit que le Canada, sur sa terre libre de sauvages et d'animaux, compte environ 725,000 automobiles [1].

La préface du livre est publiée dans les deux langues anglaise et française ; une quinzaine de planches ornent le volume.

R. DE KERALLAIN.

1. David Thompson's, *Narrative in Western America, 1784-1812.* Toronto, The Champlain Society, 1916, p. 101.

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Histoire générale. — *The Cambridge medieval History* ; vol. V : *Contest of Empire and Papacy* (Cambridge University Press, 1926, XLIV-1005 p. ; cartes 48-56 ; prix : 50 s.). — Après une large introduction sur l'histoire de l'Europe des XI^e^ et XII^e^ siècles par M. Z. N. BROOKE, le volume contient les vingt-trois chapitres suivants : I. La réforme de l'Église au X^e^ siècle jusqu'à Grégoire VII, par J. P. WHITNEY ; II. Grégoire VII et le premier différend entre l'Empire et la papauté, de Grégoire VII au concordat de Worms, par Z. N. BROOKE, auteur aussi du chapitre III : l'Allemagne sous Henri IV et Henri V ; IV. La conquête de l'Italie méridionale et de la Sicile par les Normands et l'histoire du royaume de Sicile jusqu'à la conquête de Henri VI, par feu Ferdinand CHALANDON ; V. Les villes italiennes jusqu'à la fin du XII^e^ siècle, par C. W. PREVITÉ-ORTON (histoire, organisation communale, développement économique) ; VI. L'Islam en Syrie et en Égypte, 750-1100, par William B. STEVENSON, qui a écrit aussi le chapitre VII sur la première croisade ; VIII. Le royaume de Jérusalem de 1099 à 1291, par Ch. L. KINGSFORD ; IX. Influence des croisades sur l'Europe occidentale, par E. J. PASSANT (la papauté, les missions, la vie économique, notamment à Venise, Gênes et Pise, renaissance de l'étude du grec) ; X. L'Allemagne de 1125 à 1152, par Austin Lane POOLE, qui a écrit aussi les chapitres XII : Frédéric Barberousse et l'Allemagne, et XIV : l'Empereur Henri VI. Les chapitres XI et XIII, par feu le comte Ugo BALZANI, traitent de l'Italie, 1125-1152, et de Frédéric Barberousse et la Ligue lombarde jusqu'à la paix de Constance ; XV. La Normandie au XI^e^ siècle et la conquête de l'Angleterre par les Normands, par feu William John CORBETT, auteur du chapitre XVI sur l'Angleterre de 1087 à 1154. L'Angleterre sous Henri II, chapitre XVII, a été confiée à Mrs Doris M. STENTON ; la France sous Louis VI et Louis VII (ch. XVIII), à notre éminent collaborateur Louis HALPHEN ; le mouvement communal, surtout en France (ch. XIX), à Miss Eleonor C. LODGE ; XX. Les ordres monastiques, par Alexandre H. THOMPSON, qui mène son exposé depuis la rédaction et la mise en œuvre de la règle de saint Benoît jusqu'aux constitutions bénédictines de 1336 et 1339 ; XXI. Le droit romain et canonique au moyen âge, par Harold D. HAZELTINE ; XXII. Les écoles au moyen âge jusqu'à la fin du XII^e^ siècle (avant la création des universités), avec un prolongement jusque vers l'an 1300 ; XXIII. La philosophie du moyen âge, par W. H. V. READE. — Comme on sait, la bibliographie est rejetée à la fin du volume ; elle occupe plus de 250 pages. Gros effort, qui aboutit à doter les étudiants d'un incomparable instrument de travail. Trois volumes compléteront l'ouvrage, le tome VI devant comprendre la théocratie romaine, le tome VII le déclin de l'Empire et de la papauté, le tome VIII la formation des royaumes occidentaux. Faisons des vœux pour que cet achèvement soit prochain. Ch. B.

— Ralph Coplestone WILLIAMS. *The merveilleux in the Epic* (Paris, Champion,

Digitized by Google

1925, in-8°, 152 p.). — Il ne manqua au travail de M. Williams, élève d'Amherst College, que d'avoir enquêté sur les épopées des civilisations non européennes, pour nous avoir pu fournir une véritable étude de littérature comparée. Il traite tour à tour du merveilleux en Grèce, en Italie et dans notre culture du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle. Le merveilleux, tant chrétien que païen, chez les modernes comme dans l'antiquité, n'est que la transposition littéraire du surnaturel religieux. Voilà, semble-t-il, ce que l'ouvrage aurait dû marquer pour replacer la scolastique littéraire dans l'évolution humaine. Du moins l'auteur montre quel rôle, au XVIII^e^ s., joue le merveilleux dans l'élaboration de l'exotisme et du romantisme.

P. MASSON-OURSEL.

— Maurice BOUCHOR. *La vie profonde. Pages choisies dans les plus belles œuvres poétiques. Moyen âge* (Paris, Delagrave, in-12, 210 p.). — Deux volumes de cette collection sont consacrés à Homère et à Victor Hugo ; deux autres à l'antiquité païenne et à l'antiquité judéo-chrétienne. Deux autres suivront sur les temps modernes et le XIX^e^ siècle. Le volume que nous signalons comprend trois entretiens : 1° Un salut à l'Orient (deux morceaux poétiques chinois remontant au VIII^e^ siècle de notre ère ; un conte japonais ; un poème sur Mahomet) ; 2° La chanson de geste (des fragments de Roland, de Berte au grand pied, du trouvère Adenès dans le renouvellement de Raphaël Périé, du roman de Chimène dans la noble transcription d'Ernest Dupuy) ; 3° La poésie religieuse (le Cantique du soleil, de saint François, et les plus belles pages de la Divine Comédie). Ces extraits sont accompagnés de réflexions morales d'inspiration très élevée et de nombreuses notes : l'une d'entre elles est consacrée à François Villon, que M. Bouchor a raison d'admirer, mais qu'on est un peu étonné de trouver dans cette collection. C. PF.

— Louis MARIN. *Questionnaire d'ethnographie* (extrait du *Bulletin de la Société d'ethnographie de Paris*. Paris, Maisonneuve frères, 1926, gr. in-8°, 129 p. ; prix : 25 fr.). — Cet intéressant travail trace une méthode, un plan systématique de recherches applicable non seulement aux sociétés primitives, à leur folklore, mais à tous les groupes sociaux, même les plus avancés. C'est, en somme, une table des matières d'un manuel de sociologie en trois parties : vie matérielle (alimentation, soins personnels, vêtement, habitation, mobilier, outillage, coutumes agricoles, industrielles, commerciales, distribution des villes, des villages et du temps) ; vie mentale (langage, écriture, connaissances spéculatives et pratiques, arts, conceptions philosophiques et religieuses) ; vie sociale (faits et éléments sociaux, sociétés). Ce guide peut certainement rendre des services aux chercheurs de toutes les catégories. Ch. LÉCRIVAIN.

— Paul DE ROUSIERS. *Les grandes industries modernes ;* t. IV : *Les transports maritimes* (Paris, Armand Colin, 1926, in-16, 278 p.). — Bien que l'auteur se soit surtout proposé de décrire l'état actuel des transports maritimes, son ouvrage sera lu avec grand profit par les historiens, non seulement parce que le présent nous aide à mieux comprendre le passé, mais aussi parce que M. de Rousiers se réfère souvent à l'histoire. Il établit justement que les négociants armateurs, pendant de longs siècles, ont été surtout des colporteurs maritimes, sans liens étroits avec le pays où ils avaient leurs ports d'attache (tel fut le cas de la Hanse) ; à partir du XVII^e^ siècle, au moment où les pays maritimes deviennent des centres de production agricole et industrielle, la marchandise est réservée au pavillon, ce qui explique les Actes

Digitized by Google

anglais de navigation et la politique commerciale de Colbert ; enfin, avec la navigation à vapeur, le commerce maritime reprend un caractère mondial. Vue juste, mais un peu schématique, des choses. L'auteur, d'autre part, a bien montré comment la navigation à vapeur a eu pour conséquence une concentration industrielle dans les transports maritimes ; les régions qu'ils desservent sont de plus en plus étendues, et l'on constate encore une action réciproque de la production industrielle et des entreprises de transports. Après avoir décrit les diverses ententes internationales conclues entre les armateurs (*pools*, *conferences*, etc.), M. de Rousiers décrit l'état de la marine marchande dans les principaux pays maritimes. Il montre les causes de la supériorité, encore incontestée, de la marine anglaise ; tout au plus risque-t-elle de perdre, en partie, « ce rôle de distributrice sur mer de la houille », qui a fait sa fortune. La marine marchande allemande, longtemps victime de la politique « du pavillon », s'est trouvée affranchie par l'abrogation de l'Acte anglais de navigation, en 1850, mais ses énormes progrès ne se sont effectués que depuis 1870, grâce à l'expansion économique du Reich et au soutien du gouvernement impérial ; la Grande Guerre l'a ruinée temporairement, mais elle se reconstitue rapidement, bien qu'elle ait perdu une de ses principales ressources, le transport des émigrants. En ce qui concerne les États-Unis, l'auteur marque ce qu'avait de paradoxal, en apparence, le fait que ce pays, d'un développement économique si intense, n'a eu, jusque vers 1900, qu'une marine marchande relativement insignifiante ; c'est qu'il n'expédiait guère que des matières premières ; mais le développement de l'industrie américaine, le percement de l'isthme de Panama et aussi la guerre mondiale ont changé les choses. La marine française, qui se développait sensiblement vers 1914, a été très atteinte par la guerre et commence seulement à se relever. On lira aussi avec intérêt les quelques pages consacrées à la marine des Scandinaves, qui, surtout les Norvégiens, jouent le rôle de « rouliers des mers », tenu autrefois en plus grand par les Hollandais. H. S.

Antiquité. — *The Cambridge ancient history* ; vol. IV : *The Persian empire and the West* (Cambridge, at the University Press, 1926, XXIII-698 p., 11 cartes ; prix : 35 s.). — Ce volume est divisé en seize chapitres : I. Fondation et extension de l'Empire perse, par G. Buchanan Gray (conquêtes de Cyrus, Cambyse et Darius) ; II et III. Réforme de l'État athénien ; Athènes sous les Tyrans (Dracon et Solon ; Pisistrate et ses fils), par F. E. Adcock ; IV. Le monde grec au VI^e^ siècle, par P. N. Ure ; V. Le monnayage en Grèce, par G. F. Hill ; VI. Athènes et la réforme de Clisthène, par E. M. Walker ; VII. Le règne de Darius, par G. B. Gray et M. Cary ; VIII-X. Marathon, Xerxès, l'invasion et la délivrance de la Grèce, par J. A. R. Munro ; XI. Carthage et la Sicile, par R. Hackforth ; XII et XIII. L'Italie à l'époque étrusque, par R. S. Conway et S. Casson ; XIV. La littérature grecque, du VIII^e^ siècle aux guerres persiques, par J. B. Bury ; XV. Les mystères et la philosophie présocratique, par F. M. Cornford ; XVI. L'art primitif de la Grèce par J. D. Beazley et D. S. Robertson. — Un volume de planches pour l'illustration des tomes I-IV, préparé par C. T. Seltman, est sous presse.

— Le *Catalogue de la collection de Luynes*, conservée à la Bibliothèque nationale, s'est enrichi d'un nouveau fascicule : le tome II des *Monnaies grecques*, consacré à la Grèce continentale et aux îles. Ce fascicule, rédigé par M. Jean Babelon, comprend les n^os^ 1519 à 2385. Il est accompagné d'un recueil de planches allant du n° LVII au n° LXXXIX. Cet ouvrage, publié sous les auspices de l'Académie

Digitized by Google

des inscriptions et belles-lettres, est en vente à Paris, chez Jules Florange et Louis Ciani.

— Pandias M. Schisas. *Offences against the State in Roman Law* (Londres, impr. de l'Université de Londres, 1926, in-8°, xx-248 p. ; prix : 10 s. 6 d.). — Ce livre n'est qu'un résumé très superficiel, incomplet, sans aucune originalité, de la législation romaine sur les attentats contre l'État, la *perduellio* et la *majestas*. Il n'énumère même pas les nouveaux délits établis sous l'Empire et ne dit presque rien de la législation du Bas-Empire. La bibliographie, vague, écourtée pour les travaux anciens, ignore, entre autres travaux récents, ceux de Pais, d'Ed. Meyer, de Ciaceri sur les procès d'Aemilius Scaurus, de Rabirius et de Gabinius.

Ch. Lécrivain.

— Michel Stephanidès. *La terminologie des Anciens* (Bruxelles, Weissenbruch ; extrait d'*Isis*, n° 23, vol. VII, 3, 1925, p. 468-477). — La note de M. Stephanidès, très compétent en cette matière, montre les efforts des anciens, surtout Aristote, Platon, Galien, Théophraste, pour établir une terminologie scientifique, et l'intérêt qu'a l'histoire des sciences à la retrouver. Ch. Lécrivain.

Histoire religieuse. — C'est toujours une tâche délicate que de faire un exposé systématique des idées d'un homme qui a beaucoup écrit, durant une longue suite d'années, et presque toujours en controversiste, c'est-à-dire en insistant sur tel ou tel aspect particulier de la question traitée. M. Bernard Roland-Gosselin l'a fait avec succès dans son livre intéressant sur *La morale de saint Augustin* (Paris, Marcel Rivière, 1925, in-12, 251 p. ; prix : 7 fr.). Ce qui attirera le plus l'attention des historiens, ce sont les chapitres consacrés à certains problèmes de morale politique et sociale (droit de la guerre, mariage, droit de propriété), où l'influence posthume de saint Augustin a été considérable. E. J.

— Augustin Renaudet. *Érasme, sa pensée religieuse et son action, d'après sa correspondance, 1518-1521* (Paris, Félix Alcan, 1926, in-8°, viii-137 p., index ; *Bibliothèque de la Revue historique*, n° 1 ; prix : 10 fr.). — La publication récente des tomes IV et V de l'édition Allen (en particulier du tome IV) a servi d'occasion à cette excellente étude. Elle porte sur des années capitales de la vie de l'humaniste, celles où il alla le plus loin sur la route qui menait à Wittenberg, celles aussi où il esquissa un prudent mouvement de retraite. M. Renaudet a retracé cette évolution avec une finesse, un sentiment des nuances qui ne surprendront aucun de ses lecteurs. Il y a, dans cette plaquette — premier fascicule de la *Bibliothèque de la Revue historique* — plus de substantifique moelle que dans bien des gros ouvrages consacrés à la pensée érasmienne. Profitons de la circonstance pour signaler une autre très bonne étude : celle de M. W. Kaegi, *Hutten und Erasmus*, parue dans *Historische Vierteljahrschrift*, 1924, p. 200-278 et 461-514. Il importe même de rapprocher le début de ce travail de la fin de celui de M. Renaudet pour refaire l'histoire du séjour d'Érasme à Louvain et de ses relations avec Aléandre. — H. Hr.

— Kurt Dietrich Schmidt. *Studien zur Geschichte des Konzils von Trient* (Tubingue, J. C. B. Mohr, 1925, in-8°, 220 p.). — Bon travail d'étudiant (élève de D. C. Mirbt), d'une bibliographie un peu courte, puisque l'auteur ignore des travaux aussi essentiels que ceux de Šusta et le *Cardinal Morone* de C. Constant, capital pour la fin du Concile. M. Schmidt s'est surtout arrêté sur les premières sessions, et il insiste particulièrement sur les questions de discipline et de hiérarchie, plus

Digitized by Google

que sur celle du dogme. A le lire, on pourrait croire que le Concile a été simplement une lutte entre l'épiscopalisme et le curialisme : c'est un côté important du sujet, et pour lequel la connaissance des sources gallicanes eût été nécessaire. L'auteur reproche à Pastor de n'avoir pas assez mis en lumière le rôle prépondérant de la Curie, en particulier celui des légats. Pour sa part, il adopte, en somme, sur la « liberté du Concile », la position même de Sarpi : « le Concile, en réalité, ne fut pas libre... Ses résultats, en matière canonique et constitutionnelle, ne représentent pas son œuvre propre, mais celle de la Curie. » P. 10, au lieu de « Konzilsversuch in *Mailand* », il vaut mieux écrire, quoique le concile ait un instant siégé à Milan, « in Pisa ». P. 13, au lieu de « des *französischen* Parlaments », lire : « Pariser ». P. 58, n. 2 et ailleurs, « *Clairmont* », il s'agit évidemment de Clermont. H. Hr.

Allemagne. — Général H. Mordacq. *La mentalité allemande. Cinq ans de commandement sur le Rhin* (Plon-Nourrit, 1926, III-284 p.). — Le titre n'indique pas exactement le caractère du livre. Le général, qui a commandé pendant cinq ans le 30e corps d'armée dans la Rhénanie occupée, s'est trouvé fort bien placé pour connaître l'état d'esprit des Allemands après l'armistice et pendant l'exécution du traité de Versailles ; il a constaté que le « tempérament querelleur et belliqueux » de ce peuple n'avait pas changé et que « la masse allemande, une fois de plus, semble s'orienter nettement vers la guerre ». Il regrette les concessions qu'on n'a cessé de leur faire, parce que les Allemands, dit-il, les ont considérées comme autant d'actes de faiblesse les encourageant à oser chaque jour davantage. Il déplore « la politique des coups d'épingle aux menaces trop rarement suivies de sanctions », politique incohérente faite de « faiblesse et de veulerie qui, de vainqueurs, faisait de nous des vaincus ». C'est surtout le gouvernement français qu'il rend responsable des fautes commises, comme si nous étions alors libres de suivre en Rhénanie une politique exclusivement française, et comme si de trop légitimes appréhensions devaient interdire d'entreprendre l'œuvre de la paix future. A ces considérations inspirées par un patriotisme vigilant et éclairé, s'ajoute l'amertume d'injustices commises à l'égard du général et qui l'ont décidé à quitter l'armée à la fin de son commandement. Il plaide donc à la fois un peu *pro domo*, beaucoup *pro patria*. On lira ce plaidoyer avec intérêt et profit, d'autant plus qu'il est agrémenté de souvenirs personnels notés avec simplicité et sincérité. On lui saura gré de prouver que ce fut une illusion dangereuse d'escompter le succès du mouvement séparatiste en Rhénanie. Après l'avoir d'abord partagée, avec tant d'autres bons Français désireux d'éloigner sur le Rhin la menace perpétuelle de l'invasion allemande, il s'aperçut bientôt que, si les Rhénans avaient en aversion le joug prussien, ils ne souffriraient pas d'être séparés de l'Allemagne. Il réussit à ouvrir les yeux à Barrès lui-même, qui était allé faire sur place une enquête personnelle. Quant à lui, il déclare qu'il refusa d'encourager les tentatives des Séparatistes, mais il a honte de rappeler qu'on n'a pas su prendre les mesures nécessaires pour empêcher les massacres de Pirmasens exécutés par les Nationalistes et pour infliger aux coupables les châtiments mérités. La clairvoyance du général sur cette question, où le préjugé peut faire tant de tort à la raison, donne un grand poids à son témoignage, même si l'on hésite à penser comme lui sur tous les autres points. Ch. B.

Autriche. — *The siege of Vienna by the Turks in 1683*, translated into greek from an italian work, published anonymously in the year of the siege, by Jeremias Cacavelas. Édité par F. H. Marshall (Cambridge University Press, 1925, XXIII-

Digitized by Google

185 p. ; prix : 10 s.). — Parmi les relations du siège de Vienne par les Turcs, il en est une qui semble avoir été ignorée de tous les historiens : elle parut en italien, sans nom d'auteur, dès 1683, puis fut traduite en grec, en 1686, par un moine crétois, Jérémias Cacavelas, pour un voiévode de Valachie auprès duquel il résidait. C'est ce texte grec que M. Marshall a publié, en l'accompagnant d'une traduction anglaise. La relation ne nous renseigne pas seulement sur le siège même, mais aussi sur la politique impériale à l'égard des Turcs depuis 1660. Elle fut rédigée sans doute avec quelque hâte ; aussi contient-elle de menues erreurs de dates ou de noms. Mais elle est remarquable par le ton modéré dont elle est écrite ; elle paraît sincère et mérite en tout cas d'être lue. G. Pagès.

— Fritz Lange. *Johann Strauss, der Walzerkönig. Roman* (Berlin, Richard Bong, 1925, in-8°, 353 p., illustrations ; prix : 6 m. 50). — En dépit de son titre, cet ouvrage n'est pas tout à fait (ou pas seulement) un roman. A propos d'un musicien, d'un chef d'orchestre autrichien qui s'est acquis une réputation plus qu'européenne, puisqu'il alla triompher jusqu'en Amérique, l'auteur a peint un vivant tableau de la société viennoise, à laquelle la vie de Strauss a été intimement liée. L'auteur idolâtré du *Beau Danube bleu*, de la *Fledermaus*, a fait, au gré de son archet, tourner la tête à tout ce monde pimpant, léger, frivole ; il a réussi à lui faire traverser gaiement même les plus vilains jours de la Révolution de 1848. C'est un document humain présenté avec une verve entraînante, comme la musique du *Walzerkönig ;* il est écrit dans une langue pittoresque, à laquelle des locutions, des tournures toutes locales, inconnues des Allemands du Nord, donnent une saveur originale. — L. B.

Belgique. — L. Van der Essen. *Notre nom national, quelques textes peu remarqués des XVI^e^ et XVII^e^ siècles* (Bruxelles, 1925, in-8°, 131 p. ; extrait de la *Revue belge de philologie et d'histoire*). — Les « pays d'en bas » sont, on le sait, désignés au dehors par le nom de Flandre. Cette extension, dont Kurth signalait la mention chez Bucherius en 1655, est déjà fort bien expliquée par Ludovico Guicciardini dans ses *Paesi bassi*. Ce mot, qui avait déjà servi à Calvete de Estrella dans son récit du voyage de don Philippe en 1548 (paru à Anvers en 1552), est de style dans les chancelleries étrangères, notamment en cour de Rome. Mais les naturels l'appliquent uniquement au comté de Flandre. Eux-mêmes, ils appellent leur pays Bourgogne, ou du moins — je crois que c'est ce qui ressort des textes recueillis par M. Van der Essen — ils appellent Bourgogne le régime politique qui leur paraît national. Philippe le Beau, entrant à Namur en 1495, est salué par le cri de *Vive Bourgoigne !* Le même cri est encore poussé en 1521 par les Tournaisiens, lorsque leur ville est rendue à Charles-Quint. Nouvelle preuve de la persistance de ce patriotisme « bourguignon » où M. Van der Essen reproche à Godefroid Kurth d'avoir trouvé « une nuance chauviniste et antifrançaise ». Il y avait bien, cependant, quelque chose de cela, parce que la politique de la maison de Bourgogne et celle des Valois étaient d'ordinaire en conflit. — Signalons du même auteur *Un document inédit sur les débuts du jansénisme et l'Université de Louvain sous le gouvernement du marquis de Castel-Rodrigo, 1647* (Bruxelles, Hayez, 1925 ; extrait du *Bulletin de la Commission royale d'histoire*, p. 313-318). Il prouve que, malgré le décret du Saint-Office de 1641 et la bulle *In eminenti* de 1642, le jansénisme était encore assez populaire dans le milieu lovaniste pour qu'on affichât « certain pourtrait de feu l'évesque d'Ypre Jansenius, avec des vers en françois et thiois ».

H. Hr.

Digitized by Google

Espagne. — Ramon CARANDE. *Sevilla fortaleza y mercado* (Madrid, 1925, in-4°, 169 p. ; extrait de l'*Anuario de historia del derecho español*). — L'érudition espagnole est une fois de plus redevable au « Centro de estudios historicos ». Voici qu'aux deux groupes consacrés de Menéndez Pidal et de Gomēz Moreno vient s'incorporer, brillamment, celui des élèves de Hinojosa : Sanchez Albornoz, Galo Sanchez, Carande. Leur organe scientifique est l' « Anuario de historia del derecho español » ; les articles dont cette publication se compose sont des monographies du type des mémoires universitaires.

Le travail du professeur Carande est l'une de ces monographies. L'auteur se place au XIV^e^ siècle, auquel appartiennent la plupart des sources qu'il utilise, et de là nous découvre la structure économique de la cité, remontant vers son passé et exposant son évolution dans les siècles suivants. C'est une reconstitution du plus grand intérêt, parce que Séville est, par excellence, le foyer de la vie urbaine en Espagne. L'historiographie locale, assez pauvre, les richesses inédites des archives municipales et d'autres provenances, la bibliographie récente sur la question en ont fourni les matériaux. Le sujet pouvait être considéré comme neuf, car on savait peu de choses concrètes sur l'organisation des villes de Castille au moyen âge. Les éléments constitutifs de la cité y sont différents, en partie, de ceux des autres villes d'Europe ; leurs rôles respectifs jamais semblables. Ce qu'il y a de plus caractéristique, c'est l'époque intermédiaire de la domination arabe, entre *Hispalis* et Séville. L'organisme urbain se constitue, avec son territoire très étendu, que protègent les défenses guerrières de la cité. Des apports ethniques l'accroissent, génois, juifs, gens qu'attire le négoce et qui vont cohabiter avec les nobles venus de Castille et forment la caste blasonnée, tandis que dans la campagne environnante survit l'élément musulman.

Ainsi se définit d'une manière suggestive et documentée ce spécimen de la colonisation castillane qu'est la Séville médiévale. A. VIÑAS.

France. — *Histoire de France* (« Encyclopédie par l'image ». Hachette, 64 p., nombreuses illustrations ; prix : 3 fr.). — Dans cette collection, c'est l'image qui tient, comme on sait, la principale place, et ici c'est surtout l'histoire-bataille qu'elle contribue à illustrer. Comment a-t-on laissé imprimer la date de Bouvines en 1318 et quelles têtes ont jamais pu porter les « couronnes des rois Wisigoths » de la page 11? Le texte n'est pas signé. Ch. B.

— Henri CORDIER. *Les correspondants de Bertin, secrétaire d'État au XVIII^e^ siècle* (Leyde, E. J. Brill, 1922, in-8°, 246 p. ; extrait du *Toung-Pao*, 1913-1922). — Bertin, l'ancien contrôleur général, qui, de 1762 à 1780, fut un véritable ministre des affaires économiques, s'occupa beaucoup aussi du mouvement scientifique. Ses fonctions faisant de lui le protecteur des missionnaires français de Chine, il entretint avec eux une importante correspondance, aujourd'hui conservée à la bibliothèque de l'Institut. Ce sont des lettres de missionnaires ou de savants français qu'a publiées M. Henri Cordier ; elles fournissent des renseignements précieux, non seulement sur les missions, mais aussi et surtout sur les événements dont la Chine a été le théâtre de 1762 à 1789, sur les mœurs, la civilisation, les objets d'art, les livres et manuscrits chinois. Parmi les correspondants figurent les missionnaires Raux et Grammont, Poivre, gouverneur de l'Ile de France, les savants James Hutton et Antoine Court de Gébelin. H. S.

— *Pour connaître Paris* (Hachette ; prix : 6 fr. chacun). — Voici trois nouveaux

Digitized by Google

volumes de cette petite collection : *Bastille et faubourg Saint-Antoine*, par Frantz Funck-Brentano ; *Quartier latin et Luxembourg*, par Léon Gosset ; *La colline de Chaillot, Passy, Auteuil*, par Louis Madelin. Des illustrations bien choisies donnent un charme tout particulier à ces rapides esquisses prestement enlevées. — On y joindra une rareté bibliographique : *Le quartier latin et la bibliothèque Sainte-Geneviève*, lieux que Théodore de Banville a joliment décrits pour le *Paris-Guide* de 1867. Cet article a été réédité par MM. Amédée Boinet, administrateur de la bibliothèque, et Frantz Calot, qui ont ajouté d'utiles notes explicatives ou rectificatives (Paris, G. Van Œst [s. d.], in-8°, 44 p.). Ch. B.

— Raoul Busquet. *La « Justice souveraine » de Marseille, 1593-1596* (Marseille, Institut historique de Provence, 1925, in-8°, 30 p., 2 fig.). — Id. *L'Amirauté de Provence et des mers du Levant.* Introduction à l'inventaire du fonds de l'Amirauté de Marseille (Marseille, Impr. nouvelle, 1925, in-4°, xxvi p.). — En vertu de leur privilège *de non extrahendo*, les Marseillais avaient obtenu de Mayenne, par arrêt du Conseil du 1er décembre 1592, et malgré les résistances du parlement d'Aix, une cour de justice souveraine, présidée par Masparraute. Le deuxième président fut le célèbre ligueur dijonnais Estienne Bernard, qui prépara la soumission de Marseille au roi. Aussi essaya-t-on de l'expulser, mais il eut l'art de faire le malade jusqu'à l'exécution des projets de Libertat. L'histoire de cette juridiction, que Henri IV transforma en une Chambre souveraine détachée du Parlement et présidée par Guillaume du Vair, est donc un épisode de la fin de la Ligue. Aussi M. Busquet a-t-il joint à son étude une très précieuse « note critique sur les relations contemporaines de la réduction de Marseille en 1596 ». Il montre qu'on a eu tort (Lelong, Papillon et Chevreul) d'attribuer à Estienne Bernard plusieurs de ces relations. Une seule lui appartient en réalité, le *Discours véritable de la réduction...* (Paris, Jean le Blanc, 1596, et Lyon, J. Pillehotte, même date). — Dans son Introduction à l'inventaire de l'Amirauté, M. Busquet met en lumière l'intérêt de ce fonds pour l'histoire maritime et économique. Il y refait en partie l'histoire même de l'institution, que Richelieu trouva le moyen d'annexer à ses autres charges. Il nous donne d'intéressants détails sur les lieutenants généraux du siège, notamment sur Jean-Jacques II de Gérin (1697-1740), qui joua son rôle lors de l'épidémie de 1720, et dont le livre de raison a été très utile pour la rédaction même de cette Introduction. Les Gérin forment une dynastie qui dure jusqu'en 1789. A l'Introduction sont joints : 1° la liste des officiers des sièges d'amirauté de Marseille, Arles, Martigues et la Ciotat ; 2° l'état sommaire des fonds d'amirauté conservés aux archives des Bouches-du-Rhône. M. Busquet attire notre attention sur la cote IX B 71, registre des contrats passés à la chancellerie du consulat d'Alger de 1579 à 1582. Il y a là, on le conçoit sans peine, « des informations de premier ordre sur la vie, à Alger, des navigateurs et des marchands chrétiens,... sur les mouvements du port, sur la longueur des escales, sur les chargements », etc. On y trouvera notamment les noms des trafiquants, Marseillais ou Corses, qui fréquentaient le port barbaresque. Les élèves de M. Paul Masson vont trouver là un nouveau champ à défricher. — H. Hr.

— *Saint-Dié de jadis à nos jours.* Texte, dessins et 20 eaux-fortes d'Albert Ohl des Marais. Préface de F. Baldensperger (Saint-Dié, librairie Ad. Weick, album gr. in-4°, 68 p.). — M. Albert Ohl des Marais a un grand talent d'aquafortiste et, en de très belles planches, il ressuscite devant nous le vieux Saint-Dié si pittoresque. Le volume, tiré à un petit nombre d'exemplaires, fait honneur

Digitized by Google

aux presses déodatiennes. Chaque planche est accompagnée d'une notice historique exacte, et M. F. Baldensperger a mis en tête de l'ouvrage une charmante préface. Il y résume en termes excellents toute l'histoire de Saint-Dié : *forum* gallo-romain, monastère mérovingien, ville canoniale du moyen âge, ville ducale, puis cité industrielle moderne. Saint-Dié a la gloire d'être la marraine de l'Amérique. C'est dans la *Cosmographiae Introductio*, publiée en 1507 par le Gymnase vosgien de Vautrin Lud, que le nom d'*America* est pour la première fois donné au continent découvert par Christophe Colomb ; l'Amérique a célébré sur les bords de la Meurthe cet événement en 1911 et 1921 par de belles fêtes, dont on trouvera une relation dans le volume. C. Pf.

— Georges Hottenger. *La Lorraine économique au lendemain de la Révolution, d'après les Mémoires statistiques des préfets de l'an IX, précédée d'une introduction à l'histoire économique de la Lorraine au XIX^e siècle* (Nancy, Société industrielle de l'Est, 1924, gr. in-4°, 110 p.). — M. Hottenger a été chargé du cours d'histoire économique de la Lorraine, institué à l'Université de Nancy par la Société industrielle de l'Est. Il publie en tête de cet ouvrage la leçon inaugurale qu'il a prononcée le 6 janvier 1923. Après y avoir montré l'évolution industrielle et l'évolution de la vie rurale en Lorraine au cours du XIX^e siècle, il indique les principaux ouvrages qui ont déjà paru sur ces sujets, ceux de MM. Charles Guyot et E. Gréau, le *Livre du cinquantenaire de la Chambre de commerce de Nancy ;* il expose la méthode qu'il faut suivre dans ce genre de recherches. Il aborde ensuite le sujet propre de son étude. Aussitôt après l'institution des préfets, Bonaparte demanda à ces fonctionnaires des Mémoires statistiques sur les ressources de leur département, les produits du sol, l'état de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. Les mémoires de Marquis, préfet de la Meurthe, de Colchen, préfet de la Moselle, ont été imprimés par l'imprimerie de la République, comme se trouvant parmi les meilleurs ; celui de Desgouttes, préfet des Vosges, fut publié par les soins d'un imprimeur particulier ; celui de Saulnier, préfet de la Meuse, a paru en grande partie dans l'*Annuaire statistique du département de la Meuse pour l'an XII*. De ces quatre mémoires, soigneusement contrôlés avec d'autres documents, M. Hottenger a tiré une foule de renseignements d'abord sur la vie rurale (état de la propriété et de la culture, fabrications domestiques et petits métiers à la campagne), sur la vie urbaine (diminution de la population, effondrement des fortunes), sur le commerce intérieur et extérieur, qui reste peu actif ; ensuite sur la vie industrielle (salines, forges, verreries, faïenceries, papeteries, toiles et draps, fabrications alimentaires). Mais cette industrie est arrêtée dans son essor pour de nombreuses causes : le minerai est extrait du sol dans les plus mauvaises conditions, on a recours à la consommation du bois et la houille commence à peine à se répandre ; l'outillage fait défaut ; la main-d'œuvre est rare ; il n'y a point de crédit ; « l'argent se donnait à la terre ; il se dérobait au commerce et à l'industrie ». Puis les transports sont difficiles, les routes mauvaises ; la Lorraine ne possède pas de canaux. Mais ces conditions vont bientôt changer. La houille, la vapeur, les découvertes scientifiques, le développement du crédit et des banques vont amener une révolution industrielle dont profitera surtout la région lorraine. Toutes ces considérations sont développées par M. Hottenger de façon claire et agréable. — Dans un nouveau travail, paru dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas* (année 1924-1925) sous le titre : *La Lorraine agricole au lendemain de la Révolution*, M. Hottenger développe, d'après les Mémoires statistiques des préfets de l'an IX (54 p.), le chapitre du pré-

Digitized by Google

cédent mémoire sur l'agriculture. L'organisation de la vie rurale sous l'ancien régime retenait fortement l'habitant attaché au sol ; n'a-t-il pas droit aux communaux, à la vaine pâture, à toutes sortes d'usages dans les forêts? Sous la Révolution, la vente des biens nationaux, le partage des communaux augmentent le nombre des propriétaires ; on pouvait espérer alors, par l'application de méthodes rationnelles, un grand essor de l'agriculture ; mais, avec la petite propriété, triomphe la routine traditionnelle. Bâtiments, matériel et outillage, chevaux et bétail, procédés de culture, tout laisse à désirer. « Les cultivateurs tiraient du sol aux plus grands frais possibles la moindre somme de produits. » M. Hottenger présente à ce sujet des observations intéressantes ; mais la conclusion nous paraît bien pessimiste. C. Pf.

— Étienne Dupont. *Le vieux Saint-Malo ; les corsaires chez eux* (Paris, Champion [s. d.], in-8°, 223 p. ; prix : 8 fr.). — On ne trouvera pas beaucoup de données absolument nouvelles dans ce volume ; mais l'auteur, bien au courant des travaux qui ont été publiés sur Saint-Malo, les a utilisés avec intelligence. En un style agréable, avec esprit et finesse, il décrit l'activité commerciale de cette place, surtout entre 1680 et 1730, les expéditions à la mer du Sud, le rôle des corsaires, le trafic auquel donnent lieu leurs prises. Il trace le portrait de quelques brasseurs d'affaires, comme l'abbé Jouin, de quelques négociants et armateurs, comme ce Bourdas, qui fut enfermé à la Bastille en 1713 pour avoir continué le commerce interlope en Amérique, malgré les ordres du roi. Des pages intéressantes sont consacrées aux équipages des vaisseaux malouins et surtout aux mœurs des marins et des négociants. M. Étienne Dupont nous fait pénétrer aussi dans ces somptueux logis élevés au début du XVIII^e siècle par les riches armateurs, en montre la disposition et l'ameublement ; il décrit quelques-unes de ces maisons de campagne, si nombreuses dans la banlieue de Saint-Malo, où venaient se reposer les négociants enrichis de la « cité des corsaires ». H. S.

— Rodolphe Reuss. *Soixante années d'activité scientifique et littéraire, 1864-1924. Mes débuts littéraires et bibliographie de mes travaux.* Avec une étude biographique par Christian Pfister (Soc. d'édit. « les Belles-Lettres », 1926, XV-148 p. Public. de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 31). — Rare et touchant exemple d'un érudit doublé, il est vrai, d'un bibliothécaire modèle, qui, dès qu'il commença d'écrire, a noté tout ce qui est sorti de sa plume, livres et articles. Son autobiographie est avant tout l'histoire de ses livres, par conséquent aussi de sa formation intellectuelle et, par surcroît, des douloureux événements qui ont failli à deux reprises au moins briser sa carrière. On ne peut lire sans émotion ce simple récit. Dans l'introduction, M. Pfister a dit, en outre, de Reuss ce que Reuss, le plus modeste des hommes et des auteurs, n'eût jamais dit. Enfin, on a reproduit à la fin du volume les discours prononcés à l'occasion de l'hommage rendu à Reuss, le 23 février 1923, quand fut inaugurée la plaque de marbre en son honneur dans la cour des archives et de la bibliothèque de Strasbourg, de cette bibliothèque reconstituée par Reuss après le déplorable incendie allumé par les obus allemands le 24 août 1870. On retiendra celui de M. Georges Delahache, l'actuel directeur de la bibliothèque et des archives municipales. Il a su parler dignement de son admirable prédécesseur. Ch. B.

— *Tables générales des Bulletins du Comité des travaux historiques et scientifiques*, par Gaston de Bar, secrétaire du Comité ; II : *Bulletin historique et philolo-*

Digitized by Google

gique, 1882-1915 (ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Paris, Impr. nationale, 1925, IX-891 p. à 2 col.). — Les publications officielles sont trop souvent ignorées du grand public, même dans le monde des érudits, sans doute parce que le ministère, éditant à gros frais des ouvrages de caractère essentiellement scientifique et documentaire, ne prend pas le souci de leur faire, comme on dit, de la réclame. Les *Bulletins* du *Comité des travaux historiques et scientifiques* sont cependant pleins de mémoires et de textes qu'on ne saurait ignorer. L'imposante bibliographie composée par le très zélé et intelligent secrétaire du Comité en est une preuve manifeste. Elle continue celle qui a été donnée en 1873 par Octave Teissier sous le titre de *Table générale des Bulletins du Comité des travaux historiques et de la Revue des Sociétés savantes* et vient s'ajouter au *Bulletin archéologique*, dont la table a paru en 1923. Les érudits doivent aux auteurs de pareilles œuvres si méritoires, qui exigent beaucoup de temps, de minutieuse exactitude, de méthode, la plus grande reconnaissance. Ch. B.

Grande-Bretagne. — Pierre DAVAUD. *Ce qu'il faut connaître de l'histoire d'Angleterre* (Boivin, 1926, 160 p.). — Tableau très résumé divisé en deux parties ; dans la première moitié, rapide exposé de l'histoire depuis l'époque celtique jusqu'à nos jours. La seconde moitié est un tableau, exact en général, de l'Angleterre contemporaine, de son organisation intérieure, de sa politique, de l'impérialisme britannique. Les étudiants y trouveront les indications nécessaires et suffisantes à la rigueur. Ils sauront se tenir en garde contre certaines expressions fautives ; ils ne croiront pas que Jean sans Terre fut obligé de « revêtir » la Grande Charte « de sa *signature* » (p. 17), qu'au XIII^e^ siècle le Parlement « se composait en principe de *tous* les vassaux directs du roi » et que le lieu de ses réunions fut, sous Édouard I^er^, « *fixé* à Winchester » (p. 19), que l'héritier présomptif de la couronne porte, depuis 1282, le titre de prince de Galles (p. 23). Dire qu'au XVI^e^ siècle « deux grands écrivains dominent le mouvement littéraire : Edmond Spenser et William Shakespeare », étonne. Combien y a-t-il de Français pour qui Spenser est plus qu'un nom? Même dans un aussi rapide résumé, il faut trouver des nuances. Ch. B.

— Pour commémorer le 7^e^ centenaire de l'arrivée des Franciscains en Angleterre, M. Charles COTTON a écrit, avec une savante minutie, l'histoire des lieux qu'ils ont possédés à Cantorbéry depuis 1224 jusqu'à la dissolution et à la dispersion des religieux en 1538 (*The Grey friars of Canterbury, 1224-1538*, Manchester, the University press, 1924, XVI-112 p., 1 plan et 7 dessins. *British Society of franciscan studies ;* Extra series, t. II). En appendice, on trouve une liste des « gardiens » de la « maison » et une autre des Franciscains dont le nom figure dans les registres diocésains parmi les ordinations, plus un inventaire des testaments où figurent des legs à ces religieux. Ch. B.

— A. L. SMITH. *Notes on Stubbs' Select charters, and other illustrations of English constitutional history to 1307.* Edited by Lance G. E. JONES (Oxford, Basil Blackwell, 1925, 64 p. ; prix : 2 s. 6 d.). — M. Smith, mort en 1924, avait, pour orienter ses élèves dans l'étude des *Select charters* de Stubbs, rédigé une sorte d'inventaire méthodique de ce recueil ; plusieurs fois réimprimé de son vivant, ce petit manuel vient d'être adapté à la neuvième et plus récente édition qui, comme on sait, a notablement modifié le contenu des *Select charters*. Cette dissection, exécutée avec une intelligente et respectueuse minutie, a presque la valeur d'un discret commentaire ; elle rendra service à tous les lecteurs de la *Constitutional history*. — Ch. B.

Digitized by Google

— *Calendar of the patent rolls preserved in the P. Record Office. Edward VI;* vol. IV : *1550-1553* (Londres, H. M's Stationary Office, 1926, 460 p. ; prix : 1 l. 10 s.) — Ce volume se présente, fait exceptionnel, sans une ligne d'introduction et sans index. Ces compléments indispensables (le second surtout) trouveront sans doute place dans le volume suivant, qui terminera le règne d'Édouard VI. L'intérêt que présentent à cette époque les lettres patentes est tout personnel ; ce sont des allocations de sommes prises sur les fonds des « Augmentations », c'est-à-dire sur les biens du clergé régulier dissous, des dons à de grands personnages, à des serviteurs d'Henri VIII (p. 111, 115), à ceux qui sont venus au secours d'Édouard VI contre les rebelles, au duc de Suffolk (p. 240-243), à sa sœur Élisabeth. A celle-ci, le roi donne, en exécution du testament de leur père Henri VIII, une série de terres, manoirs, églises, etc., qui ne remplissent pas moins de cinq pages (p. 88-93). A noter encore plusieurs pétitions adressées au roi par certaines villes de second ordre pour être autorisées à ouvrir une « grammar school » ; dans ce cas, les articles du programme sont donnés avec un grand luxe de détail, très intéressant pour l'histoire de l'enseignement secondaire, qui devait suppléer à celui des maisons religieuses sécularisées. Ch. B.

— Le 19e Rapport de la *R. Commission on historical manuscripts* (Londres, H. M's Stationary Office, 1926, 98 p. ; prix : 2 s.) contient une liste qui donne les noms des propriétaires de manuscrits dont l'inventaire a été fait depuis l'origine de la Commission jusqu'en juillet 1925, indique les lieux où sont déposées les collections analysées, enfin signale les plus importants groupes de documents qui figurent dans ce recueil. Ch. B.

— J. Turral. *A select Source-book of British history, illustrating life, laws and letters. 55 B. C. to A. D. 1878* (Oxford, at the Clarendon Press, 1926, 320 p.). — Choix très varié de lectures à l'usage des écoliers et même des étudiants ; les textes anciens sont traduits librement, de manière à en rendre la lecture agréable ; quelques notes de commentaire et d'utiles indications bibliographiques. — Ch. B.

— H. W. Fowler. *A dictionary of modern English usage* (Oxford, at the Clarendon Press, 1926, VIII-742 p. à deux col. ; prix : 7 s. 6 d.). — Dictionnaire intéressant, instructif, parfois piquant, de la langue anglaise telle qu'elle est parlée aujourd'hui, telle qu'il faut la parler et l'écrire correctement. Sans doute, il sera surtout utile aux Anglais qui voudront connaître les règles grammaticales et orthographiques de leur langue ; mais l'historien y trouvera de curieuses indications sur l'influence de la langue française : par exemple, sous *French words,* l'auteur donne une longue liste des mots français empruntés par les Anglais ; liste complétée, en outre, par les observations présentées sous *Gallicism* et sous *Genteelism.* Dans la liste des mots réunis sous ce dernier terme, intraduisible en français, on remarquera le nombre de termes d'origine française qui ont passé dans le langage des gens de bon ton, affectant de dédaigner les termes équivalents de l'anglais naturel. Celle des *sobriquets* est amusante et celle des *technical terms* est utile pour ce qui concerne les termes de la rhétorique, de la grammaire, de la prosodie, de la diplomatie, de la littérature, etc. Ch. B.

Orient byzantin. — Ch. Diehl. *Constantinople* (les Villes d'art célèbres. Paris, Laurens, 1924, in-4°, 172 p., 115 gravures et 3 plans). — C'est un véritable charme de parcourir Constantinople avec un guide tel que M. Diehl, qui sait si bien en faire ressortir tous les aspects historiques et ressusciter sous la ville cosmopolite actuelle

Digitized by Google

la Stamboul des sultans et la Constantinople byzantine. Le premier chapitre (écrit en 1923) est un véritable instantané de la Constantinople d'après guerre, découronnée de son titre de capitale, occupée par les forces alliées, envahie par une importante colonie russe, sillonnée de larges champs de ruines dus aux formidables incendies, transformée déjà en partie par les constructions massives à l'occidentale. Puis vient la description très précise et très vivante de la ville byzantine et des vestiges qui en subsistent : la Grande Muraille, les citernes et aqueducs, les ruines des palais, Sainte-Sophie et la série charmante des petites églises avec les mosaïques de Kahrié-Djami, chef-d'œuvre de la Renaissance des Paléologues. (A noter les craintes exprimées sur la solidité de Sainte-Sophie, les renseignements sur l'incendie de Boudroum-Djami et sur le crépissage intempestif des églises du Pantocrator.) On lira avec non moins d'intérêt les chapitres consacrés à la ville turque. Après un brillant tableau, dont les traits sont empruntés aux voyageurs, de la vie à Constantinople au temps où les sultans habitaient le Vieux-Sérail, M. Diehl transporte avec raison le lecteur dans cette incomparable ville de Brousse où l'art turc est né du mélange de la tradition byzantine avec les influences persanes. Il décrit ensuite les grandes mosquées de Constantinople (élevées en partie par des architectes grecs sur le plan de Sainte-Sophie, mais avec des variantes intéressantes), puis les palais impériaux et surtout le Vieux-Sérail avec ses richesses, le château des Sept-Tours, les turbés des sultans et les cimetières turcs qui complètent le paysage de Stamboul. Un chapitre, qui aura plus tard la valeur d'un témoignage, nous montre ce qui subsiste encore de l'ancienne vie turque et des usages populaires qui donnent aux rues de Stamboul un charme si particulier. Les environs de Constantinople n'ont pas été oubliés : la ville se prolonge le long du Bosphore, déborde en Asie comme à l'époque byzantine, dont les Iles des Princes évoquent le souvenir. Enfin, un dernier chapitre décrit quelques-unes des merveilles du musée Ottoman, « un des plus intéressants du monde par le nombre d'œuvres originales de l'art grec qu'il renferme ».

Louis Bréhier.

— René Ristelhueber. *Les traditions françaises au Liban*, 2e édition. Préface de G. Hanotaux (Paris, Félix Alcan, 1925, in-8°, viii-336 p.). — Après avoir résumé les principaux renseignements connus sur l'origine des Maronites, sur leur constitution intérieure, sur leurs rapports avec les croisés et leur place dans les États latins, M. Ristelhueber a surtout cherché à montrer la continuité et la cordialité incessante des relations entre la France et les Maronites, de François Ier à Napoléon. Des documents inédits (correspondance des consuls et agents français), au sujet desquels on aurait désiré une petite notice bibliographique, ont permis à l'auteur de montrer l'action bienfaisante des agents français, qui a valu à la France une reconnaissance touchante pendant la guerre de 1914. On lira avec un intérêt spécial le chapitre consacré à la famille des Khazen, dont les membres furent de père en fils consuls de France à Beyrouth de 1655 à 1758, ainsi que ceux qui montrent les interventions actives des agents français dans les affaires compliquées du patriarcat maronite sous Louis XIV. A noter aussi les renseignements sur la politique du Comité de Salut public et du Directoire, reprise par Napoléon Ier : tous les gouvernements sans exception revendiquent les privilèges séculaires de la France et le droit de protéger les Maronites. Dans ses premiers chapitres, M. Ristelhueber expose, sans en faire une étude critique très poussée, les traditions relatives aux origines. Bien des points semblent obscurs, en particulier la question du monothélisme des Maronites et de leur rattachement au catholicisme en 1182

Digitized by Google

d'après Guillaume de Tyr : les témoignages, que les écrivains maronites rejettent aujourd'hui, semblent cependant formels (voir leur énumération dans Pargoire, *L'Église byzantine*, p. 168-170). L. B.

Russie. — A. DAUDÉ-BANCEL. *La réforme agraire en Russie* (Paris, « la Bonne-Idée », 1926, in-8°, 180 p. ; prix : 15 fr.). — Ouvrage sérieusement informé et aussi impartial que possible. M. Daudé-Bancel prend comme point de départ l'acte d'émancipation de 1861, après avoir consacré quelques pages aux antécédents de la réforme. Il eût été bon de décrire, au moins dans ses grands traits, l'histoire du régime agraire russe ; sur cette question, il eût trouvé des données sérieuses dans la *Question agraire en Russie* d'E. Schkaff et aussi dans la *Russische Wirtschaftsgeschichte* de J. Kulischer, dont malheureusement le tome Ier a seul paru jusqu'à présent.

L'auteur montre très justement que, si le gouvernement russe a émancipé les paysans du servage, il ne leur a pas donné une quantité de terre suffisante pour assurer vraiment leur vie, qu'ils ont même plus manqué de terre qu'avant l'émancipation, car les propriétaires nobles ont laissé sans culture les parties les moins fertiles de leurs domaines ; puis l'agriculture russe souffrit toujours du manque de capitaux, de l'incapacité technique et de la lourdeur des impôts. D'autre part, les mesures gouvernementales, pour améliorer la situation économique des campagnes, restèrent inefficaces. C'est seulement à partir de 1900, et surtout après la première révolution, que l'on s'occupa un peu plus sérieusement de ces questions. M. Daudé-Bancel décrit avec précision le projet du député à la Douma, Herzenstein, et les mesures prises par Stolypine pour arriver à dissocier le *mir* et à créer la propriété paysanne individuelle.

A défaut d'une réforme, c'est une révolution agraire qui éclata, lorsque le tsarisme fut renversé. Les *mencheviks* essayèrent d'empêcher les violences, sans y parvenir, et les « jacqueries » se déchaînèrent encore davantage, lors du triomphe des *bolcheviks*. L'histoire de cette révolution n'est pas faite, et elle sera sans doute difficile à écrire. Les bolcheviks ont prétendu instituer le communisme agraire ; en réalité, ils ont dû laisser subsister la propriété paysanne individuelle, ils ont dû aussi renoncer aux réquisitions en nature, qu'ils ont remplacées par des impôts assez lourds. Puis la capacité productrice des paysans avait sensiblement diminué, ce qui eut pour conséquence la terrible famine de 1921-1922. Les bolcheviks sont-ils responsables de la désorganisation économique de la Russie? Il serait plus juste de dire, pensons-nous, qu'ils ne sont pas parvenus, jusqu'à présent au moins, à réorganiser ce pays, qui avait déjà si fort souffert de la Grande Guerre. M. Daudé-Bancel, fidèle à ses idées, croit que le relèvement viendra pour la Russie de la coopération. Sur le mouvement coopératif russe, en grand progrès, il nous donne des renseignements précieux ; c'est la partie la plus neuve et la plus instructive de l'ouvrage. Il conclut justement que la désorganisation générale du pays n'a pas gagné le mouvement coopératif, et même que, depuis 1914, il s'est sérieusement développé[1]. H. S.

1. L'auteur cite la *Renaissance du capitalisme dans la Russie des soviets*, de S. Zagorsky ; il omet l'excellent ouvrage du même auteur sur *La République des soviets*.

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE.

Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances de l'année 1925. Bulletin de décembre. — Stéphane GSELL. Note sur une découverte de la mission franco-américaine au Hoggar. — Charles SAMARAN. Application des rayons ultra-violets au déchiffrement des passages grattés ou effacés dans les manuscrits. — Harald INGHOLT. Les thiases à Palmyre, d'après une inscription inédite (elle donne des renseignements précieux sur l'organisation d'un thiase sur terre sémitique ; elle est datée d'octobre 243). — Ch.-V. LANGLOIS. Funérailles de M. Élie Berger, le 6 avril 1925. — ID. Funérailles de M. Théophile Homolle, le 17 juin 1925. = 1926. Bulletin de janvier-mars. Le frère ABEL. Note sur un billet adressé à frère Eudes de Vendôme par Gérard de Ridefort (vers 1184-1189 ; billet écrit sur papier trouvé dans un mur de la mosquée El-Aksa, Jérusalem. Fac-similé, transcription, traduction et commentaire). — R. CAGNAT. Rapport sur la situation des publications de l'Académie pendant le deuxième semestre de 1925. — N. IORGA. Note sur les travaux de la Commission des monuments historiques de Roumanie en 1925. — LEFEBVRE DES NOETTES. Note sur une intaille en or de la collection Evans attribuée à l'époque minoenne (l'auteur refuse de la tenir pour authentique, parce que l'équipement du char et le galbe des chevaux lui paraissent contraires à la technique antique). — A. MEILLET. Le caractère du vocabulaire indo-européen. — E. POTTIER. Rapport sur les travaux de l'École archéologique de Jérusalem.

Bulletin Du Cange. 1925, fasc. 2 (Paris, 1926). — Nécrologie : Sir Paul VINOGRADOFF (trois notices par H. PIRENNE, F. G. KENYON et J. H. BAXTER). — J. WHATMOUGH. Scholia in Isidori Etymologias Vallicelliana (texte du ms. A 8 de la Vallicelliane, avec les variantes et un fac-similé). — Vincent USSANI. Anecdoton Iosephinum (publie un fragment de l'Histoire de la captivité des Juifs par Hégésippe, trad. latine attribuée à saint Jérôme ; d'après un ms. de la bibliothèque royale de Bruxelles, nº 5540). — W. M. LINDSAY. Romensis-Callis (sur le sens de ces deux mots donnés par d'anciens glossaires). — F. L. GANSHOF. Notes de lecture sur quelques textes carolingiens (sens des mots *lubrica fides* et *ministerium*). — H. KOHT. A specific sense of the word *patria* in Norse and Norman latin. — F. VERCAUTEREN. *Cataplus* et *Catabolus* (ces deux expressions ont le même sens, celui de port, de ville maritime).

Bulletin hispanique. 1926, avril-juin. — Justo PÉREZ DE URBEL. Origen de los himnos mozárabes ; suite (examen des hymnes qui nous restent). — Georges CIROT. Notes complémentaires sur l' « Atalaya » de l'archiprêtre de Talavera (publie les derniers chapitres de cette chronique pour les années 1448-1454, comparés à celle de Jean II). — Henri SÉE. Les côtes américaines du Pacifique vues par un Français au début du XIXe siècle ; voyage du *Bordelais* en 1817-1818 (contient des

Digitized by Google

détails sur le soulèvement du Chili). — Alexandre Haggerty Krappe. Une version orientale de la légende de Rodrigue, dernier roi visigoth. = C.-rendus.

Carnet de la Sabretache. 1926, mars. — Lettres d'Alexandre Ladrix, volontaire de l'an II, avec une introduction et des notes par Jean Barada ; suite (du 12 octobre 1801 au 20 août 1804 ; c'est un temps de paix ; aussi les lettres ne traitent guère que des affaires de garnison. Ladrix est enfin nommé sous-lieutenant le 16 messidor an XI et il a grand besoin d'argent, etc.). — Louis Demanche. Relation de ma captivité en Espagne en 1808, 1809, 1810 ; suite. — Commandant Revol. Souvenirs d'un chasseur à pied (dans la vallée du Chéliff en 1843 et à Médéah en 1844). = Avril. Lettres d'Alexandre Ladrix, volontaire de l'an II ; publ. par Jean Barada ; suite et fin (1804-1806 ; Ladrix mourut à l'hôpital, à Naples, le 17 décembre 1806, emporté par les fièvres paludéennes contractées au siège de Gaëte). — M.-J. Margrand. Le 3e régiment de grenadiers à pied, 1810-1813. — Louis Demanche. Relation de ma captivité en Espagne en 1808-1810 ; suite et fin (dramatique récit de l'évasion de Cadix, le 16 mai 1810). — Commandant Revol. Souvenirs d'un chasseur à pied ; suite (expédition d'El-Arouat en 1844). = Mai. B. Combes de Patris. Souvenirs d'un officier du Premier Empire : Paul-Étienne de Patris, 1778-1811 (capitaine et décoré en 1806, il est envoyé en Flandre où l'on attendait une descente des Anglais en 1809, puis en Espagne en 1810 ; il est tué au siège de Tarragone). — Albert Depréaux. Un aide de camp du général Milhaud : le comte d'Hane de Steenhuysse, officier du 5e hussards, ministre de la Guerre du royaume de Belgique, 1790-1850. — Léon Hennet. Les cent sabres de l'armée d'Italie (liste, avec les états de service de chacun). — Commandant Revol. Souvenirs d'un chasseur à pied ; suite (campagne contre les Flissas de Kabylie en 1844 ; expédition de l'Ouarensenis).

Le Correspondant. 1926, 10 avril. — Charles Flory. L'association catholique de la jeunesse française. — Augustin Cochin. Lettres de l'Année terrible ; II. Le siège, l'armistice, la Commune. — Général d'Armau de Pouydraguin. Le mouvement autonomiste en Alsace. — A.-M. de Poncheville. Un précepteur du duc de Bordeaux : Alexandre-Émile Lefranc (mort en 1854). — Comte de Damas. Un mémoire de Mlle Bertin (note des fournitures livrées par la « Marchande de modes de la reine » pour le mariage de Louise Bidé de La Granville avec Louis d'Hautefort, comte de Vaudre, en 1783). — Maurice Brillant. L'art décoratif du Second Empire. = 25 avril. Bernard Fay. L'Empire américain et sa démocratie ; I. Le problème du bien-être. — P.-A. Muenier. Correspondance inédite d'Émile Montégut ; I. 1853-1878. — Amédée Britsch. L'anglomanie de Philippe-Égalité, d'après sa correspondance autographe, 1778-1785 (simple résumé). — De Lanzac de Laborie. Le Journal d'émigration du prince de Condé (que vient de publier le comte de Ribes pour la Société des bibliophiles français). = 10 mai. Bernard Fay. L'Empire américain et sa démocratie ; II. Le problème de la race. — P.-A. Muenier. Correspondance inédite d'Émile Montégut ; fin (1874-1886). — Lechartier. Revues des États-Unis. = 25 mai. Comte de Manneville. Un témoignage sur la responsabilité de la guerre. Lord Grey of Fallodon, d'après ses Mémoires (l'auteur y ajoute quelques souvenirs personnels ; il reprend, en prenant comme base les Mémoires du ministre anglais, l'examen de la question : la guerre eût-elle pu être évitée?). — Comte A. de Kergorlay. Paris charitable, bienfaisant et social ; à propos d'une publication de l'Office central (1250 pages sur ce qui se fait à Paris

Digitized by Google

pour venir en aide à ceux qui sont dans le malheur ou qui ont besoin de protection). — Georges LECHARTIER. Revues de Grande-Bretagne. = 10 juin. Bernard FAY. L'Empire américain et sa démocratie ; III. Le problème des patriotismes. — DE LANZAC DE LABORIE. Augustin Cochin et le *Correspondant* (à propos du volume sur ses lettres et sa vie, par Henry Cochin). — Robert ANDÉOL. Revues d'Allemagne.

La Grande Revue. 1926, mars. — Georges RENARD. Comment ont été améliorées les conditions du travail féminin. — André MOUFFLET. L'évolution de l'État et le caractère essentiel de la fonction publique. = Avril. PACIFICUS. La crise de la Société des Nations. — Maxime TOUBEAU. La Révolution française et l'impôt (indique en quoi les principes de la Révolution peuvent aider à établir aujourd'hui un système d'impôts équitables et productifs). = Mai. E. MEYER. Un défenseur des droits de la femme en 1772 : Marivaux précurseur du féminisme. — Albert SAUZÈDE. Les Églises sous la République allemande (et le problème scolaire, dont il importe de surveiller le développement, ainsi que la répercussion sur nos concitoyens d'Alsace et de Lorraine). — Paul VIMEREU. La crise financière et l'assaut à la République.

Journal des savants. 1926, avril. — C. JULLIAN. La géographie humaine (montre, par des exemples empruntés surtout à la France, comment l'homme a utilisé le sol pour y grouper ses sociétés, y établir ses demeures, y tracer ses chemins). — E. NAVILLE. Les fouilles italiennes en Égypte (1903-1920). — Ch. DE LA RONCIÈRE. La France en Tunisie au temps de Henri IV et de Louis XIII. — Marcel DURRY. L'école roumaine de Rome. = Mai. Ph. FABIA. La carrière sénatoriale de Tacite. — Louis BRÉHIER. Le trésor d'Étienne le Grand au monastère de Poutna, Moldavie. — AURIANT. Les origines de l'Institut égyptien, la Société égyptienne, 1836-1859 (l'Institut, créé le 3 fructidor an VI, disparut avec le retrait des troupes françaises. La Société égyptienne, destinée à le remplacer en 1836, n'était qu'un club ; elle ne dura pas dix ans. Elle reparut en 1859 sous les espèces d'un Institut fort différent de celui que Bonaparte avait fondé).

Mercure de France. 1926, 15 avril. — René GONNARD. Vues sur le présent et l'avenir des classes. = 1er mai. Émile LALOY. Les débuts de l'affaire marocaine (1900-1904 ; d'après les documents allemands, mais on ne dit pas lesquels). — ID. Ouvrages sur la guerre de 1914. = 15 mai. Jean CASSOU. Portraits d'Unamuno. — Jacques DE COUSSANGE. Fersen d'après son Journal (qui vient de paraître à Stockholm, par les soins de Mlle Alma Söderhjelm, et qui présente un vif intérêt pour l'histoire de Marie-Antoinette). — Henri MASSOUL. Une tentative de dictature du prolétariat au XIVe siècle : le soulèvement des cardeurs de laine ; histoire florentine (insurrection des *Ciompi*, juillet 1378). = 1er juin. Ernest RAYNAUD. Souvenirs de police M. Puibaraud (et la lutte contre le parti anarchiste en 1893-1894). — Jean PAIN. L'origine de l'inégalité sociale des sexes. — J.-G. PROD'HOMME. Les œuvres de Weber à Paris, 1824-1926. — A. VAN GENNEP. Découverte d'une civilisation indo-sumérienne datant de 3 à 4000 ans av. J.-C. (d'après le rapport du directeur de l'*Archaeological survey of India*, 1920-1921). = 15 juin. Camille VALLAUX. Un essai de colonisation arctique(il s'agit d'une colonie danoise fondée récemment par Mikkelsen au Scoresby sound, sur la côte orientale du Groenland, avec une compagnie de quatre-vingt-dix Esquimaux). — Pierre LÉON-GAUTIER. Les dons patriotiques et la Révolution française (l'élan fut vif, mais dura peu ; le

Digitized by Google

soulagement apporté aux finances délabrées fut, en somme, assez mince). — A. VAN GENNEP. Ethnographie.

La Révolution française. 1926, janvier-mars. — I. FUCHS. Collot d'Herbois comédien ; 1er article. — Dr DE RIBIER. La Révolution française vue par un Auvergnat. Correspondance de Géraud-Timothée Denevers (quinze lettres ou billets qui s'échelonnent du 18 juillet 1789 au 18 septembre 1803). — Paul-D. EVANS. Deux émigrés en Amérique : Talleyrand et Beaumez (Beaumez est le premier qui, aux Indes, ait eu l'idée de spéculer sur les terrains avec des capitalistes indiens, d'avoir su intéresser la Compagnie hollandaise à son plan et d'avoir été chargé par elle de l'exécuter, 1795). — Ph. SAGNAC. Doctorat de M. René Durand : *Le département des Côtes-du-Nord sous le Consulat et l'Empire ; essai d'histoire administrative* (cette thèse est le meilleur ouvrage que l'on ait sur l'administration impériale. La thèse complémentaire est intitulée : *Le commerce en Bretagne au XVIIIe siècle*).

Revue archéologique. 1926, avril-juin. — Pierre MONTET. Note sur le tombeau de Petosiris, pour servir à l'histoire des Perses en Égypte. — R. DEMANGEL. Ex-voto délien à Héraclès. — Georges FRANKLIN. Volcans et dieux (les premiers dieux sont issus des grandes révolutions de la nature ; conclusion fortifiée par une étude sur la nature divine chez les Hébreux, les tremblements de terre, les hauts lieux frappés par la foudre, le mont Sion et le Sinaï, la nuée qui accompagne Dieu, etc.). — Horace SANDARS. Mina de la Plata, near Baeza in the province of Jaen (résultat des fouilles, avec un plan général). — L. BARBEDETTE. Le symbolisme des tombeaux gallo-romains (il est impossible de voir des symboles chrétiens dans les emblèmes que portent les personnages gravés sur les tombeaux gallo-romains de Luxueil). — Paul COUISSIN. Agrafe de ceinturon de type italique trouvée à Rennes. — F.-J.-M. DE WAELE. La représentation de la vente de l'huile à Athènes. — Édouard NAVILLE. L'homme préhistorique de Mongolie. — Georges BÉNÉDITE. Encore Sésostris III. — S. R. Le témoignage de Josèphe sur Jésus, d'après R. Eisler (qui fait état d'une traduction slave de la Guerre des Juifs par Josèphe ; mais on ne pourra se prononcer sur la valeur de ce témoignage que quand la traduction aura été intégralement publiée). — S. REINACH. Des moyens de correspondre dans l'antiquité. — ID. Paul Durrieu, 1855-1925 (biographie détaillée ; bibliographie importante pour l'histoire de l'art).

Revue de l'histoire des colonies françaises. 1926, 1er trimestre. — Alfred MARTINEAU. Dupleix et l'Inde française (chapitre tiré du t. III de *Dupleix et l'Inde française*, qui ne tardera pas à paraître). — Henri DEHÉRAIN. La mission du commissaire général Dubois-Thainville auprès du dey d'Alger, 1800-1801 (pièces tirées de la Correspondance de Turquie au ministère des Affaires étrangères).

Revue de Paris. 1926, 15 avril. — Alexandre MORET. Une révolution sociale en Égypte vers l'an 2000 (d'après les « Admonitions d'un vieux sage » conservées dans un texte de la XVIIIe dynastie ; il y est question d'invasions étrangères, de luttes intestines, de chômage, de la crise de la natalité, du pillage des offices royaux, etc.). — Pierre MILLE. Un saint colonial (vivant portrait de Paul Bourde et de son œuvre créatrice en Tunisie. Accusé d'avoir réalisé des millions par concussion et collusion avec les planteurs, il est mort ne laissant à son héritier que sa bibliothèque, riche en livres où abondaient les œuvres de l'antiquité et les annalistes

Digitized by Google

arabes, des documents sur Napoléon Ier et la Révolution ; il y cherchait les enseignements de sa propre activité). = 1er mai. Baron DE MONTBAS. Au service du roi ; mémoires inédits (Jean-François Barton, baron de Montbas en Basse-Marche, né le 28 août 1636 et mort vers 1727 ; 1er article. Aimable récit de son enfance et de son éducation). = 15 mai. ***. La préparation bolcheviste de la guerre civile. — Baron DE MONTBAS. Au service du roi ; II (la vie de régiment au temps de Mazarin et de la Fronde). — Abel LEFRANC. Le premier voyage d'Ernest Renan en Italie (d'octobre 1849 à juin 1850 ; lettres et documents inédits ; séjour au Mont-Cassin). — Charles SCHMIDT. Les archives économiques modernes (nécessité de leur faire une place dans le grand dépôt de l'hôtel de Soubise et dans l'enseignement de l'École des chartes). — Jeanne SCIALTIEL. Le Londres de Dickens. = 1er juin. Charles MAURRAS. Monseigneur le duc d'Orléans. — Abel LEFRANC. Le premier voyage d'Ernest Renan en Italie ; fin. — Baron DE MONTBAS. Au service du roi ; suite (il se bat à Consarbrück, 1675, et prend part à la malheureuse expédition de Sicile, 1678). — Paule HENRY-BORDEAUX. L'insurrection druse de 1837-1839 (d'après les dépêches politiques de nos consuls). — ***. La préparation bolcheviste de la grève anglaise (en 1925 ; comment elle a échoué par l'habileté du premier ministre). = 15 juin. Raymond POINCARÉ. Au service de la France (chapitre détaché des *Souvenirs* de l'ancien président ; son élection à la présidence de la République). — Colonel VERGÉ. Les Tchécoslovaques en Sibérie, 1918. — A. ALBERT-PETIT. Les livres d'histoire.

Revue des Deux Mondes. 1926, 15 avril. — Aurore SAND. Le roman d'Aurore Dudevant et d'Aurélien de Sèze. Journal intime et lettres inédites, 1825 ; 1er article. — Maurice LEWANDOWSKI. Sun-Yat-Sen fondateur de la République chinoise. — G. LENOTRE. Robespierre et la Mère de Dieu ; VI. L'effondrement (récit du 9 thermidor ; l'auteur croit au suicide de Robespierre, épisode auquel il consacre une note critique assez longue. Ce que devinrent ensuite la famille Duplay, Charlotte Robespierre qui vécut plus tard d'une pension de 2,000 fr. jusqu'à sa mort en 1834, Catherine Théot et ses adeptes, l'ex-dom Gerle, Vadier enfin qui, « dans la comédie de la Mère de Dieu, avait distribué à Sénart et à Héron les rôles, en se réservant la tâche de librettiste »). — Maurice PALÉOLOGUE. Cavour ; VIII. De la victoire à la mort. = 1er mai. Maurice CROISET. Le Collège de France. — Gérard D'HOUVILLE. L'amour maternel de Mme de Sévigné. — Gabriel HANOTAUX. La transformation sociale à l'époque napoléonienne ; I. — Henry BORDEAUX. Voyageurs d'Orient ; III. Les romantiques (Gérard de Nerval, Gustave Flaubert, Vogüé et Loti). — George SAND. « Journal écrit par Aurélien » ; suite. — André DEMAISON. Madagascar, notre continent austral, avril 1925. = 15 mai. Henriette CELARIÉ. Pages de gloire au Maroc, 1925 (dans le secteur de l'Aoulaï et de l'Aoudour). — Marie-Louise PAILLERON. Histoire de M. de Saint-Géran ; 1er article. — Henry BORDEAUX. Voyageurs d'Orient ; IV. Les modernes (Gabriel Charmes et André Chevrillon ; Guillaume II et ses « étranges » compagnons en 1898, qui furent Étienne Lamy et René Bazin, témoins oculaires de la fastueuse manifestation impériale). — Princesse A. L. Après le Congrès ; l'émigré russe (il s'agit du congrès tenu par les Russes exilés de leur pays par la révolution bolchevique. L'auteur assigne à l'émigré russe une mission qui, dit-elle, lui revient par droit de souffrance, et c'est de « figurer parmi les éléments essentiels des forces conservatrices liguées contre l'esprit du mal »). — Vicomte Georges D'AVENEL. Le coût de l'ameublement depuis

Digitized by Google

sept siècles. — Aurore SAND. Le roman d'Aurore Dudevant et d'Aurélien de Sèze ; III. = 1er juin. Maurice D'OCAGNE. Nos grandes écoles : l'École polytechnique. — Aurore SAND. Le roman d'Aurore Dudevant ; IV. La confession au mari. — Gabriel HANOTAUX. La transformation sociale à l'époque napoléonienne ; II (l'ordre dans les idées et dans les doctrines ; la religion et la politique ; l'Église dans la nouvelle société ; la philosophie, la science, la religion de l'humanité prêchée par Saint-Simon ; Paris, la cour, la mode, la société). — Henry BORDEAUX. Voyageurs d'Orient ; V. Le Levant pendant et après la guerre (l'occupation française de la Cilicie, 1918-1920 ; le traité de Lausanne ; la Syrie franque). — Général WEYGAND. La formation de l'officier de réserve (raconte une remarquable action de guerre accomplie sur l'Oise par le 412e régiment d'infanterie en octobre 1918 et en tire les conséquences sur la formation des officiers de réserve en temps de paix). — L.-M. SAVARIT. Les académies de province au travail (suite : à Poitiers, Nantes, Lyon, Orléans, Clamecy, Besançon, Montpellier, Rouen, Dijon). = 15 juin. Le prince NAPOLÉON. Mémoires de la reine Hortense ; I. La jeunesse(de 1783 à l'attentat de la rue Saint-Nicaise. Précédé de quatre lettres inédites adressées à la reine par Chateaubriand en 1831-1834 et publiées par Jean Hanoteau). — Maurice PERNOT. L'inquiétude de l'Orient ; I (l'auteur a parcouru l'Orient en 1925 ; il s'est entretenu avec ceux qu'il appelle les « oppresseurs » et les « opprimés » ; il présente les résultats de cette enquête sur des pays en pleine effervescence ou renaissance. Premier article sur l'Égypte depuis 1914). — Henri DE RÉGNIER. A Stamboul, au temps de Loti, 1904-1906. — Marie-Louise PAILLERON. Histoire de M. de Saint-Géran ; III.

Revue des Études anciennes. 1926, avril-juin. — G. RADET. Notes sur l'histoire d'Alexandre ; V. Tyr, Delphes et l'Apollon de Géla. — R. VALLOIS. Autels et culte de l'arbre sacré en Crète. — E. CAVAIGNAC. La tribu romaine du ve siècle (calculs pour établir le chiffre des personnes appartenant aux *gentes* Fabia et Claudia). — C. JULLIAN. L'analyse des territoires ruraux (d'après l'ouvrage de Gabriel Jeanton, *Le Mâconnais gallo-romain*). — Marcel BAUDOT. Noms de lieu en *-acus* et *-ojalum* (sur l'origine de Vaudreuil et de Léry, dans l'Eure). — A. DAUZAT. Quelques noms pré-latins de l'eau dans la toponymie de nos rivières. — R. VALLOIS. Les théâtres grecs ; skéné et skénai (apporte quelques corrections au livre d'Octave Navarre, *Le théâtre grec*). — W. DEONNA. Un omphalos : la « Pierre du milieu du monde » (menhir qui se trouvait dans la commune d'Amancy, en Haute-Savoie, et qui a été détruit en 1849 pour l'utiliser dans la construction d'un ponceau).

Revue des Études historiques. 1926, avril-juin. — Ed. BURIN. Les aventures de M. de Montempuys et une lettre de cachet au chapitre de Paris en 1726 (l'abbé Jean-Gabriel Petit de Montempuys, professeur de philosophie au collège du Plessis-Sorbonne, chanoine de Notre-Dame, est « prié de se retirer incessamment au monastère des chanoines réguliers » de Provins à cause de son opposition à la bulle *Unigenitus ;* après huit mois d'exil, il obtient de rentrer à Paris, repentant, mais non convaincu. La dernière de ses aventures, dont une au moins est burlesque, est un mauvais tour joué au successeur, agréé par lui, à son canonicat ; il voulut être nommé lui-même chanoine honoraire avant de rendre possible la consécration de ce successeur, 1762. Il obtint satisfaction et mourut l'année suivante plus qu'octogénaire). — François ROUSSEAU. Dom Augustin de Lestrange ; exode des Trappistes pendant la Révolution et l'Empire. — Léon DERIES. Le régime des fiches sous le

Digitized by Google

Premier Empire. — Hippolyte BUFFENOIR. En Suède (impression de voyage et d'art en 1902). = C.-rendus.

Revue des Questions historiques. 1926, avril. — X. LE BACHELET. Le bienheureux Robert Bellarmin et les Célestins de France (appui donné par le cardinal Bellarmin à la réforme des Célestins de France, 1606-1620). — E. HERMENT. La régence de l'impératrice Eugénie, d'après des documents nouveaux (le désastre de Sedan et la révolution du 4 septembre ; examen critique de la déposition de Thiers faite lors de l'enquête parlementaire : « elle ne contient pas un mot de vérité ; » l'imputation portée par lui contre l'impératrice est « fausse et odieuse »). — Dom Gaston AUBOURG. Moïse et le Pentateuque (examen critique de *Moses und der Pentateuch* par le Dr A. Sanda, qui tient pour la tradition : Moïse est bien l'auteur de toute la législation qui lui est attribuée). — Léon LECESTRE. A propos d'un recueil de « Pensées intimes » attribué au duc de Beauvillier (conclut, comme M. Esmonin dans la *Rev. histor.*, que Beauvillier n'en peut être l'auteur). — P. BLIARD. Pendant l'émigration (analyse et utilise une correspondance de 1790 à 1798 ; le prêtre qui l'écrivit, et qui a caché son nom, est sans doute Jean-Louis Pary, chanoine, secrétaire et l'un des familliers de Mgr Mouchet de Villedieu, évêque de Digne. Ce qu'il dit sur le diocèse de Digne peut s'appliquer au reste de la France). = C.-rendus. = Bulletin historique : E. LEDOS, Chronique générale ; Albert ISNARD. Revue des périodiques français ; CIZAM. Courrier italien ; Luis ARAUJO-COSTA. Courrier espagnol. = Notes bibliographiques.

Revue d'histoire diplomatique. 1926, avril-juin. — Amédée BRITSCH. Lettres de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, duc de Chartres, à Nathaniel Parker Forth, 1778-1785 (d'après les papiers inédits de Forth et son Journal ; cette correspondance est tout intime ; elle concerne uniquement le prince et sa famille. En tout, cinquante-neuf lettres ou billets, dont quelques-uns de Mme de Genlis). — Duc DE LÉVIS-MIREPOIX. Une expédition diplomatique et militaire. La Touche-Tréville à Naples, 1793 ; suite et fin. — Abel DOYSIÉ. L'Institut Carnegie de Washington et les Archives diplomatiques. — H. DE MANNEVILLE. Une étude allemande sur le cardinal Mazarin (celle de Karl Federn). = C.-rendus.

Revue d'histoire moderne. Tome I, 1926, février-mars. — G. PAGÈS. L'affaire du Luxembourg (montre ce qu'apportent de nouveau les derniers volumes parus des *Origines diplomatiques de la guerre de 1870-1871 ;* prévient que le récit d'Émile Ollivier, aux t. VIII et IX de l'*Empire libéral,* est plein d'erreurs de détail). — Lucien FEBVRE. Le progrès des études sur Luther ; essai de mise au point. — A. DE SAINT-LÉGER. Le travail d'histoire moderne et contemporaine dans la région du nord de la France depuis 1914. — Jacques ANCEL. Histoire diplomatique de l'Orient européen. — Charles-André JULIEN. Le khalifat et le monde musulman. = Avril-mai. Jean-Émile MOREL. Jean-Jacques Rousseau lit Plutarque. — Camille-Georges PICAVET. Les commis des Affaires étrangères au temps de Louis XIV, 1661-1715. — Ed. ESMONIN. A propos des Mémoires de Sourches (ces Mémoires, que l'abbé Langlois attribue à Chamillart, ont certainement pour auteur le marquis de Sourches). — Ch.-A. JULIEN. Les nouvelles républiques Soviétiques de l'Asie centrale.

Revue historique de droit français et étranger. 1926, n° 1. — Henri LÉVY-BRUHL. Prudent et préteur (étude critique sur les relations qui existaient, à l'époque

Digitized by Google

formulaire, entre ces deux sortes de magistrats romains). — Irénée LAMEIRE. Superposition de souveraineté et de seigneurie royales (exemple emprunté au Charolais). — L. DE LACGER. Statuts inédits d'un concile de la province de Bourges au XIIIe siècle, vraisemblablement du concile de Montluçon en 1266. — J.-Ph. DE MONTÉ VER LOREN. Remarques sur l'histoire de la propriété foncière en Frise (d'après L.-J. van Apeldoorn : *De historische ontwikkeling van het grondberit in Friessland*). — Henri SÉE. Notes sur le commerce des ennemis en France pendant la guerre de la Succession d'Espagne. = C.-rendus. — Chronique. — Société d'histoire du droit (procès-verbaux).

Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France. 52e année, livr. 4-6 (1925). — Léon LE GRAND. Un registre capitulaire de Notre-Dame de Paris disparu depuis plus de deux siècles et réintégré aux Archives nationales (il comprend la période allant du 13 décembre 1512 au 30 janvier 1516 ; analyse, avec de copieux extraits et une relation des obsèques d'Anne de Bretagne, reine de France). — Gabriel VAUTHIER. La chartreuse de Paris sous la Révolution. — Jacques PANNIER. Anne d'Alègre, dame de Coligny et comtesse de Laval, puis maréchale de Fervaques, marquise d'Alègre, 1565-1619. — Gabriel VAUTHIER. L'église abbatiale de Saint-Denis, 1802-1817. — Marcel FOSSEYEUX. Les revenus de l'archevêché de Paris au XVIIe siècle (publie un « Estat du revenu temporel de l'archevêché et des bénéfices dépendants » qui fut dressé dans la seconde moitié du XVIIe siècle).

Mémoires de la Société éduenne. Tome XLV, 2e fasc. (année 1925). — Paul MONTARLOT. Les émigrés de Saône-et-Loire ; 1re partie. Individus inscrits par le département ; suite (lettre M, de Claude Magnin à Sébastien Millerand). — A. DE CHARMASSE. Alone, aujourd'hui Toulongeon (suite de l'histoire de cette localité, où résida Françoise de Rabutin jusqu'à sa mort, en 1684). — René GADANT. Note sur une statue de saint Adrien nouvellement donnée au musée Rolin (légende de ce saint ; miracles opérés par lui au XIVe et au XVe siècle).

Revue de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise. 1924, octobre-décembre. — Fernand ÉVRARD. Le serment du Jeu de Paume dans l'œuvre de David (à propos de l'esquisse qui vient d'entrer au musée de Versailles, le bâtiment où se tenait le Jeu de Paume en 1789 ne présentant pas les garanties nécessaires pour abriter cette toile célèbre). — Félix RAUGEL. Les anciens buffets d'orgues du département de Seine-et-Oise ; fin. — A. CANS. L'accroissement de la banlieue parisienne, 1911-1921, et la dépopulation des campagnes en Seine-et-Oise d'après les recensements de 1911 et de 1921 (mais le département s'est augmenté entre ces deux dates de 104,000 habitants, soit de 12 °/o). — Edmond LERY. L'élection du syndic et des quarteniers de Versailles en 1694. — R. DE MALLERAY. Bibliographie artistique (J.-S. Duplessis, peintre du roi, 1725-1802. Louis Moreau, dit l'Aîné, 1740-1806, et les paysages de l'Ile-de-France).

Revue historique de Bordeaux. 1926, n° 1. — P. C[OURTEAULT]. J. A. Brutails. — J. BENCAZAR et G. CIROT. Discours prononcés le 4 janvier 1926 aux obsèques de M. Brutails. — Marcel GOURON. Bibliographie des travaux de Jean-Auguste Brutails (262 numéros). — Camille JULLIAN. L'enceinte gallo-romaine de Bazas (d'après un plan de 1819). — F.-C. LANE. L'Église réformée de Bègles de 1660 à 1670 ; suite. — Abbé J.-G. ESCUDEY. La contau de Landiras ; suite.

Digitized by Google

Bulletin de la Société des amis de la Sarre. En 1923-1924, grâce à l'initiative du commandant Lanrezac, s'est constituée, dans le pays placé pour le moment sous l'autorité de la Société des Nations, une Société des amis de la Sarre qui s'est donné pour tâche d'étudier toutes les questions intéressant cette région. Elle a déjà publié trois *Bulletins*, où l'histoire occupe une place prépondérante. Nous devons en signaler les principaux articles historiques. — N° 1 (1923-1924). Kreuznach et ses environs de 1789 à 1815 (c'est une libre traduction par M. Delrieu de l'histoire de cette ville par le pasteur Schneegans, parue en 1839. L'ouvrage original est hostile aux Français ; mais l'auteur a été obligé de reconnaître les progrès que l'occupation française de 1796 à 1814 fit faire à cette ville qui, en 1789, appartenait à l'électeur palatin Charles-Théodore. On trouvera dans l'article d'intéressants détails sur Hoche, Augereau et Mangel). — Lanrezac. Une famille d'industriels français en Sarre (la famille Gouvy ; pendant vingt ans, Pierre-Joseph Gouvy fut maire de Sarrelouis, que Louis XIV avait fondé ; il créa dans les environs toute une série d'aciéries ; son fils Pierre continua son œuvre, mais dut abandonner en 1815 les usines de Goffontaine et de Jägersfreude. La famille s'installa à Hombourg en territoire français ; quand ce coin de la Lorraine fut annexé en 1871, elle transporta son industrie à Dieulouard). — J. Gayot. Le château de Monclair (près de Merzig, dans la vallée de la Sarre ; on insiste sur les aventures de Jacques de Monclair, qui, au XIVe siècle, livra une lutte acharnée à son suzerain, l'archevêque de Trèves Baudoin). = N° 2 (1925). Capot-Rey. Cahiers de doléances du tiers état de Sarrelouis et de la ville de Sarrelouis en 1789 (la ville proteste contre les impôts, réclame l'augmentation de son ressort et demande des mesures de rigueur contre les Juifs). — E. Duvernoy. Les documents sur les pays de la Sarre aux archives de Meurthe-et-Moselle ; suite au n° suivant. — J. Gayot. Histoire de la seigneurie de Bliescastel (longue étude de près de 300 pages, où l'on remonte jusqu'à l'époque celtique et où l'on nous conduit jusqu'au traité du 30 mai 1814, qui plaçait cette région sous une administration provisoire austro-bavaroise, et jusqu'à celui du 14 avril 1816, qui l'attribuait au royaume de Bavière ; on insiste sur la période de 1683 à 1697, pendant laquelle, en vertu d'un arrêt de la chambre royale de réunions créée dans le sein de la cour du Parlement de Metz, la province de la Sarre, Bliescastel y étant inclus, fut annexée à la France, et sur celle de 1795 à 1814, où le canton de Bliescastel était un morceau du département français de la Sarre). = N° 3 (1926). J. Florange. Hombourg-la-Forteresse (Hombourg, à deux lieues de Deux-Ponts et qu'il ne faut pas confondre avec Hombourg-Haut, entre Forbach et Saint-Avold, eut jusqu'en 1449 ses seigneurs particuliers, dont on nous donne le tableau généalogique ; puis le château passa aux Nassau-Sarrebruck ; de 1641 à 1679 il fut occupé par les ducs de Lorraine, de 1679 à 1697 par les Français. Rendue à la Lorraine par la paix de Ryswick, la place démantelée fut à nouveau occupée par les Français de 1701 à 1714 et rendue par les traités de Rastadt et de Baden aux comtes de Nassau, pour passer en 1755 aux ducs de Deux-Ponts. De 1798 à 1814, la ville fut un chef-lieu de canton du département du Mont-Tonnerre). — P. Brazier. Le château de Carlsberg, près Hombourg, résidence du dernier duc régnant de Deux-Ponts, 1777-1793 (ce dernier duc régnant fut Charles-Auguste, dont la baronne d'Oberkirch, dans ses *Mémoires*, nous raconte les folies ; il dépensa pour la construction de ce château des sommes fabuleuses ; on nous décrit cette magnifique demeure dont rien ne subsiste plus aujourd'hui, ses collections, sa

Digitized by Google

bibliothèque ; à suivre). — J. GAYOT. Contribution à l'histoire de la succession de Bliescastel au XIIIe siècle. Les sires d'Eltz dans le Bliesgau aux XVIe et XVIIe siècles (minutieuse étude généalogique ; les barons de La Leyen succédèrent aux sires d'Eltz en 1665). — Parallèlement au *Bulletin*, la Société des amis de la Sarre publie une collection qu'elle a intitulée : *Les cahiers sarrois* (Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg, éditeurs) ; deux numéros, tirés à petit nombre d'exemplaires, ont paru. Le n° 1 est un tirage à part de l'étude de J. FLORANGE sur Hombourg-la-Forteresse que nous venons de signaler (in-8°, 50 p., avec 7 gravures et plans) ; le n° 2 une importante étude économique de M. Robert HERLY, *L'introduction du franc dans la Sarre. Une expérience monétaire* (in-8°, 244 p., avec 2 graphiques hors texte). Cette thèse, soutenue devant la Faculté de droit de l'Université de Strasbourg, a valu à son auteur le titre de docteur. La Société pense publier prochainement, après l'apparition du quatrième *Bulletin*, l'étude complète et fort amusante de M. P. Brazier sur le château de Carlsberg. Chr. PF.

CANADA.

Nova Francia. 1926, 24 avril. — Le P. Albert DAVID. Les missionnaires du séminaire du Saint-Esprit à Québec et en Acadie au XVIIIe siècle (III. Les projets de l'abbé de l'Isle-Dieu, suite ; IV. Les missions coloniales du Saint-Esprit, 1763-1769 ; V. A Saint-Pierre et Miquelon). — A.-Léo LEYMARIE. Claude d'Urre du Puy-Saint-Martin, seigneur de Chaudebonne (un des « Messieurs et dames de la Société de N.-D. pour la conversion des sauvages de la Nouvelle-France », 1626-1660). — Dr LOMIER. Quelques Picards au Canada ; suite.

GRANDE-BRETAGNE.

History. 1926, avril. — G. M. TREVELYAN. Some points of contact between medieval and modern civilization. — A. F. POLLARD. History, english and statistics (pour écrire l'histoire, il ne suffit pas de collectionner des faits, il faut encore leur donner une valeur littéraire, surtout employer des termes dont le sens ne présente aucune équivoque. Quant à la statistique, elle rend les plus grands services, à condition qu'elle tienne compte de tous les faits. M. Edwards a péché contre ces règles quand, à propos des élections au Parlement, il parle de membres qui furent « rarely re-elected ». On ne peut s'entourer de trop de précautions quand on disserte sur les origines de la Chambre des Communes). — Ch. FIRTH. London during the civil war (montre en quoi Londres a contribué, d'abord à la chute de Charles Ier, puis à la restauration de Charles II). — The use of film in the teaching of history. — A. J. GRANT. The monarchy of Louis XIV (et de la différence entre la vieille monarchie et la démocratie nouvelle).

The Times. Literary supplement. N° 1268. — Sainte-Beuve. — A bibliography of book-plates (bibliographie des ex-libris depuis un demi-siècle). = N° 1269. Scott's diary and *Woodstock*, 1826 (le journal de Scott en cette année montre avec quel courage, au moment où le ruine la crise financière qui éclate à Londres, il reprend la plume et compose son nouveau roman. *Woodstock* nous est un témoin de son état moral et intellectuel à ce moment). = N° 1270. William RIDGEWAY. Bernicia or Beruicia? (l'origine du nom *Bernicia*, que Bède donne à la région comprise

Digitized by Google

entre le Forth et le Tees, est incertaine. Ne serait-ce pas une corruption de *Beruicia*, qu'on retrouve dans plusieurs noms de lieu comme Berwick, etc.?). = N° 1271. France before the war (à propos des Mémoires de R. Poincaré et du pamphlet d'A. Fabre-Luce).

ITALIE.

Archivio della R. Società Romana di Storia Patria, XLVII (1924), fasc. I-IV. — A. CELLI. La malaria nella storia medievale di Roma (le « Liber Pontificalis », les chroniques, les inscriptions, les lettres témoignent de l'insalubrité de Rome et de la Campagne au cours du moyen âge. Les fièvres y firent d'illustres victimes). — G. COLASANTI. La sepoltura di Manfredi lungo il Liri (étude critique des sources narratives et diplomatiques relatives à la seconde sépulture de Manfred ; l'auteur tend à les accorder avec les vers de Dante (*Purg.*, III, 103-132), d'après lesquels le cadavre du Hohenstaufen aurait été enterré près du pont de Bénévent, sous un monceau de pierres, puis exhumé et transporté sur les bords du Verde (Liri). — G. FALCO. I comuni della Campagna e della Marittima nel medio evo (étude d'histoire politique, économique et sociale des communes de la province de Campagna e Marittima au XIII^e s.). — G. MARCHETTI LONGHI. « Pervetusta Fumonis arx » (monographie de Castel Fumone, qui fut, pendant tout le moyen âge, une place d'importance, commandant les vallées du Sacco et de l'Aniene ; histoire et généalogie de ses châtelains et des Longhi, marquis de Fumone).

Archivio storico per le Provincie Napoletane. Nuova serie, VIII (1922), fasc. I-IV. — Luigi BLANCH. Il regno di Napoli dal 1801 al 1806 (publication d'une étude de L. Blanch, datant de 1846 et demeurée inédite comme tant d'autres de ses écrits. L'auteur considère ces cinq années de l'histoire du royaume de Naples comme l'époque de transition de la forme féodale à celle d'État moderne). — N. CORTESE. Luigi Blanch ed il partito liberale moderato Napoletano (étude sur la vie et les œuvres de l'auteur du précédent mémoire, accompagnée de sa bibliographie). — B. CROCE. Il duca di Serracapriola e Giuseppe di Maistre (histoire des relations nouées en Russie entre le duc de Serracapriola, ambassadeur de Naples, et J. de Maistre, ministre de Sardaigne, tous deux représentants de l'ancien régime. Elle est accompagnée de la publication d'une série de lettres de Louis XVIII, de J. de Maistre, de la princesse Maria Naryschkine, la favorite de l'empereur Alexandre, au duc de Serracapriola). — Commandant WEIL. Le condizioni del regno di Napoli nell' autunno del 1843 e dopo la fucilazione dei fratelli Bandiera, luglio-agosto 1844 (étude faite au moyen de la « Correspondance de Naples », conservée aux archives des Affaires étrangères, sur l'état du royaume de Naples en 1843-1844). = IX (1923), fasc. I-IV. A. FILANGIERI DI CANDIDA. La chiesa ed il monastero di S. Giovanni a Carbonara (monographie historique et archéologique de l'église S. Giovanni et du couvent d'Augustins de Carbonara, à Naples, avec 17 planches). — F. SCANDONE. I Cavaniglia, conti di Troia e di Montella, dalla meta del sec. XV alla fine del sec. XVI (notes d'histoire sur la maison de Cavaniglia (les Cabanillas d'Espagne), depuis le XV^e siècle qu'elle s'établit dans le royaume de Naples avec Alfonse d'Aragon jusqu'à son extinction au début du XVII^e siècle, avec 1 planche). — G. PALADINO. Per la storia della congiura dei baroni (suite de documents inédits pour les années 1485-1487, extraits des archives d'Este). = X (1924), fasc. I-IV.

Digitized by Google

E. Pontieri. La Calabria del secolo xv e la rivolta di Antonio Centeglia (l'anarchie en Calabre au xv^e s. et la révolte d'Antonio Centeglia, vice-roi de Calabre, et des barons de l'Italie méridionale prenant parti pour Jean d'Anjou, fils du roi René, contre Alfonse d'Aragon, puis contre son fils et successeur Ferrante). — B. Croce. Sulla vita e le opere del Cantalicio (la vie et les œuvres de Giambattista Cantalicio, humaniste des Abruzzes, à propos d'un nouveau recueil de ses poèmes récemment acquis par la Bibliothèque nationale de Naples). — A. Mauro. Per la Storia della letteratura napoletana volgare del quattrocento (notices sur un prédicateur, Fra Roberto da Lecce, un nouvelliste, Masuccio Salernitano, et quelques rimeurs napolitains du xv^e siècle). — A. Cutolo. Le memorie autobiografiche di Antonio Genovese edite ed illustrate (édition annotée de deux œuvres inédites d'Antonio Genovese, philosophe du xviii^e s., l'*Autobiografia* et la *Biografia*, suivie d'une bibliographie générale de cet auteur). — Michel Angelo Schipa. Carlo Martello, l'amico di Dante, fu veramente in Provenza? (Charles Martel, fils de Charles II d'Anjou, n'a jamais quitté l'Italie, contrairement à l'assertion de Minieri Riccio). — A. de Bouard.

Orient byzantin.

Annuaire de la Société des Études byzantines. (Ἐπετηρὶς ἑταιρείας Βυζαντινῶν σπουδῶν). Athènes. 1^re année, 1924. — F. Koukoules. Les traditions populaires dans l'œuvre d'Eustathe de Thessalonique (on y trouve des renseignements abondants sur la vie privée des Byzantins au xii^e siècle). — K. Amantos. Observations sur la géographie du moyen âge (extension et rétrécissement successifs de certains termes : *Hellas* chez les historiens du vi^e siècle désigne la Grèce et l'*Illyricum*, toute la *Romania* jusqu'au Danube, puis le sens se restreint au thème d'Hellade ; mêmes variations des mots Macédoine, Thrace, Thessalonique pour désigner le thème de Macédoine). — Stephanidès. Les papes Célestin I^er et Léon I^er dans leurs rapports avec les empereurs byzantins et les conciles appelés œcuméniques tenus sous leur règne. — Anagnostopoulos. L'origine des nouveaux dialectes grecs (commencent à se former aux premiers siècles du moyen âge, mais c'est surtout à partir du xii^e siècle et après 1453 que leur développement s'accentue). — Sotiriou. Le monastère de la Phaneromeni (la Révélée) à Salamine (basilique à coupole reconstruite en 1670, peintures exécutées en 1783, conservation des types byzantins). — Bogiatzidès. La chronique des Météores (histoire de la Thessalie aux xiv^e et xv^e siècles, d'après la chronique découverte aux Météores en 1858 par Heuzey, commentée à l'aide d'autres sources). — Nomikos. La première mosquée de Constantinople (construite en 717 en vertu d'un traité conclu par Léon l'Isaurien avec les Arabes après leur échec devant Constantinople). — Giannopoulos. Les monastères byzantins des environs de Démétrias (commentaire intéressant des diplômes des monastères de Makrinitsi et Nea Petra, fondés, l'un en 1205-1209, l'autre en 1272, par les dynastes de Demetrias, vassaux du despotat d'Épire). — Fourikis. Preveza (situation, histoire, nom d'origine albanaise). = 2^e année, 1925. Koukoulès. Usages relatifs au mariage chez les Byzantins ; I. Le mariage civil (contribution intéressante à l'histoire de la société byzantine éclairée par les usages populaires des Grecs modernes). — Xanthoudidès. Bulles de plomb de Crète (l'attribution du n° 7, qui mentionne André, proèdre de Crète, avec André de Jérusalem, archevêque de Crète au viii^e siècle, paraît douteuse). — Papadopoulos. Les

Digitized by Google

Grecs sous la domination turque (l'émancipation des Grecs est due au fait que les Turcs n'ont pu se passer d'eux et les ont employés comme janissaires, marchands, industriels, administrateurs). — Vέïs. Léon (Manuel) Makros, évêque de Vella (en Épire, vers 1229. Renseignements importants tirés de sources diplomatiques sur plusieurs carrières épiscopales du XIIIe siècle ; la curieuse aventure de Manuel Makros montre d'une manière vivante le fonctionnement des tribunaux ecclésiastiques). — Bogiatzidès. La chronique des Météores ; suite (la fondation au XIIe siècle et l'histoire postérieure de la skiti, σκήτη de Stagon). — Arbanitakis. Les eulogies de saint Ménas (histoire du culte de ce saint et de son extension ; influence des Juifs hellénisés d'Alexandrie sur le premier symbolisme chrétien). — Sigala. Étude critique sur une vie anonyme de saint Théodore Tiron. — Giannopoulos. Les monastères byzantins des environs de Démétrias ; suite (description archéologique). — Sotiriou. La « Belle église » d'Égine (restaurée en 1283 d'après une inscription ; peintures iconographiques de style retardataire). — Anagnostopoulos. L'influence de Venise dans les pays grecs occupés par elle (surtout sur le vocabulaire et les dialectes des îles). — Tipaldo. Le Ros-Solimas des auteurs byzantins et les Rossolimo de Céphalonie (cette famille descendrait de Hugue de Sully, surnommé Rousseau, envoyé par Charles d'Anjou en 1280-1281 au secours du despote d'Épire, menacé par Michel Paléologue). L. Bréhier

Neoshellenomnemon (*Reliquia* de Sp. Lambros). T. XIX, n° 1, 31 mars 1925. — Lettres inédites d'après le manuscrit de Vienne, Phil. gr. 342, XIe siècle (description du manuscrit, recueil factice de lettres rangées sous les rubriques : exhortations, encouragements, etc. A côté de lettres d'Alciphron, de saint Jean Chrysostome, etc., lettres de personnages du Xe siècle, Théodore, métropolite de Cyzique, et le magistros Nicétas, dont Lambros donne trois lettres inédites qui révèlent une érudition mythologique et la connaissance des historiens grecs. Sur ce personnage intéressant, voir *Byzantion*, I, 191). — Description du manuscrit de Naples II-C 35, Cyrillus 36 (renferme une correspondance intéressante des autorités de la Sainte-Ligue après la bataille de Lépante avec les chefs grecs de Morée, en particulier Makarios Melissenos, archevêque de Monemvasia. Lettre de Makarios au pape. Passeport au nom de don Juan d'Autriche, capitaine de la Sainte-Ligue. Lettre d'Antonio Colonna, datée de Zante, juillet 1572, annonçant à l'archevêque son arrivée avec une armée et 200 voiles). — Macaire, Théodore et Nicéphore Mélissène (renseignements sur ces personnages qui prétendaient descendre des Comnène, d'après le même manuscrit de Naples et le II-C 36, ainsi que sur l'activité du patriarche de Constantinople et l'état de l'Église grecque au début du XVIIe siècle). — Lettre écrite en grec par l'Arétin sur la Constitution de Florence (d'après un manuscrit de Florence). = Nos 2-3, 30 septembre 1925. Recueils inédits d'oracles et de prophéties concernant les destinées de Byzance (paraissent dater des deux derniers siècles de l'Empire). — Oracles analogues attribués à Léon le Sage d'après divers manuscrits de l'Athos. — Lettres inédites du Xe siècle d'après le Cod. Philol. 342 de Vienne (voir plus haut). — Bogiatzides. Les « Princes Cheilades » de Lacédémone (établit que la qualification de *Prince* est un nom de famille, que Théodose le Prince n'est pas, comme le voulait Buchon, un fils de Geoffroi de Villehardouin, que cette famille est originaire du Péloponnèse. Biographies intéressantes de Théodose le Prince, moine et patriarche d'Antioche, 1278-1283, et de Nicéphore le Prince Cheilas, dignitaire du despotat de Mistra au XVe siècle, lié avec Bessa-

Digitized by Google

rion, Jean Eugenikos et les principaux humanistes. Détails sur le dernier demi-siècle de l'Empire et la vie dans le Péloponnèse à cette époque). — Monodie sur la mort d'un chef byzantin (d'après un manuscrit patriarcal du Caire. Il s'agit d'un gouverneur de Philippopoli contemporain des derniers Paléologues, ce qui prouve que cette ville, prise par les Turcs en 1363, a dû être restituée à l'Empire en 1413 par Mahomet Ier, ce qu'on ignorait jusqu'ici. Détails intéressants sur la carrière du chef, qui a eu un grand commandement dans le Péloponnèse, et sur l'organisation des places de guerre au XVe siècle). — Recherches dans les bibliothèques et archives de Rome, Venise, Budapest et Vienne (recensements autrichiens des Grecs et sujets de la Porte résidant en Hongrie au XVIIIe siècle). = N° 4, 31 décembre 1925. Lettres inédites d'après le Cod. Phil. Gr. 342 de Vienne ; suite (plusieurs lettres adressées à un empereur Constantin). — Inscriptions (relevé de plusieurs inscriptions inédites du moyen âge et des temps modernes, en particulier la dédicace de l'église serbe de Lesnovo au nom du despote Oliver, 1349). — Histoire d'Athènes de Sylla à 1821 (conférence inédite de Lambros). — Chatzis. Noms de famille athéniens (à l'époque turque). — Remarques sur la domination vénitienne dans le Péloponnèse (notes recueillies aux archives des Frari d'après les dépêches des provéditeurs). = T. XX, n° 1, 31 mars 1926. L'Église grecque de Naples (documents en latin des archives de Naples : concession d'une chapelle à des Grecs de Coron par Charles-Quint en 1518 ; reconnaissance par l'archevêque de Naples du droit de patronage de Thomas Paléologue, « citoyen grec », sur cette chapelle, 1526 ; bulle de Paul III concédant la chapelle à la communauté grecque de Naples, 1544). — Les peintres grecs en Occident (notes réunies par Lambros). — Les évêques d'Athènes (revision de la chronologie des évêques d'Athènes établie par Antoninos). — Lettres inédites du Cod. Phil. Gr. 342 de Vienne ; suite (lettres de Théodore, métropolite de Cyzique). — Règlements autrichiens du XVIIIe siècle relatifs aux Grecs immigrés ; suite. — Remarques sur la domination vénitienne dans le Péloponnèse ; suite (rapports au Sénat des commissaires du royaume de Morée, 1688-1691).

L. Bréhier.

BIBLIOGRAPHIE DES COMPTES-RENDUS[1]

Acta sanctorum Novembris, t. IV. *An. Boll.*, 1926, 138 (contient les saints honorés le 9 et le 10 novembre).

Adami (V.). I tentativi di annessione del canton Ticino alla Lombardia nel carteggio dei diplomatici Cisalpina e del regno

1. Liste alphabétique des revues analysées, avec le sens des abréviations employées :

Am. H. R. = American historical Review. — *An. Boll.* = Analecta Bollandiana. — *A. st. it.* = Archivio storico italiano. — *A. st. lomb.* = Archivio storico lombardo. — *B. Du C.* = Bulletin Du Cange. — *B. hisp.* = Bulletin hispanique. — *Corr.* = Correspondant. — *E. H. R.* = English historical Review. — *H.* = History. — *J. S.* = Journal des Savants. — *M. Fr.* = Mercure de France. — *Pol.* = Polybiblion. — *R. A.* = Revue archéologique. — *R. C.* = Revue critique d'histoire et de littérature. — *R. Fr.* = La Révolution française. — *R. ét. anc.* = Revue des études anciennes. — *R. É. H.* = Revue des études historiques. — *R. H. Col.* = Revue de l'histoire des colonies françaises. — *R. H. dipl.* = Revue d'histoire diplomatique. — *R. H. M.* = Revue d'histoire moderne. — *R. st. it.* = Rivista storica italiana. — *R. P.* = Revue de Paris. — *R. Q. H.* = Revue des questions historiques. — *Times* = The Times, Literary Supplement.

Digitized by Google

d'Italia, 1797-1815. *A. st. lomb.*, 1926, 404.

Adams (R. G.). A history of the foreign policy of the United States. *Times*, n° 1270 (intéressant, surtout depuis la guerre hispano-américaine).

Allen (P. S. et *H. M.)*. Opus epistolarum D. Erasmi Roterodami. Vol. VI. *Times*, n° 1270 (contient 266 lettres pour la période du 1er janvier 1525 à mars 1527).

Almeida (Fortunato de). História de Portugal. Vol. III. *Times*, n° 1270 (ce t. III va de 1385 à 1580 ; il traite surtout des institutions politiques et sociales. Guide excellent).

Altaner (Berthold). Die Briefe Jordans von Sachsen, 1222-1237. *An. Boll.*, 1926, 213 (bonne édition critique).

Aly Bahgat bey et *Gabriel (Albert)*. Fouilles d'Al-Foustat. *B. hisp.*, 1926, 180.

Annuaire général de la France et de l'étranger, 1925, 6e année. *R. Fr.*, 1926, 80.

Anthony (Catherine). Catherine the Great. *Times*, n° 1264 (banal et mal écrit).

Anuario de historia del derecho español, t. I. *R. Q. H.*, 1926, 469.

Archbold (W. A. J.). Outlines of Indian constitutional history. *Times*, n° 1267 (bon livre de références).

Archives de l'Inde française. Correspondance du Conseil supérieur de Pondichéry et de la Compagnie ; t. II-IV : 1736-1749, publ. par *A. Martineau*. *R. H. Col.*, 1926, 101.

Ashdown (Charles H.). Armour and weapons in the middle ages. *E. H. R.*, 1926, 298.

Auerbach. L'Autriche et la Hongrie pendant la guerre. *R. H. M.*, 1926, 67.

Ayarragaray (Lucas). La anarquia argentina y el caudilismo. *R. Q. H.*, 1926, 463 (le caudilismo est la dictature militaire).

Basedow (Herbert). The australian aboriginal. *M. Fr.*, n° 672.

Bauckner (Arthur). Einführung in das mittelalterliche Schrifttum. *An. Boll.*, 1926, 157 (bref manuel qui, outre la paléographie, comprend aussi la diplomatique, la chronologie, les règles pour l'édition des textes).

Bæhrens (W. A.). Origines Werke, t. VIII. *R. C.*, 1926, n° 8 (A. Loisy : remarquable édition critique).

Beeson (Charles H.). A primer of medieval latin. *B. Du C.*, 1925, 162 (très bon recueil pour les commençants).

Belloc (Hilaire). A history of England, t. I. *Am. H. R.* (malgré sa valeur littéraire, ce t. I ne retiendra pas l'attention des historiens).

Berwick y Alba (duc *de*). El mariscal de Berwick ; bosquejo biografico. *R. Q. H.*, 1926, 458 (biographie du maréchal de Berwick d'après les archives de la famille).

Besta (E.). La scuola giuridica Pavese nel primo secolo dopo la istituzione dello Studio generale. *A. st. lomb.*, 1926, 396.

Bédier (Joseph). Les fabliaux. *R. C.*, 1926, n° 8 (simple réimpression de la seconde édition donnée en 1895).

Bernard (Antoine). La Gaspésie au soleil. *R. H. Col.*, 1926, 103 (beau et bon livre sur cette contrée du Canada située entre le Saint-Laurent et la baie des Chaleurs).

Birley (R.). The english Jacobins from 1789 to 1802. *H.*, 1926, 87 (d'après des pièces d'archives).

Black (J. B.). The art of history ; a study of four great historians of the XVIIIth cent. *Times*, n° 1272 (ces quatre grands historiens sont Voltaire, Gibbon, Robertson et Hume).

Bondatti (P. Guido), O. M. Gioacchinismo e francescanesimo nel Dugento. *A. st. it.*, n° 316, 377.

Bonenfant (P.). Un aspect du régime calviniste à Bruxelles au XVIe siècle. La question de la bienfaisance. *R. H. M.*, 1926, 133.

Bornkanim (H.). Luther und Bœhme. *R. H. M.*, 1926, 119.

Boulanger (A.). Orphée. Rapports de l'orphisme et du christianisme. *R. C.*, 1926, n° 8 (excellent résumé d'une question assez embrouillée. L'orphisme a été une sorte de préparation lointaine du christianisme).

Bowers (Claude G.). Jefferson and Hamilton, the struggle for democracy in America. *Am. H. R.*, 1926, 543.

Büchi (Hermann). Vorgeschichte der helvetischen Revolution mit besonderer Berücksichtigung des Kantons Solothurn, 1789-1798. *E. H. R.*, 1926, 311.

Buck (Norman Sydney). The development of the organisation of anglo-american trade 1800-1850. *Am. H. R.*, 1926, 587.

Bugge (Alexander) et *Tank (Roar)*. Den norske sjöfarts historie. *Times*, n° 1265 (excellente histoire de la marine norvégienne depuis les plus anciens temps).

Buonaiuti (Ernesto). Ricerche religiose. *R.*

Digitized by Google

C., 1926, n° 7 (A. Loisy analyse avec éloge les articles parus dans les fasc 1-4, 1926, de cette revue, que dirige un prêtre moderniste suspect à l'autorité ecclésiastique).

Butler (dom *Cuthbert*). Le monachisme bénédictin ; trad. par *Ch. Grolleau. Pol.*, 1926, 189.

Buxton (L. H. Dudley). The peoples of Asia. *Am. H. R.*, 1926, 498 (bonne étude d'anthropologie physique).

Byrne (M. St. Clare). Elizabethan life in town and country. *Times*, n° 1267.

Caldwell (Robert Granville). A short history of the american people. *Am. H. R.*, 1926, 528 (bon résumé).

Cambridge medieval history ; vol. V : Contest of Empire and Papacy. *Times*, n° 1269.

Camon (général). La manœuvre de Wagram. *M. Fr.*, n° 670, 179.

Campbell (major *Duncan*). Records of clan Campbell, 1600-1858. *E. H. R.*, 1926, 316.

— *(W. E.)*. The last letters of blessed Thomas More. *An. Boll.*, 1926, 174.

Candioti (Alberto M.). Historia de la institución consular en la antigüedad y en la edad media. *R. st. it.*, 1926, 49.

Cauer (Friedrich). Römische Geschichte. *R. st. it.*, 1926, 34.

Celotti (T.). Storia della Spagna ; I : Dai primi tempi fino ai Re cattolici. *R. st. it.*, 1926, 83 (ouvrage de vulgarisation).

Chantepie de La Saussaye. Lehrbuch der Religionsgeschichte, 4e édit. *An. Boll.*, 1926, 139.

Childe (V. Gordon). The dawn of european civilization. *Am. H. R.*, 1926, 499 (l'auteur est un guide compétent et bien informé).

Clark (J. M.). The abbey of St Gall. *Times*, n° 1270 (à noter surtout ce que l'auteur dit de l'influence irlandaise à Saint-Gall et de sa bibliothèque).

Colombo (Adolfo). L'anno 1835 negli Stati sardi, secundo il diario di G. B. De Gubernatis. *R. st. it.*, 1926, 72.

Constantin (baron *Yves de*). Un cavalier de la Grande Armée ; itinéraire du chevalier de Constantin. *R. É. H.* 1926, 213.

Cook (Arthur Bernard). Zeus ; a study in ancient religion ; vol. II en deux tomes. *R. A.*, 1926, 363 (S. Reinach : puissant effort d'un savant admirablement informé, original, et que n'effraient pas les hypothèses) ; *Times*, n° 1272.

Correll (Ernst H.). Das Schweizerische Tæufermennonitentum. *Am. H. R.*, 1926, 510 (bonne étude sur la secte des Anabaptistes suisses).

Correspondance de Nicolas et d'Alexandra Romanov, t. IV. *M. Fr.*, n° 670, 239 (lettres des souverains russes, 1er janvier-21 août 1916 ; aux lettres déjà connues de l'impératrice, on trouve jointes ici celles de l'empereur).

Curia regis rolls of the reign of Richard I and John, 3-5 John. *E. H. R.*, 1926, 281 (important compte-rendu par Powicke).

Darley (major *Henry*). Slaves and ivory. *Times*, n° 1264 (décrit *de visu* la chasse aux éléphants dans les régions inconnues du Soudan et la chasse aux esclaves par les Abyssins).

Deanesly (Margaret). A history of the medieval Church, 590-1500. *Times*, n° 1264 (bon résumé, compact, dur à lire, instructif).

Deloche (Maximin). L'énigme de Civaux : Lémovices et Pictons, le christianisme en Poitou. *M. Fr.*, n° 670, 209. *Pol.*, 1926, 187. *R. Q. H.*, 1926, 482.

Documenti finanziari della Repubblica di Venezia. *R. st. it.*, 1926, 43.

Driault (Édouard). Mohammed Aly et Napoléon, 1807-1814 ; correspondance des consuls de France en Égypte. *R. H. Col.*, 1926, 109.

Ducati (P.). Etruria antica. *R. A.*, 1926, 365 (résume tout ce qu'on peut savoir aujourd'hui sur l'Étrurie ancienne).

Dupont-Ferrier (G.). Du collège de Clermont au lycée Louis-le-Grand. *R. P.*, 15 juin 1926.

Dutt (B.). Town planning in ancient India. *Times*, n° 1268.

Duyvendak (J. J. L.). The diary of His Excellency Ching-shan, being a chinese account of the Boxer troubles. *R. C.*, 1926, 15 mai (traduction fidèle avec une utile annotation).

Edwards (Ness). The history of the South Wales miners. *Times*, n° 1268.

Elias (J. E.). Schetzen uit de geschiedenis van ons zeewesen, t. III. *E. H. R.*, 1926, 310 (histoire maritime des Pays-Bas, 1652-1653).

Eustratiadis (Euphronios). Κατάγολος τῶν ἐν τῇ Μονῇ Βλατέων ἀποκειμένων κωδίκων. *R. C.*, 1916, n° 7 (longue analyse par C. Emerau des catalogues publiés par l'ancien métropolite de Léontopolis sur les mss. de la région de Salonique, de

Digitized by Google

l'Athos, dans sa Bibliothèque hagioritique, etc.).

Exploration archéologique de Délos ; VII, 1 : *Vallois (René)*. Le portique de Philippe ; VIII, 2 : *Chamonard (Joseph)*. Le quartier du théâtre. *R. ét. anc.*, 1926, 190.

Fairley (John A.). Lauriston castle, the estate and its owners. *R. C.*, 1926, n° 8 (parmi les possesseurs de ce château sont les Law, à laquelle appartint John, contrôleur général des finances).

Fehling (Maria). Briefe an Cotta ; das Zeitalter Gœthes und Napoleon, 1794-1815. *Times*, n° 1272.

Feiling (Keith). A history of the Tory party, 1640-1714. *H.*, 1926, 69 (l'auteur est un tory convaincu, mais qui a écrit l'histoire de ce parti avec une grande érudition).

Fitzgerald (Augustine). The letters of *Synesius of Cyrene*, translated into english. *Times*, n° 1269 (avec une bonne introduction).

Fitzpatrick (John C.). The diaries of George Washington, 1748-1799, 4 vol. *Am. H. R.*, 1926, 540.

Foakes-Jackson (F. J.) et *Lake (Kirsopp)*. The beginning of christianity. The acts of the apostles ; t. III : Texte, publ. par *J. H. Ropes*. *Times*, n° 1268 (publie en regard la version du *Cod. Vaticanus* et du *Cod. Bezae*, plus la trad. latine de ce dernier).

Forrest (Sir *George*). Selections from the State papers of the governors-general of India. Lord Cornwallis, 1788-1793. 2 vol. *Times*, n° 1270.

Fox (Paul). The Reformation in Poland. *E. H. R.*, 1926, 307 (étudie la Réforme du point de vue social et économique).

Fransen (J.). Les comédiens français en Hollande au XVIIe et au XVIIIe siècle. *Times*, n° 1269.

Gabory (Émile). L'affaire de Gilles de Raiz, dit Barbebleue. *R. P.*, 15 juin 1926.

Gall (Ernst). Die gothische Baukunst in Frankreich und Deutschland, I. *R. A.*, 1926, 369.

Garcia-Villada (Zacarias). Palæografía española. *An. Boll.*, 1926, 157 (excellent manuel).

Gaselee (Stephen). An anthology of medieval latin. *B. du C.*, 1925, 102 (médiocre compilation).

Gaster (M.). The Samaritans ; their history, doctrines and literature. *Times*, n° 1271.

Gaudefroy-Demombynes. La Syrie à l'époque des Mamelouks, d'après les auteurs arabes. *Pol.*, 1926, 190.

Giannelli (G.). Culti e miti della Magna Grecia. *R. st. it.*, 1926, 86 (étude sur la colonisation grecque en Occident).

Goldschmid (Edgar). Entwicklung und Bibliographie der pathologisch und anatomischen Abbildung. *Times*, n° 1269.

Goodman (A. W.) et *Hutton*. The statutes governing the cathedral church of Winchester, given by king Charles I. *E. H. R.*, 1926, 308.

Grandchamp (P.). La France en Tunisie à la fin du XVIIe siècle et au début du XVIIIe. *J. S.*, 1926, avril (4 vol. de documents inédits publiés sous les auspices de la Résidence générale de France à Tunis).

Green (Alice Stopford). History of the irish state to 1014. *H.*, 1926, 56 (art. de Powicke à lire).

Grey of Fallodon (viscount). Twenty-five years, 1892-1916. *Corr.*, 1926, 25 mai (confession d'un esprit très honnête, très austère, un peu timoré, qui, revoyant par la pensée les actes de sa vie politique, se demande toujours s'il a bien agi).

Griffith (G. Talbot). Population problems of the age of Malthus. *Times*, n° 1272.

Gross (Lothar). Regesta Habsburgica ; III : Die Regesten der Herzoge von Œsterreich, 1314-1330. *An. Boll.*, 1926, 198.

Grosse (die) Politik der europæischen Kabinette, 1871-1914, vol. XIX-XXV. *Am. H. R.*, 1926, 520.

Gunther (R. T.) The Herbal of Apuleius Barbarus. *Times*, n° 1271 (belle reproduction d'un herbier dessiné dans un ms. exécuté à l'abbaye de Saint-Alban vers l'an 1100. L'original a été écrit sans doute en grec avant le Ve siècle et traduit en latin au VIe. Le ms. de Saint-Alban est un des plus beaux exemplaires qui existent).

Haase (Felix). Altchristliche Kirchengeschichte nach orientalischen Quellen. *An. Boll.*, 1926, 142.

Hackett (Francis). The story of the irish nation. *An. Boll.*, 1926, 190 (pour le grand public).

Halliday (W. R.). The pagan background of early christianity. *Times*, n° 1272.

Hartley (Dorothy) et *Elliot (Margaret M.)*. Life and work of the people of England. Fifteenth century. *Times*, n° 1267.

Harvey (D. C.). The french regime in Prince Edward island. *Times*, n° 1272.

Hayem (Julien). Mémoires et documents

Digitized by Google

pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France, t. VII-IX. *R. C.*, 1926, n° 7.

History and prospects of the social sciences. *Am. H. R.*, 1926, 496 (œuvre collective, avec une utile bibliographie, dirigée par *Harry Elmer Barnes*).

Hourticq (Louis). Encyclopédie des beaux-arts. *R. C.*, 1926, n° 8 (commode et utile dictionnaire).

Hsieh (Pao Chao). The government of China, 1644-1911. *Am. H. R.*, 1926, 527.

Inge (W. R.). The platonic tradition in english religious thought. *Times*, n° 1267.

Izaguirre (Bernardino). Historia de las misiones franciscanas y narracion de los progressos de la geografia en el Oriente del Peru, t. I-VI. *An. Boll.*, 1926, 232 (abondante documentation tirée en partie des archives générales des Indes à Séville).

Jean (Charles-F.). Le milieu biblique avant J.-C.; t. II : La littérature. *R. ét. anc.*, 1926, 183 (insuffisant).

Joyce (P. W.). A short history of gaelic Ireland to 1608. *Am. H. R.*, 1926, 565 (simple réimpression de l'édition primitive, 1893).

Kavvadias (P.). Histoire de l'art grec. *R. C.*, 1926, 15 mai (remarquable, surtout en ce qui concerne l'architecture).

Kekelidze (Corn.). Histoire de la littérature géorgienne. *An. Boll.*, 1926, 151 (deux gros volumes rédigés en géorgien ; affirmation des titres intellectuels de la Géorgie et de son droit à vivre de sa vie propre).

Kollmann (Ignatius). Acta sacræ congregationis de Propaganda fide res gestas bohemicas illustrantia ; I, 1 : 1622-1623. *An. Boll.*, 1926, 229.

Krout (John Allen). The origins of prohibition. *Am. H. R.*, 1926, 339 (étude impartiale du mouvement depuis l'époque coloniale).

Lafue (Pierre). La restauration de l'Empire bismarckien. *R. H. dipl.*, 1926, 230.

Lambert (Élie). Tolède. *R. Q. H.*, 1926, 410 (monographie très substantielle sur Tolède ville d'art).

Launay (le R. P. *Adrien*). Histoire de la mission de Cochinchine, 1658-1823, t. III. *R. H. Col.*, 1926, 110.

Le Gresley (P. Omer). L'enseignement du français en Acadie, depuis les origines jusqu'à nos jours. *R. H. Col.*, 1926, 116 (très bonne thèse de doctorat).

Lehmann (P.). Fuldaer Studien. *E. H. R.*, 1926, 276 (activité littéraire de cette abbaye au moyen âge).

Lenz (Max). Deutschland im Kreis der Grossmæchte, 1871-1914. *Am. H. R.*, 1926, 575 (déplore la « Weltpolitik » de Guillaume II).

Lespès (R.). Alger, étude de géographie urbaine. *R. H. Col.*, 1926, 114.

Levison (Wilhelm). Konstantinische Schenkung und Silvester-Legende. *An. Boll.*, 1926, 162 (réfute les arguments par lesquels A. Gaudenzi croyait démontrer la priorité du texte grec de la donation de Constantin).

Lindsay (W. M.). Palæographia latina. *R. ét. anc.*, 1926, 202.

Lodge (Henry Cabot). The Senate and the League of nations. *Am. H. R.*, 1926, 555.

Lord (R. H.). The origin of the war of 1870. *H.*, 1926, 79 (l'auteur a rendu un signalé service en publiant à peu près toute la correspondance diplomatique du gouvernement prussien du 4 au 15 juillet 1870).

Lowie (Robert H.). Primitive religion. *Times*, n° 1265.

Macalister (R. A. S.). A century of excavation in Palestine. *Times*, n° 1270.

Maccono (Ferdinando). Vita di s. Ferdinando III, re di Leone e di Castiglia, 1198-1252. *An. Boll.*, 1926, 209 (pour le grand public).

Mackay (Robert A.). The unreformed Senate of Canada. *Times*, n° 1269.

Mackensie (Donald A.). The migration of symbols, und their relations to beliefs and customs. *Times*, n° 1267.

Mackinnon (James). Luther and the Reformation ; vol. I : Early life and religious development to 1517. *Am. H. R.*, 1926, 507.

Magendie. La politesse mondaine et les théories de l'honnêteté en France au XVII^e^ siècle. *Times*, n° 1265.

Magnaghi (A.). Amerigo Vespucci. *R. st. it.*, 1926, 52 (pénétrante étude critique des sources).

Mandić (Dominicus). De legislatione antiqua Ordinis fratrum minorum ; I : Legislatio franciscana, 1210-1221. *An. Boll.*, 1926, 204.

Manger (J. B.). Recherches sur les relations économiques entre la France et la Hollande pendant la Révolution française. *R. Q. H.*, 1926, 493.

Manning (William R.). Diplomatic correspondence of the Unites States concerning

Digitized by Google

the independence of the latin-american nations, 3 vol. *Times*, n° 1272 (recueil très important de documents officiels).

March (Iosephus). Liber Pontificalis, prout extat in cod. ms. Dertuensi. *An. Boll.*, 1926, 177 (de ce ms. de Tortosa, le P. March publie avec le plus grand soin les parties du *Liber Pontificalis* consacrées aux papes Pascal II, Gélase II, Calixte II et Honorius II, 1099-1130).

Mathière (Jean). La *Civitas* des *Aulerci eburovices* à l'époque gallo-romaine. *J. S.*, 1926, 231.

Maurice (Jules). Constantin le Grand ; l'origine de la civilisation chrétienne. *R. ét. anc.*, 1926, 197 (les thèses de l'auteur appellent les plus sérieuses réserves).

Mennevée (R.). Le livre blanc allemand de 1919 sur les responsabilités de la guerre. *R. H. dipl.*, 1926, 225 (l'auteur publie plusieurs documents nouveaux).

Messana (A.). Francesco Cacault, ministro plenipotenziario della Repubblica francese presso la Santa Sede, 1801-1803. *R. st. it.*, 1926, 89 (documents inédits).

Michel (Ersilio). Esuli e cospiratori in Corsica, 1830-1840. *R. st. it.*, 1926, 71.

Millar (Eric G.). English illuminated mss. from the x to the XIII century. *Times*, n° 1265.

Mills (L. A.). British Malaya, 1824-1867. *Times*, n° 1271 (histoire des Anglais dans la presqu'île de Malacca depuis le traité anglo-hollandais de 1824 jusqu'en 1867, où les « Straits settlements » furent placés sous la direction du Colonial Office).

Moberly (général *F. J.*). The campaign in Mesopotamia, 1914-1918. Vol. III. *Times*, n° 1266.

Monti (Gennaro Maria). Cino da Pistoia giurista. *A. st. it.*, n° 316, 279.

Moret (Henri). L'histoire de Saint-Nazaire et de la région avoisinante. *R. Fr.*, 1926, 73.

Mosher (Orville W.). Louis XI, king of France, as he appears in history and literature. *Am. H. R.*, 1926, 567 (étude sur le caractère de ce roi, tel que l'ont esquissé les historiens et les littérateurs. Bibliographie médiocre).

Mousset (Albert). La France vue de l'étranger. *R. H. dipl.*, 1926, 229.

Muirhead (Lewis A.). The message of the fourth gospel. *Times*, n° 1271.

Murray (Sir *Herbert*). Papua of to-day, or an australian colony in the making. *M. Fr.*, n° 672.

Murray (R. H.). The political consequences of the Reformation. *Times*, n° 1265.

Nogalès (Rafael de). Four years beneath the Crescent ; trad. par *Muna Lee*. *Times*, n° 1272 (biographie d'un aventurier vénézuélien qui prit du service dans l'armée turque, combattit les Anglais et les Russes en Asie, assista à l'extermination des Arméniens, etc.).

Nolloth (C. F.). The fourth Evangelist. *Times*, n° 1271.

Palamenghi-Crispi. Francesco Crispi. Politica interna ; diario e documenti. *A. st. it.*, n° 316, 303.

Palmer (Frederick). Heretics, saints and martyrs. *Times*, n° 1270 (traite surtout des mystiques qui furent persécutés pour leur croyance).

Parra-Pérez (C.). Miranda et la Révolution française. *B. hisp.*, 1926, 203 (écrit avec un grand luxe de détails et beaucoup d'agrément).

Pasquet (D.). An essay on the origin of the House of Commons ; trad. par *R. G. D. Laffan*. *Times*, n° 1264.

Pelzer (Mgr *A.*). Un traducteur inconnu : Pierre Gallego, franciscain et premier évêque de Carthagène. *E. H. R.*, 1926, 305.

Pendrill (Charles). London life in the fourteenth century. *H.*, 1926, 84 (l'auteur n'est pas familier avec le moyen âge).

Philipon (Édouard). Les peuples primitifs de l'Europe méridionale. Recherches d'histoire et de linguistique. *Pol.*, 1926, 217 (ouvrage de très haute valeur).

Pittard (E.). Race and history. *Times*, n° 1271.

Plummer (C.). Miscellanea hagiographica Hibernica. *R. C.*, 1925, 15 mai.

Poincaré (Raymond). Au service de la France, I et II. *M. Fr.*, n° 671.

Pollard (major *H. B. C.*). A history of firearms. *Times*, n° 1267 (bon manuel).

Pratt (J. W.). Expansionists of 1812. *H.*, 1926, 72 (intelligente étude sur les origines de la guerre de 1812 entre l'Angleterre et les États-Unis, qui avaient besoin de s'étendre).

Preuschen (E.). Griechisch-deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments. 2e édit. remaniée par *W. Bauer*, 2e fasc. *R. C.*, 1926, n° 8 (important).

Pujol (le Père). El manuscrit de la Vulgata de la catedral d'Urgell. *B. Du C.*, 1925, 105 (bible en deux volumes, écrite au xe siècle en minuscule carolingienne, sur

Digitized by Google

parchemin de chèvre. C'est une copie du texte de saint Jérôme restituée par Alcuin).

Rawlinson (A. E. J.). St Mark, with introduction, commentary and additional notes. *Times*, n° 1264 (c'est le meilleur commentaire de l'Évangile qui ait paru en anglais).

Ricci (Corrado). Umbria santa. *Times*, n° 1270 (bon livre, bien illustré, composé à l'occasion du septième centenaire de la mort de saint François).

Rigault (Georges) et *Goyau (Georges).* Martyrs de la Nouvelle-France. Extraits des *Relations* et *Lettres* des missionnaires jésuites, t. I. *R. H. Col.*, 1926, 119.

Roberts (G. B.). The fonctions of an english second chamber. *Times*, n° 1266.

Robertson (miss *A. J.*). The laws of the kings of England from Edmund to Henry I. *E. H. R.*, 1926, 301 (bonne édition).

Robinson (Benjamin W.). The gospel of John. *Times*, n° 1271.

Rodzianko (V.). La chute de l'Empire. *M. Fr.*, n° 670, 231 (c'est le journal de Rodzianko, publié dans les *Archives de la Révolution russe*, t. XVII. Très instructif).

Roserot (A.). Dictionnaire topographique du département de la Côte-d'Or. *R. C.*, 1926, 15 mai (remarquable, sauf en ce qui concerne la partie linguistique).

Rousseau (François). Moines bénédictins martyrs et confesseurs de la foi pendant la Révolution. *R. É. H.*, 1926, 212.

[*Roy (Pierre-Georges).*] Rapport de l'archiviste de la province de Québec. *R. H. Col.*, 1926, 121 (beaucoup de précieux renseignements).

Rückert (Hans). Die Rechtfertigungslehre auf dem Tridentischen Konzil. *E. H. R.*, 1926, 307.

Sabatié (A.). Le Sénégal; sa conquête et son organisation, 1364-1925. *R. H. Col.*, 1926, 123.

Sackur (W.). Vitruv und die Poliorketiker. Vitruv und die christliche Antike. *R. A.*, 1926, 366 (offre un grand intérêt pour l'histoire de la charpente).

Salvémini (G.). La Rivoluzione francese, 1788-1789, 5e édit. *R. Fr.*, 77 (grand éloge par Aulard).

Sanda (Dr *A.*). Moses und der Pentateuch. *R. Q. H.*, 1926, 358.

Sanudo (José Rafael). Estudios sobre la vida de Bolivar. *R. Q. H.*, 1926, 463.

Sargent (Rachel Louisa). The size of slave population at Athens. *R. ét. anc.*, 1926, 205 (statistique vraisemblable de la population servile à Athènes aux ve et ive siècles av. J.-C.). *Am. H .R.*, 1926, 561 (résultats bien établis).

Scalia (G.). Girolamo Savonarola e santa Caterina dei Ricci. *A. st. it.*, n° 316, 314 (veut prouver l'influence exercée par Savonarole sur les mystiques de la Contre-réforme).

Schechter (Frank J.). The historical foundations of the law relating to trade-marks. *E. H. R.*, 1926, 291.

Schiaparelli. Relazione sui lavori della Missione archeologica italiana in Egitto, 1903-1920. *J. S.*, 1926, avril.

Schneider (F.). Die Entstehung von Burg und Landgemeinde in Italien. *A. st. lomb.*, 1926, 383 (beaucoup d'érudition et de critique).

— *(René).* L'art français. xviie siècle. *R. C.*, 1926, 15 mai. *R. H. M.*, 1926, 148.

Schnitzer (Joseph). Ein Culturbild aus der Zeit der Renaissance. *A. st. it.*, n° 316, 290 (œuvre originale et neuve où la figure de Savonarole est mise en pleine lumière).

Serres (Jean). La politique turque en Afrique du Nord sous la monarchie de Juillet. *R. H. Col.*, 1926, 126 (remarquable).

Seton (Sir *Malcolm*). The India Office. *Times*, n° 1272 (bonne esquisse de cette administration, dont la complication est infinie).

Sheppard (Eric William). A short history of the British army to 1914. *Times*, n° 1264 (résumé bien écrit de l'histoire militaire).

Smenjaud (Rafael de Urena y) et *Bonilla y San-Martin (Adolfo).* Obras del maestro Jacobo de las Leyes, jurisconsulto del siglo xiii. *B. hisp.*, 1926, 182 (publication de deux ouvrages de ce jurisconsulte; ce sont des manuels de procédure. L'auteur vivait au temps de Ferdinand III et d'Alphonse X).

Smith (P. V.). The fourth gospel; its historical importance. *Times*, n° 1271 (attribue plus d'importance historique au quatrième évangile qu'aux synoptiques).

— *(Theodore Clarke).* The life and letters of James Abram Garfield. *Am. H. R.*, 1926, 550.

Solmi (Arrigo). The making of modern Italy. *Am. H. R.*, 1926, 519 (ce n'est pas une étude scientifique, mais un essai d'interprétation).

Statuti e ordinamenti dell' Università di

Digitized by Google

Pavia dall' anno 1361 all' anno 1859. *A. st. it.*, n° 316, 314.

Sugden (Alan Victor) et *Edmundson (John L.)*. A history of english wall paper, 1805-1914. *Times*, n° 1270 (monumentale histoire du papier peint avec 260 illustrations).

Sulte (Benjamin) et *Malchelosse (Gérard)*. Le régiment de Carignan. *R. H. Col.*, 1926, 130 (histoire du régiment de Carignan en Nouvelle-France ; son organisation ; son expédition au Canada, 1665-1668).

Sunyol (Gregori M.). Introducció a la paleografía musical gregoriana. *An. Boll.*, 1926, 157 (admirable publication).

Strachan (R. H.). The fourth Evangelist ; dramatist or historian? *Times*, n° 1271.

Tafrali (O.). Le trésor byzantin et roumain du monastère de Poutna. *J. S.*, 1926, 208.

Tamaro (Attilio). Storia di Trieste. *A. st. it.*, n° 316, 297 (remarquable).

Tawney (R. H.). Religion and rise of capitalism. *Times*, n° 1267 (beaucoup de faits présentés d'une façon parfois trop brillante).

Temperley. The unpublished diary and political sketches of princess Lieven. *E. H. R.*, 1926, 312 (sur le changement de la politique russe dans l'automne de 1825).

Theissen (J. S.). Correspondance française de Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, avec Philippe II, éditée d'après les copies faites par *R. C. Bakhuisen van den Brink*. *R. H. M.*, 1926, 130.

Torres y Lanzas (Pedro). Catalogo de los documentos relativos a las islas Filipinas existentes en el archivo de las Indias de Sevilla. *R. Q. H.*, 1926, 461 (avec une bonne introduction sur l'histoire générale des Philippines par le P. Pablo Pastells).

Urban (Father). Life and letters of the venerable Father Dominic. *Times*, n° 1270 (biographie d'un Père Passioniste italien qui opéra de notables conversions en Angleterre avant le mouvement d'Oxford. C'est à ses pieds qu'alla se jeter Newman à la veille de sa conversion).

Valeri (Francesco Malaguzzi). La corte di Ludovico il Moro ; le arti industriali, la letteratura, la musica. *A. st. lomb.*, 1925, 183 (beaucoup de matériaux ont été réunis).

Valls-Taberner (F.). El *Liber judicum popularis* d'Homobonus de Barcelona. *B. Du C.*, 1925, 106 (Homobonus, lévite barcelonais mort en 1024, est l'auteur d'une compilation intitulée *Chronicon regum visigothorum et francorum ;* texte de la préface, qui, seule, est de lui).

Van den Borne (Fidentius). Die Anfænge des franziskanischen dritten Ordens. Vorgeschichte. *An. Boll.*, 1926, 206.

Vaucher (P.). Robert Walpole et la politique de Fleury, 1731-1742. *R. H. M.*, 1926, 68.

Velti (F. E.). Die Rechtsquellen des Kantons Freiburg ; I : Das Stadtrecht von Murten. *E. H. R.*, 1926, 289.

Venturi (Adolfo). Storia dell' arte italiana ; t. VIII : L'architettura del' 400. 2e partie. *R. st. it.*, 1926, 50.

Vidal de La Blache. Principes de géographie humaine ; publ. par *Emmanuel de Martonne*. *J. S.*, 1926, avril.

Vincent (A. L.) et *Binns (Clare)*. Gilles de Rais, the original Bluebeard. *Times*, n° 1264.

Walcott (Roger). The correspondence of William Hickling Prescott, 1833-1847. *Am. H. R.*, 1926, 545 (il s'agit du célèbre historien américain ; intéressant).

Walker (F. Deaville). William Carey, missionary pioneer and statesman. *Times*, n° 1272 (important pour l'histoire de la Baptist Missionary society).

Wieder (F. C.). De Stichting van New York in Juli 1615. *Am. H. R.*, 1926, 529 (beaucoup d'utiles documents).

Will (Robert). Le culte. *Am. H. R.*, 1926, 495.

Winkler (Friedrich). Die Flæmsche Buchmalerei des xv u. xvi Jahrh. *Times*, n° 1272.

Wirtz (Richard). Der heilige Ambrosius und seine Zeit. *An. Boll.*, 1926, 169 (brochure de médiocre intérêt).

Wise (Thomas James). The Ashley library ; a catalogue of printed books, mss. and autographs. Vol. VII. *Times*, n° 1267.

Wortley (E. Stuart). A prime minister and his son ; from the correspondence of the third earl of Bute and of lt. general Charles Stuart. *Am. H. R.*, 1926, 517 (instructive correspondance des années 1775-1792).

Zurich (Pierre de). Les origines de Fribourg et le quartier du bourg aux xve et xvie siècles. *R. É. H.*, 1926, 208.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Le Comité international et le Comité français des sciences historiques.

Au Congrès international de Bruxelles, en 1923, auquel l'Allemagne, l'Autriche, la Suède, le Danemark notamment n'avaient pas participé, les historiens américains avaient émis le vœu qu'un Comité international permanent des sciences historiques fût créé.

Ce vœu est aujourd'hui réalisé. Le Comité international permanent a été constitué à Genève les 14 et 15 mai 1926.

A Genève, sur vingt-sept pays invités, vingt et un avaient envoyé des représentants : l'Allemagne, l'Argentine, l'Autriche, la Belgique, le Brésil, la Bulgarie, le Danemark, l'Espagne, les États-Unis, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, le Japon, la Norvège, les Pays-Bas, la Pologne, le Portugal, la Roumanie, la Suède, la Suisse, la Tchécoslovaquie ; l'Union soviétique, tout en envoyant son adhésion, n'avait pas cru pouvoir se faire représenter à une réunion tenue en Suisse.

Le bureau du Comité a été ainsi constitué : président, M. Koht (Norvège) ; vice-présidents, MM. Pirenne (Belgique) et Dopsch (Autriche) ; membres assesseurs, MM. Dembinski (Pologne), Meinecke (Allemagne), de Sanctis (Italie), Temperley (Grande-Bretagne) ; trésorier, M. W. G. Leland (États-Unis) ; secrétaire général, M. Michel Lhéritier (France).

L'*American historical association* a mis à la disposition du Comité, pour cinq ans, une somme de 25,000 dollars provenant de la Dotation Rockfeller, et le gouvernement italien a promis un appui financier.

Le Comité publiera un *Bulletin* et, pour continuer les *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft*, un *Annuaire international des sciences historiques*.

Il a discuté le projet d'une revue internationale d'histoire économique, rapporté par M. Pirenne ; mis à l'étude un projet de publier la liste des diplomates de tous les pays depuis le XVII^e^ siècle, un projet d'enquête sur l'organisation du travail historique dans les différents pays, un projet d'atlas historique international.

Il a fixé provisoirement son siège légal à Washington, décidé que le prochain Congrès international se tiendrait à Oslo en 1928, et émis le vœu que le Congrès de 1933 se réunît à Varsovie.

A côté du *Comité international* dont il vient d'être parlé s'est constitué à Paris, le 9 avril 1926, un *Comité français des sciences historiques*. Son bureau comprend un président, M. Glotz, qui a pris la succession du regretté Th. Homolle ; deux vice-présidents, MM. Paul Fournier et Chr. Pfister ; un secrétaire général, M. Michel Lhéritier ; un secrétaire adjoint, M. Léon Cahen ; un trésorier, M. Espinas.

D'après ses statuts (art. 3), le *Comité français* a pour membres non pas des individus, mais des groupements : 1° les groupements universitaires d'historiens ; 2° les Sociétés nationales spécialisées dans les études historiques ; 3° les fédérations régionales de Sociétés savantes ; 4° les confédérations régionales mixtes d'universitaires et de Sociétés savantes.

Sur les groupements régionaux membres du Comité, le règlement intérieur fournit les explications suivantes (§ II) : « Les groupements universitaires comprennent : 1° les professeurs d'histoire des Facultés d'État et des Facultés libres, à savoir les

Digitized by Google

professeurs d'histoire générale, d'histoire du droit, d'histoire littéraire, d'histoire de l'art, d'archéologie, etc. ; 2° les archivistes et bibliothécaires ; 3° les professeurs de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire qui s'intéressent particulièrement aux études historiques. Les fédérations de Sociétés savantes groupent, par l'intermédiaire de ces Sociétés, les spécialistes de l'histoire locale. Les confédérations mixtes sont formées d'un groupement universitaire et d'une fédération de Sociétés savantes. »

A l'heure actuelle, le plus grand nombre des Sociétés historiques nationales sont membres du *Comité français*, et nous avons des raisons sérieuses de penser que nous aurons prochainement l'adhésion officielle de *toutes*. En ce qui concerne les groupements régionaux, nous devons beaucoup à l'activité de nos correspondants dans les différentes Académies. Grâce à eux, des groupements universitaires existent déjà dans le ressort des Académies de Paris, de Strasbourg, d'Alger, de Besançon, de Clermont-Ferrand, de Nancy, de Rennes, de Toulouse ; des fédérations sont constituées dans le ressort des Académies de Dijon, de Poitiers et de Bordeaux ; les Académies de Caen et de Montpellier ont une confédération. Un groupement est en voie d'organisation dans l'Académie de Lille.

Le taux des cotisations au *Comité national* est modique : 50 francs par groupement, société ou fédération. Si, dans chaque organisation, la répartition se fait par personnes, il s'agit pour chacune de quelques centimes à peine. La cotisation n'a pas encore été demandée, et elle ne sera pas réclamée de longtemps aux groupements les moins riches, tant que le Comité disposera de ressources particulières à peu près suffisantes.

Ce que le *Comité français* demande à ses membres à l'heure actuelle, ce n'est pas un effort matériel ; c'est un effort moral, un effort de confiance et de solidarité. Il s'agit pour eux de participer à la vie scientifique de notre pays, aux progrès de la science historique en général.

Comme on vient de le dire, le *Comité international* a décidé que le prochain Congrès international aurait lieu à Oslo en 1928 ; les invitations seront faites sans doute par l'intermédiaire des Comités nationaux ; il serait difficile au *Comité français* d'obtenir des invitations, sinon des facilités de voyage ou de séjour, pour des groupements français qui ne seraient pas en rapports avec lui. D'autre part, en vue du prochain Congrès international et pour préparer d'une façon méthodique la participation de la France, le Comité a l'intention d'organiser à Paris l'année prochaine (1927) un Congrès national d'histoire générale ; il fera appel pour l'organisation de ce Congrès national aux Sociétés nationales et à tous les groupements régionaux, il leur demandera de se mettre en rapports avec les spécialistes de l'histoire de l'Europe du Nord, de chercher quels sujets les plus intéressants pourraient être traités, et quels vœux pourraient être formulés au Congrès international pour une meilleure organisation du travail historique.

Le Bulletin, l'Annuaire bibliographique dont le *Comité international* a décrété la création seront des instruments de travail dont les historiens français seront appelés à bénéficier dans la mesure où ils seront organisés. Les exemplaires disponibles seront vraisemblablement envoyés par préférence, sinon exclusivement, aux groupements que l'on connaîtra, et ce seront ces mêmes groupements qui pourront être le plus aisément consultés, ceux dont la collaboration active sera demandée quand l'occasion s'en présentera.

Rien, d'ailleurs, n'empêchera les groupements locaux et le Comité national d'en-

Digitized by Google

visager de leur côté et pour eux la publication de bulletins d'information, la préparation d'instruments de travail et de bibliographie, l'organisation d'échanges, etc. De même que les historiens allemands et les historiens américains ont leur annuaire bibliographique national, nous devrions avoir le nôtre. Nous devons songer à demander à nos revues de faciliter leur dépouillement mutuel, en se communiquant leurs sommaires à l'état d'épreuve. Nous pouvons faire coopérer de même les Sociétés, les Universités.

Il y a là, devant les historiens, tout le vaste domaine de la coopération qu'on ne saurait trop exploiter. Le travail historique a été organisé jusqu'à présent presque uniquement par revue et par société. Le *Comité français* a pour but de l'accomplir par tout un ensemble de groupements coordonnés. Nous avons le ferme espoir que les Universités, les grandes écoles d'érudition historique, les sociétés savantes de Paris et des départements, dont le caractère propre et l'indépendance sont absolument respectés, répondront à l'appel du *Comité français*. Michel Hériter.

France. — L'Académie des sciences morales et politiques a récompensé l'ouvrage de M. G. Dupont-Ferrier, professeur à l'École des chartes, *Du collège de Clermont au lycée Louis-le-Grand, 1563-1920*, en lui attribuant la majeure partie du prix Berger.

— L'Académie française a décerné le premier prix Gobert à feu Augustin Cochin, *Les Sociétés de pensée et la Révolution en Bretagne*, et le second à M. Georges Hardy, *Le cardinal Fleury et le mouvement janséniste ;* le prix Halphen au P. Henry Fouqueray, S. J., *Histoire de la Compagnie de Jésus, des origines à la suppression.* Elle a partagé le prix de l'Académie entre MM. René Durand, *Le département des Côtes-du-Nord sous le Consulat et l'Empire*, et Louis Villat, *La Corse de 1763 à 1789.* Sur le prix Thérouanne, trois récompenses de 1,000 fr. ont été accordées à MM. Lucas-Dubreton, *Louis XVIII ;* Georges Grosjean, *La politique rhénane de Vergennes ;* Antoine-C.-S.-V. Bernard, *La Gaspésie au soleil*, et trois autres de 500 fr. à la comtesse de Reinach-Foussemagne, *Charlotte de Belgique, impératrice du Mexique ;* au Dr Léon Bizard et à M. Chapon, *Histoire de la prison Saint-Lazare, du moyen âge à nos jours ;* au comte de Broqua, *Cola di Rienzo, tribun de Rome.*

— Nous recevons au dernier moment les tomes VII et VIII qui terminent la belle *Histoire de la Gaule*, par M. Camille Jullian (librairie Hachette). Ils sont consacrés aux *Empereurs de Trèves.*

— La librairie Maurice Le Garrec vient de faire paraître *Le cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale ; histoire des collections, suivie d'un guide du chercheur*, par Joseph Guibert, conservateur adjoint (in-4°, illustré de 32 planches hors texte en photopypie. Tirage limité à 425 exemplaires. Mentionnons à cette occasion un très bel ouvrage d'Éric-G. Milla, intitulé *La miniature anglaise du Xe au XIIIe siècle* (Paris et Bruxelles, Van Œst, in-4°, xiii-163 p. et 100 pl.).

Tchécoslovaquie. — M. Jaroslav Goll, initiateur, doyen et maître de toute la nouvelle école historique tchèque, célébrera, le 14 juillet, le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance. Lorsque, en 1882, l'ancienne Université de Prague fut divisée en deux Universités indépendantes, l'une allemande et l'autre tchèque, c'est lui qui, avec Rezek, trop tôt arraché à la science par la politique, reçut mission d'introduire dans la haute école nationale, ressuscitée après des siècles, l'enseignement historique selon les méthodes et dans l'esprit modernes. Érudit doublé d'un

Digitized by Google

poète et d'un artiste, aussi scrupuleux dans la recherche qu'élégant et clair dans l'exposition, familiarisé par de longs séjours à l'étranger avec tous les progrès de la science historique en Occident et en Allemagne, condisciple et ami de nombre d'historiens éminents et célèbres, au premier rang desquels il convient de nommer Gabriel Monod et Alfred Stern, M. Goll a été, dans toute la force du terme, un chef d'école. De Pekař à Novotný et Bidlo, de Novak à Kybal, Šusta, Nejedlý, pour ne citer que les plus anciens, tout ce qui compte dans l'histoire tchèque a passé par sa discipline et témoigne de l'excellence de sa méthode. C'est dans les exercices pratiques de son « séminaire » que s'est formé le sens critique de toute cette phalange, que se sont élaborées les œuvres dont elle a enrichi l'histoire nationale et, du même coup, l'histoire générale. La diversité des domaines d'études des disciples comme de leurs talents atteste avec éloquence l'universalité du savoir du maître et la puissance de l'action qu'il a exercée, et si, dans un demi-siècle bientôt d'existence, c'est dans l'histoire sans doute que l'Université tchèque de Prague a connu les plus éclatants succès, c'est en histoire qu'elle a produit véritablement une école, coordonnée, cohérente, animée d'un esprit commun, le mérite en revient, pour l'essentiel, à M. Goll. Ses propres ouvrages — sur les Frères bohêmes, sur les relations des Tchèques et des Polonais au moyen âge, sur les origines de la guerre de Sept ans, entre autres — ont projeté sur l'histoire de son pays et de son peuple une lumière nouvelle, en même temps que, fondateur et directeur du *Cesky časopis historicky*, il élevait ce périodique, par toute l'orientation qu'il lui imprimait et par les articles qu'il y donnait, au rang d'une des meilleures revues historiques de l'Europe. La *Revue historique* lui demeure reconnaissante de la précieuse série de ses bulletins sur l'histoire de Bohême, que M. Šusta continue désormais sur sa recommandation et dans son esprit. D'une indépendance d'esprit et d'un courage dont il a donné la preuve en se jetant, aux côtés de Masáryk et de Gebauer, dans la lutte pour la vérité contre le faux patriotique (querelle des Manuscrits), il a, lui aussi, fait l'expérience de ce qu'il en peut coûter de dire ouvertement ce que l'on croit juste et vrai. La même modestie qui, il y a vingt ans, lui faisait fuir, par un voyage en Occident, les honneurs publics par où devait être fêté son soixantenaire, le confine, en un jour qui est presque celui de ses noces de diamant scientifiques, dans le silence d'une villégiature campagnarde. Dans sa retraite volontaire lui parviendra pourtant l'hommage de ses disciples, des amis qu'il a par toute l'Europe, le tribut de respect offert à un grand savant dont l'œuvre et l'action, tout imprégnées de sérénité scientifique, ont cependant été l'une des grandes forces de relèvement de sa patrie.

Louis EISENMANN.

ERRATUM.

La note 2 de la page 86 doit être rectifiée comme suit : On s'étonne que M. Paul, ayant à citer la déclaration de 1682, renvoie à l'ouvrage de P. Violet et non au recueil de documents publié en 1893 par Mention.

Page 112, ligne 24 : Louis André, *Les sources de l'histoire de France*. Il faut lire tome V au lieu de tome I.

Digitized by Google

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Abensour. La femme et le féminisme avant la Révolution, 80.

Actes du Congrès international d'histoire des religions tenu à Paris en octobre 1923, 155.

Adam le Bossu. Le jeu de Robin et Marion ; publié par *Ernest Langlois*, 220.

Aftalion. L'industrie textile, 253.

Alfaric (P.) et *Hœpffner (E.).* La chanson de sainte Foy, 221.

Allen (P. S.). Erasmus' services to learning, 116.

Allix (André). Les foires, 245.

Analecta vaticano-belgica, t. VI, 224.

André (Louis). Les sources de l'histoire de France, XVII^e siècle, t. V, 112.

Andréadès. Les finances de l'État homérique, 56.

Andrews. American Revolution and the colonial background, 249.

Arbelet (Paul). Voir *Stendhal.*

Argenson (marquis d'). Autour d'un ministre de Louis XV, lettres intimes inédites, 85.

Arnaud-Bouteloup (M^me^ *Jeanne*). Le rôle politique de Marie-Antoinette, 84.

Ashley (Sir *William*). Agricultural tribunal of investigation, 244.

Ashton (Thomas Southcliffe). Iron and steele in the industrial revolution, 252.

Audiau (Jean). La chanson de la croisade contre les Albigeois, 222.

Autran. Phéniciens, 52.

Avenel (vicomte *G. d'*). Les enseignements de l'histoire des prix, 255.

Avezou et *Plassard.* Quartier d'habitations privées à l'est du stade (à Délos), 47.

Baldensperger (F.). Voir *Ohl Des Marais (Albert).*

Balencie (Gaston). Cahiers de la sénéchaussée de Bigorre, 232.

Ballot (Charles). L'introduction du machinisme dans l'industrie française, 251.

Bar (Gaston de). Tables générales des Bulletins du Comité des travaux historiques et scientifiques, 291.

Barbagallo (Corrado). Capitale e lavoro, 255.

— Il problema delle origini di Roma da Vico a noi, 260.

Barbey (Frédéric). Louis de Chalon, prince d'Orange, 1390-1463, 225.

Bastid. L'hypothèque grecque et sa signification historique, 58.

Bell (E.). Hellenic architecture, 63.

Bereketullah (Maulavie-Mohammed). Le khalifat, 116.

Berlière (dom *Ursmer*). Voir *Clément VI.*

Bernard (saint). Select treatises De diligendo Deo et De gradibus humilitatis et superbiae ; publié par *W. W. Williams* et *B. Mills*, 106.

Bertrand (Louis). Louis XIV, 66.

Bett (Henry). Johannes Scotus Erigena, 210.

Benoît (Fernand). Recueil des actes des comtes de Provence, 1196-1245, 214.

Bibliographie alsacienne, t. II, 277.

Bibliographie lorraine, 1922-1923, 277.

Bidwell (Percy Wells) et *Falconer (John J.).* History of agriculture in the Northern United States, 1620-1860, 243.

Bigard (Louis). Les seigneurs du Pecq et du Vésinet, 113.

Bigwood (G.). Le régime juridique et économique de l'argent en Belgique au moyen âge, 253.

— Les financiers d'Arras, 253.

Bilabel. Die ionische Kolonisation, 52.

Billioud (J.). Le roi des merciers du comté de Provence aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, 245.

Blanchard (Raoul). Les Alpes françaises, 236.

— Les forces hydro-électriques, 253.

Blinkenberg. Die Lindische Tempelchronik, 50.

Bloch (Camille). Bibliographie méthodique de l'histoire économique et sociale de la France pendant la guerre mondiale, 232, 279.

— *(Marc).* Rois et serfs, 238.

Bodel (Jean). Le jeu de saint Nicolas ; publ. par *A. Jeanroy*, 220.

Boethius. Die Pythæis, 62.

Boissonnade (P.). La marine marchande, le port et les armateurs de La Rochelle, 1662-1683, 246.

— La renaissance et l'essor de la vie maritime en Poitou, Aunis et Saintonge, du X^e^ au XV^e^ siècle, 245.

— Le travail dans l'Europe chrétienne du moyen âge, 233.

— et *Cathelineau (L.).* Cahiers de la sénéchaussée de Civray, 232.

Digitized by Google

Bondois (Paul-M.). Colbert et la question des sucres, 246.
— La misère sous Louis XIV ; la disette de 1662, 258.
— Le commerce du beurre et des œufs sous l'Ancien régime, 248.
Bonenfant (P.). La suppression de la Compagnie de Jésus dans les Pays-Bas autrichiens, 269.
Botsford (G. W.). Hellenic history, 51.
Boucher (général). Marathon, d'après Hérodote. La bataille de Platées, 53.
Bouchor (Maurice). La vie profonde. Pages choisies, 283.
Bourdais (F.) et *Durand (René)*. L'industrie et le commerce de la toile en Bretagne au XVIII^e siècle, 250.
Bourde de La Rogerie (H.). Étude sur la réformation de la noblesse en Bretagne, 1688-1721, 256.
Bourdeaut. Chantocé, Gilles de Raiz et les ducs de Bretagne, 227.
Bourgeois (Émile). Manuel historique de politique étrangère, t. IV, 103.
Bourgin (G. et *H.)*. Enquête sur l'industrie sidérurgique au début de la Révolution, 250.
Bourguet (É.). Sur la promantie des Thouriens, 50.
Bourrilly (V.-L.). Essai sur l'histoire politique de la commune de Marseille, 213.
— Voir *Masson (Paul)*.
Bouysson (Amédée et *Jean)*. Histoire et préhistoire, 112.
Boyé (Pierre). La cour polonaise de Lunéville, 1737-1766, 276.
Brackmann (A.). Papsttum und Kaisertum. Voir Mélanges Kehr.
Brandin (Louis). Berthe au grand pied, 222.
— La chanson d'Aspremont, 223.
Bréhier (Émile). Herder, 109.
Breuil (abbé *H.*). Stations paléolithiques en Transylvanie, 119.
Breysig (Kurt). Vom geschichtlichen Werden, t. I, 98.
Brillant. Les mystères d'Éleusis, 62.
Brun (Robert). La ville de Salon au moyen âge, 213.
Büchi (Albert). Korrespondenzen und Akten zur Geschichte des Kardinals Matth. Schiner, 265.
Büchner (Max). Die Clausula de unctione Pippini, eine Fælschung aus dem Jahre 880, 209.
Buffenoir (H.). La maréchale de Luxembourg, 85.
Busquet (Raoul). La « Justice souveraine » de Marseille, 1593-1596, 289.
Bustico (M. G.). Il giornalismo e il risorgimento italiano, 118.
Cacavelas (Jeremias). The siege of Vienna by the Turks 1683 ; publ. par *F. H. Marshall*, 286.
Calendar of State papers. Venice ; t. XXVI : 1642-1643 ; publ. par *Albert B. Hinds*, 114.
Calendar of the patent rolls. Edward VI ; t. IV : 1550-1553, 293.
Calhoun. Athenian magistrates and special pleas, 58.
— Διαμαρτυρία, παραγραφή and the law of Archinus, 58.
— Ἐπίσκηψις and the δικὴ ψευδομαρτυρίων, 58.
— Oral and written pleading in athenian courts, 58.
Calmette (J.). Le régime féodal, 238.
Cambridge (the) ancient history, t. IV, 284.
Cambridge (the) medieval history, t. V, 282.
Capocci (Valentino). La « Constitutio Antoniana », 89.
Carande (Ramon). Sevilla, fortalezza y mercado, 245, 288.
Caron (Pierre). La Commission des subsistances de l'an II, 232.
Carré (Henri). La noblesse et l'opinion publique en France au XVIII^e siècle, 256.
Cartulaire de Jersey, Guernesey et les autres îles normandes, 238.
Casanova. Histoire de ma fuite des prisons de la République de Venise ; édit. par *Ch. Samaran*, 73.
Catalogue de la collection de Luynes ; t. II : Les monnaies grecques ; publ. par *Jean Babelon*, 285.
Cathelineau (L.). Voir *Boissonnade (P.)*.
Chaboseau (A.). Histoire de la Bretagne avant le XIII^e siècle, 218.
Chamonard. Le quartier du théâtre (à Délos), 47.
Chambers (R. W.). W. P. Ker, 1855-1923, 116.
Charles-Roux (François). L'Angleterre, l'isthme de Suez et l'Égypte au XVIII^e siècle, 83.
Chaudron (Émile). L'assistance publique à Troyes à la fin de l'ancien régime et pendant la Révolution, 258.
Chaume (abbé *M.*). Les origines du duché de Bourgogne ; I : Histoire politique, 215.
Chauveau (Léopold). Le roman de Renard, 223.
Chénon (Émile). Histoire générale du droit français, t. I, 206.
Cholley (André). Les préalpes de Savoie et leur avant-pays, 236.
Ciaceri (Emmanuele). Cicerone e i suoi tempi, 261.
Ciccotti. Griechische Geschichte, 51.
Clapham (H. B.). The economic develop-

Digitized by Google

ment of France and Germany, 1814-1914, 255.
Clari (Robert de). La conquête de Constantinople ; publ. par *Ph. Lauer*, 204.
Clark (G. N.). The anglo-dutch alliance and the war against the french trade, 246.
— *(J. M.)*. The abbey of St Gall as a centre of literature and art, 209.
Clément VI. Lettres closes, patentes et curiales ; publ. par *E. Déprez*, t. I, fasc. 2, 224.
— Textes et analyses ; publ. par dom *U. Berlière*, t. I, 224.
Cloché (Paul). La Grèce et l'Égypte de 405-404 à 342-341, 54.
— La Grèce de 346 à 339, 54.
— La politique thébaine de 404 à 396, 54.
— Le Conseil athénien des Cinq-Cents, 57.
— Le décret de 401-400 en l'honneur des métèques revenus de Phylè, 49.
— Les conflits politiques et sociaux à Athènes, 395-387, 54.
— L'importance de la Boulè athénienne aux v^e^ et iv^e^ siècles av. J.-C., 57.
Cohen (Gustave). Le livre de conduite du régisseur, et le compte des dépenses pour le mystère de la Passion joué à Mons en 1501, 231.
— *(Robert)*. Voir *Glotz (Gustave)*.
Colin (général). Voir *Hanotaux (Gabriel)*.
— *(G.)*. Les sept derniers chapitres de l'Ἀθηναίων πολιτεία, 57.
Collomp (P.). Recherches sur la chancellerie et la diplomatique des Lagides, 104.
Commission on historical mss. 19^e^ rapport, 293.
Contenau (G.). La glyptique syro-hittite, 64.
Cooper (Anna J.). Le pèlerinage de Charlemagne, 221.
Cordier (Henri). Les correspondants de Bertin, secrétaire d'État au xviii^e^ siècle, 288.
Cormack (Alexander A.). Poor relief in Scotland, 258.
Cornou (chanoine). Élie Fréron, 86.
Costantini (A.). Le risorse industriali di Nocera, 118.
Costanzi. L'eredità politica d'Alessandro Magno, 55.
Cotton (Charles). The grey friars of Canterbury, 1224-1538, 292.
Couget (abbé). Jeanne d'Arc devant Paris, 228.
Coulton (G. G.). The medieval village, 241.
Courby (F.). Les vases grecs à reliefs, 64.
Courtecuisse. La manufacture des draps fins Vanrobais aux xvii^e^ et xviii^e^ siècles, 250.
Croiset (Maurice). La civilisation hellénique, 65.
Cultrera (Giuseppe). Architettura Ippodamea, 259.
Cuvelier (J.). Les origines de la fortune de la maison d'Orange, 254.

Daudé-Bancel (A.). La réforme agraire en Russie, 295.
Daux. Note sur la *Tholos* archaïque de Delphes. Le trésor de Sicyone à Delphes et ses fondations, 46.
Davaud (Pierre). Ce qu'il faut connaître de l'histoire d'Angleterre, 292.
Davidsohn (Robert). Geschichte von Florenz, t. IV, 2^e^ partie, 250.
Deck (Suzanne). Une commune normande au moyen âge : la ville d'Eu, 1151-1475, 217.
Declareuil (J.). Histoire générale du droit français, 205.
Defourny. Aristote et l'éducation, 65.
Defresne (A.) et *Évrard (F.)*. Les subsistances dans le district de Versailles de 1788 à l'an V, 232.
Deloche (Maximin). La crise économique au xvi^e^ siècle et la crise actuelle, 254.
Delteil (Joseph). Jeanne d'Arc, 228.
Demangel. Un sanctuaire d'Artémis Eileithyia (à Délos), 47.
Demangeon (Albert). L'empire britannique, 249.
Dempsey. The delphic oracle, 62.
Deonna (W.). Le nœud gordien, 63.
Déprez (Eugène). Voir *Clément VI*.
Des Marez (G.). Le problème de la colonisation franque en Basse-Belgique, 237.
Dickins. Hellenistic sculpture, 64.
Diehl (Ch.). Constantinople, 293.
Donner. Beitræge zur einer Geschichte der Verbindung zwischen Athen und Delphi, 62.
Dopsch (Alfons). Wirtschaftliche und soziale Grundlagen der europæischen Kulturentwicklung, 234.
Druz (E.) et *Piaget (A.)*. Le jardin de plaisance et fleur de rhétorique, t. II, 112.
Ducati (P.). L'arte classica, 63.
— Storia della ceramica greca, 64.
Du Deffand (M^me^). Lettres à Voltaire ; introd. par *J. Trabucco*, 73.
Dugas (Ch.). Le sanctuaire d'Aléa Athéna à Tégée avant le iv^e^ siècle, 45.
Duine (abbé *François*). La Mennais, 218.
Dupont (Étienne). Le vieux Saint-Malo ; les corsaires chez eux, 291.
Dupont-Ferrier (Gustave). Du collège de Clermont au lycée Louis-le-Grand, 1563-1920, t. III, 112.
— *(Pierre)*. Le marché financier de Paris sous le Second Empire, 255.
Durand (André). La Montagne noire, 236.
— *(René)*. Le département des Côtes-du-Nord sous le Consulat et l'Empire, 235.

Digitized by Google

Durand (André). Voir *Bourdais (F.)*.
Dutacq (F.). La ville de Lyon et la guerre, 253.

Egerton (H. E.). The causes and character of the american Revolution, 249.
Ekkehard. Waltharius ; publ. par *Karl Strecker*, 222.
El-Mawerdi. Le droit du califat, 117.
Encyclopédie de l'Islam, 160.
Estrée (Paul d'). Le vieillesse de Richelieu, 1758-1788, 85.
Espinas (Georges). La draperie dans la Flandre française au moyen âge, 249.
— et *Pirenne (Henri)*. Documents relatifs à l'industrie drapière en Flandre, 249.
Evans (Joan). Life in medieval France, 210.
Évrard (F.). Voir *Defresne (A.)*.

Fage (René). Tableau économique de Tulle dans la seconde moitié du XVI^e siècle, 256.
Falconer (John J.). Voir *Bidwell (Percy Wells)*.
Farnell. Greek hero cult and ideas of immortality, 61.
Fawtier-Jones (Ethel C.). Voir *Oheix (André)*.
Fay (R.). Life and labour in the XIXth cent., 257.
Fazy (Max). Les origines du Bourbonnais, 216.
Fels (Florent). Propos d'artistes, 121.
Ferguson. The introduction of the secretary cycle, 49.
Ferrabino (A.). Il problema dell' unità nazionale nella Grecia antica, 55.
Filow (B.). L'art antique en Bulgarie, 110.
Flickinger. The greek theater and its drama, 64.
Fontaine (Arthur). L'industrie française pendant la guerre, 253.
Foord (Edward). The last age of roman Britain, 114.
Foucart (P.). La fête des Eleusinia, 62.
— Le culte des héros chez les Grecs, 61.
— Un décret athénien relatif aux combattants de Philè, 49.
Foulet (Alfred-L.). Voir *Sarrasin (Jean)*.
Fowler (H. W.). A dictionary of modern english usage, 293.
Fox (Paul). The Reformation in Poland, 242.
Francotte. Histoire politique de la Grèce ancienne, 51.
Frank (Grace). Voir *Rutebeuf*.
Frazer. Les origines magiques de la royauté, 62.
Friedlænder (Max J.). Albrecht Altdorfer, 120,
Funck-Brentano (Franz). Bastille et faubourg Saint-Antoine, 289.
— Histoire de France ; t. I : Les origines, 204.

Gabory (Émile). La vie et la mort de Gilles de Raiz, dit à tort Barbebleue, 227.
Gaiffe (Félix). L'envers du Grand Siècle, 69.
Galpin (W.). The grain supply of England during the Napoleonic period, 241.
Ganshof (François-L.). Étude sur les « ministeriales » en France et en Lotharingie, 262.
Gardner. A handbook of greek sculpture, 63.
— The financial history of ancient Chios, 59.
Gasc-Desfossés (E.). L'agonie de l'Ancien régime, 72.
Gassies des Brulies (G.). Anthologie du théâtre français au moyen âge, 231.
Génestal (R.). Le « Privilegium fori » en France, du décret de Gratien à la fin du XIV^e siècle, 210.
Gerbert de Montreuil. La continuation de Perceval ; publ. par *Mary Williams*, 219.
Germiny (Marc de). Les brigandages maritimes de l'Angleterre, 83.
Gerckan (A. von). Milet. Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen, 48.
Gernet (L.). La création du testament, 58.
— Sur l'épiclérat, 58.
Ghiulea (N.). Les corporations de métiers en Roumanie, 253.
Gill (Conrad). The rise of the irish linen industry, 270.
Girard (René). L'abbé Terray et la liberté du commerce des grains, 79, 248.
Glotz (Gustave). La civilisation égéenne, 87.
— La date des comptes relatifs au portique d'Éleusis, 49.
— Le droit alexandrin, 58.
— Le droit des gens dans l'antiquité grecque, 57.
— L'épistate des proèdres, 57.
— Les fêtes d'Adonis sous Ptolémée II, 62.
— et *Cohen (Robert)*. Histoire grecque, t. I, 88.
Godart (Justin). Le journal d'un bourgeois de Lyon en 1848, 257.
Goris (J. G.). Étude sur les colonies marchandes méridionales à Anvers, 1488-1567, 245.
Grant (J. T.). Every day life on an old Highland farm, 1769-1782, 242.
Granville-Barker (Harley). From Henry V to Hamlet, 116.
Gras (L.-J.). Histoire économique générale des mines de la Loire, 251.
— *(Norman Scott Brien)*. A history of agriculture in Europe and America, 90, 243.
— An introduction to economic history, 237.

Digitized by Google

Gui (Bernard). Manuel de l'Inquisiteur; publ. par *G. Mollat*, 202.
Guyot (Édouard). Le socialisme et l'évolution de l'Angleterre, 1880-1914, 258.

Halphen (Louis) et *Sagnac (Philippe)*. Histoire générale, 100.
Hamilton (Henry). The english brass and copper industries to 1800, 252, 274.
Hammond (J. L. et *Barbara)*. The rise of modern industry, 252.
Hanotaux (Gabriel). Histoire de la nation française. Histoire des lettres, par *Fortunat Strowski;* Histoire politique, 2e partie, par *Louis Madelin*, 71; Histoire militaire et navale, par le général *Colin* et le colonel *F. Reboul*, 205.
Hauser (Henri). L'organisation gouvernementale pendant la guerre, 253.
Hayem (Julien). La draperie à Romorantin, 250.
Heckscher (Eli F.). The continental system, 247.
Heiland. Agricola; a study of agricultural and rustic life in the greco-roman world, 59.
Heuzey (L.). Histoire du costume antique, d'après des études sur le modèle vivant, 60.
Hill (G. F.). Italian portraits of the fifteenth century, 116.
Hinds (Albert B.). Voir Calendar of State papers.
Histoire de France, 288.
Histoire générale des peuples, 100.
Holbrook (Richard T.). Maistre Pierre Pathelin, 221.
Holleaux. La lettre du préteur Sp. Postumius aux Delphiens, 50.
— Éphèse et les Priéniens du Charax, 50.
— Études d'histoire hellénistique, 55.
— Rome, la Grèce et les monarchies helléniques, 273-205, 55.
Höltzel. List-Bibliographie, 110.
Hottenger (G.). La Lorraine économique au lendemain de la Révolution, 235, 290.
Hubert (René). Les sciences sociales dans l'Encyclopédie, 79.

Ibarra y Rodriguez (Eduardo). Il problema de las subsistencias en España al comenzar la edad moderna, 245.
Inventory of the historical monuments in London; II : West London, 115.
Iorga (Nicolas). A history of Roumania, 119.
— Correspondance diplomatique roumaine sous le roi Charles Ier, 1866-1880, 119.

Jaffé (Mme *Grace M.*). Le mouvement ouvrier à Paris, 1789-1791, 257.
Jean XXII. Lettres communes; publ. par *G. Mollat*, t. VIII, 224.
Jeanroy (Alfred). Jongleurs et troubadours gascons des XIIe et XIIIe siècles, 220.
— La geste de Guillaume de Fièrebrace et de Rainouart au Tinel, 222.
— Le chansonnier d'Arras, 112.
— Voir *Bodel (Jean)*.
Jeu (vicomte *de*). Trenck, 86.
Johnson. Studies in the financial administration of Athens, 49.

Kaegi (M. W.). Hutton und Erasmus, 285.
Kahrstedt. Die spartanische Agrarwirtschaft, 59.
— Griechisches Staatsrecht, t. I, 56.
Kehr. Voir Mélanges Kehr.
Kenney (James F.). Catalogue of pictures, including paintings, drawings and prints, in the public archives of Canada, 280.
Kern (O.). Orpheus, 62.
Kienast (Walther). Die deutschen Fürsten im Dienste der Westmæchte bis zum Tode Philipps des Schönen von Frankreich, 211.
Kingsford (C. L.). Voir Report on the mss.
Kletler (Paul). Nordwesteuropas Verkehr, Handel und Gewerbe im frühen Mittelalter, 245.
Kœrte (A.). Die Tendenz von Xenophons Anabasis, 56.
Kornemann. Die letzten Ziele der Politik Alexanders des Grossen, 55.
Kreglinger. La religion chez les Grecs et les Romains, 60.
Kulischer (Joseph). Histoire du commerce russe, 249.
— Russische Virtschaftsgeschichte, t. I, 92.

Labande. L'église de Marseille et l'abbaye de Saint-Victor, du VIIIe au Xe siècle, 212.
Lacroix. Une famille de Délos, 59.
Lalo. Aristote, 65.
La Monneraye (Jean de). Le régime féodal et les classes rurales dans le Maine au XVIIIe siècle, 240.
Lange (Fritz). Johann Strauss, der Walzerkönig, 287.
Långfors (Arthur). Les chansons de Guilhem de Cabestanh, 220.
Langlois (Ch.-V.). La vie en France au moyen âge, 210.
— *(Ernest)*. Le Roman de la rose, t. V, 112.
— Voir *Adam le Bossu*.
Lardé (Georges). Une enquête sur les origines des vingtièmes au temps de Necker, 256.
Larroquette (Albert). Les landes de Gascogne et la forêt landaise, 241.
Latouche (Robert). La vie en Bas-Quercy du XIVe au XVIIIe siècle, 236.

Digitized by Google

Latzarus. Les idées religieuses de Plutarque, 63.
Lauer (Philippe). Voir *Nithard, Clari (Robert de).*
Laumonier (A.). Mémoires sur les fouilles de l'agora de Thasos en 1921, 46.
Le Bail (Albert). Le Finistère agricole, 241.
Leblond (Dr *V.*). Documents relatifs à l'histoire économique de Beauvais et du Beauvaisis au XVIe siècle, t. I, 232.
Lechat. La sculpture grecque, 63.
Lefebvre (Georges). Le commerce extérieur en l'an II, 247.
— Les mines de Littry, 1744-an VIII, 251.
— Les paysans du Nord pendant la Révolution française, 240.
Lefèvre (Joseph). Étude sur le commerce de la Bretagne au XVIIIe siècle, 247.
Lefèvre (Mlle *M.-A.*). L'habitat rural en Belgique, 244.
— *(Pierre).* Le commerce des grains et la question du pain à Lille, 1713-1789, 248.
Lepointe (G.). L'organisation et la politique financière du clergé de France sous le règne de Louis XV, 74.
Lesne (Émile). Histoire de la propriété ecclésiastique en France, t. II, 207.
Levainville. L'industrie du fer en France, 250.
Liautey (A.). La hausse des prix et la lutte contre la vie chère en France au XVIe siècle, 254.
Ligne (princesse *Charles de*). Lettres de Catherine II au prince de Ligne, 73.
Linforth. Solon the Athenian, 53.
Lofberg. Sycophancy in Athens, 57.
Lot (Ferdinand). De l'étendue et de la valeur du caput fiscal sous le Bas-Empire, 237.
— La grandeur des fiscs à l'époque carolingienne, 237.
— Voir Mélanges d'histoire du moyen âge.
Louis (Paul). Histoire du socialisme en France depuis la Révolution, 257.
— Le syndicalisme français, 1906-1922, 257.
Luppé (comte *de*). Les jeunes filles à la fin du XVIIIe siècle, et Lettres de Geneviève de Malboissière, 81.

Mac-Callum (M.-W.). The dramatic monologue in the Victorian period, 116.
Maclagan (Eric). The appreciation of sculpture, 116.
Madelin (Louis). Voir *Hanotaux (Gabriel).*
Mallet (D.). Les rapports des Grecs avec l'Égypte, 525-331, 54.
Malo (Henri). Les derniers corsaires. Dunkerque, 1715-1785, 247.
Marchand (Jean). Cléomadès, 223.
Mardrus (J. C.). Le Koran, qui est la Guidance et le Différenciateur, 117.
Margoliouth (D. S.). Two South arabian inscriptions, 116.
Marin (Louis). Questionnaire d'ethnographie, 283.
Marinelli (M. F.). L'Umbria e le sue glorie cristiane, 118.
Marion (Marcel). Histoire financière de la France depuis 1715, t. IV, 255.
Martin (Gaston). La franc-maçonnerie française et le préparation de la Révolution, 94.
Marshall (F. H.). Voir *Cacavelas (Jeremias).*
Martin (Gaston). Carrier et sa mission à Nantes, 249.
— La politique nantaise des subsistances sous la Constituante et la Législative, 248.
— *(Henri).* Documents relatifs à la vente des biens nationaux dans le district de Saint-Gaudens, 232.
— *(Olivier).* Histoire de la coutume de la comté et prévôté de Paris, 239.
Martineau (A.). Dupleix et l'Inde française, 1742-1749, 84.
Masson (Paul). Les Bouches-du-Rhône. Encyclopédie départementale : Antiquité, par *L.-A. Constans ;* Moyen âge, par *V.-L. Bourrilly* et *Busquet ;* La vie intellectuelle, par *Aug. Brun ;* Le mouvement artistique, par l'abbé *Arnaud d'Agnel* et *Billioud*, 212 ; L'industrie ; le commerce, 248, 251 ; Le mouvement social, 257.
Masur (Gerhard). Ranke's Begriff der Weltgeschichte, 101.
Mathieu (G.). Aristote ; constitution d'Athènes, 56.
Mathis (Joseph). Voir *Thomas d'Aquin* (saint).
Mauss (Marcel). Essai sur le don, forme archaïque de l'échange, 234.
Maxwell (Constantin). Voir *Young (Arthur).*
Méautis (G.). Aspects ignorés de la religion grecque, 61.
Mélanges d'histoire du moyen âge offerts à M. Ferdinand Lot, 107.
Mélanges Kehr, 108.
Merriman (Roger Bigelow). The rise of the Spanish Empire in the old world and the new, 266.
Micard (Étienne). Antoine-Léonard Thomas, 86.
Moffit (Louis W.). England on the eve of the industrial revolution, 93, 235.
Mollat (abbé *G.*). Voir *Jean XXII.*
— *(G.).* Voir *Gui (Bernard).*
Monier (Raymond). Les institutions judiciaires des villes de Flandre, des origines à la rédaction des coutumes, 219.
Montenon (J. de). Un corps de ville provincial à la veille de la Révolution, 76.
Monté ver Loren (Ph. de). Remarques sur

Digitized by Google

l'histoire de la propriété foncière en Frise, 237.
Monuments et mémoires publiés par l'Académie des inscriptions. Fondation Piot, t. XXVII, fasc. 2, 119.
Moore. The religious thought of the Greeks to the triumph of the christianity, 61.
Morawski (Joseph). Proverbes français antérieurs au XV^e siècle, 221.
Mordacq (général *H.*). La mentalité allemande, 286.
Morel-Fatio (Alfred). La puerta de Guadalajara en Madrid, 111.
Morini-Comby (J.). Les assignats, 255.
Musart (Ch.). La réglementation du commerce des grains en France au XVIII^e siècle, 78.

Nicole (G.). Corpus des céramistes, 64.
Nierop (M^lle *L. von)*. Stukken betreffende de nijverheid der Réfugiés te Amsterdam, 252.
Nithard. Histoire des fils de Louis le Pieux ; édit. par *Ph. Lauer*, 202.
Notestein (Wallace). The winning of the initiative by the House of Commons, 116.

Oheix (André) et *Fawtier-Jones (Ethel C.)*. La « Vita » ancienne de saint Corentin, 218.
Ohl Des Marais (Albert). Saint-Dié, de jadis à nos jours ; préface par *F. Baldensperger*, 289.
Osgood (Herbert L.). The american colonies in the XVIIIth cent., 249.

Packard (Sydney R.). The judicial organisation of Normandy, 1189-1204, 217.
Pahin (Lucien). Cartulaire des Cordeliers de Pontoise, 1252-1588, 224.
Paine (Albert Bigelow). Joan of Arc, Maid of France, 228.
Pais (Ettore). Serie cronologica delle colonie romane e latine, 105.
Pareti (L.). Storia di Sparta arcaïca, 52.
Paris (J.). Contribution à l'étude des ports antiques du monde grec, 59.
Patry (Raoul). La religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui, 275.
Patzelt (Erna). Die karolingische Renaissance, 208.
Paul (Pierre). Le cardinal Melchior de Polignac, 1661-1741, 86.
Pettazzoni. La religione nella Grecia antica sino ad Alessandro, 60.
Philadelpheus (A.). Bases archéologiques trouvées dans le mur de Thémistocle à Athènes, 44.
Philipp (André). L'Angleterre moderne, 258.
Picard (Charles). Éphèse et Claros, 61.
Picard (Charles). Fouilles de Thasos. L'établissement des Poseidoniastes de Bérytos, 46.
— Une découverte à Athènes : l'Odéon de Périclès, 44.
Pimodan (comte *de*). Louise-Élisabeth d'Orléans, reine d'Espagne, 85.
Pinsseau (Pierre). L'élection de Gien, 1685-1790, 76.
Pirenne (Henri). Mérovingiens et Carolingiens, 234.
Pistorius. Beitræge zur Geschichte von Lesbos im vierten Jahrh. vor Chr., 54.
Plassart. Sur une inscription d'Argos, 49.
Poisson (G.). Les influences ethniques dans la religion grecque, 61.
Porzio (G.). Il fondamento economico della più antica aristocrazia corinthiaca, 59.
Posthumus (N. W.). Bijdragen tot de geschiedenis der nederlandsche groot-industrie, 252.
Pusino (Ivan). Ficinos und Picos religiös-philosophische Anschauungen, 106.

Rados (C.). La bataille de Salamine, 33.
Raveau (Paul). L'agriculture et les classes paysannes dans le Haut-Poitou au XVI^e siècle, 239, 272.
Reboul (colonel *F.*). Voir *Hanotaux (Gabriel)*
Recueil général des monnaies grecques d'Asie Mineure, 105.
Recoura (Georges). Notes sur six mss., inédits ou peu connus, des Assises de Jérusalem, 112.
Régné (Jean). La vie économique et les classes sociales en Vivarais au lendemain de la guerre de Cent ans, 226, 239.
Reinach (S.). Répertoire des peintures grecques et romaines, 64.
Renard (G.). Les travailleurs du livre, 251.
— et *Weulersse (G.)*. Le travail dans l'Europe moderne, 233.
Renaudet (Augustin). Érasme, sa pensée religieuse et son action, 1518-1521, 285.
Renaudin. Note sur le site d'Asinè en Argolide, 45.
Report on the mss. of Lord De Lisle and Dudley, preserved at Penshurst place, vol. I ; publ. par *C. L. Kingsford*, 115.
Reuss (Rodolphe). Soixante années d'activité scientifique et littéraire, 1864-1924, 291.
Rey (L.). Sites préhistoriques de Macédoine, 48.
Reynier (Élie). La soie en Vivarais, 250.
Richard (G.). L'enseignement en France, 111.
— *(Jules-Marie)*. La vie privée. Laval aux XVII^e et XVIII^e siècles, 256.
Richards (G. C.). Imperial Rome, 106.

Digitized by Google

Ristelhueber (René). Les traditions françaises au Liban, 294.
Robidou (F.). Les derniers corsaires malouins, 217.
Roland-Gosselin (Bernard). La morale de saint Augustin, 285.
Roche (Charles de) et *Wissler (Gustave)*. Documents relatifs à Jeanne d'Arc et à son époque, 227.
Roques (Mario). Aucassin et Nicolette, 221.
Roscher. Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie, 63.
Rostovtzeff. A large estate in the third century B. C., 60.
— Iranians and Greeks in South Russia, 53.
— Les Grecs sur les bords de la mer Noire, 59.
Rouff (Marcel). Les mines de charbon en France, 1744-1791, 77, 251.
— Tubœuf, un grand industriel français au XVIII^e siècle, 78.
Roupnel (Gaston). La ville et la campagne au XVII^e siècle, 256.
Rousiers (Paul de). Les grandes industries modernes ; t. IV : Les transports maritimes, 283.
Rousseau (J.-J.). Correspondance générale, t. III, 73.
Roussel (P.). Thucydide et les Barbares, 56.
Royer (Louis). Documents sur l'ancienne Université et sur les écoles de Grenoble et de son diocèse au XV^e siècle, 226.
— Le mobilier des châteaux dauphinois en 1400, 226.
Rudler (Gustave). Michelet, historien de Jeanne d'Arc ; t. I : La méthode, 229.
Rutebeuf. Le miracle de Théophile ; publ. par *Grace Frank*, 220.
Rutkowski (Jan). Les tentatives de réformes agraires au XVIII^e siècle, 242.
— Précis d'histoire économique de la Pologne avant les partages, 233.

Salverda de Grave (J.-J.). Énéas, roman du XII^e siècle, 219.
Samaran (Charles). Voir *Casanova*.
Sanchez (Albornoz Claudio). Las Behetrias, 239.
Sanderson (Dwight). The farmer and his community, 243.
Sanguinetti. Notas para un ensayo sobre el ostracismo, 57.
Sarrasin (Jean). Lettre à Nicolas Arrode, 1249 ; publ. par *A.-L. Foulet*, 203.
Sartiaux. La guerre de Troie et les origines préhistoriques de la question d'Orient, 52.
Schisas (Pandias M.). Offences against the State in roman law, 285.
Schkaff (Eugène). La question agraire en Russie, 243.
Schlesinger (Arthur M.). The colonial merchants and the american Revolution, 249.
Schmidt (Charles). Les journées de Juin 1848, 257.
— *(Kurt Dietrich)*. Studien zur Geschichte des Konzils von Trient, 285.
Schulte-Værting. Die Friedenspolitik des Perikles, 53.
Scott (R. W.). The industries in the Clyde valley during the war, 253.
Sée (Henri). Esquisse d'une histoire du régime agraire en Europe aux XVIII^e-XIX^e siècles, 243.
— Études sur les mines bretonnes au XVIII^e siècle, 251.
— L'activité commerciale de la Hollande à la fin du XVII^e siècle, 249.
— La condition des ouvriers et le mouvement ouvrier en France de 1815 à 1848, 257.
— La France économique et sociale au XVIII^e siècle, 236.
— La population et la vie économique de Rennes vers le milieu du XVIII^e siècle, 256.
— La vie économique et les classes sociales en France au XVIII^e siècle, 242.
— Le commerce maritime de la Bretagne au XVIII^e siècle, 247.
— L'évolution de la pensée politique en France au XVIII^e siècle, 81.
— Les forêts et la question du déboisement en Bretagne à la fin de l'ancien régime, 241.
— Les origines du capitalisme moderne, 255.
— Les troubles agraires en Haute-Bretagne, 1790-1791, 241.
— Recherches sur la misère, la mendicité et l'assistance en Bretagne à la fin de l'ancien régime, 258.
Seymour de Ricci. Bulletin papyrologique, 51.
Shaw (Bernard). Sainte Jeanne, chronique en six scènes et un épilogue, 228.
Shepard (William). Les poésies de Jausbert de Puycibot, troubadour du XIII^e siècle, 220.
Siegfried (Arthur). L'Angleterre d'aujourd'hui ; son évolution économique et politique, 258.
Simar (Th.). Étude critique sur la formation de la doctrine des races au XVIII^e siècle et son expansion au XIX^e, 79.
Smith (A. L.). Notes on Stubbs' Select charters, 292.
— *(Fr.)*. Athenian political commissions, 56.
Sneller (Z. W.). De toestand der nijverheid to Amsterdam en Rotterdam, 1816, 252.
Sombart (Werner). Der moderne Kapitalismus, 253.
— Le Bourgeois, 253.
— Les Juifs et la vie économique, 253.

Digitized by Google

Sorbelli (Albano). Comune di Bologna. La biblioteca comunale nell' anno 1924, 118.
Steenstrup (Johannes). Normandiets historie, 911-1066, 216.
Stendhal. Histoire de la peinture en Italie ; publ. par *Paul Arbelet*, 120.
Stephanidès (Michel). La terminologie des Anciens, 285.
Strecker (Karl). Die Gedichte Walters von Chatillon, 222.
— Voir *Ekkehard*.
Strowski (Fortunat). Voir *Hanotaux (Gabriel)*.
Studi Goriziani, t. III, 118.

Tawney (R. H.) et *Power (Eileen)*. Tudor economic documents, 233.
Taylor (Thomas). The life of saint Samson of Dol, 218.
Thomae Aquinatis De regimine principum ad regem Cipri et De regimine Judaeorum ad ducissam Brabantiae ; publ. par *Joseph Mathis*, 107.
Thomas (Antoine). La chanson de sainte Foi d'Agen, 221.
— *(Paul)*. Réponse du Conseil du roi Jean le Bon à une requête du comte de Flandre, Louis de Male, 225.
Tourneur-Aumont. Onze villes superposées de Poitiers, 159.
Tout (T. F.). Sir Adolphus Ward, 1837-1924, et Sir James Henry Ramsay, 116.
Trabucco. Voir *Du Deffand* (M^me^).
Tramond (Joannès) et *Reussner (A.)*. Éléments d'histoire maritime et coloniale contemporaine, 248.
Trever (A.). A history of greek economic thought, 60.
Tuffrau (Paul). Raoul de Cambrai, 223.
Turral (J.). A select source-book of British history, 293.
Tyler (Mason Whiting). The european powers and the Near-East, 1875-1908, 96.

Unwin (George), *Hulme (Arthur)* et *Taylor (G.)*. Samuel Oldknow and the Arkwrights, 252.
Ure (D. N.). The origin of tyranny, 53.

Valeton. De prætoribus Atheniensium qui victoriam reportaverunt apud Arginusas insulas, 54.
Vallois (R.). Le portique de Philippe à Délos, 46.
Vander Essen (L.). Notre nom national, 287.
— Un document inédit sur les débuts du jansénisme et l'Université de Louvain, 1647, 287.
Van Dillen (J. G.). Bronnen tot de geschiedenis der wisselbanken, 254.
Van Houtte (Hubert). Histoire économique de la Belgique à la fin de l'ancien régime, 234.
— Les Avvisi du fonds Urbinat, 102.
Van Doren (dom *Rombaut*). Étude sur l'influence musicale de l'abbaye de Saint-Gall, 209.
Van Tyne (C. H.). The causes of the war of independence, 249.
Vaucher (Paul). Robert Walpole et la politique de Fleury, 1731-1742, 82.
Verriest (L.). La signification des chartes-parties, 238.
Villat (Louis). La Corse, de 1768 à 1789, 75.
Vignols (Léon). Le commerce interlope français à la mer du Sud au début du XVIII^e^ siècle, 246.
— Les ventes de la Compagnie des Indes, 1223-1233, 247.
— et *Sée (H.)*. La fin du commerce interlope, 246.

Wace (A.). Archæology in Grece, 44, 45.
Waldis. Die Arbeiter der british school of archæology zu Athen in Mycene, 45.
Walthers (H. B.). A classical dictionary of greek and roman antiquities, biography, geography and mythology, 65.
Waters (Charlotte-M.). An economic history of England, 1066-1874, 233.
Weill (Georges). Histoire du mouvement social en France, 1852-1924, 3^e^ édit., 257.
— *(R.)*. Les Phéniciens, Égéens et Hellènes dans la Méditerranée primitive, 52.
Welvert (Eugène). L'éminence grise de Marie-Antoinette, 84.
Weulersse (G.). Voir *Renard (G.)*.
Wheeler (R. E. M.). Prehistoric and roman Wales, 113.
Wilkinson (B.). A letter to Louis de Male, count of Flanders, 225.
Williams (Mary). Voir *Gerbert de Montreuil*.
— *(Ralph Coplestone)*. The merveilleux in epics, 282.
— *(Watkin W.)* et *Mills (Barton V. R.)*. Voir *Bernard of Clairvaux*.
Wilson (Thomas). A discourse upon usury, 1571, 254.
Woolley (L.). Les Phéniciens et les peuples égéens, 52.
Worms (René). La sociologie, sa nature, son contenu, ses attaches, 158.

Young (Arthur). A tour in Ireland, 1776-1778 ; choix par *Constantia Maxwell*, 242.

Zagorsky (Simon). La renaissance du capitalisme dans la Russie des Soviets, 255.
Zielinski (Th.). La religion de la Grèce antique, 103.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES DE FOND

Pages

BOURRILLY (V.-L.). Duguesclin et le duc d'Anjou en Provence, 1368 161

HOMO (Léon). Les documents de l'Histoire Auguste et leur valeur historique ; *suite et fin* 1

MÉLANGES

CAHEN (Léon). Le pacte de famine et les spéculations sur les blés. 32

SÉE (Henri). Que faut-il penser de l'œuvre économique de Colbert? 181

VAN DILLEN (J. G.). Amsterdam, marché mondial des métaux précieux au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle 194

BULLETIN HISTORIQUE

Histoire grecque. 1915-1922, par Paul CLOCHÉ. 44

Histoire de France. Le moyen âge jusqu'aux Valois, par Louis HALPHEN . . 202

— Fin du moyen âge, 1328-1498, par Charles PETIT-DUTAILLIS. 224

— De 1660 à 1789 ; *suite*, par G. PAGÈS 66

Histoire économique et sociale, 1920-1925, par Henri SÉE. 231

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

BARBAGALLO (Corrado). Il problema delle origini di Roma, da Vico a noi (**Ch. Lécrivain**). 260

Bibliographie alsacienne, t. II (**Chr. Pfister**). 278

Bibliographie lorraine, 1922-1924 (**Id.**). 277

BLOCH (Camille). Bibliographie méthodique de l'histoire économique et sociale de la France pendant la guerre (**G. Bourgin**). 279

BONENFANT (P.). La suppression de la Compagnie de Jésus dans les Pays-Bas autrichiens (**G. Pagès**) 269

BOYÉ (Paul). La cour polonaise de Lunéville, 1733-1766 (**Chr. Pfister**). . . . 276

BREYSIG (Kurt). Vom geschichtlichen Werden (**H. Sée**) 98

BÜCHI (Albert). Korrespondenzen und Akten zur Geschichte des Kardinals M. Schiner (**A. Renaudet**) 265

CAPOCCI (Valentino). La « Constitutio Antoniana » (**Ch. Lécrivain**) 89

CIACERI (Emmanuele). Cicerone e i suoi tempi, vol. I (**Id.**). 261

CULTRERA (Giuseppe). Architettura Ippodamea (**Id.**). 259

Digitized by Google

Pages

GANSHOF (François-L.). Études sur les « ministeriales » en France et en Lotharingie (**Chr. Pfister**) 262
GILL (Conrad). The rise of the irish linen industry (**Henri Sée**) 270
GLOTZ (Gustave). La civilisation égéenne (**Ch. Lécrivain**) 87
— et COHEN (Robert). Histoire grecque, t. I (**Id.**) 88
GRAS (N. J. B.). A history of agriculture in Europe and America (**Henri Hauser**) 90
HAMILTON (Henry). The english brass and copper industries to 1800 (**Henri Sée**) 274
KENNEY (James F.). Catalogue of pictures in the public archives of Canada (**R. de Kerallain**) 280
KULISCHER (Joseph). Russische Wirtschaftsgeschichte (**Henri Sée**) 92
MARTIN (Gaston). La franc-maçonnerie française et la préparation de la Révolution (**Id.**) 94
MERRIMAN (Roger Bigelow). The rise of the Spanish empire in the old world and the new (**Henri Hauser**) 266
MOFFIT (Louis W.). England on the eve of industrial revolution (**Henri Sée**) . 93
PATRY (Raoul). La religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui (**Chr. Pfister**) . . 275
RAVEAU (Paul). L'agriculture et les classes paysannes dans le Haut-Poitou au XVI^e siècle (**H. Sée**) 272
TYLER (Mason Whiting). The european Powers and the Near-East, 1875-1908 (**Michel Lhéritier**) 96

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES : Allemagne (108, 286), Autriche (286), Belgique (287), Bulgarie (110), Espagne (111, 288), France (111, 288), Grande-Bretagne (113, 292), Islam (116), Italie (118), Orient byzantin (293), Pays-Bas (118), Roumanie (119), Russie (295) ; Histoire de l'art (119), de l'antiquité (103, 284), du moyen âge (107), générale (100, 282), religieuse (106, 285).

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

Allemagne. Historisches Jahrbuch (127).

Belgique. Académie royale de langue et de littérature françaises (128) ; Analecta Bollandiana (128) ; Revue belge de philologie et d'histoire (128).

Bulgarie. Izvestija na istoričeskoto družestvo v Sofija (129) ; Makedonski pregled (132).

Canada. Nova Francia (133, 305).

États-Unis. American historical review (133) ; Foreign affairs (134) ; Speculum (135).

France. Académie des inscriptions et belles-lettres (122, 296) ; Anjou historique (127) ; Annales historiques de la Révolution française (122) ; Année sociologique (122) ; Bibliothèque de l'École des chartes (123) ; Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France (127, 303), de la Société d'histoire moderne (123), de la Société des amis de la Sarre (304) ; Bulletin Du Cange

Digitized by Google

(296) ; Bulletin hispanique (123, 296) ; Carnet de la Sabretache (123, 297) ; Correspondant (123, 297) ; Grande Revue (124, 298) ; Journal des savants (124, 298) ; Mémoires de la Société éduenne (303) ; Mercure de France (124, 298) ; Polybiblion (125) ; Révolution de 1848 (125) ; Révolution française (299) ; Revue archéologique (125, 299) ; Revue de l'histoire des colonies françaises (299), de l'histoire des religions (125), de l'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise (303) ; Revue de Paris (125, 299), de Saintonge et d'Aunis (127) ; Revue des Deux Mondes (126, 300), des études anciennes (126, 301), des études historiques (301), des questions historiques (302) ; Revue de synthèse historique (126) ; Revue d'histoire diplomatique (302), d'histoire moderne (302), d'histoire de l'Église de France (126) ; Revue historique de Bordeaux (127, 303), de droit français et étranger (302).

Grande-Bretagne. Bulletin of the institute of historical research (136) ; Bulletin of the John Rylands library (136) ; English historical review (136) ; History (137, 305) ; Institute of historical research (137) ; Quarterly review (137, 305) ; Scottish historical review (138) ; Times, literary supplement (139, 305).

Italie. Accademia dei Lincei (139) ; Archivio della Società romana di storia patria (306) ; Archivio storico italiano (140) ; Archivio storico per le provincie napoletane (306) ; Archivio veneto tridentino (141) ; Bullettino dell' Istituto storico italiano e Archivio Muratoriano (143) ; Notizie degli scavi di antichità (143) ; Nuova rivista storica (144) ; Rivista storica italiana (145).

Orient byzantin. Annuaire de la Société des études byzantines (307) ; Neoshellenomnemon (308).

Roumanie. Anuarul institului de istorie nationala. Universitatea din Cluj (145).

Bibliographie des comptes-rendus (147, 309).

CHRONIQUE : Histoire générale (155). Le Comité international et le Comité français des sciences historiques (317), Allemagne (159), Autriche (159), États-Unis (159), France (155, 319), Grande-Bretagne (160), Islam (160), Italie (160), Tchécoslovaquie (320).

ERRATUM 320

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE. 321

TABLE DES MATIÈRES 330

Le gérant : R. LISBONNE.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR

Digitized by Google

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA *REVUE*

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8° ; le nom de Paris n'est pas indiqué pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

Ansiaux (Maurice). Traité d'économie politique ; I : L'organisation économique ; III : Les problèmes généraux de la vie économique. Marcel Giard, 1926, 386 et 715 p. ; prix : 30 et 60 fr.

Barbagallo (Corrado). Il problema delle origini di Roma, da Vico a noi. Milan, Società editrice « Unitas », 1926, VI-148 p. ; prix : 11 l.

Baudot (dom). Dictionnaire d'hagiographie, mis à jour à l'aide des travaux les plus récents. Bloud et Gay, VII-662 p.

Baynes (Norman H.). The Byzantine empire. Londres, Williams et Norgate (The Home university library of modern knowledge), 1925, 256 p. ; prix : 2 s. 6 d.

Beresford (John). The diary of a country parson : the Reverend Woodforde ; vol. II: 1782-1787. Oxford University Press, 1926, XIV-392 p. ; prix : 12 s. 6 d.

Bertrand (Louis). Devant l'Islam. Plon, 1926, 14e édit., 259 p. ; prix : 9 fr.

Bloch (Camille). Bibliographie méthodique de l'histoire économique et sociale de la France pendant la guerre. Les Presses universitaires de France (Dotation Carnegie), 1925, XXXVI-919 p. ; prix : 100 fr.

Bourgin (Georges). Les sources manuscrites de l'histoire religieuse de la France moderne. Letouzey et Ané, 1925, 144 p.

— *(Hubert)*. Les systèmes socialistes. G. Doin, 1923, XVI-417 p. ; prix : 15 fr.

Briggs (Herbert Whittaker). The doctrine of continuous voyage. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1926, 226 p.

Buchner (Max). Die « Clausula de unctione Pippini » ; eine Faelschung aus dem Jahre 880. Paderborn, Schœning, 1926, VIII-78 p. ; prix : 5 mk.

Butler (dom *Cuthbert*). The life and times of bishop Ullathorne, 1806-1889. Londres, Burns, Oates et Washbourne, 2 vol., 1926, IX-368 et VII-331 p. ; prix : 25 s.

Cambridge legal essays, written in honour of and presented to Dr. Bond, Prof. Buckland and Prof. Kenny. Cambridge, 1926, VIII-331 p. ; prix : 12 s. 6 d.

Capitaine (Alexandre). La situation économique et sociale des États-Unis à la fin du XVIIIe siècle, d'après les voyageurs français. Les Presses universitaires de France, 1926, XX-162 p. ; prix : 15 fr.

Carnegie (W. H.). Anglicanism ; an introduction to its history and philosophy. Londres et New-York, Putnam's Sons, 1925, 219 p. ; prix : 7 s. 6 d.

Chauveau (Dr *C.*). Les assurances sociales. Payot, 1926, 283 p. ; prix : 9 fr.

Chénon (Émile). Histoire générale du droit français public et privé, des origines à 1815 ; I : Périodes gallo-romaine, franke (*sic*), féodale et coutumière. Léon Tenin, 1926, 984 p. ; prix : 50 fr.

Ciaceri (Emanuele). Cicerone e i suoi tempi. Milan, Albrighi, Segati et C., 1926, VII-304 p. ; prix : 35 l.

Correa (A. Mendes). A necropole de Parada Todeia. Lisbonne, Imprimerie nationale, 1925, 16 p.

— Essai sur l'ethnologie préromaine du Portugal. 1925, 22 p.

— Os povos primitivos da Lusitânia, 2e milhar. Porto, F. Machado, 1924, 390 p.

Courteault (Paul). La Révolution et les théâtres à Bordeaux. Perrin, 287 p. ; prix : 15 fr.

Cros (L.-Jos.-Marie). Histoire de Notre-Dame de Lourdes, d'après les documents et les témoins ; t. I : Les apparitions, 11 février-7 août 1858. Beauchesne, 1925, XVII-528 p. ; prix : 33 fr.

Donini (Ambrogio). Ippolito di Roma. Polemiche teologiche e controversie disciplinari nella chiesa di Roma agli inizi del III secolo. Rome, Libreria di cultura, 1925, 199 p. ; prix : 10 l.

Driault (Édouard) et *Lhéritier (Michel)*. Histoire diplomatique de la Grèce, de 1821 à nos jours ; t. IV : 1878-1908. Les Presses universitaires de France, XVI-579 p. ; prix : 30 fr.

Duthoit (Eugène). Comment aménager la

Digitized by Google

cité française. Un plan de réformes politiques. Bloud et Gay, 1926, 126 p.

Engerand (Fernand). Lanrezac. Éditions Bossard, 1926, 77 p. ; prix : 4 fr. 50.

Frangulis (A.-F.). La Grèce et la crise mondiale, t. I. Félix Alcan, 592 p. ; prix : 30 fr.

Frazer (Sir *James George*). The worship of nature. Vol. I. Londres, Macmillan, 1926, xxxvi-672 p. ; prix : 25 s.

Garnier (chanoine *Adrien*). Frayssinous ; son rôle dans l'Université sous la Restauration, 1822-1828. Paris, Aug. Picard ; Rodez, Carrère, 1925, lvii-588 p. ; prix : 25 fr.

Gay (Jules). Les papes du xie siècle et la chrétienté. Lecoffre-Gabalda, 1926, xvii-428 p. ; prix : 20 fr.

Gougaud (dom *Louis*). Dévotions et pratiques ascétiques du moyen âge. Desclée, De Brouwer, Lethielleux, 1925, viii-236 p. ; prix : 7 fr.

Grandjean (Poul Bredo). Det danske Rigsvaaben. Copenhague, J.-H. Schultz, 1926, 300 p., 16 pl.

Granet (Marcel). Danses et légendes de la Chine ancienne. Félix Alcan, 1926, 710 p. en deux tomes ; prix : 125 fr.

Grenier (Albert). Quatre villes romaines de Rhénanie : Trèves, Mayence, Bonn, Cologne. Auguste Picard, 1925, 174 p. ; prix : 15 fr.

Grisar (Hartmann), S. J. Martin Luthers Leben und sein Werk. Fribourg-en-B., Herder, xxxvi-560 p. ; prix : 16 mk.

Hardy (Georges). Le cardinal de Fleury et le mouvement janséniste. Champion, 1925, ix-360 p.

Houtin (Albert). Une vie de prêtre ; mon expérience, 1867-1912. F. Rieder, 1926, 447 p. ; prix : 12 fr.

Humberstone (Thomas Lloyd). University reform in London. Londres, G. Allen and Unwin, 1926, 192 p. ; prix : 7 s. 6 d.

Ibarra y Rodriguez (Eduardo). El problema de las subsistencias en España al comenzar la edad moderna. Madrid, 1926 (extrait de « Nuestro tiempo », nos 325-327), 73 p.

Jackson (F. J. Foakes) et *Lake (Kirsopp).* The beginnings of Christianity ; 1re partie : The acts of the apostles ; t. III : The text ; publ. par *J. H. Ropes.* Londres, Macmillan, 1926, cccxx-464 p. ; prix : 30 s.

Jardé (Auguste). Études critiques sur la vie et le règne de Sévère Alexandre. E. de Boccard, 1925, xvii-141 p.

— Les céréales dans l'antiquité grecque ; I : La production. E. de Boccard, 1925, xvi-237 p.

Johnson (Allen). The historian and historical evidence. New-York, Scribner, 1926, 179 p. ; prix : 7 s. 6 d.

Kiderlen-Waechter. Mémoires, d'après ses notes et sa correspondance ; publ. par le prof. *E. Jæckh ;* trad. par *H. Simonet.* Payot, 1926, 375 p. ; prix : 20 fr.

Lalo (Ch.). Introduction à l'esthétique. Armand Colin, ix-351 p. ; prix : 12 fr.

Lanzac de Laborie (L. de). De la royauté absolue à l'empire libéral. Bloud et Gay, 245 p. ; prix : 7 fr.

Lemasson (abbé *Auguste*). Histoire du pays de Dinan et paroisses doloises, t. I ; suite. Rennes, Plihon et Hommay ; prix : 25 fr.

Lettres des grands-ducs à Nicolas II ; trad. du russe par *Lichnevsky.* Payot, 1926, 265 p. ; prix : 20 fr.

Lorédan (Jean). Brigands d'autrefois : La Fontenelle, seigneur de la Ligue, 1572-1602. Perrin, 1926, viii-284 p. ; prix : 15 fr.

Ludwig (Emil). Wilhelm II. Berlin, Rowohlt, 1926, 495 p.

Macdonald (A. J.). Lanfranc. A study of his life, work and writings. Oxford University Press, 1926, vii-307 p.

Marty (Paul). Le Maroc de demain. Public. du Comité de l'Afrique française, 1925, 316 p. ; prix : 10 fr.

Mathiez (Albert). Autour de Danton. Payot, 284 p. ; prix : 20 fr.

Meunier (Dauphin). Autour de Mirabeau. Payot, 269 p. ; prix : 20 fr.

Muenier (Pierre-Alexis). Un grand critique du xixe siècle : Émile Montégut. Paris, Garnier, 1895, xxxiii-384 p.

Patry (Raoul). La religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui. Payot, 246 p. ; prix : 20 fr.

Poole (Reginald L.). Chronicles and annals ; a brief outline of their origin and growth. Oxford, at the Clarendon Press, 1926, 79 p. et 2 fac-similés.

Premoli (Orazio-M.). Storia ecclesiastica contemporanea, 1900-1925. Turin-Rome, Marietti, 1925, xi-496 p. ; prix : 25 l.

Qu'est-ce que la science? Bloud et Gay, « Cahiers de la Nouvelle Journée », 1926, 243 p. ; prix : 12 fr.

Raveau (Paul). L'agriculture et les classes paysannes ; la transformation de la propriété dans le Haut-Poitou au xvie siècle. Marcel Rivière, 1926, xxxviii-302 p. ; prix : 35 fr.

Réau (Louis). Histoire de la peinture française au xviiie siècle, t. I. Paris et Bruxelles, G. Van Œst, 1925, in-4°, xvi-91 p. et 64 pl. ; prix : 80 fr.

Renaudet (Augustin). Érasme ; sa pensée

Digitized by Google

religieuse et sa correspondance, 1518-1521. Félix Alcan, 1926 (Bibliothèque de la Revue historique), 136 p. ; prix : 10 fr.

Rézanov (colonel *A.*). Le travail secret des agents bolchévistes, exposé d'après les documents authentiques émanant des Bolchéviks. Éditions Bossard, 1926, III-199 p. ; prix : 9 fr.

Richard (C.). L'enseignement en France. Organisation, répertoire des établissements. Armand Colin, 1925, XV-580 p.

Roche (Charles de) et *Wisseler (Gustave)*. Documents relatifs à Jeanne d'Arc et à son époque ; extraits d'un manuscrit du XVe siècle de la bibliothèque de la ville de Berne. Aarau, Sauerlænder, 1926, 48 p.

Sainte-Marie-Perrin (E.). Introduction à l'œuvre de Paul Claudel, avec des textes. Bloud et Gay, 1926, 240 p. ; prix : 9 fr.

Saint-Simon (le comte *Henri de*). Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains, 1883. Introduction par *Alfred Pereire*. Félix Alcan, 1925, LX-93 p. ; prix : 10 fr.

Sartiaux (Félix). Foi et science au moyen âge. Rieder, 1926, 255 p. ; prix : 9 fr.

Sauzé de Lhoumeau (C.). L'abbaye de Saint-Léonard de Ferrières, ordre de Saint-Benoît, diocèse de Poitiers. Auguste Picard, 1925, 145 p. ; prix : 7 fr.

Schisas (Pandias M.). Offenses against the State in roman law. University of London Press, 1926, XX-248 p. ; prix : 10 s. 6 d.

Schmidt (Charles). Les journées de Juin 1848. Hachette, 1926, 127 p.

Scott (Ernest). History and historical problems. Oxford University Press, 1925, 219 p.

Sombart (Werner). Le Bourgeois. Contribution à l'histoire morale et intellectuelle de l'Homme économique moderne ; trad. par le Dr *S. Jankélévitch*. Payot, 1926, 486 p. ; prix : 25 fr.

Soulié (Maurice). La mort et la résurrection de M. de La Pivardière. Perrin, 1926, 222 p. ; prix : 8 fr. 50.

Stern (Alfred). Abhandlungen und Aktenstücke zur Geschichte der Schweiz. Aarau, Sauerlænder, 1926, 254 p.

Streeter (Burnett Hillman). The four gospels, a study of origins, treating the ms. tradition, sources, authorship and dates. Londres, Macmillan, 1926, XVI-624 p. ; prix : 21 s.

Thompson (A. Hamilton). The cathedral churches of England. Londres, S. P. C. K., 1925, XVI-235 p. ; prix : 8 s. 6 d.

Tritton (A. S.). The rise of the imams of Sanaa. Oxford University Press, 1925, 141 p.

Turral (J.). A select source-book of British history. Oxford, at the Clarendon Press, 1926, 320 p.

Van Tieghem (Paul). Précis d'histoire littéraire de l'Europe depuis la Renaissance. Félix Alcan, VII-352 p. ; prix : 12 fr.

Vermale (F.). La Révolution en Savoie. Chambéry, Dardel, 1925, II-97 p. ; prix : 5 fr.

Verneau (René). Les origines de l'humanité. Rieder, 1926, 80 p. et 59 pl. ; prix : 15 fr.

Vie (la) publique dans la France contemporaine. Conférences d'éducation politique et sociale. Félix Alcan, 1925, X-216 p. ; prix : 7 fr. 50.

Villers (baron *Marc de*). La découverte du Missouri et l'histoire du fort d'Orléans, 1673-1728. Champion, 1925, 138 p.

Vinaver (Eugène). Études sur le Tristan en prose. Les sources, les manuscrits, bibliographie critique. Champion, 1925, 98 p.

— Le roman de Tristan et Iseult dans l'œuvre de Thomas Malory. Champion, 1925, 242 p.

Weinmann (J.). La Pompelle et sa région ; la Montagne de Reims. Champion (Guide historique Jivé), 393 p., croquis, photographies et cartes ; prix : 25 fr.

Williams (Ralph Coplestone). The merveilleux in the epic. Champion, 1925, 152 p.

Williams (Watkins W.) et *Mills (Barton V. R.)*. Select treatises of Saint Bernard of Clairvaux. Cambridge, at the University Press, 1926, XXIII-169 p. ; prix : 10 s.

Williamson (James A.). The Caribbee islands under the proprietary patents. Oxford University Press, 1926, 234 p., carte ; prix : 12 s. d.

Willrich (Hugo). Urkundenfälschung in der hellenistisch-jüdischen Literatur. Gœttingen, Vandenhœck et Ruprecht, 1924, 100 p. ; prix : 6 mk. 60.

Worms (René). La sociologie ; sa nature, son contenu, ses attaches. Marcel Giard, 2e éd., 1926, 164 p. ; prix : 8 fr.

Wrangel (baron *N.*). Souvenirs, 1847-1920. Plon, 352 p., 1926.

Young (Robert Fitzgibbon). A czech humanist in London in the 17 th. century. Jan Victor Rokycansky, 1593-1652. Londres, Eyre et Spottiswoode, 30 p. ; prix : 2 s.

Zielinski (Thaddée). La religion de la Grèce antique ; trad. par *Alfred Fichelle*. Paris, Société d'éditions « les Belles-Lettres », 1926, VIII-191 p. ; prix : 10 fr.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR

Digitized by Google

Digitized by Google

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA *REVUE*

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8° ; le nom de Paris n'est pas indiqué pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

Adam von Bremen. Hamburgische Kirchengeschichte ; 3e édit., par *Sigfrid Steinberg.* Leipzig, Dijk, 1926, XXXVII-271 p., carte ; prix : 12 m. 50.

Adams (George Burton). Council and courts in anglo-norman England. New Haven, Yale Univ. Press, 1926, XXXV-403 p.

Alfaric (P.) et *Hœpffner (E.).* La chanson de sainte Foy. I : Fac-similé du ms. et texte critique ; II : Traduction française et sources latines. Société d'édition « les Belles-Lettres », 1926, 2 vol., VIII-376 et VI p. ; prix : 40 et 20 fr.

Almeras (Henri d'). La vie parisienne sous Louis-Philippe. Albin Michel [s. d.], 506 p. ; prix : 5 fr.

Ancel (Jacques). Peuples et nations des Balkans. A Colin, 1926, in-16, 220 p.

Andrieux (Louis). A travers la République. Mémoires. Payot, 1926, 358 p. ; prix : 25 fr.

Arnaud (Raoul). La débâcle financière de la Révolution. Cambon, 1756-1820, d'après des documents inédits. Perrin, in-12, 324 p. ; prix : 12 fr.

— *(René).* Le coup d'État du 2 décembre. Hachette, « Récits d'autrefois », 126 p. ; prix : 5 fr.

Askenazy (Simon). Napoléon et la Pologne, I ; traduit du polonais par *Henri Grégoire.* Bruxelles, Lamertin ; Paris, Ernest Leroux, 1925, XVI-404 p. ; prix : 30 fr.

Augustin-Thierry (A.). Une héroïne romantique : la princesse Belgiojoso. Plon, 1926, 281 p. ; prix : 15 fr.

Aussaresses (F.) et *Gauthier-Villars (H.).* La vie privée d'un prince allemand au XVIIe siècle : l'électeur palatin Charles Louis, 1617-1680. Plon, in-16, 236 p. ; prix : 9 fr.

Autran (C.). La Grèce et l'Orient ancien. Paul Geuthner, 1924 (« Babyloniaca », VIII, 3-4) ; prix : 30 fr.

Baix (François). Étude sur l'abbaye et la principauté de Stavelot-Montmédy ; 1re partie : L'abbaye royale et bénédictine, des origines à l'avènement de saint Poppon, 1021. Paris, Champion ; Charleroi, « La terre wallonne », 1924, 220 p. ; prix : 15 fr.

Bals (G.). Bisericile lui Stefan cel Mare. Bucarest, Curtea Romanesca (t. XVIII du « Buletinul Comisiunii monumentelor istorice »), avec un résumé en français, 1926, in-4°, 330 p.

Barthou (Louis). Le général Hugo, 1773-1828, lettres et documents inédits. Hachette, 1926, 205 p.

Battaglia (Felice). L'opera di Vincenzo Cuoco, e la formazione dello spirito nazionale in Italia. Florence, Bemporad, 1925, 297 p. ; prix : 18 l.

Bell (Herbert C.) et *Parker (David W.).* Guide to the British West indian archive materials in London and in the islands, for the history of the United States. Washington, Carnegie institution, 1926, IX-435 p.

Bell (Richard). The origin of Islam in its christian environment. Londres, Macmillan, 1926, VI-221 p. ; prix : 10 s. 6 d.

Beyens (baron). Le Second Empire vu par un diplomate belge, t. II. Plon-Nourrit, 1926 [s. d.], 489 p.

Boreux (Charles). L'art égyptien (Bibliothèque d'histoire de l'art). Paris et Bruxelles, G. Van Œst, 1926, 61 p. et 64 pl. ; prix : 30 fr.

Brackmann (Albert). Papsttum und Kaisertum. Forschungen zur politischen Geschichte und Geisteskultur des Mittelalters Paul Kehr zum 65 Geburtstag dargebracht. Munich, Verlag der Münchner Drucke, 1926, VIII-707 p. ; prix : 24 mk.

Brassinne (Joseph). Pendant l'émigration. Lettres de Liégeois, 1794-1801, publiées avec une introduction et des notes. Liége, Printing Co, 1926, XV-147 p.

Britsch (Amédée). La jeunesse de Philippe-Égalité, 1747-1785. Payot, 480 p. ; prix : 30 fr.

— Lettres de L.-P.-J. d'Orléans, duc de Chartres, à Nathaniel Parker Forth, 1778-1785. Paris, Soc. d'hist. diplom., 1926, XV-47 p.

Budge (Sir *E. A. Wallis*). The Mummy. A handbook of egyptian funerary archæology, 2e édit. Cambridge, at the University Press, XXIV-513 p. ; prix : 45 s.

Digitized by Google

Cadorna (Luigi). Altre pagine sulla grande guerra. Milan, Mondadori, 1926, 205 p.; prix : 15 l.

Calendar of State papers and manuscripts relating to english affairs existing in the archives and collections of Venice; vol. XXVI : 1642-1643; publ. par *Allen B. Hinds.* Londres, H. M's stationary office, 1925, XXXI-389 p.; prix : 1 l. 7. s. 6 d.

Cambon (Jules). Le diplomate. Hachette, « Les caractères de ce temps », 1926, 121 p.; prix : 6 fr.

Carnegie (W. H.). Anglicanism, an introduction to its history and philosophy. Londres et New York, G. P. Putnam's sons, 1925, 219 p.; prix : 7 s. 6 d.

Caron (Pierre). La Commission des subsistances de l'an II. Procès-verbaux et actes, 1 vol. en 2 fascicules. Ernest Leroux, 1924 et 1925, LXIII-880 p.

Causse (A.). Les plus vieux chants de la Bible (« Études d'histoire et de philosophie religieuses, publ. par la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg », n° 14). Félix Alcan, 1926, 175 p.; prix : 15 fr.

Chaboseau (A.). Histoire de la Bretagne avant le XIII^e^ siècle. Paris, édition de la « Bonne-Idée », 1926, 235 p.; prix : 20 fr.

Charles-Roux (F.). Le projet français de commerce avec l'Inde par Suez sous le règne de Louis XVI (extrait de la « Revue de l'histoire des colonies françaises », t. XVIII, 1925). Paris [Ernest Leroux], 105 p.

Contenau (D^r^ *G.*). La civilisation phénicienne. Payot, 1926, 396 p., 137 illustrations; prix : 25 fr.

Correspondance of Descartes and Constantyn Huygens, 1635-1647; edited by *Leon Roth.* Oxford, at the Clarendon Press, 1926, in-4°, LXXV-350 p.

Cuoco (Vincenzo). Saggio storico sulla rivoluzione Napoletana del 1799, con introduzione, note ed appendici di *Nino Cortese.* Florence, Vallecchi, XII-455 p.

Delavaud (Louis) et *Dangibeaud (Ch.).* Lettres de Michel Bégon (Arch. histor. de la Saintonge et de l'Aunis, t. XLVII, 1925). Paris, Picard; Saintes, Delavaud, XXIX-325 p.

Diehl (Charles). Manuel d'art byzantin, 2^e^ édit. revue et augmentée. Auguste Picard, 1925-1926, 2 tomes, XV-946 p.

El Instituto-escuela de segunda enseñanza de Madrid. Madrid, 1925, XV-414 p. (Junta para ampliacion de estudios e investigaciones cientificas.)

Fairley (John A.). Lauriston castle, the estate and its owners. Edinburgh, Oliver and Boyd, 1925, 227 p.; prix : 21 s.

Fassbinder (Maria). Der « Jesuitenstaat » in Paraguay. Halle a. d. Saale, Niemeyer, 1926, IX-161 p., 1 carte et 1 plan; prix : 7 m.

Fersen (Axel von). Dagbok, pp. Alma Söderhjelm. Stockholm, Albert Bonnier, 1^re^ partie, 1925, 447 p.; prix : 15 kr.

Frazer (James-George). Le bouc émissaire; étude comparée d'histoire des religions; trad. franç. par *Pierre Sayn.* Paul Geuthner, 1925.

Friedensburg (Ferdinand). Münzkunde und Geldgeschichte Einzelstaaten des Mittelalters und der Neuzeit. Munich et Berlin, Oldenbourg, 1926, VIII-196 p., 19 pl.; prix : 14 m.

Gaëte (duc *de*). Mémoires, opinions et écrits, t. II. Armand Colin, 1926, IV-600 p.; prix : 60 fr.

Gain (André). Liste des émigrés déportés et condamnés pour cause révolutionnaire du département de la Moselle; 2^e^ partie : C-E, p. 221-437. Metz, Les arts graphiques, 1926.

Gazley (John Gerow). American opinion of German unification, 1848-1871. New-York, Columbia University, 1926, 582 p.

Gentili (Alberico). De legationibus libri tres. Reproduction photographique de l'édit. de 1594. Introd. par *Ernest Nys;* trad. en anglais par *Gordon J. Laing,* 1924. Dotation Carnegie : The classiscs of international law, 2 vol. 34^a^, 231, et 37^a^, X-200 p.

Giacometti (Zaccaria). Quellen zur Geschichte der Trennung von Staat und Kirche. Tübingen, Mohr, 1926, XXIV-736 p.; prix : 21 mk.

Giraud (Victor). Sœurs de grands hommes : Jacqueline Pascal, Lucie de Chateaubriand, Henriette Renan. G. Crès, 1926, in-16, 216 p.; prix : 10 fr.

Guerzoni (Giuseppe). Garibaldi. Florence, Barbèra, XV-458 p.; prix : 12 l.

Guignard (Louis). Les Ibéro-Mastiènes en Gaule et Tartessos en Aquitaine, facs. 1. Autun, Guignard-Nourry, 1926, 40 p. et 1 carte; prix de souscription aux 3 fascicules : 20 fr.

Hartsough (Mildred Lucile). The twin cities as a metropolitan market. A regional study of the economic development of Minneapolis and S^t^ Paul. Minneapolis, 1926 (Research public. of the University of Minnesota), VIII-228 p. et 3 cartes; prix : 2 doll.

Harvey (D. C.). The French régime in Prince Edward Island. New Haven Conn., Yale Univ. Press, XI-265 p., carte; prix : 3 d.

Henri-Robert. Les grands procès de l'his. V^e^ série. Payot, 256 p.; prix : 12 fr.

Janda (Anna). Die Barschalken; ein

Digitized by Google

trag zur Socialgeschichte des Mittelalters. **Vienne,** Eligius, 1926, 49 p., carte.

ohnson (Allen). The historian and historical evidence. New York, Scribner, 1926, 179 p. ; prix : 7 s. 6 d.

osèphe (Flavius). Œuvres complètes, traduites en français ; t. III : Antiquités judaïques, livres VI-X ; trad. par *Julien Weil.* Ernest Leroux, 1926, 360 p. ; prix : 25 fr.

ung (Eugène). Questions d'Orient. L'Islam sous le joug. La nouvelle croisade. Paris, chez l'auteur, 50, avenue Malakoff, 1926, 94 p. ; prix : 5 fr.

Lahn (Gustave). Fantin-Latour. Rieder, 1926, 58 p. et 40 pl. ; prix : 13 fr. 50.

Kammerer (A.). Essai sur l'histoire antique d'Abyssinie. Le royaume d'Aksum et ses voisins d'Arabie et de Méroé. Geuthner, 1925, 198 p., 45 pl. et 4 cartes ; prix : 60 fr.

Kreglinger (Richard). La religion d'Israël, 2e édit. revue et augmentée. Bruxelles, Lamertin ; Paris, Nourry, 1926, 375 p.

— L'évolution religieuse de l'humanité. Rieder, 1926, in-16, 192 p. ; prix : 9 fr.

La Grande Guerre. Relation de l'état-major russe, 1er août-24 novembre 1914 ; trad. par le commandant *Édouard Chapouilly.* Charles-Lavauzelle, 1926.

Lemaire (Suzanne). La commission des Réguliers, 1766-1780. Léon Tenin, 1926, XIV-258 p.

Les Alliés contre la Russie avant, pendant et après la guerre mondiale. Faits et documents. Préface de *Victor Margueritte.* André Delpeuch [s. d.], XVI-391 p. ; prix: 18 fr.

Les carnets de *Georges Louis ;* 2 vol. : 1908-1912 et 1912-1917. Rieder, 1926, 251-266 p. ; prix : 9 fr. chacun.

Lévi (Sylvain). L'Inde et le monde. H. Champion, 1926, in-16, 176 p.

Loliée (Frédéric). La vie d'une impératrice : Eugénie de Montijo, d'après des mémoires de cour inédits. Jules Tallandier, 1926, 346 p., 18 héliogr.

Lucas-Dubreton (J.). L'évasion de Lavalette. Hachette, « Récits d'autrefois », 1926, in-16, 121 p. ; prix : 5 fr.

Luschin von Ebengreuth (A.). Allgemeine Münzkunde und Geldgeschichte des Mittelalters und der neueren Zeit. Munich et Berlin, Oldenbourg, 1926, XIX-333 p. ; prix : 16 mk.

Mackay (Robert A.). The unreformed senate of C[illegible]ada. Oxford University Press, 1926, [illegible] p.

[illegible] Ali et Napoléon, 1807-1814. Correspondance des consuls de France en É[illegible], par *Édouard Driault.* Le Caire, Société royale de géographie d'Égypte, 1925.

Manning (William R.). Diplomatic correspondence of the United States concerning the independence of the latin-american nation (publication de la Dotation Carnegie). New York, Oxford University Press, 1925, 3 vol., XII-665, XXIX-XII, XXIX-XXVII et 2228 p. ; prix : 15 doll.

Marchesi (Concetto). Storia della letteratura latina, vol. I. Messine et Rome, Giuseppe Principato, 452 p. ; prix : 16 l.

Martin (Charles E.). An introduction to the study of the american constitution. New York, Oxford University Press, 1926, XX-440 p.

— *(Henri).* Département de la Haute-Garonne. Documents relatifs à la vente des biens nationaux. District de Saint-Gaudens. Rieumes, impr. Cucuron (Coll. de documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution française), XXX-616 p.

— *(Olivier).* Histoire de la coutume de la prévôté et vicomté de Paris, t. II, fasc. 1. Ernest Leroux, 1926, 301 p. ; prix : 35 fr.

Mérejkovsky (Dmitri). Le roman de Léonard de Vinci. La résurrection des dieux ; trad. par *Dumesnil de Gramont.* Bossard, 1926, 1 vol. en 3 tomes, 950 p. ; prix : 27 fr.

Merz (Walther). Die Jahrzeitbücher der Stadt Aarau ; 2e partie : Das neue Jahrzeitbuch der Pfarrkirche und das Jahrzeitbuch des Frauenklosters. Aarau, Sauerländer, 1926, 187 p.

Meyerhof (Max). Le monde islamique. F. Rieder, 1926, 80 p. et 50 pl. en héliogravure (Bibliothèque générale illustrée, n° 3) ; prix : 18 fr. 50.

Michel-Ange. Lettres ; trad. en français intégralement et pour la première fois par *Marie Dormoy.* Rieder, 1926, 2 vol., 243 et 237 p.

Migeon (Gaston). Les arts musulmans (Bibliothèque d'histoire de l'art). Paris et Bruxelles, G. Van Œst, 1926, 48 p. et 64 pl. ; prix : 30 fr.

Moch (Jules). La Russie des Soviets ; situation générale. Paris, « L'Ile-de-France », 1925, in-16, 208 p., 3 cartes ; prix : 9 fr.

Moret (Alexandre). Le Nil et la civilisation égyptienne (Bibliothèque de synthèse historique). La Renaissance du livre, 1926, XVII-573 p., 3 cartes, 6 tableaux généalogiques, 77 figures et 24 pl. ; prix : 25 fr.

Morizet (G.). Histoire de Lorraine. Boivin, 1926, XIV-330 p.

Normand (Victor). La confession. Rieder, « Christianisme », 1926, in-16, 172 p. ; prix : 8 fr. 50.

Digitized by Google

Oakley (Thomas Pollock). English penitential discipline and anglo-saxon law in their joint influence. New York, Columbia University, 1923, 226 p.

Œconomos (Lysimaque). Essai sur la vie du comte Capodistrias, depuis son départ de Russie en août 1822 jusqu'à son arrivée en Grèce en janvier 1828. Toulouse, Guitard, éditions « Occitania », 1926, IX-100 p.; prix : 12 fr.

Pasolini (Guido). Carteggio tra Marco Minghetti e Giuseppe Pasolini ; vol. II : 1855-1859. Turin, Bocca, 1926, IV-289 p. ; prix : 30 l.

Paris (Dr *André*). Documents d'architecture berbère. Sud de Marrakech. Larose, coll. Hespéris, 1925, in-4°, 30 p. et 9 figures et planches en couleur.

Perret (Marc). Les tribunaux de famille dans le district de Montpellier, 1790-an IV. Montpellier, impr. Causse, Graille et Castelnau, 1926, 515 p.

Quazza (Romolo). La guerra per la successione di Mantova e del Monferrato, 1628-1631, vol. I. Mantoue, G. Mondovi, 1926, gr. in-8°, 532 p.

Quintavalle (Ferruccio). Storia dell' unità italiana, 1814-1924. Milan, Hœpli (Manuali Hœpli), 1926, IX-702 p. ; prix : 28 l.

Ramsay (A. A.W.). Idealism and foreign policy. A study of the relations of Great Britain with Germany and France, 1860-1878. Londres, John Murray, 1925, XI-450 p. ; prix : 21 s.

Renouvin (Pierre). Les formes du gouvernement de guerre. Les Presses universitaires de France (public. de la Dotation Carnegie pour la paix internationale), XII-185 p. ; prix : 16 fr.

Rézanov (colonel *A.*). Le travail secret des agents bolchévistes, exposé d'après des documents authentiques émanant des Bolchéviks. Éditions Bossard, 1926, in-16, XVIII-199 p. ; prix : 9 fr.

Roberts (G. B.). The functions of an english Second Chamber. George Allen et Unwin, 1926, 254 p. ; prix : 7 s. 6 d.

Rodolico (Niccolò). Il popolo agli inizi del Risorgimento nell' Italia meridionale, 1798-1801. Florence, Le Monnier [s. d.], XX-312 p. ; prix : 20 l.

Roget (Raymond). Le Maroc chez les auteurs anciens. Société d'édition « les Belles-Lettres », 1924, 50 p.

Roux (marquis *de*). Louis XVII et la légende des faux dauphins. Paris, Le Divan, 1926, petit in-32, 89 p.

Saint-René-Taillandier (Mme). La princesse des Ursins. Hachette, Figures du passé, 245 p. ; prix : 15 fr.

Schipa (Michel-Angelo). Masaniello. Bari, Laterza, 1915, 185 p.

Schlumberger (Gustave). Les îles des Princes, nouv. édit. E. de Boccard, 1925, 395 p. ; prix : 10 fr.

Schnitzer (Joseph). Peter Delfin, General der Camaldulenserordens, 1444-1525. Ein Beitrag zur Geschichte der Kirchenreform Alexanders II und Savonarolas. Munich, Reinhardt, 1926, VII-459 p. ; prix : 15 m.

Sclafert (Th.). Le Haut-Dauphiné au moyen âge. Léon Tenin, 1926, XIX-765 p.

Seignobos (Charles). Histoire politique de l'Europe contemporaine. Évolution des partis et des formes politiques, 1814-1914, t. II. Armand Colin, 1926, p. 537-1231.

Simkins (Francis Butler). The Tillman movement in South Carolina. Durham, North Carolina, Duke University Press, 1926, IX-274 p. ; prix : 2 doll. 50.

Smyth (C. H.). Cranmer and the Reformation under Edward VI. Cambridge, at the University Press, 1926, X-315 p.; prix : 10 s. 6 d.

Snape (R. H.). English monastic finances in the later middle ages. Cambridge, at the University Press, 1926, IX-190 p. ; prix : 10 s.

Thibert (Marguerite). Le rôle social de l'art, d'après les Saint-Simoniens. Marcel Rivière [s. d.], 73 p.

Trappes-Lomax (Richard). A history ot the township and manor of Clayton-le-Moors, co. Lancaster. Manchester, Chetham Society, 1926, t. LXXXV, X-175 p., 2 cartes.

Troux (Albert). L'école centrale du Doubs à Besançon, an IV-an XI. Félix Alcan, 1926, XXI-225 p. ; prix : 25 fr.

Vanzype (Gustave). P.-P. Rubens. Paris et Pierre-Paul Rubens ; l'homme et l'œuvre. Paris et Bruxelles, G. Van Œst, in-4°, 106 p. et 64 pl.

Vermeil (E.). L'empire allemand, 1871-1900 (« Histoire du monde », publ. sous la direction d'E. Cavaignac, t. XII *bis*). E. de Boccard, 1926, XXIII-262 p.

Viénot (John). Histoire de la Réforme française, des origines à l'édit de Nantes. Fischbacher, 1926, 478 p. ; prix : 50 fr.

Wrong (E. M.). Charles Buller and responsible government. Oxford University Press, 1926, VIII-352 p.

Zévaès (Alexandre). Histoire de la Troisième République, 1870-1926. George Anquetil, 1926, 643 p. ; prix : 15 fr.

NOGENT-LE-ROTROU, IMPRIMERIE DAUPELEY-GOUVERNEUR

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MINNESOTA
wils,per t.152-153

Revue historique (Paris, France)
Revue historique.

3 1951 001 371 396 M

Digitized by Google